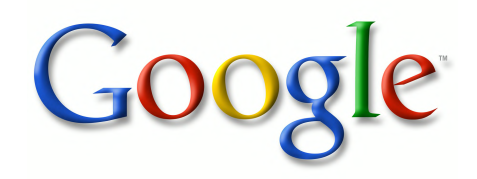
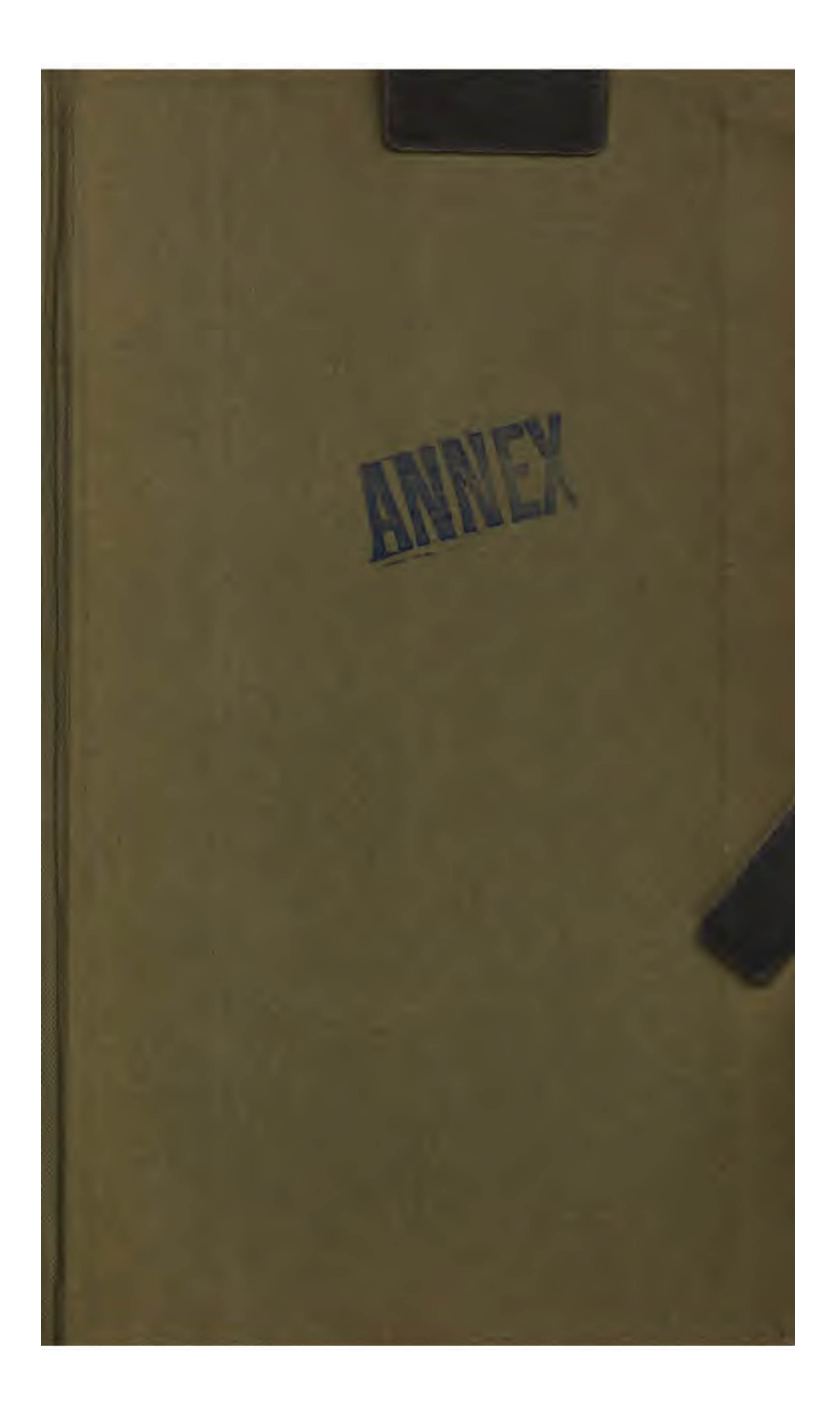
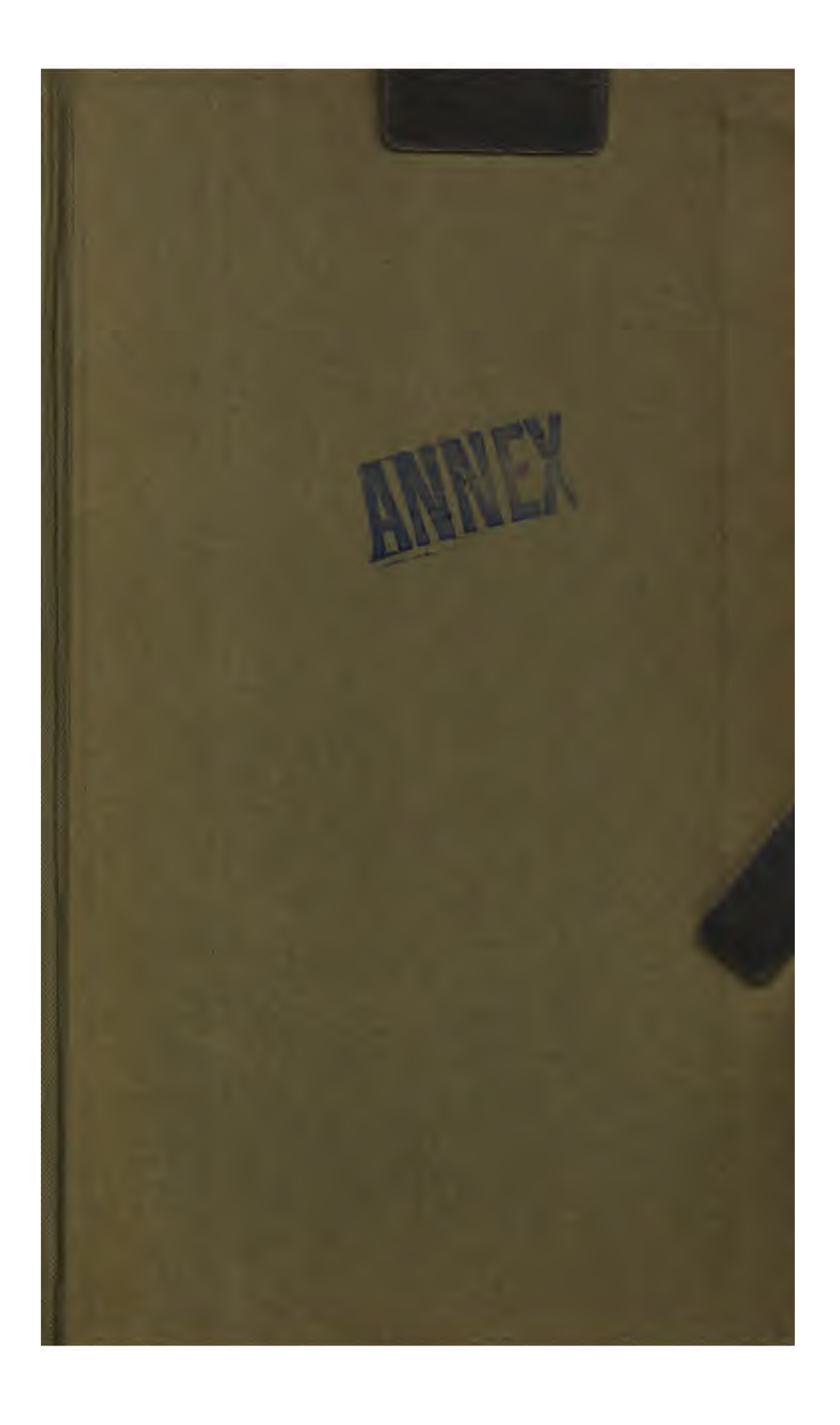





ANNEX




ANNEX



CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE, PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE

PAR

GRIMM, DIDEROT

RAYNAL, MEISTER, ETC.

A. Quantin imprimeur
r. S. Benoit 7 à Paris

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE, PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE

PAR

GRIMM, DIDEROT

RAYNAL, MEISTER, ETC.

REVUE SUR LES TEXTES ORIGINAUX

COMPRENANT

outre ce qui a été publié à diverses époques

LES FRAGMENTS SUPPRIMÉS EN 1813 PAR LA CENSURE

LES PARTIES INÉDITES

CONSERVÉES A LA BIBLIOTHÈQUE DUCALE DE GOTHA ET A L'ARSENAL A PARIS

NOTICES, NOTES, TABLE GÉNÉRALE

PAR

MAURICE TOURNEUX

TOME DEUXIÈME



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1877

NOUVELLES LITTÉRAIRES

(1747-1755)

NOUVELLES LITTÉRAIRES

LXXXIII

29 novembre 1750.

Il y a environ quinze ou dix-huit mois qu'on nous donna trois volumes de lettres de Rousseau. Quoiqu'elles fussent assez mal écrites, elles furent lues à cause de la grande réputation de l'auteur, de plusieurs discussions littéraires assez curieuses, et de quelques épigrammes qu'on y trouvait. Les deux nouveaux volumes qui viennent de paraître sont fort inférieurs. Quelques tirades d'une morale commune et déplacée, une aigreur éternelle contre ses ennemis, des éloges outrés de tous ceux qui paraissent l'estimer ou le plaindre, c'est tout ce que j'ai vu dans le nouveau recueil. Cependant, comme il y a des choses très-particulières sur son grand procès, on peut, quand on est curieux d'anecdotes littéraires, consulter ces lettres.

— Nous n'étions pas encore revenu de l'ennui que nous avait causé l'*Histoire des Arabes*, quand le même auteur nous a donné l'*Histoire des révolutions de l'empire des Arabes* [1]. Les révolutions, en général, sont très-agréables. Elles sont ou doivent être l'époque des changements arrivés dans la situation et le gouvernement des empires. Or, si l'histoire a un côté lumineux et intéressant, c'est celui-là sans doute. Ces avantages n'ont servi de rien à l'abbé de Marigny. On ne peut rien voir de plus sec, de plus mal écrit que ses *Révolutions*. La chronologie, la géographie, le choix des faits, le style, tout est détestable dans son livre.

1. Paris, 1750, 4 vol. in-12. Rédigée, selon Quérard, par l'abbé Pérau sur les notes de Marigny.

— Il paraît deux petits volumes de lettres d'une Mme Le Prince[1]. C'est une Française qui tient une école française à Londres. La moitié de son ouvrage roule sur l'éducation ; c'est un réchauffé de ce qui est dans Locke, dans du Puy et surtout dans M. de Fénelon. La seconde partie est une critique du célèbre livre des *Mœurs*. Elle est polie et raisonnable, mais faible en général. Mme Le Prince écrit correctement et raisonnablement, mais elle pense peu et son expression n'a rien de piquant.

A M. BERNARD SUR SON POËME DE L'*Art d'aimer*.

Tendre et galant auteur du code de Cythère,
Tant de fois demandé, si longtemps attendu,
C'est trop ensevelir dans l'ombre du mystère
Un modèle qui nous est dû.
Déjà sur d'augustes suffrages,
Il mérite une place à côté des ouvrages
Des Catulles et des Saphos;
Tu dois encor plus t'en promettre,
Et l'Amour l'attend pour le mettre
Dans les archives de Paphos.
Mais cachant aux neuf sœurs les routes que tu traces,
Ce n'est qu'aux toilettes des Grâces
Que tu t'empresses de régner.
C'est là que chaque jour tu réduis en pratique
De l'enfant de Cypris l'aimable politique,
Sans charger ton esprit du soin de l'enseigner.
Tu pourrais nous servir de maître!
Mais, quoi! dans l'empire amoureux,
On préfère aisément le plaisir d'être heureux
A la gloire d'apprendre à l'être.
Qu'après cela, Bernard, on ose te blâmer
De retarder l'instant de te faire imprimer.
La raison en est sage, et l'excuse en est claire;
Tu nous prives de l'art d'aimer,
Pour trop avoir celui de plaire.

— Il paraît un poëme en italien, intitulé *il Trionfo litterario della Francia*[2]. L'abbé Venuti, qui a traduit en italien la *Didon*

1. *Lettres diverses et critiques*, 1750, 2 vol. in-12.
2. Avignone, 1750, in-8.

de M. Le Franc, est l'auteur de ce poëme, qui est divisé en quatre chants. Ce n'est qu'un catalogue chargé de bien des noms qui ne devraient pas y être et où il en manque beaucoup qui mériteraient mieux cet honneur que tels à qui il l'accorde. C'est qu'il s'est attaché principalement à copier les listes des Académies.

— Il y a une actrice nouvelle à la Comédie-Italienne, qui a débuté par le rôle d'amoureuse dans *Arlequin valet étourdi*. Elle se nomme Mlle Oliva. Elle est vraiment italienne, et ne sait pas un mot de français. Ce n'est pas grand'chose que ses talents et sa figure. Ces comédiens ont demandé, pour soutenir leur théâtre, qu'il leur fût permis de faire venir d'Italie ce qu'on appelle des *Bouffons*; mais cette proposition a été mal accueillie à la cour, et surtout du duc d'Aumont, qui voudrait fort, dit-on, remettre les choses sur leur ancien pied en convertissant la troupe italienne en une seconde troupe française, ce qui rendrait l'émulation aux auteurs et aux acteurs.

CONTE.

Un voyageur passe à Senlis,
Et là demande pour Paris
Une monture,
De bonne allure.
On selle, on bride incontinent,
L'assurant qu'il sera content.
Le voyageur dit qu'il ignore
La route et le chemin, ne l'ayant fait encore :
« Monsieur, répond Prosper,
Du *locatis* propriétaire,
Ne craignez rien, allez, partez, par Jupiter !
Mon cheval fera votre affaire,
Car il sait, foi d'homme sincère,
Le chemin comme son *Pater*. »

IMPROMPTU FAIT PAR M. PALISSOT LE JOUR DE LA FÊTE DE Mlle GAUSSIN.

Parmi les fêtes que l'on chôme,
La déesse de la beauté,

Comme au temps de l'antiquité,
N'est plus dans les fêtes de Rome.
Le nouveau ciel n'est qu'un taudis :
On n'admet plus en paradis
Que maint cafard ou mainte nonne.
Dans cet essaim embéguiné,
Eussé-je jamais soupçonné
Que vous aviez une patronne?

— Le marquis de Bissy, qui avait, cet été, traduit avec son frère *le Patriotisme*, ouvrage hardi et profond de milord Bolingbroke, a été élu pour remplacer l'abbé Terrasson à l'Académie française. On a dit à ce propos : *Le marquis de Bissy est entré à l'Académie; mais son frère, le chevalier, est resté à la porte*, parce que celui-ci est l'amant d'une jolie femme de ce nom.

ÉPIGRAMME SUR LA RÉCEPTION DU MARQUIS DE BISSY.

Il est donc de l'Académie.
Qui? Piron, Trublet ou Boissy?
Non, c'est le marquis de Bissy.
Minerve était donc endormie?
Mais qu'en dit son frère Apollon?
Il dit, parbleu, que c'est tout comme,
Que pour remplacer Terrasson
Il ne fallait pas un grand homme.

— *Histoire des négociations et du traité de paix des Pyrénées*, en deux volumes [1].

J'ignore parfaitement de qui est cet ouvrage, qui paraît depuis trois jours. L'histoire des guerres qui ont précédé les négociations est sèche et peu exacte. J'en excepte la bataille des Dunes, qui est très-bien; mais la partie politique est nette et sensée : on n'y dit rien de trop ni de trop peu. Je ne connais aucun ouvrage de ce genre où il y ait plus de bonne foi et moins de partialité. Le style de cette histoire n'est ni léger, ni fort, ni saillant, mais il est clair, passablement serré et, à peu de chose près, assez correct. A tout prendre, c'est un bon livre.

1. (Par Luc d'Emans de Courchetet, censeur royal.) Amsterdam et Paris, 1750, 2 vol. in-12.

— On vient de réimprimer la traduction de *Cicéron* de l'abbé Collin [1]. Cette traduction est accompagnée de trois beaux discours de cet écrivain, qui ont été couronnés à l'Académie française, et d'une longue préface que je regarde comme la meilleure rhétorique que nous ayons en notre langue.

— L'expédition de Madras, qui a si fort influé sur le commerce d'Angleterre et sur le nôtre, a occasionné différents écrits. On vient d'en traduire un de l'anglais qui fait beaucoup de bruit. Il paraît contraire à M. de La Bourdonnais, qui est à la Bastille, et dont on instruit le procès. J'ignore quel sera le sort de cet homme célèbre, mais il vient de publier pour sa justification un immense et magnifique mémoire qui partage la nation [2]. L'ouverture de son testament, qui a été ordonnée par le magistrat, lui a fait beaucoup de partisans. Je n'ai jamais vu les esprits échauffés comme ils le sont par cette affaire.

LXXXIV

14 décembre 1750.

L'Académie royale de musique a donné, il y a douze jours, la reprise de *Thétis et Pélée* [3]. La musique, qui est de Colasse, est une servile et mauvaise imitation de Lulli. Le poëme, qui est plein d'esprit et d'agrément, manque de chaleur et de sentiment, comme tous les ouvrages de M. de Fontenelle. Cet ouvrage a peu réussi parce que la musique de Rameau nous a dégoûtés de notre ancienne musique. M. de Fontenelle dîna, le jour qu'on remit au théâtre son opéra, chez Mme la marquise de Nonant, où il avait dîné, il y a soixante ans, le jour de la première représentation de cette tragédie lyrique. Cette particularité a fait beaucoup de bruit à Paris.

1. L'abbé Collin n'a traduit que le *De Oratore*. Cette traduction estimée a été réimprimée plusieurs fois.

2. *Mémoires contenant une relation exacte des Indes et la prise de Madras*, 1750, in-4, et 1751, 4 vol. in-12.

3. Représenté pour la première fois le 11 janvier 1689, et plusieurs fois repris.

— *Le Spectacle de l'homme*[1] est le commencement d'un ouvrage philosophique qu'on se propose de donner par parties. Ce que j'ai l'honneur de vous annoncer a été si mal reçu que je ne crois pas que l'auteur soit tenté de continuer. On se propose de combattre les pyrrhoniens, les sceptiques, les épicuriens, les athées et les déistes. Il faudrait plus de sagacité que n'en a notre philosophe pour trouver de bons arguments contre de tels adversaires, plus de méthode pour les mettre en œuvre, et plus de style pour les faire goûter.

— *La Mère marâtre* est une mauvaise brochure nouvelle[2]. C'est la tragédie de *Rodogune* mise en récit. L'auteur a eu l'adresse de tourner en une prose froide et faible les vers nerveux et sublimes du grand Corneille.

— On vient d'imprimer une tragédie chrétienne que les Comédiens n'ont pas voulu représenter. Elle est intitulée *Attilie*[3]. Cette pièce ressemble à tout, à *Zaïre*, à *Alzire*, à *Polyeucte*. Il y a surtout un père qui paraît fait d'après Lusignan, et qui a comme lui, deux enfants, tous deux païens. Cette pièce est écrite d'un style décousu et presque barbare, mais l'auteur attrape souvent de beaux vers, et il n'ignore pas tout à fait l'art d'exciter les passions. Le public a trouvé déplacés dans un pöeme chrétien les quatre vers que vous allez lire :

Un culte est le seul frein pour les mœurs du vulgaire :
Un sage se suffit, c'est son cœur qui l'éclaire,
Et quels que soient ses dieux, dès qu'il a des vertus,
Le ciel lui doit des prix, la terre des tributs.

— On vient de nous donner en deux volumes le *Testament politique et moral du prince Rakoczi*. On a mis à la tête de cet ouvrage une vie du prince assez mal faite. J'y ai remarqué une particularité que j'ignorais, c'est qu'à la mort de Léopold, Joseph, son fils, prit le titre d'empereur sans attendre ni même demander les suffrages des électeurs, comme si sa qualité de roi des Romains lui eût permis de prendre ce titre sans l'avoir obtenu par une élection régulière.

1. (Par de Causans.) Paris, 1751, in-8.
2. *La Mère marâtre ou l'Injustice vengée par elle-même.* Par P. Dufour, colporteur et libraire, 1750, in-8.
3. (Par J.-B. Legouvé.) Paris, 1750, in 12.

Le testament est certainement du prince Rakoczi, mais cette certitude ne le rend pas meilleur. Ce sont des pensées diverses sur la religion, sur la morale et sur la politique. Je n'ai été content ni des choses qui sont communes ni du style qui est barbare. L'auteur paraît un bonhomme, et il ne paraît que cela. Je ne suis pas étonné qu'avec des lumières si bornées il ait donné dans les piéges que lui a tendus la maison d'Autriche. Le cardinal de Retz prétend que pour être chef de parti, il faut vingt fois plus de talent que pour être un grand roi.

ÉPIGRAMME NOUVELLE.

« Oh! que le vieux..... m'ennuie,
Disait l'illustre et charmante Julie.
Oui, je voudrais pour mille écus,
En être bien défaite et ne le revoir plus.
— Je ne puis qu'approuver une si juste envie;
Mais, mille écus, c'est trop répondit.....
Qui, depuis certain prêt fait à ce parasite,
N'en recevait plus de visite.
Vous vous en déferez, Julie, à moindres frais.
Ce ne sont point discours frivoles :
Prêtez-lui deux ou trois pistoles,
Vous ne le reverrez jamais. »

— La mort du maréchal de Saxe a fait ici les impressions qu'elle devait faire. Il a vu arriver cet instant avec une fermeté qui n'est pas ordinaire. « J'ai fait un beau rêve, » dit-il froidement à son médecin. La nation a regretté sincèrement un général à qui elle devait ses derniers succès. Le roi a été frappé de cet événement. Il répondit à l'ambassadeur d'Espagne, qui lui faisait part d'une perte considérable en vaisseaux que sa cour avait faite : « Monsieur l'ambassadeur, je viens d'en faire une plus grande que le roi d'Espagne. La sienne peut se réparer ; on peut refaire des vaisseaux, mais on ne refait pas des hommes tels que le maréchal de Saxe. » Voici les meilleures épitaphes qui aient été faites du maréchal de Saxe :

Maurice sur ses pas enchaîna la victoire,
Le cours de ses exploits n'eut jamais de reflux.
Sur ce marbre, en deux mots, passant, lis son histoire :
Il marche, il est vainqueur, il triomphe, il n'est plus.

(Par M. Marmontel.)

AUTRE.

Il n'est plus, ce guerrier dont, au sein de la gloire,
La mort respecta les travaux :
Il eut pour maître la victoire,
Et pour disciples ses rivaux.
A Courtrai Fabius, Annibal à Bruxelles,
Sur la Meuse Condé, Turenne sur le Rhin,
Au léopard farouche il imposa le frein,
Et de l'aigle rapide il abattit les ailes.

(Par le même.)

AUTRE.

Par le malheur instruit dès ses plus jeunes ans,
Cher au peuple, à l'armée, au prince, à la victoire,
Redouté des Anglais, haï des courtisans,
Il ne manqua rien à sa gloire.

(Par M. d'Alembert.)

AUTRE (DU CHEVALIER LAURÈS).

Le maréchal de Saxe a fini ses destins.
Riez, Anglais; pleurez, catins.

AUTRE.

Parque, enorgueillis-toi de ton coupable ouvrage,
Ton ciseau meurtrier triomphe dans ce jour
D'un héros que sa force et son rare courage
Rendaient un Mars en guerre, un Hercule en amour.

— *Histoire de Perse depuis le commencement de ce siècle*, par M. de Clairac, trois volumes in-12. Les diverses révolutions qu'a essuyées cet empire depuis environ quarante ans sont très-singulières, et méritaient d'être écrites. M. de Clairac, qui a étudié profondément ces événements, et qui a eu des secours sûrs et abondants, était plus propre qu'un autre à écrire cette histoire, et il l'a écrite. Quoique son style soit inégal, il est ordinairement clair, correct et élégant. Ses réflexions sont ingénieuses, sa narration assez vive et assez serrée. On est fâché que des discussions peu importantes rompent souvent l'intérêt. A tout prendre, c'est un bon livre. Le fond en est intéressant, et la forme agréable.

AVIS AU CLERGÉ SUR L'AIR DE : *Lère lanlère.*

Messieurs du clergé font pitié,
Et je veux, par bonne amitié,
Les exhorter à se distraire.
Lère là lère lanlère,
Lère là lère lanla.

Les faire demeurer chez eux,
Ah! quel traitement rigoureux :
C'est les mettre en terre étrangère.
Lère là, etc.

Qu'y feront-ils? catéchiser,
Confesser, prêcher, baptiser :
De leurs valets c'est là l'affaire.
Lère là, etc.

Mais Monsieur de Troyes apprend
Le secret de passer le temps
A tous messieurs ses confrères.
Lère là, etc.

Depuis longtemps il s'en servait;
Tant soit peu pourtant se gênait,
Voulant dépasser le vulgaire.
Lère là, etc.

Mais forcé de rester chez lui :
« Oui, je mourrai, dit-il, d'ennui;
Ma foi, mettons bas tout mystère. »
Lère là, etc.

Aussitôt sa nymphe arriva,
En nièce il la transforma,
Et dit : « Je veux qu'on la révère. »
Lère là, etc.

De Bretagne est-ce la façon ?
Nous en connaissons sur ce ton :
C'est un bon prétexte pour faire
Lère là, etc.

Fût-ce à celle de Barbari,
Si quelqu'un discute ceci,
Ipso facto, je l'envoie faire
Lère là, etc.

Depuis cet arrêt fulminant,
Monseigneur, sans ménagement,
Danse le branle de Cythère.
Lère là, etc.

D'abord un exemple si beau
Est suivi de tout le troupeau:
A l'envi, l'on fait pour lui plaire
Lère là, etc.

Dirai-je ici ce qu'il a fait
Pour décorer certain portrait,
Qui brille au bras de sa très-chère?
Lère là, etc.

Un sacrilége, un tel forfait,
D'une chanson n'est pas le fait.
J'en frissonne, et je veux m'en taire.
Lère là, etc.

Sur cet exposé l'on croirait
Que ni foi, ni mœurs il n'aurait;
Il prouvera bien le contraire.
Lère là, etc.

Comme les autres il fera :
Par conscience il enverra
Le roi, son maître, paître et faire
Lère là, etc.

Et de sainte église il sera
Un digne évêque, un grand prélat;
Mais il pourra devenir père,
Lère là, etc.

Vous, Messeigneurs, courage, allons !
Poussez, nous nous divertirons :
Vous à baiser, et nous à faire,
Sur ces grandeurs des lanlère,
Des flons-flons, des mirlitons.

NOUVELLES ÉPITAPHES DU MARÉCHAL DE SAXE.

Le Saxon vaillant et paillard,
Dans l'empire des morts, rencontrant Jeanne d'Arc :
« Salut, dit-il, à l'héroïne,
Qui de l'État français empêcha la ruine;
Chez des peuples reconnaissants,
Tu t'es acquis une gloire immortelle.

Que n'avons-nous vécu tous deux en même temps?
Je t'aurais offert mon encens,
Et l'on ne t'eût jamais appelée la Pucelle. »

—

Dans l'éternelle nuit, Saxe vient de descendre,
Les pleurs d'un grand monarque arrosent son tombeau;
O pleurs éloquents, qu'il est beau
De les causer, de les répandre!

LXXXV

28 décembre 1750.

M. Bardon vient de publier un poëme de plus de mille vers, intitulé *le passage du Var, ou l'Incursion des Autrichiens en Provence* [1]. Cet ouvrage n'est proprement que la gazette rimée de cette expédition. Quoique l'auteur ait de la facilité et une espèce d'harmonie, sa poésie n'est point piquante parce qu'elle manque de chaleur et d'images. M. Bardon aurait bien fait encore de soutenir son poëme par un peu de merveilleux et de dire moins d'injures aux Autrichiens. Cette nouveauté n'est intéressante, et ne nous intéresse, en effet, que par le sujet.

ÉPIGRAMME.

Du ciel qui nous punit l'inflexible colère,
Par des coups différents, nous enlève à la fois
Des Français le Mars tutélaire,
Le dieu des vers, l'appui des lois,
Daguesseau, Maurice et Voltaire.

— L'épisode d'Aristée, qui se trouve dans le quatrième livre des *Géorgiques*, est un des plus beaux morceaux de l'antiquité. Un homme de condition vient de le traduire [2], et, quoique la copie soit très-inférieure à l'original, on ne laisse pas de la lire avec

1. *Le Passage du Var, poëme historique.* Marseille et Paris, 1750, in-4.
2. *Aristée, épisode du IVe livre des Géorgiques,* traduit en vers français par le chevalier de Cotgolin, 1750, in-8.

quelque plaisir. Cette traduction n'approche pas de celle que Caro en a faite en italien, et Dryden en anglais; mais elle est faite avec assez de goût.

— M. de Chennevières, premier commis de la guerre, vient de publier en quatre volumes un ouvrage intitulé *Détails militaires* [1]. Ce livre n'est pas fait pour former des gens de guerre. L'auteur n'a ni l'expérience ni le génie qu'il faut pour cela. C'est à proprement parler la partie économique de la guerre qu'il développe; c'est en quelque sorte le guide des majors des régiments, des commissaires, des directeurs d'hôpitaux, des entrepreneurs des vivres et des fourrages, etc. M. de Chennevières ne fait pas des systèmes, ne donne pas ses idées pour règle de ce qu'il faudrait faire; il dit ce que les ordonnances ont réglé, et il se trouve qu'il n'y a rien de si sage que ces règlements, et que personne n'en a mieux pris l'esprit. L'auteur a eu l'avantage, que donne sa place, de pouvoir consulter sur chaque matière les gens qui en sont le plus instruits, et il l'a fait. On doit surtout compter sur la partie des vivres, revue par M. Paris-Duverney, l'homme de l'Europe qui entend le mieux cette partie.

— Nous avons ici une cafetière à qui la fureur des vers a tourné l'esprit [2]. Elle en fait pour tout le monde, et n'en fait de bons pour personne. Elle vient d'en faire imprimer pour le roi de Prusse, qui ne sont pas les moins mauvais qui soient sortis de son cerveau. Les vers sont accompagnés d'une ode en prose, où il y a des strophes heureuses, et qui ne peuvent pas être de cette femme.

— On vient d'imprimer ici très-joliment et en deux petits volumes les *Mémoires pour servir à l'histoire du Brandebourg*, par le roi de Prusse [3]. Le commencement de cet ouvrage est sec et a assez l'air d'une gazette. Il commence à devenir intéressant à l'entrée du grand Gustave en Allemagne, et il est tout à fait piquant dans les derniers temps. Vous remarquerez dans cette histoire quelques expressions impropres, quelques tours

1. *Détails militaires dont la connaissance est nécessaire à tous les officiers, et principalement aux commissaires des guerres,* 1750, 4 vol. in-12.

2. Charlotte Reynier, dame Bourette, née en 1714, morte en 1784, célébrée par les rimeurs d'alors sous le nom de la *Muse limonadière.*

3. Berlin et la Haye, 1751, in-4. Plusieurs réimpressions in-12.

qui ne sont pas bien dans le génie de la langue, peut-être un peu de partialité. Ces défauts sont bien rachetés par des traits hardis, des vues fines, une grande sagacité. Cet ouvrage réussit beaucoup à Paris.

— M. Pluche, si célèbre par son *Spectacle de la nature* et par son *Histoire du Ciel*, vient de publier en latin et en français un ouvrage intitulé *le Mécanisme des langues* [1]. Le but de cet ouvrage est de prouver qu'on s'y prend mal pour enseigner la langue aux jeunes gens, et de présenter une nouvelle méthode. Ce double objet est accompagné de beaucoup de réflexions sur la littérature ancienne et moderne, qui prouvent que M. Pluche a moins de goût que de raison, et qu'il a plus de justesse que de finesse dans l'esprit. *Le Mécanisme des langues* a le défaut des autres ouvrages de M. Pluche ; il est écrit durement et sèchement. Paris n'a point fait d'accueil à cette nouveauté.

—M. Marmontel, auteur de plusieurs tragédies dans lesquelles il y a de l'esprit et des traits de force sans goût et sans connaissance du cœur humain, vient d'imprimer une épître au roi à propos de l'édit qui accorde la noblesse aux militaires. Ce morceau est écrit sèchement, durement et obscurément; mais il y a deux ou trois endroits fort ingénieux. Ce poëte a fait présenter son ouvrage par Mme de Pompadour, à laquelle il a adressé les vers suivants qui n'ont pas été imprimés :

Il est une Vénus céleste
Dont la présence embellit l'univers;
D'un doux sourire, et d'un regard modeste,
Elle répand le calme dans les airs;
Devant elle, les vents se taisent,
Les champs ont plus de fleurs, les gazons sont plus frais;
Le ciel est pur, les flots s'apaisent
Pour réfléchir l'éclat de ses attraits.
Non moins généreuse que belle,
Les dieux se reposent sur elle
Du soin de verser leurs bienfaits.
Cette Vénus sous le nom d'Uranie,
Préside aux Arts et leur donne le ton,

1. *Mécanique des langues, et l'art de les enseigner*. Paris, 1751, in-12. Traduit en latin par l'auteur la même année sous le titre : *De linguarum artificio et doctrina*, in-12.

Elle inspirait et Lucrèce et Platon ;
C'est des talents l'idole et le génie.
Quand les neuf sœurs au souverain des cieux
Vont présenter quelque nouvel ouvrage,
Sur leur offrande elle jette les yeux,
Avec bonté sa voix les encourage,
Et pour lui plaire, elles font encor mieux.
O Pompadour ! vous êtes son image,
Mon héros est celle des dieux :
Daignerez-vous protéger mon ouvrage ?

— Roselly et Ribou, deux acteurs de la Comédie-Française, l'un assez bon, l'autre mauvais, s'étant disputé avec aigreur le rôle de Télémaque dans *Pénélope*, ont mis l'épée à la main. Roselly, qui se battait malgré lui, a reçu plusieurs blessures dont il est mort au bout de quelques jours, et Ribou a passé dans les pays étrangers. Ces deux comédiens seront sans doute remplacés par Le Kain, qui a des entrailles et de l'intelligence, sans voix et sans figure, et par Belcourt, qui débute actuellement, et qui a de la figure et de la voix, mais sans intelligence et sans entrailles.

— La cour vient d'accorder une pension de deux mille livres à Mlle de Lussan, auteur des *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, de celle de *François Ier*, etc. Elle doit ce bienfait à sa misère et à la protection de Mme de Pompadour.

— M. de Boissy, auteur d'une infinité de comédies où règne une grande facilité de style, et où l'on trouve des beautés de détail et rarement d'ensemble, vient d'être chargé de faire la *Gazette de France*. Il commencera par la première de l'année. Je doute s'il réussira parce qu'il n'a aucune des connaissances qu'exige ce genre de travail. C'est un avantage pour lui de venir après un homme qui écrivait misérablement.

VERS SUR LA MORT DE M. LE MARÉCHAL DE SAXE,
PAR M. LE CLERC DE MONTMERCY.

Maurice n'est donc plus ! Le vengeur de la France
Est plongé pour jamais dans la nuit du trépas.
Guerriers qui suivîtes ses pas,
Héros qui secondiez sa valeur, sa prudence,
Entourez son cercueil, intrépides soldats,

Venez, venez, montrez votre douleur extrême;
Puisque Achille pleura lui-même,
Pleurez, et n'en rougissez pas.
Sous les coups de la mort quand Maurice succombe,
Si pour faire de lui l'éloge le plus vrai
Il vous manque la plume et l'art de Mézeray,
La pointe d'une épée écrira sur sa tombe
Fontenoi, Maestrich et Courtrai.
Pour rappeler toujours l'histoire de sa vie,
Gravez son nom sur vos remparts,
Répétez tous ensemble en marchant aux hasards :
Il vainquit l'Anglais et l'envie,
La victoire en tous lieux suivit ses étendards,
Et s'il n'a point vu, ce grand homme,
Ce qu'on voit aujourd'hui dans la nouvelle Rome,
Il combattit au moins comme au temps des Césars.
Turenne, invincible Turenne,
S'il avait imité ta foi,
O que son ombre serait vaine
De se voir à côté de toi!
Français, si votre austère loi
N'ose ouvrir Saint-Denis à ce grand capitaine,
Allez portez son corps aux champs de Fontenoi,
Enterrez-le sur la frontière.
Dans ces lieux où, mourant, il défendit son roi :
Son corps sera pour vous une sûre barrière,
Où l'Anglais, plein de rage, et de honte, et d'effroi,
Servira de victime au sanglant sacrifice
Que vous ferez un jour aux mânes de Maurice.

LXXXVI

11 janvier 1751.

Essai pour parvenir à la connaissance de l'homme, par M. Coutan[1]. C'est un assez mauvais traité des vertus, des vices et des passions humaines. L'auteur n'est proprement ni misanthrope ni philosophe. C'est un homme ordinaire qui dit des choses très-communes, et qui les dit d'une manière plus commune encore. On imprime tous les jours à Paris de ces livres

1. Paris, 1751, in-12.

de morale sans esprit et sans agrément, qui naissent et meurent dans une semaine.

— Lorsque les affaires du clergé et de la cour commencèrent à faire du bruit, M. de Voltaire publia un petit écrit intitulé *la Voix du sage et du peuple.* Cette brochure, très-contraire aux prétentions des ecclésiastiques, vient d'exciter leur bile. Un janséniste l'a réfutée avec cet air d'aigreur, de hauteur et d'enthousiasme, qui caractérise cette secte[1]. Aux plaisanteries, à la philosophie, à la légèreté de M. de Voltaire, son adversaire oppose du fiel, des citations, et un sérieux presque burlesque. On y trouve quelquefois de la bonne logique et un enthousiasme éloquent.

— M. l'abbé de La Porte vient de nous donner un *Calendrier historique des théâtres de l'Opéra et des Comédies Française et Italienne et des foires*[2]. Cet ouvrage est agréable et commode. On y voit l'origine de nos spectacles, leurs différentes révolutions, leur progrès ou leur dépérissement, le caractère des auteurs et des acteurs qui les ont soutenus, la chronologie des pièces qui y ont été jouées. Tout cela aurait pu être plus travaillé, moins sec et plus exact, mais ces sortes d'ouvrages n'arrivent que peu à peu au degré de perfection dont ils sont susceptibles.

— L'Académie française reçut, le 29 décembre, M. le comte de Bissy, successeur de M. l'abbé Terrasson. Le nouvel académicien, qui n'était connu dans les lettres que par une traduction qu'on lui contestait, avait besoin de faire ses preuves, et il ne les fit pas. Son discours était mauvais; il fut trouvé encore plus mauvais qu'il n'était parce que le public aurait désiré d'entendre Piron. Le maréchal de Belle-Isle répondit, en qualité de directeur, d'une manière simple et commune. On attendait autre chose d'un homme à qui le talent de la parole a dû être nécessaire dans ses grandes négociations. L'abbé de Bernis, un de nos agréables poëtes, termina la séance par des réflexions

1. Il s'agit sans doute de la *Réfutation d'un libelle intitulé*, etc., 1751, in-12, que la *France littéraire* de 1769 attribue à l'abbé Gautier. Quérard donne, d'après Beuchot, la liste des écrits que provoqua la brochure de Voltaire.

2. *Les Spectacles de Paris, ou Calendrier historique et chronologique de tous les théâtres.* Paris, 1751, in-24. C'est l'origine de cette précieuse collection que La Porte rédigea jusqu'en 1778 (il mourut l'année suivante) et qui, reprise en 1794, puis en 1800 et 1801 par Pixerécourt, cessa tout à fait en 1815.

t le but était de prouver qu'il y a plus de goût sous le règne .ouis XV qu'il n'y en a eu sous celui de Louis XIV. Il n'étenpas cette prédilection jusqu'à dire que nous eussions d'aussi nds génies ou des talents aussi marqués qu'il y en a eu is le dernier siècle. Il prétendit seulement que nous étions illeurs juges des choses de l'esprit. L'abbé de Bernis dit sur i beaucoup de choses fines et ingénieuses, mais un peu désues et assez peu conséquentes. Il fut applaudi, mais il ne suada personne.

— Vous connaissez les lettres de l'abbé Le Blanc, connues s le titre de *Lettres d'un Français*, qui parurent il y a envicinq ans. C'est un parallèle du génie, des mœurs du gounement, des usages de la littérature des Anglais et des Frans. Cet ouvrage a été lu parce qu'il intéressait deux nations èbres, et qu'il était assez impartial. Il n'a pas été estimé parce 'il est écrit plaisamment, qu'on n'y voit que des choses communes, qu'il n'y a point d'ordre, et que l'auteur s'est mépris ivent et quelquefois très-grossièrement. On vient de donner e nouvelle édition de ces *Lettres*. On y a fait des changents qui les rendent meilleures, mais on a mis à la tête une face qui révolte. L'auteur y a mis de l'aigreur et de la haur. Un Suisse, homme de beaucoup d'esprit, appelé M. de ralt, avait fait le parallèle des deux nations avant M. l'abbé Blanc. On ne peut rien voir de plus vif, de plus léger, de as ingénieux que les lettres de l'écrivain suisse. On est fâché y trouver un peu d'affectation dans le style, et quelquefois un u trop de raffinement dans les pensées.

ÉPIGRAMME NOUVELLE.

Ribou, si dans le feu du zèle qui t'entraîne,
De tout mauvais acteur tu veux purger la scène,
Vite, occis-nous le plat et fat Drouin,
Pourfends le sot Baron et le hideux Le Kain,
Et, pour mettre le comble à ce service extrême,
Tout aussitôt transperce-toi toi-même.

— Pour remplacer un des deux acteurs que la troupe a rdus, on a fait venir de province un nommé Belcourt. Cet teur, qui est d'une agréable et même très-belle figure, est

froid, gauche, et manque d'intelligence dans le tragique; mais il fera un assez bon acteur de deuxième ordre dans le comique.

— M. Néricault-Destouches vient de faire imprimer une comédie en prose en cinq actes qui n'a point été jouée. Elle a pour titre *le Jeune Homme mis à l'épreuve*[1]. Elle est un peu froide dans les premiers actes, peu comique et peu saillante; plus de récit que d'action; mais la conduite en est très-régulière et le dénoûment, quoique trop prévu, ne laisse pas que d'être attendrissant, satisfaisant et de très-bon exemple. Le dialogue en est exact, juste et naturel; mais il n'y a rien de brillant dans le style, encore moins dans les détails. Aussi ce défaut peut faire présumer qu'en ce siècle elle n'aurait pas fait grande fortune au théâtre.

Léandre est un jeune homme qui a vécu dans le libertinage, qui a fait des dépenses, des dissipations excessives et des dettes que Géronte, son père, a eu souvent la complaisance d'acquitter. Il se trouve cependant chargé de nouveaux créanciers, et ne sait où donner de la tête. Lisimon, ami de Géronte, fait entendre à ce malheureux père qu'il n'y a qu'une ressource pour ramener son fils et pour l'éprouver : c'est de paraître inflexible à ses prières, de le laisser dans l'embarras, et de lui persuader que son père, s'étant ruiné pour réparer ses sottises, ne peut plus l'aider; qu'au contraire il est lui-même dans le plus grand besoin. Cette première tentative produit un bon effet. Le jeune homme paraît excessivement touché du triste état où il a réduit son père. Il rentre en lui-même, et promet de se corriger; c'est justement là le point que l'on veut éclaircir. Son valet, qui entre dans le complot de l'ami et du père, les sert à merveille, et d'accord avec eux, sous prétexte de faire vendre à son maître ses habits, de retirer de l'argent d'un usurier et de s'être fait payer certains billets qui lui étaient dus, il lui procure des sommes considérables dont le jeune homme ne veut se servir que pour soulager son père, arranger ses affaires et se rendre digne d'Isabelle, jeune personne qu'il aime et qui, de son côté et de l'aveu du père, a concouru à le remettre dans la bonne voie. Le père, l'ami et l'amante, qui ont été secrètement témoins

1. Paris, 1751, in-12.

es transports de Léandre, paraissent alors et lui apprennent ue tout n'a été fait que pour pénétrer dans son cœur, que son ère n'est point ruiné, que sa maîtresse est riche, que ses habits e sont pas vendus, que ses créanciers sont payés, et qu'il n'a our être heureux qu'à persévérer dans les bons sentiments : il paraît tout disposé, et la pièce finit par le mariage d'Isabelle t de Léandre et celui de Pasquin avec Lisette. Il y a du moins lans cette pièce un fond, un sujet, un but, de très-bonnes mœurs t de beaux sentiments.

— Un jeune homme vient de publier une brochure intitulée *Essai sur la connaissance des théâtres français*[1]. C'est proprenent le caractère des bons acteurs vivants de nos théâtres. Le eu de réflexions que l'auteur ajoute peut être regardé comme e cadre du tableau. Ce petit ouvrage est écrit avec négligence t je conjecture que l'auteur n'écrira jamais bien; mais il me emble qu'il a bien démêlé le jeu de chaque acteur, et je trouve u'à peu de chose près il a tout à fait raison. La lecture de ce norceau est plus agréable pour ceux qui connaissent les origiaux que pour les autres.

LXXXVII

25 janvier 1751.

Il vient de paraître un badinage intitulé *les Filles femmes et les Femmes filles*[2], qui n'a pas eu le succès qu'on en espérait. Le titre de l'ouvrage en annonce à peu près le fond et le sujet. Cette brochure est licencieuse et satirique. La licence en sera sentie partout, et la satire seulement à Paris. Bien qu'il y ait le l'esprit et du style dans cette bagatelle, elle ne prend point parce que le style en est précieux, l'esprit déplacé, et qu'il n'y a ni volupté ni sentiment. Quoique on garde un profond secret sur l'auteur de cette brochure, je suis assuré qu'elle est de

1. (Par Antoine Maillet Duclairon), Paris, 1751, in-12.

2. *Les Filles femmes et les Femmes filles, ou le Monde changé, conte qui n'en est pas un*, par Simien, *ensemble Quinze Minutes, ou le Temps bien employé*. Paris, 1751, in-12.

M. de Boissy, auteur de beaucoup de mauvaises comédies et de quelques-unes de bonnes.

— M. de Puisieux, époux de la dame qui a fait le livre des *Caractères*, vient de traduire de l'anglais une brochure dont l'objet est de faire voir que la femme n'est pas inférieure à l'homme, et qu'elle est tout aussi propre aux combats, à la politique, aux arts, etc.[1]. On sait assez dans cette nouveauté tout ce qu'il y a à dire sur cette agréable matière; mais on ne le dit pas agréablement. Il n'y a rien de si lourd que le style, de si grave que les raisonnements, de si sec que les tours, dans un ouvrage où l'on souhaiterait de trouver de la galanterie, des fleurs et des grâces.

— Les papiers publics vous ont appris que le roi avait voulu exiger du clergé le vingtième des revenus ecclésiastiques. Nos prélats ont refusé opiniâtrément, et les jansénistes, qu'ils persécutent depuis longtemps, viennent de se déclarer pour la cour. Ils ont fait graver une feuille en forme d'estampe, au haut de laquelle il y a un louis d'or gravé à deux faces comme on grave les médailles. On lit au bas : *Cujus est imago?* et plus bas : *Reddite Cæsari quæ sunt Cæsaris*. Après ces mots de l'Évangile est un commentaire en français qui prouve clairement que le clergé ne peut refuser de payer ce que le roi exige, que ces impositions ne sont point un don que les prêtres font au souverain, mais un tribut qu'ils payent à l'État. On appuie cette doctrine de quelques passages du plus célèbre des jansénistes, le P. Quesnel. On fait entendre par là que le parti opprimé par la cour est plus favorable à ses prétentions que les molinistes, qu'elle protége.

— Une dame d'Auvergne cherchait depuis longtemps à se débarrasser de son époux, lorsque le hasard lui en fournit, il y a quelques jours, une occasion qu'elle crut favorable. Elle trouva un papier, écrit de la main de ce mari détesté, qui contenait sa confession et où il s'accusait d'avoir mal parlé du gouvernement. Sur-le-champ elle envoya cette confession au ministre

1. *La femme n'est pas inférieure à l'homme. Traduit de l'anglais*. A Londres, 1750, in-12. L'année suivante, on fit un titre de relai ainsi conçu : *Le Triomphe des dames. Traduit de l'anglais de Miledi* (sic) *P.* A Londres, 1751, in-12, et le titre de départ resta le même : *Dissertation dans laquelle on prouve que la femme*, etc.

La cour a été si indignée des procédés de cette infâme mégère qu'elle a été enfermée dans un couvent pour le reste de ses jours.

— M. Desmahis, qui fait joliment des vers, mais qui n'a pas le sens commun, a donné l'été dernier une petite pièce, intitulée *l'Impertinent*, qui a extrêmement réussi par le mal qu'on y disait des femmes. Les comédiens italiens vont donner le contre-poison dans une bagatelle intitulée *l'Apologie des femmes* [1]. On dit cet ouvrage agréable et on l'attribue à M. de Boissy.

— M. de Crébillon, célèbre parmi nous par le terrible qu'il a porté dans le tragique, vient de recevoir un honneur singulier pour un poëte. On a imprimé à l'Imprimerie royale ses ouvrages en deux volumes in-quarto [2]. Quoique l'édition ne soit point belle, on la vend trente-six livres. Comme ce poëte écrit mal et qu'on ne lit guère ses tragédies, qu'on aime pourtant à voir représenter, cette édition n'a pas fait fortune. L'indifférence du public a déterminé Mme la marquise de Pompadour, qui protége Crébillon, à se charger de quatre cents exemplaires qu'elle a payés à l'auteur. Crébillon était un homme oublié, qu'on a été déterrer en haine de Voltaire.

— Mme du Bocage souhaita d'être présentée dans un voyage qu'elle fit, l'été dernier, en Angleterre, et elle se brouilla à cette occasion avec Mme de Mirepoix, qui refusa de la présenter. Cette prétention donna à Mme du Bocage un ridicule, qu'un petit ouvrage qu'elle vient de publier dans le *Mercure* vient de renouveler. Ses vers roulent sur le Ranelagh, célèbre guinguette de Londres; ce qui a fait dire que Mme du Bocage, n'ayant pu briller à la cour, avait été briller à la guinguette dont elle chante si bien tous les agréments.

— Il paraît ici un mémoire très-grave sur un procès singulier et ridicule; voici de quoi il s'agit :

Un blanchisseur du voisinage de Paris avait un âne dont il se servait pour porter son linge. Un jour qu'il l'avait attaché à la porte d'un marchand épicier, une femme nommée Le Clerc passa tout auprès montée sur une ânesse. Le baudet, échauffé

1. Elle n'a pas été imprimée.

2. Le *Manuel du libraire* dit que cette édition ne se vend cher que lorsque *le Triumvirat* (imprimé en 1753) s'y trouve joint.

par le voisinage, rompit son licol et courut après l'ânesse. La dame Le Clerc descendit de sa monture et l'âne y monta. On voulut interrompre ses plaisirs, mais il mordit Mme Le Clerc, et les voisins appelés au secours l'enfermèrent. Cet événement a occasionné un procès entre la femme blessée et le blanchisseur. La pièce la plus singulière de ce procès est un certificat signé du curé et des principaux habitants de la paroisse de l'âne, qui attestent que l'âne en question était humain et qu'il n'avait jamais fait de mal à personne. Cette polissonnerie amuse tout Paris [1].

— L'abbé Prévost vient de traduire en français un manuscrit intitulé *Lettres anglaises ou Histoire de miss Clarisse Harlowe* [2]. Ce long ouvrage, dont il ne paraît encore que la moitié, fait beaucoup plus de bruit à Paris qu'il n'y a de succès.

Contre l'ordinaire de la nation d'où nous vient ce présent, l'idée en est simple, et très-simple. Clarisse a pris de l'inclination pour un homme de qualité appelé Lovelace; son frère et sa sœur, qui les haïssent fortement, elle et son amant, traversent leurs feux. Tous les Harlowe, sans le savoir et sans le vouloir, servent cette haine en voulant forcer Clarisse à épouser un M. Solmes. La jeune personne résiste; on l'emprisonne, et elle s'enfuit avec son amant.

Tel est le fond sur lequel on a élevé un édifice qui mérite un examen sérieux. Les caractères m'ont paru la partie piquante de l'ouvrage. Clarisse, l'héroïne du roman, est douce, ferme, et tout à fait agréable. Peut-être montre-t-elle plus de pénétration, de philosophie et de connaissance du monde que son âge ne le comporte; mais j'avoue que je ne suis point blessé de ce défaut à un certain point. Après une certaine naïveté qui a bien des charmes, je ne trouve rien d'aussi amusant que la sagacité.

Son amant Lovelace est un scélérat intrépide, adroit, constant et séduisant. Il met autant d'art dans ses poursuites que s'il n'aimait pas, et autant de passion que si l'artifice lui était tout à fait inconnu.

Mlle Howe, amie et confidente de Clarisse, m'a séduit par

1. Rigoley de Juvigny est l'auteur d'un *Mémoire pour l'âne de Jacques Féron*, qui a été réimprimé dans les *Causes amusantes et connues* de R. Estienne.
2. Paris, 1751, 5 vol. in-12.

un caractère original. Elle est vive, franche et plaisante. Tout prend chez elle un tour tout à fait particulier. Elle n'écrit pas, ne raisonne pas, ne sent pas, ne badine pas comme une autre. Je la crois pourtant toujours dans la nature, mais dans une nature où personne n'est.

M. Solmes est une espèce d'homme comme il n'y en a point, grossier, sot et intéressé.

Le père, la mère, les oncles, les tantes, toute la famille des Harlowe, sont des imbéciles qui se laissent conduire par le frère et la sœur de Clarisse qui sont des monstres.

Après les caractères, ce qui est le plus piquant dans ce roman, ce sont certaines réflexions, tantôt fines, tantôt profondes, tantôt enjouées, tantôt comiques. Toute cette philosophie, tout cet esprit, sont gâtés par des longueurs et des répétitions qui rebutent, qui ennuient et qui diminuent l'intérêt. Vous ne le trouverez un peu fort qu'à la quatrième partie, et je ne sais s'il ne vous paraîtra point trop tôt refroidi. J'ai éprouvé dans la lecture de ce livre une chose qui n'est pas ordinaire, le plaisir le plus vif et l'ennui le plus assommant.

— Pigalle, notre premier sculpteur après Bouchardon, et qui a fait le très-beau *Mercure* et la médiocre *Vénus* qui sont à Berlin, vient de faire un buste de Mme de Pompadour. Le dessin n'en est pas parfait, mais la tête est admirable et les chairs très-belles. Ce morceau fait un plaisir infini à la nation, parce que c'est la première fois qu'on emploie du marbre de France à un ouvrage de cette nature. Jusqu'ici on s'était servi du marbre d'Italie.

VERS SUR CE BUSTE.

Quelle est cette Grâce nouvelle
Qui, sous les mains de Phidias,
Brille sur ce marbre fidèle
Du seul éclat de ses appas?
C'est une rose encor naissante,
Qu'embellit le soleil de ses plus doux regards;
C'est une syrène touchante,
C'est la Minerve des beaux-arts;
C'est l'ornement de la nature,
C'est Hébé, c'est le tendre amour
C'est Vénus avec sa ceinture,
Est-ce tout? non : c'est Pompadour.

LXXXVIII

8 février 1751.

M. Dromgold est Irlandais et secrétaire des commandements de M. le comte de Clermont. Il doit ce qu'il a de réputation et de fortune à une assez mauvaise critique du poëme de Fontenoi de M. de Voltaire, qu'il fit dans le temps. On n'avait pas entendu parler de lui depuis dans les lettres. Il y a quelques jours qu'ayant paru très-bien vêtu dans un cercle, il y fut accueilli avec plus de distinction qu'il ne l'était ordinairement. Cette aventure lui donna l'idée d'adresser à son habit un remerciement. L'imagination de cette pièce m'a paru plaisante; mais j'en ai trouvé l'exécution commune et prosaïque[1].

— Le 20 février, on exposa à Versailles, depuis la galerie jusqu'à la chapelle, quelques beaux ouvrages qui viennent d'être finis : 1° un portrait du roi, en pied, grand comme nature, par M. Van Loo, le plus grand coloriste que nous ayons. L'accord tiré d'une seule couleur produit dans ce bel ouvrage autant d'agrément à l'œil que la simplicité de la position représente à l'esprit de noblesse. La richesse de l'armure est rendue avec tout son éclat sans être trop heurtée, comme il arrive souvent dans ce genre d'ouvrage. Elle est du plus grand terminé, et n'est pas pourtant froide; la salle dans laquelle le roi est représenté, ainsi que le tapis sur lequel il marche, sont également rouges, et cette couleur haute, et qui ne reçoit ses oppositions que d'elle-même, n'en exprime pas moins toutes les vaguesses de l'air que l'on peut attendre du pinceau. Il y a plus de fierté que de noblesse dans la physionomie du roi et quelques défauts dans le portrait qui n'en balancent pas les

1. Voici un petit fait assez ignoré et dont nous laissons la responsabilité à Raynal. L'*Épître à mon habit* qu'il transcrit ici n'est autre que la célèbre pièce de Sedaine :

Ah ! mon habit, que je vous remercie! etc.

Qui se trompe? Dromgold, qui fut un des beaux esprits de la petite cour de Berny, ne dut point emprunter la plume de Sedaine, et il est inadmissible, d'autre part, que Sedaine se soit approprié cette jolie bagatelle.

beautés; 2° quelques sujets de *Don Quichotte*, dont M. Coypel a conservé tout le comique et le plaisant, mais sa couleur est détestable et son dessin médiocre; 3° *Thésée présentant au temple de Delphes le taureau de Marathon qu'il a forcé à le suivre*. Il règne dans cet ouvrage une grande force de pinceau et une composition assez riche; 4° la *Psyché* de Molière. Coypel a saisi l'instant où l'Amour s'envole et le palais s'évanouit. Il y a de l'esprit et de l'expression dans ce tableau; on y a même trop trouvé de l'un et de l'autre. Ce peintre tombe souvent dans ce défaut. Comme on a exécuté aux Gobelins les trois morceaux dont j'ai l'honneur de vous entretenir, les tapisseries ont été exposées à côté des tableaux. Il paraît que cette manufacture reprend faveur.

— On vient de publier un volume intitulé *Recueil de lettres choisies, pour servir de suite aux lettres de Mme de Sévigné*[1]. Il y a dans ce recueil une lettre du cardinal de Retz, et une du duc de La Rochefoucauld qui sont peu de chose, dix ou douze de Mme de La Fayette qui sont très-plates, quoique cette femme ait écrit de fort belles choses; trois de Mlle de Grignan, qui sont sèches, raisonnées et précieuses; un grand nombre de M. et de Mme de Coulanges facilement et assez gaiement écrites. Le reste est de Mme de Sévigné et a la délicatesse et le naturel de tout ce que vous connaissez d'elle. Il n'y a jamais eu de pinceau épistolaire comme le sien.

— Il y a environ deux mois qu'on a publié le prospectus du *Dictionnaire de l'Encyclopédie* qu'on imprime à Paris. Ce prospectus vient d'être attaqué par les jésuites qui font le *Journal de Trévoux*. M. Diderot, qui en est l'auteur, a entrepris la défense de son ouvrage avec toute l'éloquence, le feu et le sel dont il est capable. Il a adressé au P. Berthier, chef des journalistes, une lettre qui est très-agréable pour tous ceux qui sont au fait des anecdotes auxquelles on fait allusion. Cet auteur a joint à sa lettre le mot *Art*, tel qu'il doit être dans le Dictionnaire. C'est un morceau plein d'esprit et de philosophie, mais le ton en est un peu trop haut; on y désire la belle facilité, le beau naturel de Bayle.

1. C'est le premier supplément publié par le chevalier Perrin à son édition de 1734.

— Deux scènes viennent de faire du bruit à Paris. La première a été donnée par un curé moliniste qui a refusé les sacrements à un magistrat janséniste parce qu'il n'avait point de billet de confession[1]. La seconde, moins séduisante, est d'un autre curé qui a donné un certificat de sagesse à un âne mis en justice pour avoir mordu une femme. On a joint ces deux événements dans l'épigramme suivante, qui court tout Paris :

De deux curés portant blanches soutanes
Le procédé ne se ressemble en rien.
L'un met tout au rang des profanes :
Le magistrat et le chrétien ;
L'autre de son hameau trouve jusques aux ânes,
Tous les habitants gens de bien.

— M. Toussaint, si connu par le livre des *Mœurs*, vient de traduire de l'anglais un roman en deux volumes, intitulé *Histoire des passions*[2]. Ce titre pourrait faire croire que c'est un traité de métaphysique du cœur humain, mais le titre tromperait; c'est précisément la vie d'un honnête homme, où les événements sont disposés de telle sorte qu'on voit à ses différents âges se développer toutes les passions propres et appelées à chacune des périodes de la vie humaine, la mutinerie dans l'enfance, l'amour des femmes dans la jeunesse, l'ambition dans l'âge mûr, la jalousie et l'avarice dans la vieillesse. Ce sujet est traité d'une manière commune, et la traduction est faite avec une grande négligence. Cette nouveauté réussit peu.

— Pigalle, un de nos meilleurs sculpteurs, est le premier qui ait osé employer du marbre de France pour des ouvrages importants. Cette hardiesse lui a nui dans un buste qu'il vient de finir de Mme la marquise de Pompadour. La figure est agréable et ressemblante, mais le marbre est noir et tacheté, ce qui a déplu à la cour. La ville a pensé plus favorablement et, à ce que je crois, plus équitablement de ce beau morceau. Un de mes amis, grand connaisseur en sculpture, vient de m'envoyer ces quatre vers :

1. Coffin, conseiller au Châtelet. Voir au sujet de ce refus de sacrement le *Journal* de Barbier, décembre 1750 et février 1751.

2. *Histoire des passions, ou Aventures du chevalier Shroop*, traduit de l'anglais. La Haye, 1751, 2 vol. in-12.

Quelle divinité charmante
Inspire à tous les cœurs le respect et l'amour ?
Ah ! je la reconnais au trait qui nous enchante :
C'est Vénus, ou bien Pompadour.

— Voici encore trois nouveautés qui ne méritent pas une grande attention : 1° un roman en quatre petits volumes intitulé *Zec-zec-zeb, anecdotes indostanes*[1]. Il n'y a ni esprit, ni style, ni intérêt, ni suite dans cette rapsodie ; 2° une traduction de tous les psaumes en vers français. C'est l'ouvrage de vingt auteurs au moins : la plupart des traductions sont mauvaises, il n'y en a que peu de médiocres et, presque point de très-bonnes; 3° les *Leçons de Thalie*[2]. C'est un recueil assez commode dans lequel on a réuni sous différents titres ce que nos auteurs comiques fournissent de plus ingénieux ou de plus plaisant sur chaque ridicule.

— Mme de Puisieux, qui avait donné, il y a environ un an, un ouvrage intitulé *les Caractères*, vient d'en publier le second volume. Ce sont des réflexions sur les mœurs du siècle, sans ordre, sans logique et sans but. C'est une espèce de délire de l'esprit où l'on trouve un assez grand nombre d'endroits écrits agréablement, finement, vivement et facilement. La morale de Mme de Puisieux est extrêmement relâchée, et elle fait beaucoup de réflexions qui ne font pas honneur à son cœur. Son ouvrage, dès qu'il parut, révolta les gens qui pensent et qui sentent. La seconde partie est plus mesurée et elle est moins lue et moins critiquée. Si vous lisez les deux volumes, le premier vous paraîtra plus réfléchi et écrit avec plus de force et de correction que le second.

— Le roi a fait bâtir pour Mme la marquise de Pompadour le château de Bellevue à une lieue de Paris. Ce château, orné par tout ce que les arts ont pu produire de plus galant et de plus gracieux, a aussi un théâtre dont l'ouverture vient d'être faite. On y a joué *l'Homme de fortune*, pièce nouvelle de M. de La

1. La Haye, 1751, in-12. Une charmante vignette, signée P. F. Tardieu et représentant un Amour caressant du bout de son arc le sein d'une sultane endormie, est reproduite sur les titres des quatre parties de ce roman dont l'auteur nous est inconnu.

2. (Par P.-A. Alletz), Paris, 1751, 2 vol. in-12.

Chaussée qui n'a point réussi, et un ballet charmant intitulé *l'Amour architecte*. Je ne crois pas qu'il fût possible de rien imaginer de plus convenable au lieu et à la circonstance.

LXXXIX

21 février 1751.

Les Anglais ont adopté d'un Espagnol une machine propre à ensemencer les terres, qui diminue la semence et augmente la récolte. M. Duhamel, qui est un de nos meilleurs citoyens, publia l'an dernier un *Traité de la culture des terres*, pour nous faire connaître cette découverte si utile aux cultivateurs. Comme les arts utiles ne sont pas si bien accueillis dans ce pays-ci que les arts agréables, on ne fit pas grande attention aux idées de M. Duhamel. Cette indifférence n'a pas refroidi son zèle, et il vient de publier une brochure pour annoncer les expériences tout à fait heureuses qu'il a faites [1]. Je crains bien qu'une évidence heureuse ne fasse pas négliger une routine ancienne.

— M. de Gamache publia, il y a quelques années, une brochure intitulée *Système du philosophe chrétien* [2]. Ce métaphysicien se propose dans cet ouvrage, qu'il vient de réimprimer, de conduire un homme raisonnable, de conséquence en conséquence, depuis l'existence de Dieu jusqu'à la vérité du christianisme. Il appuie fortement sur la distinction de l'âme et du corps, sur l'insuffisance de la loi naturelle, et sur la nécessité d'une loi positive. Cette espèce de discours est composé avec assez de goût, de clarté et de méthode, mais la métaphysique en est extrêmement commune.

— Depuis que M. de Réaumur et quelques autres de nos physiciens nous ont mis dans le goût d'étudier l'histoire naturelle, que nous avions si fort négligée, nous écrivons avec assez de succès sur cette matière. Je viens de recevoir un *Traité du*

1. Il s'agit sans doute de son *Avis pour le transport par mer des arbres, de plantes vivaces, des semences et des diverses autres curiosités d'histoire naturelle* (avec le marquis de La Galissonnière, auquel Quérard assigne la date de 1752), in-12.

2. Paris, 1746, in-12.

rossignol [1], qui me fait tenir ce langage. On y voit un détail très-net et assez agréable de la manière de prendre cet oiseau, de l'élever, de le faire chanter, de le nourrir, etc. On n'a négligé aucun détail et on les a tous ennoblis. J'ai lu ce livre avec le plaisir que donne la lecture d'une histoire qui n'est pas intéressante et qui est passablement écrite.

— L'Opéra a donné un spectacle nouveau jeudi 18. Il était formé par trois ouvrages de trois poëtes et de trois musiciens différents. En voici l'idée. La première entrée est intitulée *Ismène*, et a été donnée l'été dernier. Le fond en est peu de chose. C'est un berger qui fait une déclaration d'amour à sa bergère, sous prétexte de lui raconter l'histoire d'un autre berger. Il y a des détails ridicules et il y en a d'autres d'agréables. Les paroles sont de M. de Moncrif, et la musique, qui est faible, mais agréable, est de Rebel et Francœur, deux musiciens qui travaillent toujours ensemble. La deuxième entrée est intitulée *Titon et l'Aurore* [2]. Titon, vieilli dès sa jeunesse par la vengeance du Soleil, est rajeuni par Hébé et plaît à l'Aurore. Il y a quelque esprit dans les détails, mais encore plus de mauvais goût, d'obscurité et de dureté. Les paroles, qui sont de Roy, n'ont point réussi, non plus que la musique, qui est de Bury. Le sujet de la troisième entrée, c'est Apollon qui se déguise en berger pour se faire aimer d'Églé, et qui y réussit. La musique vocale de ce ballet, qui est de La Garde, est fort agréable; mais la musique instrumentale ne vaut rien. Dans le poëme, qui est de M. de Laujon, le travestissement n'est pas neuf, le personnage de la Fortune est détestable; mais il y a des détails heureusement rendus, celui-ci par exemple :

Églé tient tous ses biens des mains de la nature;
Sa richesse c'est la beauté;
L'art ne relève point l'éclat de sa parure;
Des fleurs sont l'ornement de sa simplicité,
Et son cœur, qui jamais ne connut l'imposture,
Que rien encor n'a pu charmer,
Est le prix que l'Amour assure
Au berger trop heureux qui pourra l'enflammer.

1. *Ædonologie, ou Traité du rossignol franc ou chanteur.* (Par Arnault de Nobleville et Salerne.) Paris, 1751 et 1773, in-12.

2. *Titon et l'Aurore* et le ballet *Aglaé* dont Raynal ne donne point le titre, furent d'abord représentés à Versailles en 1750.

— Il paraît une brochure de 108 pages, intitulée *l'Art de péter*[1]. On y voit ce que c'est qu'un pet, combien il y a de sortes de pets, comment le pet se forme, les effets qu'il produit, l'inconvénient ou les avantages qu'il entraîne, et ce chiffon, où il n'y a d'ailleurs nul agrément, nul esprit, est une preuve de l'abus qu'on fait des presses. Pour un livre de philosophie et de mœurs qui s'imprime dans ce pays-ci, on y voit cent brochures contre le bon sens ou les bonnes mœurs.

— M. Diderot, un de nos écrivains les plus hardis, les plus ingénieux et les plus féconds, publia, l'an dernier, la *Lettre pour les aveugles à l'usage de ceux qui voient*. Le ministère le fit arrêter parce que cet ouvrage était rempli d'une métaphysique hardie et qui tendait au renversement de la religion et des mœurs. Cet auteur vient de donner une *Lettre sur les sourds et muets à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent*[2]. Il se propose d'y parler des inversions de notre langue. Elle en a peu, ce qui la fait regarder comme naturelle, parce qu'en cela elle suit les gestes des sourds et muets. M. Diderot parle à cette occasion de mille choses, sur la métaphysique, la poésie, l'éloquence, la musique, etc., qui n'ont qu'un rapport bien éloigné avec le sujet principal. Cette lettre n'est pas agréable, mais elle est instructive. Il y a mille choses bien vues placées sans ordre; les développements n'y sont pas assez bien faits, et l'on est rebuté d'un certain air de pédantisme contre lequel il paraît que M. Diderot n'est pas toujours assez en garde.

— L'Académie de Bordeaux vient de couronner un ouvrage qui, contre l'ordinaire de ces sortes de pièces, fait du bruit[3]. M. Barberet y fait voir que les phénomènes du tonnerre et ceux de l'électricité doivent être attribués à la même cause. Il adopte l'idée de l'abbé Nollet sur la matière affluente et effluente par rapport à l'électricité, et l'applique au tonnerre. Il conclut ensuite que le tonnerre et l'électricité sont produits par la même cause, c'est-à-dire par le feu qu'on peut regarder comme l'agent universel de la nature.

— M. Richelet, qui nous avait donné, il y a environ deux

1. (Par P. N. Hurtault.) Fréquemment réimprimé.

2. 1751, in-8. Réimprimé au tome I des *OEuvres complètes*.

3. *Dissertation sur le rapport qu'il y a entre les phénomènes du tonnerre et ceux de l'électricité, couronnée à Bordeaux en 1750*. Bordeaux, 1750, in-8.

ans, la traduction de quatre opéras de l'abbé Métastasio, vient de traduire les six qui restaient. Cette traduction réussit parce que nous aimons beaucoup l'original. Nous ne le regardons pas comme un esprit créateur ni comme un auteur sans défauts, nous savons très-bien qu'il a pris dans nos auteurs la plupart des belles situations qu'il a, et que ses dénoûments se ressemblent tous. Cependant il a des détails si agréables, des sentiments si nobles et si tendres, un style si séduisant, que nous mettons la lecture de ses ouvrages au nombre des plus délicieuses qu'on puisse faire.

XC

8 mars 1751.

L'impiété n'ose pas toujours confier au grand jour les ouvrages qu'elle a elle-même enfantés dans les ténèbres. Elle les essaye, pour ainsi dire, en les faisant courir dans le monde sous le titre de manuscrits précieux, et si elle les voit applaudis elle les tire alors de l'obscurité d'où ils n'auraient dû jamais sortir; mais elle est souvent trompée dans ses espérances. La lumière de l'impression découvre souvent de la faiblesse là où l'on n'avait vu jusqu'alors que de la force. Tel est le sort d'un ouvrage qui paraît depuis quelque temps sous ce titre imposant: *de l'Origine et de l'Antiquité du monde*[1]. On prétend que cet ouvrage a été trouvé entre les papiers du fameux comte de Boulainvilliers; mais comme on s'y attache à décrier cette opinion ridicule, il y a toute apparence que c'est l'ouvrage d'un auteur plus moderne. Ce qui semble le persuader, ce sont deux morceaux, l'un sur la création et l'autre sur le déluge universel, qui ont été copiés mot à mot de *Telliamed*. Quoi qu'il en soit, l'auteur, après avoir débuté par nous expliquer quel était le système des anciens sur la marche de cet univers, parcourt rapidement tout ce que les anciens philosophes ont pensé, ou plutôt

1. Voir sur ce livre, dont le vrai titre est *Le monde : son Origine et son Antiquité*, la curieuse note de Barbier.

rêvé sur l'origine et la formation de ce monde. Il pose pour principe que tous les philosophes, soit athées, soit déistes, n'ont jamais eu d'idée de la véritable création, et qu'ils ont tous supposé une matière préexistante. Cette éternité de la matière ne suppose pas pour cela que le monde soit éternel; aussi voyons-nous qu'il a soin de distinguer les philosophes en deux classes; les uns, selon lui, soutenaient que le monde était éternel quant à la matière et quant à la forme; les autres qu'il ne l'était que quant à la matière, croyant d'ailleurs que cette matière ne s'était débrouillée que dans le temps, soit que le hasard fût cause de ce bel arrangement, ainsi que le pensaient les Épicuriens, soit que ce soit une nécessité aveugle, sentiment qui paraît avoir été celui de Straton, et qui de nos jours a été renouvelé par Spinosa; soit enfin que ce fût Dieu qui eût présidé au débrouillement du chaos. Ce qu'il dit jusqu'ici est fort exact; mais il n'en est pas de même quand il vient à la nation des Hébreux, qui ne lui paraît pas avoir eu des idées plus saines de la création que le reste des nations. Il est même persuadé que ce que dit Moïse du chaos a été emprunté des idées des Égyptiens et des Phéniciens. Il est vrai qu'entre le chaos de Moïse et celui des anciens il y a quelques traits de ressemblance, mais au lieu d'en conclure que Moïse a puisé ses idées chez les Égyptiens ou les Phéniciens, il aurait dû s'apercevoir que cette ressemblance était fondée sur une tradition commune à toutes les nations, tradition que nous voyons chez les anciens altérée et défigurée par mille fables et chez Moïse dans toute sa pureté. Il ne peut souffrir que Moïse ose fixer l'époque de la création du monde, mais il ne fait pas attention que l'impuissance où sont toutes les nations de produire un seul monument antérieur, je ne dis pas au temps qu'il a marqué pour la création ni à celui qu'il a fixé pour le déluge, mais même à celui de la dispersion des hommes, rend ici hommage à la vérité du récit de Moïse. Il a senti lui-même quel appui trouvait cette grande vérité dans l'observation du sabbat si sacrée parmi les juifs. Aussi fait-il tous ses efforts pour nous enlever cette preuve, prétendant que l'ordre hebdomadaire avait été fixé par les Égyptiens, qui ont donné aux signes du zodiaque et aux autres constellations les noms qu'ils portent encore de nos jours; mais il est prouvé que l'ordre de la semaine était établi avant qu'on eût

songé à loger dans les planètes Mercure, Vénus, Jupiter et Saturne. Il est encore prouvé que les noms qui ont été donnés aux signes du zodiaque ne viennent point des Égyptiens; car, comme ils ont rapport à ce qui se passe, jamais les Égyptiens n'auraient donné le nom de la Jeune Glaneuse ou de la Vierge au signe que le soleil parcourt dans le mois d'août, puisque leur moisson arrivait dans le mois d'avril.

A cette première partie, l'auteur en joint une seconde où il explique historiquement quels ont été les sentiments des anciens sur la nature de l'âme. Il prouve très-bien qu'ils n'ont eu aucune idée de la spiritualité de cette substance qui nous anime; mais il raisonne très-mal quand il en veut conclure qu'ils n'ont point cru à son immortalité. Il est vrai qu'ils auraient dû la nier s'ils avaient raisonné conséquemment, et qu'ils fussent allés de principes en principes; mais, par la même raison, il faudrait donc dire qu'ils n'ont jamais admis de Dieu, puisqu'ils n'ont jamais reconnu sa spiritualité. L'auteur cependant ne dira pas que tous les anciens aient été plongés dans un athéisme affreux; leurs principes y conduisaient, à la vérité, mais ils n'en suivaient pas toutes les conséquences, et c'est un bonheur pour eux qu'en pareil cas ils aient mal raisonné.

Ce qu'on peut dire, en général, de cet ouvrage, c'est qu'il ne brille ni par l'ordre, ni par la méthode, ni par la finesse des raisonnements, ni par une érudition recherchée.

— On vient d'imprimer une tragédie intitulée *Coriolan*, qui avait été représentée sans succès en 1740 [1]. L'auteur, appelé Mauger, a mis à la tête un discours sur la manière de juger des ouvrages de théâtre. C'est une prose observée, entortillée, dont la forme et le fond sont également vicieux. La tragédie elle-même est fort mauvaise. Les aventures de Coriolan, qui sont brillantes dans l'histoire, ne vont pas au théâtre. Il n'y a et il n'y peut avoir de théâtral que l'entrevue de Véturie et de Volumnie avec Coriolan. M. Mauger a tiré de cette situation tout le parti qui s'en pouvait tirer, et il en fait un beau quatrième acte. Le reste de la pièce n'est pas lisible.

— M. l'abbé de Mably, auteur du *Droit public de l'Europe fondé sur les traités*, et des *Observations sur les Grecs*, vient de

1. 1751, in-8.

publier en deux petits volumes ses *Observations sur les Romains*[1]. Il fait voir par quels moyens ce peuple a formé son gouvernement, comment il a étendu son empire, et quels sont les vices qui l'ont perdu. Cet auteur a si bien approfondi son sujet, ses raisonnements sont si liés et si suivis, ses conjectures si heureuses qu'il est difficile de n'être pas de son avis. Contre l'ordinaire de la plupart des écrivains, il ne passe pas pardessus les difficultés. Moins les causes d'un événement sont connues, et plus il s'y arrête et fait des efforts pour les pénétrer. On connaît mieux les Romains après avoir parcouru ces *Observations* qu'après avoir lu les volumes sans nombre de Catrou et de Rollin. Il est fâcheux que l'abbé de Mably, qui pense d'une manière assez noble et très-raisonnable, écrive froidement, sèchement et durement; son style sent trop le travail.

L'écrivain dont j'ai l'honneur de vous annoncer l'ouvrage a trouvé dans notre nation des secours dont il a profité. L'abbé de Saint-Réal a raisonné fort bien sur quelques morceaux de l'histoire romaine. C'est pourtant ce qu'il a de moins fini et de plus diffus. Les *Réflexions* de Saint-Évremond ont plus de suite et de réputation ; mais cet écrivain était en général trop raffiné pour être toujours dans le vrai. Les *Considérations* de M. de Montesquieu *sur les causes du progrès et de la décadence des Romains* sont ce que nous avons de plus parfait en ce genre. On y trouve les vues et les expressions d'un homme de génie. L'ouvrage est pourtant un peu décousu et écrit de temps en temps avec trop peu de soin.

—M. du Bocage, époux de Mme du Bocage, connue à Paris dans sa jeunesse par sa beauté, et en Europe, dans un âge plus avancé, par ses ouvrages, vient de donner au public trois volumes qu'il a traduits de différents auteurs anglais [2].

Ce recueil commence par un roman très-compliqué, très-clair pourtant, et où les passions sont poussées aussi loin qu'elles puissent l'être. Il y a une déclaration d'amour faite dans l'ins-

1. 1751, 2 vol. in-12. Refondues sous le titre de *Parallèle des Romains et des Français par rapport au gouvernement.*

2. *Mélanges de différentes pièces de vers et de prose traduites de l'anglais d'après Élise Heywood, Suzanne Centlivre, Pope, Southern, etc.* Berlin et Paris, 1751, 3 vol. in-8.

ant d'un naufrage inévitable, qui révolte ou qui paraît ridicule, elon le caractère qu'on a ou les sentiments dont on est affecté. e roman est suivi d'un autre intitulé *l'Heureux Enlèvement*. 'est une fille de qualité épousée par un très-grand seigneur, ui l'a enlevée la croyant une personne du commun. C'est peu e chose aussi bien que le troisième. Le second volume est empli de lettres philosophiques, galantes et plaisantes. J'y ai rouvé des réflexions fines, des traits de passion, et beaucoup e choses communes. Dans le troisième, il y a une comédie initulée *l'Orpheline*, qui m'a paru charmante. Le fond de cette ièce, c'est un père qui ordonne en mourant que sa fille unique e pourra pas se marier sans le consentement de quatre tuteurs. l nomme un petit-maître, un érudit, un agent de change et un uaker. Il se trouve un homme assez adroit, ou qui a une pasion assez forte pour réunir ces quatre suffrages. Tout l'ouvrage n général est écrit faiblement et sans correction.

— M. de Fontenelle vient d'imprimer, à l'âge de quatreingt-seize ans, deux nouveaux volumes qui contiennent différents ouvrages. On y trouve quelques discours sur la poésie, qui enferment bien des paradoxes, et qui prouvent que cet illustre hilosophe a toujours eu plus de sagacité et de raison que de oût et d'imagination. Le reste des deux volumes consiste en ne tragédie et en six comédies en prose. Tout cela est ingéieux et délicat, mais froid, sans action, sans comique et sans ntérêt. M. de Fontenelle dit plaisamment, dans sa préface, que es comédies auraient dû être des œuvres posthumes, mais qu'il urait fallu attendre trop longtemps. Son recueil ne réussit pas, algré la vénération qu'on a pour sa personne. M. de Fonteelle a tout l'esprit et tout l'agrément qu'il a eu dans la fleur e son âge. Un peu de surdité est la seule incommodité que les nnées lui aient apportée.

— M. Duclos, l'homme de lettres de France le plus à la mode t qui a succédé à M. de Voltaire dans la place d'historiographe e France, est auteur de plusieurs ouvrages. En voici la liste : *Baronne de Luz* est un roman froid et mal conduit, mais gréablement écrit et de fort bon goût. *Les Confessions*, faites our prouver que toutes les femmes sont accessibles par quelue endroit, ont eu une très-grande réputation. C'est un ourage écrit d'un ton mâle, très-réfléchi, et qui suppose une

grande connaissance du monde. Il passe pour constant que M. Duclos a été beaucoup aidé dans la composition de ce roman. *Acajou* est une agréable et ingénieuse folie. *L'Histoire de Louis XI* est écrite hardiment et avec esprit, mais sans goût, sans liaison et sans narration.

Cet écrivain vient de publier depuis trois jours un volume intitulé *Considérations sur les mœurs de ce siècle*[1]. Cet ouvrage, qui était attendu avec la plus vive impatience, n'a aucun succès. On s'attendait à y trouver des hardiesses, des traits, des vues fines, des expressions ingénieuses; et on n'y a vu que des absurdités, des expressions impropres et hasardées, un style dur et décousu, des choses très-communes dites d'un air de protection, une philosophie qui n'est pas celle du cœur.

— Le siége de Pondichéry dans l'Inde orientale a fait du dans le temps beaucoup de bruit. Les circonstances du procès de M. de La Bourdonnais en ont réveillé récemment l'idée. Cela a engagé un de nos poëtes à faire sur cela un fort long poëme. C'est un éloge outré de M. Dupleix, et une satire indirecte de M. de La Bourdonnais. L'auteur de ce poëme, quel qu'il soit, n'a ni esprit ni talent.

— M. Desmahis donna, l'été dernier, au Théâtre-Français une comédie en vers intitulée *l'Impertinent*. Cette bagatelle, qui était une satire violente contre les femmes, réussit beaucoup. M. de Boissy, qui a fait peu de bonnes pièces et qui a eu pourtant de grands succès au théâtre des Italiens, y vient de donner une comédie en trois actes intitulée *le Prix du silence*[2] qui, par opposition, est une satire outrée contre les hommes. Une femme dont j'ai oublié le nom, après avoir déclamé contre notre sexe et fait l'apologie du sien, écrit à chacun de ses soupirants, qui sont en grand nombre, que s'il peut taire son bonheur jusqu'au soir il l'épousera. Tous trahissent ce mystère par indiscrétion ou par vanité. Un homme sage, qui a une violente passion pour elle, a même la faiblesse de parler. La femme piquée le met à une nouvelle épreuve; il se tait cette fois, et on l'épouse. Voilà le prix du silence. Il y a quelques vers et quelque esprit dans cette pièce; mais il n'y a que de cela, et c'est

1. Amsterdam (Paris), 1751, in-12. Frontispice de Gravelot, gravé par Lafosse.

2. Paris, 1751, in-8. Non réimprimé dans les éditions collectives du théâtre choisi de Boissy.

bien peu pour une pièce où il faut essentiellement du naturel, des situations, du dialogue et du comique.

On a joint à cette comédie un charmant ballet intitulé *les Vendanges*. On a trouvé le secret de réunir dans ce divertissement les travaux et les plaisirs des vendangeurs, de les faire surprendre par des hussards qui troublent tout et s'emparent des vendangeuses. Les vendangeurs, mis en fuite d'abord, reviennent ensuite, et la réconciliation se fait.

— Je sors de la Comédie-Française, où j'ai entendu siffler une pièce nouvelle en cinq actes et en vers intitulée *le Fat* [1]. Elle est de M. de Lattaignant, conseiller au Parlement.

XCI

22 mars 1751.

Ninon de Lenclos est une courtisane qui a fait les délices du dernier siècle. Tout ce qu'il y avait de plus distingué par la naissance, l'agrément et les talents, en hommes et en femmes, briguait d'être admis chez elle. Sa réputation acquiert tous les jours de l'éclat, et Paris est rempli de gens qui parlent d'elle avec une admiration qui tient du fanatisme. Le goût qu'on a assez généralement pour les moindres discours, les actions les plus indifférentes de cette femme célèbre, a inspiré à deux auteurs l'envie d'écrire son histoire. Les deux ouvrages ont paru le même jour et ont été lus avec avidité [2]. L'un est de M. Bret, auteur de quelques écrits frivoles et médiocres. Il a ramassé beaucoup de faits, la plupart vrais, quelques-uns faux; les uns et les autres ont pris sous sa plume, qui n'a aucune légèreté, un air romanesque. Ce livre est écrit d'un mauvais ton du commencement jusqu'à la fin. La seconde histoire

1. Non imprimée. L'auteur, Lattaignant de Blainville, qu'il ne faut pas confondre avec le « chantre de Thémire, » était trésorier de Saint-Lazare.

2. *Mémoires sur la vie de Ninon de Lenclos* (par Bret). Paris, 1750, in-8. Souvent réimprimé. — *Mémoires et Lettres pour servir à l'histoire de Mlle de Lenclos* (par Douménil). Rotterdam, 1751, in-12. Voir le long article consacré à Ninon dans les *Supercheries littéraires*.

est écrite noblement et facilement ; les faits y sont mieux choisis et n'ont que l'étendue convenable. On n'y trouve pas quelques faits, même assez piquants, qui sont dans l'autre histoire ; mais on y a joint en revanche les lettres que Saint-Évremond et Mlle de Lenclos se sont écrites. J'ignore de qui est ce dernier ouvrage, mais je le crois d'un homme du monde.

— Vous connaissez *le Spectateur*, un des meilleurs livres de morale qui aient été faits chez une nation qui a si bien réussi, et peut-être mieux dans ce genre que dans aucun autre Cet ouvrage a produit des milliers d'imitations, et en particulier *la Spectatrice* de miss Heywood [1]. On a traduit misérablement ce livre en Hollande, l'année dernière. M. Trochereau, homme de lettres fort instruit, mais d'un goût qui n'est pas trop sûr, a remanié cette ridicule version et vient de la faire imprimer à Paris. Son style, quoique médiocrement bon, l'est suffisamment pour *la Spectatrice*. Ce livre roule presque entièrement sur l'amour et sur les femmes. Je m'attendais à y trouver quelques réflexions fines, quelques portraits bien tracés, et je n'y ai vu que quelques observations communes, et beaucoup d'historiettes qui n'ont ni sel ni légèreté. La décence est ce qu'il y a de plus louable dans cette production tout à fait médiocre.

— Le comte de Caylus, M. de Maurepas et quelques autres, ont commencé, il y a quelques années, à écrire du style du peuple et sur les mœurs du peuple. Ce genre est tombé depuis à M. Vadé, qui vient de s'élever à la poésie. Il a publié, il y a quelques jours, un poëme intitulé *la Pipe cassée* [2]. C'est un détail des plaisirs et des occupations de la plus vile populace, fait avec le jargon convenable. Pour trouver quelque plaisir à lire cette plaisanterie, il faut connaître la nation qui en est l'objet. Bien des honnêtes gens payent un homme de la lie du peuple pour se faire lire on réciter ces vers tout à fait baroques.

— Chapelle, auteur facile, naturel, ingénieux et délicat, fit, vers le milieu du dernier siècle, un ouvrage mêlé de prose et de vers qui passe parmi nous pour un chef-d'œuvre. Il y a cinq ou

1. Paris, 1751, 2 vol. in-12.

2. A La liberté, chez P. Bonhumeur, s. d., in-12. Plusieurs fois réimprimé.

six ans que M. Le Franc publia un ouvrage dans le même goût, mais où il y avait moins de légèreté et plus de pompe et d'érudition. M. Chevrier, de l'Académie, qu'il a plu, je ne sais comment, au marquis de Cursay d'établir en Corse, vient de publier un voyage qu'il a fait à Rogliano, à quelques milles de Bastia [1]. Cet écrivain a espéré que les petits riens qu'il a mis dans cette promenade deviendraient quelque chose sous sa plume. Il s'est trompé; je n'ai guère rien vu de plus maussade et de plus plat que sa prose et ses vers.

— On a répandu avec affectation dans le monde une brochure qui contient quelques sermons remplis de plaisanteries basses, grossières, burlesques, que nous appelons ici des capucinades. Tout cela est assez bon pour faire rire les sots, et même quelques gens d'esprit qui ne haïssent pas les turlupinades. Les honnêtes gens ont été révoltés d'un sermon pour la consolation des cocus, qui commence la brochure [2]. On y prouve que le cocuage n'est pas un si grand mal qu'on le croit ordinairement; et que, quand ce serait un fort grand mal, on devrait s'en consoler par le nombre infini de ceux qui partagent cette infortune.

— *Le Prix du silence*, comédie de M. de Boissy, dont j'ai eu l'honneur de vous parler dans ma dernière lettre, vient d'être imprimé. Quelques traits d'esprit presque tous déplacés, et quelques vers un peu tournés font le mérite de cette pièce. Elle ne réussit point. Les comédiens italiens ont joint au *Prix du silence* une parodie de l'opéra de *Thétis et Pélée*. Cette parodie attire tout Paris, parce que ces sortes de spectacles étaient défendus depuis six ou sept ans. Comme ce sont des plaisanteries relatives à l'opéra, que peut-être vous ne connaissez pas, je ne vous en rendrai pas compte. Pour rire de ces bouffonneries, il faut les voir en place; ailleurs, elles n'ont point de sel.

— *Rézéda* [3] est un petit roman en deux volumes qui ne paraît que depuis deux jours. Le fond de cet ouvrage est tout à fait noir. Les héros du roman sont un jeune garçon et une

1. *Voyage de Rogliano*. Livourne, 1751, in-8.

2. Facétie maintes fois réimprimée, et qui, selon le *Manuel du libraire*, remonterait environ à 1624.

3. *Rezéda, ouvrage orné d'une post-face*, par M. B*** (F. Béliard.) Amsterdam, 1751, 2 vol. in-12.

jeune fille qui sont élevés à la campagne sous des noms empruntés; ils deviennent amoureux l'un de l'autre, et le changement de fortune du jeune homme n'affaiblit pas sa passion. Le hasard lui donne dans la suite pour rivaux son propre père et un jeune seigneur voisin de la campagne où il a été élevé. Cette rivalité produit des tracasseries, des duels, des enlèvements, etc. On ne peut pas voir plus d'incidents qu'il n'y en a dans ce petit ouvrage. Le dénoûment est tel qu'on le souhaite; ces amants deviennent époux, et époux fortunés. Si vous prenez la peine de lire ce roman, vous y trouverez de la chaleur, mais point d'élégance ni de correction. Il y a beaucoup de choses contre le goût.

— Le premier de nos poëtes après M. de Voltaire, M. Gresset, vient de se marier. Cette démarche, qui était nécessaire à son bonheur parce que c'est un homme triste et retiré, a occasionné les vers suivants :

Toi qui dans tes rimes charmantes
Où brillent de ton art les images riantes,
Nous as tant de fois répété
Que les astres de ta naissance
Furent la douce liberté
Et la suprême indépendance,
Sous le joug de l'hymen tu viens de t'asservir.
De tout engagement dédaigneuse ennemie,
Ta première philosophie
S'opposait à ces nœuds : tu viens de la trahir;
Mais le public te justifie :
L'objet auquel t'unit un choix judicieux
Dans son esprit et dans ses yeux
Nous offre ton apologie.

— Vous connaissez *l'Esprit des lois*, un des plus grands et plus magnifiques ouvrages qui aient été faits depuis longtemps en Europe, et qui, compensation faite de ses défauts et de ses bons côtés, est la production d'un homme de génie. Ce livre important avait été superficiellement attaqué dans ce pays-ci par l'auteur de la *Gazette ecclésiastique*, par les journalistes de Trévoux, et par l'abbé de La Porte. M. Dupin, fermier général, avait examiné la partie de cet ouvrage qui regarde le commerce et les finances. Il ne s'est répandu que douze exemplaires

de son livre, qu'il a prêtés à ses amis et qu'il a retirés pour faire les changements qu'ils ont jugé convenables. M. l'abbé de Bonnaire vient de publier trois volumes sous ce titre : *l'Esprit des lois quintessencié par une suite de lettres analytiques*[1]. Vous trouverez dans cette critique une haine violente contre M. de Montesquieu, de petites ruses, beaucoup de mauvaise foi, des discussions souvent ennuyeuses, un style quelquefois bas; cependant l'auteur de la critique a souvent raison; il a de la logique; sa diction est claire, élégante même quelquefois. Si l'abbé de Bonnaire n'avait point eu de passion dans le cœur, il aurait été capable de faire un assez bon examen de *l'Esprit des lois*.

XCII

5 avril 1751.

Je viens de recevoir deux lettres de Londres, dont je tire les deux nouvelles suivantes :

« Il vient de mourir un homme appelé Edouard Bricht. C'était un marchand tenant boutique à Maldon, dans le comté d'Essex. Quoiqu'il n'eût que trente ans, c'était l'homme le plus gros qu'on ait jamais vu. Il pesait quarante-deux pierres et demie, mesure d'Angleterre, à raison de quatorze livres la pierre. Il n'était pas grand ; mais ses jambes étaient plus grosses que le corps d'un homme ordinaire. Il a été agile et très-actif jusqu'aux deux années qui ont précédé sa mort. Son embonpoint diminua ses forces et lui rendit la vie amère. Il a laissé sa veuve grosse de son sixième enfant. Son cercueil avait trois pieds sept pouces de carrure aux épaules, six pieds sept pouces en longueur, et trois pieds de profondeur. On a été obligé de faire une ouverture dans le mur et dans l'escalier pour descendre le corps. Il a été traîné sur un chariot jusqu'au cimetière, et descendu dans la fosse à l'aide d'une grue. Malgré sa grosseur, il sautait six pieds de haut avant sa mort.

1. 1751, 2 vol. in-12. Voir sur ces critiques le travail approfondi de M. Louis Vian sur Montesquieu.

« Il y a quelques jours que plusieurs personnes très-distinguées de la cour ont joué au théâtre de Drury-Lane la tragédie d'*Othello, ou le Maure de Venise*. Il y a eu plus de mille billets distribués, ce qui a formé l'assemblée la plus nombreuse dont on se souvienne. Les galeries, les loges, le parterre, tout a été rempli de gens de la première qualité. Les principaux acteurs ont été trois frères appelés Laval, d'une ancienne famille passée en Angleterre avec Guillaume le Conquérant. M[me] Quand a joué parfaitement le premier rôle de femme. Les habits étaient d'une si grande magnificence qu'ils ont coûté douze cents livres sterling; ce qui, joint à cent soixante guinées pour la maison de spectacle et aux frais de musique, etc., revient à deux mille guinées qu'il en a coûté à ces honnêtes gens pour divertir une seule fois le public. »

— Tout Paris lit avec empressement un roman traduit de l'anglais intitulé *l'Orpheline* [1]. C'est une fille de qualité, élevée par charité d'une manière tout à fait basse. Une dame vertueuse prend du goût pour elle et la retire dans sa maison. Elle a le malheur de plaire au fils de sa bienfaitrice, et, pour ne la pas chagriner, elle prend le parti de se retirer, et de chercher dans Londres un asile où elle puisse se dérober aux recherches de son amant. Après avoir couru les plus grands risques pour sa réputation et pour sa vertu, elle retrouve son père et sa mère dans l'opulence, et devient un parti très-avantageux pour son amant, qu'elle épouse.

Le premier volume de cet ouvrage est fort agréable. Le second et le troisième languissent un peu et sont salis par des idées de prostitution qui blessent les gens délicats. Le quatrième est rempli d'un très-fort intérêt. En général, le roman est très-sagement conduit, les caractères bien soutenus, les reconnaissances mal amenées; j'en excepte une, fort touchante. C'est un des ouvrages de cette nature où j'ai trouvé le plus de naturel. Je suis fâché de vous dire que la traduction est pitoyablement écrite. Il faut vous attendre à cet aveu toutes les fois qu'on vous annoncera une traduction de M. de La Place.

—*Le Triomphe de l'amitié* est un autre roman qui fait beaucoup de bruit. L'auteur est une M[me] Fauque, jadis religieuse,

1. (Par Sarah Fielding.) Traduit par La Place, 1751, 2 vol. in-12.

aujourd'hui, à peu de chose près, courtisane [1]. Le mérite de cet ouvrage consiste en quelques pensées fortes, en quelques sentiments hardis, en beaucoup d'expressions ingénieuses, en plusieurs passions violentes. Du reste, nul ensemble, point de vraisemblance, beaucoup de sécheresse, des imaginations folles. Le caractère de l'auteur a fixé les yeux du public sur l'ouvrage.

— M. l'abbé Coyer, auteur de *l'Année merveilleuse*, qui est jolie, et de quelques autres petites brochures assez plates, vient d'en publier une nouvelle intitulée *Lettre à un grand* [2]. C'est une ironie par laquelle l'auteur semble reprocher à son grand de n'avoir pas les travers, les ridicules, les vices, les passions des autres grands. Cette ironie, qui n'est pas fine par elle-même, est soutenue d'une manière lourde, monotone et grossière. L'abbé Coyer n'a jamais eu qu'une idée, et tout au plus vingt expressions pour la rendre. Avec un si petit fond, on ne va pas loin. La lettre que j'ai l'honneur de vous annoncer ne réussit point du tout.

— Nous avons en notre langue plusieurs ouvrages fort connus sur l'histoire d'Angleterre. Les *Révolutions d'Angleterre*, du P. d'Orléans, jésuite, sont écrites d'un style mâle et vigoureux; la narration en est rapide; les portraits, de main de maître. C'est dommage qu'un si bel ouvrage soit défiguré par une partialité révoltante pour les catholiques, et par des réflexions pieuses et religieuses tout à fait déplacées. Larrey a mis assez de style, d'agrément et d'esprit dans son *Histoire d'Angleterre;* mais cet écrivain manquait de connaissances, de discernement et de goût. Rapin de Thoyras, qui a écrit, après Larrey, l'histoire de cette nation, est froid, souvent dissertateur; dans les derniers volumes, un peu compilateur, et trop favorable aux whigs; ces défauts sont compensés par beaucoup d'ordre et de netteté, des lumièrse fort étendues, et beaucoup de discernement. Le livre qui me donne occasion de rappeler tous ces ouvrages est intitulé *Nouvel Abrégé chronologique de*

1. Londres et Paris, 1751, in-12. Sœur du peintre Pillement, cette aventurière de lettres avait épousé un financier lyonnais du nom de Falques, devenu Fauques sous la plume des contemporains. Quérard a imprimé (t. XI de la *France littéraire*) une note fort dure et très-curieuse de Mercier de Saint-Léger sur elle.

2. Réimprimée dans *les Bagatelles morales* de l'auteur.

l'Histoire d'Angleterre[1]. C'est une compilation dans le goût de celle du président Hénault sur l'histoire de France : des dates, des noms propres, des événements resserrés. C'est un très-bon livre à consulter, et fort désagréable à lire.

— M. Rameau, que beaucoup d'étrangers nous autorisent à regarder comme le plus savant musicien et le meilleur harmoniste de l'Europe, est fort célèbre parmi nous pour ses opéras. Il a voulu être le premier à l'église comme il l'est au théâtre. Cette ambition l'a déterminé à donner un motet au concert spirituel, mardi 30 mars. Il a choisi le psaume *In convertendo.* Tout Paris était occupé de cette nouveauté depuis quinze jours. Le succès a été tout à fait malheureux. Les meilleurs amis de Rameau ont été forcés de convenir qu'il n'y avait ni récits brillants, ni chœurs majestueux, ni symphonies, ni images, ni ensemble dans sa musique. Mondonville n'a pas été détrôné, et la rivalité de Rameau a redoublé l'estime qu'on avait pour ses motets.

— Le roi Stanislas vient de fonder deux prix à Nancy. Quatre savants, qu'il a choisis pour juger les ouvrages, ont imprimé les discours qu'ils ont prononcés dans leur première assemblée. Le premier discours, qui est de M. le chevalier de Solignac, auteur d'une *Histoire de Pologne*, est froid, vide et maniéré. Le second, qui roule, comme le premier, sur le nouvel établissement, et qui est d'un M. Thibaut, est plat et lourd. Le troisième, qui est du comte de Tressan, et qui roule sur le progrès des arts et des sciences dans ce siècle, est plein de fautes et d'anachronismes; mais il est semé de traits saillants et heureux. Le quatrième, qui est de l'évêque de Troyes, et qui roule sur le goût, est précieux et ingénieux.

— M. de Morand vient de publier son *Théâtre*[2]. Ses tragédies sont burlesques, ses comédies plates, ses opéras durs. Sa prose n'est pas de la prose : on ne sait ce que c'est. Cet auteur est un fort honnête garçon; mais il fait un métier qu'il n'entend pas, et qu'il n'entendra jamais.

1. (Traduit de l'anglais de Thomas Salmon par l'abbé Garrigue de Froment). Paris, 1751, 2 vol. in-8.

2. *Théâtre et OEuvres diverses.* Paris 1751, 3 vol. in-12.

ÉPITRE A Mme ***, PAR M. DESMAHIS.

Que les ris d'une main légère
Filent pour vous les moments les plus doux,
Que tout l'encens qui fume dans Cythère
Ne brûle plus qu'à vos genoux.
Si ce tribut se doit au don de plaire,
Qui le mérite mieux que vous?
Mais, belle Iris, suffit-il d'être aimable?
Songez qu'il faut user de la beauté
Comme d'un bien dont vous êtes comptable
Au bonheur de l'humanité.
D'une volupté douce et pure
Apprenez donc à connaître l'attrait;
Le sentier des plaisirs tracé par Épicure
Sur le dessin de la nature
Est le seul qui conduit au bien le plus parfait.
Qu'est-ce que la vie en effet?
C'est un atelier de peinture
Où dans une étroite bordure
Chaque mortel travaille à son portrait;
A peine a-t-il ébauché quelque trait
Qu'un accident le défigure
Ou que du temps il éprouve l'injure,
Et dans la peine et le regret
Au milieu du travail l'artiste disparaît.
Or, selon moi, le but du sage
Est de savoir égayer son ouvrage
Par les plus riantes couleurs,
De ceindre sa tête de fleurs,
De peindre sur son front le touchant alliage
Du sentiment, du badinage,
Du goût, du plaisir et des mœurs;
De nuancer avec tant de finesse
Le coloris de ses beaux jours
Que son tableau, jusque dans sa vieillesse
Soit l'ornement du temple des amours.

XCIII

17 avril 1751.

Un Suisse appelé Rivaz, très-habile horloger, est venu se fixer à Paris depuis quelque temps. Il y a environ un an qu'il a demandé à la cour et qu'il a obtenu le privilége exclusif de faire et de vendre des pendules qui marchent une année. Nos horlogers, enragés du succès et de la réputation de cet étranger, publient des écrits sans nombre pour prouver l'injustice de ce privilége[1]. Une chose qui me persuaderait que Rivaz a raison, c'est que ses ennemis n'attaquent pas la bonté de ses pendules. Ils disent seulement qu'elles n'ont pas été assez éprouvées. Ils prétendent que nos anciens horlogers ont fait des pendules qu'ils ont ensuite abandonnées comme peu exactes. Rivaz n'est donc pas leur copiste, comme ils le soutiennent, si les siennes ont toute la précision qu'on peut souhaiter dans de bonnes pendules. Cependant, comme nous vivons dans un pays de formalités, on mettra tant d'opposition au privilége de Rivaz qu'il sera obligé d'y renoncer, et peut-être de quitter ce pays-ci. Nos horlogers disent à l'oreille que Rivaz est un excellent artiste, et dans leurs écrits que c'est un aventurier.

— M. Deslandes, auteur d'un bon ouvrage et de dix ou douze mauvais, vient de publier un roman intitulé *la Fortune, histoire critique*[2]. En voici l'idée, à ce qu'il me semble. La Fortune, lasse d'entendre dire par les hommes qu'elle est volage, capricieuse, aveugle et insensée, descend sur la terre pour voir si ces reproches sont fondés. Elle voit dans la Grèce, la seule contrée qu'elle se donne la peine de parcourir, des travers si ridicules, des passions si odieuses, si méprisables, qu'elle trouve également indignes de ses faveurs et ceux qui en ont reçu et ceux à qui elle les a refusées. De retour au ciel,

1. Pierre Le Roy, fils de Julien Le Roy, a publié dans le *Journal de Trévoux*, juin 1752, une lettre sur la construction d'une montre présentée, le 18 août 1751, à l'Académie des sciences, et Rivaz lui répliqua par un factum intitulé *Réponse à un mémoire publié par M. Le Roy contre mes découvertes en horlogerie,* 1751, in-4.
2. S. l. 1751, in-8.

elle fait à Jupiter la peinture la plus odieuse des pauvres humains, et lui reproche leur création. « Laissez, lui dit le maître des dieux, laissez les hommes tels qu'ils sont et méprisez également leurs éloges et leurs satires. Quand leurs crimes les auront détruits, nous créerons d'autres êtres plus raisonnables. »

Ce roman, dont je ne suis pas trop assuré d'avoir suivi le fil, est un chaos où l'on a bien de la peine à comprendre quelque chose. Vous le trouverez écrit lourdement, rempli de choses inutiles, et d'un tout à fait mauvais ton; les ridicules y sont mal saisis et mal peints.

— Il y a six ou sept ans que la manie d'écrire dans le langage du peuple avait gagné plusieurs de nos beaux esprits. Ils firent sur ce ton en société plusieurs ouvrages qui sont tout à fait oubliés; le seul dont on se souvienne est intitulé *les Étrennes de la Saint-Jean*. M. de Maurepas, le comte de Caylus, MM. Duclos, Moncrif, etc., passent pour en être les auteurs. Cette polissonnerie était devenue si rare, et quelques personnes en sont si engouées, que je l'ai vu vendre un louis d'or. On vient de la réimprimer. Ce sont quelques aventures qui n'ont aucune liaison entre elles, et qui tirent tout leur mérite de leur bizarrerie et de leur extravagance, et peut-être aussi du ton dont elles sont écrites. Lorsque ce livre parut, M. de Voltaire écrivit au roi de Prusse : « Comme vous ne jugez pas de tous nos guerriers par l'aventure de Lintz, vous ne jugerez pas aussi de tous nos beaux esprits par *les Étrennes de la Saint-Jean*[1]. »

— L'Académie de Montauban, une des meilleures du royaume, et celle qui est en possession de donner des recueils plus agréables, vient de publier ses mélanges de poésie, de littérature et d'histoire. Vous y trouverez des vers de M. Le Franc, pleins de goût et d'harmonie, mais froids et sans invention; des réflexions de M. le duc de Nivernois, notre ambassadeur à Rome, sur le génie d'Horace, de Despréaux et de Rousseau, qui sont très-philosophiques, très-fines et très-ingénieuses: on y sent un homme du monde; quelques discours de l'abbé Bellet où il règne un grand ordre, beaucoup de logique, un sens droit et un assez bon style; il ne manque à cet écrivain que le génie. Il ne dit que

1. Raynal a déjà cité cette comparaison de Voltaire. Voir p. 260

des choses qui ont été dites mille fois; le commencement de l'histoire du grand prince de Condé : l'abbé de Mourille n'a connu ni son héros, ni l'esprit du temps où il vivait; son style est d'ailleurs dur et enflé; des réflexions sur l'usage des machines dans les poëmes dont les héros sont chrétiens. Tout cela est sensé, mais commun et sans agrément. Je ne vous parle pas de beaucoup d'autres morceaux de prose et de poésie qui sont dans le recueil que j'ai l'honneur de vous annoncer. Ils ne sont ni assez longs ni assez bons pour mériter une attention particulière.

— Le célèbre abbé Lenglet du Fresnoy, qui a écrit si hardiment sur l'histoire et sur les religions, finit par être trop crédule. Il vient de publier un *Traité historique et dogmatique sur les apparitions, les visions et les révélations particulières*[1]. C'est un ramassis fait sans ordre, sans goût, sans style et sans philosophie, de tous les contes qu'on fait des visionnaires anciens et modernes. Cet ouvrage a le sort qu'il mérite.

— Le roi a formé le projet d'une école militaire où cinq cents gentilshommes seront élevés gratuitement. M. Marmontel, auteur de plusieurs tragédies qui ont réussi à la représentation et échoué à l'impression, vient de célébrer cet événement dans un poëme de quatre ou cinq cents vers[2]. Il présente son héros dans le point de vue le plus convenable à un souverain occupé du bien public. La Gloire et la Justice sont à ses côtés; voilà son conseil. La Noblesse personnifiée vient se jeter à ses pieds sans rien dire. Le roi entrevoit sa situation, la console, adopte ses enfants, et charge la Gloire de l'exécution de son projet. Il trace lui-même le plan des exercices des guerriers naissants. C'est le beau morceau du poëme :

Camper, marcher, choisir et les lieux et les temps ;
Combiner les efforts, les moyens, les instants ;
Se peindre les terrains, mesurer les espaces ;
Des bataillons serrés faire mouvoir les masses ;
Fortifier, défendre, attaquer des remparts ;
D'un combat, d'un assaut, calculer les hasards ;

1. Paris, 1751, 2 vol. in-12.

2. *L'Établissement de l'École royale militaire, poëme héroïque.* Paris, 1751, in-8.

Savoir, sans s'étonner, supporter sa défaite;
Méditer à la fois l'attaque et la retraite;
Prompt et lent à propos, suspendre, exécuter;
Sans s'obstiner en vain, ne se point rebuter;
Opposer aux travaux des travaux plus terribles;
Former sous des rochers des foudres invisibles,
Ou, d'un œil assuré, le compas à la main,
Au tonnerre, dans l'air, prescrire son chemin;
Soumettre à l'examen d'une juste balance
L'art de son ennemi, sa force et sa vaillance:
Voilà les vrais fruits de l'étude et des ans...

Le roi, après avoir satisfait la Gloire, dissipe les alarmes que pourrait avoir la Justice. Il lui dit que les frais de l'établissement ne tomberont pas sur le peuple, et que le produit de la taxe mise sur les cartes suffira pour cela.

Le poëme n'a pas réussi, quoiqu'il soit plein d'esprit et qu'il y ait beaucoup de bons vers, parce qu'il est écrit durement et sèchement, parce qu'il est vide d'action et peut-être aussi parce que, depuis quelque temps, on est dégoûté de l'auteur.

— On vient d'imprimer une *Lettre sur les peintures d'Herculanum, aujourd'hui Portici*[1]. Les morceaux les plus considérables qu'on a trouvés dans cette ville souterraine sont: 1° le Minotaure, qui n'a que la tête d'un taureau et qui est mort et renversé aux pieds de Thésée, son vainqueur. Plusieurs enfants baisent les mains du héros, et lui donnent des témoignages de leur reconnaissance. Diane, assise sur des nuées, posée sur un plan peu éloigné, paraît occupée de l'événement; 2° une femme assise couronnée de fleurs, appuyée sur un panier rempli d'épices, de fruits et de fleurs, pour désigner sans doute la fertilité et l'agrément du pays qu'elle représente. Hercule, vu par le côté, est debout devant elle, ayant à ses pieds un aigle d'un côté et un lion de l'autre. Ce héros est occupé d'un enfant allaité par une biche; il est vraisemblable que c'est Télèphe, fils d'Hercule. Un faune, sur un plan plus éloigné, tenant une flûte à sept tuyaux, groupe avec la femme dont je viens de parler. Une autre femme ailée fait le fond de la figure d'Hercule; 3° le centaure Chiron, qui enseigne au jeune Achille à

1. 1751, petit in-8, avec 4 planches.

jouer de la lyre; 4° un sujet d'histoire qu'on nomme le *Jugement d'Appius.*

L'auteur de la lettre, qui est connaisseur, et grand connaisseur, est bien éloigné de penser des tableaux nouvellement découverts aussi avantageusement que la plupart des enthousiastes qui ont écrit sur cette matière. Il prétend qu'il n'y a point de perspective dans ces peintures, que le dessin en est sec, que les figures n'y sont pas groupées, quoiqu'elles soient placées avec d'autres; que les demi-teintes en sont d'un gris olivâtre, jaunâtre ou rougeâtre, et les ombres d'un rouge mêlé de noir; que la plupart des draperies y sont traitées avec de petits plis, et qu'il n'y a aucune connaissance du clair-obscur.

Cependant ces tableaux ne sont pas sans mérite : ils sont faits facilement; la touche en est hardie, et le pinceau y est manié librement.

VERS SUR NEUILLY, MAISON DE M. D'ARGENSON.

Je vois cet agréable lieu,
Ces bords riants, cette terrasse,
Où Courtin, La Fare et Chaulieu,
Loin du faux goût, des gens en place,
Pensant beaucoup, écrivant peu,
Parmi des flacons à la glace,
Composaient des vers pleins de feu.
Enfants d'Aristippe et d'Horace,
Des leçons du Portique instruits,
Tantôt ils en cueillaient les fruits,
Et tantôt les fleurs du Parnasse;
Philosophes sans vanité,
Beaux esprits sans rivalité,
Entre l'étude et la paresse,
A côté de la volupté
Ils avaient placé la sagesse.
Où trouver encor dans Paris
Des mœurs et des talents semblables?
Il n'est que trop de beaux esprits,
Mais qu'il est peu de gens aimables!

VERS SUR LES DEUX MAUVAISES VIES DE Mlle DE LENCLOS, QUI ONT PARU IL Y A SIX SEMAINES.

Faibles Van-Dyck de l'illustre Ninon,
Vous la peignez du côté qui vous flatte,

Voluptueuse et jamais délicate;
On cherche en vain l'élève de Caton.
Vos traits lascifs nous la font disparaître :
Ninon Lenclos obéit à ses sens;
Ainsi, malgré vos efforts impuissants,
Caton Lenclos est encore à connaître.

— Dans les deux volumes de comédies qu'a donnés, il y a deux mois, M. de Fontenelle, il s'en trouve une intitulée *le Fantôme*. Cet écrivain, avant de l'imprimer, l'a lue longtemps dans des sociétés particulières, ce qui a donné occasion à l'épigramme suivante :

Le phénix de nos beaux esprits,
Poëte, orateur, astronome,
Va de Clarisse chez Chloris
Lire sa pièce du *Fantôme*.
Or, tout fantôme, ami lecteur,
Surprend et s'exhale en fumée:
Ainsi va de la renommée
Et des écrits de notre auteur.

XCIV

3 mai 1751.

On vient d'imprimer furtivement en deux volumes in-douze un ouvrage intitulé *Principes du droit politique* [1]. On y traite d'abord de l'origine et de la nature de la société civile, et de ce qui constitue l'autorité souveraine. On passe de là aux différentes formes de gouvernement, aux manières d'acquérir ou de perdre la souveraineté et aux devoirs réciproques des souverains et des sujets. La troisième partie est un examen plus particulier des parties essentielles à la souveraineté ou des différents droits du souverain par rapport à l'intérieur de l'État : tels sont le pouvoir législatif, le pouvoir souverain en matière de religion, le droit d'infliger des peines, et celui que le souverain a sur les

1. (Par J.-J. Burlamaqui.) Amsterdam, 1751, 2 vol. in-8.

biens renfermés dans l'État. On traite enfin des droits des souverains à l'égard des États étrangers, du droit de la guerre et de tout ce qui y a rappor ; des traités publics et du droit des ambassadeurs.

Cet ouvrage qui, je crois, fera un très-grand bruit, est écrit avec beaucoup de netteté et de précision. L'auteur a de la méthode, de la logique, et assez de métaphysique. Il balance sans partialité et sans humeur les avantages et les inconvénients des différents gouvernements, et, quoiqu'il préfère l'aristocratie élective, on aurait bien de la peine à soupçonner sous quelles lois il vit. Il a osé examiner les deux questions les plus épineuses que lui présentait son sujet : je veux dire le pouvoir du souverain en matière de religion, et la déposition des souverains. Il prend sur ces deux questions un parti qui ne sera pas du goût du magistrat dans ce pays-ci, et qui probablement fera arrêter son livre.

— L'évêque du Puy, frère de M. Le Franc, auteur de *Didon* et de quelques autres poésies, vient de publier un petit volume intitulé *Principes de religion, ou Préservatif contre l'incrédulité* [1]. Ce prélat introduit un homme de bon sens qui examine le pour et le contre dans tous les points des religions naturelle et révélée, et qui se détermine à la fin de sa méditation pour l'affirmative. Le fond de cela est peu de chose, et a été dit un million de fois ; la forme est passable, mais elle n'est que passable. Cet ouvrage est de ceux dont on dit quelque bien huit jours, et dont ensuite on ne se souvient plus.

— On vient de traduire de l'anglais un voyage de Guinée, où l'auteur prétend avoir fait entrer tout ce qui se peut dire sur ce pays-là et dans lequel il n'a fait qu'une liste sèche et confuse des rois, des rivières, des montagnes, des golfes de cette côte, et des grands et petits établissements que les Anglais y ont formés pour l'intérêt de leur commerce [2]. C'est une des relations les plus nuageuses que j'aie jamais lues. J'ai pourtant trouvé à la fin du second volume un parallèle des mœurs des Maures et des Européens qui m'a réveillé. Ce parallèle est long, et cependant agréable.

1. Paris, 1751, in-12. Attribué par Quérard à l'abbé Claude Roussel.

2. *Nouveau Voyage en Guinée contenant une description exacte*, etc. Traduit de l'anglais de Guillaume Smith, écuyer. Paris, 1751, deux parties in-12.

— Le duc de Valentinois est mort le 22 du mois dernier. Deux raisons me déterminent à vous annoncer cet événement. La première est que ce seigneur, par un bonheur ou un malheur qui n'a point d'exemple, a vécu plus de quatre mois avec une gangrène dans les entrailles; la seconde, qu'il a fait brûler, la veille de sa mort, pour au moins quatre-vingt mille livres de tableaux que son confesseur trouvait indécents. M. de Valentinois était un des curieux de Paris qui avait de plus belles choses; mais comme elles étaient mêlées de beaucoup de médiocres, ou même de mauvaises, sa collection annonçait plutôt un homme riche qu'un homme de goût.

— Un jeune homme originaire d'Italie, qui sort de la congrégation de l'Oratoire, et qui, si je ne me trompe, se nomme Carraccioli, vient de publier une brochure intitulée *Dialogue entre le siècle de Louis XIV et le siècle de Louis XV*[1]. C'est proprement un parallèle des hommes illustres des deux règnes. Je n'ai jamais rien vu de si trivial pour le fond, ni de si ridicule pour la forme. Tout y est loué, et tout y est loué pitoyablement.

— La traduction qu'un anonyme vient de faire de l'anglais d'une *Histoire de la Jamaïque*[2] réussit fort bien. C'est une des plus agréables choses que nous ayons en ce genre. L'auteur, qui paraît impartial, instruit et laborieux, a très-bien développé le fort et le faible du commerce de cette île importante par sa situation et par sa fertilité : celui qui s'y fait, et celui qui pouvait s'y faire; le caractère des gouverneurs qui ont gouverné cette colonie, et le bien et le mal qu'ils y ont faits; les lois qu'on y a établies et celles qu'on devrait encore faire ou abolir. Comme les corsaires si connus sous le nom de flibustiers sortaient de la Jamaïque pour ravager les colonies espagnoles ou se saisir de leurs vaisseaux, l'histoire de ces hommes singuliers entre naturellement dans le livre que j'ai l'honneur de vous annoncer, et y est fort naïvement contée. La traduction est faiblement écrite; mais un ouvrage de cette nature a moins besoin qu'un autre des agréments du style.

— On vient de traduire de l'italien un ouvrage intitulé *le*

1. La Haye, 1751, in-12.
2. Traduit par Raulin, ancien officier de dragons, 1751, 2 vol. in-12.

Prince, de Fra Paolo [1], cet homme si célèbre par sa belle *Histoire du concile de Trente* et par la haine qu'il avait pour les cours de Rome et de Madrid. Son ouvrage, composé par ordre de la République de Venise, avait trois objets : d'apprendre au Sénat à gouverner Venise, à conduire ses États de terre ferme et à traiter sagement avec les autres puissances. L'Europe a si fort changé de face depuis que cet ouvrage est écrit que je suis très-étonné que quelqu'un se soit avisé de le traduire. Il y a pourtant dans la troisième partie des choses fort agréables et très-instructives, singulièrement sur les papes et sur les empereurs.

— On vient d'imprimer en français une oraison funèbre du maréchal de Saxe, prononcée en allemand dans la chapelle de l'envoyé de Suède [2]. Cet ouvrage n'est point pensé, et il est rempli de lieux communs ; mais il est écrit assez noblement, et d'un style fort harmonieux.

— Les jésuites ont fait jouer dans leur collége une comédie qui était comme toutes les comédies de collége : ils ont cherché à égayer leur caractère classique par un vaudeville. J'ai l'honneur de vous l'envoyer ; il n'est pas trop bon, mais il a fait du bruit.

De l'orgueil et de l'arrogance
Momus a jugé le procès ;
Bien d'autres défauts dans la France
Doivent en partager les frais ;
Que la réforme sera grande
Si mérites de contrebande
Sont tous proscrits à ce bureau !
Vous direz, musette équitable,
Quelle est la couleur véritable
Dont mon pinceau
Plus juste qu'agréable
Doit nuancer chaque tableau.

Un petit-maître à sa toilette
S'admire en voyant ses appas ;
Dans sa vanité satisfaite
Il croit y voir ceux qu'il n'a pas ;
Épris d'une ardeur téméraire,

1. (Traduit par l'abbé de Marsy.) Berlin, 1751, in-12.
2. *Oraison funèbre du maréchal comte de Saxe*, par C.-F. Baer. Paris, 1751, in-4.

Il vole d'une aile légère
D'abord aux fleurs, puis au flambeau;
Dites-nous, musette fidèle,
Du tableau quel est le modèle?
Un vermisseau
Qui va brûler son aile
Dès qu'il est papillon nouveau.

Un enfant que l'étude gêne
De tout devoir est dégoûté;
Le plaisir même fait sa peine,
Tant qu'il vit sans sa liberté.
Esprit inconstant et volage,
S'il peut finir son esclavage,
Que cet instant lui paraît beau!
Marquez, musette, le partage
Du sort qui l'attend au passage,
Faible étourneau!
L'épervier plein de rage
Le plume au sortir du berceau.

Un grand, enflé de sa noblesse,
Par ses noms compte ses vertus;
Un Midas gonflé de richesse
Compte ses droits par ses écus.
L'un s'admire dans sa naissance,
L'autre s'aime dans sa finance;
Rien ne leur doit être égalé.
Dites-nous, musette plus sage,
Quelle est leur naturelle image?
L'oiseau sifflé
Sous un brillant plumage
Qu'il dépare ou qu'il a volé.

Dans un romanesque délire
Tout porte coup à sa vertu;
On se l'arrache, on veut le lire,
On est séduit dès qu'on l'a lu;
Le style est poli, le langage
Couvre des fleurs du badinage
Le venin qui corrompt les mœurs.
Dites-nous, sincère musette,
Par quels traits la blessure est faite?
Brillantes fleurs
Vous servez de retraite
Au serpent qui pique les cœurs.

Un censeur stérile et sévère
A tout le monde fait procès;
Le fiel le plus atrabilaire
Peint la noirceur de ses succès.
Sur les talents de tout étage
Du sein des loisirs, plein de rage,
Il craint un affreux aiguillon.
Dites-nous, musette charmante
Quel insecte le représente?
Le noir frêlon,
Qui de l'abeille absente
Gâte le miel par son poison.

Un flatteur semble nécessaire
Au grand dont il veut la faveur;
Déjà son encens mercenaire
Au cerveau porte la vapeur;
Dupe du séduisant hommage,
De son or il paye un langage
Dont le prix seul peut être beau.
Dites-nous, musette plus sage,
Le tableau de ce personnage?
Plus d'un corbeau
A perdu son fromage
Pour quelque grains d'encens nouveau.

Un parleur sans goût, sans prudence,
Redit partout ce qu'il entend;
Il parle d'abord, puis il pense,
Pense même après peu souvent.
Il sait gazette, il sait histoire,
Son esprit est dans sa mémoire;
Rien n'est de lui que le caquet.
Dites-nous, critique musette,
Quelle est sa peinture parfaite?
Le perroquet
Qui sans cesse répète
Ce que l'on dit, ce que l'on fait.

Vous qu'une aimable complaisance
Rassemble pour nous dans ces lieux,
Vous avez, par votre indulgence,
Ranimé nos voix et nos jeux.
Mes vœux n'aspirent qu'à vous plaire;
Mais si quelque censeur sévère
Armait contre nous sa raison,
Dites-lui, fidèle musette,

Comment quelquefois la fauvette,
Sur un buisson,
Sans être satisfaite,
Daigne applaudir même au pinson.

— On vient de répandre une brochure intitulée *le Bal de Venise*[1]. Ce sont différentes petites aventures cousues sans aucun art. Il n'y a que la première et la dernière qui soient jolies.

— L'Opéra a remis au théâtre, mardi dernier, un ballet assez célèbre parmi nous, intitulé *les Sens*. Les paroles sont de Roy et la musique de Mouret. Cet ouvrage, qui avait toujours beaucoup réussi, est reçu froidement depuis que M. Rameau nous a fait entendre des sons mâles et harmonieux. La nation commence à se dégoûter des vaudevilles qui ont fait longtemps ses délices. Les comédiens italiens ont repris, à la rentrée de leur théâtre, *les Amants inquiets*, parodie de *Thétis et Pélée*. Ce misérable rien est plus couru, à la honte de la nation, que tout ce que nous avons eu de meilleurs ouvrages.

— Mlle Martin, qui jouait les rôles d'amoureuses à Manheim, a débuté ces jours-ci à la Comédie-Française et a été trouvée bien mauvaise.

XCV

17 mai 1751.

Il paraît une lettre imprimée de l'évêque d'Agen au contrôleur général. Ce prélat prétend qu'il lui est tombé entre les mains une lettre qui contenait les paroles suivantes : « C'est l'intention de M. le contrôleur général que l'on accorde toutes sortes de protections au sieur Frontin, marchand huguenot, et qu'il soit si bien traité que la connaissance qui en parviendra aux marchands de cette espèce les engage de revenir dans le royaume. » Le prélat prend occasion de ces paroles pour faire l'histoire de tous les maux qu'il prétend que les hérétiques ont

1. (Par d'Arnaud.) Avignon, 1751, in-12. Réimprimé sous le titre de : *Amour, ce sont là de tes jeux !*

faits à ce royaume et aux autres. Il fait l'éloge de la révocation de l'Édit de Nantes comme de l'événement le plus sage du règne de Louis XIV. Il annonce à la nation les plus grandes calamités si on rappelle ou qu'on reçoive ces maudits hérétiques. Tout cela est dit d'un ton si ridiculement tragique et si boursouflé, qu'on serait tenté d'en rire si un fanatisme si outré n'excitait l'indignation. Je soupçonnerais assez volontiers que la lettre n'a été rendue publique et même écrite que dans la vue de rendre odieux le contrôleur général qui a formé le plan, utile au royaume, de dépouiller le clergé d'une partie de ses usurpations. Nos prélats, comme les autres hommes, se trompent sur les motifs qui les font agir. Peut-être pensent-ils ne faire entrer que du zèle dans cette occasion; cependant on ne peut s'empêcher d'y soupçonner un peu de vengeance. Au reste, l'écrit dont j'ai l'honneur de vous entretenir est assez long, mal écrit, et fait beaucoup de bruit.

— Je viens de lire une brochure nouvelle intitulée *les Embarras du jubilé*[1]. Le Jubilé est un événement qui arrive tous les cinquante ans. Rome ouvre alors ses trésors spirituels, et nous remet, à nous autres catholiques, tous nos péchés, à condition que nous visiterons des églises, que nous assisterons à des processions, que nous ferons des aumônes, etc. L'histoire ne nous a conservé le souvenir d'aucun jubilé qui ait fait à Paris autant d'impression que celui qu'on y gagne maintenant. On n'y parle, on n'y pense, on n'y est occupé que de cet objet. Le goût général pour le jubilé a donné naissance à la mauvaise brochure que j'ai l'honneur de vous annoncer. On y dépeint la crainte qu'a un amant, durant ce temps-là, de perdre sa maîtresse; les efforts que fait une maîtresse pour retenir son amant; les démarches d'un pasteur pour réunir des époux qui se trouvent souvent très-bien de leur séparation; les sermons que tous les dévots de profession vont faire à ceux qu'ils croient moins dévots qu'eux, etc. Cette brochure aurait pu être très-plaisante, elle n'est que plate et ennuyeuse.

— Un nouveau roman occupe maintenant les esprits. Il est intitulé *Zoroastre*[2]. Ce philosophe, né et élevé au milieu des

1. S. l. 1751, in-12. L'auteur est inconnu.

2. *Zoroastre, histoire traduite du chaldéen.* (Par G.-A. de Méhégan.) Berlin, 1751, in-18.

erreurs de son siècle, en sent l'absurdité et entreprend de longs voyages pour acquérir des lumières. La superstition qu'il trouve partout le dégoûte des hommes, et il se retire dans une profonde solitude où, à force de réflexions, il découvre l'existence et l'unité de Dieu, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, la vérité et la nécessité du bien et du mal moral, et par conséquent les peines et les récompenses à venir. Dès qu'il s'est bien affermi dans des principes raisonnables, il entreprend d'en persuader ses semblables. Il trouve une nation qui a précisément les mêmes opinions que nous, chrétiens, et il entreprend de les combattre. Il vient à bout de désabuser les gens qu'il instruit, et de les persuader. Le voilà législateur, et roi bientôt après. Le petit roman philosophique dont je vous parle est écrit avec assez de force et de chaleur, mais d'un style souvent poétique et presque toujours boursouflé. L'auteur, dont on ignore le nom, mais qu'on m'a assuré être ecclésiastique, n'a pas beaucoup d'idées, mais il en a d'assez agréables. Le succès de cet ouvrage est dû aux raisonnements et aux plaisanteries qui s'y trouvent contre la religion chrétienne.

— Un jeune avocat vient de nous donner un ouvrage intitulé *l'Homme aimable*[1]. Après avoir fait un portrait assez commun de son héros, il marque les vertus qu'il faut pour le former, et les vices qui le dégradent. Tous ces détails ne sont guère piquants; ils sont écrits d'une manière lâche et ne donnent pas une idée fort noble des sociétés où l'auteur a vécu. Il a joint à son ouvrage des réflexions et pensées morales dont quelques-unes sont bonnes, la plupart médiocres et un grand nombre mauvaises.

— L'abbé d'Artigny, qui nous a donné, dans l'espace d'environ deux ans, trois volumes de *Mémoires d'histoire, de critique et de littérature*, vient d'en publier un quatrième. Cet auteur a, en général, médiocrement de goût; peu ou point de suite, beaucoup de sagacité et de connaissances. Les trois premiers volumes étaient d'un usage assez général; le dernier ne convient guère qu'à des Français et même à un petit nombre de Français. Par exemple, la moitié du volume est remplie par

1. *L'Homme aimable, avec des réflexions et pensées sur divers sujets*, par F.-H.-L. Marin. Paris, 1751, in-12.

les pièces originales du procès de MM. de Bouillon, de Thou et Cinq-Mars, qui avaient conspiré contre Louis XIII, ou plutôt contre le cardinal de Richelieu. La plupart des autres articles de ce volume ne sont guère plus piquants.

— M. Hardion, instituteur des Dames de France, vient de publier trois volumes[1]. Le dernier renferme un traité abrégé de poésie et d'éloquence. C'est peu de chose, rien même si vous voulez, il n'y a que des choses qu'on sait ou qu'on ne se soucie pas de savoir. Je ne dis pas la même chose des deux premiers volumes. On y trouve l'histoire poétique plus exacte, plus détaillée, plus débarrassée d'inutilités, plus agréable que dans aucun livre que je connaisse. Quoique dans des ouvrages de cette nature le style soit peu de chose, je ne puis m'empêcher de vous dire que l'histoire poétique que j'ai l'honneur de vous annoncer est écrite d'un style tout à fait convenable au sujet traité.

— Mlle de Saint-Phalier, qui nous a déjà donné deux romans, dont le premier est intitulé *le Portefeuille rendu*, et le second *Émilie*, vient de faire imprimer ses poésies[2]. Ce sont des épîtres et des chansons d'une platitude que je ne croyais presque pas possible. Comme ces vers n'ont pas même le mérite d'être risibles, je vous prie de ne pas chercher à les juger vous-même et de me faire l'honneur, pour cette fois, de me croire sur parole.

— Voici encore un *Abrégé chronologique de l'Histoire de l'Angleterre*, en trois volumes in-12. M. Duport-Dutertre, qui en est l'auteur, ne s'est pas donné la peine de faire des recherches. Il a, le plus souvent, copié ou abrégé Rapin de Thoyras. Il a passé rapidement sur les premiers âges de la monarchie anglaise, et s'est beaucoup étendu sur les derniers règnes. On peut tirer de cet abrégé l'utilité qu'on retire des ouvrages de cette nature, mais il ne faut pas y chercher de l'agrément. M. Dutertre écrit lourdement, et son style est d'ailleurs négligé. Il fait plus de réflexions que n'en font ordinairement les abréviateurs, mais elles ne sont ni fines, ni agréablement tournées.

1. *Nouvelle Histoire poétique, suivie de deux traités abrégés : l'un de la poésie, et l'autre de l'éloquence, à l'usage de Mesdames de France.* Paris, 1751, in-12.
2. *Recueil de poésies*, par Mlle de Saint-Ph. Amsterdam, in-12.

XCVI

31 mai 1751.

Le dialogue suivant est de Mme la marquise de Créquy[1]. J'ai l'honneur de vous l'envoyer, parce qu'il ne sera pas imprimé, et que notre littérature ne me fournit presque pas de nouveautés.

DIALOGUE.

Mélanie et Lucile furent unies dès l'enfance. Elles se trouvèrent libres de très-bonne heure; mais quoiqu'elles fussent également pourvues d'esprit et d'agréments, la différence de leur caractère en mit une très-grande dans l'usage qu'elles firent de leur liberté. Lucile se livra entièrement au monde, et Mélanie à une retraite philosophique. Elles ne cessèrent point de s'aimer; mais elles se virent rarement. Au bout de plusieurs années, Lucile tomba malade; Mélanie lui rendit alors tous les soins d'une amie tendre. Lucile se rétablit, mais ses charmes, qui étaient dans leur déclin, ne revinrent point avec la santé. Ces circonstances ont donné lieu au dialogue suivant :

LUCILE. — En vérité, ma chère Mélanie, je ne puis trop me louer de vos soins. Il me semble que je ne vous le dis point assez, que je ne vous parle pas comme je le devrais de ma reconnaissance; mais je la sens si vivement qu'il m'est impossible de l'exprimer.

MÉLANIE. — Ma chère Lucile, vous faites bien mieux que vous ne pensez; vous me laissez croire que je vous suis nécessaire; et c'est une manière de s'acquitter plus flatteuse que toutes les paroles.

LUCILE. — Mais je crains aussi d'abuser de votre amitié. Je suis si solitaire, si triste, qu'il est impossible de se flatter que

1. Cela est-il bien certain? Raynal avait précédemment adressé à la duchesse, et sous ce même nom, un dialogue entre Mme de Maintenon et Ninon de Lenclos imprimé dans toutes les éditions de Voltaire. On sait, qu'à part quelques lettres ou billets, la marquise n'a laissé aucun écrit authentique.

vous ne preniez beaucoup sur vous pour vous assujettir à une vie si ennuyeuse.

MÉLANIE. — Craindre d'abuser de mon amitié, c'est ne la point connaître; croire que la solitude m'ennuie, c'est ne point réfléchir. Vous savez, Lucile, le genre de vie que je mène: je n'en suis point lasse, et si vous étiez livrée au monde, je rentrerais dans ma retraite.

LUCILE. — Oh! mais il est différent de vivre par goût dans la retraite, ou de venir être témoin de ma tristesse et de mes plaintes.

MÉLANIE. — Vos craintes, ma chère Lucile, me fâchent, mais ne m'inquiètent plus. Vous êtes rétablie, et votre tristesse ne vient que du défaut de dissipation qui vous est encore interdite.

LUCILE. — Non, Mélanie, vous me tenez lieu de tout; d'ailleurs que ferais-je du monde? Lui montrer un visage changé!...

MÉLANIE. — Mais il faudra pourtant qu'il s'y accoutume, et que vous preniez l'habitude de vous montrer comme vous voilà.

LUCILE. — J'espère que la belle saison me rendra ma première santé.

MÉLANIE. — Je le crois, mais si vous attendez vos premiers charmes, le printemps est un remède insuffisant.

LUCILE. — J'entends, Mélanie, vous voyez que mes beaux jours sont passés; mais vous êtes de même âge.

MÉLANIE. — Oh! point du tout, ma chère Lucile; car vous, vous doutez encore si vous êtes jeune : et il y a dix ans que je sais que je ne le suis plus. Ainsi, vous voyez que j'ai bien des années de plus que vous.

LUCILE. — Vous vous fâchez, mon amie; la bonne humeur des femmes s'évanouit dès qu'on leur parle de leur âge, et vous me dites des choses piquantes parce que je vous fais souvenir du vôtre.

MÉLANIE. — Croyez, Lucile, que vous ne sauriez me créer le plus léger chagrin en m'apprenant une vérité que les autres n'ont point eu la peine de me faire sentir. Il y a dix ans qu'on a dit de nous : « Elles ont été jolies; » et il y en a cinq qu'on dit : « Elles sont passées. »

LUCILE. — Ma chère Mélanie, l'avez-vous cru? Pour moi, si c'est une illusion, je l'ai conservée, et je vous avoue que je crois

que si vous aviez quelque attention à votre parure, vous seriez comme je vous ai vue.

MÉLANIE. — Votre intérêt, Lucile, vous fait attribuer à ma négligence ce qui est l'ouvrage du temps. Si je sortais de ma simplicité, je deviendrais ridicule, et c'est une chose fastidieuse qu'une femme qui n'a plus d'agrément et qui veut en avoir. On n'en impose point au public. Rendez-vous justice; il vous la fait; mais si vous cherchez à fixer son attention, il vous la vend bien cher.

LUCILE. — Mais je suis donc bien méprisable, bien méprisée, bien ridicule? Ah! Mélanie, que vous me portez de terribles coups! que vous me faites entrevoir de choses que j'avais cherché à me cacher! Que ne me disiez-vous ce que vous me dites aujourd'hui? Je serais digne de votre amitié, et je ne le suis plus.

MÉLANIE. — Vous êtes digne de tout, Lucile, puisque vous aimez encore la vérité qui vous effraye; mais permettez que je vous dise que mes conseils auraient été inutiles et mal reçus. Quiconque se livre à la dissipation n'est guère capable de réflexion, et la réflexion seule nous apprend la bienséance de tous les âges; d'ailleurs une femme d'esprit qui chaque jour entend les propos du monde devrait quelquefois s'en faire l'application. Aminte, vous disait-on hier, est arrivée de la campagne plus jeune qu'elle n'était encore. Elle croit avoir oublié dix ans au moins; je le juge à sa parure, car son visage est de bonne foi; les mouches assassines sont redoublées : tout le monde s'en porte bien; ainsi elle n'est coupable que d'intention. Elle avait, disait un rustre, la robe du printemps; mais je ne l'en ai pas moins prise pour l'automne. Doris, reprenait Lisidor, est dans une sécurité parfaite sur ses charmes. Elle croit que les pompons de la Duchapt la rajeunissent, la pauvre femme! Elle est quatre heures à sa toilette pour nous mettre ses quarante ans en évidence.

LUCILE. — J'ai souvent entendu ces propos, ma chère Mélanie; mais comme il y a longtemps que je les entends, je n'ai jamais pensé que j'y eusse le moindre intérêt.

MÉLANIE. — Voilà ce que je vous disais tout à l'heure: dès qu'on ne réfléchit point, on donne dans mille écueils. Les illusions agréables seraient le premier des bonheurs s'il était pos-

sible de les conserver; mais ce n'est que des songes qui s'évanouissent après un sommeil de quelques heures.

Lucile. — Quel bien m'apportera la vérité, Mélanie? Quoi! il faudra que je renonce au monde, que je le fuie, que je me confine dans la solitude?

Mélanie. — Voilà bien les propos d'une femme! Pour éviter d'être raisonnable, on se forme une idée affreuse de la raison, et on consent à être folle toute sa vie parce qu'on n'a pas la force d'être sage. On va même jusqu'à s'applaudir de cette faiblesse; mais, Lucile, vous ai-je parlé de renoncer au monde? et vous proposer d'y être décemment, c'est donc vous inviter à le quitter?

Lucile. — Pardon, Mélanie, je m'égare; cependant que dira-t-on, que pensera-t-on? Ne faut-il pas, quand on se rend justice, ôter au public un objet qui ne peut lui plaire?

Mélanie. — Notre amour-propre consent à tout, hors à l'oubli. Vous êtes occupée des propos qu'on tiendra, et non de ceux qu'on a tenus. C'est la dernière ressource de l'orgueil. Ayez seulement le courage de vous avouer que vous n'êtes plus jeune, et lorsque vous en serez convaincue vous prendrez naturellement les occupations qui vous conviennent, et vous sentirez que quiconque fait usage de sa raison a encore des ressources infinies.

Lucile. — Ah! Mélanie, que vous êtes forte! Vous avez toujours pratiqué les conseils que vous donnez; mais moi qui, comme toutes les femmes, ai regardé le temps de cesser d'être jolie comme un temps futur, que je suis à plaindre d'y être arrivée sans l'avoir prévu!

Mélanie. — Vous êtes de si bonne foi que votre sincérité vous vaut toute mon estime. Croyez que votre intérêt a été mon unique but dans cette conversation, et qu'il m'en a coûté pour vous présenter des vérités dures. L'amitié seule a le courage de prononcer.

Lucile. — Voilà, Mélanie, la dernière fois que j'aurai besoin de les entendre, mon cœur est touché; mon esprit est convaincu; mon imagination, je l'avoue, est encore un peu blessée; mais vos conseils, votre exemple et le temps qui m'a tout enlevé, me rendront une raison qu'ils ne détruiront plus.

— J'ai eu l'honneur de vous entretenir, il y a environ deux mois, d'une lettre de M. Diderot sur les sourds et sur les muets. Je vous disais, s'il m'en souvient, qu'elle était peu intéressante et écrite d'une manière sèche et embarrassée. Il vient de publier quelques éclaircissements qui auront encore besoin de nouveaux éclaircissements[1]. Tout ce qui sort de la plume de M. Diderot est plein de vues et d'assez bonne métaphysique; mais ses ouvrages ne sont jamais faits: ce sont des esquisses; je doute si sa vivacité et sa précipitation lui permettent jamais de rien finir.

— Vous connaissez *l'Espion turc*, les *Lettres persanes*, *Juives*, etc. On vient de publier des *Lettres siamoises*[2] qui n'ont de commun que le titre et le projet avec les ouvrages qui leur ont servi de modèle. Ces nouvelles lettres sont une correspondance entre un Siamois qui reste en Asie, et un autre qui vient voyager en Europe. Ce dernier fait à son compatriote la plus ridicule et la plus plate peinture de nos mœurs que j'aie vue de ma vie.

— M. Bruys est connu par une *Histoire des papes* pleine d'ignorance, de fiel, de mauvais goût, de libertinage, et écrite d'un style bas et barbare. Né dans le sein de l'Église romaine, il se fit protestant, et redevint ensuite catholique. Il eut le malheur, commun à tous les gens qui changent de religion, de passer pour un malhonnête homme, et je suis plus à portée qu'un autre de savoir qu'il était très-digne de la réputation qu'il avait. Comme cet écrivain était né sans fortune, il alla à Genève, en Hollande et en Allemagne, pour s'en procurer. Ses voyages le mirent à même d'observer bien des choses fort singulières dont il rend compte dans un ouvrage posthume qu'on vient d'imprimer sous ce titre: *Mémoires politiques, historiques et littéraires*, par feu M. Bruys[3]. J'ai été très content, et je crois que vous le serez, de ce que le voyageur dit des savants et des magistrats de Genève

1. Diderot publia en effet une *Lettre à M*[lle] *** [de La Chaux], destinée à compléter celle qu'il venait de faire paraître et qui manque à beaucoup d'exemplaires de l'édition originale.

2. *Lettres siamoises*, *ou les Siamois en Europe*. (Par Joseph Landon.) S. l. 1751, in-12.

3. *Mémoires historiques, critiques et littéraires*, par feu M. Bruys, avec la vie de l'auteur et un catalogue raisonné de ses ouvrages. Paris, 1751, 2 vol. in-12.

On trouve, à la suite, des opuscules et des lettres de Gabriel Guéret, de Nicolas de Bourbon, de J.-A. de Chevanes, et de Maurice David.

et de Hollande. Ce qu'il écrit sur l'Allemagne ne mérite pas d'être lu. On a joint aux *Mémoires* de M. Bruys quelques anecdotes tirées de différents auteurs. Le morceau précieux de cette compilation est une plaisanterie assez fine de M. Guéret, auteur de deux excellentes critiques qui ont paru dans le dernier siècle.

— *Le Tombeau philosophique*[1] est un nouveau roman qui ressemble pour le fond à presque tous les romans du monde. C'est un homme qui vit successivement avec plusieurs femmes très-méprisables. Il manque à la dernière, qui a plus de mœurs que les autres. Cette infidélité conduit la maîtresse dans le cloître où l'ennui la tue, et l'amant est conduit par son désespoir et par ses remords dans la solitude. Il n'y a nul art, nulle connaissance du cœur humain ni des bienséances dans cette nouveauté; vous y trouverez pourtant quelque esprit. On désirerait plus de clarté dans le style, si on avait à désirer quelque chose dans un ouvrage où il n'y a presque rien de bon.

— M. de Bonneval avait publié, il y a quelques années, un ouvrage intitulé *Éléments et Progrès de l'éducation*[2]. On vient de réimprimer ce livre avec quelques observations sur le premier âge. Tout cela est peu de chose. Ce qu'il y a de plus passable est étranger à l'importante matière qui aurait dû attirer l'attention de l'écrivain.

— Vous connaissez *l'Esprit des lois*, ce livre hardi, lumineux, profond, que beaucoup de désordre et quelques erreurs n'empêchent pas d'être le plus grand ouvrage de ce siècle. Cette belle production a été attaquée par l'abbé de La Porte comme on aurait attaqué une thèse de collége. Elle vient d'être défendue du même ton par un écrivain qui m'est tout à fait inconnu[3]. Les hommes médiocres, les pédants, attaquent et méprisent *l'Esprit des lois*. Les hommes de génie le désapprouvent en quelque chose, et l'admirent dans tout le reste.

1. *Le Tombeau philosophique, ou Histoire du marquis de ****, par M. le chevalier de la B*** [J. Fr. de Bastide]. Amsterdam, 1751, 2 parties in-12.

2. Mentionnés par Quérard, d'après l'abbé de La Porte, sans indication de date.

3. Il s'agit de la brochure de La Beaumelle, *Suite de la Défense de* l'Esprit des lois (par Montesquieu lui-même), *ou Examen*, etc. Berlin, 1751, in-12.

XCVII

14 juin 1751.

Notre littérature n'a rien ou presque rien produit d'intéressant depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire. Je vais recueillir le peu qui mérite quelque attention.

M. Cooper a publié en anglais une *Vie de Socrate*[1] qui a partagé toute l'Angleterre. On s'est passionné pour ou contre un ouvrage que dans d'autres pays on aurait regardé avec indifférence. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans cette production des recherches et des vues philosophiques; mais elle est sèche, écrite sans art et sans talent. La traduction qu'on vient d'imprimer à Paris a peu de succès. J'en suis étonné; le fanatisme pour les livres anglais est poussé si loin chez nous depuis quelques années que ceux de nos écrivains qui veulent fixer l'attention publique donnent des livres originaux comme traduits de l'anglais. Cette mode passera sans doute; nous ne sommes point faits pour avoir longtemps le même genre de folie ou de sagesse.

— On vient de publier les derniers volumes d'une traduction de l'*Histoire d'Espagne*, qui a dix tomes in-4°[2]. L'auteur espagnol, Juan Ferreras, est un homme laborieux, critique exact, qui a purgé l'histoire de sa nation de mille fables, qui y a mis de la clarté, et qui est sincère. Du reste, il n'a nul génie, nul agrément. Le traducteur, appelé M. d'Hermilly, n'a ni goût ni style ; mais il est fidèle. L'*Histoire d'Espagne* n'a par elle-même aucun attrait ; la multitude des monarchies y jette une confusion qu'il est presque impossible de débrouiller. L'ouvrage que j'ai l'honneur de vous annoncer est tombé tout à fait.

— Un homme de qualité, à ce qu'on prétend, vient d'imprimer une *Lettre critique sur l'éducation*[3]. La première partie

1. (Traduit par de Combes). Amsterdam, 1751, in-12.
2. Le premier volume de cette traduction avait paru en 1742.
3. (Par La Condamine.) Paris, 1751, in-12.

de cette brochure est employée à exposer la méthode qu'on suit ordinairement dans les éducations. La seconde partie a pour but de tracer un nouveau plan d'éducation. L'auteur réussit très-bien à jeter du ridicule sur la méthode ordinaire, mais la sienne me paraît chimérique. Cependant sa lettre est d'un homme qui a réfléchi jusqu'à un certain point. Il ne dit que des choses communes, mais on s'aperçoit qu'il les a pensées et qu'il ne les a pas copiées. Il a en général plus de logique que de métaphysique ; son style n'est ni bien ni mal. Cette lettre fait quelque bruit.

— On vient de nous donner les deux plus mauvais romans que je connaisse en notre langue. L'un est intitulé *les Heureux Événements ou les Généreux Aventuriers;* l'autre, *Mémoires historiques de la comtesse de Mariembourg*[1]. Je n'entre dans aucun détail par ces deux rapsodies, où il n'y a ni esprit, ni sentiment, ni bon sens, ni style.

— Des artistes sans nom et sans talent viennent de graver en six planches les aventures de l'Enfant prodigue, d'après un peintre qui n'a ni dessin, ni expression, ni composition. C'est une des plus méchantes choses qui soient sorties des ateliers de nos artistes, où il se fait de très-beaux ouvrages. Nos bons peintres sont Van Loo, Natoire, Pierre, Boucher; nos grands sculpteurs sont Bouchardon, Pigalle, Saly, Coustou, Le Moyne, Falconet; nos excellents graveurs sont Cars, Le Bas, Daullé, Dupuis, Balèchou, Cochin. Notre architecture a suivi le sort des lettres, elle est beaucoup déchue de son ancienne splendeur.

— Des moines de Sysing, abbaye de Flandre, ont élevé chez eux une pyramide pour éterniser les victoires de Louis XV dans les Pays-Bas. Ce monument est chargé d'inscriptions et de devises. J'en ai reçu une description accompagnée de vers. Tout ce qui est en style lapidaire est passable, mais la poésie est du plus mauvais goût du monde.

— Les démêlés de la cour et du clergé ne sont pas encore finis. Le gouvernement veut des choses très-raisonnables, que les ecclésiastiques refusent opiniâtrément. En attendant l'issue de ce grand procès, le conseil d'État du roi vient de supprimer par un arrêt tous les ouvrages qui ont été faits sur ces contes-

1. Inconnus tous deux aux bibliographes.

tations[1]. Jugez de notre démangeaison d'écrire! Le nombre des brochures se monte à une quarantaine; il y en a à peine trois ou quatre qu'on puisse lire.

— L'Arlequin de la troupe de l'Électeur de Bavière a débuté ici, il y a quelques jours et il n'a pas été trouvé bon par nos connaisseurs. On dit qu'il a été envoyé à Paris pour se perfectionner. Au lieu d'acquérir des talents, il les perdrait s'il en avait. Nos comédiens italiens sont des bateleurs. Leur théâtre ne se soutient que par des ballets; ils sont composés par un Hollandais nommé Dehesse, qu'ils ont agrégé à leur troupe et qui a un génie très-particulier pour ces sortes de compositions.

— Les Comédiens français ont donné trois fois une tragédie nouvelle intitulée *Zarès*[2]. Quoique l'auteur, M. Palissot de Montenoy, eût été sifflé à la première représentation, il ne s'est pas tenu pour battu, et il a fallu lui confirmer encore deux fois le redoutable arrêt qui l'écrasait. Il y a des chutes qui laissent quelque motif de consolation, il n'en reste point au poëte dont j'ai l'honneur de vous parler. Son ouvrage est aussi platement écrit que bizarrement construit.

— M. Crozat était le particulier du royaume le plus riche en bronzes et en tableaux. Ses richesses, grossies de celles de M. de Tugny, son fils, vont être en vente et seront dispersées dans différents cabinets[3]. C'est un malheur qui arrive à toutes les belles collections de ce pays-ci; personne n'a assez la passion des beaux-arts pour leur sacrifier la plus grande partie de sa fortune. Les étrangers profitent de notre indifférence, et nous enlèvent successivement ce que nous avons de plus précieux.

— La musique n'a été longtemps, en France, qu'une espèce de plain-chant monotone que les étrangers ne pouvaient souffrir et dont nous nous contentions, faute de connaître ou d'avoir mieux. Il y a quinze ou vingt ans que Rameau a hasardé des ouvrages qui ont d'abord révolté la nation, et auxquels l'on s'accoutume de jour en jour. Cette musique, trop savante encore pour bien des Français, acquiert tous les jours des partisans.

1. Cet arrêt est en date du 21 mai 1751. Quelques-uns des écrits supprimés n'avaient pas rapport aux affaires du vingtième.

2. Représentée le 3 juin 1751.

3. La vente eut lieu, en effet, dans le courant de juin 1751.

On vient d'en être convaincu plus que jamais par la manière dont *les Indes galantes* ont été reçues. Le poëme, qui est de M. Fuzelier, est misérablement écrit. Cependant le musicien a beaucoup de gaieté dans le prologue. Il n'a pas, à la vérité, sauvé tout l'ennui du premier acte; mais il a mis beaucoup de grandeur dans le second, et assez de volupté dans le troisième. Il y a, dans le second acte, un hymme au Soleil, qui passe pour le plus grand morceau de musique que nous ayons en notre langue.

XCVIII

28 juin 1751.

Notre littérature continue à être stérile; la saison des nouveautés a passé, et ne reviendra qu'avec le froid. Jusqu'à ce temps, je n'aurai guère l'honneur de vous entretenir que de riens, et de quels riens encore!

— Le premier chiffon qui me tombe sous la main est un roman en deux petits volumes, intitulé *les Plaisirs secrets d'Angélique* [1]. C'est la vie d'une femme galante considérée comme fille, comme femme, et comme veuve. L'historien et l'héroïne n'ont ni politesse, ni décence, ni probité, ni esprit; c'est tout ce qu'il y a de plus bas dans les mœurs d'une courtisane, écrit de la manière la plus grossière. L'auteur n'est pas connu, et je n'imagine pas que personne se donne des soins pour le déterrer.

— Un médecin appelé Lallemant vient de nous donner un ouvrage intitulé *Essai sur le mécanisme des passions en général* [2]. Cet auteur ne considère les passions ni en métaphysique, comme des affections de l'âme, abstraction faite de ce qu'elles peuvent avoir de commun avec le corps, ni en philosophe moral, et relativement aux mœurs; il les envisage seulement sous le rapport qu'elles peuvent avoir avec la disposition

1. *Les Plaisirs secrets d'Angélique, ou ses Voyages au bout du monde.* Londres, 1751, 2 parties, in-12. Attribués par le marquis de Paulmy à l'abbé Delrue, dont ce fut un « fruit de jeunesse ».

2. Paris, 1751, in-12.

des organes, et il explique en qui et comment elles peuvent influer sur l'économie animale et la santé. Cet ouvrage est assez méthodique, mais il y a peu de vues, nul agrément, et moins de métaphysique qu'on en aurait souhaité. Le style de l'auteur est plutôt mal que bien. Il est fâcheux qu'un si beau sujet, et qui était en quelque sorte vierge, soit tombé entre les mains d'un homme tout à fait médiocre. Son ouvrage a peu de succès.

— Le premier des dix volumes de l'*Encyclopédie* paraît aujourd'hui. Je connais assez la plupart des articles qui composent ce dictionnaire pour assurer qu'il sera aussi bon qu'un ouvrage de cette nature puisse l'être à une première édition. J'en ai lu la préface avec une attention très-particulière; je crois que c'est un des morceaux les plus philosophiques, les plus conséquents, les plus lumineux, les plus exacts, les plus serrés, et les mieux écrits que nous ayons en notre langue. M. d'Alembert, qui en est l'auteur, examine dans la première partie la filiation de nos connaissances. Ce morceau est très-métaphysique, et cependant très-clair pour quiconque a beaucoup d'esprit et lit avec grande attention. La seconde partie, beaucoup plus agréable, est l'histoire des sciences depuis le renouvellement des lettres. Vous y trouverez quelques caractères bien frappés, singulièrement ceux de Bacon, de Descartes, de Newton, de Rameau et de M. de Voltaire. La troisième partie n'est que la charpente du dictionnaire. C'est le prospectus de l'*Encyclopédie* un peu retourné. Quelque opinion que vous ayez de la compilation que j'ai l'honneur de vous annoncer, je vous conseille de lire le discours préliminaire.

— Vous connaissez *l'Histoire naturelle*, ouvrage écrit avec beaucoup de dignité, de hardiesse et d'agrément. Il se répand depuis quelques jours trois petits volumes de lettres[1] contre les trois volumes in-quarto qu'on nous a donnés de ce grand ouvrage. On y attaque la physique, la métaphysique, l'astronomie et la religion de M. de Buffon. Le critique n'a pas autant d'élévation que l'auteur qu'il attaque; mais il est exact, il est clair, il est instruit, et il a beaucoup de sagacité. Cet ouvrage

1. *Lettres à un Américain sur l'Histoire universelle, générale et particulière de M. de Buffon*. Hambourg, 1751, 12 parties en 3 vol. in-12. D'Argenson les attribue à la collaboration de Réaumur et de l'abbé de Lignac.

fait grand bruit, et a un fort grand nombre de partisans. Vous y verrez évidemment que M. de Buffon a tort ordinairement, et que si on lui ôtait son style et sa manière, il ne lui resterait pas grand'chose. Il paraît que ces lettres, dont on ignore l'auteur, resteront sans réponse; c'est le parti le plus prudent.

— On vient de traduire de l'anglais une dissertation très-agréable de M. Hales, intitulée *Considérations sur la cause physique des tremblements de terre*[1]. Contre l'ordinaire des physiciens, qui n'ont cherché jusqu'ici la cause de ce terrible phénomène que dans les abîmes de la terre même, M. Hales la trouve dans l'atmosphère de l'air. Voici sur quoi il se fonde. Il a remarqué, dans une expérience qu'il a faite lui-même, que l'air pur se mêlant avec l'air sulfureux s'agite violemment, et qu'il résulte de cette agitation une fumée trouble et rougeâtre, telle à peu près que les vapeurs qu'on voit s'élever avant les tremblements de terre. Cette observation devient la base du nouveau système. Selon le physicien anglais, les vapeurs sulfureuses, en s'élevant de terre, s'opposent à l'air et détruisent son ressort. L'air ainsi arrêté se porte avec violence vers les endroits où il peut se faire une issue, et il excite alors des orages et des tempêtes. Les nuées s'enflamment et leur explosion ébranle la terre.

A la suite des causes physiques des tremblements, on voit un sermon de l'évêque de Londres sur les causes morales de ce phénomène.

J'ai trouvé assez maladroit qu'on eût cousu ces deux morceaux; car, si les tremblements de terre sont un châtiment du ciel comme le prétend le théologien, ils ne peuvent pas être expliqués physiquement.

— Mlle Chevalier, qui a la voix aigre et dure, et qui est pourtant la première actrice de notre Opéra, vient de se marier avec un homme d'affaires médiocrement riche, nommé Duhamel. On croit que cet établissement la déterminera à quitter le théâtre. Cette retraite serait funeste aux tragédies lyriques, qu'il serait impossible d'exécuter passablement sans Mlle Chevalier. Ceux qui sont ici le plus au fait des anecdotes des coulisses

1. (Traduit par l'abbé Mazéas.) Paris, 1751, in-12.

prétendent que la nouvelle mariée est la seule fille du théâtre qui ait jamais été sage.

— Les comédiens italiens donnent un nouveau ballet intitulé *les Meuniers*[1]. Il ne réussit point, parce qu'il n'y a point proprement d'action, et que l'exécution ne peut pas être assez parfaite à ce théâtre pour donner seule du plaisir.

XCIX

12 juillet 1751.

M. l'abbé de Voisenon vient de nous donner *l'Histoire de la félicité*[2], dont vous avez pu voir des fragments dans un ouvrage périodique. Le fond de ce petit roman, c'est un père qui raconte à son fils, et une mère qui raconte à sa fille, les voies qu'ils ont suivies dans l'espérance de parvenir à un terme heureux. Les pensées, les tours et les expressions que vous trouverez dans cette brochure sont une copie fidèle des sociétés à la mode; c'est le même esprit et le même ton. L'auteur, qui est l'homme du royaume le plus frivole et un des plus à la mode, vient de m'envoyer deux contes un peu libres que je vais transcrire ici. Peut-être n'y a-t-il pas trois personnes dans Paris qui les aient :

SERMON CONTRE LA CHAIR.

« O mes chers paroissiens! ô brebis déplorables!
S'écriait un curé prêchant contre la chair;
Si ce péché qui vous met en enfer
Avait des moments plus durables,
S'il pouvait se perpétuer
Cent ans, cinquante, dix, un seulement sans pause,
Même pendant un mois sans discontinuer,
Du moins ce serait quelque chose;

1. Omis par Desboulmiers dans son *Histoire du Théâtre-Italien*.

2. Amsterdam (Paris), 1751, in-12. Les deux contes cités par Raynal, ainsi que les deux autres qu'on lira plus loin, ne figurent pas dans les *OEuvres* de Voisenon publiées en 1781.

Mais en bien moins de temps vous êtes condamnés.
O nature fragile! ô faiblesse de l'homme!
Savez-vous en combien votre arrêt se consomme?
Je vous en avertis, pécheurs infortunés :
Et zague, zague, zague, et vous voilà damnés! »

LE BRÉVIAIRE.

CONTE.

La veuve d'un libraire, habitant à Ruelle
Pendant le temps de la belle saison,
Était pleine d'amour pour la religion;
A tout ministre saint elle marquait du zèle.
Un matin, elle alla chez le curé du lieu,
Le prier pour dîner, et retourna chez elle.
A sa parole exact, le serviteur de Dieu
Vers le midi vint à paraître;
Mais, pressé par certain besoin,
Sans réfléchir, sans s'écarter plus loin,
Il s'arrêta tout juste au bas de la fenêtre.
La dévote s'en aperçut.
Elle ne traita point cette affaire de crime,
Même on dit que pour lui, dès lors, elle conçut
Des sentiments établis sur l'estime.
Le bon pasteur à peine fut entré
Qu'on servit le dîner. Soudain d'un air affable
Notre veuve lui dit en se mettant à table :
« Lavez vos mains, mon cher curé.
— Madame, assurément, rien n'est moins nécessaire,
Répondit-il, je n'ai touché que mon bréviaire.
— Qu'il est beau! cria-t-elle, il fait du bien aux yeux;
J'aimai de tous les temps un si gros caractère.
Pour en faire l'office, unissons-nous tous deux;
Nous en aurons bien plus de goût pour la prière. »

— On vient de réimprimer une brochure intitulée *Discours en vers et autres poésies*[1], d'un auteur dont j'ignore jusqu'au nom. Quoique les discours roulent sur des matières de littérature, vous n'y trouverez aucune instruction. Ce n'est pas que le poëte soit tout à fait sans talent; il a une espèce d'abondance et quelque imagination; mais il manque de goût, et je ne lui trouve des idées nettes sur rien. Ses discours sont suivis de

1. (Par Baillet de Saint-Julien.) Genève (Paris), 1749, 1751, in-12.

quelques odes misérables et de plusieurs épigrammes dont voici la meilleure :

ÉLOGE D'UNE HONNÊTE FEMME.

A mon avis, le plus grand des trésors
Est une femme honnête. Je m'explique :
Je veux qu'elle ait l'esprit comme le corps,
Que son devoir soit sa seule pratique ;
Qu'en son cœur soit toute sa rhétorique,
Que sa raison ne conteste aucun point.
Heureux qui l'a, cette merveille unique !
Mais plus heureux celui qui ne l'a point.

— M. Palissot de Montenoy vient de faire imprimer sa tragédie de *Zarès*, qui a échoué au théâtre il y a environ un mois. La lecture nous a confirmé que ce jeune homme manque tout à fait d'imagination, qu'il n'a nulle liaison dans les idées, et qu'il ne fait que coudre ce qu'il a lu. Je n'ai jamais vu tant de réminiscences et de si mauvaises réminiscences que dans cette pièce.

— Un marchand d'estampes nommé Hecquet vient de publier un assez gros catalogue des estampes gravées d'après Rubens, auquel il a joint l'œuvre de Jordaens et celle de Visscher[1]. Le but de cet ouvrage est d'apprendre aux curieux quelles sont les meilleures estampes et les plus rares des artistes dont on parle. Ce catalogue est assez mal fait, fort long, et très-embarrassé. Ce que j'y ai trouvé de mieux, c'est un secret pour blanchir les estampes et en ôter les taches d'huile. J'ai demandé à quelques graveurs si on pouvait compter sur ce secret; comme ils m'ont tous répondu qu'on le pouvait, je le copie parce que vous en pourrez faire usage. « Je distingue dans les estampes, dit M. Hecquet, deux sortes de malpropretés, les unes sont rousses, et les autres jaunes. La rousseur des estampes provient d'avoir été trop exposées aux impressions de l'air. Les jaunes sont celles qui ont été imprimées avec de l'huile qui n'était pas assez brûlée; car, quand les imprimeurs n'ont pas l'attention de faire suffisamment brûler leur huile, les estampes deviennent jaunes dès les premiers jours, ce qui provient de ce

1. Paris, 1751, in-12.

que l'huile n'ayant point assez de corps, coule à côté de la taille, et jaunit le papier.

« L'opération que je propose ne se fait qu'à la chaleur du soleil. Plus il est chaud, plus elle est prompte. Ainsi les mois de juin, de juillet et d'août sont les plus favorables. En voici le procédé :

« On prend une table ou des planches; on attache de petits clous des deux côtés. On y passe des fils en travers, afin d'empêcher que le vent n'enlève les estampes. On étend ensuite du papier, de crainte que les pores au bois, venant à s'ouvrir, ne communiquent à l'estampe la rousseur de l'eau qui s'y attacherait et qui serait plus difficile à ôter que les taches d'huile. Il n'est pas nécessaire qu'il y ait plusieurs feuilles de papier les unes sur les autres; il suffit que la table ou les planches en soient entièrement couvertes. On y placera les estampes sur lesquelles on veut faire l'opération, et on versera dessus de l'eau bouillante. Il faut avoir l'attention d'en verser partout, et, comme il y a des endroits où les estampes se recoquillent, et que les plus élevées sèchent plus vite, on aura une éponge fine, et on se servira de l'eau qui est dans les creux des estampes pour en mouiller les endroits qui se sèchent. Après avoir versé trois ou quatre fois de l'eau bouillante, on s'apercevra que le jaune ou le roux de l'estampe s'attachera dessus. Il ne faut point s'en inquiéter; plus les estampes blanchiront, plus cette espèce de rouille augmentera. Quand les estampes seront blanchies, on les mettra dans un vaisseau carré de cuivre ou de bois de la capacité de la plus grande estampe; on versera dessus de l'eau bouillante, et on couvrira le vaisseau avec du linge ou quelque étoffe pour bien conserver la chaleur. Au bout de cinq ou six heures, cette rouille se détache et s'évapore dans l'eau. Il faut observer, avant de verser cette dernière, d'étendre sur les estampes déjà mouillées une feuille de fort papier blanc, de crainte que l'eau bouillante ne les déchire.

« Cela fait, on les étendra sur des cordes pour en exprimer l'eau, et, quand elles seront à moitié sèches, on les mettra dans des feuilles de papier ou entre des cartons qu'on chargera de quelque chose de pesant, pour qu'elles ne se recoquillent point.

« Il faut que les estampes soient bien rousses ou bien jaunes pour être deux jours à blanchir, car elles blanchissent ordinairement dans un jour.

« La même opération ôte toutes sortes de taches d'huile, mais il faut y employer plus de temps; j'ai été quelquefois huit jours à en ôter une. Il est vrai qu'elle était de l'huile dont les peintres se servent, et qui est la plus difficile à détacher, surtout quand elle est invétérée.

« J'ai alors la précaution de ne point exposer le côté de la gravure. Je tourne mon estampe, de crainte que l'ardeur du soleil n'en enlève la fleur. »

— Dans une des cours de justice de Paris qu'on nomme le Châtelet, il y a deux magistrats dont l'un est appelé le lieutenant civil, et l'autre le lieutenant criminel. Ce dernier a été accusé d'avoir prévariqué dans l'affaire de la Mazarelli, ancienne danseuse du Théâtre-Italien, affaire qui a occupé tout Paris pendant plus d'un mois. Ce magistrat vient de recevoir ordre de se défaire de sa charge. Cet événement a occasionné la plaisanterie du jour, que voici :

Au Châtelet siégent depuis longtemps
Deux lieutenants :
Ces magistrats à bon droit renommés
Sont bien nommés ·
Monsieur le lieutenant civil,
Est très-civil,
Et le lieutenant criminel
Très-criminel.

— On vient de donner une nouvelle édition des poésies de La Fosse [1]. Les ouvrages de cet auteur, qui vivait à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, se réduisent à quatre tragédies dont trois sont misérables. Il règne dans la quatrième, intitulée *Manlius*, un grand intérêt. C'est, sous des noms romains, la conjuration de Venise, si parfaitement écrite par l'abbé de Saint-Réal. Cette pièce est supérieurement conduite et passablement écrite. Elle serait digne de Corneille si le

1. *OEuvres* de La Fosse, *augmentées de ses poésies*, Paris, 1747, 1751, 2 vol. in-8.

cinquième acte était de la force des autres. Outre ses tragédies, La Fosse a fait une traduction d'Anacréon. Elle est exacte, les vers en sont faits avec soin et précision; mais la traduction n'a ni la légèreté, ni les grâces, ni la galanterie, ni la gaieté de l'original.

— Il a débuté, il y a quelque temps, au Théâtre-Français, une actrice qui avait une figure charmante sans talent. Il en débute une actuellement qui n'a ni figure ni talent. Celle qui débutera dans quinze jours a, dit-on, une figure très-théâtrale et un talent presque décidé. La première, qui s'appelle Guéant, ne joue que dans le comique, et est élève de La Noue, acteur plein d'intelligence, mais sans expression. La seconde, appelée Fanoelle, est élève de Mlle Gaussin, et en est une très-mauvaise copie. La troisième n'a que quinze ans, quoiqu'elle ait déjà joué la comédie en province. Mlle Clairon s'est chargée de son éducation.

— M. de Neuville, garde du roi, vient de donner en un volume in-octavo un *Dictionnaire philosophique* [1]. Ce sont des définitions très-sèches et prises partout; des termes de morale, de métaphysique et de politique. Il n'y a point de mérite à avoir fait ce livre, et je ne crois pas qu'il y ait une grande utilité à le parcourir.

— Je reçois dans l'instant trois volumes de poésies de M. d'Arnaud; j'aurai l'honneur de vous en entretenir dans ma première lettre.

C

26 juillet 1751.

On vient de déterrer un bref du pape au cardinal de Lorraine, qui fait grand bruit. Jamais peut-être le fanatisme n'a été poussé plus loin. Comme c'est la nouvelle du jour, j'ai cru que je ne hasardais rien à vous l'envoyer.

1. *Dictionnaire philosophique, ou Introduction à la connaissance de l'homme.* Londres, 1751, in-8. Troisième édition, très-augmentée en 1762.

COPIE COLLATIONNÉE EN PARCHEMIN D'UN INDULT ACCORDÉ PAR LE PAPE PAUL III A CHARLES DE LORRAINE, CARDINAL DU TITRE DE SAINT-APOLLINAIRE, ARCHEVÊQUE DE REIMS, LE 20 MAI 1543.

Cet indult porte que le confesseur de ce cardinal aura pouvoir de l'absoudre, et douze autres personnes de chaque sexe au choix du prélat, de toutes sortes de crimes : homicide, adultère, inceste, fornication, péché contre nature, sacrilége, rébellion, désobéissance, violence contre des ecclésiastiques, pourvu qu'ils ne fussent point revêtus de l'épiscopat; crime de simonie, et tous autres cas réservés ou non réservés, excepté seulement ceux contenus dans la bulle *In cœna Domini*, auxquels le pouvoir ne s'étendait pas; quant à tous autres réservés, le cardinal pourrait en être absous deux fois en la vie, et les autres douze personnes une fois seulement, à tous ensemble encore une fois à l'article de la mort.

FORMULE DE L'ABSOLUTION.

Misereatur tui, etc., et post verba communis absolutionis dicat sacerdos : Iterum apostolica auctoritate tibi concessa et mihi commissa, te absolvo ab omnibus peccatis, delictis et excessibus quantumcumque enormibus hactenus per te commissis ac a censuris quomodo libet, incursis, et sedi apostolica reservatis, in quantum mihi facultas conceditur et iterum remitto per plenariam indulgentiam omnem pœnam in purgatorio tibi debitam pro promissis ac restituo te illi innocentiæ et puritati quam in baptismo accepisti : ita quod decedenti tibi ab hoc sæculo clausæ sint portæ pœnarum et apertæ januæ deliciarum paradisii, et si hac vice non morieris salva sit tibi nihilominus ista gratia quando alias fueris in articulo mortis. In nomine Patris, etc.

A cette copie d'indult est attachée l'attestation d'un notaire apostolique, signée Lenfant, datée du 23 juin 1556.

Cet extrait est tiré de l'inventaire des titres qui sont déposés au château de Joinville, où la maison de Guise faisait sa résidence, et qui appartient aujourd'hui à M. le duc d'Orléans.

— Nous avons ici un homme appelé Chompré, qui a pour l'instruction de la jeunesse un talent rare et très-reconnu. S'étant aperçu que les livres les plus parfaits que nous ait laissés l'antiquité rebutaient les jeunes gens par les inutilités, les obscurités ou les choses au-dessus de leur portee qui s'y trouvent, il s'est chargé du soin d'en extraire tout ce qui peut amuser, instruire ou intéresser les jeunes gens. Il a commencé par la prose, et il finit par la poésie. Il vient de réduire en un acte les comédies de Plaute et de Térence, dont il a trouvé le secret de conserver l'intrigue et d'employer les expressions. Je ne connais point de moyen plus sage et plus sûr de diminuer le dégoût des jeunes gens pour une langue malheureusement devenue nécessaire et pourtant peu utile, au moins en France. Nous avons honte de savoir le latin, et honte de ne l'avoir pas appris.

— Les poésies de M. d'Arnaud [1], que j'ai eu l'honneur de vous annoncer dans ma dernière lettre, ne font aucun genre de fortune. Ce n'est pas qu'on n'y trouve des images, assez de facilité, quelques idées et plusieurs traits neufs ou hardis; mais tout cela est extrêmement gâté par des puérilités, des longueurs, des obscurités, des contre-sens sans nombre. Tout écrivain qui, comme M. d'Arnaud, ne sait ni choisir, ni finir, ni raisonner, ne peut prétendre à aucun succès. Ses odes sont froides et plates, ses élégies burlesques, ses chansons dures, ses épigrammes sans sel et ses madrigaux sans galanterie. Il y a quelques-unes de ses épîtres, celle à Manon, par exemple, que vous lirez avec plaisir [2]. Je vous conseille pourtant de les lire à quelque distance les unes des autres; elles se ressemblent trop pour être lues de suite.

— Un anonyme vient de nous donner des recherches sur les mimes et les pantomimes [3]. Cet écrivain est certainement fort instruit. Il ne laisse rien à dire sur l'origine, les progrès et la décadence de ce genre particulier de comédiens. Il parle

1. D'Arnaud a désavoué l'édition de ses *OEuvres diverses*, Berlin (Paris), 1751, 3 vol. in-12, comme remplies de fautes typographiques.

2. Cette *Épître à Manon* fit fortune alors, et valut un moment à d'Arnaud le titre de correspondant du roi de Prusse. Relire les pages que M. Ch. Monselet a crayonnées sur l'auteur des *Épreuves du sentiment* dans *les Oubliés et les Dédaignés*.

3. *Recherches historiques et critiques sur quelques anciens spectacles et particulièrement sur les mimes et pantomimes avec des notes* (par Boulenger de Rivery). Paris, 1751, in-12.

de leur talent, des honneurs qu'on leur rendait, de la passion et du dégoût que les Romains avaient alternativement pour leur jeu. Il calcule jusqu'à l'argent qu'ils gagnaient et au nombre des bonnes fortunes qu'ils avaient avec les dames romaines. Cependant je ne vous conseille pas d'entreprendre la ecture de l'ouvrage que j'ai l'honneur de vous annoncer. Il est écrit sans méthode, sans goût, sans style; et, comme le disait notre bon roi Henri IV, les matières y sont dans un plus grand désordre que les lettres dans la malle d'un courrier. Si vous êtes curieuse de ces matières, voyez les *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, par l'abbé Dubos; le troisième volume roule sur les mimes et les pantomimes. Vous y verrez à chaque instant l'écrivain qui pense et l'écrivain qui sent. L'abbé Dubos était philosophe et homme de plaisir.

— Un bernardin appelé Gaudrillet vient de faire imprimer une lettre[1] qui contient quelques observations sur l'éloquence, la poésie et l'histoire. Ce moine n'écrit pas trop mal, et ne manque pas tout à fait de goût; mais il n'a point d'idées. On ne trouve dans sa lettre que ce qui se trouve partout; sans s'en apercevoir, il n'a fait qu'un ouvrage de mémoire.

— Un visionnaire qui m'est tout à fait inconnu a entrepris un ouvrage intitulé *le Spectacle de l'homme*[2], qu'il s'est proposé d'imprimer par cahiers. La chute de sa première partie ne l'a pas rebuté, et il vient de publier la seconde. Elle contient des réflexions sur la création ou l'ouvrage des six jours. L'auteur, après avoir rapporté ce qui se trouve dans l'Écriture sainte, lâche celles de ses opinions métaphysiques, morales, physiques et astronomiques qui y ont quelque rapport. Vous ne trouverez nulle part plus de visions et d'absurdités que dans cette brochure.

LE CAPTIF RACHETÉ

CONTE

PAR M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Un cordelier, sorti de son couvent,
Allait dans une ville y prêcher son avent.

1. *Lettre d'un oncle à son neveu*, 1751, in-4. Quérard lui assigne, d'après La Porte, la date de 1749.

2. Par le chevalier de Causans. Paris, 1751, in-8.

La nuit le contraignit de demander l'hospice
Dans un château qu'il connaissait déjà.
On lui fit bon accueil. Il sentit ce service
Avec distinction. On prétend qu'il mangea;
Il but encore mieux; et pour dernier office
On eut soin d'approcher à côté de son lit
Une petite table avec un pot de nuit.
Sur cette même table était une ratière
D'une forme carrée, ayant un creux en rond,
Garni d'un ressort dans le fond,
Qui part en y touchant, prend le rat et le serre.
Celui-là, par malheur, était tendu très-fort.
Frère Jean se réveille; un besoin le tourmente;
(De quoi n'a point envie un moine quand il dort?)
Au lieu du pot, il prend cet outil par le bord
Et brusquement il se présente
En digne cordelier toujours ferme à l'abord.
Mais en s'avançant trop il touche à la détente,
Il fait échapper le ressort,
Et dans le piége il est saisi d'abord.
Il s'agite, il s'écrie, écume, et la servante
Accourt au révérend qui lui dit: « Je suis mort.
— Attendez un moment, mon Père, répond-elle,
Je vais chercher de la chandelle.
— Non, non, ne t'en avise pas,
Dit le moine, en levant sa chemise et ses bras;
Approche, ma pauvre Marie,
Et prends-moi la main, je te prie. »
Marie avance à ce propos
Cherche, tâtonne, et tout à coup s'écrie:
« Mon Père, ah! que vos doigts sont gros!
Mais ce n'est pas le doigt de votre Révérence,
C'est son bras; cependant je n'y sens point de main. »
Marie, alors, se doute de la chance;
Elle était née avec un cœur humain,
Et ce prisonnier-là devinait son prochain.
« Frère Jean, lui dit-elle, avec une voix tendre,
Je vois qu'il faut ici racheter un captif.
— Hélas! oui, lui dit-il, d'un ton doux et plaintif,
Il sent la liberté que tu veux bien lui rendre;
Poursuis donc la bonne œuvre; il est déjà plus vif.
Pour ta rançon, tu n'auras qu'à le prendre. »

— Un ingénieur appelé Delaistre vient de publier trois sixains de cartes pour apprendre la géographie [1]. Ce sont des

1. Le *Mercure de France* de février 1748 contient sous forme de réclame une

cartes avec lesquelles on joue toutes sortes de jeux, et on s'instruit de la position de tous les lieux. L'auteur a souhaité que je fusse témoin des progrès qu'ont fait quelques jeunes gens par cette méthode, et j'en ai été très-satisfait. Autrefois, tout était occupation ; aujourd'hui, tout est jeu. Je crains bien que toutes ces nouvelles méthodes ne soient autant une preuve de la frivolité du siècle que des progrès de l'esprit humain.

— Le premier volume de l'*Encyclopédie*, qui paraît depuis quelque temps, a des censeurs et des partisans. Il me semble qu'ils ont tous raison. L'ouvrage est louable par l'esprit philosophique qui y règne, et blâmable par les inutilités qui s'y trouvent. M. de Bonneval, qui prend volontiers de l'humeur contre tous les livres qui réussissent, vient de lâcher l'épigramme suivante :

Voici donc l'*Encyclopédie;*
Quel bonheur pour les ignorants!
Que cette docte rapsodie
Fera naître de faux savants!
Ainsi nous reverrons en France,
Pour l'esprit et pour le savoir,
Ce que Law nous avait fait voir
Pour le commerce et la finance.

— Il y a quatre ou cinq ans qu'il parut un roman intitulé *Angola*. Cette bagatelle, attribuée au chevalier de La Morlière, eut un grand succès. On vient de la réimprimer, et elle n'a pas réussi. C'est une féerie où l'on tourne en ridicule le jargon et les mœurs du temps. L'auteur ne fait le plus souvent que défigurer les expressions et les pensées de Crébillon fils, l'écrivain le plus voluptueux que nous ayons en notre langue.

description assez confuse de ce jeu : « Les figures de roi, de dame, de valet, sont dessinées en haut de la carte et le reste est rempli par une description géographique; les autres cartes tout simplement distinguées par les nos 1, 2, 3 et 4, etc. A l'égard des couleurs on les nomme par les noms des pays auxquels le jeu est destiné : ainsi, par exemple, dans le jeu des parties du monde, au lieu de jouer en cœur ou en carreau, on dira : Je joue en Asie, en Amérique. « On doit, ajoute la note, donner beaucoup d'éloges à l'auteur de cette ingénieuse invention. »

CI

9 août 1751.

Un inconnu vient de répandre les vers que vous allez lire et qui courent beaucoup.

Le paradis terrestre est-il donc un mystère?
Quoi! depuis si longtemps personne ne le sait?
Pareil raisonnement, en vérité, m'assomme :
N'est-ce pas cet endroit où l'Éternel fit l'homme?
Le paradis terrestre est donc où l'on le fait;
Admirons à présent cette humaine fabrique
Et la divine politique
Qui, ne voulant que l'homme soit oisif,
A rendu ce lieu portatif
Pour la commodité publique.

— L'*Encyclopédie* commence à éprouver d'assez violentes contradictions. On y trouve souvent ce qu'on n'y cherche pas, et on y cherche souvent inutilement ce qu'on devrait y trouver. Plusieurs des auteurs écrivent d'une manière barbare, quelques-uns d'une manière précieuse, et beaucoup n'ont que du verbiage. Voici une épigramme qu'on a adressée au principal éditeur, M. Diderot, bon écrivain et mauvais croyant.

Je suis bon encyclopédiste,
Je connais le mal et le bien,
Je suis Diderot à la piste;
Je connais tout, et ne crois rien.

— Mlle Hus vient de débuter à la Comédie avec beaucoup de succès. Elle a quinze ans, une jolie figure, une gorge qui paraît faite aux dépens de sa taille. Elle sent, et, ce qui est presque aussi important, les passions se peignent sur son visage. Le son de sa voix est encore faible, mais intéressant. Elle a de l'action et du feu dont elle se sert quelquefois à contre-sens. On trouve qu'elle gâte un peu ces avantages par une imitation vicieuse de Mlle Clairon, sa maîtresse. Six mois de théâtre la

corrigeront de ce défaut. M. de Saint-Foix, qui passe pour père de la jeune actrice, lui a adressé les vers suivants :

Jeune actrice à qui Melpomène
Sous la figure de Clairon,
De l'art d'attendrir sur la scène
Donna la première leçon,
Poursuis ta carrière nouvelle.
J'ai vu tes yeux, ils sauront tout charmer;
Pour y prétendre, il suffit d'être belle;
Mais sois plus digne encor de ton modèle,
C'est à la gloire à t'enflammer :
Tes talents seuls te rendront immortelle.

— La reine, qui est très-pieuse, a assisté à Compiègne à la prise d'habit d'une religieuse. Une dame de sa suite a trouvé par hasard dans le livre de prières d'une autre religieuse les vers que vous allez lire. Comme on a cru y trouver de la galanterie, ils ont fait le sujet de toutes les conversations de la cour et de la ville.

Le nombre d'amis est utile;
De tous les biens c'est le plus doux;
Il faut vivre en paix avec tous,
Mais n'en prenez qu'un entre mille,
Et commencez par l'éprouver.
S'il sait aimer, s'il sait se taire,
Le ciel qui vous l'a fait trouver
N'a plus de présent à vous faire.

— Mme la marquise de L'Hôpital, une de nos femmes à la mode, a fourni le sujet du conte suivant que l'abbé de Voisenon a rimé.

LE PAGE MALADE.

CONTE.

Un cardinal aimait un jeune et joli page.
Vivant à Rome, il en suivait l'usage;
Mais, sans égards pour ses plaisirs,
Une cruelle maladie
Vint attaquer la vie
Du tendre objet de ses désirs.

Non content des secours que fournit l'Italie,
On fit venir un docteur de fort loin
Dont les connaissances divines
Distinguaient tous les maux à l'aspect des urines.
On en remplit un verre : on le garde avec soin ;
Un chat se glisse et le renverse.
La garde alors, pour fuir un reproche certain
Et réparer cette traverse,
Reprend un verre, y pisse, et le donne au devin,
Qui, fier de l'examen, et plein de confiance,
Prononça cet oracle avec un ton savant :
« Par un heureux accouchement
Nous aurons dans un mois entière délivrance.
— Hélas! s'écria le mourant,
Monseigneur, j'ai toujours dit à Votre Éminence
Que ce jeu finirait par me faire un enfant. »

— Vous connaissez tous les ouvrages du célèbre président de Montesquieu. Son *Temple de Gnide* est une bagatelle très-voluptueuse faite pour prouver que c'est le sentiment qui fait le bonheur, et non le plaisir des sens. Ses *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains* sont d'un homme qui remonte supérieurement aux premiers principes et qui en aperçoit les conséquences les plus éloignées. *L'Esprit des lois* est le plus grand livre et le plus mal fait qui ait paru en France depuis un siècle. Parmi les choses frivoles ou agréables qui font le fond des *Lettres persanes*, on trouve des choses très-hardies sur les mœurs et la religion. Un janséniste vient de combattre ces principes dangereux dans un ouvrage intitulé *les Lettres persanes convaincues d'impiété*[1]. Cette nouveauté n'a pas fait grand bruit parce que les hardiesses du livre critiqué sont aussi connues de tout le monde que du censeur lui-même.

L'abbé de Bonnaire vient de publier la continuation d'une critique qu'il avait commencée sous le titre de *l'Esprit des lois quintessencié*. C'est toujours le même pédantisme, le même ton de chicane, la plus mauvaise humeur, la plus mauvaise métaphysique qu'on puisse voir. Les génies de la trempe de M. de Montesquieu ne sont pas faits pour être discutés par des gens de collége.

1. (Par l'abbé Gaultier.) 1751, in-12.

— Je viens de lire un nouveau roman intitulé *le Prince singulier* [1]. C'est une rapsodie où je n'ai rien compris.

— Il paraît un *Catalogue raisonné de l'ouvrage de Rembrandt*, un des plus fameux peintres de l'École flamande [2]. Cette nouveauté est piquante pour les personnes qui aiment les tableaux et les estampes; il y a trente ans que ce livre n'aurait pas eu vingt lecteurs à Paris. Depuis ce temps-là, le goût des arts s'est si fort répandu que ce catalogue se lit comme une autre chose.

— Les comédiens italiens donnent une parodie des *Indes galantes* [3]. La parodie est un spectacle et un très-mauvais goût, et fait pour tourner en ridicule les choses les plus nobles, les plus tragiques ou les plus galantes. On ne peut rien de plus mauvais que ce que donnent actuellement les Italiens.

CII

23 août 1751.

Nous avons plusieurs ouvrages de réputation sous le titre d'*Avis d'un père à son fils*. Le plus ancien est de M. du Puy, qui a une réputation singulière de candeur, quoiqu'il eût passé sa vie dans des négociations. Son livre est plein de raison et semé d'anecdotes curieuses, mais froidement et faiblement écrit. Celui de Mme de Lambert est écrit avec beaucoup de finesse, de légèreté et de politesse. On y voudrait quelquefois moins de raffinement dans les pensées et plus de naturel dans le style.

Quoique l'ouvrage du marquis de La Rivière soit adressé à son neveu, le but est le même. J'y ai trouvé des idées fortes et hardies, mais des expressions tantôt triviales, et tantôt entortillées. Cet écrivain me plaît par une humeur très-piquante qui donne un air tout à fait original à ses écrits.

Le nouvel ouvrage qui paraît depuis huit jours sous le titre

1. Inconnu aux bibliographes.
2. *Catalogue raisonné de toutes les estampes qui forment l'œuvre de Rembrandt*, composé par Gersaint et mis au jour par Helle et Glomy. Paris, 1751, in-12.
3. *Les Indes dansantes*, représentées le 21 juillet 1751.

d'*Avis d'un père à son fils* est d'un avocat appelé Marchand[1]. L'auteur suppose que son père lui a donné des leçons qu'il rapporte, et qui avaient pour but de le rendre l'homme du monde le plus important et le plus frivole. Le fils est jeté dans un vice contraire par le désir qu'il a de plaire à une femme raisonnable dont il devient amoureux. Cette personne judicieuse se sert de l'ascendant qu'elle a sur l'esprit de son amant pour le rendre tel qu'il doit être. Je n'ai trouvé dans cet ouvrage qu'un tissu de mauvaises plaisanteries, de caractères ridicules et d'expressions basses et burlesques. On a un peu parlé de cette nouveauté parce que l'auteur est amusant et qu'il a fait autrefois un agréable badinage sous le titre de *Requête du curé de Fontenoy.*

— Un anonyme vient de donner une nouvelle traduction en vers de *l'Art d'aimer* d'Ovide et du *Remède de l'amour*[2]. Vous savez que les anciens, excepté Horace dans quelques odes et Pétrone dans peu d'endroits de ses licencieux écrits, n'ont connu ni la galanterie, ni la volupté. Les deux poëmes d'Ovide dont j'ai l'honneur de vous annoncer une nouvelle traduction n'ont, à cet égard, aucun privilége sur les autres ouvrages de l'antiquité. C'est de l'esprit tout pur, et l'esprit seul est bien peu de chose dans des productions de cette nature. Le traducteur n'a pas eu l'adresse de conserver cet avantage. Ce qu'Ovide écrit avec délicatesse, l'écrivain français le rend grossièrement; et peut-être n'ai-je jamais mieux senti que dans cette occasion la vérité de ce qu'a dit un de nos écrivains, qu'une traduction était une tapisserie de Flandre à l'envers; du reste, le traducteur mériterait encore bien d'autres reproches. Sa versification est rude et chevillée; ses expressions sont impropres et sans correction. Je suis assez content d'ailleurs de la manière dont il rend le sens d'Ovide. Si sa version n'est pas agréable, elle est du moins exacte.

— L'Église de France a été longtemps déchirée par deux partis qui se faisaient une guerre violente, et qui ne vivent pas encore tout à fait en paix. Les jansénistes appuient fortement sur la nécessité et la force de la grâce, et les molinistes soutiennent avec ardeur les droits de la liberté. On accuse les derniers d'être

1. Amsterdam (Paris), 1751, in-12.

2. Selon Quérard, on ignorerait le nom de l'auteur de cette traduction ornée de figures par Eisen et Van Loo, et plusieurs fois réimprimée.

Pélagiens, et je crois que la *Vie de Pélage*[1] qui vient de paraître n'a été entreprise que pour les justifier. Cet ouvrage fait beaucoup de bruit parce que c'est une satire amère contre les jansénistes. On les peint sous des noms anciens, et on les peint sous les couleurs les plus fortes et les plus hardies.

L'auteur a assez de nerf dans le style, et de la chaleur, de la véhémence même dans la narration. Ses discussions de doctrine sont assez nettes; mais ses portraits ne sont que croqués, et ses réflexions communes, malgré le fiel qui y est répandu. Il en sera de cet ouvrage comme de tous les ouvrages de parti : ils font d'abord plus de bruit qu'ils ne méritent, et ensuite ils sont plongés dans un trop profond oubli. Au bout de quelques jours, c'est l'almanach d'une autre année.

— Une cantatrice italienne appelée Mlle Frazi, qui est venue d'Angleterre en France, a chanté à notre concert spirituel, le 15 août. Tout Paris a couru à cette nouveauté, et les connaisseurs n'ont pas été contents. On n'a trouvé à Mlle Frazi qu'une voix factice et un peu de goût.

— Un paysan des environs de Constantinople ayant trouvé une masse de terre singulière, qui lui parut un mélange de terre, de sable, de ciment, et d'une dureté extraordinaire, la porta au consul de notre nation et la lui donna pour trente sols. Le consul, à force de gratter cette terre, s'aperçut que ce n'était qu'une espèce d'enveloppe qui couvrait un autre corps, et ce corps s'est trouvé une opale, qu'un juif habile en cette matière lui a dit être celle qu'Antoine donna autrefois à Cléopâtre, et dont il est parlé dans Pline, livre second, page 777 de l'édition du P. Hardouin. Le consul possesseur de ce précieux antique est actuellement à Marseille, d'où il apportera ici son opale. C'est maintenant le sujet de toutes les conversations, et nos savants ne peuvent pas suffire à tous les entretiens que leur demandent nos dames pour entendre parler de l'opale. Ce ridicule passera comme les autres.

— M. de La Place vient de nous donner un roman qui n'est pas de lui, mais d'une jeune dame morte depuis quelque temps. Il est intitulé *Mémoires de Cécile écrits par elle-même*[2]. Cécile

1. (Par Louis Patouillet.) S. l. (Dijon), 1751, in-8.

2. Ce livre aurait été bien réellement écrit par Mlle Éléonore Guichard, fille

est exposée d'abord après sa naissance sur un grand chemin. Elle est recueillie par un chevalier de Malte qui lui donne une éducation parfaite. Ses talents, sa beauté et sa vertu la font aimer passionnément d'un neveu et d'un petit neveu du chevalier. Le neveu, homme sans politesse et sans mœurs, n'oublie rien pour la corrompre, et n'en peut venir à bout; son fils est plus heureux, parce qu'il est plus digne de l'être. Le goût que Cécile a pour l'un et l'aversion très-active qu'elle se sent pour l'autre font le fond de ce roman. Il est bien heureusement dénoué par la connaissance qu'elle acquiert de sa naissance, qui se trouve très-illustre et la met dans le cas d'épouser son amant.

Les *Mémoires de Cécile* sont agréables. Le plan général en est assez bien ordonné. Les incidents particuliers sont surprenants et pourtant naturels. La plupart des situations et toutes les reconnaissances sont intéressantes. Les aventures du père et de la mère de Cécile sont si bien enchâssées qu'elles ne font pas perdre de vue l'objet principal. Le style de l'ouvrage est diffus et froid. Le premier défaut est si commun dans ces bagatelles qu'on l'excuserait; mais le second est insoutenable. Lorsque le style n'entraîne pas le lecteur par sa rapidité, le roman n'est plus qu'un roman, et, l'illusion dissipée, tout plaisir me paraît cesser. Le roman que j'ai l'honneur de vous annoncer a quatre volumes.

CIII

6 septembre 1751.

M. Fagan, auteur de *la Pupille*, des *Caractères de Thalie* et de plusieurs autres pièces, vient d'imprimer un ouvrage pour prouver que les ecclésiastiques ont tort d'excommunier les comédiens[1]. Il n'y a ni style, ni recherches, ni exactitude, ni logique dans cette production. La chose du monde la plus claire et la plus certaine devient douteuse entre les mains de M. Fagan.

d'un receveur des tailles en Normandie, née en 1719, morte à Paris en 1747, et publié par La Place, Paris, 1751, 4 parties in-12.

1. *Nouvelles Observations au sujet des condamnations proposées contre les comédiens*. Paris, 1751, in-12.

Cet écrivain n'a pas senti qu'un homme pouvait réussir dans le dialogue et être incapable dans un ouvrage de raisonnement.

— Il vient de prendre fantaisie à M. Deslongschamps de mettre en vers *Cénie*, pièce très-célèbre de Mme de Graffigny[1]. Tout ce qu'on a dit de plus fort et de plus puissant contre les traducteurs n'est rien en comparaison de la rapsodie que j'ai l'honneur de vous annoncer. C'est un tas de platitudes, de contre-sens et d'expressions burlesques.

— Depuis le commencement de la dernière guerre jusqu'à présent, les protestants de nos provinces méridionales ont joui d'une fort grande liberté. Cette tranquillité leur a inspiré une sécurité qui les a poussés plus loin que sagement ils n'auraient dû aller. Leurs assemblées sont devenues si publiques et si nombreuses qu'on a pensé à les dissiper ou à les punir. L'évêque du Puy, frère de M. Le Franc, auteur de *Didon* et de quelques autres ouvrages, a saisi cette circonstance pour publier un livre de controverse sur les points qui divisent les calvinistes et les catholiques[2]. Quoique cet ouvrage fasse du bruit, c'est assez peu de chose. A la vérité, il est écrit avec assez de politesse, de modération, d'ordre et de clarté; mais la logique en est faible, les arguments assez ordinairement mal choisis, et le ton manque de force et de dignité.

— M. de Saint-Hyacinthe a imaginé autrefois son *Mathanasius* pour tourner en ridicule les commentateurs. On a fait, quelques années après, *les Antiquités de Chaillot*, pour se moquer des antiquaires, et *l'Histoire du Pont-Neuf* pour se moquer encore des historiens. Ces trois satires ont été trouvées dans leur temps fort agréables, et la première jouit toujours d'une grande réputation. On a imaginé un *Voyage de Paris à Saint-Cloud*, village proche de Paris, pour accabler les voyageurs de plaisanteries. Ce badinage, plus naïf que léger, a été imprimé l'an dernier et vient d'être réimprimé avec quelques augmentations. Vous n'y trouverez pas des choses fines ni saillantes, mais de la bonne plaisanterie bourgeoise.

— M. de Bachaumont vient de publier un *Essai sur la pein-*

1. 1751, in-12. Non représentée.
2. *Instruction pastorale adressée aux nouveaux convertis du diocèse.* Montauban, 1751, in-12.

ture, la sculpture et l'architecture[1]. Cet écrivain, qui est fou des arts, et qui voudrait, s'il le pouvait, faire des enthousiastes qui lui ressemblassent, prétend qu'il n'y a rien de si aisé que de juger des matières dont il traite. Il s'est mis dans la tête qu'en étalant quelques lieux communs sur nos bons ouvrages de peinture, de sculpture et d'architecture, il formerait dès connaisseurs dans ces trois agréables genres. Ses prétentions se trouvent malheureusement détruites; peu de gens lisent son ouvrage qui est commun et superficiel, et ceux qui le lisent sont tout aussi ignorants qu'ils l'étaient avant de l'avoir lu.

— M. de Moncrif, connu par ses *Essais sur les moyens de plaire* et par son *Histoire des chats*, vient de publier une brochure intitulée *Lettres sur une matière intéressante pour tout citoyen*[2]. Voici l'idée de cette brochure. Nous avons à Paris, comme dans toutes les grandes villes, des femmes qui vendent dans les rues des denrées d'un prix fort bas. Ces femmes, la plupart extrêmement pauvres, empruntent toutes les semaines pour leur commerce trois livres à des usuriers qui triplent tous les ans leur argent à ce vil métier. M. de Moncrif propose de prêter gratuitement ces petits écus, et il fournit les moyens pour empêcher que les débiteurs n'abusent de la générosité des créanciers. Ce petit écrit, qui se répand fort, fait plus d'honneur au cœur qu'à l'esprit de l'auteur.

— M. le baron de Zurlauben, officier brave et instruit, vient de donner une *Histoire militaire des Suisses au service de la France*, en cinq gros volumes[3]; c'est une liste très-sèche des régiments suisses que nous avons eus dans différents temps, des officiers qui les ont commandés, des actions où ils se sont trouvés. Tous ces détails, peu agréables par eux-mêmes, ne sont point embellis par des circonstances piquantes ni des traits fort généreux. Il semble, par les annales que j'ai l'honneur de vous annoncer, que les Suisses n'ont fait que se trouver dans nos armées, et qu'ils y ont été tranquilles spectateurs de tout ce qui est passé. M. de Zurlauben a grossi son livre de pièces justificatives. Les choses qu'il dit sont si simples et si communes

1. Paris, 1751, in-8.
2. 1751, in-12. La Porte et Quérard indiquent 1753.
3. Il en fut publié encore trois autres volumes.

qu'on les croirait bien sans tout cet appareil d'une pédantesque érudition.

— L'Académie française tint sa séance publique le 25 août, selon sa coutume. On y couronna un prix de prose d'un M. Soret, dont le sujet était *l'Indulgence pour les défauts d'autrui;* cette composition était facile et commune. Un poëme fort plat du chevalier de Laurès, sur les honneurs accordés aux mérites militaires par Louis XIV et Louis XV, eut un des prix de poésie, et l'autre fut donné à une ode du même auteur sur la passion du jeu, dans laquelle on trouve quelques heureuses strophes. M. de Marivaux lut quelques réflexions sur les hommes et sur les Romains qui furent fort mal reçues, et dans lesquelles il n'y avait pas le sens commun. La séance fut terminée par une épître de l'abbé de Bernis à M. de Fontenelle, qui reçut de grands applaudissements, qu'on a rétractés à la lecture. On a trouvé dans cette bagatelle quelques traits ingénieux et des expressions agréables, mais elle est défigurée par des obscurités continuelles et un air décousu qui déplaît tout à fait aux gens raisonnables.

— Nous avons en France une retraite de solitaires que nous appelons la Trappe. Les enthousiastes qui l'habitent mènent une vie dont l'histoire ne fournit point d'exemple et qui ne paraît pas faite pour des hommes. On a su, je ne sais comment, dans ce désert où l'on ne sait rien, que le maréchal de Saxe n'avait point inspiré des regrets éloquents et qu'il n'avait pas été loué d'une manière digne de lui. L'indignation a saisi un moine plus vif, et il a fait les vers que j'ai l'honneur de vous envoyer. La singularité de la chose a fait que tout Paris s'en est occupé.

ÉPITAPHE DU MARÉCHAL DE SAXE.

Ci-gît un favori de Mars
Digne du trône où fut placé son père [1].
La Sapho [2] du Nord fut sa mère;
Son astre dominant fut celui des Césars.
Le ciel, à ce penchant propice,
Lui destina le courage d'Hector,
La prudence du fin Ulysse,

1. Auguste, électeur de Saxe, roi de Pologne. (Raynal).
2. Eléonor de Kœnigsmark, fille savante. (Idem).

La force d'un Ajax, la santé d'un Nestor.
Pour accomplir ses grandes destinées
Lachésis, faisant choix des plus brillants fuseaux,
Filait constamment les années
Et les triomphes du héros;
Mais au milieu de sa carrière,
L'imprudente Atropos, en comptant les lauriers
Moissonnés par sa main guerrière,
Crut qu'il avait vécu plusieurs siècles entiers
Et s'accusant de négligence,
Trancha des jours si précieux,
Trop tard, sans doute, au gré des envieux,
Mais, hélas! trop tôt pour la France.

— *La Toilette du philosophe* [1] est un nouveau roman dont aucun détail ne justifie le titre. C'est un ramassis de différentes pensées, de quelques expressions et d'espèces d'aventures sans but, sans liaison, sans bon sens. L'auteur ne manque pas tout à fait ni d'esprit, ni de style, ni d'imagination. Cependant le livre tombe des mains et on ne peut s'empêcher de mépriser celui qui l'a composé.

— L'abbé de Chauvelin est un homme fort connu ici par une figure de nain et grotesque, par un goût décidé pour les lettres, et par une admiration sans bornes et sans exception pour M. de Voltaire. Toutes ces choses viennent de lui attirer les vers satiriques que vous allez lire. On les donne généralement à Roy. Je suis convaincu qu'ils sont d'un homme de la cour. Ce poëte n'a jamais rien fait d'aussi bien.

Quelle est cette grotesque ébauche?
Est-ce un homme, est-ce un sapajou?
Cela parle; une raison gauche
Sert de ressort à ce bijou.
Il veut jouer un personnage,
Il prête aux fous un frêle appui;
Dans les ridicules d'autrui,
Il caresse sa propre image
Et s'extasie à tout ouvrage
Hors de nature comme lui.

1. *La Toilette du philosophe, ou Ziri et Ziria.* (Par P. Estève). Londres, 1751, in-12.

VERS ENVOYÉS AVEC UNE BELLE NAVETTE D'OR,

PAR Mme LA DUCHESSE DE LUXEMBOURG, SON INTIME AMIE,

A Mme LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE.

L'emblème frappe ici les yeux :
Si les grâces, l'amour et l'amitié parfaite
Peuvent jamais former des nœuds,
Vous devez tenir la navette.

VERS POUR UNE ABBESSE, JEUNE ET AIMABLE,
APPELÉE AUGUSTINE.

Par la voix de la grâce Augustine attirée
Quitta de vains plaisirs qui l'avaient égarée ;
Aux charmes des dangers que courut ce grand maître
Loin de vouloir vous exposer,
Vous avez craint le monde avant de le connaître,
Moins pour fuir les regrets que pour n'en pas causer.

— Nos peintres, nos sculpteurs, nos graveurs, n'ont jamais été aussi faibles que cette année dans l'exposition qu'ils font tous les ans, au mois d'août, de leurs ouvrages dans une grande salle du Louvre. Tout ce qui s'y trouve de véritablement estimable se réduit à une *Fuite d'Égypte* de M. Pierre, encore la Vierge est-elle trop longue; à quatre portraits en pastel de M. de La Tour; à un à l'huile de M. Tocqué; à un *Faune* de marbre de M. Saly, qui est peut-être le morceau le plus fini qui ait jamais été fait dans ce pays-ci ; et enfin à trois estampes de M. Dupuis. Je n'entre pas dans un plus grand détail. L'aveu que je suis obligé de faire me coûte trop pour pouvoir m'y arrêter.

CIV

20 septembre 1751.

D'Auvigny, écrivain fécond et facile, mais diffus, peu correct et sans goût, avait commencé un ouvrage intitulé *les Vies*

des hommes illustres de la France[1], et en avait publié quatorze ou quinze volumes quand il fut tué à la bataille de Dettingen. Cet ouvrage, dont l'idée était heureuse, et qui avait assez réussi, malgré le peu de soins avec lequel il avait été fait, a été continué par l'abbé Pérau, qui vient de publier les dix-huitième et dix-neuvième volumes. Quoique le continuateur soit fort supérieur au premier auteur, il est encore bien loin du degré de perfection qu'exigent les lecteurs les moins difficiles. Il a la maladresse de s'appesantir sur les détails et de mal choisir les faits éloignés qu'il fond dans ses vies pour les étendre et les ennoblir. Son style est souvent traînant et toujours négligé et monotone. Il fait peu de réflexions, et celles qu'il fait assomment, parce qu'elles sont triviales ou déplacées. Ses portraits n'ont rien de piquant, et ses héros sont tous fondus au même moule. Les deux volumes que j'ai l'honneur de vous annoncer sont remplis par la vie du duc de Mayenne, c'est-à-dire par l'histoire de la Ligue.

— Un jeune homme, dont je ne sais pas le nom, avait fait une petite comédie intitulée *les Colifichets*[2], qu'on a refusé de jouer. L'auteur a fait imprimer sa pièce et a mis à la tête une préface où tous les Comédiens sont extrêmement maltraités. Au milieu d'un tas d'injures grossières, on a trouvé quelques plaisanteries très-heureuses, mais qui ne pouvaient plaire qu'à ceux qui connaissent le jeu et souvent la personne de nos acteurs. La petite comédie tourne en ridicule notre goût pour des bagatelles. Il est certain que nous sommes très-comiques, mais le poëte n'a pas saisi le côté plaisant, moins faute d'esprit que d'usage du monde. Son style est quelquefois ingénieux, mais obscur, dur et entortillé. Du reste, nul plan et point de liaisons entre ces différentes scènes, encore moins de dialogue.

— L'abbé Lambert, auteur d'une mauvaise *Histoire naturelle, civile, religieuse, etc., de tous les peuples du monde*, vient de publier une *Histoire littéraire du règne de Louis XIV*, en trois volumes in-4°. C'est un beau plan fort mal exécuté : 1° ce sont les éloges des hommes célèbres dans un art ou dans une science, et il ne fallait pas faire des éloges qui ennuient tou-

1. Commencée en 1737 et continuée jusqu'en 1757, par Pérau et par Turpin, la collection forme 27 volumes in-12.

2. (Par Barret de Villancourt selon le catalogue Soleinne.) 1751, in-12.

jours, mais des histoires qui instruisent; 2° c'est l'histoire des personnes dont on est peu curieux en général, et il fallait faire l'histoire des ouvrages; 3° on n'envisage les hommes que par leurs actions extérieures, et on ne pense pas à développer leur caractère; 4° ce sont des louanges pures et on ne se permet jamais le moindre reproche ni la plus légère critique; 5° enfin l'ouvrage est lourd, monotone et manque de correction et de goût. Il a pourtant un beau côté. L'auteur a voulu exposer les progrès que chaque art et chaque science ont faits sous le règne dont il écrit l'histoire. Pour parvenir à exécuter, comme il faut, cette partie importante de son plan, il s'est adressé à ceux qui ont le plus de réputation dans un art ou dans une science. Ces illustres l'ont bien servi, et cette partie de son ouvrage est très-précieuse.

— Il y a quelques années que M. Cartaud de La Villate publia un ouvrage intitulé *Essai historique et philosophique sur le goût* [1]. Ce livre fit alors beaucoup de bruit; il est tombé depuis dans l'oubli. On vient de le réimprimer, et il fait presque autant de sensation que la première fois. Cet ouvrage me paraît pourtant d'une nature à ne remuer qu'une fois le public. L'auteur fait à peu près l'histoire de l'esprit humain, en morale, en politique, en philosophie, et surtout en bel esprit. Tous les siècles se présentent à lui successivement, et ils sont tous peints d'un coup de pinceau. Ne vous attendez pas à un livre fait géométriquement, philosophiquement, raisonnablement même; l'auteur est dans un délire continuel. Son style vif, rapide et saillant marche au hasard; c'est un malade qui fait quelquefois de beaux songes, et des songes quelquefois extravagants. On ne peut avoir guère plus d'imagination et moins de jugement qu'en a M. Cartaud. A côté des choses les plus sublimes, vous trouverez les idées les plus burlesques. C'est un écrivain original qui ne s'est point proposé de modèle, et qui, je crois, n'en servira à personne.

— Nous ignorions que la Perse eût produit des poëtes. La fantaisie prend à un de nos savants de traduire cinq vers d'un versificateur de ce pays-là, nommé Suzano, et aussitôt nos dames s'affolent des poëtes persans. La première chose qu'elles

1. La première édition est d'Amsterdam, 1736, in-12.

vous demandent depuis huit jours est celle-ci : « Avez-vous lu les vers persans ? » Ce goût pour la Perse ne durera pas, je crois, et je vous en fais juge :

Bonté divine! ô Providence!
J'ai quatre choses à t'offrir
Qui ne furent jamais dans ton trésor immense :
Mon néant et mon indigence,
Mes péchés et mon repentir.

— Les dévots, alarmés des principes répandus dans la tragédie de *Mahomet*, firent si bien, dans sa nouveauté, qu'elle fut arrêtée après trois représentations. Depuis ce temps-là, cette très-belle pièce n'a pas été jouée à Paris. Le magistrat vient d'accorder la permission de la reprendre. Les ennemis de M. de Voltaire, alarmés du succès qu'ils prévoient bien qu'aura ce grand ouvrage, commencent à se remuer. Voici une plaisanterie qu'ils font courir, et qui fait le sujet de tous les entretiens. Pour y entendre quelque chose, il faut savoir que le pape a écrit une lettre obligeante à M. de Voltaire sur son *Mahomet*.

« Messieurs et mesdames,

« Vous êtes avertis que le grand *Mahomet*, qui avait été banni de France après avoir été exposé pendant trois jours à la risée du public, s'étant rendu à Rome pour y gagner le jubilé, a été absous par notre très-saint père le pape, en sorte qu'il est revenu dans cette capitale, où il opérera des merveilles que l'esprit peut-être ne comprendra pas, mais qui n'en seront pas moins admirables pour tous ceux qui, à l'exemple du vénérable frère Nicaise[1], les considéreront avec les yeux de la foi.

« La liste des miracles qu'il doit faire se trouve chez la veuve Denis[2] ; le convulsionnaire[3] continuera pour lui ses exercices. Les femmes grosses sont surtout invitées à le venir voir. »

1. M. d'Argental. (Raynal).
2. Nièce de Voltaire (Id.).
3. Le Kain, acteur forcé et horrible. (Id.).

— Le premier volume de l'*Encyclopédie*, qui avait d'abord très-bien réussi, est presque généralement bafoué. On ne voit de ces révolutions qu'en France.

— Les comédiens italiens jouent depuis quelques jours une pastorale, intitulée *les Amours champêtres*[1], qui attire tout Paris. Elle est de M. Favart, fort connu par des opéras-comiques et des parodies. Le sujet en est simple. C'est une bergère aimée d'un petit-maître fort volage, d'un paysan très-jaloux, et d'un berger fort tendre qu'elle préfère aux deux autres en leur disant qu'ils aiment trop ou trop peu. Ce petit ouvrage, qui est en chant et en vaudevilles, est mal coupé, mal conduit, et fort froid. Du reste, les détails en sont ingénieux, fins et pourtant naturels.

— Depuis que j'ai écrit que la reprise de *Mahomet* avait été permise par le magistrat, les choses ont changé de face. M. de Crébillon, censeur des ouvrages de théâtre, a refusé son approbation. Le public soupçonne du mystère dans cette conduite.

CV

4 octobre 1751.

Il semble qu'à mesure qu'on respecte davantage la personne de M. de Fontenelle, on fasse moins de cas de ses ouvrages et qu'il n'acquière de la considération qu'aux dépens de sa réputation. Nos dames s'arrachent plus que jamais cet illustre vieillard; elles le trouvent gai, galant, aimable, et comme il est fort sourd, elles aiment mieux crier à pleine tête que de ne le pas avoir, que de le laisser échapper ou de ne le pas arracher à d'autres. L'auteur, depuis un ou deux ans, est traité moins favorablement que l'homme. On convient assez généralement qu'il a porté dans les sciences une méthode qui n'y était pas, et qu'il possède ce qui s'appelle le bel esprit au plus haut point; mais on lui refuse la chaleur, l'imagination, le naturel et toute sorte

1. Représentée pour la première fois le 2 septembre 1751; il en existe plusieurs éditions.

de génie, même de talent. Il y a longtemps qu'on fit la généalogie du mauvais goût qui s'est répandu dans notre littérature. On y disait que Fontenelle avait engendré Marivaux, Marivaux Moncrif, etc. Cette opinion n'est pas celle de M***, qui prétendait que M. de Fontenelle était chef d'un parti dont il n'était point. Un homme d'esprit soutient que M. de Fontenelle est naturellement non naturel.

Les admirateurs de M. de Fontenelle viennent de publier son éloge pour soutenir cette réputation qui est en si grand péril[1]. Ils prétendent prouver, par les morceaux qu'ils copient de ses ouvrages, que c'est un écrivain plein de lumières et d'agrément, et qu'il a excellé dans tous les genres dans lesquels il a daigné s'exercer. Cet éloge est mal écrit et de mauvais goût. J'y ai pourtant relevé trois ou quatre faits que vous ne serez pas fâchée de trouver ici.

M. de Fontenelle, se trouvant chez M. Titon du Tillet, s'écria, en voyant le beau buste de Despréaux par Girardon : « Je ne m'en dédie pas, et le duc de Montausier avait raison : il faut le couronner de lauriers et l'envoyer aux galères. »

Un étranger, en entrant dans Paris, demande à la barrière la demeure de M. de Fontenelle, curieux au dernier point de voir cet homme illustre. Les commis, fort embarrassés et ne pouvant résoudre la difficulté, lui disent nettement qu'ils n'en savent rien. « Comment, reprit avec colère l'étranger, vous n'en savez rien? Vous voulez donc vous moquer de moi? — Non, monsieur, disent humblement les commis. — Ah! c'est affreux, s'écrie-t-il plus en colère que jamais, il ne sera pas dit que vous me célerez plus longtemps la demeure de ce grand homme. » Déjà il s'apprêtait à battre ces pauvres gens, il ne se pouvait plus retenir; on vient au secours, et la chose ne va pas plus loin. L'étranger, furieux, continue son chemin, en ne cessant de répéter : « Quoi donc, aux barrières, ne pas savoir la demeure de M. de Fontenelle! Quelle ignorance! c'est un homme connu de tout l'univers. »

L'abbé Régnier, secrétaire de l'Académie française, dans une assemblée nombreuse, faisait dans son chapeau la collecte

1. *Lettres sur M. de Fontenelle* (par d'Aquin de Château-Lyon). Paris, 1751, in-12.

d'une pistole que chaque académicien s'était engagé de fournir pour certaine affaire. N'ayant pas vu donner un de ces messieurs qui était fort avare, il la lui demanda. Celui-ci assura très-fort qu'il l'avait mise dans le chapeau. « Je le crois, dit l'abbé Régnier, mais je ne l'ai pas vu. — Et moi, ajouta M. de Fontenelle, je l'ai vu, mais je ne le crois pas. »

— On vient d'imprimer à Paris, sous le titre d'*Essai de cosmologie*, un ouvrage de M. Maupertuis, qui avait paru, je crois, à Berlin[1]. Le but de ce livre est de démontrer l'existence de Dieu par les lois du mouvement et du repos. L'auteur est si amoureux de sa preuve qu'il a entrepris de prouver la faiblesse de la plupart de celles qu'on apporte en faveur d'une aussi grande vérité. On a trouvé que M. de Maupertuis avait plus de talent pour détruire que pour édifier; son livre ne fait pas grand bruit à Paris.

— Jusqu'ici la musique n'a eu que deux modes, le majeur et le mineur. Un de nos musiciens, appelé Blainville, prétend en avoir trouvé un troisième qu'il appelle *mixte*. On commence à se partager assez vivement sur cette découverte; les uns prétendent qu'elle est fort belle, les autres que c'est peu de chose, et les derniers que ce n'est qu'un chant en usage dans quelques églises d'Allemagne. L'Académie des sciences vient de se déclarer pour M. Blainville qui, en conséquence d'un suffrage aussi imposant, vient de faire graver une symphonie où il a employé son mode. La musique est précédée d'une espèce de dissertation assez curieuse.

— La naissance du duc de Bourgogne n'a pas été dignement célébrée. Les poëtes qui ont travaillé n'ont pas réussi; rien de ce qui a paru n'a vécu vingt-quatre heures. On nous a donné du boursouflé pour du grand, du burlesque pour du plaisant, du plat pour du naturel. La cour a heureusement mieux pensé en cette occasion que nos beaux esprits. Il y a eu un ordre à toutes les villes du royaume de marier de pauvres filles avec les fonds qu'on destinait à des fêtes publiques. Cet arrangement est d'autant plus sage que nous manquons d'habitants depuis la révocation de l'édit de Nantes. Je me souviens, à ce

1. La première édition est en effet de Berlin, 1750, in-8. Les bibliographes ne mentionnent pas celle de Paris.

propos, d'un mot qui peut-être ne vous déplaira pas. Un Français ridiculement glorieux insultait un Allemand sur les défaites qui précédèrent la paix de Ryswick : « Monsieur, lui dit sagement l'Allemand, il faudra bien du temps pour que vous nous tuiez autant d'hommes que vous nous en avez envoyés. »

— J'ai eu l'honneur de vous annoncer un commencement d'examen du plus célèbre ouvrage de M. de Montesquieu, sous le titre ridicule *l'Esprit des lois quintessencié*; cette critique vient d'être finie. L'abbé de Bonnaire, qui en est l'auteur, n'a pas mis tant de petites chicanes, de métaphysique scolastique, d'aigreur et de mauvaise foi à la fin qu'au commencement. Le critique n'est pas un sot, il s'en faut bien, mais il n'a aucune élévation dans l'esprit et il semble qu'il faille y en avoir beaucoup pour sentir tout le bon de *l'Esprit des lois*. Comme il n'y a ni suite, ni méthode, ni souvent clarté dans ce magnifique ouvrage, il ne sera jamais admiré des pédants.

— On vient de recueillir en quatre volumes les ouvrages du bonhomme Danchet, de l'Académie française. Le premier volume contient quatre tragédies sans génie et sans caractère, faiblement et froidement écrites. Elles ont pourtant réussi au commencement de ce siècle, parce qu'il faut des nouveautés aux Français, et que, depuis que Racine a quitté la carrière du théâtre jusqu'à ce que Crébillon y soit entré, la scène a toujours été en proie à de mauvais poëtes. Le deuxième et le troisième volumes sont remplis par des opéras assez bien écrits, mais mal imaginés et mal conduits; j'en excepte *Hésione* et *Tancrède*. Le quatrième volume est consacré à de petites pièces de poésie, les plus froides, les plus plates et les plus insipides que j'aie jamais lues.

— Enfin, après autant de négociations qu'il en aurait fallu pour décider des intérêts de toute l'Europe, le *Mahomet* de M. de Voltaire a été représenté[1]. Tout le monde a pensé ce que M. de Fontenelle a dit : « C'est un ouvrage horriblement beau. »

— L'Opéra donne depuis quelque temps un petit acte qui réussit sous le nom de *la Guirlande, ou les Fleurs enchantées*[2].

1. Le 30 septembre 1751.
2. Représenté le 21 septembre 1751.

Le poëme, dont l'idée est plus jolie qu'heureusement exécutée, est de M. Marmontel; la musique, qui est de M. Rameau, est pleine de ressouvenirs. Ce grand musicien, contre sa coutume, a fait du bon récitatif, mais sa musique instrumentale est faible et sans traits de génie. J'en excepte un pas de six, dans le divertissement, qui est très-agréable.

CVI

18 octobre 1751.

Notre littérature continue à être stérile, et le sera jusqu'à la Saint-Martin. Voici le peu que j'ai pu recueillir de mes relations ou de mes lectures.

—Le roi Stanislas a commencé à écrire en notre langue depuis quelques années. Son premier ouvrage roulait sur le gouvernement de Pologne. Il y exposait dans la première partie le plan de ce gouvernement; dans la deuxième, les vices qu'il y trouvait; dans la troisième, les remèdes qu'il aurait voulu y appliquer. Ce livre n'est point d'un homme de génie; je n'y ai pas trouvé de ces réflexions lumineuses ou profondes qui caractérisent les législateurs et les esprits d'un ordre supérieur. C'est la sagesse, la vérité et l'ordre qui font le mérite de cette production politique. L'ouvrage est d'ailleurs écrit purement, naturellement, élégamment même. On prétend que le chevalier de Solignac, auteur d'une *Histoire de Pologne,* revoit le style du roi Stanislas, dont il est le secrétaire; ce prince a fait depuis quelques discours qui respirent l'amour de l'humanité et des bonnes mœurs. C'est le jugement plutôt que l'imagination qui fait le mérite de ces petites compositions. L'ouvrage qui me donne occasion de vous parler du roi Stanislas est une réponse à un discours de M. Rousseau sur cette question : Si le rétablissement des arts et des sciences a contribué à épurer les mœurs. M. Rousseau ayant soutenu que les sciences et les arts avaient corrompu les hommes, le roi de Pologne l'a réfuté. Son discours est superficiel et diffus; la réponse que vient d'y faire M. Rousseau, de Genève, est pleine d'une force très-singulière, que cet écrivain doit bien pour le moins autant à son

humeur qu'à son génie. Sa misanthropie le jette souvent dans des déclamations vagues, et ne lui a pas permis de voir, ce me semble, que l'état de la question n'était pas établi. Veut-il ou ne veut-il pas abolir tout à fait les sciences afin de rendre les hommes plus vertueux? C'est ce que je n'ai jamais pu comprendre en lisant le second ouvrage qu'il a publié sur cette matière.

— Les jésuites de Paris ont donné une fête très-brillante à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne. Ils ont gâté un spectacle fort agréable par un gros recueil de vers hébreux, grecs, latins, allemands et français les plus burlesques qui aient jamais été faits. Depuis que ces Pères ont quitté l'érudition pour le bel esprit, ils ont perdu tout ce qu'ils avaient acquis de réputation dans la littérature. Les gens comme eux, qui vivent dans la solitude, peuvent bien compiler des faits et coudre des passages; il faut nécessairement vivre dans le monde pour avoir du goût.

— Il parut, il y a trois ou quatre ans, le commencement d'un livre intitulé *Traité sur la manière de lire les auteurs avec utilité*[1]. On vient d'en imprimer la suite et la fin. Le premier volume enseigne à concevoir, à réduire et à développer; le deuxième à juger en général de ce qu'on lit; le troisième à appliquer aux différents ouvrages de littérature les principes généraux qu'il a établis dans le second. L'auteur de cet ouvrage connaît les règles; il définit bien, ce qui est rare; ses discussions sont d'une bonne logique, et quelquefois d'une métaphysique assez déliée. L'antiquité lui est familière, et il a quelquefois du nerf et du courage dans l'esprit. Cependant je n'aime pas son livre parce qu'il est sec, qu'il a une forme trop scolastique et qu'il est quelquefois diffus, en ce sens qu'on y trouve des réflexions qui n'échappent à personne. Je suis d'ailleurs persuadé que les règles ne servent pas plus pour juger ou pour composer que les cartes pour voyager. C'est dans son génie ou dans ses propres réflexions qu'on trouve ses pensées et ses raisonnements.

— On vient de traduire en notre langue une *Histoire navale d'Angleterre depuis la conquête des Normands, en 1066, jusqu'à*

1. (Par Bardon-Duhamel.) 1747, 3 vol. in-12.

la fin de l'année 1734. Cet ouvrage[1] forme trois gros volumes in-4°. Les défauts de l'auteur sont : 1° de ne pas assez lier les faits; 2° de donner à des faits peu importants autant d'attention qu'aux événements décisifs; 3° d'entrer dans des détails de gazetier plutôt que d'historien ; 4° de jeter dans des notes fort longues ce qu'il était possible, aisé même, de fondre dans le texte; 5° d'écrire d'une manière trop sèche, et de n'être pas sans partialité. Le traducteur n'a pas embelli son original, il l'a même défiguré autant que la chose était possible. Ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire n'empêche pas que le livre que je vous annonce n'ait de bons côtés. On y prend une connaissance exacte des forces navales et des colonies de l'Angleterre. On y trouve éclaircies beaucoup d'expéditions dont on ne prend ailleurs que des idées confuses. On voit comment le commerce des Anglais s'est formé insensiblement. Les écrivains anglais, tout occupés du fond de leurs livres, en négligent souvent la forme. L'*Histoire navale* en est une nouvelle preuve.

— Voici une misère fort mal écrite qui fait du bruit à Paris, je n'en sais pas la raison; je sais seulement que cela est.

SECRETS DES FRANCS-MAÇONS.

« Adoniram était l'intendant des ouvrages que le roi Salomon faisait faire pour bâtir le temple de Jérusalem.

« Les francs-maçons ont voulu parler de cet homme qui est mentionné dans le livre III des Rois, chapitres IV, verset 6, et V, verset 14. Selon l'hébreu, il était fils d'Abdas ou Habdas; il était *super tributa*, selon la Vulgate, et il commandait les dix mille Israélites que l'on envoyait chaque mois au mont Liban pour travailler aux carrières. Il y avait trois ordres d'ouvriers qui recevaient deux sortes de payement pour leurs journées. Afin de les reconnaître, et pour que ceux de la seconde classe n'usurpassent point le payement de la classe supérieure, on donna à chaque ordre un mot du guet et on ne les payait que quand ils disaient ce mot. Cela allait bien, lorsque quelques ouvriers des basses classes, qui voulaient usurper une plus forte paye, for-

1. (Traduit de l'anglais de Th. Lediard, par P.-F. de Puisieux.) Lyon, 1751, 3 vol. in-4.

mèrent le dessein d'arracher d'Adoniram le secret, et de le tuer ensuite. Le mot de la première classe était *Jéhova.* Ils se disposèrent vers les quatre parties du monde dans un lieu par lequel Adoniram devait nécessairement passer, et effectivement ils tuèrent cet homme et l'allèrent enterrer avec ses habits dans un lieu où ils plantèrent une branche d'acacia. Après l'avoir bien cherché, on le trouva lorsqu'il était déjà pourri. On commença par lui tirer le doigt indice qui, étant pourri, sortit aussitôt, puis le second doigt, etc., et alors on dit *Machenac*, c'est-à-dire il est pourri; et ce mot devint le mot du guet de la première classe, à la place de *Jéhova,* car on craignait que l'on eût tiré le vrai secret d'Adoniram avant que de le faire mourir. De là vint la manière de saluer des francs-maçons, qui prennent le doigt indice d'abord seul, puis le doigt indice avec celui du milieu, puis toute la main jusqu'au poignet en la serrant en griffe. Ils ont encore un serment en mettant la main sur le cœur du jurant, puis au gosier comme pour s'étrangler, comme pour protester de leur fidélité à conserver le secret. Ils font une représentation du tombeau d'Adoniram pour laquelle ils ont quelquefois emprunté des draps mortuaires des églises : ils sont tous autour, avec une gravité affectée, l'épée à la main, et quand cela fait peur aux sots et qu'ils veulent se sauver, on les prend et on les fouette sur le derrière d'une étrange façon. Le nommé Guyard, fils d'un médecin de Sens, a été fouetté si cruellement qu'il fut plusieurs jours sans pouvoir s'asseoir. Ils ont entre eux un argot ou jargon dont tous les termes doivent avoir une allusion aux termes du métier de maçon. Ils ont aussi une façon d'écrire qui leur est particulière en des caractères qui ont quelque ressemblance avec les lettres hébraïques.

« Ces gens affectent une grande égalité entre eux et disent que les rois, les souverains et les dames ne peuvent pas entrer dans leur ordre parce qu'on ne peut pas conserver l'égalité avec ces personnes. Ils ont encore une manière de se saluer, de se reconnaître de loin et d'arranger l'équipage de leurs chevaux.

« On a su cela par un manuscrit qu'avait un marchand de drap dans la rue des Prouvaires, confrère de l'ordre. Sa femme le prit et le fit copier par un de ses amis; cela était conforme à un autre écrit que portait avec lui un autre confrère, et qu'il oublia dans une maison.

« M. Lambert de Thorigny, mort vers 1748, a dit à peu près la même chose quand on lui en a parlé, mais il a ajouté que chez les grands seigneurs et certains *Magni Magnats* tout cela était un prétexte pour couvrir de la sodomie; qu'à la vérité le plus grand nombre ne cherchait qu'à se réjouir et faire bonne chère, mais qu'il n'en croit pas moins certain que chez plusieurs c'était une couverture pour cacher la débauche la plus abominable. Ces scélérats sont fort vindicatifs. Ils menacent d'exterminer ou de faire tout le mal possible à ceux qui révéleront leurs secrets, même quand ils n'auraient pas été reçus dans leur corps. Cela est très-certain, on devrait, sans pitié, abîmer ces assemblées exécrables, comme on a fait dans les États du pape, qui est venu à bout de les détruire complétement.

« Ils ont pour règle, dans leurs réceptions, de ne porter sur eux aucun métal. Un récipiendaire, qui avait à sa culotte un de ces boutons de cuivre usités depuis peu, fut pressé par le maître de la loge, homme fort sérieux, d'ôter ces boutons. L'autre, qui vit que sa culotte tomberait sur ses talons, se mit en colère et dit qu'il voyait bien qu'on avait raison de dire que les francs-maçons étaient des sodomistes. »

— De tous les vers qui ont été faits à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne, voici les seuls qui aient fixé l'attention publique. Ils sont réellement d'une femme jeune, belle, vertueuse, qui avait été choisie pour être nourrice du jeune prince, et qui a été renvoyée.

PLACET A M. LE DUC DE BOURGOGNE

PAR Mme DE CUP...

Précieux rejeton du plus beau sang du monde,
Digne présent des cieux, si longtemps attendu,
Cher prince, à ta grandeur que ton bonheur réponde:
Puisse-t-il égaler tout l'amour qui t'est dû !

L'univers retentit de nos chants d'allégresse,
Du plus aimé des rois tu combles les désirs;
Pour toi, dans tous les cœurs, éclate la tendresse,
Dans des moments si chers fais grâce à nos soupirs.

Jalouse d'avoir soin d'une si belle vie,
J'osai briguer l'honneur de te donner mon sein;

Sur ce flatteur espoir j'ai quitté ma patrie,
Mais le sort a trahi mon généreux dessein.

Seul reste infortuné du nom de ses ancêtres
Que six rois, tes aïeux, ont jadis illustré,
Mon époux, pour servir et l'État et ses maîtres,
N'a rien que son courage et leur zèle épuré.

Auprès de ton berceau nous cherchons un asile :
A cette ambition j'ai tout sacrifié,
Mon malheur m'en éloigne et mon zèle inutile
Ne m'offre désormais d'appui que la pitié.

A deux jeunes époux que ta voix enfantine
Daigne, race des dieux, prêter l'heureux secours ;
Intéresse pour nous cette auguste héroïne
A qui la France doit et sa joie et tes jours.

Ainsi puisse le ciel faire de tes années
Un long tissu de gloire et de prospérités;
Et mon fils, né pour voir tes hautes destinées,
Même au prix de son sang te payer tes bontés!

CVII

1er novembre 1751.

On vient d'imprimer à Paris une brochure de M. Formey, secrétaire de l'Académie de Berlin. Elle est intitulée *Système du vrai bonheur*[1]. L'auteur se propose d'y prouver que le bonheur ne consiste ni dans les richesses, ni dans les honneurs, ni dans les plaisirs des sens, mais dans l'accomplissement des devoirs, dans l'amour de l'Être suprême et l'espérance des biens futurs. L'auteur entre d'abord dans un enthousiasme qu'il soutient très-bien jusqu'à la fin, et il y a de la chaleur, du nombre, de l'élévation et quelquefois du sentiment dans son ouvrage. C'est dommage qu'il soit défiguré par un assez grand nombre de germanismes et d'expressions mauvaises ou hasardées. D'ailleurs il ne fait pas assez sentir les liaisons qu'ont entre elles les matières qui font le sujet de sa méditation. Ce défaut donne à

1. La première édition est d'Utrecht, 1750, in-12.

cette production un air décousu qui déplaît aux gens raisonnables.

On a publié dans le même temps un autre ouvrage du même auteur sous ce titre : *Essai sur la perfection, pour servir de suite au mystère du vrai bonheur*[1]. L'auteur donne une idée de la perfection. Il prescrit des règles de perfection et il propose un modèle de perfection. Tout cela est maigre, sec, décharné, trivial, et quelquefois obscur. On n'imaginerait jamais que le *Système du vrai bonheur* et l'*Essai sur la perfection* fussent du même auteur. Le premier de ces deux ouvrages n'est pas estimé, et le second est souverainement méprisé.

— L'évêque du Puy, frère de M. Le Franc, vient de publier un livre intitulé *Questions diverses sur l'incrédulité*[2]. Voici ces questions : 1° Y a-t-il de véritables incrédules? 2° Quelle est l'origine de l'incrédulité? 3° Les incrédules sont-ils des esprits forts? 4° L'incrédulité est-elle incompatible avec la probité? 5° L'incrédulité est-elle pernicieuse à un État?

Quoique cet ouvrage ne forme qu'un petit volume, il est plein de longueurs, de répétitions, de mauvais raisonnements. Son style est simple, net et même élégant. Il n'a ni érudition, ni métaphysique; or, un livre sur la religion ne peut être estimable que par les recherches ou les raisonnements. L'auteur ne met ni hauteur ni humeur dans sa manière d'attaquer les incrédules, ce qui prouve un cœur bien fait; cette modération est très-rare dans des controversistes.

— Nous avons toujours aimé le style épistolaire en France, et nous avons d'assez bonnes lettres à peu près dans tous les genres. Le meilleur modèle qu'il y ait jamais eu pour les lettres d'affaires, c'est, je crois, le cardinal d'Ossat. Quoique celles du cardinal Mazarin soient d'une grande netteté, elles me paraissent très-inférieures. Celles du comte d'Estrades sont fort au-dessous des unes et des autres. Parmi les lettres de galanterie, je crois qu'il n'y en a pas de comparables à celles d'Héloïse et d'Abélard; jamais la passion ne s'est exprimée si naturellement et si fortement. Celles de M. de Fontenelle sont d'une sécheresse et d'un précieux insupportables. Pour celles de Crébillon fils, elles

1. Utrecht, 1751, in-8.
2. Paris, 1751 in-12. Plusieurs fois réimprimées.

sont d'une très-petite manière et c'est, sans difficulté, le plus faible ouvrage de ce voluptueux écrivain. Les lettres de Voiture et de Balzac sont les seules lettres de pur bel esprit qui me soient connues. Celles du premier sont écrites avec une liberté pleine de contrainte, un enjouement qui ne se communique point, un agrément qui n'a rien de naturel et un esprit qui sent toujours la pointe et le jeu de mots. Pour Balzac, il parle d'une fourmi avec le même enthousiasme que de l'univers, et à son laquais comme au premier monarque du monde. Cette pompe de style, qui a si fort nui à la réputation de cet écrivain parce qu'on l'a trouvée déplacée dans des lettres, a été extrêmement utile à notre nation; c'est Balzac qui a formé notre langue. Trois auteurs de réputation ont écrit des lettres de spiritualité. Celles d'Arnaud d'Andilly sont plates, celles de l'abbé Duguet précieuses, et celles de M. de Fénelon très-métaphysiques et très-sèches. On a été d'autant plus étonné de trouver ces défauts dans les lettres de ce grand prélat, que c'était peut-être l'âme la plus noble et la plus sensible qu'il y ait jamais eu. Les lettres d'usage les plus connues sont celles de Bussy-Rabutin, écrites avec beaucoup de naturel et de politesse; celles de Mme de Sévigné, au-dessus de tout ce qui existe par le sentiment, et celles de Fléchier, qui ressemblent trop à ses oraisons funèbres pour être bonnes; c'est le même tour, le même art, le même nombre.

J'ai l'honneur de vous rappeler toutes ces choses à l'occasion d'un *Recueil de lettres*[1] qu'on vient de publier; elles sont de M. de La Rivière, gendre du fameux Bussy-Rabutin. On a mis à la tête une très-longue, très-obscure et très-ennuyeuse préface, où l'on fait l'histoire du mariage de l'auteur avec la fille de Bussy. Le seul morceau qui mérite d'être lu, c'est un factum charmant du gendre contre le beau-père. Vous trouverez dans ces lettres de l'esprit, du pillage, des répétitions, des polissonneries, de la dévotion, de la médisance, et beaucoup d'honneur. A tout prendre, le public se serait bien passé de cette nouveauté. Elle fait du bruit parce que l'auteur était fort connu, mais elle n'est point estimée.

1. *Lettres choisies de M. de La Rivière* (avec une notice sur sa vie par Michault). Paris, 1751, 2 vol. in-12.

CVIII

15 novembre 1751.

Ce n'est qu'avec beaucoup de confusion que je vous avoue qu'il n'a paru ni bon ni mauvais livre, ni grande ni petite brochure à Paris depuis quinze jours. Cette stérilité est si rare que je ne me souviens pas d'en avoir encore été le témoin. Les Comédiens français ont donné, il est vrai, une nouvelle pièce en trois actes, intitulée *le Valet maître*[1], mais c'est quelque chose de si insipide et de si peu vraisemblable que j'aime mieux renoncer à l'honneur de vous en entretenir que de vous fatiguer par les détails d'une pièce si misérable.

— Un événement public et important a occupé tous les esprits. Il y a quelques années que la convalescence du roi occasionna des fêtes sans nombre et très-brillantes. Les fermiers généraux, pour se distinguer des autres, marièrent un certain nombre de filles. Un particulier, nommé Fournier, a laissé depuis, en mourant, de quoi faire cent vingt mariages. Heureusement pour l'honneur de notre nation, cette idée pleine de sagesse et d'humanité a réussi. Toutes les villes du royaume emploient à une action si noble ce que la naissance du duc de Bourgogne leur aurait fait dépenser en pétards et en fusées. La capitale a donné l'exemple. Mardi 9 du mois, on célébra à la même heure, avec toute la pompe imaginable, six cents mariages dans les différentes paroisses de Paris. La dot est de cent écus, sans compter les habits et les frais de noce. Tout le monde a voulu contribuer à l'agrément de la fête, ou en envoyant du gibier, ou en prêtant des hôtels, ou en envoyant des carrosses. Les poëtes, qui ne pouvaient rien faire de tout cela, ont fait des vers, la plupart mauvais. Voici les deux vaudevilles qui ont eu le plus de cours; ils sont de M. Soret, qui a remporté au mois d'août le prix de prose à l'Académie française.

1. Par Moissy. Représentée le 6 octobre 1751, et imprimée la même année in-12.

VAUDEVILLE

SUR L'AIR : *Joseph est bien marié.*

Le Dauphin est bien marié, } *Bis.*
Vive sa chère moitié !
Cette adorable princesse
Répand partout l'allégresse,
Les biens, la félicité;
Le Dauphin est bien marié.

Que, d'accord avec nos voix, } *Bis.*
Nos cœurs expriment cent fois
Le zèle qui nous dévore,
Et recommençons encore
Quand nous aurons bien chanté :
Le Dauphin est bien marié.

Ma princesse, en vérité, } *Bis.*
Le royaume est enchanté,
Car jamais la politique
N'a fait pour la république
Un coup d'État si marqué.
Le Dauphin est bien marié.

La douceur et la bonté, } *Bis.*
La sagesse et la beauté,
Ornent bien une couronne;
Mais pour affermir le trône
Il faut la fécondité.
Le Dauphin est bien marié.

Le ciel, pour nous déclaré, } *Bis*
Nous assiste par degré:
Le soleil qui vient d'éclore
Fut annoncé par l'aurore
Que nous eûmes l'an passé.
Le Dauphin est bien marié.

Mais ce nouvel héritier } *Bis.*
Ne sera pas le dernier;
Car Dieu promet aux bons princes
Qu'il étendra leurs provinces
Avec leur postérité.
Le Dauphin est bien marié.

Un jour, puissent nos neveux } *Bis.*
Autant que nous être heureux!

L'auguste enfant qui respire
Sera digne de l'empire
S'il tient de sa parenté.
Le Dauphin est bien marié.

Vive et triomphe sans fin } *Bis.*
Notre glorieux Dauphin !
Si son triomphe est durable
Comme son cœur est aimable
C'en est pour l'éternité.
Le Dauphin est bien marié.

A l'objet de ses amours } *Bis.*
Que Dieu donne de longs jours !
Qu'il bénisse la Pologne
Pour le beau duc de Bourgogne
Qu'elle nous a procuré !
Le Dauphin est bien marié.

De ces illustres époux } *Bis.*
Le bonheur tombe sur nous.
Le fruit de leur hyménée
A fait notre destinée.
Buvons tous à leur santé.
Le Dauphin est bien marié.

AUTRE VAUDEVILLE.

SUR L'AIR : *Où s'en vont ces gais bergers?*

Voici le jour fortuné
De notre mariage :
Au prince du Dauphiné
Rendons un juste hommage,
Et chantons le petit nouveau-né
Qui nous met en ménage.

A l'amour, à la gaité,
Puisque tout nous engage,
Triomphons en liberté
Et faisons grand tapage,
Pour chanter le petit nouveau-né
Qui nous met en ménage.

De son aïeul bien-aimé
L'invincible courage
Et l'ineffable bonté
Seront son apanage,

Célébrons le petit nouveau-né
Qui nous met en ménage.

Son bras sera redouté
Jusque chez le sauvage,
Et son cœur sera fêté
Jusqu'au dernier rivage.
Célébrons le petit nouveau-né
Qui nous met en ménage.

Du père qui l'a formé
C'est la vivante image:
Il sera bien renommé
S'il devient aussi sage.
Célébrons le petit nouveau-né
Qui nous met en ménage.

Quel temps de prospérité
Cet enfant nous présage!
De notre félicité
Son nom seul est le gage.
Célébrons le petit nouveau-né
Qui nous met en ménage.

Souvent le soleil levé
Ne chasse point l'orage;
Mais quand un Bourbon est
Il n'est plus de nuage;
Célébrons le petit nouveau-né
Qui nous met en ménage.

Puisse l'univers charmé
Être son héritage,
Et son règne confirmé
S'étendre au dernier âge!
Célébrons le petit nouveau-né
Qui nous met en ménage.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres tint sa séanc publique le 1er. La première dissertation roula sur le théâtre d Curion, qui contenait soixante mille hommes et qui tournai pourtant sur un pivot. Le comte de Caylus en expliqua savam ment, mais un peu obscurément, la mécanique; l'abbé Le Beu prouva ensuite que la reine Pédauque, dont on voit la figur sur tant de portails d'église, était la reine de Saba; ce savan dit à ce sujet beaucoup de puérilités. L'abbé Belley lut l'expli

cation d'une inscription grecque trouvée à Athènes en 1743, où l'on voit que le roi Ariobarzane Philopator a restauré un bâtiment public appelé *Odéon*, qui avait été brûlé pendant le siége de cette ville par Sylla. On trouve aussi éclaircie dans cette ennuyeuse dissertation une dynastie presque inconnue des rois de Cappadoce. La quatrième dissertation roula sur la manière d'étudier l'ancienne philosophie. L'abbé de Canaye fit voir, par des raisonnements très-philosophiques, qu'il faut se défier d'un auteur qui rapporte des fragments des anciens philosophes, parce qu'il est presque toujours intéressé à les décrier ou à les faire valoir suivant le système qu'il a lui-même embrassé. Ce morceau fut trouvé très-profondément réfléchi et encore plus vigoureusement écrit. M. de Bougainville termina la séance par la comparaison de l'expédition d'Alexandre le Grand dans les Indes avec celle de Kouli-Khan. Il prouva fort bien que le conquérant moderne avait eu de meilleures raisons que l'ancien de l'entreprendre, mais qu'il avait mis moins de grandeur dans l'exécution. Le style parut un peu enflé et diffus.

CIX[1]

13 décembre 1751.

Une jeune personne de la ville de Bayonne, qui a deux amants qu'elle aime également ou qui lui sont également indifférents, pressée de déclarer à qui elle donnait la préférence, a annoncé qu'elle épouserait celui des deux qui ferait de meilleure musique sur ces paroles de sa composition :

« Je ne veux plus de ton bonbon,
Disait à sa maman la jeune Madelon;
J'aime mieux de celui que mon papa te donne.
— Ma fille, taisez-vous; croyez qu'il n'est pas bon
Puisque je n'en offre à personne. »

1. La lettre de la deuxième quinzaine de novembre manque dans le manuscrit, car il est question plus bas d'un compte rendu de l'*Antipater* de Portelance, qui ne nous est pas parvenu.

L'ouvrage de ces messieurs m'a été envoyé, à moi qui ai eu l'honneur d'être choisi comme juge dans cette importante affaire. Quelque ridicule que vous paraisse cet arbitrage, il est très-réel. Paris badine et s'occupe de cette aventure.

— Un inconnu vient de nous donner des *Réflexions décisives sur le judaïsme*[1]. L'objet de cette brochure est l'examen des deux questions suivantes. Premier problème : si le parti judaïque est celui de la vérité, Dieu a-t-il pu permettre qu'il ait succombé ? Second problème : si le parti du christianisme est celui de l'erreur, Dieu a-t-il pu permettre qu'il ait prévalu ? Cette controverse est traitée avec netteté, avec force et avec véhémence. On ne peut pas dire plus de choses, ni des choses plus sensées en moins de mots.

— Il vient de mourir un homme de lettres plus célèbre à Paris que dans les pays étrangers, appelé M. Boindin. Cet écrivain était connu par quelques dissertations et quelques pièces de théâtre, mais beaucoup plus par une incrédulité publique, raisonnée, audacieuse et scandaleuse. Le refus qu'il a fait de se conformer à sa mort aux cérémonies qui sont en usage parmi nous, a inspiré à je ne sais qui l'épigramme suivante :

Sans murmurer contre la Parque
Dont il connaissait le pouvoir,
Boindin vient de passer la barque,
Et nous a dit à tous bonsoir.
Il l'a fait sans cérémonie ;
On sait qu'en ces derniers moments
On suit volontiers son génie :
Il n'aimait pas les compliments.

— M. d'Orbessan, président au Parlement de Toulouse, vient de publier un livre intitulé *Lettres traduites de l'anglais*[2]. Elles roulent sur différents points d'amour ou de galanterie, et ne sont pas réellement traduites. On ne peut rien voir de si insipide, ni de si burlesque. Lorsque l'auteur veut avoir du sentiment, il est ridicule.

— Voici encore une méchanceté contre M. Portelance, auteur

1. Nous n'avons pu trouver trace de cette brochure.
2. Quérard ne les cite pas parmi les œuvres de Daignan d'Orbessan.

d'*Antipater*, dont j'ai eu l'honneur de vous annoncer la chute dans ma dernière lettre. Pour entendre ces vers, il faut savoir que le jeune auteur est fort pauvre, et qu'il a un oncle très-riche, chantre de Saint-Honoré :

Maigre neveu d'un gras chanoine,
La prébende est un patrimoine
Qui vous était fort assuré.
Quel vertige vous a fourré
Dans l'épais limon d'Hippocrène?
Vous eussiez bien mieux figuré
Porte-croix à Saint-Honoré
Que patient chez Melpomène.

— Un militaire, appelé le chevalier de Cotgolin, vient de publier la traduction de trois beaux morceaux d'Ovide[1]. Le premier est la dispute des armes d'Achille par Ajax et par Ulysse; le second est la description du palais de la Renommée; le troisième est la description du palais du Sommeil. Les vers de M. de Cotgolin sont assez bons, mais ils n'ont pas l'air original. On voit trop que le traducteur rend les pensées d'un autre.

— Les *Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs du* XVIIIe *siècle*, par M. Duclos, sont tout à fait oubliés. Il y a de l'inhumanité à aller remuer des cendres si froides. Aussi n'y a-t-il que de mauvais versificateurs, comme celui dont vous allez lire des vers, qui se permettent cette barbarie :

J'ai voulu connaître nos mœurs,
Sur la foi d'un auteur moderne;
Mais je n'avais pas sa lanterne
Pour voir dans ses sombres lueurs.
Ses nuances métaphysiques,
Son style dur et précieux
Ont paru trop antipathiques
A la faiblesse de mes yeux.

— Voici une de ces petites pièces de vers qui courent souvent le monde, sans avoir de père bien certain et qui font quelquefois fortune, sans qu'on sache pourquoi.

1. *Dispute des armes d'Achille tirée du* XIIIe *livre des* Métamorphoses d'*Ovide, traduction en vers.* Paris, 1751, in-8.

VERS A Mlle D.....

à qui on avait donné le nom de BERCEAU D'ORANGERS
dans une fête qu'on lui donnait.

Hier, un peu devant l'aurore,
Me promenant dans mon jardin
Pour respirer le frais et pour y voir éclore
L'œillet, la rose et le jasmin,
Un berceau d'orangers se présente à ma vue.
« Un berceau! m'écriai-je, en me frottant les yeux,
Est-ce une illusion? Avais-je la berlue?
Qui l'a mis là? Sont-ce les dieux? »
Mon âme de frayeur se sentit presque émue.
Cependant je ne sais quelle invisible main
M'entraînait, me pressait, vers le nouvel ombrage;
Il me fallait un rapport plus certain,
Je désirais toucher enfin.
Le toucher, à mon sens, j'en fais souvent usage,
Est un témoignage divin :
J'approchai donc de la sainte tonnelle,
Car je jugeai bien promptement
Qu'une dryade, ou quelque autre immortelle
S'enveloppait sous ce déguisement.
Mais quel fut mon ravissement!
Ce souvenir m'enchante encore...
On eût dit que ce lieu charmant
Recélait seul dans ce moment
La fraîcheur de Zéphire et les parfums de Flore.
Sans respect ni timidité
(J'avais lu qu'un cœur de déesse
De ces froids sentiments se trouve moins flatté
Que de ceux de notre tendresse),
Sur mon délicieux berceau
J'allais porter des mains hardies
Quand, par un prodige nouveau,
Une voix qui sortit au travers d'un rameau,
Arrêta mes desseins impies :
« Téméraire, quel est ton but?
En touchant à mes fleurs, veux-tu les voir flétries?
A ces mots tout à coup le berceau disparut,
Non sans laisser dans le fond de mon âme
Un trait cuisant de flamme
Et le regret amer de ce que j'ai perdu.
Si quelque jour, par aventure,
Mon cher berceau m'était rendu,
A fleurs ni fruits ne toucherais, je jure,

Je saurais à leur simple aspect
Borner toute mon espérance.
Belle D..., tant de respect
Peut faire, à quelques-uns, douter de ma constance;
Mais cet engagement ne sera point suspect
A qui sait ce qu'on goûte en ta seule présence.

— Grotius, auteur du *Droit de la guerre et de la paix*, et de beaucoup d'autres excellents ouvrages, en a composé un qui, sans être aussi connu, a les défauts et les qualités de toutes les productions de ce grand homme. C'est un *Traité du pouvoir du magistrat politique sur les choses sacrées*[1]. Ce livre qui vient d'être traduit pour la première fois en notre langue, est écrit en latin d'une manière fort élevée, enrichi d'une érudition rare, bien digérée et bien choisie, et rempli de questions sages et importantes. Si Grotius écrivait aujourd'hui, ses raisonnements seraient un peu plus pressés, sa logique un peu plus exacte et ses discussions un peu plus fines.

Cette matière a été traitée depuis peu fort sensément dans les *Principes du droit politique* de M. Burlamaqui.

— Les comédiens italiens viennent de donner une pièce française du chevalier de La Morlière, intitulée *le Gouverneur*, en trois actes et en prose[2]. C'est une imitation misérable de *la Gouvernante* de M. de La Chaussée, et de la *Cénie* de Mme de Graffigny. Toute la différence qu'il y a entre la copie et les originaux, c'est que dans ceux-ci la mère élève sa fille, au lieu que dans M. de La Morlière, le père élève un jeune homme qu'il marie à sa fille. Pour faire sortir le caractère sage, décent et vertueux du jeune homme, on le fait contraster avec un petit-maître, fat, impertinent, présomptueux et ridicule. C'est le seul personnage qui ait un peu plu dans la comédie nouvelle; encore l'a-t-on trouvé bas et outré. Tout le reste a été jugé détestable d'un bout à l'autre. Je ne sais si on redonnera cette nouveauté.

M. de La Morlière prétend avoir fait *Angola*, roman assez agréable, et il est sûr qu'il est auteur des *Lauriers ecclésiastiques*, satire insipide, plate et burlesque.

1. (Traduit du latin par Lescalopier de Nourar.) Londres (Paris), 1751, in-12.
2. Paris, 1751, in-12. La date de représentation n'est pas mentionnée par les bibliographes spéciaux.

ÉPIGRAMME SUR LA NAISSANCE D'UNE FILLE.

Enfin je suis devenu père.
De quoi? me direz-vous d'un air fort empressé.
Mais non, vous m'entendez : ce n'est plus un mystère ;
En ne le disant pas, c'est bien en dire assez.

CX

27 décembre 1751.

Les Comédiens français ont donné, jeudi dernier [1], la première représentation d'une tragédie intitulée *Zoraïde*, dont voici le plan : Varon trame une conspiration pour faire périr toute la famille royale de Syracuse, et en vient à bout. Quoiqu'il eût commis ce crime pour régner, c'est Sostrate qui monte sur le trône et qui l'exile pour toujours. Varon revient en secret et veut engager sa fille à se joindre à lui pour se défaire du monarque dont elle est aimée. Quoique Zoraïde refuse de concourir à la perte de son amant, Varon n'abandonne pas son projet. Il trouve sa fille et Sostrate ensemble, et s'avance pour poignarder le roi. Zoraïde, qui l'aperçoit la première, arrête son bras et lui épargne ce nouveau forfait. Durant les combats qui s'élèvent entre l'amant et l'amante, dont l'un veut faire périr l'assassin et l'autre le sauver, un des complices de Varon avoue dans les tortures que Zoraïde n'est pas ce qu'elle croit être, et qu'elle est Cléonice, l'héritière des derniers rois. Cette déposition fait naître des soupçons. On veut les éclaircir par des aveux de Varon lui-même, qu'on ne peut lui arracher ni par menaces ni avec des piéges. Enfin un des conspirateurs, gagné, vient lui ôter ses fers, l'assurer qu'il est libre, et que le peuple l'a proclamé roi. Alors il ordonne que Sostrate et Cléonice, dont il avoue enfin la naissance, périssent. Il n'a pas plus tôt

1. L'*Abrégé de l'histoire du Théâtre-Français*, de Mouhy, n'indique qu'une tragédie de ce nom par Le Franc de Pompignan. Elle ne fut ni représentée ni imprimée. Le chevalier de Grave fit imprimer sa pièce sous le titre de *Varon*, Paris, Duchesne, 1752, in-12.

éclairci ce qu'on était si curieux de savoir, qu'il apprend qu'il est trompé, et qu'on le conduit au supplice. Sostrate et Cléonice s'épousent.

Cette pièce est de M. le chevalier de Grave, homme de considération et capitaine d'infanterie. Malgré les obscurités et les défauts de style énormes qu'on y trouve, elle réussit par l'intérêt de curiosité et les situations touchantes. Je suis convaincu qu'on ne pourra pas soutenir la lecture de ce poëme, dont le sujet est entièrement d'imagination.

— M. Toussaint, si connu par son livre des *Mœurs*, vient de traduire de l'anglais l'*Histoire du petit Pompée*[1]. Ce sont les aventures d'un chien italien porté à Londres et qui passe successivement dans plusieurs mains. Le caractère des différents maîtres auxquels il appartient fait le fond du roman que j'ai l'honneur de vous annoncer. J'y ai trouvé des choses très-plaisantes et d'un très-bon comique, et des observations judicieuses et assez fines sur les mœurs. Le traducteur ne nous a pas tout à fait rendu l'original; il l'a rapproché de notre ton et de notre goût.

— M. Digard, qui tient des conférences publiques sur les mathématiques, a prononcé à la première un discours sur la facilité et l'étude des mathématiques qu'il vient de faire imprimer[2]. Il dit assez bien tout ce qui se peut dire à l'avantage de cette science, et il réfute assez solidement tout ce qu'on dit contre elle. Il paraît pourtant qu'il ne parle que par occasion de la plupart des reproches qu'on lui fait, et qu'il réserve toute sa chaleur, toute la force de son esprit pour répondre à ceux qui prétendent que l'étude des mathématiques ne convient point aux femmes. Comme, depuis quelque temps, on commence à faire entrer l'étude de cette science dans l'éducation d'un assez grand nombre de jeunes demoiselles, le public a fait plus d'attention à ce discours qu'il n'y en aurait fait sans cette circonstance.

— Un jeune homme de Sorbonne, appelé l'abbé de Prades, vient de publier une thèse qui fait grand bruit[3]. Il soutient que

1. *La Vie et les Aventures du petit Pompée* (traduit de l'anglais de Coventry). Paris, 1751, 2 vol. in-12.

2. 1751, in-4.

3. Voir, au sujet de cette thèse, du bruit qu'elle fit et des incidents qu'elle souleva, le tome Ier des *Œuvres complètes* de Diderot.

les miracles qui ont été faits en faveur de la religion chrétienne ne seraient pas suffisants pour la prouver, sans le secours des prophéties. Cette opinion a quelques partisans et un grand nombre d'adversaires. Elle a été dénoncée et, selon toute apparence, elle sera condamnée. Paris fait assez peu d'attention ordinairement à ces sortes de choses. Des circonstances qu'il serait trop long de vous détailler ont fait d'une question théologique l'objet de toutes les conversations. Nos dames, depuis quinze jours, ne parlent que de prophéties et de miracles.

— Voici une petite chanson qui réussit beaucoup. C'est M. Bertin, financier, et de l'Académie des inscriptions, qui l'a faite pour sa maîtresse:

L'Amour venant m'embrasser
Dans un bosquet solitaire,
Dit : « Je veux récompenser
Ton cœur fidèle et sincère:
Tout mon bien partagé
N'est qu'un faible salaire;
Prends dans tout ce que j'ai
Ce qui pourrait te plaire.

Ton cœur veut-il voltiger?
Je t'abandonne mes ailes.
— Moi, je ne veux point changer,
J'aime la belle des belles.
— Prends donc du moins mes traits,
— Eh! qu'en pourrais-je faire?
Je renonce aux attraits
De toute autre bergère.

— Mon flambeau te plaît-il mieux?
— J'ai tout son feu dans mon âme,
L'objet de mes tendres feux
Brûle de la même flamme.
— Eh! qu'ai-je à désirer?
J'ai toute la richesse
Quand je fais soupirer
Mon aimable maîtresse.

— Il me reste mon bandeau,
Me dit l'Amour en colère.
— C'est le présent le plus beau
Qu'un jour tu puisses me faire.

Si d'infidélité
Ma bergère est capable
Qu'il m'ôte la clarté
Et cache le coupable. »

— Quoique la chanson suivante ne soit pas tout à fait aussi récente que celle que vous venez de lire, elle me paraît exprimer si bien le ridicule jargon de nos petits-maîtres, que je ne crains point de vous l'envoyer :

Loin de vos yeux, au fond de l'âme,
Je me sens d'ennuis accablé,
Anéanti, pétrifié ;
Mais, lorsque je vous vois, madame,
Je suis consolé, consolé.

Sans balancer, tout rend les armes
A l'éclat de tant de beautés;
Quand vous chantez, vous m'enchantez ;
Par vos talents et par vos charmes
Vous m'*affectez*, vous m'*affectez*.

Quoi! vous voulez vous rendre, Flore,
Avec un galant maniéré?
Si mon bonheur est différé
J'en serai, pour ne vous rien taire,
Désespéré, désespéré.

Quelle enfance! quelle misère!
Quoi donc! vous auriez de l'humeur!
Vous jouez au mieux la pudeur;
On vous croirait neuve en affaire;
C'est une horreur, c'est une horreur.

D'un air tout à fait agréable,
Vous voulez vous défendre en vain ;
Dans vos yeux, je lis mon destin,
Oui, votre cœur m'est favorable;
Il est divin, il est divin.

Vous me prenez pour une *espèce;*
Me croyez-vous fait pour languir?
De grâce, peut-on sans mourir
Filer sottement la tendresse?
C'est à périr, c'est à périr.

— Je n'entends rien à ce langage;
Vos vœux seraient mal secondés;

C'est en vain que vous m'obsédez,
Car, monsieur, par ce persiflage
Vous m'excédez, vous m'excédez.

— La résistance est inutile;
Je veux être déshonoré
Si bientôt vous ne m'adorez.
Ne faites point la difficile,
Je vous aurai, je vous aurai.

— Les réjouissances pour la naissance du duc de Bourgogne commencèrent le dimanche 19 de ce mois. Il y eut à Versailles appartement et illuminations. Il ne se trouva à l'assemblée que cent quarante-quatre dames. Les hommes étaient en plus grand nombre. M. le baron de Barck, seigneur de Bohême, à la suite de l'ambassadeur de Vienne, et M. de Kaunitz après lui, furent ceux dont les habits furent trouvés de meilleur goût. La multitude des valets de chambre et d'autres personnes peu distinguées qui se glissèrent dans la galerie où se tenait l'assemblée, empêcha l'effet qu'aurait dû naturellement produire la magnificence dont on se piquait dans une occasion aussi éclatante. L'illumination était très-bien dessinée; mais elle ne se trouva point assez éclairée. Le feu d'artifice, qui devait être tiré le 22, a été renvoyé au 30.

— Nous venons de recevoir à Paris une traduction des poésies de M. Haller[1]. Cette traduction est assez énergique, mais elle manque de correction et de goût, et je serais assez porté à croire qu'elle a été faite par un Allemand. Si ma conjecture est vraie, le traducteur mérite de grands éloges pour parler, comme il fait, une langue qui lui est étrangère. Les poésies de M. Haller n'ont pas été trop bien accueillies; on a trouvé ce poëte sec et obscur. Son *Essai sur l'origine du mal* est celle de ses poésies dont on fait le plus grand cas.

— M. l'abbé de Marigny qui publia, il y a environ un an, le premier et le second volume des *Révolutions de l'empire des Arabes,* vient de donner le troisième et le quatrième. C'est un fonds riche, varié et abondant, qui méritait de tomber en de meilleures mains. L'abbé de Marigny a le style lourd, sec,

1. (Traduit par Tscharner.) Zurich, 1752, in-12.

embarrassé et diffus. Son ouvrage est traité comme il le mérite : il n'a aucun succès.

— J'ai eu l'honneur de vous annoncer dans ma dernière lettre la mort de M. Boindin, un des hommes de ce pays qui avaient le plus d'esprit et de connaissances, et l'incrédule le plus ferme et le plus scandaleux qu'il y ait jamais eu. On continue à faire des épigrammes sur lui. En voici encore trois qui ne sont guère bonnes.

Boindin mourait tranquillement,
Étant à sa dernière angoisse,
Quand le curé de sa paroisse
Vint lui parler de sacrement.
« Hélas! mon Dieu, je suis déiste,
Répond Boindin, même profès.
— Ah! je vous croyais janséniste,
Dit le curé, mourez en paix. »

—

Deux apôtres de l'athéisme,
La Mettrie et Boindin, passent au sombre bord;
Mais à l'approche de la mort
Le premier, oubliant son matérialisme,
En lâche abjure ses erreurs,
Preuve qu'il n'eût jamais solidité ni mœurs.
L'autre, sans remords, sans faiblesse,
Soutenant jusqu'au bout la même hardiesse,
Montre que son esprit fermement convaincu
N'errait que par principe, et même par vertu.

—

Jean Boindin gît je ne sais où;
Mais, en quelque lieu qu'il repose,
Il fut ou bien sage ou bien fou :
Je vous laisse à juger la chose.

— Il y a de temps en temps des productions basses, plates et indécentes qui deviennent l'objet de la curiosité et de l'entretien de tout Paris. Cependant tous les ouvrages de ce genre n'ont pas ce bonheur, et on vient de traiter avec le mépris qu'elle méritait une rapsodie intitulée *Sirop-au-cul*[1]. Le roi Sirop-

1. *Sirop-au-cul, ou l'Heureuse Délivrance, tragédie héroï-merdifique*, par M... (Grandval fils). Au Temple du goût, s. l. n. d. Réimprimé sous la rubrique de Berg-op-Zoom (Bruxelles), 1864, in-12.

au-cul est malade, et les médecins le condamnent à la mort pour un dévoiement qu'il a. Premier acte : on lui fait des remèdes et il est une seconde fois condamné à la mort parce qu'il est constipé. Deuxième acte : le Destin déclare que le prince ne peut être guéri que quand quelqu'un lui aura soufflé au cul. Sa maîtresse le fait, et la santé lui est rendue. Troisième acte : Il l'épouse pour reconnaître ce service, et condamne ses sujets à manger ses excréments, parce qu'aucun ne s'est présenté pour lui sauver la vie. C'est une satire contre les médecins, de la façon de Sticcoti, méchant comédien italien. La comédie est en vers, et n'a pas été jouée, comme vous l'auriez bien deviné quand je n'aurais pas eu l'honneur de vous le dire.

— A la gloire ou à la honte de notre nation, tout est tourné ici en plaisanterie. La ville de Paris, au lieu des dépenses inutiles qu'elle faisait ordinairement pour des événements heureux ou brillants, a eu la sagesse de faire six cents mariages à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne[1]. Voilà tout aussitôt un méchant couplet qui est dans la bouche de tout le monde :

Monsieur le prévôt des marchands,
Ma foi, vos avis sont prudents.
Un feu serait bien inutile :
Il eût coûté cent mille écus,
Et pour cette somme, la Ville
Fera plus de six cents cocus.

— La méchante comédie que le chevalier de La Morlière a donnée aux Italiens, comme j'ai eu l'honneur de vous le marquer dans ma dernière lettre, lui a attiré l'épigramme suivante :

On vous sait bon gré, La Morlière,
Vous qui condamnez tout auteur,
D'avoir produit un gouverneur
Pour vous donner les étrivières.

1. Tous les iconophiles connaissent la délicieuse eau-forte de Gabriel de Saint-Aubin, *Allégorie des mariages faits par la ville de Paris à la naissance de Mgr le duc de Bourgogne en 1751.*

CXI

1er avril 1751.

Ceux qui ont encore du goût pour l'érudition et les recherches de l'histoire littéraire liront avec plaisir des *Mélanges historiques et philosophiques* en deux volumes, que M. Michault vient de donner au public[1]. C'est une espèce d'ouvrage dans le genre des *Ana,* qui ont fait tant de fortune dans le dernier siècle, à l'abri du nom de quelque savant de réputation dont ils étaient décorés, tels que les *Scaligeriana, Ménagiana, Huetiana,* etc., qui ne sont que les portefeuilles de ces érudits que l'on a fait imprimer avec des particularités de leur vie et une collection d'impertinences que l'on a pu retenir d'eux. Ils ne renferment la plupart que des fragments et des ébauches informes, des faits apocryphes, des notes bibliographiques, des critiques minutieuses, des satires personnelles, de grosses injures à propos d'une fausse date ou d'un mot grec mal traduit, et d'autres misères de l'érudition pédantesque. On ne lit plus guère aujourd'hui que le *Ménagiana*, où il y a des choses fort agréables; les autres sont tombés dans un discrédit total, et, quoique les nouveaux *Mélanges* soient faits avec plus de choix et de goût, leur succès ne peut être que médiocre; ils arrivent trop tard : ce genre d'ouvrage est passé de mode. L'auteur paraît joindre du goût et de l'esprit à beaucoup de connaissances; il a mis à la tête de ces deux volumes deux discours préliminaires assez bien faits; ne pouvant se dissimuler la chute de l'érudition en France, il ne manque pas de l'attribuer à la décadence du goût et aux caprices de la mode; la physique et la géométrie dont le goût règne aujourd'hui ont aussi leur côté faible; et, en effet, les vaines et frivoles recherches de quelques naturalistes, les graves minuties qui occupent si sérieusement tant de physiciens et les petits et inutiles calculs des plus sublimes géomètres, prêtent tout au moins autant de ridicules

1. Paris, 1754, même édition avec nouveaux titres, 1770.

que les compilations de dates et de petits faits qui ont perdu de réputation les érudits.

Le premier volume de ces *Mélanges* est le seul qu'on puisse lire avec plaisir; il est composé de morceaux de littérature de différentes mains, de mémoires sur la vie de quelques hommes de lettres, d'anecdotes sur l'histoire littéraire et de notes philologiques : dans tout cela, il y a beaucoup de traits agréables, mais ils sont noyés dans les longueurs.

Dans une lettre de l'abbé d'Olivet que l'on rapporte, on trouve un trait assez singulier. L'ordre de Cîteaux fit jadis un statut par lequel il fut ordonné que, vu le grand nombre de leurs religieux qui avaient été inscrits au catalogue des saints, ils ne poursuivraient la canonisation d'aucun, et cela de peur que la trop grande quantité n'en fit baisser le prix : *Ne multitudine sancti vilescerent in ordine.* L'abbé d'Olivet, qui a continué l'histoire de l'Académie française et qui n'aurait voulu y célébrer que les académiciens distingués, dit là-dessus qu'il ne serait pas fâché que les Académies fissent un statut dans ce goût-là, d'autant plus qu'elles n'ont pas l'infaillibilité de l'Église. « A force de multiplier nos héros, les véritables y perdront, les faux n'y gagneront pas, et le monde se fera tellement à nos apothéoses qu'elles ne signifieront plus rien. »

On trouve dans ce volume l'extrait d'un voyage de Siam par le P. Gerbillon, jésuite, où ce bon Père raconte avec beaucoup de sérieux et de bonne foi qu'il a vu à Siam un lion *qui avait beaucoup de la physionomie du feu maréchal de Turenne.*

Le deuxième volume est d'une aridité et d'un ennui mortels; il ne roule presque que sur l'histoire et les ouvrages du P. Oudin, jésuite, mort depuis peu, homme d'une érudition très-vaste, qui savait très-bien le grec et qui a fait des vers latins qu'on a trouvés très-beaux, mais dont le nom fort ignoré du public n'est connu que de quelques gens de lettres, et sûrement les particularités de sa vie et de ses écrits n'ont rien d'assez piquant pour donner matière à des choses agréables et intéressantes.

— On vient de donner une nouvelle édition d'un livre original, intitulé l'*Histoire des imaginations et extravagances de M. Oufle*, pour servir de préservatif contre la lecture de livres qui traitent de magie, du grimoire, des sorciers, loups-garous,

ncubes, succubes, fantômes, etc. L'auteur, qui prétend qu'il y a beaucoup de gens entêtés de ces sottises, a cru pouvoir les guérir par l'histoire d'un extravagant à qui les mêmes visions avaient tourné la tête. Il me semble voir Don Quichotte qui fait de grands préparatifs pour aller se battre contre un moulin à vent qu'il prend pour un géant redoutable. Cette misère parut il y a une vingtaine d'années; il n'est pas étonnant qu'on l'ait fait imprimer une fois; mais c'est beaucoup, ce me semble, qu'on s'avise de la réimprimer aujourd'hui. L'auteur est un certain abbé Bordelon, qui s'est amusé à faire des ouvrages d'un goût burlesque; il y en a un, entre autres, qui a pour titre *Entretiens sérieux et comiques des cheminées de Paris.*

— Il paraît une *Dissertation sur les tragédies espagnoles*, de D. Augustin de Montiano y Luyando, directeur de l'Académie royale espagnole, traduite par M. d'Hermilly, connu déjà par d'autres traductions[1].

C'est une lance que D. Augustin de Montiano rompt en faveur de sa nation. Nous savions bien que les Espagnols avaient été les premiers entre les modernes qui eussent fait des pièces de théâtre; mais nous ne pensions pas qu'ils eussent été les premiers qui ont ramené le goût et les vraies règles du théâtre. Nous nous étions même sans façon approprié cette gloire; mais l'écrivain espagnol nous apprend que nous nous sommes trompés, et qu'avant 1553 il y avait déjà plusieurs tragédies, entre autres, deux de Ferdinand Perez d'Oliva, intitulées *la Vengeance d'Agamemnon*, et *la Douleur d'Hécube*, qu'il regarde comme parfaites. Nous avions toujours accordé aux Espagnols beaucoup de génie et d'invention pour la conduite et l'intrigue des comédies; mais on leur avait reproché le défaut d'exactitude dans la conduite. D. Augustin de Montiano nous apprend encore qu'ils ont plus de comédies parfaites et dans les règles que les Italiens, les Anglais et les Français. Pour prouver la fertilité de l'Espagne en grands génies, notre auteur remonte jusqu'aux siècles de Sénèque, de Quintilien, de Lucain, de Martial, etc. Cela ferait soupçonner sa stérilité dans les siècles plus voisins.

Cette dissertation d'ailleurs n'a rien d'intéressant : elle ne

1. Paris, 1754, in-8.

renferme qu'une liste chronologique des auteurs tragiques et de leurs pièces. Elle est suivie d'une tragédie du même auteur intitulée *Virginie*. Comme cette pièce n'est pas traduite, mais seulement extraite, et que les principales beautés des tragédies sont dans l'exécution, on ne peut guère juger du mérite de celle-ci que par la conduite qui m'a paru fort sage et assez conforme aux bonnes règles. Dans quelques morceaux traduits, j'ai cru devoir remarquer un certain caractère national. L'auteur a voulu attraper cette fierté romaine, cette grandeur de sentiments que Corneille a si bien saisie ; mais il m'a semblé que ce n'était que de la rodomontade espagnole. Boileau dit que « tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon ».

M. d'Hermilly dit dans sa préface qu'il avait formé le projet de donner un théâtre espagnol, mais qu'ayant fait insérer dans *le Pour et le Contre*, de l'abbé Prévost, quelques morceaux de Lopez de Vega qui ne furent point goûtés, il l'abandonna. On pourrait croire que, si cet essai ne prit pas, ce ne fut pas la faute du public, car M. d'Hermilly, à en juger par le ton de sa préface et sa traduction, écrit fort platement. Nous avons aussi trois volumes sur le théâtre espagnol, par M. du Perron de Castera, qui ne les continua pas parce qu'ils n'eurent point de succès, et cette mauvaise réussite ne fut point l'effet de la légèreté et de l'inconstance françaises, comme le dit M. d'Hermilly, qui paraît avoir de l'humeur contre le public, mais l'inexactitude et le peu de goût que l'on trouva dans les essais de M. de Castera. On doit souhaiter que quelque bonne plume veuille se consacrer à cet ouvrage intéressant pour notre littérature, puisque nous devons aux Espagnols nos premiers pas dans la carrière du théâtre. On sait que nos premiers auteurs, Molière et Corneille, y ont puisé beaucoup de choses : *le Cid*, *le Menteur* en sont même imités, et il y a une grande contestation au sujet de l'*Héraclius* de Corneille, dont l'intrigue est le chef-d'œuvre de l'art, pour savoir si la gloire de l'invention en appartient à Corneille ou à l'auteur[1] d'une comédie espagnole dont l'intrigue est la même, mais dont on ignore la date. Nous sommes trop curieux de la littérature étrangère pour ne pas accueillir favorablement un théâtre espagnol s'il était bien fait ; mais il fau-

1. Don Pedro Calderon de la Barca, auteur de la *Famosa Comedia*.

drait beaucoup de choix. Nous n'aurions pas besoin de connaître, par exemple, toutes les pièces de Lopez de Vega, qui en a fait plus d'un millier, et par conséquent beaucoup de mauvaises.

— M. de La Place, auteur du *Théâtre anglais* et de quelques romans traduits aussi de l'anglais, vient de donner trois volumes d'un roman intitulé *les Erreurs de l'amour-propre, ou les Mémoires de milord D...* [1]. Cet ouvrage ne mérite pas un grand détail. C'est un jeune lord qui prétend qu'il a été fat, et qui conte ses exploits. Sa vie commence par une belle passion dont il se prend pour une jeune inconnue, belle comme les anges et retirée dans une campagne incognito. Pour des raisons qu'on ne dit pas, elle disparaît au bout de quelque temps sans l'avertir. Il en est d'abord désespéré, et, pour se consoler il s'arrange avec une jeune veuve jolie et libertine; il la quitte pour une femme de chambre de sa tante. Il va ensuite à Londres, où il se jette dans les grands airs et joue le personnage de joli homme excédé de bonnes fortunes, sans perdre jamais l'idée de sa belle inconnue. Il se lasse enfin de ce pénible métier, dont il faut en effet bien de la vanité pour soutenir toutes les fatigues. Il prend le parti d'aller voyager; mais à la veille de son départ, il rencontre sa divine inconnue et la reconnaît. Dès lors, sa passion lui revient sur le cœur, il ne pense plus à partir et cherche à renouer avec elle. Voilà le sujet de ces trois volumes, en attendant qu'on nous en donne la suite, que le public attendra sans doute avec tranquillité. Dans tout cela, point de caractères neufs; des détails usés, des réflexions triviales et un bavardage éternel; un style lâche et plus que négligé, avec beaucoup d'expressions d'une familiarité basse. Je suis étonné qu'un homme d'esprit comme M. de La Place puisse produire une pareille misère.

— M. le chevalier d'Arcq, auteur des *Lettres d'Osman*, qui ont paru l'année dernière, vient de faire imprimer un roman intitulé *le Palais du silence*, conte allégorique traduit du grec [2]. Cette prétendue traduction est aujourd'hui un masque grossier qui ne trompe plus personne. Les *Lettres d'Osman*, qui ne sont

1. Londres, 1754, 3 vol. in-12.

2. *Le Palais du Silence, conte philosophique avec une dissertation historique et critique sur l'établissement des colonies de la Grèce dans l'Asie Mineure, traduit du grec de Cadmus de Milet en français.* Amsterdam (Paris), 1754, 2 vol. in-12.

qu'une répétition de lieux communs, de critique et de morale, n'ont eu que très-peu de succès, et cet ouvrage nouveau en mérite encore moins; c'est une fiction sans vraisemblance et sans allusion avec beaucoup d'aventures romanesques sans imagination. Le style en est assez naturel, mais trop allongé et trop peu correct. On a reconnu dans ce roman l'histoire de la querelle de M. de Maupertuis et de Voltaire, déguisés sous le nom de Pythagore et de Xénophane. Pythagore, après avoir trouvé la démonstration du carré de l'hypothénuse, immole cent bœufs pour célébrer cette découverte. Xénophane, historien, poëte et philosophe à la fois, jaloux de la gloire de Pythagore, arrive au milieu du sacrifice et crie que Pythagore n'est point l'auteur de la nouvelle découverte, et qu'elle appartient à Thalès. La dispute s'échauffe ; Pythagore jette son étui de mathématiques à la tête de Xénophane, qui tire son stylet et lui grave vingt épigrammes sur le visage. Léon, souverain de Phlina, à la cour duquel cette scène se passait et qui protégeait Pythagore, fait chasser Xénophane de ses États. On a trouvé bien de l'indécence dans quelques traits de cette allégorie.

— On a imprimé un recueil d'*Opuscules sur la langue française par divers académiciens* [1], contenant des *Essais de grammaire*, du feu abbé Dangeau, où il y a des observations très-fines et très-ingénieuses; un journal fait par l'abbé de Choisy; des conversations de quelques académiciens qui s'assemblaient régulièrement pour se proposer mutuellement des questions sur la langue. On appelait ces assemblées le bureau des doutes; quelques-unes de ces questions sont présentées assez singulièrement. En proposant si l'on doit dire : *si j'étais que de vous, je ferais*, etc., ou bien *si j'étais de vous, je*, etc., on raconte que le maréchal de Clerembault et le duc de Créquy, étant un jour dans la chambre du cardinal de Mazarin, le duc de Créquy, parlant au maréchal de Clerembault, lui dit dans la chaleur de la conversation : « Monsieur le maréchal, si j'étais que de vous, je m'irais pendre tout à l'heure. — Eh bien ! monsieur le duc, lui répondit le maréchal, soyez que de moi. »

Le recueil est terminé par une dissertation très-bien faite sur les participes déclinables qui forment une des difficultés les plus

1. Paris, 1754, in-12.

épineuses de la langue française. Ce morceau est de l'abbé d'Olivet.

— Il y a trente ans que nous n'avions aucun bon livre sur le commerce. C'était un art mystérieux totalement ignoré du public, et dont la clef n'était qu'entre les mains des négociants et de quelques ministres. L'*Essai politique sur le commerce*, par M. Melon, parut et étonna toute la France. On ne soupçonnait personne capable de faire un pareil ouvrage : la lumière qu'il répandit se communiqua, et on a fait depuis beaucoup de bons livres sur cet objet; mais il n'y en a point, je crois, d'aussi bien fait que les *Éléments du commerce* [1] qui viennent de paraître. Cet ouvrage est marqué au coin de l'esprit philosophique du siècle : on y trouve partout une méthode et une précision singulières ; des principes profonds et réfléchis, des vues grandes et lumineuses, et un style noble, mais un peu trop monotone. Les chapitres de la concurrence, de l'agriculture et du luxe, sont surtout traités avec beaucoup de force. On y désirerait peut-être plus de détails et d'applications, pour mieux faire sentir ces principes ; il est vrai que son plan n'embrassait guère que des idées générales.

L'auteur de cet excellent ouvrage est M. Véron [2], dont le nom n'était pas encore connu. Il en avait déjà fait paraître quelques articles dans l'*Encyclopédie*, qui ont été fort goûtés.

CXII

29 avril 1754.

Les Comédiens français ont donné, jeudi dernier, 25, la première représentation des *Méprises*, petite pièce en un acte et en vers, de M. Rousseau, de Toulouse, qui a déjà donné quelques petites comédies sans mérite et sans succès ; celle-ci est, sans contredit, ce qu'il a fait de mieux. Voici à peu près quels en sont le sujet et la marche.

La scène est à la campagne, dans le château d'une vieille

1. Leyde et Paris, 1754, 2 vol. in-12.
2. François Véron de Forbonnais.

femme qui a une fille très-aimable, qu'on appelle Célie, et sa mère Orphise. Un homme d'un certain âge, nommé, je crois, Damon, est amoureux de Célie, et quoiqu'il n'en soit pas connu, il vient pour s'introduire chez elle. Il engage la soubrette dans ses intérêts, et lui donne une lettre pour sa maîtresse. Dans le temps que Damon et Finette parlent ensemble, Orphise arrive; elle est surprise de trouver chez elle un inconnu; elle demande qui il est; Damon et Finette sont embarrassés. « Ah! dit Orphise à Damon, n'êtes-vous pas l'architecte que j'ai envoyé chercher? — Oui, madame, » répond Finette. Damon est obligé de se prêter à la feinte; il parle d'architecture ridiculement et assez plaisamment. Finette, en conversant avec Damon, lui apprend qu'il a un rival, nommé Dainval, qu'elle n'a pas encore vu au château parce qu'elle n'y est que depuis deux jours, mais qu'elle connaît par une aventure qu'elle a eue autrefois avec lui. Elle lui raconte qu'elle avait servi une vieille coquette qui, après avoir dissipé tous ses amants, voulait au moins avoir l'air d'en avoir encore, et la faisait habiller en homme pour la conduire au bal. Dans ce déguisement, un jour, Finette s'amusa à faire la cour à une femme que Dainval pourchassait; celui-ci fut piqué; il lui fit une querelle, mais elle l'esquiva comme elle put. C'est là-dessus qu'est fondée l'intrigue de la pièce. Dainval rencontre Finette, il est frappé de sa physionomie; il la reconnaît pour l'homme du bal, et s'imagine qu'elle est un amant de Célie déguisé. Le voilà jaloux et furieux. Son valet, en apprenant le sujet, n'est guère plus content de la découverte, attendu qu'il est amoureux de Finette. Pour s'éclaircir du fait, il lui écrit une lettre tendre qu'il lui présente lui-même. Finette la met dans sa poche, croyant que c'était pour remettre à sa maîtresse. Le valet la prie de la lire parce que c'est pour elle-même; elle la tire de sa poche, et la lui jette au nez sans la voir, en lui disant qu'elle ne reçoit point de billet doux. « Oh! c'est un homme, » s'écrie assez plaisamment le valet, mais comme il veut encore s'en assurer de plus près, un soufflet vigoureux de la main de Finette ne lui laisse plus aucun doute. La soubrette sort, Dainval arrive, son valet lui raconte son désastre. En jetant les yeux sur la lettre que Finette lui a rendue, il s'aperçoit que ce n'est pas la sienne: il l'ouvre, c'était justement celle que Damon avait donnée à Finette pour

Célie et que la suivante avait donnée au valet par méprise. Dainval lit cette lettre, qui le confirme dans cette conjecture que Finette est un amant travesti. Damon y marquait à Célie qu'il était chez elle tout autre que ce qu'il paraissait être (puisqu'il passait pour un architecte); mais Damon explique cela par le travestissement de Finette de qui il croyait qu'était la lettre. Célie et sa mère arrivent. Dainval, furieux, traite durement Célie, qui sort fort offensée; il montre à Orphise la lettre qu'il croit être de Finette, dont il lui apprend le prétendu déguisement. Damon entre sur ces entrefaites. Comme il voit qu'on lit sa lettre, il se croit découvert. Resté seul avec Orphise, il lui demande pardon d'une façon embarrassée. Orphise ne comprenant point ce qu'il voulait lui dire, et le prenant toujours pour un architecte, le regarde comme un fou et s'en va. Finette arrive; Damon s'emporte contre elle et lui reproche de l'avoir trahi. Finette se défend, et pour lui faire voir qu'il a tort, elle lui dit qu'elle a encore la lettre qu'il lui a rendue pour Célie; elle la tire de sa poche, mais elle s'aperçoit de sa méprise et l'avoue à Damon en lui promettant de la réparer. Célie vient, et paraît toujours fort piquée contre Dainval; elle dit que c'en est fait, qu'elle ne l'aime plus. Finette lui dit qu'elle ne le croit pas, qu'elle ne pourra résister à ses prières et à ses pleurs; qu'il viendra lui demander grâce, se jeter à ses pieds; en même temps, Finette s'y jette elle-même pour mieux peindre la situation; Dainval entre avec Orphise. L'attitude dans laquelle ils trouvent Finette achève de la convaincre; ils accablent cette fille de reproches auxquels elle n'entend rien; on lui fait voir sa prétendue lettre, elle n'a pas de peine à se justifier, et leur en montre l'auteur dans Damon qui arrive; il l'avoue, se découvre pour ce qu'il est, et demande Célie à sa mère. Orphise laisse Célie maîtresse du choix. Dainval la presse aussi de son côté, mais Célie, piquée contre lui, le refuse et se donne à Damon.

Le titre de cette pièce est bien rempli, les méprises y naissent à chaque pas et sont amenées assez naturellement; presque chaque scène offre une situation heureuse et comique. L'intrigue est très-bien nouée, et fournit beaucoup de jeu; mais le dénoûment est plat et n'est point naturel. Le style en est assez vif et facile, mais il est défiguré par des plaisanteries basses, de mauvais ton, et quelques polissonneries grossières. D'ail-

leurs on y trouve peu de choses de détail que l'on puisse retenir. Damon, dont la figure n'est pas brillante sans doute, dit, ou à peu près :

> Je n'appellerai point la nature cruelle
> Pour m'avoir refusé les dons extérieurs;
> Ce ne sont que les mauvais cœurs
> Qui doivent murmurer contre elle.

Et ailleurs :

> Qu'une sottise est un pesant fardeau
> Pour qui n'est pas dans l'usage d'en faire!

M. Rousseau, en qui on ne soupçonnait aucun génie, qui n'est pas aimé du public, qui par lui-même ne mérite peut-être pas de l'être, ne sera pas traité avec indulgence; on aurait tort cependant de le décourager; il me semble qu'il y a du talent et de l'invention dans sa pièce, la seule, d'ailleurs, depuis longtemps où l'on ait vu du vrai comique.

Le nom de Rousseau est favorable pour la littérature. On a fait sur les trois Rousseau une mauvaise épigramme dont voici la chute :

> Rousseau de Paris fut grand homme;
> Celui de Genève est un fou,
> Celui de Toulouse un atome.

— Il paraît une brochure intitulée *les Femmes, ou Lettres du chevalier de K*** au marquis de ****[1].

> Entre nous qu'est-ce qu'une femme?
> Un joli corps, peut-être une âme,
> Un rien agréable et charmant;
> Le mot d'honneur est sa chimère
> Et le vent son élément.

Ces vers, qui servent d'épigraphe à l'ouvrage, annoncent quel en est l'objet; l'auteur a voulu tracer le tableau des faiblesses

1. La Haye (Paris), 1754, in-12.

et des ridicules du beau sexe, qui lui pardonna sans doute cette petite satire en faveur du ton gauche et trivial qu'il y a mis.

Le chevalier de K*** est un militaire qui a beaucoup vécu, et qui se charge d'apprendre à vivre au jeune marquis de ***. Ses lettres contiennent donc des leçons sur la façon de se conduire dans le monde, et surtout des méthodes de séduction pour les femmes sur lesquelles notre Mentor prétend avoir fait un cours d'expériences complet. Faire de l'amour un amusement, craindre les grandes passions, ne pas croire à la vertu des femmes, n'être pas la dupe des grands sentiments, se défier des coquettes, brusquer les dévotes, s'attacher de préférence aux femmes galantes, voilà à peu près les préceptes que le chevalier de K*** donne au marquis, et qu'il appuie sur son propre exemple vis-à-vis des femmes de différents caractères qu'il a eu à subjuguer. Pour consoler les femmes des traits qu'il lance contre elles, il finit par une critique sur notre sexe : la grossièreté et la considération des financiers, l'impertinence des petits-maîtres, la fatuité et l'ignorance de nos jeunes robins, la coquetterie et la fadeur des abbés, les narrations éternelles de quelques militaires, voilà les objets mille fois rebattus de cette satire. Dans tout cela, on ne trouve rien de neuf ni de piquant : de ces choses qui courent les rues, un style lâche et incorrect; et ce qu'il y a de bon est pillé dans Crébillon, les *Lettres de Ninon*, et tous les romans du monde. L'on ne s'est pas même donné la peine de déguiser les vols qu'on a faits. Cet ouvrage est attribué à M. le chevalier de Méré, inconnu jusqu'ici, et qui n'aurait rien perdu à l'être plus longtemps.

— Deux hommes d'esprit viennent de réunir leurs portefeuilles et de faire imprimer en communauté un petit livre intitulé *Amusements philosophiques et littéraires de deux amis*[1], composés de plusieurs pièces fugitives en vers et en prose. La préface en est fort courte. « La vertu et l'amitié, disent-ils, nous ont guidés dans ces écrits; lecteurs, jugez-nous d'après nos maîtres. » Or, il n'est rien de si indulgent que la vertu et l'amitié. Les morceaux de poésie n'ont rien de bien frappant, quoiqu'on y remarque du goût et de la facilité. Les meilleurs

1. (Par le comte de Turpin et Jean Castilhon.) Paris, 1754, in-12.

sont une *Ode sur le plaisir*, et un dialogue de *l'Amour et Zéphir* où il y a de la délicatesse et de la légèreté. C'est aujourd'hui un fort petit mérite que de faire bien des vers. On n'en lit presque plus; le goût pour la poésie s'est usé, et peut-être ses beautés sont-elles épuisées. Voltaire la soutient encore parce que le feu, le sentiment et la philosophie qu'il met toujours dans ses pièces de vers les rendent piquantes. De tous les poëtes modernes on ne lit plus guère que lui.

Les morceaux de prose qui sont dans ce recueil sont une *Lettre à une jeune personne qui entre dans le monde*, une autre *Sur la différence du grand homme au héros*, des *Réflexions sur la Pastorale*, etc. La première lettre contient des conseils et des règles de conduite; on y peint les vices du jour et on y recommande la vertu. L'objet est assurément respectable, mais, encore une fois, ce ne sont que des choses usées et que tout le monde dit tous les jours; point de vues nouvelles, point de détails de mœurs, point de caractères neufs, et ce n'est pas faute d'originaux. Le reproche que l'on fait aux ouvrages nouveaux de ne faire que copier est bien commun aujourd'hui; mais c'est qu'il n'est que trop mérité. De l'esprit et de la lecture, en voilà assez à mille gens pour prendre la plume; on ne se donne pas la peine de méditer et de creuser les matières.

Dans la seconde lettre, on y définit le héros un homme qui a du courage, de l'élévation dans l'âme et les qualités guerrières; le génie et les grandes vertus formeront le grand homme. Ainsi Alexandre et Charles XII sont des héros; Henri IV, Trajan, Turenne sont de grands hommes; Cromwell ne sera qu'un scélérat heureux qui aura eu quelques talents : il me semble que l'idée que l'on attache ordinairement au terme de grand homme ne renferme qu'un degré de supériorité dans l'âme qui l'élève au-dessus des hommes ordinaires, et dans ce sens Cromwell serait un grand homme, mais il n'en serait pas plus estimable pour cela. L'acception seule du terme serait changée.

Les *Réflexions sur la Pastorale* contiennent l'histoire et les principes de ce genre d'ouvrage : on y prétend que le goût s'en est éteint chez nous; je dis plus, je crois que nous ne l'avons jamais eu. M. de Fontenelle est celui qui a le mieux réussi, mais au lieu du sentiment et du naturel qui en font le caractère, il y a substitué trop souvent la finesse et le précieux.

Il y a dans ces *Amusements* des morceaux bien écrits, mais en général on y trouvera trop de répétitions, point d'ordre et de précision, et peu d'exactitude dans l'expression. Le grand mérite de cet ouvrage, et qui fait un mérite essentiel, c'est qu'on y trouve partout l'amour de la vertu et des mœurs. Un des auteurs est M. le comte de Turpin, colonel d'un régiment de hussards qui porte son nom. Les gens du monde qui ont de l'esprit devraient bien être en garde contre la démangeaison de se faire imprimer; ils risqueront toujours d'être bien au-dessous des gens de lettres qui le font par état. Les sociétés bruyantes et frivoles, la servitude et la multiplicité des devoirs, la séduction des plaisirs ne laissent à un homme du monde ni assez de loisir, ni assez de recueillement dans l'esprit, et un ouvrage même médiocre sera un ridicule qu'il n'effacera pas aisément; qu'il se souvienne de ces deux beaux vers du *Misanthrope :*

Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.

— La grande querelle sur la musique n'est pas encore apaisée, un nouvel athlète vient de la réveiller dans un écrit qui a fait une grande fortune; il porte pour titre : *Réflexions d'un patriote sur l'opéra français et sur l'opéra italien* [1]. L'auteur fait un parallèle de ces deux spectacles fort à l'avantage de notre nation, et il l'établit sur des faits dont l'exposition est séduisante. Voici ses grands arguments.

L'opéra italien est un spectacle imparfait dont la musique seule décide le succès. Le musicien qui ne travaille que pour lui néglige le fond du poëme pour étaler tout son art dans cinq ou six ariettes qui forment presque toujours des hors-d'œuvre et des disparates, quelque flatteuse qu'en soit la musique. Le récitatif n'est que la chaîne qui lie et amène les ariettes; ainsi toutes les parties de ce spectacle sont détachées, ne tiennent point les unes aux autres, et ne font point un ensemble. L'effet général est sacrifié aux beautés de détail, au lieu que l'opéra français est un spectacle régulier dont le sujet est grand, et où toutes les parties viennent se réunir à un même point; la poésie,

1. (Par de Rochemont.) Lausanne, 1754, in-8.

la musique, la danse, la mécanique, s'entr'aident mutuellement et concourent à remplir le même objet; tout y est lié, tout y est conséquent, et l'ensemble doit produire le plus grand effet. L'opéra italien est dénué d'intérêt, aussi ne peut-il se soutenir longtemps ni en Italie ni dans aucune cour de l'Europe où on ne le donne qu'un certain temps de l'année, et dans le temps des plaisirs; il est presque toujours ruineux pour les entrepreneurs, quoique les frais n'en soient pas considérables. Le meilleur opéra ne pourrait pas être représenté longtemps de suite sans ennui. On n'écoute presque jamais le récitatif, et l'on réserve toute son attention pour les ariettes que l'on attend avec impatience. L'opéra français se soutient pendant toute l'année aux frais seuls des spectateurs, malgré la multiplicité et la continuité des autres spectacles. Le même opéra se joue quelquefois six mois de suite, etc., ce qui prouve la nécessité de l'intérêt dans un spectacle pour attacher longtemps. Le plaisir qui naît de l'émotion seule des sens ne dure guère. Ces avantages de notre opéra nous font voir combien nous perdrions à l'abandonner; c'est un spectacle national qui nous appartient en propre, et qu'un opéra italien ne pourrait pas remplacer, malgré la supériorité de sa musique sur la nôtre; car, pourquoi se soutiendrait-il mieux à Paris qu'à Londres, à Berlin, à Dresde, en Italie même?

M. Rousseau nous avait dit que nous n'avions point de musique, et nous l'avait dit durement. Notre patriote nous dit, avec l'honnête assurance que donne la vérité, que les Italiens n'ont point d'opéra. C'est ce qu'on ne manquera pas de lui contester. Il n'a garde d'ailleurs de mépriser la musique italienne, qu'il trouve souvent ravissante : il reconnaît qu'elle a plus de feu et de piquant que la nôtre, mais en même temps il lui reproche de ne pouvoir peindre que le caractère général des passions, et jamais leurs nuances; de mettre de la charge dans l'expression, et d'être toujours au delà du vrai, ce qui fait qu'elle réussit mieux dans le bouffon que dans le noble. Pour la musique instrumentale, il accorde aux Italiens une supériorité décidée.

Il avance deux paradoxes qu'on ne lui passera pas volontiers : l'un, qu'il est plus difficile de bien chanter le français que de bien chanter l'italien; l'autre, que notre système musical est plus près de la perfection que celui des Italiens. Il ré-

pond ensuite à la critique que M. Rousseau a faite du célèbre monologue d'Armide avec beaucoup d'esprit et de finesse.

Cet ouvrage, dont l'auteur garde l'incognito, mais qui est sûrement d'un homme d'esprit très-instruit, est écrit d'une manière intéressante; un style riche, quoique un peu recherché, des expressions pittoresques, des hors-d'œuvre piquants, des observations particulières et agréables sur les autres arts, le font lire avec beaucoup de plaisir; mais on y trouvera des exagérations, trop de prévention nationale, et un peu de prolixité. On ne peut lui refuser non plus de la décence, de la sagesse et un ton modeste. On a attribué cet ouvrage à M. de Cahusac, mais les connaisseurs en style n'y trouvent pas le sien, qui est très-reconnaissable. Toutes ces discussions ne peuvent que tourner à l'avantage du public, qui méprise les grossièretés et les satires, rit des plaisanteries, et profite des lumières nouvelles qu'on lui présente.

— Le P. Bougeant, jésuite, donna, il y a dix à douze ans, l'histoire du fameux traité de Westphalie, ouvrage admirable et qui a eu le plus grand succès. Il aurait donné celle des autres traités intéressants qui ont suivi celui de Westphalie, si la mort ne l'eût emporté.

M. Courchetet a suivi son projet et nous a donné, il y a trois ans, l'*Histoire du traité des Pyrénées*; il vient de nous donner celle du traité de Nimègue [1]. C'est un morceau intéressant pour ceux qui ont du goût pour la politique; on sera bien aise de voir les détails de cette négociation, si célèbre par les guerres qui l'ont préparée, et de la crise où se trouvait alors toute l'Europe par les menées, les divisions, les incertitudes et la différence d'intérêts des puissances contractantes, par les raffinements de politique qu'on y employa, et surtout par la fierté, la hauteur et le ton d'autorité que Louis XIV y mit, malgré les efforts combinés de presque toutes les puissances de l'Europe. M. Courchetet a développé ces objets avec beaucoup de netteté et d'exactitude; comme il a été dans le ministère, il a été à portée de puiser des lumières dans les instructions mêmes que l'on donne aux ministres. On n'y trouve pas, au reste, des vues fines

1. *Histoire du traité de paix de Nimègue, suivie d'une Dissertation sur les droits de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France.* Amsterdam (Paris), 1754, 2 vol. in-12.

et profondes ; le style en est sec, et il y a un peu d'embarras dans la narration. Son *Traité des Pyrénées* a paru beaucoup mieux fait aux juges de ces sortes d'ouvrages.

— On a enfin donné le premier volume du *Journal étranger*[1], que les amateurs de la littérature étrangère attendaient avec tant d'empressement. C'est un très-beau projet que celui de recueillir les richesses littéraires de toutes les nations savantes et de marquer le progrès qu'elles font journellement dans les sciences et dans les arts; cette communication de lumières, cette combinaison de goûts différents procureront de nouvelles connaissances aux gens de talent et de nouveaux plaisirs au public; mais cet ouvrage n'est pas aisé à exécuter. Le début n'en est pas brillant, et les auteurs ont la bonne foi de convenir eux-mêmes que ce premier volume n'est qu'une ébauche informe. Ce qu'il y a de plus intéressant est la préface qui est écrite avec esprit, avec force, et où il y a des choses pensées, mais où l'on trouve ce ton dur et cette mauvaise humeur que quelques gens de lettres prennent aujourd'hui pour de la philosophie. On y distille le fiel et la satire la plus amère sur notre nation et le goût actuel de notre littérature. On nous reproche de n'estimer que nous, tandis que nous nous approprions tous les jours les bons ouvrages étrangers, que nous sommes inondés de traductions, et que la fureur de l'anglomanie littéraire nous tient depuis si longtemps. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que les écrivains français cherchent à avilir leur propre nation par les satires les plus injustes. Dans cette préface, on ne nous accorde guère que le talent de bien faire un livre. Si l'on quitte le ton de la critique, c'est pour élever au troisième ciel les auteurs de l'*Encyclopédie* et celui de l'*Histoire naturelle*; il n'y a plus rien de louable qu'eux. Ce sont eux qui nous ont appris à penser et à écrire, qui ont rétabli le bon goût et la philosophie, et qui les conservent. Cependant, on demande tous les jours qu'est-ce qu'ils ont fait. Ces messieurs, estimables sans doute par leurs connaissances, leur esprit, leurs mœurs, dégradent leur philosophie par un ton dominateur et législatif, par une affectation

1. Le *Journal étranger*, dont Grimm rédigea la préface attaquée par Raynal et qui figurera pour la première fois dans ses Opuscules, parut d'avril 1754 à septembre 1762. Il fut remplacé en 1764 par la *Gazette littéraire de l'Europe*, d'Arnaud et Suard.

de s'arroger le despotisme littéraire et par la manière de s'encenser mutuellement partout et sans fin ; qu'ils laissent faire le public et leurs talents, ils n'auront pas besoin de se couronner de leurs propres mains. C'est par ces endroits qu'on a cru reconnaître dans la préface le style de M. Rousseau à qui on l'attribue assez unanimement.

Ils ont inséré dans leur journal une histoire indienne, du moins qu'ils donnent pour telle, mais qui a sûrement été faite à Paris; c'est un masque qu'ils pourront prendre souvent et impunément.

M. Toussaint, connu par le livre des *Mœurs*, est à la tête de cet ouvrage; c'est un homme d'esprit, sage, instruit, laborieux et très-propre à le mener à bien ; on souhaite qu'il réussisse, mais ce projet ne paraît pas assez bien étayé, et il est à craindre qu'il ne tombe par la difficulté de trouver de bons ouvriers, par les frais immenses qu'il faudrait faire pour le bien remplir, et par les entraves qu'on a mises à leurs auteurs, en ne leur permettant de parler de beaucoup d'ouvrages qu'autant que le *Journal des Savants* ne voudra pas en parler lui-même.

— L'Académie des sciences a eu, la semaine dernière, une séance publique : des mémoires qu'on y a lus, il y en a eu un de M. de La Condamine qu'on a entendu avec beaucoup de plaisir; c'est sur l'inoculation de la petite vérole, dont il a très-bien prouvé la nécessité; il a égayé cette matière de beaucoup de faits curieux et narrés agréablement, de réflexions piquantes, et du style vif et facile qui lui est propre.

M. Le Batteux, auteur du livre des *Beaux-Arts réunis à un même principe*, qui a eu du succès, a lu un mémoire à l'Académie des belles-lettres sur les homéoméries d'Anaxagore, très-bien fait; il y a développé avec beaucoup de netteté le système obscur de ce philosophe grec, qui croyait que tous les corps étaient formés d'éléments homogènes qui leur sont propres et ne peuvent servir à former d'autres corps; opinion qui a été renouvelée de nos jours.

La place de l'Académie française, vacante par la mort de M. de La Chaussée, l'auteur célèbre du comique larmoyant, vient d'être donnée à M. de Bougainville, secrétaire perpétuel de l'Académie des belles-lettres, auteur d'un mauvais parallèle d'Alexandre et de Thamas Kouli-Khan, et de la traduction de

l'*Anti-Lucrèce*, qui est très-bien faite. C'est une place qu'il a emportée d'assaut; il a été élu en dépit de l'Académie et du public; les brigues et les protections lui ont tenu lieu des talents qui lui manquent.

CXIII

19 juin 1754.

Le 30 mai, les Comédiens français donnèrent la première représentation d'*Amalazonte*, tragédie nouvelle de M. le marquis de Ximenès, qui a donné l'année passée la tragédie d'*Épicharis*, et qui mourut subitement à la première représentation. Les noms des personnages d'*Amalazonte* sont tirés de l'histoire. mais l'intrigue est un roman.

Cette pièce est un tissu de platitudes et dans la conduite et dans le style. L'empoisonnement d'Atalzir, dans le premier acte, est une pétarade qui annonce du tragique et ne tient pas parole: d'ailleurs cela est entièrement inutile à la pièce. Les deux premiers actes, qui ne sont que l'exposition, sont d'un froid mortel. Le troisième acte est copié de *Sémiramis* de Voltaire. Le quatrième acte est assez chaud, mais il y a beaucoup de fautes de bienséance. La reine, qui, sur l'écrit de son époux, ne doit pas douter que Théodat ne soit coupable, reste cependant avec lui et lui marque toujours de la tendresse. Le dénoûment est misérable; le meurtre d'Almafrid au milieu du théâtre est la chose du monde la plus ridicule. M. de Ximenès se moque des gens d'introduire un grand-prêtre, des dieux et des oracles chez des chrétiens; car Amalazonte l'était, et même arienne. Il n'y a pas d'ailleurs dans toute la pièce l'ombre de logique; des raisonnements plats ou absurdes, des maximes qui sont partout, une versification sans force, mais assez facile, et surtout un nombre considérable de vers pillés de tous côtés. L'auteur a une mémoire singulière et se pique de connaître l'auteur de quelque vers français qu'on puisse lui citer. Mme Denis, nièce de M. de Voltaire, le persiflait un jour sur l'usage qu'il faisait de cette heureuse mémoire, et pour l'éprouver lui récita quelques vers qu'elle avait faits elle-même, et lui demanda d'où ils étaient. « Je les connais, dit le marquis de Ximenès, ils sont

de la *Chercheuse d'esprit.* » Notez qu'il y a un opéra-comique de ce titre. M. de Ximenès n'exhale pas, à beaucoup près, une odeur d'ambre, ce qui donna lieu à Piron de lui dire une chose plaisante. Notre marquis le consultait sur son *Épicharis.* « Je ne suis plus embarrassé, lui disait-il, que de la façon de faire mourir Néron. — Mais cela vous est fort aisé, lui répondit Piron, vous n'avez qu'à l'empoisonner. » *Amalazonte*, toute mauvaise qu'elle est, s'est soutenue aux trois premières représentations par les amis que l'auteur avait dans les loges et les billets de parterre qu'il avait fait distribuer; mais elle est tombée maintenant. L'auteur ne laisse pas de continuer à la faire jouer. On appelle cela se faire traîner sur la claie.

— On travaille depuis quelque temps à une nouvelle édition des *Lettres* de Mme de Sévigné, augmentée considérablement[1]. Mais pour la commodité de ceux qui ont la dernière édition en six volumes, on a donné séparément les nouvelles lettres qu'on a recueillies; elles ne sont pas au-dessous de celles qu'on connaissait déjà : c'est toujours le même style, toujours cette facilité, ce naturel, ces expressions vives et animées, une manière de dire tout qui n'appartient qu'à Mme de Sévigné, et que de pesants critiques qui n'ont vu la bonne compagnie qu'à travers une lunette d'approche, prennent pour un jargon précieux, mais qui n'est que le ton d'une femme qui sait unir à beaucoup d'esprit cette liberté et cette aisance de s'exprimer qu'on ne trouve que dans le grand monde; des anecdotes agréables, narrées avec grâce et avec feu; des tableaux pleins de finesse et de vivacité; des plaisanteries toujours de bon goût; la précision singulière et le grand sens de la plupart des jugements qu'elle semble porter sans prétentions sur les ouvrages dont elle parle, voilà ce qu'on admire dans les lettres de cette femme célèbre. C'est dommage qu'on y trouve de petits détails trop fréquents, et cette monotonie de sentiments de tendresse pour sa fille qui sont, il est vrai, exprimés avec beaucoup de passion et dont les tours sont toujours variés; mais l'uniformité du fond devient à la fin fatigante. Outre cela, je trouve que son esprit baisse avec l'âge; ses dernières lettres n'ont plus la même cha-

1. Ce sont les deux nouveaux volumes publiés par le chevalier Perrin, pour faire suite aux six volumes de l'édition de 1738 et à celui de 1751, dont Raynal a précédemment rendu compte.

leur : elles ont la plupart un air triste qui intéresse quelquefois et ennuie presque toujours.

Si quelqu'un pouvait être mis en parallèle avec Mme de Sévigné pour le genre épistolaire, ce serait Mme de Maintenon. Ses lettres sont plus pensées, elles ont plus de suite, plus d'exactitude et une élégance plus soutenue; elles portent partout l'expression touchante du sentiment et le caractère d'une âme tendre; mais elles n'ont ni la gaieté, ni le feu, ni la variété, ni le brillant de celles de Mme de Sévigné.

Les lettres de Bussy sont encore, à mon avis, d'un mérite inférieur à celles de ces deux femmes; on y trouve beaucoup d'esprit et de finesse, de la pureté et de la noblesse dans le style, mais elles sont à la glace. La froideur est l'empreinte de tout ce qui est trop travaillé. On sent les coups de lime dans ces lettres, et on voit que l'auteur a sué son style; d'ailleurs on est scandalisé de l'égoïsme impertinent et cruel qu'affecte cet écrivain, qui avait encore beaucoup plus d'orgueil que d'esprit.

Pour les lettres de Balzac et de Voiture, on ne les lit presque plus. Aussi peu naturels l'un que l'autre, le premier veut tout dire avec emphase; les choses les plus communes sont exprimées avec pompe, il vous en impose par des mots brillants et des tours harmonieux; vous ouvrez une grande bouche et vous mâchez à vide. Voiture a beaucoup d'esprit, mais il veut en dépenser plus qu'il n'en a. Il fait tous ses efforts pour en mettre partout, et l'on sent le travail des muscles dans tout ce qu'il dit. Ses saillies sont des jets d'esprit qui ne vont qu'à force de pompe. Je ne parlerai point des autres ouvrages que nous avons en forme de lettres, parce qu'ils sortent du genre épistolaire.

— Le président Hénault, comme les grands génies, a eu beaucoup d'imitateurs. Son *Abrégé chronologique* fut incontinent suivi d'un *Abrégé de l'histoire d'Angleterre,* d'un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique,* d'un *Abrégé de l'histoire des empereurs,* etc. Les *Annales de l'empire,* de Voltaire, sont dans le même genre, et on vient d'imprimer l'*Abrégé chronologique de l'histoire et du droit public d'Allemagne*[1], composé par M. Pfeffel, Allemand qui était l'année dernière à Paris en qualité de secrétaire d'ambassade du roi de Pologne.

1. Paris, 1754, in-8.

Je ne toucherai pas à l'exactitude de cet ouvrage pour les faits, c'est aux Allemands instruits à le juger. Je l'ai confronté avec les *Annales* de Voltaire; ils ne sont pas toujours d'accord ensemble, et le préjugé n'est pas pour Voltaire; mais aussi, quoique le nouvel abrégé ne soit pas précisément mal écrit, il est bien au-dessous de celui du coryphée de nos écrivains pour le coloris. Voltaire semble avoir envisagé les objets plus en grand; il a mis plus de philosophie, des réflexions plus piquantes ; M. Pfeffel a fait des recherches plus approfondies, sa marche est plus sûre, ses faits plus développés ; il s'est appliqué principalement à bien marquer l'origine et la nature des droits et des prétentions des maisons de l'empire, objet intéressant surtout pour les étrangers. Je pense que son ouvrage se soutiendra avec succès à côté de celui de Voltaire et ne craindra pas le parallèle.

Au reste, ces abrégés, utiles sans doute, ne le sont cependant pas autant qu'on veut bien le dire. Ils n'apprendront sûrement pas bien l'histoire à ceux qui ne la sauront pas; et tous, celui même du président Hénault, malgré sa réputation prodigieuse, ne servent guère qu'aux gens instruits pour vérifier une date.

— La nation des gens d'esprit est fort occupée aujourd'hui d'un roman nouveau qui paraît sous le titre des *Heureux Orphelins*. On le croit de M. de Crébillon fils, et on est autorisé à le croire puisqu'il l'avoue et le distribue lui-même. Malgré cela, on hésite encore parce qu'on n'y retrouve pas la main de l'auteur des *Égarements du cœur et de l'esprit* et du *Sopha :* ce n'est ni son genre ni son style. Des tableaux piquants des ridicules du jour et des mœurs du grand monde, des détails voluptueux, des discussions de sentiments fines et réfléchies, un style brillant et léger, voilà ce qui caractérise les ouvrages que nous a donnés M. de Crébillon. Dans le nouveau roman, on ne trouve rien de tout cela; une machine usée, des caractères communs, des aventures et des sentiments romanesques, un style faible, inexact et plein de phrases longues et louches : voilà en général ce qu'on y trouve. Il y a cependant des endroits qui sont assez bien faits; mais l'épître dédicatoire qui est adressée à M[me] la duchesse de Luxembourg, est un chef-d'œuvre de platitude. Je ne peux pas me persuader que ce soit M. de Crébillon qui ait

fait cet ouvrage, et je n'hésite pas à croire qu'il est de sa jeunesse, et qu'il n'a fait qu'y mettre la main. Il y a un endroit dans l'épître qui me confirme dans cette idée; d'ailleurs, sa femme est Anglaise, et ce roman est totalement dans le goût anglais. Au reste, on lui reprochera toujours de l'avoir laissé paraître dans l'état d'imperfection où il est.

Nous avons beaucoup de gens ennemis nés de toute réputation un peu éclatante, et qui sont charmés d'avoir cette occasion de rabaisser celle de M. de Crébillon : ils ne sont pas étonnés qu'il ait fait un mauvais livre; il ne faut pas sortir de Paris, selon eux, pour bien écrire, et M. de Crébillon n'y demeure plus depuis plusieurs années. « D'ailleurs, disent-ils, on sait comment il a fait *les Égarements, le Sopha* et les autres; ce n'est qu'un recueil de tout ce qu'il a entendu dans les grandes sociétés où il a vécu; après les avoir faits, il les a montrés à toute la terre, et toute la terre les a corrigés, chacun y a mis son mot et il n'y a peut-être rien de lui. » Rien de si commun que cette fureur de vouloir dépouiller un auteur de la gloire d'avoir fait des ouvrages; c'est une misérable ressource de la malignité humaine. On ne se croit pas humilié par le mérite d'un homme qu'on ne connaît pas, et l'on sauve son amour-propre de la nécessité d'avouer celui d'un homme qu'on connaît. Nombre d'écrivains ont éprouvé cette injustice. M. de Crébillon, le père, n'a pas été épargné de ce côté-là. Ne répète-t-on pas tous les jours que c'était un frère qu'il avait, et qui était chartreux, qui a fait ses tragédies, et que c'est depuis qu'il est mort qu'il n'a rien donné que *Catilina*, qui est mauvais? M. Duclos n'a pas fait son premier roman, *les Confessions du comte de ****, et cela parce qu'il avait été clerc de procureur. M. de Cahusac a fait de mauvaises tragédies, donc il n'est pas l'auteur de *Zénéide*. L'abbé Trublet a passé sa vie avec beaucoup de nos meilleurs écrivains, donc les *Essais de morale et de littérature* ne sont qu'un extrait des conversations qu'il a eues avec eux. La Noue n'a pas fait la tragédie de *Mahomet II*, rien que parce qu'il est comédien. Nos jeunes auteurs surtout n'ont fait que prêter leurs noms aux ouvrages qu'on leur attribue. Voilà les accusations dont on charge bien des auteurs et qui sont toujours sûres de faire fortune.

M. Fréron, dans ses sottises périodiques, s'est déchaîné

contre M. de Crébillon à propos des ***Heureux Orphelins***, avec la mauvaise foi et l'impertinence qu'on lui connaît. Il juge cet auteur sur ce dernier ouvrage et non sur les premiers qu'il a donnés : celui-ci est mal écrit, donc M. de Crébillon écrit mal. Voilà son argument. Mme de Luxembourg a été fort scandalisée, et demande, à ce qu'on dit, qu'on mette des cartons à la dernière feuille de Fréron.

Il n'a encore paru que deux volumes de ce roman, dont on a annoncé la continuation.

— Mlle de Lussan a mis au jour, il y a quelques mois, l'*Histoire de Charles VI*, qui n'a pas fait fortune, mais qui serait un assez bon ouvrage si elle avait mis en deux volumes ce qu'elle a mis en neuf. Elle vient de donner l'*Histoire de Charles VII*[1], qui en sera la suite, et qu'elle a moins allongée. Le règne de Charles VI était intéressant par la vie même de ce prince singulier et malheureux ; l'histoire de Charles VII est intéressante par les guerres et le bonheur de la France dans la grande révolution de l'expulsion des Anglais, l'ouvrage de la fameuse Pucelle, et par la magnificence et les galanteries de la cour dans ces temps de troubles.

Mlle de Lussan a mis de l'art et de l'intérêt dans cette histoire. Son style est agréable, mais il manque de précision ; elle s'appesantit sur des détails inutiles, et ce défaut lui vient peut-être de l'habitude d'écrire des romans. C'est une des femmes qui font le plus d'honneur au beau sexe. Son meilleur ouvrage, sans contredit, ce sont les *Anecdotes de Philippe-Auguste*, roman plein de sentiment et écrit d'une manière noble et très-intéressante. La chronique scandaleuse ne reste pas en défaut sur le compte de cette demoiselle : on attribue ses deux derniers ouvrages, et même une partie des premiers, à un certain M. de Juilly, qui n'est pas connu d'ailleurs.

— Il a paru, il n'y a pas longtemps, des *Lettres du chevalier de K*** au marquis de *** sur les femmes*. Ce mauvais ouvrage n'a presque pas été connu ; il est de la composition de M. le chevalier de Méré qui vient de se répondre à lui-même

1. D'après Quérard, Mlle de Lussan serait seulement l'éditeur des *Mémoires secrets des intrigues de la Cour de France sous Charles VI*, et Baudot de Juilly le véritable auteur de l'*Histoire de Charles VII*, publiée pour la première fois en 1697.

dans une brochure intitulée *Lettres de la marquise de *** au chevalier de ****[1]. Cette marquise annonce qu'elle va attaquer le chevalier de K*** et venger son sexe des satires qu'il en a faites; cependant elle ne fait ni l'un ni l'autre; elle jette au hasard des réflexions triviales sur les hommes, sur les femmes, sur l'amour, etc., d'un style plat, plein de fautes, et qui sent son ton de garnison. Ce chiffon, digne pendant du premier, mérite bien d'être loué de même dans les feuilles.

CXIV

28 juin 1754.

La célébrité de milord Bolingbroke a été un appas pour les traducteurs; voici le troisième ouvrage de lui que l'on nous donne depuis sa mort : c'est son testament politique. Les *Lettres sur l'histoire,* malgré leur réputation, n'ont eu que le plus petit succès; à peine a-t-on lu ses *Mémoires secrets;* et je crois que son *Testament*[2] ne fera guère plus de sensation. Son nom a pu faire passer ses ouvrages dans ce siècle, mais ses ouvrages ne feront sûrement pas passer son nom à la postérité.

Ce testament, qui a été fait en 1749, contient des considérations sur l'état actuel des dettes et des taxes de l'Angleterre, et les ressources de ce royaume pour réparer le désordre de ses finances.

Si l'intérêt de la nation peut nous faire regarder avec plaisir les désavantages d'une puissance rivale, c'est un objet bien satisfaisant pour nous que la critique où se trouve aujourd'hui l'Angleterre. L'énormité de ses dettes, qui montent à peu près à dix-huit cent millions de notre monnaie, est une chose inconcevable, et la rapidité de leurs progrès n'est pas moins étonnante. L'époque de cette révolution est au commencement du règne de Guillaume III, en 1689. Les dettes de la nation

1. 1754, in 12.
2. *Testament politique. — Considérations sur 'état présent de la Grande-Bretagne.* Londres (Paris), 1754, in-12.

étaient alors de sept à huit millions tournois, les revenus publics montaient alors à environ cinquante millions; les guerres survenues augmentèrent les dépenses; pour y subvenir, on y fit des emprunts publics qui se sont accumulés de jour en jour; on augmenta les taxes, on créa de nouveaux droits, et ces droits sont si chargés aujourd'hui que les Anglais ne peuvent pas, dit milord Bolingbroke, mettre un bateau à la mer ou une sentinelle à la porte de White-Hall sans une taxe sur les terres.

L'abus du crédit public a occasionné les dettes, et il y a bien à craindre que leur immensité n'écrase à la fin ce crédit dont la ruine pourrait entraîner une conséquence encore plus dangereuse : c'est le renversement de cette constitution admirable, mais qui demande une harmonie pour se conserver longtemps. Son altération est déjà bien sensible : l'esprit de propriété a étouffé l'esprit public; le prince, les ministres, les membres du Parlement, une partie des citoyens ont leurs intérêts particuliers, différents ou contraires à l'intérêt général. La séduction a vendu au ministère ceux qui devraient défendre la nation. On se souvient de ce mot foudroyant du célèbre ministre Walpole : il avait quelque acte à faire au Parlement; quelqu'un lui dit : — Que craignez-vous? Toutes les voix sont vénales. — « Je le sais bien, répondit-il, j'en ai même le tarif. » Ce n'était pas cela qui l'embarrassait.

Il est d'un bon citoyen de ne désespérer jamais de la république; milord Bolingbroke, sans se dissimuler toute l'étendue du mal, croit qu'on pourrait encore y trouver des remèdes. Pour encourager ses compatriotes, il leur propose l'exemple de Sully qui, après la guerre de la Ligue, tira la France de l'état le plus déplorable où elle se soit trouvée, acquitta les dettes, réforma les dépenses, soulagea le peuple et ranima le commerce et les finances dans douze années de ministère; mais quelle différence n'y a-t-il pas entre l'état actuel de l'Angleterre et celui de la France alors! Le désordre des finances ne venait que des vices de l'administration, des fraudes dans la perception des revenus, etc. Sully n'avait que des abus à réformer, il ne lui fallait que des lumières et du courage; il avait pour lui la nation et Henri IV. Mais l'Angleterre?

Beaucoup de personnes pensent que ce testament politique

n'est pas plus de milord Bolingbroke que ceux de Mazarin, de Colbert, du cardinal Alberoni, ne sont de ces ministres; mais un Anglais m'a assuré qu'il était réellement de lui. On l'y reconnaît assez d'ailleurs : beaucoup de feu, ce ton de déclamation qui lui appartient, point d'ordres, de longues digressions. C'est bien là milord Bolingbroke.

— On vient de donner une nouvelle édition de l'*Histoire naturelle de l'Islande, du Groenland et du détroit de Davis, etc.*, traduit de l'allemand, de M. Anderson [1]. Cet ouvrage a beaucoup de réputation, et la mérite à bien des égards : il est fait avec sagesse et avec choix, il a été jugé exact pour les faits et les observations, et il a détrompé le public des absurdités fabuleuses que des faiseurs de relations avaient répandues au sujet de ces pays éloignés; mais il me semble qu'on pourrait y désirer plus de détails pour certaines choses, et moins dans d'autres. Je voudrais qu'un auteur qui fait l'histoire naturelle d'un pays ne rapportât que ce qui peut répandre des lumières sur la physique, servir au commerce, peindre les hommes, enfin être utile à la société, et qu'il s'abstînt de ces petites circonstances qui ne peuvent intéresser qu'une curiosité méticuleuse. Je suis aussi charmé de savoir qu'il y a un peuple comme les Groenlandais, qui, sans aucune notion de la Divinité, sans principes de morale, sans lois, sans gouvernement, est doux, sociable, humain, vivant dans une égalité et une union parfaite, sans connaître ni querelle, ni haines, ni guerres, ni débauches, que je suis peu curieux d'apprendre que ces Groenlandais ne portent point de chemise, ont l'haleine puante, et ne lavent point les plats dans lesquels ils mangent.

Je suis peu touché de voir une description anatomique bien détaillée d'un poisson de mer, et je lis avec intérêt que dans un pays, voisin du pôle, on trouve des lacs brûlants, des incendies de terre fréquents, des ruisseaux de feu coulants dans des lits de glace, etc.

Il serait cependant à souhaiter que l'on nous donnât dans le même goût l'histoire naturelle de beaucoup d'autres pays du Nord; l'on y trouverait bien des choses intéressantes et particulières à cette partie du monde trop peu connue et féconde en

1. La première édition de cette traduction est de 1750, 2 vol. in-12.

phénomènes singuliers. Dans nos climats tempérés, la nature est plus simple, ses opérations plus uniformes, sa marche plus égale; mais le Nord fourmille de singularités remarquables dans l'économie animale, la végétation, et d'êtres bizarres, de météores extraordinaires, qui exciteraient nos philosophes et serviraient à perfectionner la connaissance de la nature.

— Il paraît une *Histoire des conjurations, conspirations et révolutions célèbres, tant anciennes que modernes*[1], par M. Duport Dutertre. Il y en aura dix volumes dont on n'a encore donné que les trois premiers. C'est la manie, aujourd'hui, d'écrire l'histoire par lambeaux; cette méthode, plus piquante pour le commun des lecteurs, est en même temps plus commode pour l'écrivain; il en coûte bien moins pour ne recueillir que les traits les plus frappants de l'histoire, qui, en outre qu'ils sont plus agréables à traiter, sont toujours mieux connus, que pour faire un tableau général où les faits enchaînés les uns aux autres se lient et se développent mutuellement: ce qui demande plus de recherches, de détails, plus de travail, plus de connaissances, et un génie étendu, lumineux et profond. La compilation de M. Dutertre n'est pas sans mérite : il a choisi avec sagesse les conspirations les plus intéressantes, et a passé légèrement celles de l'histoire ancienne pour en venir aux temps modernes dont les grands événements sont généralement plus ignorés et doivent nous intéresser davantage; mais son travail ne doit pas lui avoir coûté beaucoup. La plupart des morceaux qu'il traite l'ont déjà été par de très-bons auteurs qu'il n'a fait qu'extraire, copier ou déguiser. Il n'a fait aucunes recherches particulières, et n'a consulté que les ouvrages les plus connus; aussi a-t-il inséré beaucoup de traits apocryphes ou fabuleux. Pour ce qui regarde l'histoire des pays étrangers, il n'a pas pu puiser dans les originaux, et a pris dans nos écrivains seuls ce qu'il en rapporte. Son style est sage et exact, mais sans nerf et sans chaleur. Sa narration est claire, mais pleine de petits détails, et l'on ne trouve dans tout son ouvrage ni politique, ni philosophie, ni vues neuves, ni traits intéressants. Au reste, l'auteur est modeste et n'a aucun genre de prétentions : cela mérite de l'indulgence. Il est déjà connu par un *Abrégé de*

1. 1754-1760, 10 vol. in-12. Les deux derniers sont de Ripeaux-Désormeaux.

l'histoire d'Angleterre, comme celui du président Hénault, qui a eu du débit sans réputation. Il a aussi travaillé avec Fréron à ses feuilles périodiques.

— Le second volume du *Journal étranger* vient de paraître; il n'a guère paru meilleur que le premier, et ne répond pas au ton emphatique et sublime de la préface. Il y a du danger à faire des promesses trop magnifiques; le public n'aime pas à rabattre, il s'est écrié d'abord :

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu!

La montagne n'a encore enfanté qu'une souris, il faut espérer qu'elle accouchera plus heureusement dans la suite; mais quels que soient les efforts que les auteurs de ce journal fassent, je crains qu'ils ne restent toujours bien au-dessous de ce qu'ils ont annoncé.

Ce qu'il y a de plus agréable dans ce volume, c'est la traduction du codicille de Swift par M. Rabener, qui a assez bien pris dans cette satire le ton de Swift; la plaisanterie cependant m'a paru froide et un peu dure. Je suis persuadé que Swift y aurait mis plus de gaieté, de finesse et de légèreté : c'est peut-être aussi la faute du traducteur dont le style est sec et n'a ni l'agrément ni la vivacité que demandent ces sortes d'ouvrages, et qui sont peut-être dans l'original. Il y a des satires de M. Rabener dont l'idée m'a semblé plus neuve et plus piquante que celle-là.

— On a vu à Versailles, il y a quelque temps, un automate qui parle et prononce très-distinctement plusieurs paroles; c'est un phénomène en mécanique qui étonne les physiciens. Le mécanisme de la voix est si compliqué et si peu développé encore qu'il a paru impossible à imiter aux plus habiles gens. M. de Vaucanson lui-même l'avait jugé inexécutable. M. Ferrein, de l'Académie des sciences, célèbre anatomiste, qui a fait beaucoup d'expériences sur ce sujet-là, et qui a réussi à faire crier un cochon mort, en soufflant simplement dans la trachée artère d'un de ces animaux, a tenté inutilement de faire un automate parlant.

On a cru d'abord qu'il y avait de la fourberie dans le jeu de cet automate, mais la machine a été soumise à l'examen de

beaucoup de gens d'esprit, où on a vu tout l'intérieur, excepté un tuyau, où quelques personnes ont imaginé qu'on aurait pu cacher un nain, mais le tuyau est si étroit et il faudrait un nain si petit que ce serait encore une chose plus étonnante, et qu'on gagnerait plus à le faire voir que l'automate.

Quelqu'un qui aura voulu faire une plaisanterie a dit que le roi avait promis un *bon* de fermier-général pour cet automate si on peut encore le faire marcher et lui faire surtout remuer les doigts. Il y a effectivement tant de ces messieurs qui n'en savent guère davantage!

— M. de La Beaumelle ayant fait imprimer le *Siècle de Louis XIV*, avec des notes critiques qui lui ont procuré un séjour de six mois à la Bastille, M. de Voltaire y répondit par un petit écrit intitulé *Supplément au siècle de Louis XIV*, où l'on trouve quelques épigrammes sanglantes, deux ou trois bonnes plaisanteries et beaucoup d'invectives et de grossièretés. La Beaumelle, dont la personne et les ouvrages y sont traités ignominieusement, vient de se venger par une brochure qui a pour titre *Réponse au Supplément du Siècle de Louis XIV*[1], dans laquelle, tout en disant à Voltaire qu'il veut être plus poli et plus modéré que lui, il lui dit les injures du monde les moins modérées et les moins polies. Outre les injures, il lui reproche d'avoir volé le fond du songe du Henri IV de sa *Henriade* dans une pièce de vers manuscrite qu'il a vue dans la bibliothèque de la Bastille.

Voltaire ne manquera pas sans doute de répliquer encore; c'est sa coutume. Il s'est fait plus de tort par son imprudence que par ses sottises; que de satires obscures, que l'on a faites contre lui, et qui auraient été ensevelies dans l'oubli, s'il ne les avait lui-même produites au grand jour, et s'il ne leur avait donné la célébrité en y répondant! C'est ainsi que se perpétuent ces malheureuses querelles, le scandale de la littérature et l'opprobre de leurs auteurs. Si les gens de lettres tombent dans l'avilissement, ils ne doivent s'en prendre qu'à eux; ils ont donné le ton au public. Ils auraient été respectés s'ils s'étaient respectés eux-mêmes, mais ils se sont livrés mutuellement aux sifflets et au mépris. On a été dispensé de les admirer et on a été bien aise de rire à leurs dépens; cela console un peu de leur

1. Colmar, 1754, in-12.

supériorité de talents, toujours humiliante pour le vulgaire. Le malheur est que cet avilissement retombera sur les lettres; il ne serait pas singulier qu'elles devinssent un jour un ridicule.

Si Voltaire avait eu une âme d'une autre trempe, s'il avait été moins sensible et moins jaloux de gloire, s'il avait été aussi sage, ou peut-être aussi fin que M. de Fontenelle, de quelle réputation n'aurait-il pas joui? Quelque ardente qu'eût été sa soif de richesses et d'honneurs, il s'en serait enivré. La gloire et la considération auraient été le chercher; l'envie se serait tue et il aurait aisément écrasé ces petits insectes qui se sont acharnés à déchirer par lambeaux ses ouvrages. Ce sera un paradoxe bien singulier dans un ou deux siècles que l'histoire de Voltaire. Saura-t-on s'imaginer que cet homme, qui a peint partout le sentiment avec des traits de flamme, en qui l'esprit semble toujours échauffé par le cœur, que cet écrivain dont tous les ouvrages exhalent l'amour de l'ordre et de l'humanité n'ait jamais fait que *des compliments* à la vertu, pour me servir d'une expression de La Beaumelle?

— Le 30 du mois de mai, l'Académie française tint une séance publique pour la réception de M. de Bougainville, secrétaire de l'Académie des belles-lettres. L'Assemblée était brillante; le jeune récipiendaire y parut avec cette assurance et cette liberté qui siéent si bien à un homme pénétré de son mérite. Il débita son discours avec quelque grâce et une nonchalance arrangée. Avant de le commencer, il tira une lunette et lorgna, en minaudant, deux ou trois femmes, il prit agréablement une prise de tabac, se moucha, toussa, ôta son chapeau et, le coude mollement appuyé sur la table académique, lut son remerciement dont voici à peu près le tour: « Messieurs, je suis honteux pour vous du choix que vous avez fait en me recevant dans votre respectable corps; plus je m'examine, plus je sens que je n'ai jamais mérité cet honneur, et je vous en demande très-humblement pardon. La tête me tourne en me voyant à côté de tant de grands hommes et je rougis de venir occuper la place d'un académicien tel que M. de La Chaussée. Quel académicien, messieurs! » Là-dessus, il se met à enfler un éloge amphigourique, de M. de La Chaussée; je dis amphigourique, parce qu'il l'a fait d'une manière si gauche et si maladroite que je l'ai pris pour une épigramme

contre cet académicien, qui s'était opposé si vigoureusement à sa réception lorsqu'il se présenta pour la première fois. En effet, M. de Bougainville met en opposition Molière et de M. de La Chaussée pour les caractères, et ceux du dernier lui paraissent plus vrais. Selon lui, Molière est toujours chargé, tandis que M. de La Chaussée prend ses personnages dans la société même, et on les retrouve dans ses amis et ses égaux. Je ne sais dans quelle société on peut retrouver si aisément les personnages des comédies de *Mélanide*, de *la Gouvernante*, etc.; ils me paraissent aussi romanesques que l'intrigue de ces pièces. M. de La Chaussée est sûrement bien louable par bien des endroits, mais je ne crois pas que ce soit par ceux-là.

L'éloge de M. de La Chaussée fut suivi comme de raison de l'apothéose du cardinal de Richelieu, après quoi le récipiendaire termina son discours comme il l'avait commencé, c'est-à-dire par parler de lui, mais sur un ton un peu moins humble. « Quelque indigne que je me reconnaisse, dit-il, ou à peu près, vous avez trop de goût et de lumières, messieurs, pour n'avoir choisi qu'un sot, il faut bien que j'aie du mérite, par respect pour vous je dois en convenir, » et la conclusion fut que les devoirs que lui imposait sa nouvelle dignité ne l'effrayaient point, et qu'il espérait bien s'en tirer comme les autres. Aussitôt le discours, les bien intentionnés applaudirent, de mauvais plaisants se mirent à rire, des gens de mauvaise humeur haussèrent les épaules, et M. de Saint-Aignan, qui était chargé de recevoir M. de Bougainville, lui répondit en d'autres termes, qu'il était trop modeste, que tout le monde connaissait son mérite, que sa préface de l'*Anti-Lucrèce*, ne laissait pas d'être une belle chose, que l'Académie d'ailleurs, n'y regardait pas de si près et qu'elle était encore heureuse de l'avoir trouvé sous sa main, etc. Après la réponse de M. de Saint-Aignan, M. de Crébillon fit le cadeau à l'assemblée de quelques scènes d'une tragédie intitulée *le Triumvirat*, lesquelles il brailla avec beaucoup d'emphase et de poumon.

Le résumé des sentiments des gens sensés est que le discours de M. de Bougainville ne dit que des choses communes, et qu'il n'y a ni idées ni style; que M. de Saint-Aignan a profité, en honoraire de l'Académie, de la dispense d'avoir de l'esprit; et que dans les morceaux qu'a lus M. de Crébillon, il y a des traits

de force et des vers heureux, entre autres celui-ci, en parlant des sentiments d'un vrai Romain :

> Son honneur est de vaincre, ou, vaincu, de mourir ;

mais qu'il est presque partout dur et rocailleux ; qu'il prend le gigantesque pour le grand, et la déclamation pour de l'éloquence. Voici un hémistiche d'une dureté originale. Octave, qui veut gagner Cicéron, lui demande son amitié, et lui dit de lui servir de père : « Abdique, je t'adopte », lui répond Cicéron. En faisant le parallèle de la douceur de César et de la cruauté d'Octave, Cicéron dit :

> L'un en fut le vainqueur [de Rome], l'autre en est le bourreau ;
> L'un en fut la lumière, et l'autre le flambeau.

Ce jeu de mot ridicule et même obscur n'a pas laissé d'être applaudi en pleine Académie. Quel sacrilége !

M. de Boissy et M. l'abbé Trublet s'étaient mis sur les rangs pour la place de l'Académie, mais les protestations de M. de Bougainville ont entraîné la balance. Cette élection a fait murmurer les trois quarts du public. M. de Bougainville n'est pas aimé ; outre la médiocrité des talents, on lui reproche beaucoup de choses, peut-être injustement ; mais un trait authentique et qui a révolté bien des gens, c'est ce qu'il a fait à la mort de Boindin, cet homme si fameux par l'impiété qu'il affichait. L'Académie des belles-lettres dont il était membre voulut lui faire un service mortuaire, comme c'est la coutume ; mais M. de Bougainville, qui est dévot à faire peur, s'y opposa fortement et ne voulut point faire son éloge. Il flétrit ainsi un académicien qui avait été utile et dont les talents méritaient des ménagements, croyant faire un acte d'héroïsme. C'est l'habitude d'une santé délabrée qui lui a donné celle de la dévotion. Duclos lui disait il y a quelque temps qu'il ne devait pas être si pressé d'entrer à l'Académie, qu'il était jeune et qu'il avait le temps d'attendre. « Eh ! je suis mourant, lui dit Bougainville, je n'ai peut-être pas quatre ans à vivre. — Mais est-ce que vous prenez l'Académie pour l'extrême-onction ? » lui répondit Duclos.

— On vient enfin de publier l'édition tant attendue des œuvres de M. de La Motte en onze volumes. Nous n'en avions qu'une imparfaite en quatre volumes. On est étonné de la prodigieuse variété des ouvrages de cet auteur; c'est un de ceux qui ont le plus approché de l'universalité des talents. M. de Fontenelle, M. de Voltaire et lui sont, à mon avis, les trois hommes de la nation qui ont eu le plus d'esprit et le plus de sortes d'esprit.

M. de La Motte est poëte et prosateur, et estimable dans l'un et dans l'autre genre. Ses ouvrages en vers sont la traduction de *l'Iliade*, des tragédies, des comédies, des opéras, des odes, des fables, des églogues, des cantates, des psaumes, etc., et ses ouvrages en prose sont des discours sur différentes parties de la littérature. En général, sa poésie manque d'harmonie et d'images, et ses vers sont souvent durs et plats; mais il a en même temps des morceaux supérieurs et dignes d'un grand poëte, et il serait regardé comme tel s'il n'avait donné que ses meilleurs ouvrages de poésie en tous genres. Une partie de ses odes, les premières surtout, sont d'une grande beauté : ses fables sont pleines de sens, de finesse et d'esprit, on ne peut rien voir de plus ingénieux que la moitié des prologues qui sont à la tête, mais elles manquent de naturel et de légèreté. Dans ses églogues, ses cantates, etc., il y a quelques pièces très-belles, mais le reste est fort faible. De ses tragédies, on ne joue plus qu'*Inès de Castro* qui est une des plus intéressantes du théâtre et dont le succès s'est toujours soutenu. On ne connaît que *le Magnifique* de ses petites comédies. Il a créé deux genres à l'Opéra : la pastorale et le ballet dans *Issé*, *l'Europe galante* et *le Triomphe des Arts*, nouveautés agréables qui ont eu beaucoup de succès et de copies; mais, dans ses tragédies-opéras, il a voulu suivre Quinault à la piste, et n'a fait que des choses médiocres. Son *Iliade* est versifiée froidement et on ne la lit plus guère ; M. de Fontenelle dit que ce n'est pas la faute de La Motte.

La prose de M. de La Motte est de beaucoup supérieure à sa poésie : ses discours sur la poésie, sur la fable, sur l'églogue, etc., sont écrits avec beaucoup de pureté, d'élégance et de précision. Il met partout une justesse et une sagacité admirables, et possède au plus haut degré le talent de la discussion ;

mais ce qui le caractérise le plus, c'est cet esprit philosophique qui remonte toujours aux premiers principes, et porte la lumière sur tout ce qu'il analyse : justice et justesse, c'est sa devise, a-t-on dit fort joliment de M. de La Motte.

Il est un des plus ardents athlètes dans la célèbre querelle des anciens et des modernes, où l'on vit l'esprit armé contre la science, c'est-à-dire MM. Boivin, Despréaux, Mme Dacier, d'un côté, et MM. de Fontenelle, de La Motte, l'abbé Terrasson, de l'autre. M. de La Motte donna le signal dans ses discours sur Homère, où il osa dire que *l'Iliade* est pleine de génie, et en même temps d'inutilités, de répétitions, etc. Ces blasphèmes firent frémir les adorateurs de l'antiquité; Mme Dacier prit la défense d'Homère avec un zèle fanatique et attaqua M. de La Motte dans son livre *des Causes de la corruption du goût*, où elle prit le ton des érudits du dernier siècle, et lui dit les injures les plus grossières. M. de La Motte lui répondit avec toute la modération, la politesse et les ménagements possibles, ce qui forma un contraste remarquable qui fit honneur à M. de La Motte.

M. de La Motte avait un talent singulier pour lire ses ouvrages; il n'y avait personne à qui il ne fît illusion : ses fables, qui n'ont rien moins que de la naïveté, étaient admirées en pleine Académie pour la naïveté même, lorsqu'il les lisait. Je crois que c'est contre lui qu'a été faite cette épigramme :

Tes vers sont beaux quand tu les dis;
Mais ce n'est rien quand je les lis;
Tu ne peux pas toujours les dire;
Fais-en donc que je puisse lire.

Il n'était pas savant parce qu'il avait perdu la vue de très-bonne heure; mais je crois que peu de personnes ont eu plus d'idées, plus de philosophie, et l'imagination plus lumineuse que lui. Il est à croire que s'il avait pu profiter de la lecture, et s'il avait porté son esprit philosophique sur des objets plus intéressants que la littérature, il aurait fait de grandes choses.

— Il y a longtemps que l'on nous annonce un ouvrage de M. Rameau; il vient enfin de paraître. Ce sont des *Observations sur l'instinct de la musique*[1]. Il ramène la théorie de l'har-

1. *Observations sur notre instinct pour la musique, et sur son principe.* Paris, 1754, in-8.

monie et la cause du plaisir qu'elle nous donne à un principe simple au premier coup d'œil, mais dont les combinaisons et les rapports sont infinis : il explique ces phénomènes par la nature des sons et les proportions harmoniques. Cette discussion marque une grande profondeur dans la connaissance de l'art; mais le morceau de cet ouvrage qui fait le plus de bruit, c'est la réfutation de la critique qu'a faite M. Rousseau du célèbre monologue d'*Armide*. M. Rameau reproche à M. Rousseau de n'avoir pas bien entendu la musique lorsqu'il dit que Lulli n'a point changé de ton dans ce monologue, tandis que dans la moitié de ce morceau il en change presque de deux notes en deux notes; d'avoir mis peu de bonne foi dans la critique, et d'être dans sa deuxième lettre en contradiction avec ce qu'il a dit lui-même dans l'*Encyclopédie*. M. Rousseau est fait à l'escrime; nous verrons comment il se tirera de cette attaque; il a besoin de ramasser toutes ses forces.

CXV

20 juillet 1754.

On a donné, le 8 juillet, une comédie en trois actes, intitulée *le Souper* [1]. Sa chute a été des plus brusques. Un tissu de défauts qui n'étaient remplacés par aucune beauté, des caractères usés et chargés, quelques mauvaises plaisanteries et l'intrigue que voici composaient cette misérable pièce. Célie, amoureuse d'un homme de naissance, mais sans bien, avait pour amant un homme de cour, un robin et un financier. Célie, feignant de vouloir éprouver ses trois amants, engage le marquis de Mirepoix à faire avoir à l'homme qu'elle protége un régiment; le marquis, qui a beaucoup de crédit obtient, pour un homme qu'il ne connaît pas, un brevet de colonel.

1. La paternité de cette pièce non imprimée a été désavouée tour à tour par le comte de Tressan, par le marquis de Senecterre et par Fréron, qui reconnaît, toutefois, avoir donné des conseils à l'auteur et avoir lu *le Souper* aux comédiens.

Le robin, à la même sollicitation, fait gagner un procès à l'amant aimé de Célie, et pour M. Pataugé, le financier, on a cru que sa bourse était meilleure à sonder que son crédit. Son épreuve se réduit à une galanterie de vingt mille écus qu'on l'engage à prêter au même jeune homme. Célie remet enfin la décision de son choix au souper qui tient tout le troisième acte. C'est là que dans la fumée du champagne et la fureur des épigrammes, le comte de Mirepoix dit qu'il n'y a plus d'estomac à la cour; M. Pataugé, raillé de ce qu'il prête sur gages, dit qu'il vaut mieux prêter sur gages que sur rien; enfin, après mille mauvais propos et un air italien, estropié par une voix française et fausse, Célie remercie ces messieurs de leurs bontés. Elle leur présente l'époux qu'elle choisit, possesseur d'un régiment, et qui a gagné un procès, grâce à leurs soins. Tout le monde s'en console, le militaire en disant à Célie qu'elle y perd plus que lui, M. Pataugé en s'écriant : « Encore si c'était un renouvellement de bail! » le robin en dansant, et le parterre en sifflant.

On ne sait pas exactement l'auteur de cette pièce. On sait que Fréron en a fait les honneurs, et on l'accusait d'y avoir quelque part; je ne le pense pas.

— On vient d'imprimer les *Mémoires de la cour d'Auguste*, tirés de l'anglais, du docteur Blackwell [1]. Le but de l'auteur est de donner l'histoire particulière et de rassembler les anecdotes de cette cour célèbre. Il n'y a qu'une petite difficulté à cela : c'est que le docteur anglais nous dit lui-même, dans l'introduction de son ouvrage, que de tous les mémoires d'Auguste et de la plupart de ses courtisans et de tous les écrits qui auraient pu nous laisser quelques lumières là-dessus, rien n'a échappé à la fureur du temps; notre docteur prétend suppléer à la perte de tous ces ouvrages, mais comment fera-t-il? Voilà ce qu'il ne nous dit point, et cela ne l'empêche pas d'aller toujours son train, mais ne croyons pas qu'il aille tout de suite droit à son but, il fera bien des excursions avant d'y arriver. D'abord il remonte jusqu'à Énée pour retrouver l'origine de Rome! Il me semble voir l'Intimé, dans la comédie des *Plai-*

1. Traduits par Feutry, d'après Blackwell et J. Mills. Paris, 1754-59, 4 vol. in-12; ou 1768, 3 vol. in-12.

deurs, plaidant pour un chapon, commencer son discours par dire : *Avant la naissance du monde*, etc., etc. M. Blackwell descend ensuite à Romulus et fait la marche de la monarchie et de la République moderne ; il cherche à développer les causes de la grandeur et de la décadence de cette nation, mais ce n'est pas sans écarts qu'il arrivera au siècle d'Auguste; on est étonné de trouver un parallèle des lois romaines avec le gouvernement de la Grande-Bretagne, où l'auteur, bon patriote, donne la préférence à la constitution de son pays; mais on l'est encore bien plus de rencontrer un parallèle de la nation française avec la République de Venise, et un peu plus loin, pour distraire le lecteur, on lui fait le tableau abrégé de l'état des guerres de l'Europe, depuis Charles V jusqu'à Louis XIV. Enfin, ce n'est qu'à la fin du volume, qui est fort gros, que l'on entame l'histoire d'Auguste dont la suite se trouvera dans le volume suivant que l'on annonce.

Ces digressions et ces cascades sont la chose du monde la plus dégoûtante, et le seraient même dans un ouvrage de génie. Il y a dans celui du docteur Blackwell des recherches, des connaissances réfléchies, des vues profondes, de la philosophie, des choses saisies avec finesse et d'autres rendues avec énergie; mais tout cela n'empêche pas qu'on ne se rebute de la lecture d'un livre où l'esprit ne marche que par sauts et par bonds; où l'on quitte cent fois son objet pour courir après des choses étrangères et où ce qu'on trouve est presque toujours ce qu'on n'attend pas. C'est à peu près comme tous les Anglais font leurs livres ; ils se livrent à toute la fougue et à l'abondance de leur imagination, et ne savent ni régler leurs idées, ni en sacrifier quelquefois. Il est étonnant que cette nation si éclairée, si spirituelle, si philosophe, ne se soit pas attachée à mettre de la méthode dans les livres. C'est un mérite qu'on nous accorde généralement et l'on ne croit pas nous accorder beaucoup; pour moi, j'attache un grand prix à savoir ne dire que ce qu'il faut, dire tout ce qu'il faut, et le dire où il faut. Voilà ce que c'est que faire bien un livre, et voilà ce qu'on ne trouve guère dans les ouvrages étrangers.

— Un homme, nommé M. Blanchet, qu'on n'a pas connu jusqu'ici et qui ne le sera pas davantage dans peu de jours, a fait une brochure dont l'originalité a fait parler quelques

moments. C'est une *Idée de l'état présent de la littérature* [1]. Il s'érige en juge de nos auteurs, et leur marque leurs places. Nous n'avons que six hommes, dit-il, et les voici dans leur ordre. Le premier, c'est M. Gresset, ensuite M. de Crébillon père, l'abbé Trublet, M. de Fontenelle, M. de Montesquieu, et le dernier qu'il ne nomme pas, mais qu'il désigne, est le P. Castel, jésuite. Il analyse le mérite de chacun d'eux en particulier, et l'apprécie ensuite. On se doute bien par le choix et la marche de ces écrivains de quel poids doivent être ces jugements. L'abbé Trublet surtout, pour qui l'auteur a une profonde vénération, est jugé merveilleusement. Fondez, dit-il, Montaigne et La Bruyère, et vous aurez l'abbé Trublet; pour moi, je pense qu'on fonderait et refonderait les trois volumes de l'abbé Trublet qu'on n'y trouverait pas une bonne pensée de Montaigne ou de La Bruyère.

L'auteur de ce chiffon se trouva, il n'y a pas longtemps, dans une maison avec l'abbé Trublet et d'autres personnes. L'abbé lui dit d'un ton qui lui appartient et qui a l'air humble : « Dans le fond il faut convenir que nous sommes plus de six, voilà, par exemple, M. de Marivaux, qui... — Oh! monsieur, je serais très-fâché d'en être, » lui répondit Marivaux. On dit ensuite à l'auteur : « Mais parmi les six premiers hommes du siècle, M. de Voltaire méritait bien une place. — Ma foi, répondit notre auteur, je ne sais pas pourquoi, mais je n'ai jamais aimé M. de Voltaire. »

— On a imprimé en quatre volumes *la Morale des princes*, traduite de l'italien, du chevalier J.-B. Comazzi, ouvrage qui a de la réputation [2].

L'auteur a voulu établir son système de morale sur des faits historiques, et pour cela il suit l'histoire des empereurs romains, depuis César jusqu'à Constantin Chlore; il prend les traits principaux de la vie de chaque prince, il en cherche les vues et les causes, et juge, d'après les principes, s'ils ont eu tort ou raison,

1. *Idée du siècle littéraire présent réduit à six vrais auteurs*. S. l. n. d., in-12, 24 p. Attribuée par l'abbé Goujet à Daquin de Châteaulyon, cette brochure est également donnée à J. Blanchet par la *France littéraire* de 1769.

2. *Morale des princes, précédée de quelques pensées sur les ministres*, par J.-B. comte de Comazzi, traduite de l'italien par Dupuy-Demportes. La Haye, 1754, 1 vol. in-12.

et pourquoi; ainsi chaque fait historique donne occasion à une maxime morale. La maladie de ne chercher des exemples que chez les anciens est bien générale, et je ne pense pas que l'on en guérisse sitôt. Si l'on ne veut que des guerres et des événements politiques, il n'est pas nécessaire de recourir à l'histoire romaine, on en trouve de reste chez soi et dans des siècles plus voisins; mais c'est que lorsque nous sommes plus près d'un événement, on sent mieux la difficulté d'en développer les motifs et les ressorts, et on risque de trouver plus de contrariété dans les esprits pour faire adopter ses idées, au lieu qu'en se rejetant sur l'histoire ancienne, on politique en toute liberté, l'imagination se joue à l'aise, personne ne chicane, et l'on a, pour ainsi dire, les faits à discrétion.

Je reviens à l'ouvrage du chevalier Comazzi, qui mérite, à mon avis, beaucoup de cas; il y a des idées, des vues, de la précision et du nerf dans l'expression, des traits de force, des choses vraies, dites avec hardiesse et avec plus de hardiesse qu'on ne l'attendrait d'un Italien; on peut lui reprocher, comme à Tacite, de vouloir mettre souvent trop de finesse dans les tours qu'il donne aux faits qu'il rapporte: on pourrait aussi changer le titre du livre et mettre *Politique des princes*, au lieu de *Morale des princes*. Mais les Italiens politiques sont assez dans l'usage de rendre ces deux mots synonymes; le chevalier Comazzi qui m'a l'air de les confondre, établit quelques maximes assez dans le goût du machiavélisme : il dit que la reconnaissance dans un prince ne doit être qu'un intérêt déguisé ; si elle n'est empreinte que de ces sentiments qui charment les particuliers, c'est faiblesse. L'ouvrage est précédé de quelques pensées détachées sur les ministres, du même auteur, dans lesquelles on en trouve de très-bonnes et de communes, beaucoup de comparaisons, la plupart fausses, et un tour épigrammatique et serré. On prétend que nous devons cette traduction à M. de La Beaumelle; en ce cas, on lui conseillera de traduire beaucoup.

— Le troisième et le quatrième volumes des *Heureux Orphelins* [1] viennent de paraître; on les attendait avec empressement.

1. D'après ce que dit Raynal, ces deux parties formeraient quatre tomes. Quérard ne mentionne pas cette division.

Pour le coup, on ne peut plus contester l'ouvrage à M. de Crébillon : il a mis son nom à une nouvelle épître à Mme la duchesse de Luxembourg.

Il semble qu'on veuille donner une immensité de volumes à ce roman, puisque chacun éloigne de plus en plus de l'objet.

Dans le premier volume seul, il est question d'un des deux orphelins qui en doivent être les héros ; le deuxième roule sur l'histoire d'une femme vertueuse, mais tendre, qui a été séduite par un petit-maître anglais qui feignait de l'amour pour elle et ne voulait qu'un amusement. Le troisième et le quatrième contiennent des lettres de ce petit-maître à une Française qu'il a connue à Paris, et qui a même été son maître dans le grand art de la fatuité. Il lui rend compte de l'usage qu'il a fait de ses leçons par le récit de ses conquêtes et de ses exploits ; ces deux derniers volumes sont bien de M. de Crébillon ; quoiqu'ils ne soient pas tout à fait dignes de lui, ils sont dans son genre et on reconnaît la main à chaque pas ; des détails de mœurs, des réflexions fines et ingénieuses, des caractères agréablement peints et surtout les finesses, le ton et le manége d'un petit maître rusé et audacieux bien soutenus, voilà le beau côté de ces deux volumes.

L'autre côté nous présentera des discussions sans fin, des choses trop osées, d'autres trop recherchées, de l'inconséquence dans le langage de ce petit-maître, qui tantôt exalte la sublimité de son rôle, tantôt tourne en ridicule sa fatuité, et après semble la trouver odieuse et à charge ; on y trouvera encore une ennuyeuse répétition des mêmes idées et souvent dans les mêmes termes, trop de raisonnements et trop peu de faits, et surtout un style inégal et furieusement embarrassé, de très-longues phrases, avec une manière de les couper par d'autres membres enchâssés qui jettent très-souvent de l'obscurité et impatientent toujours le lecteur. C'est un terrain rocailleux où vous heurtez à chaque pas contre une parenthèse. J'avoue qu'on ne reconnaît pas là la main qui a écrit *les Égarements* et *le Sopha*; il y a pourtant des morceaux très-bien écrits ; en général, ce roman fera du tort à la réputation de M. de Crébillon, et il ne peut la remettre dans tout son jour qu'en donnant un ouvrage où il suivra davantage son génie et qu'il travaillera avec plus de soin.

— Une certaine Mme de Villeneuve, qui, jusqu'ici, n'avait fait qu'arranger les comptes de M. de Crébillon, le père, avec lequel elle vit et dont elle est une manière d'intendante, a voulu être auteur, comme bien d'autres; elle donna, l'année dernière, un roman intitulé *la Jardinière de Vincennes*, en cinq volumes, dont on n'entendit pas parler. Elle vient d'en donner un autre sous le titre du *Juge prévenu*[1]. Il ne mérite pas même qu'on en donne l'idée : des événements sans préparation et sans vraisemblance, les détails les plus communs, point de caractères et de sentiments, et le style le plus plat, le plus lâche et le plus incorrect, voilà ce que j'y ai trouvé. Il n'est pas étonnant qu'elle n'ait pas appris à écrire sous M. de Crébillon.

CXVI

6 août 1754.

Il y a longtemps que l'on entend parler des ouvrages satiriques de M. Rabener. Le *Journal étranger* nous en a donné quelques échantillons qui n'ont point démenti l'idée qu'on en avait ; on vient d'en donner une traduction complète, et elle a été reçue avec empressement[2].

Avant de parler de l'ouvrage même, je ne puis m'empêcher de m'arrêter sur la préface du traducteur. Cette préface, qui est sans idée, sans style, sans objet et sans fruit, ne mérite l'attention que par les impertinences contre notre nation dont elle est farcie; ce sont ces impertinences qui me donnent de l'humeur; je suis patriote et je suis indigné contre des écrivains qui cherchent à avilir leurs concitoyens par des reproches injustes.

Un des premiers reproches, c'est la frivolité dont on accuse notre siècle, et il n'y en a point, je crois, de plus mal fondé. Ce qui peut y avoir donné lieu est sans doute la multiplicité des

1. *Le Juge prévenu*, Paris, 1754, 2 vol. in-12.
2. *Satires de M. Rabener, traduction libre de l'allemand*, par M. de Boispréaux (Desjardins). Paris, 1754, 4 vol. in-12.

ouvrages frivoles dont nous sommes inondés; mais qu'est-ce que cela prouve? Il est constant que l'esprit étant aussi répandu dans le gros de la nation et le goût de la nature étant aussi universel, il doit éclore beaucoup de ces arrière-talents à qui le brillant titre d'auteur a tourné la tête, et qui, voulant l'être à quelque prix que ce soit, ne peuvent enfanter que des bagatelles ou des ouvrages informes, mais ce serait une absurdité inique de rendre une nation responsable de ces productions misérables qu'elle désavoue, et dont elle fait justice elle-même par le mépris et l'oubli auxquels ils sont condamnés en naissant; ceux qui ont bien réfléchi sur le goût actuel conviendront que jamais l'étude des choses utiles n'a été plus générale; elle nous a fait peut-être trop négliger, les choses de pur agrément; la poésie, par exemple, est bien près de sa chute chez nous; on ne lit presque plus de vers qu'en province et il faudrait un talent bien supérieur à un homme pour se faire aujourd'hui une réputation par ce seul mérite; mais si le goût des ouvrages purement agréables s'est ralenti, il est remplacé par une fermentation de l'esprit philosophique qui répand aujourd'hui sa lumière partout et dont les effets me paraissent sensibles. C'est lui qui a épuré le goût de l'histoire; ce n'est plus un amas de petits faits, c'est le tableau des révolutions de l'esprit humain, et c'est là son véritable objet; la physique n'est plus un recueil de divisions systématiques, c'est une suite réfléchie de faits et d'observations combinées; méthode sûre pour nous conduire à la vérité si nous sommes faits pour y atteindre; la mécanique s'applique à enrichir les arts de nouvelles découvertes, à perfectionner la construction des vaisseaux. Nous avons des philosophes citoyens qui ont sacrifié des recherches plus brillantes, plus satisfaisantes même, à la satisfaction de rendre les travaux des laboureurs moins pénibles, en imaginant des charrues les plus commodes. M. Duhamel, de l'Académie des Sciences, en a fait une très-ingénieuse et très-utile; il a donné aussi un traité pour apprendre à conserver les grains dans les greniers M. Deslandes a travaillé sur le même objet, objet vraiment estimable et qui ne peut faire trop d'honneur à ses auteurs. La géométrie semble avoir renoncé à la gloire de ces grands calculs inutiles dans la pratique pour n'appliquer ses opérations qu'à des objets essentiels, tels que l'astronomie dont les progrès seront toujours utiles à la navigation. L'étude du

commerce, si parfaitement négligée en France pendant si long-temps, est devenue un objet intéressant aujourd'hui ; le nombre des ouvrages qu'on a traduits ou composés sur cette matière depuis deux ans, le succès qu'ils ont eu, l'empressement avec lequel ils ont été enlevés, tout prouve que le goût des connaissances utiles s'étend à vue d'œil. Enfin, je suis convaincu qu'on n'a jamais mieux senti tout le prix des bons livres et qu'on ne l'ait plus généralement appliqué à l'étude du cœur humain, à la philosophie des mœurs, philosophie qu'on trouve jusque dans quelques-uns de nos romans. Ces réflexions seront avouées par les gens de lettres philosophes qui auront considéré ces objets de sang-froid et sans préjugés; et l'on ne doit juger du goût d'une nation dans la littérature et les sciences que par celui des gens de lettres; il semble au contraire que l'on n'en juge que sur un petit-maître qui décide tranchément d'une pièce de théâtre dont il entend une partie dans les coulisses et, le reste du temps, folâtre avec une actrice dans les foyers.

Un autre reproche qu'on nous fait, c'est de ne pas vouloir rendre justice à la nation allemande; il semble que nous lui refusions jusqu'au droit à l'esprit. Jadis le P. Bouhours proposa comme un problème si un Allemand pouvait être bel esprit; le P. Bouhours disait une sottise, et il en fut relevé comme il le méritait; mais il pouvait demander si les Allemands pouvaient avoir des ouvrages de bel esprit; ces sortes d'ouvrages ne peuvent être écrits en langue vulgaire; ils demandent même une certaine perfection dans la langue. La latin était la langue des savants, la langue allemande alors était bien loin d'être épurée et fixée; elle ne l'est pas encore aujourd'hui, mais elle commence à l'être, et il est à présumer que les travaux des gens d'esprit lui donneront cette flexibilité et une certaine légèreté qu'exigent nécessairement les ouvrages d'agrément; ceux que nous connaissons déjà et qui ont de la réputation, surtout les ouvrages de poésie, prouvent qu'elle est déjà parvenue à un grand degré de perfection. Les poésies de Haller, dont nous n'avons qu'une traduction qui passe pour informe, ont eu malgré cela beaucoup de succès, et les autres ouvrages seront aussi bien reçus s'ils le méritent; pourquoi ne rendrions-nous pas justice aux beaux esprits de la langue allemande comme nous le rendons à ses

philosophes, à ses chimistes, à ses médecins, et à ses jurisconsultes?

Le traducteur de M. Rabener, pour achever de peindre la nation, suppose un homme qui lui reproche de donner à Paris la traduction d'un ouvrage allemand: « Le feu du génie, lui dit cet homme, et les grâces de l'élocution nous sont propres, et l'on pourrait tout au plus les consulter pour le bon sens si cette drogue était encore de mode ici. » Des propos aussi ridicules ne pourraient être soufferts que dans une comédie et dans la bouche du plus grand faquin; mais cela est bien pis un peu plus bas; il introduit un bel esprit qui lui dit, à propos de ce livre. « La saine morale, les maximes sensées dont il est rempli, prouvent suffisamment que cet ouvrage ne nous regarde pas. » Je défierais notre satirique traducteur de trouver dans tout le royaume un homme qui puisse lui tenir un propos aussi absurde; à l'entendre cependant, il semble que Paris fourmille d'hommes de cette espèce, même parmi les gens de lettres, et cette imputation est scandaleuse. Calomnier un particulier est un crime. Ne sera-ce donc qu'une gentillesse de calomnier toute une nation? Cet écrivain a sans doute voulu plaisanter; mais, en bonne morale, de pareilles plaisanteries me paraissent odieuses. Le traducteur, pour dernier trait, accuse quelques-uns de nos écrivains de voler les auteurs allemands, de les habiller à la française et d'envoyer ensuite leurs ouvrages en pacotille aux foires de Leipsick et de Francfort; le fait est bien apocryphe; ces auteurs subalternes qui envoient leur ouvrage en pacotille sont bien faits pour être plagiaires, mais je doute qu'ils se donnent la peine d'apprendre l'allemand pour cela; nous n'avons peut-être pas trois écrivains qui le sachent. Comme l'anglais est aujourd'hui la langue à la mode des gens de lettres, c'est dans les livres anglais qu'ils vont moissonner hardiment. Il est vrai que les Anglais prennent bien leur revanche; encore nos plagiaires ne sont-ils pas si imprudents que cet auteur comique anglais, très-célèbre même, qui, à la tête d'une comédie dont il avait copié la plus grande partie dans Molière, mit une préface où il traitait Molière avec le dernier mépris.

Ce traducteur s'appelle M. de Boispréaux. Je crois qu'il est l'auteur d'une *Vie de l'Arétin* fort peu connue. On lui a obligation de nous avoir fait connaître les ouvrages de M. Rabener;

mais il nous a dispensés de la reconnaissance par sa préface. Pour en revenir aux satires de M. Rabener, il me semble qu'il a voulu prendre le docteur Swift pour modèle ; mais en même temps il me semble qu'il est resté au-dessous de lui. Je trouve dans ces différents morceaux de la légèreté sans gaieté, de la vivacité sans chaleur. M. Rabener a de la plaisanterie dans l'esprit, et l'imagination vraiment originale, mais il a peu d'invention pour les détails. Par exemple, son *Essai de dictionnaire allemand* me paraît une idée très-singulière, mais manquée dans l'exécution ; il y a deux ou trois traits plaisants et le reste ne dit que des choses communes ; l'idée de ses *Notes sans texte* était digne du *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, mais il faut avouer que ce titre singulier promet bien plus qu'on ne trouve dans l'ouvrage, où il n'y a rien de saillant. La plupart des traits satiriques de M. Rabener tombent sur des poëtes affamés de faim et d'argent, des savantasses pédants et d'autres originaux que nous ne connaissons guère, ce qui fait que ces satires n'ont rien de bien piquant pour nous. Il me semble qu'il peint quelque part un petit-maître qui avait une belle veste dont il est amoureux, et qu'il fait ressouvenir de toutes les bonnes fortunes dont elle a été le témoin et la cause. Nos petits-maîtres ne ressemblent pas à celui-là, leurs vestes ne sont pas les instruments de leurs conquêtes et n'auraient pas le temps d'ailleurs d'être témoins de beaucoup de bonnes fortunes. Ce petit-maître allemand ne changeait sans doute pas plus souvent de veste que les nôtres d'équipage. Tous les portraits de M. Rabener ne sont pas de ce genre. Il peint d'après nature beaucoup de caractères vrais et singuliers, des vices, des ridicules qui sont de tous les pays ; sa morale est très-épurée, et il la présente sans sécheresse. Son petit conte d'*Irus* est un morceau très-piquant ; il y a peu de pièces dans ce recueil qui n'aient beaucoup de choses agréables ; ce que j'en estime le plus, c'est qu'on trouve partout l'empreinte de la philosophie et des bonnes mœurs.

CXVII

19 août 1754.

Il règne depuis quelque temps une mortalité sur les pièces nouvelles ou bien une maladie sur les auteurs dramatiques, ce qui est encore pis. La chute du *Souper* est toute récente; en voici une encore plus complète : c'est celle de *la Créole*, petite comédie en prose et en un acte qu'on donna le 12 de ce mois à la Comédie-Française. L'extrait de cette misérable pièce ne pourrait qu'ennuyer; il y a un genre de mauvais d'un ridicule singulier dont on s'amuse, mais ceci est d'un mauvais qui n'est que plat. C'est une pièce dans le genre larmoyant entremêlé de cas comiques, ce qui fait une bigarrure hétéroclite d'autant plus que le pathétique y fait rire et le comique y fait pitié. Toute l'intrigue est un mauvais fond de vieux roman; point de préparation dans les pièces, point de caractères, point de sentiments, point d'esprit, le style le plus plat; tout cela ferait croire que l'auteur était bien capable de la faire tout seul; cependant on compte dix à douze comédies qu'il a volées manifestement.

Cette pièce, qui a été reçue avec le mépris qu'elle méritait, est de M. le chevalier de La Morlière, auteur du *Gouverneur*, comédie qui fut jouée aux Italiens il y a deux ans et demi, et qui n'est guère moins mauvaise que celle-ci. Il est plus connu par le roman d'*Angola*, qui a eu du succès pour faire honneur à son auteur parce qu'on n'y trouve qu'un brigandage éternel; on y rencontre surtout beaucoup de romans de Crébillon qu'il n'a déguisés qu'autant qu'il le fallait pour le défigurer. Il a fait aussi *Milord Stanley*, *Mirza-Nadir* et quelques autres romans dont le public ignore l'existence; c'est un secret qui n'est plus guère qu'entre le libraire, l'épicier et l'auteur. Cependant cet homme, dont les talents appréciés se réduisent à si peu de chose, ne cesse de clabauder contre les ouvrages et de déchirer les auteurs; il n'épargne guère que M. de Voltaire,

qu'il exalte sans réserve et sans fin : c'est ce qui a donné lieu à cette épigramme dont la pensée est prise d'une de celles de Rousseau :

Dans un libelle hebdomadaire,
Sur Arouet Fréron vomit le fiel,
Dans les cafés d'*Angola* le beau-père
L'élève au dix-septième ciel.
Or, dites-moi, pour le divin Voltaire
Lequel doit être un plus sensible affront :
D'être prôné par La Morlière
Ou déchiré par la main de Fréron?

Ces deux auteurs font un assez bon attelage à épigrammes : en voici une autre plus sérieuse contre M. de La Morlière :

Cet homme à l'œil hagard, au ris sardonien,
Comique plat, sifflé par le parterre,
Méprisé, bafoué, sans en être moins vain,
Dans ses romans effronté plagiaire,
Toujours ardent à nuire à son prochain,
Distille en vain partout son venin satirique
On rit de ses efforts loin de s'en effrayer;
Dans les accès de la fièvre cynique,
Il voudrait mordre, et ne fait qu'aboyer.

Quelqu'un a dit qu'on pouvait marier le *Gouverneur* avec *la Créole*; et que *le Souper* ferait le repas de noces. Je trouve plus joli le mot d'une dame à qui on demanda au sortir de la pièce ce qu'elle en pensait : « C'est le dessert », répondit-elle.

— Les comédiens, italiens qui travaillent sans cesse et n'épargnent rien pour aiguiser le goût du public par des nouveautés, donnèrent le 13 *la Servante maîtresse*, traduction littérale de *la Serva padrona*, intermède italien qui a été joué à l'Opéra, et dont la musique est du divin Pergolèse : c'est tout dire. Presque tous les airs y sont conservés et ajustés avec beaucoup d'adresse aux vers français qui sont dans la même mesure et semblent avoir la flexibilité de l'italien, travail qui demande un talent particulier.

Cet essai a eu le plus grand succès, et a été porté aux nues malgré les défauts de l'exécution qui ne sont sauvés que par

les grâces d'une actrice en possession de plaire au public; le goût pour la musique italienne s'est réveillé, les *bouffonnistes* courent en foule à cette pièce; ceux qui ne voulaient point entendre les intermèdes sur le théâtre de l'Opéra vont entendre avec plaisir la même musique sur le théâtre italien, et les *bouffonnistes* en prennent gain de cause; une disposition aussi heureuse de la part du public pour cette nouveauté engagera sans doute les Italiens à nous donner dans le même goût tous les intermèdes que nous avons vus, et ils ne manqueront pas d'entraîner tout Paris, au grand détriment de l'Opéra, qui n'avait pas besoin de cela pour être désert. On ne peut disconvenir qu'il ne se soit fait une révolution dans le goût pour la musique depuis le séjour des bouffons, et qu'on ne peut attribuer qu'à eux. Tous les opéras remis depuis *Castor et Pollux* sont tombés; *les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour* qu'on joue aujourd'hui, dont la musique est une des plus agréables qu'ait faites Rameau et qui ont toujours eu du succès, n'en ont point eu cette fois-ci. Cela annonce la chute de l'opéra, et peut-être que le nouveau spectacle des Italiens la précipitera. Qu'y aurons-nous gagné? C'est qu'il ne nous restera ni opéra français, ni italien, ou si nous avions celui-ci, nous perdrions encore au change en convenant même de la supériorité pour la musique, car, soyons de bonne foi, l'opéra italien fait un spectacle aussi imparfait que les chanteurs qui en sont l'ornement: tout y est sacrifié au plaisir de l'oreille. Notre opéra fait un spectacle combiné et complet où la poésie, la musique, la danse, la mécanique, concourent au même objet et dont le résultat est un plaisir de sentiment où l'âme est de moitié avec les sens; de simples airs, la plupart délicieux, il est vrai, peuvent-ils nous dédommager de cette perte? Mais il n'est plus temps de parler en faveur de notre cher opéra; son sort a été prédit par les *Prophètes* [1], et les zélés patriotes peuvent pleurer sur les ruines de Jérusalem.

— On ne s'attendait pas à voir une suite aux deux volumes de l'*Histoire universelle* qui ont paru il y a quelque temps, et l'on s'attendait encore moins que ce serait M. de Voltaire qui la donnerait, lui qui s'est tant récrié contre cet ouvrage informe et mutilé; il vient cependant d'en donner le troisième volume

1. Allusion au titre de la brochure de Grimm.

qui prend à Charles VII et va jusqu'à Charles-Quint; il promet, dans sa préface, de donner les deux premiers corrigés et de continuer cet ouvrage, qui ira se rejoindre au *Siècle de Louis XIV*[1].

Ce volume a très-bien réussi; il m'a paru beaucoup mieux écrit que les deux premiers, qui le sont assez négligemment; d'ailleurs, c'est toujours cette même précision, ces réflexions piquantes, cet air de présenter les objets d'une manière grande et intéressante; mais je trouve un vice dans son plan, c'est que le tableau me paraît trop petit pour la variété des objets, et qu'ils y sont trop serrés; il ne peut pas s'arrêter sur une nation ou suivre un grand événement sans abandonner tout le reste; obligé ensuite de revenir sur ses pas, il faut qu'il remonte quelquefois à plus d'un siècle, ce qui ne peut manquer de jeter de la confusion et de faire perdre la liaison, surtout aux gens qui ne sont pas déjà très-instruits dans l'histoire. Cet ouvrage ressemble à mon avis, à un théâtre étroit où une grande quantité d'acteurs viendraient jouer différents rôles et s'embarrasseraient nécessairement les uns les autres. Un partisan de M. de Voltaire me répondra qu'il ne donne son ouvrage que comme un croquis; qu'il n'a voulu peindre que les grandes masses, et que c'est le croquis d'un grand maître.

— L'Académie française vient de faire une chose rare et qui est à son honneur. C'est une élection faite avec équité, avec tranquillité, et avec cette liberté qu'exige la constitution académique : c'est l'élection de M. de Boissy, qui a réuni les suffrages du public et de l'Académie, lesquels ne vont pas toujours ensemble.

M. de Boissy méritait bien de remplacer les deux auteurs comiques que nous venons de perdre, MM. de La Chaussée et Destouches; il a fait plus de trente pièces de théâtre; plusieurs n'ont point eu de succès, d'autres sont oubliées parce que, ne roulant que sur des ridicules passagers des modes du jour, elles ne subsistent qu'autant que ce qui en fait l'objet, et tombent en même temps. Il en reste beaucoup au Théâtre-Italien, qui auraient plus de célébrité si elles étaient au Théâtre-Français;

1. Voir pour les diverses éditions de cette ébauche de l'*Essai sur les mœurs* la *Bibliographie voltairienne* de Quérard, n° 393.

elles sont enterrées aux Italiens par l'ineptie des acteurs dans les pièces sérieuses ; mais ce qui survivra de M. de Boissy, c'est *l'Homme du jour*, comédie en cinq actes, et la petite pièce du *Français à Londres.*

En général, il y a peu d'intrigue et d'intérêt dans les comédies de M. de Boissy, point de grands traits pour les choses fortes, il s'est attaché à peindre les ridicules plutôt que les vices ; mais on y trouve une imagination agréable, des choses délicates, des tournures fines, et le plus grand talent pour le mécanisme des vers ; sa poésie est vive, légère, facile, et ne manque ni d'élégance, ni de correction ; *l'Homme du jour*, entre autres, est une comédie des mieux écrites, et ce mérite est celui qui est le plus dans le genre académique. Peut-être que M. de Boissy voudra signaler sa réception par quelque production nouvelle, à moins qu'à l'exemple de beaucoup de ses confrères il ne regarde l'Académie comme l'hôtel des Invalides, où l'on n'entre que pour ne plus servir.

— Le goût des traductions de l'anglais ne se ralentit point, mais on ne s'en plaindra pas lorsqu'on choisira des livres utiles : on vient de traduire les *Discours politiques*[1] de M. Hume, très-estimés en Angleterre et qui méritent de l'être partout : le luxe, la balance du commerce, le crédit public, l'intérêt de l'argent, les anciennes coutumes politiques, etc., sont l'objet de ces discours qui sont trop serrés pour pouvoir être quintessenciés. Il faut les lire ; ils sont pleins d'esprit, de sagesse, de grandes vues, et surtout de l'érudition la plus profonde qu'il répand à pleines mains et qui n'est ni dégoûtante, ni déplacée. Un des discours les plus curieux, à mon avis, est celui où il recherche si le monde était plus peuplé anciennement qu'aujourd'hui. Il prend la négative contre le sentiment de Vossius, de M. de Montesquieu et de beaucoup d'autres. Vossius avait sur ce grand problème des idées de la dernière extravagance ; cet homme, qui croyait tout ce qui était dans les livres anciens, excepté l'Écriture sainte, expliquant quelques passages latins à sa fantaisie, avait calculé le nombre des habitants de Rome et les faisait monter à quatorze millions, tandis qu'il évaluait le nombre

1. Il parut la même année deux traductions des *Discours politiques*, l'une par Mauvillon, in-8, l'autre par l'abbé Le Blanc, 2 vol. in-12. Nous ignorons quelle est celle dont Raynal rend compte.

les hommes qui étaient en France à cinq millions. M. de Montesquieu est plus modéré, mais comme il s'est aussi un peu aidé de Vossius, il n'a pu se défendre des exagérations. Au reste, malgré l'esprit, la justesse, la grande érudition de M. Hume et l'usage heureux qu'il en fait, cette grande question est encore loin d'être bien décidée.

— On vient aussi de traduire de l'anglais un recueil de *Traités pour le commerce*[1] par le chevalier Childe, un des écrivains anglais des plus célèbres dans cette partie. Ils roulent la plupart sur l'intérêt de l'argent qui fait un objet si essentiel dans le commerce. Cet auteur écrivait il y a environ soixante-dix ans; l'argent était en Angleterre à six pour cent. Il prouva dans plusieurs traités combien ce haut prix de l'intérêt était préjudiciable au royaume; et malgré les contradictions qu'il essuya, ainsi que tout homme qui propose des innovations dans les affaires publiques, la nation reconnut la vérité de ses principes; l'intérêt de l'argent baissa, et on en a senti les effets.

Dans un morceau sur les causes de la diminution de la pêche des Anglais au banc de Terre-Neuve, il fait une réflexion singulière : il attribue entre autres choses cette diminution au relâchement qui s'est introduit dans les pays catholiques où l'on se donne la licence de manger gras les vendredis et le carême.

Le traducteur de cet ouvrage est M. de Gournay, intendant du commerce. Comme il s'agit aujourd'hui d'une réduction d'intérêt, on croit qu'on a voulu prévenir les esprits en les éclairant sur la nécessité et les avantages de cette opération qui fera sans doute murmurer bien des gens, mais que doit désirer tout citoyen éclairé qui sent les biens infinis qui en résulteraient pour l'État. Ce livre estimable a été bien reçu, et surtout on le lit; il est heureux que les hommes instruits veuillent bien communiquer leurs lumières au public, mais il est encore plus heureux que le public les reçoive avec plaisir.

1. *Traités sur le commerce et sur les avantages de la réduction de l'intérêt de l'argent, avec un petit traité contre l'usure* (traduit par Th. Culpeper). Paris, 1754, in-12.

CXVIII

6 septembre 1754.

L'Académie française tint le 25 du mois dernier, jour de saint Louis, sa séance ordinaire. M. de Boissy y fut reçu. Toute l'assemblée partagea avec lui le plaisir de son installation dans l'aréopage littéraire, et il put jouir de l'estime publique dans les compliments qu'on lui prodigua avec enthousiasme. Ce triomphe est une jouissance délicieuse pour un auteur sensible, et M. de Boissy l'est beaucoup.

Comme il n'avait que peu de jours pour préparer son remerciement, il l'a fait en vers, n'ayant pas assez de temps pour le faire en prose. Son discours est une manière d'ode, mais une ode sans fureur et sans ivresse, une ode tranquille en vers doux et innocents: au reste, sa poésie vaut bien la prose ordinaire des autres, et même mieux, parce qu'elle est plus brève. C'est une fatalité attachée au discours académique d'ennuyer plus ou moins; la louange porte malheur. La muse de M. de Boissy surtout n'est pas louangeuse, et il lui aurait fallu un peu de satire pour la réveiller.

C'est une grande misère que le style consacré de ces discours; le fade égoïsme qui y règne, et la monotonie de ces éloges éternels et si souvent dégoûtants sur lesquels ils roulent, font rire le public depuis longtemps : les académiciens conviennent eux-mêmes du ridicule de cet usage, et il subsiste cependant toujours. Effet trop ordinaire des préjugés qui ont pris racine!

M. Gresset répondit à M. de Boissy; son discours parut plus piquant parce qu'on crut y apercevoir de la malignité. Après avoir fait compliment à M. de Boissy sur ce qu'il ne devait la place qu'il occupait qu'à son mérite et à ses ouvrages, M. Gresset fit une déclamation vive contre l'indécence des brigues, les manœuvres et les petits ressorts toujours cachés et toujours aperçus que fait jouer la séduction. On ne manqua pas de jeter les yeux à l'instant sur Bougainville dont l'entrée à l'Académie est toute récente; M. Gresset fit ensuite des réflexions sur la co-

médie, et une sortie sur la frivolité qui commence à s'y établir. On trouva que c'était une épigramme qui tombait directement sur M. de Boissy. Ces sortes de traits satiriques sont assez du goût de M. Gresset qui est naturellement caustique et frondeur. D'ailleurs, son discours a paru fort long, disant d'assez bonnes choses, mais communes, et, en gros, assez mal écrit. C'est un style quelquefois bouffi, quelquefois maniéré, chamarré d'épithètes, de petites antithèses, et d'expressions épigrammatiques; on connaît déjà de lui en prose un *Discours sur l'harmonie* qui est une mauvaise déclamation de collége, ridiculement écrite.

— Les Comédiens français ne se lassent pas de nous donner de mauvaises pièces, mais le public commence à s'en lasser. On joua le 2 de ce mois, pour la première fois, *les Trois Tuteurs*, comédie en deux actes et en vers. Voici quel en est le sujet. Un père laisse en mourant sa fille entre les mains de trois tuteurs, et elle ne peut se marier qu'avec leur consentement unanime. Or ces trois tuteurs sont trois extravagants. L'un est un antiquaire fanatique qui ne trouve rien de beau que ce qui a deux ou trois mille ans, l'autre est un nouvelliste qui ne conçoit pas qu'on puisse vivre sans lire la gazette, le troisième est un amateur de voyages qui n'aime que ce qui vient du Japon ou du Monomotapa. Tous les trois voudraient choisir un époux à leur pupille dont le goût fût conforme au leur. Celui-ci veut lui donner un savant, celui-là un politique, et l'autre quelque honnête Chinois, ou tout au moins un homme qui ait fait le tour du monde. Mais la jeune Lucie, qui ne modelait pas son goût sur celui de ses chers tuteurs, avait fait choix d'un jeune homme nommé Damis qui, voyant la nécessité d'avoir le consentement de ces trois originaux pour obtenir sa maîtresse, employa un stratagème dont l'invention n'est pas merveilleuse. Il va trouver l'antiquaire, et s'annonce comme un connaisseur en antiquités qui vient lui rendre visite; il lui montre une vieille lanterne brisée qu'il lui dit être la lanterne de Diogène. L'antiquaire émerveillé veut à quelque prix que ce soit lui acheter ce trésor; Damis compose avec lui et lui abandonne sa lanterne, à condition qu'il lui donnera son consentement par écrit pour épouser Lucie. Damis va ensuite jouer le nouvelliste près du second tuteur, à qui il extorque de même son consentement; et

ainsi du troisième. Muni des billets de ces trois hommes, il épouse enfin sa maîtresse sans difficulté.

L'intrigue de cette pièce est copiée d'une comédie anglaise intitulée *la Pupille,* sauf que dans celle-ci il y a quatre tuteurs.

Le plan m'en paraît vicieux, l'intrigue extravagante, les caractères ridicules, et le dénoûment très-plat. La pièce pose d'abord sur une supposition absurde, qui est celle des trois tuteurs; ce sont d'ailleurs trois fous imbéciles qui sont dupes très-imbécilement : la charge de ces personnages est outrée, ce sont des caractères qui ne sont point dans nos mœurs. Outre cela, une satire contre les nouvellistes et les antiquaires ne peut être qu'une répétition fatigante; ils sont joués dans plusieurs endroits, et ce genre de ridicule ne peut être saisi que dans une farce. Il n'en est pas des travers de l'esprit comme des qualités du cœur; un nouvelliste ne sera ridicule que lorsqu'il parlera politique; hors de là, il sera comme les autres hommes, sa folie n'a qu'un seul côté. Mais une passion, la misanthropie, par exemple, variera suivant les différentes circonstances, et pourra prendre mille formes. C'est un sentiment intérieur qui influera sur tous les sentiments et percera dans toutes les actions du misanthrope; c'est une observation sur laquelle nos comiques modernes ne réfléchissent pas assez.

Pour achever l'analyse des *Trois Tuteurs,* je dis que le stratagème de Damis est pitoyable, que les moyens qu'il emploie pour tromper les trois tuteurs étant les mêmes, les trois scènes de séduction ne sont qu'une répétition froide et fatigante l'une de l'autre. On sent assez la platitude du dénoûment, qui est à découvert dès la première scène.

D'ailleurs la pièce n'est pas mal écrite; la versification en est facile, et on aperçoit dans le style de la vivacité et du naturel. Les deux premières scènes surtout sont très-saillantes. Un endroit qui a fait beaucoup d'effet, est le portrait d'un chevalier d'industrie que la moitié du parterre a scandaleusement appliqué au chevalier de La Morlière, que l'on veut accabler d'ignominie. Ce portrait est assez vigoureux; je n'en ai retenu que ces vers :

Fripon autorisé pour découvrir les autres,
. . . .

Intrépide surtout à déchirer les femmes,
Et laissant à son dos payer les épigrammes.

Dans un autre endroit, en faisant l'éloge de l'amour, on dit assez joliment :

Si l'on en fit un dieu, c'est qu'il fit des miracles.

L'auteur de cette comédie est M. Palissot, jeune homme connu déjà par une tragédie intitulée *Zarès*, qui fut sifflée il y a environ trois ans. J'ai quelque raison pour le croire aussi l'auteur du *Souper*, quoiqu'il ait très-bien gardé l'incognito aux yeux du public.

— On vient de donner une nouvelle édition du recueil de chansons de M. de Coulanges[1]. Cet homme d'esprit, célèbre dans le dernier siècle pour les agréments de sa société et la facilité de son génie, s'est fait une réputation par son talent pour les chansons, genre aimable, enfant de la gaieté, et que nous avons porté à un grand degré de perfection. Malgré la délicatesse et la naïveté que l'on trouve dans celles de M. de Coulanges, la nouvelle édition de ce recueil ne fait pas fortune. Cette sorte d'ouvrages n'est faite que pour le succès de l'instant et non pour le grand jour de l'impression. Les chansons peuvent paraître délicieuses dans un petit souper; la gaieté des convives, le montant du champagne ajouteront encore à ce qu'elles ont de piquant; une allusion, un à-propos suffiront pour les mettre en vogue dans le temps, mais on n'y revient pas au bout de cinquante ans. Le goût des chansons tient trop au génie de notre nation pour que nous l'ayons abandonné, mais aussi on en fait bien moins de cas aujourd'hui. M. l'abbé de Lattaignant est le chansonnier du jour, il est recherché dans quelques sociétés pour ce talent agréable, mais il ne lui fera jamais de réputation; les réputations sont plus chères dans ce siècle que dans le dernier.

— Il paraît une *Description des ruines d'Herculanum*[2], par

1. *Chansons choisies*. Paris, 1754, in-12. La première édition parut en 1698, 2 vol. in-12. Selon Barbier, le libraire Cailleau réimprima les poésies de l'ami de Mme de Sévigné, pour faire accepter celles de son homonyme, médecin à Montpellier.

2. *Observations sur les ruines d'Herculanum* (avec Bellicard). Paris, 1754, in-12.

M. Cochin, un de nos habiles dessinateurs qui accompagna, il y a quelque temps M. de Vandières, inspecteur général des bâtiments en Italie, et la parcourut avec lui, le crayon à la main. Les débris fameux d'Héraclée attirèrent surtout leur curiosité; ils examinèrent tout avec soin. M. Cochin dessina tous les morceaux un peu considérables de peinture, de sculpture et d'architecture; et dans la description qu'il en fait et sur l'exactitude de laquelle je crois qu'on peut compter, il s'est surtout garanti de la maladie des voyageurs, je veux dire la manie d'exagérer ce qu'ils ont vu. C'est un beau problème qui reste encore à résoudre dans le système de l'esprit humain, que cet attrait universel qui nous attache au merveilleux. Si l'on en croit la nouvelle description, il faut bien rabattre des idées extraordinaires qu'on s'était faites sur des relations exagérées de ces ruines célèbres, et les monuments qui s'y sont conservés n'ont rien que de très-commun et n'augmenteront pas la réputation des artistes de l'antiquité. On doit savoir gré à ceux qui détruisent les fausses idées que l'amour du merveilleux surtout enracine aisément. Il y a peut-être des gens à qui ces illusions plaisent, et qui seront fâchés, sans qu'ils s'en aperçoivent eux-mêmes, qu'on les en guérisse.

— M. Galland, interprète du roi dans les langues orientales et traducteur des fameuses *Mille et une Nuits*, vient de donner une traduction de quelques écrits arabes sur les mœurs et la religion des Turcs[1], peuple dont l'histoire trop négligée mériterait bien d'être mieux connue. Un des morceaux les plus curieux de ce recueil est une dissertation sur l'état actuel des sciences chez les Turcs, qui montre combien elles ont dégénéré de ce qu'elles étaient chez ce même peuple dans les IXe et Xe siècles. Quoique les Turcs aient partout aujourd'hui des collèges et des écoles publiques pour l'instruction de la jeunesse, la nature des connaissances qu'on y enseigne et la manière de les enseigner, tout se ressent de la barbarie et de l'engourdissement de l'esprit humain dans ces climats et qui tient peut-être à la nature du gouvernement. On lit aussi avec

1. Raynal confond Julien-Claude Galland avec son oncle Antoine Galland, traducteur des *Mille et une Nuits*. L'ouvrage dont il rend compte est intitulé *Recueil des rites et cérémonies du pèlerinage de la Mecque, auquel on a joint divers écrits relatifs aux sciences et aux mœurs des Turcs*. Paris, 1754, in-12.

plaisir un *Catéchisme musulman* où l'on trouve un détail de toutes les cérémonies religieuses. On sait que les ablutions en sont une des parties les plus essentielles. Peut-on s'empêcher d'admirer qu'on recommande d'observer scrupuleusement en se lavant de se nettoyer les dents et les oreilles, de renifler de l'eau, de se nettoyer l'entre-deux des doigts de pieds, etc.? Malgré tout le ridicule que présente ces lois si singulières, on y reconnaît les vues d'un législateur adroit qui fait d'une loi politique une acte de religion, pratique mise en usage par tous les législateurs et toujours avec succès. Ces ablutions fréquentes ont paru des précautions nécessaires pour entretenir la propreté et prévenir les maladies de la peau très-communes dans les pays méridionaux. Le baptême est une espèce d'ablution connue avant le christianisme et pratiquée par les juifs mêmes. Certains Orientaux païens allaient porter leurs enfants à baptiser aux premiers chrétiens, pour leur ôter, à ce qu'ils pensaient, une puanteur naturelle qu'ils apportaient en naissant. Cette puanteur est aussi naturelle aux juifs, car ils ne sont guère cités dans les écrits des Romains qu'avec l'épithète de puants : *Fœtentes Judæi*. La circoncision était de même une loi politique que les Hébreux, suivant quelques savants, ont prise des Égyptiens, et qui était établie dans un but de propreté et pour éviter des incommodités dangereuses, surtout une maladie qu'ils appelaient *le charbon*. M. de Voltaire dit quelque part qu'on ordonna la circoncision pour prévenir des excès auxquels les jeunes gens sont fort sujets. Je ne sais sur quoi il fonde cette plaisante idée.

CXIX

21 septembre 1754.

Si les philosophes, les hommes de génie, accusaient notre siècle de frivolité et que les auteurs frivoles le défendissent, cela me paraîtrait dans l'ordre; mais on voit, au contraire, que des hommes de lettres les plus distingués sont ceux qui exaltent le plus les progrès de la raison et de la philosophie, tandis que

les auteurs subalternes, les mirmidons de la littérature, ne cessent de clabauder contre la décadence et la frivolité des goûts. La raison de ce phénomène moral est sans doute que la lumière qui s'est répandue sur les sciences et les arts ne peut percer à travers les brouillards de l'ignorance qui couvrent les écrivains obscurs, resserrés dans la sphère des petits vers et des romans: ils ne voient rien au delà, les influences de l'esprit philosophique passent par-dessus leurs têtes et ne descendent pas jusqu'à eux. Il n'appartient qu'aux esprits réfléchis d'en apercevoir les précieux effets.

Ce préambule tombe en général sur plusieurs petites comédies qu'on nous a données depuis quelque temps et qui ne sont qu'une répétition de critiques froides et usées sur l'esprit du siècle. M. Rousseau, de Toulouse, auteur de quatre petites comédies et d'un opéra-comique qui n'ont eu aucun succès, vient de faire représenter[1], encore aux Italiens, une petite pièce à tiroirs intitulée *l'Esprit du jour*, qui roule plus sur la dégradation des mœurs que sur celle du goût. En voici les principaux traits :

L'esprit du jour est personnifié; c'est une petite-maîtresse à grands airs, une femme du bon ton à qui on vient rendre hommage. Un cabinet de toilette est son temple; elle y arrive d'abord appuyée sur ses femmes; elle vient de se lever; elle est *excédée*, elle n'a pas fermé l'œil; elle est à *faire horreur*, malade *à périr* et, après quelques autres fadeurs, elle parle enfin à un jeune homme qui arrive de province et qui lui est recommandé, elle lui fait plusieurs questions ridicules dont elle n'attend pas la réponse, et parle en même temps à ses femmes ou à un complaisant qui assiste à sa toilette; elle dit enfin au jeune provincial qu'elle veut prendre soin de lui, qu'elle va l'adresser à un de ses amis qui le placera; elle donne sur le champ à son complaisant la commission de l'y conduire et lui dit tout bas de le recommander très-légèrement, que ce n'est que pour s'en débarrasser. Voilà la seule scène passable de la pièce. On voit ensuite arriver le Persiflage en petit-maître, qui fait avec l'Esprit du jour un bavardage embelli par ce jargon ridicule appelé persiflage je ne sais pourquoi, qui fait mal au

1. Le 11 septembre 1754.

cœur à force d'être rebattu, et qui n'existe plus que dans la bouche d'un fat bourgeois ou d'une actrice de l'Opéra-Comique. Un homme de condition qui aime mieux aller vivre en province dans la médiocrité que de briller à Paris en faisant des dettes; une femme qui aime son mari et qui l'affiche, viennent ensuite étaler ces ridicules étranges, et l'Esprit du jour ne manque pas de les cribler d'épigrammes. Arlequin, député du sénat comique, vient ensuite faire sa cour à l'Esprit du jour, pour lui demander quelques pièces nouvelles. On sent que les auteurs modernes doivent y être maltraités; ils le sont en effet. L'Esprit du jour reproche à Arlequin de manquer souvent de mémoire, ce qui arrive en effet à cet acteur; mais il s'en tire assez plaisamment en disant que, s'il en manque, c'est quelquefois pour l'honneur de l'auteur.

Voilà le fond de cette pièce sans idée et sans invention, qui n'est qu'un ouvrage de friperie, un tissu de petites expressions, de phrases de romans, d'épigrammes bonnes ou mauvaises, de lieux communs de morale, volés partout et volés malhabilement; le tout encadré de petits vers innocents et souvent plats. On y trouve des plaisanteries basses et grossières : dans la scène de la toilette, la petite-maîtresse dit qu'elle est « aussi maussade qu'une femme qui sort des bras de son époux ». Cette polissonnerie n'est pas la seule. Comme il faut être équitable, je dois avouer que j'ai trouvé dans toute la pièce un trait qui me paraît assez délicat. On parle des financiers et on dit que ceux d'aujourd'hui sont bien différents de ceux d'autrefois.

Un financier jadis ne savait que compter;
Il compte toujours, mais il pense.

M. Rousseau, le jour de la représentation de sa pièce, envoya un billet de parterre à un de ses amis et lui écrivit assez plaisamment ces mots d'une prière bien connue : *In manus tuas commendo spiritum meum*. C'est la même chose qu'un autre auteur qui envoya un de ses ouvrages à Fréron avec ce commencement d'un psaume : *Domine, ne in furore tuo arguas me*, etc.

— M. de Blainville, jeune musicien qui donne des espé-

rances, vient de faire imprimer *l'Esprit de l'art musical*[1]. Ce titre est à la mode; nous avons *l'Esprit des nations*, *l'Esprit des beaux-arts*, *l'Esprit de Montaigne*, *de Fontenelle*, etc., et nous venons de voir *l'Esprit du jour*; je n'ose pas parler ici de *l'Esprit des lois*. Il semble qu'on veuille tout quintessencier, tout passer au creuset : on veut extraire l'esprit de tout. Ces chimistes littéraires regardent peut-être les esprits des lecteurs comme les estomacs des gens du bon air à qui il ne faut plus que des consommés.

Le livre de M. de Blainville est un ouvrage de pure théorie; il a voulu saisir la métaphysique de son art. Ce sont des vues générales sur les caractères des différentes parties de la musique et l'art de les employer; il y a répandu des principes lumineux et féconds; on reconnaît un homme qui a bien réfléchi sur la musique, qui l'envisage en grand et qui en parle avec enthousiasme; mais les principes métaphysiques qu'il y expose sont souvent trop vagues, et l'application en est trop peu sensible. Si les idées abstraites et réfléchies ne sont pas ordinairement d'une grande utilité dans la pratique des arts de goût, il n'appartient qu'au sentiment et au génie de former un grand artiste, toutes les connaissances théoriques ne peuvent y suppléer. Le temps où l'on a le mieux raisonné sur les principes des arts n'a jamais été l'époque de leur plus grande perfection.

L'*Esprit de l'art musical* est en général écrit avec assez d'agrément; on voit bien que l'auteur ne connaît pas aussi bien l'esprit de notre langue que celui de la musique; mais son style a un caractère d'artiste; c'est un air de négligé, une certaine rudesse même qui semble y jeter du feu et qui plaît autant, dans un ouvrage de ce genre, qu'une exactitude scrupuleuse qui est ordinairement froide.

— On débite une *Histoire politique du siècle*[2] composée par l'éditeur ou l'auteur du *Testament politique du cardinal Alberoni*. Cette histoire est une espèce d'abrégé où l'on développe les intérêts politiques de l'Europe, la conduite des différentes cours, la suite et les ressorts principaux des traités depuis celui de Westphalie jusqu'à la dernière paix d'Aix-la-Chapelle.

1. Paris, 1754, in-12.
2. (Par Maubert de Gouvest.) Londres, 1754, 2 vol. in-12.

L'auteur prétend dans sa préface qu'il n'y a qu'un Suisse qui puisse écrire l'histoire avec toute l'impartialité qu'on exige : isolé au milieu de l'Europe, sans intérêts particuliers dans les affaires générales, il peut être spectateur de sang-froid et faire ses observations avec liberté. Mais quelque indifférence et quelque désintéressement que l'on suppose, je crois qu'il est aussi impossible à un politique, qui suit attentivement la marche d'une guerre entre plusieurs nations, de ne pas prendre parti pour quelqu'une d'entre elles qu'à un homme qui regarde jouer, de ne s'intéresser pour aucun des joueurs quoiqu'il ne les connaisse pas.

L'auteur est Suisse lui-même, et il ne paraît pas être sorti du caractère de franchise et d'impartialité dont il croit les gens de sa nation seuls susceptibles : on trouve dans son ouvrage le plus grand air de vérité, et surtout beaucoup de clarté et une précision singulière. Il est estimable par trop d'endroits pour lui reprocher quelques défauts du style, qui n'est ni léger ni châtié. Il y aura deux volumes ; le premier seul paraît, et il va jusqu'à la mort de Louis XIV. Les admirateurs de ce prince ne seront pas trop contents de la manière dont il est traité dans cette histoire, et M. de Voltaire le sera encore moins, car il n'y est pas ménagé, surtout dans la préface faite exprès pour réfuter l'examen qu'il a fait du testament politique du cardinal Alberoni.

— L'art d'orner ses ouvrages de titres pompeux est une espèce de charlatanerie de moderne invention : il y a tel écrivain qui semble avoir mis tout son esprit dans le titre de son livre, et il arrive souvent que c'est une belle enseigne qui pare la boutique d'un marchand ruiné.

Un auteur vient de faire imprimer une brochure intitulée *le Pyrrhonisme du sage*[1] ; on ne peut pas s'annoncer plus superbement.

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?

Le dessein de cet ouvrage, qui est en forme de pensées détachées, est d'établir l'incertitude des connaissances humaines,

1. Berlin, 1754, in-12. Louis de Beausobre était le fils, et non le neveu, d'Isaac de Beausobre.

et les arguments sur lesquels on se fonde sont la faiblesse de notre raison, l'ignorance des premiers principes des choses, l'infidélité des sens, la force des préjugés, les variations dans les opinions philosophiques, etc., arguments déjà si bien mis en œuvre par Sextus Empiricus, Montaigne, Lamothe Le Vayer, Bayle et quelques autres ; il n'a fait que les copier, excepté dans leur ton modeste, car c'est un homme qui tout en prouvant qu'on doit douter de tout, ne doute jamais de ce qu'il dit, un homme qui se met au nombre des sages parce qu'il croit que tous les hommes sont fous, qui avance que notre raison nous trompe toujours, et qui ne se défie pas de la sienne dont il se défierait sûrement s'il était encore plus sage ; enfin c'est un homme qui prêche le scepticisme d'un ton dogmatique des plus tranchants ; après avoir fait quelques misérables objections, il s'écrie d'un air triomphant : « Tire-toi de là, philosophe, si tu peux, » apostrophe aussi ridicule que déplacée.

Cet auteur pense que nous ne savons rien en physique, parce que nous ne connaissons pas l'essence des choses ; il me semble que ce n'est pas la nature des êtres qu'il nous faut étudier, mais les rapports qu'ils ont avec nous ; qu'importe que nous ignorions, par exemple, l'essence de la matière et du mouvement, pourvu que nous puissions en apercevoir les effets, les calculer et les appliquer à nos différents besoins ? Les principes de la géométrie, de la mécanique, de l'astronomie n'ont-ils pas une certitude démontrée par l'expérience? Tenons-nous aux effets, nous trouverons des vérités utiles ; mais gardons-nous de vouloir pénétrer jusqu'au commencement, et encore moins au pourquoi ; c'est là la région des erreurs et des ténèbres, et c'est là où les sceptiques ont beau jeu. Aussi abandonnons-nous tous les systèmes métaphysiques à leurs traits.

Au peu de justesse que j'ai cru apercevoir dans les raisonnements de notre sage, il ne m'a pas paru une machine à métaphysique ; quoiqu'il parle beaucoup physique, il ne paraît pas non plus en savoir beaucoup ; entre autres choses, il dit que les polypes se multiplient par la génération. Il ne s'est sûrement pas bien compris, cela est trop absurde.

Son style est sec et froid, plein de termes impropres, de constructions louches et vicieuses. Avec tout cela, il voudrait être quelquefois épigrammatique. Je croirais volontiers que *le*

Pyrrhonisme du sage a été fait par un jeune homme qui a lu, qui a fait des remarques sur ce qu'il lisait, et les a envoyées à l'imprimerie.

J'apprends dans l'instant que ce dernier ouvrage est de M. le baron de Beausobre, de Berlin. Il est, je crois, neveu du baron de Beausobre qui a donné une très-curieuse histoire du manichéisme.

CXX

10 octobre 1754.

Le Théâtre-Français devient tous les jours plus glissant, nos pauvres auteurs y vont de chute en chute. Il est vrai que presque tous ces auteurs culbutés sont des pygmées de la littérature qui tombent de trop bas pour se faire mal, et cela console. Le dernier qui vient d'être immolé s'appelle M. Yon; c'est un homme qui, à l'âge de cinquante à soixante ans, s'avise d'essayer ses talents, semblable en cela à M. de La Chaussée.

Son coup d'essai est une petite pièce à tiroirs, intitulée *la Métempsycose,* qui fut jouée il y a près de deux ans, et eut un demi-succès. Sa dernière, intitulée *l'Amour et la Folie* [1], est restée sur la place. Il n'est pas aisé de donner une idée nette de ce qu'il a voulu peindre. Ce qu'on a entrevu, c'est que la Folie concerte avec l'Amour de faire cesser l'âge d'or sur la terre et d'y établir leur empire. Jupiter leur prête les mains, parce qu'il s'ennuie à périr dans l'Olympe, et qu'il espère trouver quelques jolies mortelles qui le dédommageront de l'assommante dignité de sa cour et de l'amour dégoûtant de son éternelle épouse; mais tout cela est traîné longuement et sans art, ce sont des scènes sans liaison, des dialogues sans intérêt, des plaisanteries sans légèreté : on n'y trouve qu'une morale triste et passée et une causticité dure, une versification quelquefois forte, et aucun goût du vrai comique. M. Yon a beaucoup lu Lucien : ses deux pièces sont des dialogues dans le goût de cet

1. Représentée le 2 octobre 1754, et non imprimée.

ancien satirique, auxquels il a voulu donner une allure théâtrale.

— On vient d'imprimer une *Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares Mantchoux*[1], dans le dernier siècle. Ce grand événement, qui fit voir pour la première fois un peuple vaincu et subjugué donner ses lois au vainqueur et conserver la forme de son gouvernement en perdant sa liberté, ne fait pas beaucoup d'honneur à la nation chinoise. C'est pour la seconde fois qu'elle a été subjuguée par une poignée de Tartares, peuple naissant, barbare et sans discipline; mais une chose inconcevable, et qui à la honte de l'humanité n'est pas unique, c'est que ces mêmes Chinois, qui avaient combattu avec tant de lâcheté pour leur liberté, combattirent en désespérés pour défendre leurs longues chevelures que les Tartares ne parvinrent à faire couper qu'à force de martyrs. Nous retrouverons le même trait dans l'histoire de Pierre Ier, qui changea les lois des Moscovites sans trouver de résistance, et excita une révolte générale lorsqu'il voulut les obliger à se couper la barbe.

On commence à revenir un peu de ce grand enthousiasme qu'on a eu si longtemps pour les Chinois, parce qu'on sait mieux leur histoire et qu'on l'analyse de sang-froid. On ne croit plus aujourd'hui que les sciences et les arts aient été portés chez eux au dernier degré de perfection. Loin d'être étonné des progrès qu'ils y ont faits, on doit l'être qu'ils en aient fait si peu. Ils ne connaissent ni belles-lettres, ni physique, et très-peu de géométrie; quoique l'astronomie y soit cultivée avec éclat depuis plus de trois mille ans, il a fallu que nos missionnaires leur apprissent à faire des almanachs. Ils ont imprimé avant nous, mais sur de simples tables de bois, et ils ne connaissent point l'usage des caractères mobiles, qui fait le grand mérite de l'impression. Ils connaissent la poudre et la boussole, mais ils ne font de l'une que des feux d'artifice, et ne savent pas se servir de l'autre; les inventions restent au point où les ont portées leurs auteurs, elles ne vont guères au delà. Nous avons été dix fois plus loin dans les arts et les sciences en trois cents ans que les Chinois en trois mille. Cependant l'histoire de ce peuple lâche, orgueilleux et fripon, est une chose merveilleuse,

1. Lyon, 1754, 2 vol. in-12.

lorsqu'on considère la durée d'un empire immense, civilisé depuis plus de quatre mille ans au milieu d'une foule de nations qui ont toujours été barbares, et subsistant sous la même forme de gouvernement et sous les mêmes lois. Le respect des Chinois pour leurs lois est d'autant plus admirable qu'elles sont très-gênantes, puisqu'elles s'étendent jusque sur les mœurs et les manières. Si l'on en croit l'histoire de la Chine, elle a fourni plus de grands princes que tout l'univers connu.

La nouvelle *Histoire de la conquête de la Chine* n'offre rien de nouveau que des détails militaires et géographiques qui ne sont pas dans les autres relations. On a cru que les marches et les contre-marches de chaque armée, les plus petits combats qui se sont donnés, le siége d'une bicoque, circonstances qui ne doivent guère intéresser même à Pékin, seraient des objets piquants à trois mille lieues de là. Au reste, on peut, je crois, compter sur l'exactitude. Cette histoire est traduite d'un manuscrit latin du P. de Maillac qui est resté quarante ans à la Chine. La traduction est mal écrite; M. Vojen de Brumen[1] en est l'auteur.

— Un jeune médecin vient de mettre au jour un poëme burlesque, intitulé *la Procopiade, ou l'Apothéose du docteur Procope*[2].

Ce docteur Procope était un médecin de Paris fameux par les grâces de son esprit et les disgrâces de son individu, raccourci et relevé en bosse. Cet homme gai, plaisant et original, était fort recherché, et, malgré la difformité de sa figure, a eu quelques bonnes fortunes et a inspiré une grande passion. Nous avons de lui quelques petites comédies et des pièces de vers où il y a de la gentillesse. Le poëme dont il est le héros est le récit de sa descente aux enfers, de ce qu'il y voit, et de son jugement qui se termine à donner à Procope l'emploi de plaisant de Proserpine.

L'idée de cet ouvrage n'est pas neuve; nous avons *Danchet aux Enfers, La Peyronnie aux Enfers*, etc., qui sont dans le même genre. *La Procopade* est dans le burlesque de Scarron, c'est-à-dire d'un mauvais goût de style et de plaisanteries très-

1. Pseudonyme du P. Jouve, jésuite.
2. Londres, 1754, in-12.

décrié aujourd'hui. Il y a cependant des choses vraiment comiques; au reste, cela n'est pas fait pour avoir du succès. L'auteur s'appelle Giraud; il a donné, il y a quelques années, un poëme héroï-comique en prose, intitulé *Diabotanus*, bien mieux fait, plus agréable et d'un bon goût de plaisanterie.

— L'art de conserver les cadavres en les embaumant, que les Égyptiens possédaient, s'est perdu. Beaucoup de chimistes ont cherché à réparer cette perte, et n'y ont pas réussi. Un médecin nommé M. Hérissant, de l'Académie des sciences, croit avoir retrouver ce secret, ou du moins l'équivalent; il vient d'achever d'embaumer le corps d'une fille morte il y a environ un an, et l'a montré pendant quelque temps à tous ceux qui l'ont voulu voir. Ce corps a conservé beaucoup de fraîcheur, et M. Hérissant prétend qu'il restera dans le même état pendant un temps considérable. L'expérience apprendra ce qu'on doit juger de cette découverte qui, dans le fond, n'est que de pure curiosité.

— M. le chevalier de Causans, qui vient de donner la comédie au public avec les ridicules souscriptions qu'il a proposées à tous ceux qui voudraient entendre la démonstration de la quadrature du cercle qu'il prétend avoir trouvée, avait enfin renoncé aux deux ou trois millions qu'il s'était modestement imaginé retirer de sa découverte; mais ne voulant pas du moins en perdre la gloire, il l'a fait imprimer il y a quelques temps. Il croyait fermement que cet ouvrage allait émerveiller tous les géomètres de l'Europe, et on ne s'est pas aperçu qu'il existait. Piqué de l'indifférence et de l'aveuglement du public, il vient de faire afficher partout qu'il y a 10,000 francs déposés chez un notaire pour celui qui démontrerait qu'il y a un paralogisme dans sa démonstration. Heureusement qu'il n'y a aucun honnête homme qui voulût profiter de son ignorance. D'ailleurs, il ne serait pas aisé de lui démontrer qu'il se trompe; d'abord parce que c'est un aveugle à qui il faudrait faire voir, et de plus son livre est si obscur qu'on n'entend jamais bien ce qu'il veut dire. Il n'y a rien de si merveilleux que la bonne foi et l'entêtement de cet homme, que sa naissance et son état n'ont pu empêcher de se couvrir d'un ridicule ineffaçable. La quadrature du cercle n'est pas sa seule chimère; il démontre aussi géométriquement la Trinité, et il voulait m'expliquer, il y a quelque temps, le péché originel par les principes de la physique.

CXXI

28 octobre 1754.

L'art de la guerre avait paru longtemps un métier au vulgaire et n'était peut-être que cela pour la plupart même des officiers; mais c'est aujourd'hui une science vaste et sublime, parce qu'on l'a approfondi avec soin. M. le chevalier Folard est celui qui a ouvert cette brillante carrière, et une chose qu'il a de commun avec presque tous les hommes créateurs, c'est qu'il a été plus loin que ceux qui l'ont suivi jusqu'ici, quoique beaucoup d'habiles gens aient travaillé après lui sur l'art militaire. Il me paraît généralement reconnu que les Français ont plus raisonné et plus écrit sur cette matière intéressante que les autres nations de l'Europe ensemble. Les ouvrages qui ont le plus de réputation après ceux du chevalier Folard sont : *l'Art de la guerre* de M. de Puységur; un autre du même titre par M. de Quincy; *la Science militaire*, qui est une compilation très-utile et très-bien faite; mais ces ouvrages sont encore au-dessous des *Mémoires* de M. de Feuquières, ouvrage excellent qu'un militaire qui aime son métier doit savoir par cœur, et qu'un homme d'esprit, sans être homme de guerre, lira avec grand plaisir parce qu'il est peu de livres, dans un aucun genre, où il y ait autant de sagacité, de netteté et de force de logique que dans celui-là.

Il vient d'en paraître une autre intitulé *Essai de l'art de la guerre*[1], par M. le comte de Turpin, colonel de hussards, homme d'esprit qui aime les arts et les lettres et qui a fait imprimer, il y a quelques mois, des *Amusements philosophiques et littéraires* qu'on a jugés comme un amusement et non comme un ouvrage de prétention.

Son nouvel essai embrasse l'art de la guerre en grand, les principes de la tactique y sont développés avec ordre et dans le détail. Au reste, il ne m'appartient pas de juger de son mérite; les gens du métier n'ont pas encore fait son sort. Je peux dire

1. Paris, 1754, 2 vol. in-4°.

seulement qu'il est écrit avec de la noblesse et de la netteté, et que ses principes sont appuyés sur des faits modernes, méthode qui me paraît utile à plusieurs égards. Je me suis aperçu aussi qu'il parlait beaucoup des hussards, dont il fait grand cas, ce qu'on lui pardonnera sans doute.

M. de Turpin n'est pas le seul officier de distinction qui s'occupe de l'étude de son métier. Ce goût si estimable commence à s'étendre. Les bibliothèques qu'on vient d'établir dans plusieurs régiments sont un fruit de cette louable émulation, et rien ne peut contribuer davantage à multiplier les lumières par l'art militaire. Malheureusement, les connaissances ne suffisent pas pour faire de grands généraux ; le génie et l'expérience ne se trouvent pas dans les livres, et ces deux qualités, qui tiennent lieu de tout, ne peuvent être remplacées par aucune autre.

Quelques militaires instruits et zélés ont proposé, il y a peu de temps, d'établir une Académie purement militaire, qui n'aurait pour objet que la science de la guerre. On doit désirer l'exécution de ce projet estimable à la tête duquel on met M. le maréchal de Belle-Isle.

— Aristote, Cicéron, Quintilien, parmi les anciens, ont donné des principes généraux sur l'éloquence; aucun de nos auteurs n'a écrit en détail sur cet objet. Nous n'avons que quelques ouvrages peu estimés, ou seulement des essais et des préceptes épars dans quelques-uns de nos écrivains. M. Estève vient de composer un *Traité de la diction* [1], où il a cherché à développer en grand les principes de l'art de bien dire. Il a supprimé toutes les connaissances grammaticales pour n'embrasser que ce qui est du ressort du goût et du sentiment ; enfin, il a voulu saisir la partie philosophique de cet art sublime, mais il s'en faut bien qu'il ait rempli son objet comme il l'avait envisagé ; les forces lui ont manqué. Son projet était grand, mais son exécution est petite ; la moitié de son ouvrage roule sur deux ou trois principes trop communs que le goût seul fait sentir et qui seraient inutiles à ceux qui en manquent.

Le reste du traité est une analyse des différents genres de style, et on y trouve des choses plus délicates et plus d'idées que dans la première partie. Ses principes sont appuyés par des

1. Paris, 1754, in-12.

exemples qui me paraissent sans choix; l'auteur s'est servi de ce qu'il a trouvé sous sa main. Son style est souvent sec et obscur, mais il y a quelquefois de l'élégance et de la noblesse. On a dit de lui que c'était *un chimiste ruiné qui voulait enseigner le secret de faire de l'or*. Ce mot a été lâché contre M. de Moncrif lorsqu'il donna son livre sur *les Moyens de plaire*, et il est injustement appliqué au *Traité de la diction* de M. Estève, ouvrage qui, tout manqué qu'il est, marque un homme qui a de l'esprit et de la philosophie.

M. Estève est un jeune homme qui cultive à la fois les sciences et les lettres, et qui serait en état de faire de bonnes choses s'il se donnait le temps de laisser mûrir ses idées et s'il avait moins d'embarras et de nuages dans l'imagination. Il a déjà donné, entre autres choses, *l'Origine de l'univers*, ouvrage philosophique où il prétend expliquer la formation de l'univers par les lois de l'attraction, et *l'Esprit des beaux-arts*, qui n'a point eu de succès.

Le même M. Estève vient d'entrer en lice, par-devant notaire, contre M. le chevalier de Causans, dans l'intention de le punir de l'extravagant défi qu'il vient de faire aux savants de lui prouver un seul paralogisme dans sa démonstration de la quadrature du cercle. Mais de la façon dont M. de Causans s'est retranché, il paraît inexpugnable; il s'est établi seul juge compétent dans son affaire, parce que, niant les premiers principes de la géométrie, les géomètres ordinaires sont des juges qu'il récuse comme étant dans de faux préjugés. M. Estève, raisonnant avec lui, voulut d'abord établir ce principe : que le tout est plus grand que sa partie. « *Eh! c'est précisément ce dont je démontre la fausseté par ma nouvelle méthode*, » dit M. de Causans. Comment attaquer un raisonnement de cette espèce? Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'un autre géomètre, l'abbé de Gua, de l'Académie des sciences, dispute à M. Estève la gloire de terrasser M. de Causans, et les 10,000 francs qui sont le prix de la victoire. Cette ridicule affaire finira sans doute comme elle a commencé, par faire rire, et ce ne sera pas seulement aux dépens de M. de Causans.

— Les auteurs de l'*Encyclopédie* seraient bien à leur aise si l'on n'avait pas de meilleures critiques à faire de leur gros et célèbre ouvrage que celles qui viennent de paraître dans une

brochure intitulée *Réflexions d'un franciscain sur l'Encyclopédie*[1]. Cette critique, qui n'est ni légère ni bien écrite, et qui paraît être plutôt d'un théologien que d'un homme d'esprit, se borne à signaler quelques plagiats qu'on avait déjà reconnus et à faire beaucoup de reproches d'impiété. On ne manque pas d'envelopper aussi dans ces accusations MM. de Montesquieu et de Voltaire. La belle découverte que d'avoir trouvé que ces messieurs n'ont guère de religion! Elle ne les humiliera certainement pas plus qu'elle n'instruira le public. Si l'on n'attaque les encyclopédistes que par là, on ne connaît pas leurs endroits sensibles, et il y en a tant! Il n'y a pas beaucoup d'ouvrages qui prêtent plus le flanc à la critique que l'*Encyclopédie*. L'idée magnifique que l'on s'en était faite sur le prospectus et la préface s'est évanouie à la lecture. C'était un portail vaste et superbe qui annonçait un édifice de la plus grande beauté, et on a trouvé qu'il ne cachait que des décombres et des matériaux entassés les uns sur les autres. Cette chaîne qui devait lier tous les articles de la même matière et n'en former qu'une masse est rompue partout, parce que les différents auteurs qui ont fait des articles séparés n'ont point saisi le plan général de l'ouvrage et ont travaillé d'après le système qu'ils se sont fait eux-mêmes, ce qui a occasionné des disparates sans nombre.

1. *Réflexions d'un franciscain sur les trois volumes de l'Encyclopédie, avec une lettre préliminaire aux éditeurs*. Berlin, 1754, in-12. (Attribuées au P. Fruchet ou au P. Bonhomme.) Barbier fait observer qu'il ne faut pas confondre cette brochure avec celle qui parut en 1752, in-12, sous ce titre : *Réflexions d'un franciscain, avec une lettre préliminaire adressée à M.* [Diderot], *auteur en partie du Dictionnaire encyclopédique*, et qui serait du P. Fruchet, cordelier, avec la collaboration du P. Hervé, jésuite. C'est en tête de cette première brochure qu'est placée la vignette décrite par M. Assézat (t. Ier, p. 431 des *Œuvres* de Diderot) et par nous (t. XX, p. 118), mais avec cette différence qu'elle n'a pas l'encadrement dont nous avions fait mention. Au contraire, cet encadrement (un filet carré ornementé, surmonté d'un cartouche représentant un arbre brisé par l'orage) entoure une vignette satirique qui sert de frontispice aux *Réflexions* publiées en 1754. Dans un atelier de tailleur, un moine découpe l'étoffe d'un capuchon, tandis qu'un autre moine cause à la fenêtre avec deux personnages en perruque et qu'un docteur, coiffé du bonnet magistral, semble surveiller le frère tailleur. Le médaillon rond qui renferme cette scène porte en exergue ces mots reproduits en épigraphe sur le titre : *Proderit et Sophiæ forma cuculli*, au bas du trait carré : *Spectatum admissi risum teneatis amici*. Cette estampe, dont il existe des épreuves tirées en bleu, vise l'article *capuchon*, extrait de l'*Encyclopédie*; l'auteur s'en moque fort au début de sa brochure qui, dès les premières lignes, s'annonce bien comme la suite des *Réflexions* de 1752.

Cela ressemble assez à la confusion des langues dans la tour de Babel. D'ailleurs, il n'y a rien de neuf dans ce dictionnaire que la partie des arts et des métiers que M. Diderot a faite avec beaucoup de soin, et celle de la grammaire par M. Dumarsais, le grammairien le plus profond et le plus philosophe que nous ayons eu. Il y a des articles particuliers sur le commerce ; la chimie est très-bien faite aussi, mais en petit nombre. En général, c'est un plagiat, un brigandage perpétuel, et souvent ils volent les auteurs les plus obscurs. J'ai trouvé des pages entières copiées, par exemple, de *l'Histoire du ciel*, de Pluche. On peut appeler cela *voler le tronc des pauvres*.

— M. de La Bruyère, auteur de quelques petits ouvrages peu connus et à qui appartenait la direction du *Mercure de France*, vient de mourir à Rome. Le privilége de cet ouvrage a été accordé à M. de Boissy; comme le produit en est très-considérable, puisqu'il est de 20 à 25,000 livres par an, M. de Boissy est chargé de 12,800 livres de pension qu'il payera à plusieurs gens de lettres, entre autres, M. l'abbé Raynal, qui faisait le *Mercure* par commission à 2,000 livres, M. de Cahusac autant, M. Marmontel, 1,200 livres, M. Piron, 2,000 livres; M. de Saint-Florentin, protecteur et ami du dernier, lui a fait avoir cette pension et lui a écrit, pour lui en donner la nouvelle, une lettre dont voici le commencement : « J'ai toujours ouï dire qu'un peu de mercure faisait beaucoup de bien ; je sais que vous en méritez beaucoup, mon cher Piron; mais pour cette fois-ci vous vous contenterez d'une petite dose; c'est une pension de 2,000 livres, etc. »

M. de Boissy, qui voudrait faire du *Mercure* un bon ouvrage, a résolu d'en changer la forme. Je doute qu'il le retire du discrédit où il est tombé, et où il devait nécessairement tomber. On fit, il y a quelque temps, un distique latin assez plaisant sur le *Mercure*.

Omnibus hic noster qui prodit mensibus anni
Liber, musarum menstrua ferre solet.

— Le doyen de la république des lettres, l'illustre M. de Fontenelle, s'est trouvé mal à la dernière séance de l'Académie française; il fut obligé de sortir. « Je ne crois pas que j'y re-

vienne », dit-il en sortant. Son mal vient d'une indigestion; il en a un bien plus dangereux, ses quatre-vingt-dix-huit ans. Quelques personnes qui le voient de près m'ont assuré qu'on ne peut pas redouter la mort plus que lui; peut-on la craindre après une si belle carrière? Quoi qu'il en soit, il conserve toujours un air tranquille et détaché qui ne laisse pas apercevoir sa frayeur. « Je commence à devenir aveugle, disait-il il y a quelque temps à une dame; mais ce qui me console, c'est que cela ne durera pas longtemps. » Il n'y a que peu de jours qu'il disait à M. de Boissy un mot assez plaisant. « Il ne me reste plus que deux choses. — Eh quoi? lui demanda M. de Boissy. — C'est le sommeil et l'appétit. »

CXXII

Le..... décembre 1754.

Les éditeurs d'ouvrages posthumes sont des gens qui vivent ordinairement des sottises des morts. On vient d'imprimer des pensées de feu l'abbé Terrasson, sous ce titre : *la Philosophie applicable à tous les objets de l'esprit et de la raison*[1].

L'abbé Terrasson est célèbre par la querelle sur la prééminence des anciens et des modernes entre MM. de Fontenelle, La Motte, Perrault et lui d'un côté, et Mme Dacier, Boileau, etc., de l'autre. La dissertation critique sur Homère de l'abbé Terrasson est le morceau le mieux raisonné qu'on ait fait contre les anciens. Il est auteur d'une traduction de Diodore de Sicile assez estimée, et qu'il fit pour décrier les historiens. Son *Sethos* est un ouvrage dans le goût de *Télémaque*, qui renferme une politique plus étendue, une morale plus fine et plus recherchée, et plus de connaissances philosophiques, mais il est écrit avec bien moins d'intérêt, de chaleur et d'agrément. L'abbé Terrasson est encore plus connu par la singularité de son caractère et la simplicité de ses mœurs. C'était une âme vraiment philosophe et d'une indifférence rare pour tout ce qui affecte le plus les autres hommes. Cette indifférence se portait jusque sur la

1. (Avec des réflexions par d'Alembert.) Paris, 1754, in-8.

religion; on n'a point vu d'athée de meilleure foi, plus décidé et plus tranquille. Il était mourant, un prêtre vint pour le confesser : « Hélas! lui dit l'abbé, je ne me souviens de rien; j'ai presque oublié mon nom; mais adressez-vous à ma gouvernante, elle vous dira ce que j'ai fait mieux que moi. » Dans le temps du système, lorsqu'on remboursa les billets de banque, il disait : « Quand est-ce qu'on remboursera la religion? » On lui demandait un jour ce qu'il pensait d'un ouvrage nouveau qui était un commentaire ou une version de l'Écriture sainte. « C'est un livre rare, dit-il, et dont je fais beaucoup de cas. » On lui demanda encore pourquoi et quel mérite il y trouvait. « C'est un livre, dit-il, où le scandale du texte est conservé dans toute sa pureté. » On lui prête encore un mot bien singulier, mais qui est une exagération outrée, odieuse, d'une fausseté palpable. « Je ne me fierai jamais à un homme qui croit en Dieu, lui fait-on dire, parce que ce ne peut être qu'un sot. » Un homme d'esprit ne peut pas dire cette absurdité de bonne foi.

Les réflexions qu'on vient d'imprimer de lui marquent bien un homme qui avait de la justesse et de la philosophie dans la tête, mais il y a des choses trop communes et d'autres que je crois tout à fait fausses. On y reconnaît sa prévention contre les anciens et son enthousiasme pour Descartes, à qui nous devons, selon lui, les progrès rapides non-seulement de la raison, mais même du goût dans le dernier siècle et celui-ci. On n'y trouve pas non plus de découvertes en morale, des vues neuves et sublimes, mais de petites vérités, des discussions délicates, des rapports bien saisis, enfin plus de raison que d'esprit, et plus de finesse que d'élévation. Le style est froid, recherché et quelquefois obscur.

— M. de Crébillon fils a voulu enlever la tache que son dernier roman avait faite à sa réputation, et je crois qu'il n'a fait que l'étendre davantage par celui qu'il vient de mettre au jour sous ce titre : *Ah! quel conte*[1]*!* C'est un roman de fées et une continuation du *Sopha*. C'est toujours l'imbécile Schahbaham, à qui on conte une histoire dont voici l'idée. Un prince

1. *Ah! quel conte! Conte politique et astronomique.* Bruxelles (Paris), 1754, 4 vol. in-12. Les bibliographes indiquent une édition de 1751; mais Raynal n'en a point parlé à cette époque, et l'analyse minutieuse que voici indiquerait assez qu'il s'agissait d'une nouveauté.

s'était avisé de jouer l'indifférence; il haïssait l'amour et méprisait les femmes. Celles de sa cour qui pouvaient avoir des prétentions n'avaient rien épargné pour changer en lui ces dispositions; mais tout leur art avait été sans succès. Une fée regarda la conquête du prince comme une entreprise digne de ses charmes, mais pour ne rien hasarder, elle commença par les essayer sur les sens du prince avant d'aller à son cœur. Elle se présenta à lui dans un songe; elle était belle, et elle mit en œuvre tout ce que ses charmes avaient de plus séduisant. Le prince ne put se défendre de l'impression qu'ils firent sur son âme ni se refuser aux plaisirs qui s'offraient à lui; il s'y livra, et leur jouissance laissa dans son cœur une sensibilité que la fée désirait. Sûre de son triomphe, elle se présente à sa cour. Le prince la reconnaît pour la beauté à laquelle il devait tant de plaisirs. Cette idée fait naître en lui une passion violente, il la déclare à la fée qui ne fit point la *bégueule;* sa reconnaissance fut parfaite, et elle ne lui fit point attendre les plaisirs. Ils furent vifs pendant quelque temps, et à la fin ils s'émoussèrent. Le prince excédé quitta la fée pour reposer son cœur, mais il ne trouva pas le repos qu'il cherchait. L'indifférence lui parut un fardeau plus pénible que la satiété du plaisir; il revint à la fée qui, piquée de son procédé, feignit pour lui une froideur qu'elle quitta bientôt pour voler dans ses bras. Les plaisirs recommencèrent, mais le charme ne fut pas long; le prince, accablé, n'y put plus tenir. La fée, indignée, lui ordonna de ne jamais paraître devant elle, et ils se quittèrent encore. Le prince chassait pour remplir le vide qui lui restait. Une fois, la nuit le surprit dans un bois; en cherchant à en sortir, il fut bien étonné de voir une illumination de plus de six mille lustres de diamants. Il entre dans un palais miraculeux, on le mène dans une salle où se donnait un bal paré d'autruches, de grues, de dindons, etc.; il y devient amoureux fou d'une oie charmante qui avait les plus beaux yeux du monde. Il fait connaissance avec tous ces gens-là. Un prince autruche lui raconte ses aventures, et cette histoire est une extravagance complète. On y voit des cerfs-volants qui deviennent des comètes, des plats à barbe qui prophétisent, et une tête à perruque qui commande une armée, ce qui n'est pas le plus mauvais du conte. Voilà la matière de quatre petits volumes dont la suite paraîtra incessamment.

La narration est interrompue par les impertinentes réflexions du sultan qui joue le même rôle que dans *le Sopha*, sauf qu'il est d'un ridicule comique dans *le Sopha* et qu'il n'est qu'un bavard plat et trivial dans celui-ci. Le style est toujours embarrassé. Ce sont des phrases longues, hérissées de petites parenthèses mises bout à bout, et qui font perdre haleine. Il y a cependant quelques traits assez brillants, des morceaux voluptueux agréablement touchés; mais on trouve de temps en temps des images un peu libertines que M. de Crébillon voudrait masquer et qu'il enveloppe d'une gaze trop épaisse et d'une obscurité qui arrête les imaginations les plus exercées sur tous les raffinements de l'amour, ou de ce qu'on prend pour lui.

Par quelle fatalité M. de Crébillon est-il resté tant au-dessous de lui-même? Son esprit montrerait-il la corde, ou est-ce que trois ou quatre ans de séjour loin de Paris l'auraient rouillé à ce point? ou plutôt n'est-ce pas que le genre qu'il a traité n'est pas susceptible d'une variété infinie et que les détails voluptueux, les jouissances, les petites épigrammes sur les mœurs, sur la galanterie actuelle, sur les femmes, etc., qui en sont la base, sont bientôt épuisées, et qu'un auteur qui a réussi dans un certain nombre de ces romans est obligé de revenir sur lui-même ou de faire du mauvais.

— Il y a déjà longtemps que la métaphysique est aux abois parmi nous; la sécheresse de cette science, la lenteur de ses progrès, l'incertitude de ses principes, le peu d'utilité qu'on a cru y entrevoir, tout cela a dû en éteindre le goût; mais ce qui, à mon avis, a porté le coup mortel à la métaphysique, c'est le règne despotique de la géométrie, qui a usurpé sur tous les genres et qu'on a cru pouvoir appliquer à tout. On ne peut mieux peindre notre indigence en métaphysiciens qu'en disant que l'on n'en compte plus que quatre : MM. de Buffon, Diderot, de Maupertuis, et l'abbé de Condillac. Le premier, dans sa grande *Histoire naturelle*, a donné une espèce de métaphysique qui, malgré l'éclat du coloris, n'a pas plus fait fortune que sa *comète* et ses *moules*. Le second a semé dans deux ou trois brochures quelques idées assez fines, mais il n'a que des vues sans avoir de système et sans en développer les rapports. M. de Maupertuis n'a donné que son *Essai sur la formation des corps organisés*, qui est une petite absurdité renouvelée des Grecs, de

Spinosa, de Leibnitz et de quelques autres. L'abbé de Condillac a eu plus de succès, mais je ne pense pas qu'il ramène le goût de la métaphysique. Son premier ouvrage est un *Essai sur les connaissances humaines* où il ne fait guère que commenter Locke, et, s'il s'en écarte, c'est lorsqu'il a tort. Son *Traité des systèmes* est, ce me semble, plus agréable et plus estimable. Il y a surtout des analyses développées avec méthode et clarté. Ces deux ouvrages ont eu une grande réputation. Mais il y aurait beaucoup à dire à cette réputation si on remontait à la source; ce n'est pas que M. de Condillac n'ait beaucoup de connaissances métaphysiques, de la netteté dans l'imagination, de la précision et du naturel dans le style; mais c'est qu'il n'a pas beaucoup d'idées à lui. Il vient de donner un autre ouvrage intitulé *Traité des sensations*[1] qui a aussi du succès. Le titre annonce quel en est l'objet, le plan en est assez heureux. Il décompose pour ainsi dire l'homme : on suppose une statue organisée intérieurement comme nous, mais à qui il manque les sens extérieurs. On commence par lui donner celui de l'odorat, et on examine les idées qui lui viendraient par ce sens. On lui donne les autres sens successivement et on analyse les idées qui appartiennent à chacun d'eux ou à plusieurs ensemble. Cette méthode est simple et lumineuse, mais l'auteur n'en a pas tiré tout le parti qu'on pouvait en tirer. Le style en est clair, mais sec. M. de Condillac avertit, dans la préface, que ce qu'il y a de mieux appartient à Mlle Ferrand, qui lui a donné l'idée de cet ouvrage. Cette demoiselle était une personne de peu d'esprit, d'un commerce assez maussade, mais qui savait de la géométrie et qui a laissé un legs à M. de Condillac dans son testament.

— M. l'abbé Coyer, auteur de plusieurs petits ouvrages satiriques, dont l'*Année merveilleuse* est le plus connu, vient de donner encore deux dissertations, l'une *sur le vieux mot de patrie*, l'autre *sur la nature du peuple*[2]. Ce sont des contre-vérités sur les mœurs, comme tout ce qu'il a fait. Ses traits portent sur l'amour de la patrie, qu'il croit entièrement éteint parmi nous, et sur l'avilissement où est le peuple. Ses critiques ne sont que des lieux communs présentés avec un air de persi-

1. Londres et Paris, 1754, 2 vol. in-12.

2. *Dissertations pour être lues : la première sur le vieux mot de patrie; la seconde sur la nature du peuple.* La Haye (Paris), 1755, in-12.

flage qui, trop souvent répété, devient insupportable. L'abbé Coyer est une imagination bien sèche, sans invention. Il n'a jamais que le même tour, les mêmes phrases déguisées et toujours habillées de ce jargon si usé, si souvent ridiculisé, et duquel de nouvelles critiques ne peuvent être què dégoûtantes.

Il a fait imprimer aussi une *Dissertation sur la différence de la religion grecque d'avec la romaine*[1]. Il s'en faut bien qu'il ait traité ce sujet en philosophe; il a ramassé un certain nombre de passages qu'il interprète à sa manière. On aura bien de la peine à croire, d'après lui, que les Romains, qui ont marqué en tout temps tant d'indifférence pour leur religion, qui adoptaient si facilement les divinités de tous les peuples qu'ils subjuguaient, aient été plus religieux que les Grecs. Cette dissertation, sans avoir le mérite des recherches, est écrite d'une aridité insoutenable.

— L'Académie des sciences continue d'envoyer des colonies dans l'Académie française, et celle-ci ne fait jamais passer de sujets dans l'autre. Il me semble que ce devrait être le contraire, parce qu'on commence ordinairement par les études agréables et les ouvrages d'imagination; la raison mûrit ensuite, l'esprit demande une nourriture plus solide, et on se jette du côté des sciences. Quand on a commencé par la géométrie on ne devient guère poëte, au lieu qu'un poëte devient souvent géomètre.

En général, je crois qu'on devrait être plus circonspect à donner des récompenses littéraires à ceux qui en ont déjà; c'est en diminuer le nombre. A mérite égal, on ne doit pas hésiter à choisir un homme de lettres qui n'est d'aucune académie préférablement à celui qui est déjà de quelqu'une. Ceci ne tombe point sur M. d'Alembert qui vient d'être élu à l'Académie française et dont le choix a été bien reçu du public. Je remarquerai qu'il avait dit seulement dans la préface de ses *Mélanges, qu'il se rendait assez justice pour n'aspirer ni aux places ni aux récompenses littéraires.* Ces modestes dispositions n'ont pas tenu longtemps, mais il a trop bien mérité de la littérature et de sa patrie pour qu'on lui sache mauvais gré d'avoir pensé un peu plus avantageusement de son mérite.

1. La Haye (Paris), 1755, in-12.

CXXIII

31 décembre 1754.

M. d'Alembert a fait son entrée à l'Académie française le 19 du mois. Il y a soutenu sa gloire, et son discours a été couronné par des applaudissements unanimes qui n'étaient ni mendiés ni usurpés.

Il a débuté, comme les autres, par dire qu'il ne savait à quoi attribuer l'honneur qu'on lui faisait de le recevoir dans une compagnie si respectable; que ce ne pouvait être sans doute qu'à l'envie qu'il avait eue de bien faire, etc. Comme ce ton l'embarrassait, il a passé bien vite à l'éloge de l'évêque de Vence, qu'il remplaçait. Cet académicien a fait des sermons estimés qui ont donné lieu à M. d'Alembert de donner quelques réflexions sur l'éloquence ; elles sont fondées sur ce principe qu'il suffit de se sentir pour être éloquent, et que le sublime n'est que dans des idées grandes exprimées simplement. Ce principe ne paraît un paradoxe qui, je crois, aurait peine à soutenir l'analyse, ou qui aurait tout au moins besoin de modifications et de développement. Quoi qu'il en soit, M. d'Alembert a dit là-dessus des choses vraies, vues finement et présentées avec force. Il a fini par les éloges du cardinal de Richelieu, de Louis XIV, du roi et de l'Académie; mais ce sont des louanges sans fadeur et tournées d'une manière piquante. Tout son discours est parsemé de traits brillants, de réflexions sages, de vérités courageuses, relevés par un style ferme et agréable. Voilà le beau côté de la médaille; si on voulait en montrer le revers, on pourrait dire que ce discours ne brille pas par les transitions et par l'ordre; que chaque phrase est isolée et semble avoir été faite à part, et qu'on ne pourrait faire à M. d'Alembert la plaisanterie que M. Fréret fit à M. de Voltaire, qu'il n'aimait pas. Lorsque celui-ci fut reçu à l'Académie, M. Fréret alla lire son discours dans plusieurs maisons; il en bouleversait l'ordre, il mettait au milieu ce qui était à la fin, sans qu'on s'aperçut de ces transpositions. On pourrait dire encore de M. d'Alembert qu'il court trop après la manière de M. de

Voltaire, mais que, ne pouvant attraper ni la facilité ni le naturel heureux de son modèle, ses antithèses répétées deviennent froides et fatigantes; qu'il a une mémoire perfide qui fait honneur à son génie de ce qui n'appartient qu'à elle, et c'est un tour qu'elle lui avait joué cruellement dans son *Essai sur la reine Christine*. On pourrait ajouter que la frivolité ou la fausseté de quelques-unes de ses pensées se dérobe par le tour épigrammatique qu'il y donne, ce qui fait prendre l'éblouissement pour la lumière. Par exemple, il dit que « les lettres ne peuvent être dignement protégées que par les rois ou par elles-mêmes ». En parlant de ce que Louis XIV a fait pendant son règne, il parle de l'école des héros élevée à côté de leur asile, parce que les bâtiments de l'École militaire sont tout près de celui des Invalides. Il y a d'autres traits plus frappants, mais qui échappent à ma mémoire; cela pourra faire perdre au discours de M. d'Alembert un peu de son succès à l'impression, mais cela n'empêchera pas qu'on ne le lise avec plaisir et qu'on ne le distingue de la foule des autres discours accadémiques.

M. Gresset, qui était encore directeur de l'Académie, a répondu à M. d'Alembert. Rien de plus plat que sa réponse ; un bavardage continuel, beaucoup d'humeur, des satires vagues, un ton de sermon, voilà ce qu'on y a trouvé. Il n'y a rien eu de piquant qu'une sortie sur les évêques, qu'il a traités rudement, surtout ceux qui, au lieu de rester dans leur diocèse, *viennent porter à la cour leur inutilité et y traîner de l'ambition sans talent, de l'intrigue sans affaires, et de l'importance sans crédit.* Ce trait et quelques autres aussi déplacés ont fait généralement une mauvaise impression. Enfin ce discours a paru très-long et très-mal écrit, comme tout ce que M. Gresset a fait en prose. M. d'Alembert a encore gagné à cette opposition, et on a vu la différence qu'il y avait entre le philosophe et le poëte, c'est à peu près celle qui se trouve entre des mots et des choses.

— Nous avons déjà quelques histoires de France et c'est cependant encore un ouvrage à faire. Celles de Mézeray et du P. Daniel sont les seules complètes, mais elles laissent beaucoup à désirer. La grande histoire du premier est abandonnée, et on ne lit plus que son abrégé qui, malgré l'inexactitude des recherches, la dureté et la bassesse du style, plaît toujours par l'air

de vérité et les traits hardis qu'on y trouve. L'ouvrage du P. Daniel est plus agréable, le style a de l'élégance et de la netteté, mais il pourrait avoir plus de chaleur et de nerf. La partialité de l'auteur, surtout dans l'histoire de la troisième race de nos rois, dépare son travail, et on voit qu'il a sacrifié aux détails militaires, qu'il entendait très-bien, les affaires de la politique et du gouvernement sur lesquelles il n'était pas assez instruit.

Nos meilleurs historiens n'ont donné que des histoires particulières; le sage M. de Thou n'a fait que celle de son temps. Son ouvrage, si digne de la réputation brillante dont il jouit, est un chef-d'œuvre auquel on ne peut reprocher qu'un défaut de précision dans les faits; il y a trop de détails, et ils affaiblissent l'intérêt et la chaleur de la narration. Si l'histoire de chaque demi-siècle avait autant d'étendue que celle de M. de Thou, qui est-ce qui aurait le courage d'entreprendre d'étudier celle d'une seule nation? Les petits détails sont dans une histoire, dit M. de Voltaire, ce que sont les bagages dans une armée : *impedimenta*. Il faut savoir les choses en grand, par cela même que l'esprit humain est petit, et qu'il s'affaisse sous le poids des minuties. C'est une des plus belles choses qu'ait dites cet écrivain.

C'est une remarque singulière que les Anglais, cette nation si fière de la liberté de dire tout, n'aient pas un seul grand historien, tandis que l'Espagne et l'Italie ont un Mariano, un Guichardin et un Davila. La meilleure histoire d'Angleterre est de Rapin de Thoyras, qui était Français.

M. l'abbé Velly, qui n'est pas encore connu, a bien senti qu'une bonne histoire de France nous manquait, et il s'est cru en état d'y suppléer. Il vient d'en donner une nouvelle dont les deux premiers volumes paraissent et vont jusqu'à Philippe Ier [1]. La préface annonce un homme qui a vu son objet en grand, et qui a senti la nécessité de passer sur les petits faits, de ne s'appesantir que sur les choses intéressantes, et de lier ensemble l'histoire des guerres, de la politique, des mœurs, des sciences et des arts. Mais malheureusement il est à cent

1. L'édition originale de ce livre, terminé par les abbés Villaret et Garnier, comporte 33 volumes dont trois de tables.

mille lieues au-dessous de ce travail. C'est un homme qui manque de génie et de talent, dont l'imagination est étroite et confuse, sans élévation et sans finesse dans l'esprit, et qui ne me paraît pas connaître davantage les affaires que les hommes. D'ailleurs son style est froid, languissant, embarrassé, plein de fautes et de mauvais goût. Cette nouvelle histoire ne fera sûrement par tomber les autres.

— M. de Crébillon, le fils, vient d'ajouter à son nouveau roman de *Ah! quel conte!* trois autres volumes qui ne nous ôtent pas l'espérance d'en voir succéder encore beaucoup d'autres. Le héros du roman est toujours dans le palais enchanté, amoureux de son oie divine. Son confident, d'un autre côté, est occupé près d'une petite-maîtresse grue qui lui conte ses aventures, et ce morceau serait très-agréable s'il était plus varié. C'est une princesse qui avait commencé par être dévote, et qui, en conséquence, méprisait toutes les femmes qui ne l'étaient pas. Une fée, pour la punir, lui donna le goût du plaisir, et une curiosité vive de le connaître. Elle était aimable, puissante, elle se sentit entraînée par des désirs violents, et les moyens de les satisfaire ne lui manquèrent pas. Elle jeta d'abord les yeux sur un petit-maître; l'impatience de notre princesse ne lui permit pas de le faire soupirer longtemps après les plaisirs; il ne tint qu'à lui d'être bientôt heureux. Il le voulut bien mais il ne put pas, et fut réduit à faire des excuses qui, comme on dit très-bien, n'excusent pas dans ces circonstances.

Cet accident ne fit qu'allumer davantage le feu qui dévorait la princesse; elle donna à son amant le temps d'effacer cet affront, mais elle ne fut pas plus heureuse à une seconde entrevue; toujours même glace dans le petit-maître, et même désir de sa part. Piquée de s'être méprise si cruellement, elle fit de nouveaux essais sur d'autres personnages de sa cour qui ne lui réussirent pas davantage. C'était une malice de la fée qui voulait se venger d'elle. Elle eut beau répéter mille fois les expériences, la vengeance de la fée tombait toujours sur les objets qu'elle choisissait, elle sentait accroître son feu sans pouvoir jamais l'éteindre; on peut la comparer à Tantale; l'onde fuyait sa bouche avide, et le fruit s'évanouissait sous sa main. Elle était dans cette situation lorsque des événements extraordinaires l'ont fait métamorphoser en grue.

D'un autre côté le prince est occupé à faire une déclaration à sa belle oie, et il en obtient un aveu des plus tendres et même un rendez-vous. C'est là qu'ils se disent les choses du monde les plus délicates; mais le prince qui, malgré la figure peu séduisante de sa maîtresse, ne laisse pas de se sentir des désirs, exige d'elle des petits dédommagements que son état peut lui permettre; l'oie, après lui avoir démontré toute l'absurdité de ses desseins, lui apprend qu'elle peut bien reprendre sa première forme, mais à condition qu'il prendra celle d'oie. Le prince n'hésite pas, son corps se charge de plumes, et sa maîtresse paraît à ses yeux avec les charmes les plus touchants. Il admire, il contemple et, après avoir contemplé, il veut jouir. Sa figure lui laisse encore quelques ressources dont il veut profiter. La princesse, étonnée de la hardiesse de ses entreprises, crie; on vient: le prince reprend son premier état et sa maîtresse redevient oie. C'est sur cette situation, qui présente des images singulièrement indécentes, que se termine le septième volume. Les trois derniers m'ont paru écrits avec plus de facilité que les autres, et on trouve plus de détails agréables.

— Les Comédiens français ont donné, lundi dernier[1], la première représentation du *Triumvirat*, tragédie nouvelle de M. de Crébillon le père, qu'on attendait avec cet empressement qu'on a toujours eu pour ses ouvrages, et qu'il devait faire attendre encore longtemps pour sa gloire.

Je vais tâcher de développer l'intrigue de cette pièce, qui n'est pas d'une grande netteté. La scène est dans un temple où Cicéron s'est retiré avec sa fille Tullie, pour se soustraire aux fureurs des triumvirs Octave, Antoine et Lépide.

Cicéron joue le principal rôle de la pièce; c'est toujours un ardent défenseur de la liberté, et déclamant sans cesse contre la tyrannie. Octave est amoureux de Tullie, qui le déteste et qui aime Sextus, fils de Pompée, qui est déguisé dans le premier acte et paraît comme Gaulois sous le nom de Clodomir. Tullie ouvre la scène par un monologue. Lépide survient, Tullie lui dit de grosses injures; il lui répond qu'elle ferait mieux de se taire, et dit que pour ne point voir les maux de sa patrie, il s'en va. Le prétendu Clodomir se trouve avec Tullie; il lui fait un

1. Le 23 décembre 1754.

tableau horrible des fureurs de la proscription et une déclaration d'amour en même temps, qui est très-bien reçue. Tullie lui avoue sans façon qu'elle l'aime, mais qu'elle ne peut l'épouser parce qu'elle n'est pas faite pour un étranger. Octave paraît; il commence par dire à Clodomir qu'il est bien hardi de rester dans un endroit où il arrive. Clodomir, piqué, lui dit que son père était un brave homme, mais que lui est un lâche, et qu'il ne le craint pas. Octave, furieux, appelle ses gardes, comme de raison, mais Tullie le retient; Clodomir sort enfin et Octave conte ses feux à Tullie, qui l'accable d'invectives et lui dit cependant que, quoiqu'elle le déteste, elle l'épousera s'il veut ne plus opprimer sa patrie. Octave veut se justifier là-dessus, et ne dit que des misères. Cicéron paraît à son tour, qui vient l'insulter de nouveau. Octave lui passe tout, à condition qu'il lui donne Tullie. Cicéron lui répond: « Abdique, je t'adopte, et ma fille est à toi. » Octave n'en veut pas à ce prix, et s'en va fort mécontent. Piqué contre le prétendu Gaulois, il envoie un homme pour l'assassiner. Cet homme reconnaît Sextus, parce qu'il était un affranchi de son père Pompée, et n'a garde de lui faire mal. Sextus, voyant le danger où il est, engage Tullie et Cicéron à fuir avec lui. Cicéron n'en veut rien faire; mais il dit à sa fille qu'elle peut partir avec son amant, et il leur donne sur le théâtre la bénédiction nuptiale. Octave, pour faire peur à Cicéron, à ce qu'il dit, fait mettre son nom sur le tableau des proscrits qu'on aperçoit dans le fond du théâtre. Cicéron voit son nom; loin d'en être ému, il fait éclater une joie ridicule et presque folle qui n'est point dans la nature, encore moins dans le caractère de Cicéron. Il se récrie sur son bonheur, comme pourrait faire un martyr qui ne voit dans la mort que le chemin de la vie éternelle. Mécène vient auprès de Cicéron pour lui dire qu'il n'a rien à craindre, et qu'il répond d'Octave dont il est l'ami. Cicéron lui montre gaiement son nom sur le tableau. Mécène tombe des nues, il lui promet de laver la tête à Octave, de faire révoquer cet ordre barbare, de mourir avec lui. Cependant Sextus et Tullie ne veulent pas laisser assassiner leur père; ils le conjurent de se sauver avec eux. Après bien de la résistance, il y consent enfin; mais on apprend leur fuite, on court après eux. Cicéron tombe entre les mains d'Antoine et d'une certaine Fulvie qui le fait massacrer. Octave ne le savait point; Mécène vient;

il reproche au triumvir les barbaries auxquelles il s'abandonne malgré ses conseils, et lui apprend enfin la mort de Cicéron. Octave en est très-fâché, et il est bien plus embarrassé en voyant paraître Tullie qui vient lui demander des nouvelles de son père. Cette fougueuse Tullie se jette aux genoux du tyran qu'elle méprise tant pour obtenir la grâce de Cicéron. Octave, qui n'a point de bonnes raisons à lui donner, cherche des subterfuges, et lui parle d'autre chose. Tullie pendant ce temps-là jette les yeux sur la tribune aux harangues; cela lui rappelle son père; elle fait une apostrophe à cette tribune; elle en approche et elle aperçoit un voile tout sanglant, elle le tire et découvre la tête de son père. Saisie d'horreur, elle se laisse tomber sur les marches de la tribune où elle exhale toute sa douleur, et finit par se tuer.

Il serait trop long de détailler tous les défauts de cette pièce. D'abord, elle devrait avoir pour titre *la Mort de Cicéron*, puisque c'en est seul l'objet. L'intrigue est misérable ou plutôt il n'y en a point. Ce sont des scènes qui se succèdent sans liaison et sans action, des acteurs qui entrent et qui sortent sans savoir pourquoi. La dernière scène du dénoûment, qui aurait pu faire un tableau frappant, n'est point du tout préparée. Elle aurait réussi si Mécène n'avait pas fait un instant auparavant le récit de la mort de Cicéron; mais ce récit avait fait tomber l'intérêt. L'amour d'Octave pour Tullie est bien ridicule dans les situations où ils se trouvent; c'est cependant le seul ressort de la pièce. L'amour de Tullie et de Sextus n'est pas moins absurde. Le déguisement de Sextus n'est d'aucune utilité et ne produit pas même une reconnaissance, mais c'est une machine que M. de Crébillon aime beaucoup : d'ailleurs il n'entre dans la pièce que pour épouser Tullie, pour l'enlever, et on ne sait pas même à la fin ce qu'il est devenu; ce qui est contre les règles de la tragédie. Lépide ne paraît qu'une fois dans le premier acte, pour dire qu'il part pour l'Espagne et pour prendre les ordres de Cicéron. Les caractères sont faux, inconséquents et indécis. Cicéron n'est qu'un bavard qui heurte les triumvirs sans adresse, et qui n'a qu'une fermeté dure, bien éloignée du caractère qu'on lui connaît. Tullie est un dragon qui dit à propos de rien des injures atroces à des gens qu'elle doit haïr, mais qu'elle doit aussi ménager pour l'intérêt de la patrie et de

son père. Sextus est un héros de roman; Octave, une âme lâche et basse, qui ne sait ni ce qu'il dit ni ce qu'il doit faire, qu'on outrage indignement tout le long de la pièce, qui hors de la scène fait, dit-on, des horreurs, et sur le théâtre est d'une douceur d'ange. Pour de l'intérêt, il n'y en a pas plus que de logique, et le style en est presque barbare, comme dans presque toutes les pièces de M. de Crébillon. D'ailleurs la vérité de l'histoire est trop maltraitée dans un événement si connu. Ce n'était pas la peine de faire vivre Tullie plus de vingt ans après sa mort. On peut dire que M. de Crébillon a fait une fin tragique. De quoi s'avise-t-il aussi, lui qui n'a jamais eu ni éloquence ni style, de mettre deux fois Cicéron sur la scène? On dit qu'il ne peut pas pardonner à cet orateur de lui avoir fait donner plusieurs fois les étrivières au collége, et que c'est pour cela qu'il le rend si ridicule. Cicéron dit dans le *Triumvirat :*

> Le ciel ne me fit point pour dépeupler la terre.

Quelqu'un s'écria du parterre sur-le-champ :

> Mais Crébillon le fit pour vexer le parterre.

Mauvais vers, mais qui dans l'instant devenait assez plaisant. Si M. de Crébillon, le père, reproche à son fils *Ah! quel conte!* il pourra lui répondre : « Ah! quelle pièce! mon père. »

M. de Crébillon ne se tient pas pour battu; il a corrigé beaucoup de choses à la seconde représentation; son nom et ses amis, et les ennemis de M. de Voltaire, soutiendront cette pièce quelque temps; mais j'en appelle à l'impression pour que chacun convienne qu'elle perdrait de réputation M. de Marmontel lui-même. Cela n'empêche pas que M. de Crébillon n'ait fait *Rhadamiste* et *Atrée,* et ne soit par conséquent toujours très-respectable.

— M. de Fontenelle, dont on s'occupe toujours avec plaisir, dînait, il y a quinze jours, avec une femme qu'il n'avait pas vue depuis quelque temps et qui lui demanda comment il se portait : « Je perds peu à peu le sentiment de la mémoire,

lui dit-il, mais je retrouve l'un et l'autre en vous voyant. » Une femme aimable, à qui on contait ce trait, répondit que M. de Fontenelle était comme ces vieux châteaux ruinés où il revient de temps en temps des esprits.

— M. l'abbé Coyer a donné, il n'y a pas longtemps, une petite dissertation satirique sur le vieux mot de *Patrie*. M. de La Tour, célèbre peintre en pastel, qui joint au talent si supérieur qu'il possède la fureur de passer pour philosophe et surtout pour citoyen zélé, eut occasion de se trouver la semaine dernière auprès de M. le Dauphin. Il avait la brochure de l'abbé Coyer et il la présenta à ce prince, en l'invitant à la lire. M. le Dauphin lui demanda sur quoi elle roulait : « Sur un vieux mot que nous avons presque oublié, lui répondit La Tour, et vous êtes bien fait pour en faire ressouvenir : sur le vieux mot de Patrie, monsieur. — Je n'aime point les brochures, lui dit M. le Dauphin. — Vous aimez trop le vrai pour ne pas aimer celle-là, répliqua le peintre, étant né pour gouverner la nation, et vous devez savoir ce qu'elle pense. » M. le Dauphin lui dit encore : « Je ne lis jamais de nouveautés. » Il entra du monde, et M. de La Tour remit sa brochure dans sa poche. Il m'a conté lui-même cette aventure, et il n'y a pas d'apparence qu'il en impose : cela est bien dans son caractère.

CXXIV

19 janvier 1755.

La satire est un genre proscrit parmi nous, et il n'y a pas de mal : un peu plus de philosophie, une politesse plus générale parmi les gens de lettres, et les liaisons directes ou indirectes qu'ils forment entre eux nécessairement par le grand nombre des sociétés où ils sont répandus aujourd'hui, voilà ce qui a fait tomber ce genre de critique trop personnelle, qui, ne faisant que jeter du ridicule sur les ouvrages sans les analyser, déconcerte les auteurs et n'éclaire pas le public. On l'a dit, et on a eu raison, la satire est un talent aisé et méprisable, parce qu'elle ne s'attache qu'à relever des défauts. C'est un métier

vil qu'on peut bien faire avec un esprit médiocre, mais qu'on ne fera sûrement pas avec un cœur bien fait. Le bien des lettres est le prétexte des satiriques; mais qu'on y regarde de près, on trouvera qu'il n'y a que le défaut de talent ou une basse jalousie qui leur mette la plume à la main. D'ailleurs, quel peut être le fruit de la satire? Si elle tombe sur un mauvais ouvrage, elle périt avec lui; si c'est sur un bon, elle est méprisée et s'oublie bientôt.

Aussi la réputation de Boileau est furieusement tombée de nos jours malgré la beauté de ses vers, et il serait peut-être oublié, ou à peu près, s'il n'avait fait que des satires. Peut-on s'empêcher de mépriser ce frondeur amer, qui reprochait à un galant homme d'aller chercher son dîner de cuisine en cuisine, qui écrivait des méchancetés contre son propre frère, qui décriait Quinault, qui ne disait pas un mot de La Fontaine, enfin qui, lorsque M. de Fontenelle fut reçu à l'Académie française, dit que l'Académie allait se remplir de Cotins? M. Robbé, poëte, qui jouit dans Paris de la réputation équivoque de faire le mieux des vers obscènes, a voulu relever la satire du mépris où elle est tombée depuis Boileau. Il hasarda une satire, il y a deux ans, mais cet essai ne prit pas. Son goût parut peu sûr, son imagination gâtée, et sa versification barbare. On peut très-bien faire un bon poëme sur la vérole, sans être en état de juger des auteurs. M. Robbé, dégoûté de ce mauvais succès, ne fit plus de satires.

Un nouvel écrivain vient d'entrer dans la même carrière; las d'être ennuyé, à ce qu'il dit, il prétend devenir ennuyeux à son tour et il a tenu sa parole, car il n'y a rien de si plat que les sept ou huit satires qu'il a fait imprimer [1]. Il a joint dans le même volume quelques épigrammes toutes assez pitoyables, excepté celle-ci qui ne me paraît pas sans mérite :

Si sur vos pas s'offre par malencontre
Quelque bavard s'écriant à grand bruit,
Prêt à prouver et le pour et le contre,
Sachant surtout beaucoup plus qu'il n'apprit;

1. *Satires nouvelles et autres pièces de littérature* (par Baillet de Saint-Julien.) Londres (Paris), 1754, in-8.

A ce portrait ajoutez qu'il écrit
(Très-aisément pourrez le reconnaître),
Dites : « C'est là sans faute un bel esprit,
Ou quelque sot qui travaille pour l'être. »

Ses épigrammes sont suivies de quelques pensées détachées qui ne s'élèvent pas au-dessus du niveau des pièces de vers, et on est bien étonné d'y trouver une pensée très-fine et très-ingénieuse qu'on a peine à croire de la même main. La voici : « Les femmes se ressemblent toutes plus ou moins, elles ne se haïssent si généralement l'une l'autre que parce qu'elles savent leur secret. » Il ne manque à cela qu'une tournure plus saillante. M. Arnault avait raison de dire qu'il n'y a point de mauvais livre où l'on ne puisse trouver quelque chose.

— Une excessive délicatesse de goût, resserrant notre poésie dans des bornes très-étroites, nous a privés de plusieurs genres d'ouvrages que les anciens et quelques nations modernes ont maniés heureusement; les *Bucoliques* sont du nombre. Avec tout le mérite de Virgile, un poëte ne pourrait pas faire un poëme français sur les abeilles aujourd'hui. Combien d'objets qu'on ne peut pas peindre en vers! combien de termes même auxquels nous avons attaché une idée de bassesse, et que nous ne pouvons suppléer que par des circonlocutions! Les travaux de la campagne, les instruments de l'agriculture sont décrits par Virgile et plaisent en latin; en français, les mêmes détails seraient peu supportables, et c'est moins la différence de goût que la différence des mœurs. Ces détails champêtres étaient très-familiers aux Romains les plus délicats, mais comment mettre sous les yeux de notre monde poli des objets dont on n'entend parler qu'à ses fermiers?

Un jeune abbé, ex-jésuite, a voulu essayer si on ne pouvait pas ramener le goût de ce genre de poésie; et il vient de donner un petit poëme intitulé *le Serin de Canarie* [1]. L'éducation de ces oiseaux en est l'objet, et il pouvait être susceptible de beaucoup de tableaux agréables; mais il aurait fallu un poëte d'une autre trempe. L'auteur de ce poëme a une imagination

1. *Le Serin de Canarie, ouvrage dans un genre nouveau* (par le P. Bérault-Bercastel.) Londres, 1754, in-12; nouvelle édition, 1792 ou 1795, in-18.

sèche, sans légèreté, sans chaleur, et sans finesse ; il n'entend pas sa langue, et n'a pas la versification aisée; on peut juger de son goût pour tracer les petits détails que son sujet lui présente par cette réflexion qui aurait pu être rendue agréablement :

Pour quel dessein caché la nature bizarre,
Prodigue de ses dons et de ses dons avare,
Voulut-elle priver les mères de serins
Du caquet si commun aux femmes des humains?

Ces quatre vers, tout médiocres qu'ils sont, sont au niveau de ce qu'il y a de mieux dans l'ouvrage.

— La charlatanerie n'est que trop commune dans la littérature, mais elle est surtout particulière aux jeunes écrivains; ils ne ressemblent pas mal à ces empiriques qui prennent un habit doré pour faire mieux valoir leurs drogues; et, ce qu'il y a de pis, c'est que, quelque préparé que l'on soit, on est leur dupe. On voit paraître un ouvrage nouveau sous le titre de *Considérations sur les révolutions des arts*[1]. On l'achète avec empressement, on le dévore, on croit y trouver les recherches approfondies d'un philosophe et d'un homme de goût sur les causes du progrès et de la décadence des connaissances humaines, et il n'y a rien de tout cela.

L'auteur est un homme qui a sûrement peu réfléchi, qui ne se connaît ni aux beaux-arts ni à la philosophie, qui n'a point puisé dans les sources, et qui n'a qu'une teinte légère de la littérature. Il n'est pas, à beaucoup près, en état de suivre la marche de l'esprit humain dans les arts, ce qui serait l'entreprise d'un homme supérieur; il n'a fait que ranger par siècles les découvertes les plus générales, les noms des hommes illustres les plus fameux, avec un jugement sur chacun d'eux; et ces jugements ne sont que ce qu'on en a dit de plus commun. Il nous apprend qu'Apelles était un grand peintre, que Cicéron était éloquent, que Corneille avait du génie, que Racine était élégant, et, pour ce qui regarde ses jugements sur les philosophes et les artistes, ils sont souvent absurdes. Son

1. Paris, 1755, in-12.

style n'a pas de fond, et il manque souvent d'exactitude. On a cru le rendre fleuri en entassant beaucoup d'épithètes et de synonymes : c'est le défaut général des jeunes écrivains. L'auteur de ces considérations est un petit abbé bossu nommé de Méhégan, qui, lorsque le célèbre Boindin fut obligé d'abandonner le café Procope, où il professait assez ouvertement l'athéisme, voulut lui succéder dans ce bel emploi ; et, non content de dogmatiser de vive voix, écrivit un livre assez mal fait, intitulé *Zoroastre*, où il écrasait toute révélation pour établir le naturalisme. Ce petit ouvrage l'a fait enfermer à la Bastille pendant plus d'un an.

Je ne crois pas qu'on puisse punir trop sévèrement des étourdis qui osent déclamer publiquement contre le culte extérieur, ou, ce qui est encore pis, qui voudraient arracher du cœur des hommes l'idée salutaire et consolante d'un Être suprême. Il faut être bien mauvais citoyen pour chercher à détruire la religion de son pays, et bien peu philosophe pour croire qu'un peuple puisse s'en passer. L'on conçoit bien qu'un chrétien fasse des efforts pour amener un juif ou un Turc à sa croyance ; c'est leur bonheur qu'il désire ; mais quel intérêt peut avoir un homme sans religion à faire penser les autres comme lui ? Il n'y a que la vanité du prosélytisme. Peut-être aussi que le parti des autres étant visiblement plus sûr et le sien plus dangereux, il voudrait leur faire partager le péril, parce qu'on en a moins peur lorsqu'on est en compagnie.

On raconte que Boindin fut mandé un jour par le lieutenant de police qui lui dit : « On m'a raconté que vous dogmatisiez en plein café, et que vous souteniez qu'il n'y a point de Dieu. — Je fais plus, monsieur, lui répondit Boindin, je le prouve. — Vous êtes un sot, lui répliqua le magistrat ; s'il n'y avait point de Dieu, il faudrait en faire un. » Ce Boindin mourut très-courageusement et très-ferme dans ses principes ; on prétend même que, voyant sa mort inévitable et prochaine, il prit un verre d'opium. Un prêtre, étant venu pour le ramener à la foi, voulut commencer par établir la preuve du christianisme. « Allez, allez, lui dit Boindin, votre religion est comme moi ; elle pèche par le fondement. » Pour sentir toute la valeur du mot, il faut savoir que Boindin avait la fistule.

— Il est répandu dans Paris quelques exemplaires d'un ou-

vrage nouveau, intitulé *le Code de la nature*[1], ouvrage qui fait du bruit et qui n'est que hardi. Son objet est d'élever un nouveau système de morale. L'auteur prétend démontrer l'absurdité de tous les moralistes et des législateurs, et détruire les principes de morale les plus généralement reçus; mais tout cet étalage se borne à des déclamations vagues, des suppositions de principes, des sophismes grossiers et mal soutenus, beaucoup de bavardage sans objet. Il veut que tous les maux des sociétés viennent de l'avarice, seul vice qu'il reconnaisse dans l'univers; mais ce terme d'avarice, il en abuse ridiculement par l'acception générale dans laquelle il le prend; car il le confond avec l'esprit de propriété. C'est cet esprit qu'il voudrait détruire dans les hommes, pour les rendre aussi parfaits qu'ils peuvent l'être; et, pour cela, il propose un plan de république où tout se rapporte à ce principe. Depuis Platon jusqu'à M. de La Beaumelle, nous avons eu je ne sais combien de faiseurs de républiques de spéculation; mais ces législateurs ont presque tous supposé les hommes comme ils ne sont pas; ils ont fait comme ces géomètres qui combinent les proportions d'une machine sur le papier; quand ils en viennent à l'exécution, ils ne se reconnaissent plus, leurs calculs se trouvent en défaut; ils avaient compté sur des lignes, des surfaces, etc., et ils trouvent du bois, du fer, etc., sur lesquels il faut faire de nouveaux calculs.

Le nouvel ouvrage ne vaut pas la peine d'être réfuté sérieusement. On n'y trouve ni suite, ni méthode, ni vues; ce n'est que de l'humeur et de la singularité. Le style en est sec et embarrassé, plein d'expressions fausses et de termes scolastiques. On accuse M. Toussaint ou M. de La Beaumelle de l'avoir fait. L'idée de cet ouvrage a pu faire soupçonner ce dernier d'en être l'auteur; mais je n'y trouve point son style, qui est reconnaissable; je le croirais plutôt de M. Toussaint, quoiqu'il fût peu digne de lui. Cela est beaucoup au-dessous

1. *Code de la nature, ou le Véritable Esprit de ses lois de tout temps négligé et méconnu.* Partout, chez le Vrai Sage, 1755, in-12. Ce livre de Morelly est un de ceux qu'on a le plus volontiers attribués à Diderot. Rey l'a même réimprimé dans l'édition qu'il donna en 1773 des prétendues œuvres du philosophe; mais Barbier a démontré la fausseté de cette attribution, et mis à néant les calomnies dont elle avait fourni le prétexte à La Harpe.

du livre des *Mœurs*, dans lequel on trouve cependant quelques principes et des défauts de style qui se rapprochent beaucoup de ceux qu'on a remarqués dans le *Code de la nature*.

Un moine me disait un jour, en parlant des *Mœurs*, qu'il ne connaissait pas un livre contre la religion plus dangereux que celui-là : « Ce n'est pas, disait-il, qu'il soit le mieux fait; mais c'est que l'irréligion y est présentée sous le masque d'une vertu plus austère que le christianisme. »

— On vient de faire une saisie sur le temporel de M. Fréron, c'est-à-dire qu'on vient de supprimer ses feuilles. On conjecture que c'est pour avoir un peu maltraité M. d'Alembert dans sa dernière feuille qui, d'ailleurs, n'est pas plus insolente que beaucoup d'autres. Il y a longtemps qu'on aurait dû arracher la langue à ce serpent, qui vit du mal qu'il fait, et qui, sans autre talent que de l'impudence, est parvenu à en imposer à certaines gens. Il est vrai qu'un homme assez fat pour vouloir donner le ton trouve toujours assez de sots pour le prendre.

CXXV

18 février 1755.

M. de Saint-Foix vient de donner le second volume d'un livre intitulé *Essais historiques sur Paris*[1], dont il a fait paraître le premier il y a un an. Il parcourt dans cet ouvrage les rues de Paris par ordre alphabétique, et il rapporte à chacune d'elles une anecdote quelconque qu'il tire presque toujours par les cheveux. Ces anecdotes sont, ou du moins voudraient être satiriques, mais elles ne disent la plupart que des choses très-communes et des détails peu intéressants. Il en faut excepter cependant cinq ou six traits dont voici les plus piquants : « Sous le règne de François Ier, le total des loyers de toutes les maisons de Paris ne montait qu'à la somme de trois cent douze mille livres. Aujourd'hui les carmes déchaussés, indépendamment du

1. La première édition (1754-1757) a 5 vol. in-12.

vaste terrain qu'occupent leur jardin et leur couvent, jouissent de près de cent mille livres de rentes en loyers de maisons qu'ils ont fait bâtir dans cette rue et dans les rues adjacentes. Ils n'ont commencé à prendre racine en France qu'en 1611, par une très-petite maison que leur donna un bourgeois nommé Vivian. Il faut leur rendre justice, les richesses ne les enorgueillissent pas : ils continuent toujours d'envoyer des frères quêter dans les maisons. »

Dans un autre endroit, il parle d'une recluse qui, à l'âge de dix-huit ans, s'enferma dans une cellule qu'elle fit murer et où elle vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans. « Elle était riche, dit-il; elle aurait pu, en visitant les prisonniers et les malades, contribuer pendant quatre-vingts ans au soulagement de bien des malheureux; elle voulut gagner le ciel sans sortir de sa chambre. » Il y avait quelques traits plus hardis que le censeur lui fit retrancher, celui-ci surtout, qui aurait fort scandalisé un certain ordre de gens : « Henri IV, qui se promenait souvent seul dans les rues de Paris, passa un jour la Seine pour aller d'un quartier dans un autre. C'était immédiatement après la paix de Vervins. Il s'avisa de demander au batelier, qui ne le connnaissait pas, ce qu'on pensait de la paix. — Ma foi, lui dit le batelier, je ne sais pas ce que c'est que cette belle paix qu'on vante tant, mais je sais bien que nous n'en sommes ni moins accablés d'impôts, ni moins malheureux. — Mais est-ce que le roi ne mettra pas ordre à cela? dit Henri IV. — Bon! répondit le manant, le roi est un assez bon homme; mais il a une maîtresse à qui il faut tant de belles robes, tant d'affiquets! etc. » A la suite de ce morceau, il rapportait une réponse du même Henri IV, qui est partout. Ce roi demanda un jour à l'ambassadeur d'Espagne si son maître avait des maîtresses : « Il en a, dit l'ambassadeur, mais c'est en secret. — Sans doute, lui dit Henri IV, qu'il n'a pas d'assez grandes vertus pour couvrir une faiblesse. » Le mot *faiblesse* a fait supprimer ce trait. On en a tronqué un autre. « Lorsqu'un Français, sous la première race, dit M. de Saint-Foix, ne pouvait pas payer ses dettes, il allait à son créancier, lui présentait des ciseaux, et devenait son serf en se coupant ou se laissant couper les cheveux. Il y a longtemps que la bienséance a fait renoncer à cette vieille et ridicule probité. Conviendrait-il

qu'on vît un duc aulner du drap ou balayer la boutique d'un marchand ? » Il avait mis : « Conviendrait-il qu'on vît un duc aulner du drap et un évêque balayer la boutique d'un orfèvre ? » Toutes ces corrections lui ont bien fait mal au cœur ; il s'est emporté contre un abbé qu'on lui avait donné pour censeur et qui lui faisait des tracasseries, jusqu'à lui dire : « Morbleu ! si vous portiez une épée, je vous donnerais cent coups de bâton. » Il est inconcevable que cet homme dur et violent que chacun fuit de cent pas, qui porte même dans le ton et dans la physionomie une férocité qui irait mieux à l'auteur d'*Atrée* qu'à celui de l'*Oracle* et des *Grâces*, ait mis dans ses ouvrages cette imagination riante, cette douceur, cette aménité qu'on y trouve parfois.

L'esprit et le cœur ont chacun une physionomie, un caractère distincts ; qui juge de l'un par l'autre se trompe presque toujours.

— On vient de donner une nouvelle traduction du *Spectateur*[1], cette satire des mœurs anglaises si naturelle et si variée, pleine de bonne morale, de caractères vrais et originaux, et à laquelle on ne peut reprocher que des longueurs et des détails trop communs. Lorsqu'on traduisit cet ouvrage, on supprima tout ce qui ne roulait que sur des détails de mœurs particulières aux Anglais, et qu'on crut peu intéressant pour nous. Ces morceaux ont été traduits et rétablis dans la nouvelle édition ; on a eu raison de croire que nous verrions avec plaisir tout ce qui peut nous faire connaître plus particulièrement les mœurs de cette nation si singulière et si curieuse à examiner.

— On vient de publier l'histoire d'une jeune fille sauvage qui fut trouvée en Champagne il y a vingt-quatre ans[2]. Elle paraissait avoir dix à douze ans, sa manière de vivre était singulière : elle montait sur les arbres avec une agilité surprenante, elle attaquait le gibier à la course, elle traversait les

1. 9 vol. in-12 (1754-1759), ou 3 vol. in-4° (1755). D'après Barbier, la traduction des six premiers volumes est d'un inconnu, et celle des derniers volumes d'Élie de Joncourt.

2. *Histoire d'une fille sauvage trouvée dans les bois à l'âge de dix ans*, publiée par Mme H....t. Paris, 1755, in-12. D'après une note de Louis Abeille, ce livre aurait été écrit, sinon revu, par La Condamine.

rivières à la nage, au milieu de l'hiver plongeait au fond des eaux pour y chercher le poisson qu'elle rapportait quelquefois dans ses mains et à sa bouche, et ne se nourrissait que de viandes crues. Elle ne parlait pas, mais elle poussait des cris de la gorge qui étaient effrayants. Elle n'avait aucune idée morale et ne pensait que relativement à ses besoins. On lui trouva de l'esprit et de la facilité dans la conception, mais on eut beaucoup de peine à l'accoutumer à manger de la viande cuite, à ne pas grimper sur les arbres, etc. L'habitude est une étrange chose. On trouva, en 1669, dans les forêts de la Lithuanie, un jeune enfant qui avait été élevé avec des ours. On eut beaucoup de peine à l'apprivoiser, il était toujours triste et cherchait sans cesse à s'échapper. Il regretta longtemps ses bois et ses premiers camarades les ours.

Il y a, dans l'histoire de la sauvage de Champagne, un trait bien humiliant pour la pauvre humanité et qui prouve bien que l'état de pure nature serait le despotisme des passions. Cette petite fille avait une compagne, sauvage comme elle, avec qui elle courait les bois. Elle aperçut un jour à terre un chapelet; elle se jeta dessus avec précipitation pour prévenir sa compagne, mais tandis qu'elle le ramassait, l'autre lui donna un grand coup sur la main avec un morceau de bois en forme de massue qu'elle portait pour se défendre. La petite fille se relève et décharge à son tour un coup de sa massue sur le front de sa compagne, qu'elle renverse par terre. Gardons-nous de croire que des hommes livrés aux seuls mouvements de la nature fussent meilleurs qu'ils ne sont aujourd'hui; ils auraient les mêmes passions dans le cœur, et n'auraient pas les mêmes motifs pour les vaincre. Aussi les nations sauvages ont-elles toujours été des nations barbares.

Pour revenir à notre petite sauvage, on est fort embarrassé de savoir de quel pays elle peut être. La conformité de sa manière de vivre avec celle des Esquimaux a fait croire à l'auteur de son histoire qu'elle était née dans cette nation. Il n'y a que la difficulté d'expliquer son passage en Europe; cette idée est d'ailleurs assez naturelle, mais elle ôte presque tout l'intérêt de l'aventure. Si cette petite fille est réellement née au pays des Esquimaux, elle n'a fait que conserver les mœurs de sa nation, elle n'a rien de merveilleux. Mais il serait intéressant

pour les philosophes que cette enfant fût née en France, qu'elle y eût été abandonnée par quelque accident dans une forêt comme cela est arrivé quelquefois, et que la nature seule lui eût appris tout ce qu'elle faisait. Cette sauvage est actuellement à Paris; elle s'appelle Mlle Leblanc, et tout le monde peut la voir et lui parler sur ses aventures.

— Le goût des traductions de l'allemand semble s'accroître tous les jours; on vient de nous donner celle du *Tableau du gouvernement actuel de l'empire d'Allemagne*, par M. Schmauss, professeur de Gœttingue[1]. Cet ouvrage est d'autant plus utile que nous n'en avons aucun sur cette matière et que le droit public d'Allemagne nous est assez généralement inconnu. Mais quelque bon qu'il soit, il ne faut pas espérer qu'il ait le succès d'un ouvrage d'agrément. Il est divisé et paragraphé, et c'est une forme scolastique et sèche que nous n'aimons guère. Comme le traducteur n'est pas toujours de l'avis de son auteur, il a mis des éclaircissements et des notes critiques qu'il ne m'est pas permis d'apprécier.

— L'abbé Lenglet du Fresnoy, un des plus savants hommes du siècle, est mort il y a quelques jours. C'était un écrivain infatigable qui a donné plus de cent volumes en différents genres. Sa *Méthode pour étudier l'histoire* est son meilleur ouvrage. C'était un homme de peu d'esprit, mauvais raisonneur, mais d'une mémoire prodigieuse. On avait appelé l'abbé d'Olivet, l'abbé Lenglet et Piron, *don Jugement, dame Mémoire, et demoiselle Imagination*. Notre abbé a toujours mené une vie errante et équivoque, s'est fait mettre à la Bastille cinq ou six fois, et se ruinait à chercher la pierre philosophale. On l'a trouvé étouffé sur ses fourneaux. Nous venons de faire une perte bien plus considérable, et que nous ne sommes pas près de réparer, celle de l'auteur de *l'Esprit des lois*, cet ouvrage si neuf et si hardi, qui demandait tant de combinaisons et de profondeur, et qui ne pouvait être entrepris que par une tête aussi forte, une imagination aussi vaste et un génie aussi élevé que M. de Montesquieu. Une femme a dit de ce livre que c'était de l'esprit sur ces lois, jugement injuste où l'on ne trouve que l'envie de faire une épigramme. On peut dire que c'est un

1. (Par le comte de Buart-Nançay.) Paris, 1755, in-12.

ıvrage fait pour tous les temps et pour toutes les nations. . de Montesquieu a joui de toute sa réputation pendant sa e, peut-être parce qu'il était sans rival, et l'intérêt singulier t général que Paris et la cour ont pris à sa maladie est un ommage qui fait honneur à sa mémoire et à ses contempo-ains.

FIN DES NOUVELLES LITTÉRAIRES.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE

PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE

(1753-1793

NOTICE PRÉLIMINAIRE

Les premières années du séjour de Grimm à Paris nous sont assez mal connues et le seront vraisemblablement toujours. Il n'a écrit sur lui-même que le *Mémoire historique* imprimé en tête du tome Ier. Mme d'Épinay se tait sur cette partie de l'existence de son ami, qu'elle devait d'ailleurs à peu près ignorer; Marmontel cite en passant les dîners de garçon de Grimm, mais ils datent d'une époque où celui-ci avait rompu avec l'adversité; il faut donc s'en référer au témoignage de son ennemi le plus ardent et le plus dangereux. Rousseau nous le montre, vers 1749, lecteur du jeune prince de Saxe-Gotha pendant un séjour de ce dernier en France, attendant quelque autre place et trahissant par son équipage le pressant besoin d'en trouver une. Leur liaison commença le jour même de cette rencontre à Fontenay-aux-Roses et devint bientôt assez intime pour que Jean-Jacques, dont la vie était déjà liée à celle de ses *gouverneuses*, se laissât conduire par Grimm chez les filles du quartier Saint-Roch, ou même qu'il partageât avec lui les faveurs de la maîtresse du chapelain Klupffel, que Grimm avait surnommée la papesse Jeanne, parce que l'ignorante Thérèse Le Vasseur avait, on ne sait comment, pris Klupffel pour le pape. C'était le temps où ce groupe d'amis mettait volontiers sa misère en commun, et où ces repas « plus que simples étaient égayés par les plaisants germanismes de Grimm, qui n'était pas encore devenu puriste ».

Cet embarras de langage dont il devait si bien se corriger, nous le retrouvons, avec les formes cérémonieuses chères à sa nation, dans la lettre suivante, adressée sans doute au baron de Studnitz et reliée en tête du deuxième volume du manuscrit de Gotha.

« Monsieur,

« Charmé au dernier point de la conversation du vendredi, je m'estimerais heureux, monsieur, si je pouvais vous faire concevoir ce respect et cette vénération qu'elle m'a inspirés pour votre personne. C'était depuis plus de trois mois le premier jour qui m'ait dédommagé pour quelques heures de l'absence du comte de Schomberg.

« Puissé-je mériter, monsieur, les bontés que vous m'avez témoignées en me procurant en même temps votre estime! Je ne balancerais pas alors à profiter de la permission que vous avez bien voulu me donner de vous rendre de temps en temps mes respects et soumission au lieu qu'à présent, de peur d'abuser d'une faveur si précieuse, je n'ose quasi le faire.

« Je me hâte d'achever la lecture de votre bréviaire, quoiqu'à la vérité chaque vers de cet admirable livre mérite d'être digéré séparément.

« En vous renvoyant deux pièces des *Nouvelles littéraires*, j'ose vous supplier, monsieur, de vouloir bien me les continuer de temps à temps et d'être persuadé que personne ne saurait être avec un respect aussi sincère et aussi parfait, etc., etc. »

« Ce 19 mai 1748. »

Studnitz, on e voit, lui avait communiqué deux des lettres de Raynal avant de les expédier à la duchesse et Grimm, en l'en remerciant, joignait à sa lettre un feuillet sur lequel il confirmait ce que l'abbé disait de certains livres[1]. Un seul passage est obscur dans cette lettre : quel est le bréviaire philosophique dont il apprenait chaque vers par cœur? Faut-il y voir une allusion à l'*Essai sur l'homme* de Pope qui était alors entre toutes les mains ?

Peut-être aussi cette communication lui donna-t-elle la pensée de chercher un semblable emploi de son savoir. Quatre années néanmoins s'écoulèrent pendant lesquelles la gêne, les femmes, ses rares relations et enfin cette querelle sur la musique qui mit en lumière ses qualités d'écrivain le détournèrent de ce projet. Il ne le mit à exécution qu'en 1753. Bien que la collation du manuscrit nous fasse défaut (celui de Gotha ne commençant qu'au 1er avril 1754), il est clair que la *Correspondance littéraire* n'existait pas auparavant, et qu'elle ne fut pas, dès l'origine, adressée à la duchesse dont Raynal était encore le correspondant attitré. L'espèce de préface par laquelle Grimm expose son plan et ses visées, la mention de la princesse (à propos des *Annales* de Voltaire), citée comme une personne étrangère et non comme s'il s'adressait à elle-même, prouvent que nos prédécesseurs, en cela plus heureux que nous, ont pu se procurer le début même de la *Correspondance*, et qu'elle était écrite pour d'autres princes allemands. Lesquels? Il est impossible de répondre sur ce point d'une manière entièrement satisfaisante. Les éditeurs de 1813, et après eux M. Taschereau, ont indiqué (sans doute

« 1. N° 19. *Les Mœurs*, trois parties par M. Toussaint.

« Ce livre fut confisqué et brûlé à Paris; on le débite à Aix-la-Chapelle.

« *Les Amours d'Abrocome et d'Anthia*, traduits du grec par M. Jourdan. Traduction fort mauvaise.

« N° 22. *Mysis et Glaucé*. Roman par l'abbé de La Tour. Prétendue traduction du grec; ouvrage médiocre.

« *Temple de Gnide*. Petit chef-d'œuvre de sentiment et de style.

« *La Chauve-Souris*, comédie en prose et en un acte, par M. le comte de Caylus. Production fort sale et frivole. »

d'après une note jointe au manuscrit acheté par Buisson), comme souscripteurs, l'impératrice de Russie, la reine de Suède, le roi de Pologne, la duchesse de Saxe-Gotha, le duc des Deux-Ponts, la princesse héréditaire de Hesse-Darmstadt, le prince George de Hesse-Darmstadt, la princesse de Nassau-Sarrebruck, mais cette liste est notablement incomplète.

Tous ces abonnements ne furent pas recueillis en même temps, et s'il était possible de réunir aujourd'hui les quinze ou seize copies que, vers 1773, Meister avait à revoir, toutes présenteraient des différences dans les périodes qu'elles embrasseraient. La princesse de Saxe-Gotha souscrivit en 1754, mais on a vu qu'elle ne fut pas la première; en 1764, dans une lettre particulière inédite, Grimm lui annonçait que son exemple venait d'être suivi par l'impératrice de Russie. La bibliothèque royale de Stockholm possède les années 1761-1768. En février 1767, c'était le tour de Stanislas, roi de Pologne, à qui Mme Geoffrin demandait quatre cents francs (quarante ducats) pour cet abonnement. Le margrave d'Anspach s'inscrivait en 1768 et son exemplaire, conservé à Paris chez l'un de ses descendants, est, malgré des lacunes, précieux pour la dernière période de la *Correspondance*. La bibliothèque grand'ducale de Weimar ne peut offrir pareillement que les années 1775, 1776, 1777 et une partie de 1780. De ces diverses copies, les seules dont nous soyons parvenu à retrouver la trace, celle de Gotha est sans conteste la plus importante; et il suffira de la compléter par quelques emprunts aux autres manuscrits pour présenter au public le texte intégral qu'il attend encore.

De 1753 à 1770, et malgré son voyage de Genève en 1758 et d'Allemagne en 1769, Grimm fut certainement le rédacteur en fait et en titre de ses feuilles; mais ses absences multipliées, à partir de 1771, l'obligèrent dès lors à compter plus fréquemment sur les collaborations bénévoles qui ne lui avaient d'ailleurs jamais manqué. Celle de Diderot est de beaucoup la plus importante et aussi la mieux connue; la part de Meister n'est guère moins considérable; quant à Mme d'Épinay, elle fournit surtout des fragments de ses propres œuvres, comme les *Lettres à mon fils*. Il nous restera plus tard à examiner à qui doivent être attribués les salons de 1773, 1777, 1779 (que M. Walferdin, possesseur d'une copie adressée à la margrave de Bade-Dourlach[1], voulait faire figurer dans une édition, annoncée en 1857, des *Salons* de Diderot), et ceux de 1783, 1785, 1787, 1789, compris dans les manuscrits de l'Arsenal.

Pendant plus de trente années, Grimm ne fut, aux yeux des contemporains les mieux informés, que le représentant diplomatique dont tous les almanachs royaux inscrivent l'adresse à côté de celles de tous les ambassadeurs et chargés d'affaires, alors qu'il avait quitté le pied-à-terre de la rue Sainte-Anne, qu'il partageait avec Mme d'Épinay, pour ce petit hôtel de la Chaussée-d'Antin, adossé à celui de la Guimard, où la Révolution devait le surprendre. Pour Métra comme pour Pidansat

1. Ce manuscrit, richement relié par Thompson, provient de la vente Goddé (1850), n° 830 du catalogue.

de Mairobert, Grimm est cet ami de Diderot qu'il retrouve en 1773 à Saint-Pétersbourg, ou le traître dont les *Confessions* de Jean-Jacques traçaient un si noir portrait; le « feuilliste » est si bien ignoré qu'on est tenté de croire à la rigoureuse observance de cette discrétion que Grimm demandait parfois à ses abonnés et que Mme Geoffrin rappelle à Stanislas comme une nécessité absolue[1].

Ce ne fut pas, comme on l'a souvent dit et imprimé, le séquestre des effets mobiliers de Grimm qui rendit publique cette correspondance si longtemps secrète. Elle ne tomba pas alors dans les mains du libraire Buisson qui devait la publier plus tard comme il venait justement d'éditer la *Religieuse*, le *Salon de 1765*, inséré d'abord dans la *Décade philosophique* avec les *Observations sur la Peinture*, le *Théâtre de l'Ermitage* (1799, an VII, 2 vol. in-8°), imprimé sur une des copies faites en Russie même par ordre de Catherine. Ce fut la campagne de Prusse qui en fit découvrir l'existence presqu'au moment où Grimm mourait, oublié, ignoré, dans sa petite maison de Siebleben. Voici comment l'avertissement de l'édition de 1812 annonçait cette trouvaille:

« M. Bancet, homme de lettres, auteur de diverses productions qui attestent son talent et son goût[2], a été assez heureux pour recouvrer la *Correspondance littéraire* que nous offrons aujourd'hui au public. Elle est composée de onze volumes in-4°, *manuscrits autographes* d'une belle et correcte écriture et conservés avec le plus grand soin. Ces onze volumes en auraient produit plus de quinze in-8° d'impression, si nous eussions voulu les employer tout entiers. »

En effet, Salgues, qui avait choisi la période de 1770 à 1782 comme la plus intéressante, en avait retranché non-seulement l'analyse des pièces de théâtre, mais encore et surtout la majeure partie des comptes

1. Voir *Correspondance inédite du roi Stanislas Auguste et de Mme Geoffrin*, publiée par M. Ch. de Moüy, Plon, 1875, in-8, p. 270.

Cette discrétion que Grimm exigeait, il l'observait assez lui-même pour qu'on lui confiât les documents les plus secrets et à coup sûr les moins littéraires. M. Edmond de Goncourt possède un manuscrit donné (suivant une note sur la garde de la reliure) par Grimm à Naigeon, et superbement calligraphié, qui renferme la copie d'une série de rapports de police sur les maisons suspectes et sur les plaisirs plus que singuliers dont certains de leurs habitués étaient friands.

2. A défaut de ces productions, dont nous serions fort embarrassé de donner une liste que nous n'avons trouvée nulle part, voici une note du *Journal de Paris* du 22 juillet 1814, qui est la seule trace laissée par cet écrivain :

« M. Joseph Bancet, propriétaire d'une partie des manuscrits de la correspondance du baron de Grimm, est mort dernièrement dans la vingt-quatrième année de son âge, à Mayence, où il était en qualité d'inspecteur des hôpitaux. Cette correspondance avait été trouvée à Berlin avec d'autres manuscrits par feu M. Clugel, un de ceux qui tenaient le portefeuille de Napoléon Ier; et M. Clugel, qui n'en connaissait pas le prix, l'avait donnée à M. Bancet. M. Bancet a fait plusieurs romans et quelques petites pièces de théâtre. »

rendus de livres et de brochures : de plus, il paraît s'être servi de ce qu'il avait conservé du manuscrit original comme de *copie* pour l'imprimerie[1], rendant ainsi impossible toute vérification postérieure.

Malgré ces mutilations, conformes aux habitudes des éditeurs d'alors, le succès de cette série fut assez vif pour que Buisson n'en fît pas attendre le complément.

Voici d'abord, dans l'ordre logique et non chronologique, la bibliographie de la première édition, et ensuite celle des réimpressions qui en ont été faites :

— *Correspondance littéraire, philosophique et critique adressée à un souverain d'Allemagne, depuis* 1753 *jusqu'en* 1769, par le baron de Grimm et par Diderot. Paris, Buisson et Longchamps, 1813. 6 vol. in-8.

Publiée par Michaud aîné et Chéron.

— *Correspondance*, etc., etc., *depuis* 1770 *jusqu'en* 1782. Paris, Buisson, 1812. 5 vol. in-8.

Publiée par Salgues, en juillet 1812. Il y eut un second tirage trois mois après, auquel l'éditeur joignit un avertissement répondant aux critiques provoquées par le livre, et un portrait gravé par Lecerf d'après Carmontelle. Il manque presque toujours aux exemplaires de cette seconde édition.

Cette deuxième partie, publiée la première comme la plus intéressante, eut — chose rare alors — les honneurs d'une publication immédiate en Angleterre. Elle y parut d'abord sous le même titre (London, 1812, 7 vol. in-8), puis en abrégé sous le titre de *Mémoires historiques, littéraires et anecdotiques, tirés de la Correspondance littéraire, par Grimm et Diderot* (London, Colburn, 1813, 4 vol. in-8), et cet abrégé fut traduit en anglais (1813-1815, 4 vol. in-8).

— *Correspondance*, etc., etc., *pendant une partie des années* 1775-1776 *et pendant les années* 1782 *à* 1790 *inclusivement*. Troisième et dernière partie. Paris, Buisson, 1813. 5 vol. in-8.

Un avis de l'éditeur annonce la publication des deux premiers mois de 1775 et des six premiers mois de 1776 qui avaient échappé à Salgues.

Publiée par Suard[2].

1. *Avis de l'éditeur*, p. IV.

2. M. Ch. Nisard, qui a extrait des papiers de Suard un si curieux livre (*Mémoires historiques et littéraires inédits*, 1856, in-18), a cité (p. 98) une lettre de

— *Supplément à la Correspondance littéraire* de MM. Grimm et Diderot, contenant : 1° les opuscules de Grimm ; 2° treize lettres de Grimm à Frédéric II, roi de Prusse ; 3° plusieurs morceaux de la *Correspondance* de Grimm qui manquent aux 16 volumes ; 4° des *Remarques* sur les 16 volumes, par Ant.-Alex. Barbier. A Paris, Potey, Buisson, Delaunay, 1814. In-8.

Barbier ne donne aucun renseignement précis sur l'origine des documents qu'il mettait au jour ; il parle seulement (p. 387) d'une copie qui lui a été communiquée, et qui circulait en France et dans les pays étrangers, « sous le titre de *Journal manuscrit*, à 300 francs l'abonnement ». Les *Morceaux inédits*, annoncés sur le titre, sont des fragments fort courts pour la plupart, réimprimés dans l'édition de M. Taschereau qui a également mis à profit les savantes remarques bibliographiques de l'auteur.

Au moment où Grimm était ainsi révélé pour la première fois aux lettrés, un seul de ses collaborateurs vivait encore : c'était Meister. Retiré depuis la Révolution à Zurich, qu'il n'avait quitté que pour faire un court voyage à Paris, en 1795, Meister, qui n'avait pas été consulté par Salgues, reçut de Suard une lettre où celui-ci se plaignait des attaques dirigées contre lui et contre Morellet dans ces cinq volumes. Nous empruntons les deux principaux passages de sa réponse au livre déjà cité de M. Ch. Nisard (p. 91) :

27 juillet 1812.

«.... Il n'y a peut-être pas, dans ces cinq malheureux volumes, deux cents pages qui soient de M. de Grimm. Le premier et les quatre cinquièmes du second, comme il est trop facile de s'en apercevoir, ont été principalement rédigés par Diderot, durant un premier voyage que fit son ami en Saxe et en Prusse. Hélas ! je suis, en conscience plus ou moins coupable de tout le reste ! Que de doux et de pénibles souvenirs ne m'a point rappelés la compilation de ces feuilles qui ne furent adressées à personne que sous la promesse du secret ! Le printemps de 1773, M. de Grimm accompagna le prince de Hesse-Darmstadt en Allemagne, et de là en Russie. En 1775, il fit le voyage d'Italie avec le comte de Romanzoff, et le ramena de Naples à Pétersbourg. Ce fut l'époque de

Buisson à Suard, où le libraire manifeste la crainte que le propriétaire du manuscrit (sans doute Bancet) n'y supprime « les traits malins ou satiriques contre les auteurs vivants et surtout contre les prêtres ou contre les personnes de l'ancienne cour et autres individus plus ou moins en crédit », crainte justifiée par l'événement, puisque les éditeurs adoucirent ou même biffèrent les passages blessants pour les contemporains survivants, tels que Palissot, Ximenès, Mlle Raucourt, et que la censure raya sans pitié tout ce qui présentait une allusion, même lointaine, aux influences du clergé, aux crimes du despotisme, à la situation intérieure de la France et aux guerres qui ensanglantaient l'Europe.

sa plus longue absence. De retour à Paris, il me remit toute la *boutique* avec ses charges et ses bénéfices. Mais le portefeuille de M. Diderot, jusqu'à sa mort, ne cessa point d'être à ma disposition. Je ne manquai pas non plus de mettre à contribution l'esprit et la mémoire de toutes les autres personnes que je voyais alors, moins pour soulager ma paresse que pour répandre plus de variété sur cette fatale besogne. Mme d'Épinay s'est crue longtemps engagée à me fournir un assez grand nombre d'articles, mais qu'elle me permettait d'arranger à ma manière. C'est une légère consolation pour mon cœur de pouvoir vous assurer que celui qui vous a particulièrement blessé n'est pas de moi. Je ne puis en dire autant de ceux de M. Morellet, et j'en suis désespéré, car ses derniers écrits, durant le plus terrible des orages politiques, m'ont inspiré pour lui la plus juste et la plus tendre vénération.

« .... Comme il existait dans les différentes cours de l'Europe, depuis les bords de l'Arno jusqu'à ceux de la Néva, quinze à seize copies du malheureux manuscrit, il n'est pas facile de découvrir où il a pu être volé. Ce que je crois savoir d'une façon assez positive, c'est qu'on a imprimé *Jacques le Fataliste*, *la Religieuse* et les *Observations sur la peinture* d'après la copie de la correspondance trouvée lors du pillage des effets de M. de Grimm en 1792 [1]. »

Cette collaboration de Meister a été plus nettement encore confirmée par lui-même sur le feuillet de garde de son exemplaire de la *Correspondance*, appartenant à la bibliothèque publique de Zurich :

« La *Correspondance*, publiée sous le nom du baron de Grimm et de Diderot, fut rédigée d'abord par l'abbé Raynal, ensuite par le baron de Grimm, enfin par H. Meister. Le travail de ce dernier commence à la page 430 du deuxième volume de la seconde partie (mars 1773), jusqu'à la fin du cinquième volume de la troisième et dernière, années 1782 à 1790, y compris plusieurs morceaux du supplément publié par M. Barbier. »

La revendication réitérée de Meister est fort légitime, mais il faut avouer que si, en 1812, il allait jusqu'à remercier M. Bancet et son censeur « du retranchement de plusieurs morceaux dont la tendance irréligieuse aurait fort affligé ses rapports et ses sentiments actuels », il manifestait un souci de sa gloire littéraire certainement exagéré, et ses affirmations ne sont pas aussi indiscutables qu'elles le paraissent. Ainsi, dans la publication de Salgues, le premier volume et les quatre cinquièmes du second n'appartiennent pas à Diderot, qui y est représenté par un fort petit nombre de pages, et si les voyages du philosophe en Russie et de Grimm en Italie donnent à Meister le droit de réclamer la rédaction des années 1773, 1774, 1775, il n'est certes point l'auteur de

1. Ceci est vrai pour la *Religieuse* et l'*Essai sur la peinture*, mais la copie de *Jacques le Fataliste* fut communiquée à l'Institut national par le prince Henri de Prusse en 1794.

tous les articles envoyés à l'étranger jusqu'en 1790. Le style de Grimm n'a rien de commun avec le sien, si pur qu'il soit; enfin c'est dans cette dernière période, et surtout après la mort de Diderot, que furent répandues les copies de plusieurs de ses œuvres inédites, ce qui dut singulièrement alléger la besogne des rédacteurs de la *Correspondance*.

En 1812, Meister avait soixante-huit ans; il y en avait plus de vingt qu'il vivait dans sa patrie, partageant ses loisirs entre des romans moraux, tels que *Betsi ou l'amour comme il est*, et des traités de philosophie spiritualiste comme *Euthanasie*, ou les charmantes *Lettres sur la vieillesse*. Tant d'années, d'événements, de revirements d'opinions le séparaient de l'époque où il suppléait les patrons de la « boutique » que ses souvenirs à ce sujet ne pouvaient être bien précis. Dans son extrême vieillesse, lui arriva-t-il d'oublier jusqu'aux détails contenus dans sa lettre à Suard, ou bien eut-il affaire à un auditeur négligent? Voici ce que J.-A.-C. Buchon n'a pas craint d'imprimer[1] :

« Jusqu'ici, nous avions été habitués à croire que la *Correspondance littéraire* de Grimm était en effet de Grimm, mais il paraît qu'il n'en est rien. Suivant M. Meister, le premier volume et la moitié du second sont de Diderot; la fin du second volume est de Grimm; le troisième est de d'Alembert; et, à dater du quatrième, tous sont de Meister sans que Grimm en ait écrit une ligne. Seulement, dans les dernières parties de la correspondance non imprimée, quelques lettres sont de Mlle de Meulan, devenue Mme Guizot, personne si noble dans ses idées et si regrettée de tous ceux qui ont eu le bonheur de la connaître, même moins qu'ils n'auraient désiré. Meister me disait qu'aussitôt qu'il eut appris le projet de publication de cette correspondance, il partit à l'instant pour Paris, alla trouver M. Suard qui s'en était chargé, lui montra que les originaux étaient écrits de sa main, et ne se servit de ses prérogatives d'auteur que pour faire biffer certains morceaux qui ne pouvaient passer du secret d'une correspondance intime au grand jour de la publicité, sans exciter de justes mécontentements personnels. *Devenu vieux et ami du repos, il préféra voir les idées quelquefois assez hardies de sa jeunesse circuler sous le nom de cette espèce de paladin à prétentions, nommé Grimm, que sous le sien.* »

Si ce dernier aveu d'une lâcheté si naïve a échappé à Meister, il faut convenir que l'interlocuteur qui nous l'a conservé a été bien ingénu ou bien perfide. Mais la mention jusqu'alors ignorée de la coopération de d'Alembert, le brusque voyage de Meister à Paris, son entrevue avec Suard, prouvent que Buchon ne prit point la peine de vérifier un point d'histoire littéraire qui ne touchait en rien à ses travaux, ou que la mémoire affaiblie de Meister confondait alors les hommes et les faits.

En traitant Grimm de « paladin à prétentions », Buchon obéissait aux préjugés d'un temps qui ne connaissait ni n'aimait le XVIIIe siècle,

1. *Quelques Souvenirs de courses en Suisse et dans le pays de Bade.* Paris, Gide, 1836, in-8, p. 216-217.

et qui s'en tenait aux *Confessions* de Rousseau pour juger ses contemporains. Ce n'était pas assez d'enlever à Grimm toute qualité et tout honneur sur la foi de son plus mortel ennemi, on allait jusqu'à lui refuser le plus mince talent littéraire, et cet arrêt n'a été cassé que vingt ans plus tard par Sainte-Beuve[1]. Un compilateur, que ses emprunts personnels auraient dû rendre plus circonspect, P.-R. Auguis, a poussé ces suspicions jusqu'à l'absurde. Non content d'affirmer que Diderot, Mme d'Épinay « et leurs faiseurs » sont les seuls auteurs de la *Correspondance littéraire*, « il ne nous manque, ajoute-t-il, que de connaître l'histoire secrète de la littérature du temps pour dire positivement de qui Grimm avait acheté ses *Lettres sur la littérature allemande* et sur *Omphale*, le *Petit Prophète de Boemischbroda*, et la dissertation sur le poëme lyrique inséré dans l'*Encyclopédie*, et pour révéler le nom de celui qui lui écrivait ses lettres au grand Frédéric[2]. »

Mais cet heureux phénix est encore à trouver.

Correspondance littéraire, philosophique et critique de Grimm et de Diderot, depuis 1753 *jusqu'en* 1790. Nouvelle édition, revue et mise dans un meilleur ordre, avec des notes et des éclaircissements, et où se trouvent rétablies pour la première fois les phrases supprimées par la censure impériale. Paris, Furne et Ladrange, 1829-1830. 15 vol. in-8.

25 exemplaires sur papier vélin satiné.

Édition commencée par M. Jules Taschereau, aidé des conseils de M. Beuchot et des notes de M. J. Ravenel, et achevée, à partir du tome XII, par M. A. Chaudé. La Révolution de 1830 avait fait de M. Taschereau le secrétaire général de la préfecture de la Seine.

Les améliorations apportées par les nouveaux éditeurs étaient d'abord des notes bibliographiques qui manquaient totalement dans la première publication, les trois mois de la *Correspondance* (ou plutôt des fragments se rapportant aux années 1783 et 1785) déjà mis au jour par Barbier; les remarques excellentes qu'il avait faites sur l'ensemble des quinze volumes. Quant au rétablissement des passages altérés volontairement ou tronqués par la censure, nous sommes en mesure d'affirmer que les nouveaux éditeurs n'avaient pas été moins prudents que les premiers et que cette partie du titre de leur publication n'est nullement justifiée, ainsi que nous l'avons dit dans l'avertissement. Les préliminaires de M. Taschereau annonçaient en même temps que les articles complets, biffés par la censure impériale, seraient publiés par les soins

1. *Causeries du Lundi*, tome III.
2. *Conseils du Trône* donnés par Frédéric II et publiés par P.-R. Auguis, Paris, 1823, in-8. Voir la *Préface envoyée de Berlin.*

d'un autre éditeur, dans un volume séparé, du même format et du même caractère que les siens.

En effet, parut la même année (1829), chez H. Fournier, un volume intitulé :

Correspondance inédite de Grimm et de Diderot et recueil de lettres, poésie, morceaux et fragments retranchés par la censure impériale en 1812 et en 1813.

Les éditeurs en étaient MM. Chéron, de la bibliothèque de l'Arsenal, et Thory, de la bibliothèque Royale. Leur avertissement ne fait pas connaître d'où provenaient les fragments dont ils s'étaient réservé la propriété. « Ce ne sont pas, a dit Sainte-Beuve, les pièces les moins instructives, pour qui veut connaître le fond de la pensée de Grimm. » On les retrouvera à leur place logique dans cette nouvelle édition.

Gazette littéraire de Grimm, histoire, littérature, philosophie, 1753-1790. *Études sur Grimm*, par Sainte-Beuve et Paulin Limayrac. Paris, Eugène Didier, 1854. In-18.

Extrait fait avec goût des pages les plus célèbres de la *Correspondance*. L'étude de Sainte-Beuve est un emprunt fort abrégé aux articles des *Causeries du Lundi*; celle de Limayrac est une lettre supposée d'un chevalier R..., ancien secrétaire de Grimm, qui résume la biographie de son maître et toutes les particularités de sa vie privée. Il est aisé de retrouver, presque à chaque ligne, des détails tirés de la notice de Meister et des *Mémoires* de Mme d'Épinay.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE

PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE

1753

MAI

Dans les feuilles qu'on nous demande, nous nous arrêterons peu à ces brochures dont Paris est inondé tous les jours par les mauvais écrivains et par les petits beaux esprits, et qui sont un des inconvénients attachés à la littérature; mais nous tâcherons de rendre un compte exact et de faire une critique raisonnée des livres dignes de fixer l'attention du public. Les spectacles, cette partie si brillante de la littérature française, en feront une branche considérable ; les arts n'y seront pas oubliés, et, en général, nous ne laisserons rien échapper qui soit digne de la curiosité des étrangers. Ces feuilles seront consacrées à la vérité, à la confiance et à la franchise. L'amitié qui pourrait nous lier avec plusieurs gens de lettres, dont nous aurons occasion de parler, n'aura aucun droit sur nos jugements. En rapportant les impressions du public, nous tâcherons de n'appuyer les nôtres que sur des raisons.

— M. l'abbé Raynal, de l'Académie des sciences et belles-lettres de Prusse, vient de donner deux volumes in-8°, sous le titre d'*Anecdotes historiques, militaires et politiques de l'Europe, depuis l'élévation de Charles-Quint au trône de l'Empire jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle en* 1748. C'est le commencement d'un ouvrage considérable dont l'auteur promet la suite

si le public l'honore de son suffrage[1]. M. l'abbé Raynal s'était déjà fait connaître par deux morceaux qui ont eu plusieurs éditions, l'un l'*Histoire du Stathoudérat*, et l'autre l'*Histoire du Parlement d'Angleterre*. On avait reproché, avec raison, à cet écrivain un style fatigant et entortillé, la fureur des antithèses, et des portraits faits au hasard et chargés de contradictions ; en un mot, une manière trop brillante qui mérite d'autant moins d'indulgence qu'elle a la prétention de plaire et d'en imposer au lecteur par de faux ornements. Le premier mérite d'un peintre, surtout en histoire, c'est d'être vrai, et cette vérité de coloris, qui est souvent indépendante, et ne tient pas même à la vérité des faits, est, sans contredit, le premier talent d'un historien. M. l'abbé Raynal nous dit, dans son avertissement, qu'il a fait ses efforts pour se corriger de ses défauts dans son nouvel ouvrage. Sa docilité et sa modestie méritent sans doute de grands éloges, surtout dans un siècle où elles ne sont guère à la mode parmi les gens de lettres. Son plan est grand, beau et agréable. Il commence avec l'époque la plus intéressante, l'avénement de Charles-Quint au trône de l'Empire. C'est depuis ce moment-là que s'est formé le système de l'Europe tel que nous le voyons aujourd'hui : l'histoire n'est qu'un enchaînement de faits qui s'est prolongé jusqu'à notre temps. Les deux volumes dont nous parlons contiennent sept époques, ou sept morceaux : 1° l'élection de Charles-Quint en 1519 ; 2° les guerres civiles d'Espagne en 1520 et 21 ; 3° la guerre de Navarre en 1521 ; 4° les guerres entre Charles-Quint et François Ier depuis 1521 jusqu'en 1544 ; 5° la révolution arrivée en Suède depuis 1515 jusqu'en 1544 ; 6° l'histoire du divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre, et Catherine d'Aragon, depuis 1527 jusqu'en 1534 ; 7° l'histoire de la conjuration de Fiesque en 1546 et 47. Je crois que l'auteur a bien saisi la façon dont il faudra écrire désormais l'histoire générale d'un siècle. M. de Voltaire nous en a donné un excellent modèle dans son *Siècle de Louis XIV*. Vous ne trouverez pas, dans l'ouvrage de M. l'abbé Raynal, le génie, le feu et le pinceau de M. de Voltaire, mais vous y trou-

1. L'auteur ne tint pas cette promesse; mais il réimprima cet ouvrage, avec des additions, sous le titre de *Mémoires historiques, militaires et politiques de l'Europe*, 1754, 1772, 3 vol. in-8. (T.)

verez beaucoup de clarté, beaucoup de sagesse, beaucoup de logique et beaucoup d'amour pour la vérité, et c'en doit être assez pour ceux qui veulent s'instruire agréablement. Son style n'est pas peut-être naturel, mais il n'est plus fatigant; on y trouve quelquefois des négligences, comme l'on en trouve partout. Les gens de lettres n'ont pas oublié de lui reprocher ce défaut de correction et surtout le grand nombre de portraits dont il a chargé son ouvrage. Il est certain que ceux qui sont nourris de la lecture de Plutarque ne doivent pas s'accommoder de cette manière. Ce grand maître dans l'art d'écrire n'a pas besoin de faire des portraits; c'est un peintre d'autant plus sublime qu'il ne paraît jamais que comme historien, et qu'au lieu de nous faire des portraits il a le secret de nous montrer l'homme même. Mais, en jugeant un ouvrage, il faut commencer par approuver ou par faire grâce au plan et à la forme; il serait inutile de s'arrêter aux détails, si la forme déplaît. En adoptant donc la manière de M. l'abbé Raynal, il faut lui rendre la justice que les portraits de son nouvel ouvrage ne sont plus chargés d'antithèses ni de contradictions; qu'il a mieux vu les hommes qu'il a voulu peindre, et que ses héros ne pourraient plus troquer de portraits entre eux sans que le lecteur s'en aperçût, comme on pourrait très-bien dire de son *Stathoudérat*. Nous ne citerons ici, pour preuve de ce que nous avançons, que le portrait du connétable de Montmorency. Plutarque n'aurait pas fait ce portrait; mais il n'aurait pas oublié de nous dire que la maison du connétable, à peu de distance de Paris, n'a aucune fenêtre en dehors sur la ville ou sur le grand chemin de la capitale, et que toutes les fenêtres donnent dans la cour. Un autre reproche qu'on peut faire à M. l'abbé Raynal, et qu'on a souvent fait à Tacite, c'est l'abus du raisonnement et de la sagacité. C'est mal connaître les hommes que de vouloir indiquer les raisons et les ressorts de tous les événements : cette méthode pourrait être vraisemblable, si l'expérience n'y était pas contraire. Mais ce philosophe s'aperçoit aisément que les héros, dans les tourbillons des affaires, ne raisonnent pas comme leurs historiens dans leurs cabinets, et que les actions des hommes et les événements les plus remarquables ne sont ordinairement que l'ouvrage du hasard, des passions, et de mille circonstances peu connues et peu importantes. Nous ne

doutons pas que M. l'abbé Raynal ne continue à travailler sur le plan qu'il s'est proposé. C'est un ouvrage qui peut devenir classique pour les jeunes gens, pour les femmes et pour tant d'oisifs, qui ne peuvent s'instruire autrement; c'est l'ouvrage d'un homme d'esprit, fait pour instruire et plaire.

— Les Comédiens français ont mis depuis peu sur leur théâtre *le Dissipateur*, comédie en vers et en cinq actes, de M. Destouches[1]. Cette pièce étant imprimée depuis longtemps dans les œuvres de cet auteur célèbre, et ayant été jouée depuis longtemps dans la province et en Allemagne, nous nous dispensons d'en faire l'extrait. Son succès à Paris est très-médiocre, et il faudrait sans doute faire des changements considérables dans cette pièce, pour qu'elle en méritât un plus grand, il faudrait commencer par la mettre en trois actes. Le second et le quatrième sont des remplissages froids et sans action, sans situation même; le troisième est vif et comique par le contraste du Dissipateur avec son oncle avare, qui, trompé par des domestiques, croit son neveu entièrement changé, et le surprend un moment après dans la dissipation et dans la crapule; le cinquième est très-beau, et a fait un grand effet. Le Dissipateur ayant perdu tout son bien, sans ressource, trahi et abandonné par tous ses amis, ne trouve de la fidélité et de l'attachement que dans son valet, qui lui offre le peu qu'il possède. Il est tiré de son désespoir, au moment où il veut se donner la mort, par sa maîtresse, qui ne s'est emparée de la plus grande partie de ses biens que pour les lui rendre avec son cœur, après lui avoir fait connaître ses faux amis et ses égarements impardonnables. On a reproché à l'auteur qu'on prévoit le dénoûment. M. Destouches a fait, à mon avis, deux fautes encore plus considérables. Il fallait faire de son Dissipateur un homme charmant, lui donner toutes les vertus, toutes les qualités estimables et aimables, avec le vice de la dissipation; cela l'aurait rendu plus intéressant, au lieu que M. Destouches n'en a fait qu'un

1. *Le Dissipateur* fut joué à Paris, pour la première fois, le 23 mars 1753. Il n'eut alors que six représentations; mais l'auteur ayant atténué quelques-uns des défauts signalés ici, cette pièce fut, à ses reprises, accueillie avec beaucoup plus de faveur. Elle devait être représentée dès 1736. Un homme de robe qui s'était persuadé que l'auteur l'avait eu en vue en ayant fait empêcher la représentation, elle ne fut jouée qu'en 1737, et en province. Elle fut imprimée en 1736, in-12, et en 1754, in-8, avec des retranchements. (T.)

homme ordinaire, facile jusqu'à l'imbécillité, et toujours la dupe des autres. La maîtresse du Dissipateur est un autre caractère manqué, et l'on voit qu'il a même beaucoup embarrassé l'auteur. Il y avait, à ce qu'il me semble, deux moyens à prendre : on en pouvait faire une femme estimable, comme elle l'est en effet, et lui donner, dans le cours de la pièce jusqu'au dénoûment, la conduite d'une coquette qui, dans le dessein d'ouvrir les yeux de son amant sur le bord de l'abîme, s'empare de son bien par des moyens si fins et si adroits que le spectateur lui-même aurait pris le change et l'aurait détestée jusqu'au moment où elle se découvre. Pour cet effet, il aurait fallu qu'elle employât des moyens pour le dépouiller bien autrement adroits que ceux qui sont dans la pièce, et qui révoltent le spectateur, quoiqu'il soit dans la confidence des motifs qui font agir cette amante. Il y avait un autre moyen : c'était de faire de cette femme une maîtresse qui, de bonne foi, dépouille Cléon de son bien, dans le dessein de le lui restituer quand il serait désabusé, et qui, le voyant ensuite dans la misère, aurait changé comme les autres, et l'aurait abandonné à ses désastres sans l'avoir secouru. Ce caractère aurait été, je crois, neuf; il est dans la nature. Je ne sais ce que serait devenu le dénoûment de la pièce; mais ce n'est pas là ce qui embarrasse l'homme de génie. Le peu de succès de cette pièce vient en partie de ce qu'elle est mal jouée. Mlle Gaussin joue le rôle de la maîtresse froidement et avec beaucoup de monotonie. Grandval, inimitable dans le comique, n'a pas jugé à propos de prendre le rôle du Dissipateur; et La Noue, qui le joue, n'a ni la figure, ni le feu, ni la finesse qu'il faut pour ces sortes de rôles.

— On vient d'imprimer ici, sous le titre de la Haye, *Traité des légions à l'exemple des anciens Romains, ou Mémoires sur l'infanterie*, composé par M. le maréchal de Saxe, ouvrage posthume, in-12 [1]. L'authenticité de cet ouvrage, au moins pour le

1. Le *Traité des légions* porte le nom du maréchal de Saxe, parce qu'il a été imprimé sans la participation de son véritable auteur, le comte d'Hérouville de Claye (Antoine de Ricouart), sur une copie trouvée parmi les papiers du maréchal de Saxe, à qui il avait été communiqué. Ce grand général, dont les talents embrassaient toutes les parties de l'art militaire, et qui avait applaudi aux vues du comte d'Hérouville, l'engagea à les développer. Quand l'ouvrage fut achevé, le vainqueur de Fontenoy y ajouta des remarques, et lui donna, sur la copie qui était restée entre ses mains, le titre de *Traité des légions*. Son suffrage justifiait

fond, ne peut pas être suspecte à ceux qui ont connu la façon de penser du grand homme dont il porte le nom. Ce héros, toujours victorieux, fait un tableau fort et malheureusement vrai de tous les maux causés dans les troupes françaises par le défaut de discipline; il nous trace, d'un autre côté, les avantages d'une discipline sage et exacte. Le projet des légions paraît fort sage; les légions qu'il imagine seront commandées par un général, composées de quatre régiments, chaque régiment de quatre bataillons, chaque bataillon de quatre compagnies, chaque compagnie de quatre escouades. M. le maréchal de Saxe fait voir avec beaucoup de précision tous les avantages de cet arrangement qui n'aura jamais lieu, par la raison que les hommes que la nature entraîne à leur ruine peuvent bien se corrompre et changer en pis, mais qu'ils n'auront jamais la force ni le temps d'écouter la raison et de réformer les abus. On trouve à la fin de cette brochure une lettre très-remarquable, écrite en 1750 par le maréchal à M. le comte d'Argenson, ministre de la guerre, au sujet du nouvel exercice qu'on a introduit dans les troupes françaises. Ce héros tranche le mot; il dit que l'infanterie française, par défaut de discipline, quoique d'ailleurs la plus valeureuse de l'Europe, ne peut pas se battre en plaine, et il prouve ce qu'il avance par tous les exemples depuis le commencement du siècle. Toutes les affaires où les Français ont eu de l'avantage sont des affaires de poste; toutes les affaires où ils ont été battus sont des affaires de plaine: l'exemple de l'armée de M. de Turenne ne fait rien contre lui. Il prétend que l'infanterie était bien disciplinée alors, ou du moins que celle des ennemis ne l'était pas mieux; ce qui revient au même. Il soutient que jamais les Français n'auraient osé entreprendre de passer une plaine avec un corps d'infanterie devant un corps de cavalerie nombreux, et soutenir plusieurs heures avec quinze ou vingt bataillons au milieu d'une armée, comme ont fait les Anglais à Fontenoy, sans se laisser ébranler par les efforts de la cavalerie ennemie. Il parle partout

d'avance le succès de ces Mémoires, dont il existe beaucoup d'éditions. Le nom du maréchal de Saxe ne se trouve plus sur le frontispice de la quatrième, qui a été revue avec soin sur un manuscrit, Paris, Prault, 1757, petit in-12. (B.) Il est encore question du comte d'Hérouville dans la première lettre du mois d'avril 1773 de cette *Correspondance*. (T.)

avec la franchise dont il n'y a que les grands hommes qui soient capables. Ce traité doit nécessairement augmenter l'impatience qu'on a de voir les *Rêveries* de cet homme illustre et singulier, qu'il a laissées entre les mains de son neveu, M. le comte de Friesen [1].

JUIN

15 juin 1753.

C'est le sort des grands hommes et de leurs ouvrages d'être copiés et imités sans cesse par les petits génies. M. le président de Montesquieu nous a donné des *Lettres Persanes*; ce livre, rempli de philosophie, de lumières, de vues vastes et profondes, de traits fins et agréables, a engendré une multitude de lettres *Turques, Juives, Arabes, Iroquoises, Sauvages*, etc., qui n'ont aucun des avantages ni des agréments de leur original. Les petits écrivains ont cru que, pour être à côté de l'illustre président, il n'y avait qu'à faire voyager un Turc ou un Iroquois en France, lui faire écrire des lettres à ses amis dans son pays, et les dater à l'orientale. M. le chevalier d'Arcq vient d'augmenter leur nombre par trois volumes de *Lettres d'Osman*; c'est un recueil de beaucoup de choses très-communes, dites d'une manière très-commune, et de beaucoup de remarques, souvent fausses et presque toujours déplacées ou triviales. Rien ne prouve mieux le mérite de l'original et la faiblesse des copies, que l'impossibilité où se trouvent les imitateurs de faire le rôle du personnage qu'ils prétendent faire parler. Leurs Turcs sont précisément aussi dépourvus d'esprit et de sens qu'eux-mêmes, et leurs réflexions si peu turques et si platement françaises qu'on ne saurait pardonner à l'auteur les frais inutiles d'un voyage de Constantinople à Paris; ce défaut de génie devient surtout palpable dans les surprises et l'étonnement où, à l'imitation des *Lettres Persanes*, nos usages et nos mœurs ne manquent

1. Voir ci-après 1er janvier 1758.

pas de jeter ces prétendus étrangers. L'auteur des *Lettres Persanes* a su faire une critique très-fine de nos mœurs et de nos usages les plus ordinaires, par les réflexions à la fois originales et naturelles qu'ils font faire au Persan qui parle. Le lecteur, agréablement surpris et satisfait, se dit toujours en lisant : « Si j'étais Persan, j'aurais vu et dit comme lui. » Le Turc de M. le chevalier d'Arcq a aussi de ces surprises; il va à l'Opéra, il se croit transporté dans un pays de féerie, il est pétrifié d'étonnement. Le lecteur ennuyé dit : « Voilà un grand sot; si j'étais Turc, et que je visse l'Opéra de Paris pour la première fois, je ne pourrais m'empêcher de trouver ce spectacle extrêmement ennuyeux et puéril, parce que le bon sens est choqué à chaque instant, et qu'il semble qu'on s'y soit fait une loi de détruire toute sorte d'illusion, sans laquelle il n'y a point de spectacle qui soit supportable. » Tout ce qui regarde les mœurs dans ces lettres dont nous parlons est commun; les portraits sont souvent faux, toujours faibles et sans coloris, et copiés maussadement, d'après les ouvrages de M. de Crébillon fils et de M. Duclos. Le financier grossier et ridicule qu'Osman nous peint, d'après tant de copies dont on nous fatigue depuis longtemps, n'existe plus à Paris. Ce portrait pouvait être ressemblant il y cinquante ans, lorsque Le Sage fit sa comédie de *Turcaret*; aujourd'hui que nos financiers sont, en général, très-aimables, qu'ils ont de très-bonnes et très-agréables maisons, et qu'ils ne ressemblent pas plus à ces anciens financiers que nos marquis ne ressemblent à ces anciens marquis du *Joueur*, de Regnard, il est très-ridicule de nous peindre des originaux peu intéressants qui n'existent plus, et très-blâmable de mettre dans ces portraits des traits qui peuvent convenir à quelque particulier. La morale ne doit regarder que les généralités; elle devient satire dès qu'elle s'écarte de ce principe. On peut dire, en général qu'on ne connaît pas le monde dont Osman entretient ses correspondants, et qu'il y a apparence qu'il a vu très-mauvaise compagnie pendant son séjour à Paris. Cette remarque est nécessaire, surtout pour les étrangers, qui ne manquent pas de se former l'idée des mœurs de Paris d'après ces sortes d'ouvrages qui sont ordinairement du plus mauvais ton du monde : tel est *Angola*, mauvaise production d'un homme qui n'a jamais été à portée de voir la bonne compagnie. Il n'appartient qu'à M. de

Montesquieu de parler de nos mœurs, et à M. de Crébillon fils de peindre nos ridicules. M. le chevalier d'Arcq a jugé à propos de faire sa cour, dans ses *Lettres d'Osman*, à plusieurs particuliers, par des éloges exagérés; il y en a un de M. le président Hénault, qui est très-ridicule. Le Turc regarde son *Abrégé chronologique* comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain : le vrai mérite de ce livre est d'être fort commode; voilà ce qu'en doivent penser les Turcs et les chrétiens. Il y a dans les *Lettres d'Osman* des digressions sur les anciens, sur Annibal, Alexandre, etc.; tout ce que notre Turc dit sur cela, en Français très-superficiellement instruit, n'est qu'une répétition de lieux communs qu'on trouve partout, et qui souvent n'en sont pas moins faux pour cela. Vous verrez encore dans ce recueil deux ou trois lettres sur le suicide qu'on a trouvées bonnes, et que je ne trouve pas supérieures au reste. L'auteur fait raisonner sur cette matière un Anglais vaporeux qui finit par se donner la mort, et un Français sensé qui aime à vivre; tout cela n'est bon que pour un thème de collége, de même que les portraits du courtisan, de l'homme charmant, du bel esprit, des femmes, etc., qui sont tous, ou manqués, ou communs et plats. L'auteur répond assez plaisamment à la question : Qu'est-ce que c'est qu'un homme rare? « C'est, dit-il, un grand seigneur qui a du mérite, et qui sait beaucoup. » Il est très-pardonnable, sans doute, à un homme du monde comme le chevalier d'Arcq, d'employer son loisir à écrire des *Lettres d'Osman*; mais il ne faut pas qu'il oublie le conseil si sage du Misanthrope, de se bien garder de les montrer, et, à plus forte raison, de les faire imprimer.

— Voici encore une copie d'un original moins heureux, et, par conséquent, moins redoutable pour les imitateurs, ce sont de *Nouveaux Dialogues des morts*, en deux petits volumes; M. Pesselier, qui en est l'auteur, les a dédiés à M. de Fontenelle, le premier, parmi les Français, qui ait fait des ouvrages dans ce goût. Tout le monde connaît les dialogues des morts du célèbre Nestor de l'empire brillant de la littérature, comme l'appelle M. Pesselier. Le plus grand inconvénient de ces sortes d'ouvrages est d'être froids et sans intérêt, quoique d'ailleurs pleins d'esprit et de finesse : les dialogues sont une espèce de scène; rien n'est si insupportable qu'une scène froide. Un autre

défaut qui est commun à ce genre, c'est que tous les personnages parlent dans le même style : Lucrèce, Charles-Quint. Baron, Sénèque, Laïs, Sapho, Socrate, Diogène, tous parlent à peu près de la même façon, ont les mêmes tours, la même manière de conter, de converser, de demander, de répliquer, de repartir, etc.; c'est-à-dire que l'auteur parle toujours, et que le dialogue n'appartient nullement aux héros dont il porte le nom. Un homme de génie qui ferait des dialogues ne manquerait pas de commencer par étudier profondément le caractère des héros qu'il voudrait faire parler, d'imaginer pour chacun d'eux une manière de s'exprimer conforme à son caractère, à son esprit, à ses opinions, à celles de son siècle, etc. Vous jugez quelle variété naîtrait de cette loi dans les dialogues, surtout quand on ferait parler deux hommes d'un génie aussi singulier que celui de Descartes et de Law, comme a fait M. Pesselier dans un de ses dialogues, avec une hardiesse et une sécurité qui prouvent bien qu'il n'en connaissait pas la difficulté. J'avoue que des dialogues bâtis de cette sorte seraient l'ouvrage d'un homme de beaucoup de génie : nous en avons un modèle prodigieux dans le roman anglais de *Clarisse*, ouvrage qui fourmille de génie; tous les personnages qu'on y fait parler ou écrire, ont leur style et leur langage à eux, qui ne ressemblent nullement aux autres. Cette différence est observée jusque dans les nuances les plus fines, les plus délicates, les plus imperceptibles; c'est un prodige continuel aux yeux du connaisseur; aussi *Clarisse* est peut-être l'ouvrage le plus surprenant qui soit jamais sorti de mains d'homme, et il n'est pas étonnant que ce roman n'ait eu qu'un succès médiocre. Le vrai sublime n'est fait que pour être senti de quelques âmes privilégiées; il échappe aux yeux de la multitude, s'il ne lui est indiqué ou transmis par tradition.

Les dialogues de M. Pesselier, dont une partie a été imprimée successivement dans le *Mercure de France*, ont, outre les défauts dont nous venons de parler, celui d'être remplis de choses communes. On a raison de conseiller le silence à un auteur qui n'a rien de nouveau à nous dire, à plus forte raison un auteur doit-il respecter le repos des ombres, et se garder de porter la hardiesse jusqu'à le troubler et jusqu'à emprunter des noms illustres et respectables, pour nous dire des choses

qui n'auraient pas paru assez bonnes dans sa propre bouche.

— Le *Testament politique du cardinal Alberoni*, recueilli de divers mémoires, lettres et entretiens de Son Éminence, est imprimé à Lausanne, en Suisse. On dit que nous le devons à un professeur de cette ville, qui a beaucoup vécu avec le cardinal. et que ce testament est le fruit des fréquents entretiens qu'il a eus avec ce ministre célèbre; d'autres disent que ce sont les propres papiers du cardinal[1]. Quoi qu'il en soit, l'éditeur pouvait se dispenser de nous rassurer sur l'authenticité de cet ouvrage, dans une préface assez longue où il parle de la querelle que M. de Voltaire excita, il y a quelque temps, au sujet du *Testament politique du cardinal de Richelieu*. On n'a qu'à lire, pour voir que le *Testament* qu'on nous présente ne peut être que l'ouvrage d'un génie profond, étendu et lumineux, étonnant jusque dans ses visions mêmes : car il y en a toujours un peu en politique, et le cardinal ne s'ouvre pas plutôt une carrière qu'il la parcourt avec une rapidité qui ne permet pas aux gens sages ou timides de le suivre. C'est un génie vaste et ardent qui embrasse tout à la fois, et qui

1. Voici l'histoire de la composition et de la publication du *Testament politique* d'Albéroni, dont Maubert de Gouvest passe pour être l'auteur, quoiqu'il n'en ait été que l'éditeur

La Correspondance de Voltaire nous offre quelques détails sur la vie, les talents et le caractère de M. Durey de Morsan, fils du receveur général des finances Durey d'Harnoncourt. Ce père, riche de cinq millions, ne donnait à dépenser à son fils, après son cours d'études, que la modique somme de six cents francs. Il eut un tort plus grave envers ce fils, celui de lui donner le mauvais exemple sous le rapport des mœurs. Le fils contracta des dettes, et en peu de temps ses créanciers, ou plutôt d'infâmes usuriers, lui demandèrent onze cent mille francs. Le dérangement de sa fortune le força de voyager; il se réfugia d'abord à Neufchâtel; il alla ensuite à Madrid, où il ramassa beaucoup de matériaux et un grand nombre d'anecdotes sur l'administration et sur la vie privée du cardinal Alberoni. Il traduisit en français ces différents mémoires, et, pour les rendre encore plus intéressants, il imagina de faire parler Alberoni lui-même, et développa dans toute son étendue, sous le titre de *Testament politique du cardinal Alberoni*, le génie de ce fameux ministre. Dans un voyage qu'il fit en Hollande, Durey de Morsan lia connaissance avec Maubert de Gouvest, espèce d'aventurier qui ne manquait pas de talent. Lui ayant montré son travail sur Alberoni, Maubert le pria de le lui laisser lire à tête reposée. Quelques jours après, Maubert dit à Durey de Morsan que cet ouvrage pourrait lui rapporter beaucoup; il ne lui en donna néanmoins que la misérable somme de vingt écus, et au bout de six mois l'ouvrage parut sous les initiales de Maubert, qui eut l'impudence de s'en dire l'auteur. Les détails de cette aventure, racontée par Durey lui-même aux auteurs du *Journal encyclopédique*, se trouvent consignés dans ce journal, mois de mai 1767. (B.)

se perd quelquefois dans les espaces immenses des possibilités. Ce défaut, si c'en est un, est le seul qu'on puisse reprocher au cardinal; il nous prouve la fécondité prodigieuse de son génie. Comme il lui coûte aussi peu d'abattre que d'élever des édifices immenses, il ne faut pas s'étonner de voir les différents projets se détruire entre eux. Il ne manque à cet ouvrage que d'être fait et écrit. Vous y trouverez beaucoup de choses mal écrites, mal arrangées et obscures, et l'on y désire une certaine netteté et précision qu'avec un peu de soin il ne serait pas difficile d'y mettre. Comme c'est un livre qu'il faut lire et étudier, nous allons entrer dans quelques détails et hasarder quelques remarques dont le but n'est que de faire naître l'envie de cette étude.

Les six premiers chapitres regardent l'Espagne, et paraissent, avec celui du ministère du cardinal de Fleury, supérieurs aux autres. Ce ne sont pas seulement les remarques d'un politique qui a fait de profondes recherches, ce sont les réflexions d'un philosophe qui sait penser et qui connaît l'homme. Comment se peut-il qu'un peuple qui, par son caractère et par ses ressources, devrait être le premier de l'Europe, soit depuis si longtemps dans un état de faiblesse et d'anéantissement, et quels remèdes peut-on apporter à ces maux? Voilà ce qui occupe le cardinal. L'Espagnol, qui porte l'élévation et les principes d'honneur et de probité jusque dans les plus petites choses, l'Espagnol, maître des trésors de l'Amérique, n'a d'autre besoin que d'être bien gouverné. Il est vrai, et le cardinal ne le sent pas assez, que de tous les besoins c'est le plus difficile à satisfaire. Les vrais rois sont de toutes les choses rares la plus rare. Le cardinal nous expose tous les maux de l'Espagne comme une suite de fautes de ses rois, énormes et multipliées sans cesse; mais, en médecin habile, il indique en même temps les remèdes. On sait, par exemple, à quel point la culture des terres est négligée en Espagne. Pour l'encourager, le cardinal veut que le roi se fasse laboureur, et Alberoni, roi d'Espagne, aurait sans doute réussi en donnant l'exemple à ses sujets; mais il n'y a que l'homme de génie, auteur de ces expédients, qui ose les hasarder. L'homme ordinaire devient ordinairement ridicule en voulant hasarder des singularités. Il ressemble à un enfant qui répète sans grâce et sans chaleur sa leçon, après l'avoir retenue sans réflexion. Il

est vrai qu'on a beau jeu avec un peuple naturellement porté vers les grandes et belles choses : il ne s'agit que d'ennoblir adroitement ce qu'on veut faire réussir. Cet expédient, dont les rois se servent si rarement, serait sans doute une source de bonheur pour un État. Ne serait-il pas plus à propos d'établir les lois sur des récompenses que de les fonder sur des peines attachées à la désobéissance? Un père, pour se faire obéir, fait des promesses à ses enfants. Au reste, le cardinal n'a pas fait une remarque qui aurait pu diminuer la grande idée qu'il a de l'Espagnol. La voici. Quoique cette nation semble devoir être à la tête des peuples de l'Europe, cependant l'histoire nous apprend que, malgré tous ses avantages, elle n'a jamais joué un rôle bien supérieur et bien brillant. Depuis la querelle de Carthage et de Rome, l'Espagne, presque toujours gouvernée par des étrangers, toujours regardée comme province, a été souvent le théâtre de leurs exploits et le prix de leurs victoires. Peut-être que l'élévation de l'Espagnol, trop romanesque et trop tranquille, ne lui permet pas, quoi qu'en dise le cardinal, de porter dans les affaires la chaleur et l'activité nécessaires, sans lesquelles on ne fait rien.

On pourrait passer au cardinal son attachement pour la maison de Bourbon, si d'un autre côté il ne poussait pas trop loin la haine contre les Anglais. Il veut que la nation espagnole se regarde comme éternellement redevable à la France et à Louis XIV d'avoir bien voulu entreprendre la guerre de la succession, et courir le risque de tous les maux qui en ont été la suite; mais si la maison d'Autriche eût conservé la couronne d'Espagne elle pourrait se vanter du même bienfait. Et, dans les principes du droit naturel, je dois tout autre chose que de la reconnaissance à un homme qui chasse un étranger de ma maison pour s'y établir lui-même.

Tout ce que le cardinal dit sur le Prétendant est très-bien vu. C'est une chimère que de vouloir le rétablir sur le trône d'Angleterre, dont il ne résulterait d'ailleurs aucun bien. Pour la maison de Bourbon, le cardinal lui donne le royaume de Corse ou l'île de Majorque, ou enfin l'Irlande pour établissement.

Le chapitre du ministère du cardinal de Fleury est admirable, comme nous l'avons déjà dit. Les partisans de ce ministre et du maréchal de Belle-Isle en doivent être d'autant plus mécontents

qu'il est trop lumineux pour ne pas frapper tout le monde. Alberoni nous fait voir combien le cardinal de Fleury était déplacé, et combien son caractère, trop petit, trop timide, trop minutieux, le rendait incapable de gouverner un État comme celui de la France.

Tout ce que notre auteur dit sur les intérêts du corps germanique, sur la pragmatique sanction de l'empereur Charles VI, est de la même justesse. Le traité de partage qu'il imagine pour le substituer à cette dernière, tout chimérique qu'il est, montre l'étendue des vues du cardinal.

Le chapitre de la Hollande, quoique plein d'idées, est long et mal fait; il faudrait qu'il fût plus clair, plus net et plus concis. Celui du Nord n'est pas assez détaillé.

Voilà l'idée générale de cet important ouvrage; en voici quelques traits qui nous ont paru dignes d'une attention particulière.

« L'ignorance, dit le cardinal, quoi qu'on en dise, doit être le partage de ceux qui sont nés pour toujours obéir. Lorsque l'esprit saisit la parfaite égalité que la nature a mise entre les hommes, il a trop de peine à se plier aux différences que la société a établies, et la raison se révolte surtout contre la servitude. »

Le cardinal parle avec force contre la multitude des charges et des offices; en effet, elle ne prouve que l'embarras que causent à un État ses habitants. Ceux qui nous répètent sans cesse une chose vraie en elle-même, savoir, que la force d'un État consiste dans le nombre de ses habitants, devraient commencer par nous enseigner le secret de les employer utilement.

Le cardinal prétend que c'est une erreur de ce siècle et du précédent de croire que les forces d'un État consistent dans les nombreuses troupes réglées qu'il entretient.

La brillante et inutile ambassade de M. de Belle-Isle à Francfort et les malheurs dont elle a été cause, font remarquer au cardinal que c'est peut-être le défaut le plus considérable d'un grand projet d'avoir des branches superflues; elles ne lui sont qu'inutiles, et quand elles lui nuisent, c'est toujours essentiellement.

Le cardinal fait l'honneur à l'empereur Léopold de croire que c'est par un effet de sa politique qu'il aida la maison de

Saxe et de Brandebourg à se procurer la dignité royale. « Pour parvenir, dit-il, un jour à se faire des électeurs, il n'y avait pas de moyen plus sûr que de commencer par en faire des rois. » Je crois que le cardinal se trompe doublement : premièrement, en supposant à Léopold des vues qu'il n'avait pas. Il arrive souvent aux politiques, qui ont de l'étendue et de la suite dans l'esprit, d'en croire beaucoup aux autres. L'empereur n'envisageait que le besoin pressant qu'il avait alors de s'attacher les deux maisons ; il ne songeait pas aux effets que ce changement produirait dans cinquante ou cent ans. En second lieu, s'il avait eu ces idées vastes comme le cardinal, il se serait trompé comme lui dans les moyens : car, sans parler du roi de Pologne, en qui la dignité royale n'est qu'un vain titre, l'empereur devait prévoir qu'en aidant la maison de Brandebourg à parvenir à la royauté, il faisait à sa maison une rivale puissante et redoutable. Quelque peu avantageuse que fût la couronne à Frédéric Ier, suivant la remarque de l'auteur des *Mémoires de Brandebourg*, il était, ce me semble, aisé à prévoir que, sur la tête d'un homme supérieur que le hasard pouvait créer, elle serait d'un grand poids pour l'agrandissement des forces de la maison de Brandebourg. Et le cardinal, qui voit si bien que le Prétendant, placé aujourd'hui par la maison de Bourbon sur le trône d'Angleterre, n'en serait pas moins demain l'ennemi naturel de la France, doit sentir de même que la maison de Brandebourg, portée par la maison d'Autriche au plus haut degré de puissance, ne pourra cependant, dans le système actuel de l'Europe, jamais être l'alliée naturelle de l'Autriche.

Le cardinal n'a pas des anciens des idées aussi justes que des modernes ; il croit qu'il est très-facile de faire des Allemands un peuple citoyen, et de ses princes des hommes supérieurs aux Scipions, aux César et aux Cicéron. « Dans un siècle, dit-il, où l'éducation d'un baron est supérieure à celle que reçurent jamais les plus grands hommes de l'antiquité, est-ce qu'il ne se trouverait point un génie de la trempe du leur ? » Je crois, quoi qu'en dise le cardinal, que nos rois ne feraient pas un mauvais marché en troquant leur éducation contre celle de Socrate et de Caton.

Le cardinal compare la Suède à un ruisseau devenu torrent, que l'élargissement de son lit rend moins considérable, jusqu'à

ce que de nouvelles fontes de neige lui donnent de quoi le remplir. Cette comparaison m'a paru extrêmement juste, neuve et brillante.

Nous ne parlerons pas davantage d'un livre qui doit être un objet de méditation pour les politiques et pour les philosophes.

— On a fait ici, sous le titre de Francfort, une édition du *Siècle de Louis XIV* de M. de Voltaire, augmentée d'un très-grand nombre de remarques par M. de La Beaumelle. Ces remarques, qui ont procuré à leur auteur un logement à la Bastille, à cause de quelques traits contre M. le duc d'Orléans, régent, sont presque toutes triviales, souvent fausses, et écrites avec une impudence qui ne peut convenir qu'à la plume de l'impertinent auteur du *Qu'en dira-t-on*[1]? On trouve à la tête de ce livre trois ou quatre lettres, dont la première est assez plaisante, si l'on pouvait oublier que c'est La Beaumelle qui écrit, et qu'il écrit au premier homme du siècle, dont les écarts mêmes ne peuvent dispenser les gens de lettres du respect et de la vénération qu'ils doivent à ses talents et à ses ouvrages. Il n'y a qu'un homme comme La Beaumelle qui puisse oublier cette convenance. C'est un insecte malfaisant qu'il faut mépriser sans doute, mais qu'il ne faut pas moins écraser.

L'objection la plus grave et la mieux fondée est celle que le commentateur du *Siècle de Louis XIV* fait sur le plan de l'ouvrage. Malgré le grand succès que *le Siècle de Louis XIV* a eu à Paris et partout ailleurs, et malgré l'enthousiasme que le coloris brillant de M. de Voltaire est toujours sûr d'exciter, on a de la peine à se cacher que l'auteur n'a pas rempli son objet, ni satisfait au titre qu'il a donné à son livre; même en adoptant le plan de M. de Voltaire, il faut avouer que la première partie n'est qu'un abrégé de l'histoire du règne de Louis XIV et non de son siècle, et le second volume, qui est le plus important, paraît fait à la hâte et sans soin, et n'est qu'une ébauche très-légère du génie de ce siècle. Les négligences du style, qui sont souvent des grâces dans *Charles XII*, ne sont pas du ton d'un ouvrage aussi grave et aussi important que l'eût été *le Siècle de Louis XIV*. Il est inconcevable que M. de Voltaire ait pu s'avilir jusqu'à répondre à La Beaumelle; c'est pourtant ce qu'il

1. *Mes Pensées, ou le Qu'en dira-t-on?* 1751, in-12, réimprimé en 1761.

a fait dans un *Supplément au Siècle de Louis XIV* imprimé en Saxe, et que nous venons de recevoir à Paris. Cette brochure contient aussi sa tragédie de *Catilina, ou Rome sauvée*, dont il n'avait point encore donné d'édition, avec une préface où il tâche de donner de Cicéron une idée plus juste que la multitude n'a communément de ce grand homme. M. de Voltaire a ajouté un *Examen du Testament politique du cardinal Alberoni*. On sait qu'il n'aime pas les testaments des ministres; les plaisanteries qu'il fait, avec les grâces ordinaires de sa plume, sur celui du cardinal Alberoni, n'ont pas nui à l'idée que j'avais de cet ouvrage plein de génie et de lumière. M. de Voltaire se moque des projets du cardinal, parce qu'ils n'auront jamais lieu. C'est comme si l'on me prouvait que Shakespeare n'a point de génie parce que ses tragédies ne pourraient pas être jouées avec succès en France; ou plutôt c'est condamner le génie de l'architecte du Louvre parce que son plan n'a pas été exécuté, et que ce monument superbe est aujourd'hui abandonné et indignement masqué par des édifices misérables. M. de Voltaire attaque dans son *Supplément* le chapitre de *l'Esprit des lois* qui a pour titre *Que la vertu n'est pas le principe d'un État monarchique*, et dans un autre endroit, moins ouvertement, celui qui nous trace l'image d'un État despotique. Ces objections portent toutes à faux, M. de Voltaire n'ayant pas compris, ou ayant fait semblant de ne pas comprendre le véritable sens de l'illustre auteur de *l'Esprit des lois*. En revanche, le cardinal Alberoni a fait une critique de M. le président de Montesquieu, qui m'a paru fort juste et fort sensée. « L'esprit de système, dit-il, n'est pas moins dangereux dans la politique que dans la philosophie. Il y a de la témérité à chercher les causes de la grandeur et de la décadence des Romains dans la constitution de leur État. Des événements où la prudence humaine n'eut que la plus petite part sont des époques plutôt que des conséquences. Il n'appartient qu'à l'histoire de détailler les causes de la grandeur et de la décadence des États. » Nous observerons ici, d'après le cardinal, que M. de Montesquieu est tombé dans le même défaut dans son *Esprit des lois*, par rapport à la constitution de l'Angleterre. Il cherche, et il a le secret de trouver toujours les causes des événements dans le principe de la constitution de cet État. Si les États s'arrangeaient comme un système de philosophie

sur le papier, ce procédé pourrait avoir lieu; mais nous voyons tous les jours que les plus grands événements, les lois de la constitution même d'un État ne sont que l'ouvrage du hasard et de mille circonstances arbitraires, entre lesquelles on peut, avec beaucoup d'esprit, trouver des liaisons imaginaires qui n'ont jamais existé, et qui, par conséquent, ne sauraient satisfaire celui qui cherche la vérité.

— La Comédie-Française ayant fait une très-mauvaise année, parce que le public semble perdre tout à fait le goût si précieux de la tragédie et de la bonne comédie, et que toutes les nouvelles pièces qu'on a données sur ce théâtre dans le cours de l'année sont tombées, a fait l'ouverture de son théâtre après la quinzaine de Pâques, par un discours remarquable prononcé par Le Kain, acteur célèbre dans le tragique, qui s'est formé depuis trois ans d'après les leçons de M. de Voltaire[1], et qui, malgré une figure peu avantageuse et une voix peu sonore, n'a jamais manqué de mériter les plus grands applaudissements dans tous les rôles dont il s'est chargé. Ce compliment est de M. d'Alembert, et comme il n'est pas imprimé, et qu'on l'a trouvé fort hardi, et même irrespectueux, parce que le public souffre impatiemment qu'on lui dise la vérité, nous allons le transcrire.

« Messieurs,

« C'est avec plus de zèle que jamais que nous rentrons dans une nouvelle carrière. Intimidés sans être rebutés par le peu de succès de celle que nous venons de finir, nous craignons toujours d'avoir quelque négligence à nous reprocher jusque dans nos efforts. L'attention que nous apportons en tremblant au choix des pièces destinées à soutenir vos regards n'a pu vous rendre favorables aux nouveaux ouvrages que nous eûmes l'honneur de vous offrir l'année dernière. L'auteur seul du *Duc de Foix*, déjà tant couronné par vos mains, éclairé par vos applaudissements et par vos critiques, vient encore de trouver dans vos suffrages le prix de sa docilité[2]. Nous sommes, mes-

1. Le Kain avait débuté le 14 septembre 1750. (T.)

2. Voltaire avait fait représenter sans aucun succès, le 18 janvier 1734, son *Adélaïde du Guesclin*. Il la fit reparaître, le 17 août 1752, avec des changements

sieurs, trop accoutumés à votre bienveillance, pour vous croire jamais injustes, et trop reconnaissants pour nous plaindre. C'est à vous que nous devons nos succès; c'est à nous seuls qne nous imputons nos disgrâces. Si les uns nous répondent de votre bonté, les autres nous font sentir qu'elle a des bornes, et nous apprennent à respecter votre indulgence même. Plus circonspects désormais, s'il est possible, plus attentifs à étudier les objets de votre estime et jusqu'à ceux de vos goûts, nous allons, messieurs, vous présenter bientôt des ouvrages d'une espèce nouvelle, ornés de tout ce que le spectacle peut leur prêter de grâces et de variété. Le soin même que nous avons pris d'embellir le lieu destiné à vous rassembler[1] est un garant faible, mais sûr, du projet que nous avons de ne rien négliger pour vous plaire; mais, en cherchant à vous attirer, messieurs, par les plaisirs auxquels vous paraissez le plus sensibles sur d'autres théâtres, nous songerons toujours, pour l'intérêt même de vos plaisirs, à ne point confondre ce qui est essentiel à la scène française avec ce qui ne lui est qu'accessoire, et en quelque manière étranger. Nous n'oublierons point que son mérite principal est de représenter les chefs-d'œuvre qui l'immortalisent, d'une manière digne de ces chefs-d'œuvre, digne de ceux à qui nous les devons, digne de vous qui les écoutez. Daignez, messieurs, seconder nos désirs et nos travaux; que notre nation, si justement jalouse des plaisirs qu'elle ne partage avec aucune autre, et de voir subsister avec éclat les théâtres qui lui sont propres, témoigne au moins le même intérêt pour celui qui fait sa gloire principale aux yeux des autres peuples, et qui est devenu le théâtre de l'Europe et du monde entier; que la postérité, qui devra tant à votre siècle, lui doive encore la conservation d'un spectacle dont elle regretterait à jamais, pour elle et pour vous-mêmes, la dégradation et la perte; que les étrangers qui nous envient *Cinna*, *le Misanthrope*, *Britannicus*, et tant d'autres ouvrages éternels, qui les représentent et les applau-

considérables, sous le titre d'*Amélie, ou le duc de Foix*. C'est de cette heureuse reprise que Le Kain, ou plutôt d'Alembert, veut parler ici. Enfin, représentée en 1765 (voir cette *Correspondance*, septembre 1765) sous son véritable titre et dans sa première forme, *Adélaïde*, si outrageusement sifflée trente ans auparavant, obtint le plus grand succès; c'est ainsi qu'elle s'est maintenue au théâtre. (T.)

1. Le roi avait accordé aux Comédiens une gratification de 20,000 livres pour les réparations de la salle. (T.)

dissent jusqu'aux extrémités de la terre, qui viennent enfin les admirer parmi vous, ne s'étonnent plus de les voir, dans le lieu même de leur naissance, abandonnés, et cherchant, pour ainsi dire, des spectateurs. Venez, messieurs, par votre assiduité et vos applaudissements, rendre à la mémoire des Corneille, des Molière et des Racine l'hommage qu'une nation noble et sensible doit aux grands hommes qui l'ont honorée. Payez à leur cendre ce tribut si juste que, par le malheur de la condition humaine, ils n'ont presque jamais reçu de leurs contemporains sans mélange et sans amertume, qu'ils ont attendu de vous, et dont l'espoir les a soutenus et consolés. Faites jouir d'avance de la même gloire ceux que vous regardez déjà comme leurs successeurs; encouragez ceux qui promettront de le devenir: jetez enfin un regard favorable sur ceux qui n'aspirent qu'à les suivre de loin. Qu'ils éprouvent de vous l'indulgence que vous croyez même devoir accorder quelquefois aux génies heureux à qui elle est le moins nécessaire, et qui n'ont plus besoin que de votre sévérité. Oserai-je le dire, messieurs; cette bonté qu'obtint de vous (sans aucun autre droit) le seul désir de vous plaire, et dont j'ai si souvent ressenti les effets, ne la refusez pas aux vrais talents qui naissent; accordez-leur, à titre de justice, ce que vous me prodiguez à titre de grâce. Leur reconnaissance, si j'en juge par la mienne, sera égale à vos bienfaits. »

JUILLET

1er juillet 1753.

Les brouilleries du Parlement de Paris[1] avec la cour, son exil, et la grand'chambre transférée à Pontoise, tous ces évé-

1. Les refus de sacrements, les querelles entre la juridiction civile et les prétentions ecclésiastiques, s'étant multipliés dans un grand nombre de diocèses, le Parlement de Paris, qui ne put faire recevoir ses remontrances par le roi, se refusa de dépit à continuer de rendre la justice, et interrompit ses travaux. Le roi exila tous les présidents et les conseillers des requêtes et des enquêtes; plusieurs d'entre eux furent privés de leur liberté. Voir dans l'*Histoire du Parlement*, par Voltaire, le chapitre LXVI, intitulé *Suite des Folies*. (T.)

nements n'ont été un sujet d'entretien pour Paris que pendant vingt-quatre heures, et quoi que ce corps respectable eût fait depuis un an pour fixer les yeux du public, il n'a jamais pu obtenir la trentième partie de l'attention qu'on a donnée à la révolution arrivée dans la musique. Les acteurs italiens qui jouent depuis dix mois sur le théâtre de l'Opéra de Paris, et qu'on nomme ici bouffons, ont tellement absorbé l'attention de Paris que le Parlement, malgré toutes ses démarches et procédures qui devaient lui donner de la célébrité, ne pouvait pas manquer de tomber dans un oubli entier. Un homme d'esprit a dit que l'arrivée de Manelli nous avait évité une guerre civile, parce que, sans cet événement, les esprits oisifs et tranquilles se seraient sans doute occupés des différends du Parlement et du clergé, et que le fanatisme, qui échauffe si aisément les têtes, aurait pu avoir des suites funestes. Manelli est le nom de l'acteur italien qui joue dans les intermèdes. Il a été peint en pastel supérieurement en *impresario*, rôle qu'il a joué dans l'intermède du *Maître de musique*. Son portrait, qui sera exposé cette année dans le salon de l'Académie royale de peinture, au Louvre, est de M. de La Tour, qui a porté son art au plus haut degré de perfection. Nous nous réservons de parler un jour de cette étrange révolution des bouffons. Il y a peu d'événements qui puissent donner une idée plus juste du caractère de la nation française. Revenons maintenant au Parlement. Peu de jours après son exil, nous eûmes ici à la fois deux ou trois éditions des *Remontrances* qu'il avait voulu faire au roi, et que Sa Majesté n'avait pas jugé à propos d'écouter. A la tête de ces *Remontrances*, on trouve les arrêtés sur lesquels elles devaient rouler, et qui sont d'autant plus forts qu'ils sont d'une simplicité extrême. La première partie des *Remontrances* est lâche et longue; la seconde est plus serrée et plus chaude. En général, elles n'ont pas eu à Paris le succès qu'on semblait être en droit de promettre pour un ouvrage aussi intéressant pour la nation. Ces *Remontrances* furent précédées par une brochure très-curieuse, qui a pour titre *Tradition des faits qui manifestent le système d'indépendance que les évêques ont opposé, dans les différents siècles, aux principes invariables de la justice souveraine du roi sur tous ses sujets indistinctement; et la nécessité de laisser agir les juges séculiers contre leurs entreprises, pour*

maintenir l'observation des lois et la tranquillité publique. Cette brochure, dans laquelle on a rassemblé, pour l'instruction des fidèles, tous les attentats du clergé contre la puissance séculière, est presque aussi amusante qu'un roman. On voit, par exemple, que, dans le XIVe siècle, le clergé avait défendu aux nouveaux mariés de coucher ensemble les trois premières nuits, sous peine d'une amende considérable, et que le Parlement avait été obligé de faire un règlement provisoire, qui portait en substance que « quant à non coucher de trois nuits avec sa femme au commencement du mariage, les demandeurs auront la récréance, le procès pendant, et pourront les épousés coucher franchement les trois premières nuits avec leurs femmes ». Lequel règlement fut suivi d'un arrêt définitif qui permit au mari de coucher avec sa femme sans l'agrément de l'évêque.

— L'Académie française a perdu un de ses Quarante dans la personne de M. l'archevêque de Sens, frère du fameux curé de Saint-Sulpice[1], et auteur d'un fort obscur ouvrage[2]. On prétend que ce prélat, apprenant, à l'article de la mort, l'exil du Parlement, a dit, en expirant, le vers de *Mithridate*, de la tragédie de Racine :

Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.

Cette anecdote a donné lieu à l'épigramme suivante :

Hier un certain archevêque,
D'*Alacoque* très-digne auteur,
Rendant l'âme à son Créateur,
Dit : « Ce qui me console, c'est que
Je suis bien vengé des mutins,
« Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains. »

1. Voir la lettre du 15 septembre 1757.

2. Ce prélat était Languet de Gergy, né en 1677. L'ouvrage dont le correspondant veut parler ici est sans doute le *Traité de la confiance en la miséricorde de Dieu*, fort peu digne sans doute de faire ouvrir à son auteur les portes de l'Académie, mais un des livres ascétiques le plus souvent réimprimés. La première édition est de 1718. Il a donné encore la *Vie de la vénérable mère Marguerite-Marie Alacoque, religieuse de la Visitation, et morte en odeur de sainteté en 1690*; quelques autres écrits, réunis en 2 vol. in-fol., Sens, 1752, et un *Catéchisme* à l'usage de son diocèse. (T.)

Toujours l'amour-propre nous flatte;
Et le vieux charlatan a cru
Qu'il passerait pour Mithridate
A force d'en avoir vendu.

La place vacante à l'Académie par la mort de ce prélat vient d'être remplie par M. de Buffon, intendant du Jardin du roi, de l'Académie des sciences, auteur de l'*Histoire naturelle*, homme dont l'acquisition ne peut que faire honneur à l'Académie, comme son génie en fait depuis longtemps à la nation. M. de Buffon est allé faire un tour en Bourgogne, d'où il reviendra dans peu avec son discours de réception. Il sera reçu deux ou trois jours avant la fête de saint Louis. Cette place était d'abord destinée, et par l'Académie et par le cri public, à M. Piron, auteur de *Gustave* et de quelques autres pièces, et surtout de *la Métromanie*, qui est un chef-d'œuvre dans son genre, et le seul que nous ayons peut-être depuis la mort du sublime Molière. Deux jours avant celui qui était fixé pour l'élection de M. Piron, le roi fit mander M. le président de Montesquieu, que le sort avait fait directeur de l'Académie pour cet acte, et lui déclara qu'ayant appris que l'Académie avait jeté les yeux sur M. Piron, et sachant que M. Piron était l'auteur de plusieurs écrits licencieux, il souhaitait que l'Académie choisît un autre sujet pour remplir la place vacante. Sa Majesté déclara en même temps qu'elle ne voulait point de sujet de l'ordre des avocats. On dit que ce sont les dévots qui ont rendu ce service à Piron, et M. l'ancien évêque de Mirepoix[1] à leur tête. Piron dit que c'est un coup de crosse qu'il a reçu de sa part, et que ce prélat s'était reconnu dans le mot de *flasque*, qui se trouve dans le quatrième vers de la fameuse ode[2], dont on s'est servi dans cette occasion pour donner l'exclusion à un homme dont les talents auraient honoré l'Académie. M. de Montesquieu ayant déclaré à l'Académie la volonté du roi, M. le maréchal de Richelieu proposa de différer l'élection de dix jours, pour avoir le temps de chercher un autre sujet digne de remplir cette place. Cet avis fut suivi à la pluralité des voix, quoique M. l'abbé d'Olivet prétendît que cette manière était *insolite* et *indécente*.

1. Boyer.
2. *A Priape*.

Lorsque le jour de l'élection fut arrêté, M. de Richelieu demanda à haute voix si, dans les règlements de l'Académie, il n'y avait point de peines prononcées contre ceux qui employaient des termes *insolites* et *indécents*, et par conséquent offensants, pour dire leur avis. M. Duclos dit : « *Corrigé et pardonné*; voilà la loi. » On recueillit les voix, et il fut conclu unanimement que l'abbé d'Olivet n'avait pas connu la force des termes qu'il avait employés pour dire son avis. C'était là la petite pièce qui termina la séance, et, dix jours après, M. de Buffon fut élu, à la pluralité des suffrages. M. de Bougainville, secrétaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui a fait une traduction de *l'Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac, que personne n'a lue, et un *Parallèle d'Alexandre et de Thamas-Kouli-Khan*, que personne n'a pu lire, a osé briguer cette place en concurrence avec M. Piron, M. Buffon, M. d'Alembert, et plusieurs autres hommes d'un mérite supérieur. Le public attribue presque généralement l'exclusion de Piron aux manœuvres de ce jeune homme, qui affiche la dévotion et qui a la réputation d'être fort tracassier. Comme on faisait valoir sa mauvaise santé comme une raison de le mettre de l'Académie, parce qu'il n'en jouirait pas longtemps, M. Duclos dit plaisamment à ce sujet que *l'Académie n'était pas une extrême-onction*[1].

15 juillet 1753.

Les Comédiens français, en conséquence du parti que la nécessité les a obligés de prendre, ont donné, depuis deux ou trois mois, des ballets à la suite de plusieurs petites pièces qu'ils ont remises. Nous avons revu avec plaisir *les Trois Cousines* et *le Moulin de Javelle*, petites pièces qui ont cette gaieté si singulière qu'on ne trouve plus dans les pièces de théâtre d'aujourd'hui, et qui s'est perdue avec Dancourt, de même que ces saillies et cette vivacité qui caractérisent son dialogue, et qui le rendent si original et si supérieur aux autres. On a aussi

1. Bougainville fut reçu au mois de mai suivant. Voir ci-après la lettre du 1er juin 1754.

Laujon, qui entra à l'Académie à l'âge de quatre-vingts ans, demandait, en sollicitant cette faveur, qu'on le *laissât passer par l'Académie*. Ce joli mot rappelle celui de Duclos. (T.)

remis successivement *le Port de mer*, farce de Boindin, où il y a deux ou trois scènes très-plaisantes, et *le Triple Mariage*, petite comédie, longue et froide, de M. Destouches. Ces pièces sont précédées d'une tragédie, et terminées par des ballets et par des pantomimes à peu près conformes au sujet, et exécutés par Cosimo, Maranesi et Mlle Bugiani, danseurs italiens qui ont de l'expression et une force surprenante dans les jarrets, mais qui n'approchent pas des grâces, de la précision et de la justesse de nos danseurs, et surtout de nos Lany. C'est en faveur de ces ballets que le public semble souffrir encore qu'on lui représente les chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine et Molière; et c'est pour l'empêcher d'abandonner entièrement le spectacle de la nation, que les Comédiens français ont été forcés d'avoir recours à un expédient si humiliant pour notre goût. Il n'y a peut-être rien qui nous doive plus effrayer que la décadence du théâtre de la Comédie-Française. Depuis Molière, nous n'avons pas eu un seul comique qui ait approché de ce génie sublime. M. de Crébillon et M. de Voltaire, qui ont soutenu le théâtre après la mort de Corneille et Racine, sont sans successeurs. Les bons acteurs sont ou retirés ou sur le retour, et tout prêts à quitter un théâtre où le talent est si peu encouragé. Il ne reste plus, ce semble, qu'un pas à faire vers la barbarie, à un peuple qui déserte ce spectacle pour courir en foule aux farces plates et indécentes des histrions italiens et de l'opéra-comique. Je ne sais si les sauts et les gargouillades de Mlle Bugiani et de M. Maranesi pourront nous engager à venir voir jouer *Cinna* et *le Misanthrope*. Depuis quinze jours, on donne sur ce théâtre avec succès une petite pièce, en un acte et en prose, de M. de Saint-Foix, auteur de *l'Oracle* et de quelques autres pièces, où les mêmes phrases sont retournées et entortillées de différente manière; je ne dis pas les mêmes idées, car nos faiseurs de pièces sont loin d'en avoir. M. de Saint-Foix a appelé sa nouvelle pièce *les Hommes*, comédie-ballet[1]. Comme cette pièce n'a proprement ni sujet ni action, et qu'elle ne fait qu'amener les ballets, on l'a appelée plaisamment *manche à ballet*, comme on dirait « manche à balai ». Le théâtre s'ouvre, et vous voyez dans le fond plusieurs figures ou statues de

1. Représentée pour la première fois le 27 juin.

différents caractères. Prométhée et Mercure arrivent sur la scène. Le premier, le feu céleste dans sa main, va animer ces statues et créer des hommes pour désennuyer les dieux, qui ne savent trop que devenir. Mercure lui prédit qu'il se repentira bien vite d'avoir donné la vie à des êtres dont il prévoit les vices et les malheurs. Cette contestation fait le sujet de la première scène, au bout de laquelle Prométhée anime deux hommes qui forment un pas pour exprimer leur étonnement, pour faire connaissance ensemble, et pour devenir enfin amis. Les voilà unis; et comme ils dansent l'un tout aussi mal que l'autre, la jalousie et la discorde n'ont point de pouvoir sur eux; mais Prométhée anime une femme; ils la voient, ils l'aiment, ils la désirent : la jalousie, la haine, la vengeance s'emparent de leur âme. Les voilà ennemis mortels. Ils vont se massacrer et s'immoler réciproquement à leur fureur barbare. C'est le sujet du ballet. Mercure se moque de Prométhée d'avoir créé des êtres si estimables; ce qui n'empêche pas celui-ci d'animer d'autres statues qu'on consacre à Thémis, à Plutus, etc., suivant qu'ils sont magistrats, financiers, etc.; car nos petits faiseurs de pièces ne manquent jamais l'occasion de faire de ces allusions fines sur les différents états des habitants de Paris, et ils sont très-persuadés que les dieux n'ont pu s'occuper de la création de l'univers sans songer de préférence à nos petits-maîtres, à nos financiers et à nos robins. Prométhée finit par animer un être travesti: c'est la Folie, qui, sachant son dessein, avait quitté l'assemblée des dieux et était descendue du ciel pour s'en faire un jeu et pour se divertir. Elle est en homme, en habit romain et masquée, et embarrasse longtemps Prométhée, qui la méconnaît, par ses réponses et par ses questions, qui seraient froides et peut-être insipides si elles n'étaient animées par le jeu de cette actrice inimitable (Mlle Dangeville), qui prête ses grâces et ses agréments à tout ce qu'elle dit. « Je te trouve bien insolent, lui dit à la fin Prométhée. — Je suis, répond la Folie, comme tu m'as faite. » C'est à peu près le meilleur trait de la pièce. Elle ôte enfin son masque et se fait connaître, et Prométhée lui abandonne le soin d'animer les hommes et de peupler la terre. Cette création fournit le dernier ballet, où vous voyez quatre petits génies : celui de la guerre, celui de la robe, celui de l'Église et celui de la finance,

occupés à ranger les hommes dans les différentes classes qui forment les danses.

Mlle Hus, jeune actrice de seize ans, d'une figure charmante, qui vient d'être reçue à la Comédie-Française, a dansé dans cette pièce avec un applaudissement universel. Il est bien dommage qu'aux agréments de la figure il ne soit pas joint un talent bien décidé dans cette jeune fille ; mais ceux qui ont la connaissance et l'expérience du théâtre ne lui trouvent point de talent, après l'avoir vue jouer les différents rôles tragiques et comiques dont elle s'est chargée jusqu'à présent. Outre ce défaut de talent, Mlle Hus en a contracté de considérables par les leçons de Mlle Clairon, qu'elle a choisie pour modèle. Cette dernière actrice semble précisément faite pour perdre une seconde fois le goût de la véritable déclamation, rétabli par Baron et par Mlle Lecouvreur. L'affectation et la monotonie de sa déclamation et de son jeu ne sont remarquées que par les connaisseurs. La force de ses poumons, une articulation très-heureuse, et la véhémence et l'emportement qu'elle met souvent dans les scènes les plus tranquilles, ne manquent pas d'éblouir les sots, qui ont toujours leurs larges mains toutes prêtes pour applaudir la charge et le jeu outré, qui sont si incompatibles avec le vrai talent, le vrai sublime; la finesse et le talent d'apercevoir et de rendre les nuances les plus délicates d'un rôle sont ordinairement des choses perdues pour le plus grand nombre des spectateurs. Ceux qui savent les apprécier ont vu avec chagrin jouer les rôles de Phèdre, de Cléopâtre dans *Rodogune*, et plusieurs autres de cette importance, par Mlle Clairon. L'actrice par excellence, Mlle Dumesnil, si sublime, si surprenante dans la tragédie, a eu la permission d'aller passer trois mois en province.

AOUT

1er août 1753.

Nous ne voyons depuis quelque temps que des ouvrages traduits de l'anglais; cette mode, qui dure déjà plus longtemps que les modes n'ont coutume de durer en ce pays-ci, ne semble pas vouloir passer encore; et comme tous ceux qui ne seront jamais traduits se mettent à traduire les autres, et que, d'un autre côté, les bons ouvrages sont rares et en petit nombre chez tous les peuples, il en résulte l'inconvénient qu'on traduit beaucoup de mauvais ouvrages et fort peu de bons. *Le Négociant anglais*, ou traduction libre du livre intitulé *The British Merchant*[1], est du nombre des derniers et paraît d'une utilité d'autant plus grande pour les Français, qu'ils n'ont presque rien dans ce genre, et qu'il est de leur intérêt plus que d'aucun autre peuple de l'Europe de cultiver le commerce et d'étudier avec soin tout ce qui peut y avoir du rapport. M. l'abbé Yart, de l'Académie royale des belles-lettres de Rouen, curé d'un village en Normandie, homme de mérite, nous a donné quatre volumes de traductions des meilleurs poëtes anglais, sous le titre de *Idée de la poésie anglaise*[2]. Ce recueil contient, comme tous les recueils du monde, quelques bons morceaux, plusieurs médiocres, et beaucoup de mauvais. Il vient de paraître des *Lettres historiques et philosophiques* du comte Orrery[3], sur la vie et les ouvrages du docteur Swift. C'est un père qui écrit à son fils, et qui, n'espérant pas de pouvoir détourner son fils de la lecture de ce fameux satirique irlandais, qu'il croyait très-dangereuse, tâche, dans ces lettres, de la lui rendre la moins nuisible qu'il peut par ses instructions et par ses réflexions sur la vie et les actions de Swift. C'est dans cet esprit que ces

1. L'ouvrage original est de Charles King; la traduction (Paris, 1753, 2 vol. in-12) est de Forbonnais. (T.)

2. L'abbé Yart porta jusqu'à huit le nombre de volumes de ce recueil; le dernier est de 1756. Yart, né en 1710, mort en 1791, auteur d'un assez grand nombre d'opuscules, fit aussi quelques jolies fables et d'assez bonnes épigrammes. (T.)

3. Ces lettres ont été traduites en français par François Lacombe, d'Avignon. (B.

lettres sont écrites, c'est-à-dire pour servir de contre-poison au venin que l'auteur suppose être répandu dans les ouvrages du doyen de Dublin. Passons au peuple de traducteurs tous ces présents qu'ils nous ont faits sans notre agrément; mais ce que nous ne saurions leur passer, c'est la traduction de *William Pickle*[1], qui a dans sa patrie la réputation d'être le plus mauvais roman d'Angleterre; réputation méritée, et qu'il a parfaitement soutenue en France. On dit que la traduction est de M. Toussaint, auteur du fameux ouvrage des *Mœurs*, qui semble devoir sa grande célébrité au bonheur d'avoir été brûlé et lacéré. M. Toussaint, qui nous avait donné dans ses *Mœurs* un recueil de lieux communs qu'on trouve partout, s'est occupé depuis à traduire quelques ouvrages qui ne devaient pas sortir des ténèbres dont ils avaient été entourés dès leur naissance : telle est la traduction d'un mauvais roman d'une chienne, qu'il nous donna il y a environ deux ans[2], et tel est surtout ce *William Pickle* que personne n'a pu achever.

Les Anglais ont une espèce de roman domestique qui est tout à fait inconnue aux Français. Je parle des romans d'un excellent auteur qu'ils ont aujourd'hui dans ce genre : c'est M. Fielding, qui vient de donner un nouveau roman en anglais, sous le titre d'*Amélie*. Cet écrivain, qui méritera sans doute une place distinguée parmi les auteurs qui ont illustré l'Angleterre, est très-original, grand peintre, toujours vrai, et quelquefois aussi sublime que Molière. Son *Tom Jones, ou l'Enfant trouvé, Charlotte Summers, ou l'Orpheline*, et surtout son *Joseph Andrews* et le *Ministre Abraham Adams*, sont des ouvrages excellents dans leur genre, pleins de traits et de génie. Il paraît d'abord étonnant que les Français, qui ont beaucoup de bons romans dans leur langue, n'en aient point qui peignent leurs mœurs domestiques; mais quand on réfléchit un peu, on trouve que s'ils n'ont point de tableaux dans ce genre, ce n'est pas faute de peintre, c'est faute d'originaux. Quand on peint nos petits-maîtres et nos petites-maîtresses, on a à peu près épuisé la matière, et mis tout le national qu'il est possible de mettre dans

1. L'*Histoire de William Pickle* est du célèbre historien anglais Tobie Smolett. (B.)

2. Il veut sans doute parler de la *Vie du Petit Pompée*, traduite de l'anglais (de François Coventry) par Toussaint, 1752, 2 vol. in-12. (B.)

un roman français. Tels sont les ouvrages de M. Crébillon fils, qu'on pourrait proprement appeler les romans domestiques de la nation. Les romans du genre de ceux de M. l'abbé Prévost sont d'une classe différente; je les comparerais volontiers à la tragédie : elle est à peu près chez tous les peuples la même, parce que les grandes passions tiennent immédiatement à l'humanité et ont partout les mêmes ressorts. Mais la comédie et les romans domestiques doivent nécessairement être différents chez les différents peuples, parce qu'ils tiennent aux mœurs et au caractère particulier des peuples, qui ne se ressemblent nullement. Il serait donc peut-être vrai de dire que les Français n'ont point de romans domestiques, et qu'ils n'ont point de comédies depuis Molière, parce qu'ils n'ont point de mœurs; et, en allant plus loin, qu'ils n'ont point de mœurs, parce qu'il n'y a que les peuples libres qui en aient. Cette petite contrée qu'on appelle la Grèce, combien ne contenait-elle pas de peuples de différents caractères? Qu'y a-t-il de plus différent qu'un Athénien, qu'un Spartiate, qu'un Thébain, qu'un Macédonien? Tous ces peuples habitaient cependant le même climat; mais la liberté et leurs lois, dont elle était la base, non-seulement les distinguaient entre eux, mais faisaient encore ressortir le caractère de chaque particulier. On ne connaissait pas la contrainte dans les sociétés, on osait être soi, et on ne s'efforçait point de ressembler aux autres et d'être comme tout le monde, suivant la loi de la bienséance que nous avons établie. C'est cette loi et la dissipation devenue générale qui sont cause que nous n'avons plus de mœurs ni de caractère parmi nous. Qu'on entre dans un cercle de quinze personnes, qu'on y reste trois heures de suite, à peine pourra-t-on distinguer le sot d'avec l'homme d'esprit. Tout le monde a à peu près les mêmes propos, parle le même jargon; tout le monde se ressemble, c'est-à-dire que nous ne ressemblons proprement à rien : voilà pourquoi nous n'aurons jamais de romans domestiques. Ajoutez que tous les états sont confondus dans la société; que le seigneur, le magistrat, le financier, l'homme de lettres, l'artiste, sont traités de la même manière; qu'il ne reste donc proprement d'état dans un pays comme celui-ci que l'état d'homme du monde, et par conséquent d'autre ridicule que celui de petit-maître. Les Anglais, au contraire, ont conservé avec leur liberté

le privilége d'être, chacun en particulier, tel que la nature l'a formé, de ne point cacher ses opinions, ni les préjugés et les manières de la profession qu'il exerce : voilà pourquoi leurs romans domestiques sont si agréables, même pour les étrangers qui n'ont jamais été à portée de connaître les mœurs anglaises : car, surtout quand un portrait est bien fait, on sent son mérite, sa vérité et sa ressemblance, même sans en connaître l'original. Un petit roman qui vient de paraître m'a fourni ces réflexions : il est intitulé *le Voyage de Mantes, ou les Vacances de* 17...[1], orné de figures en taille-douce. Le héros de ce roman est un jeune provincial, destiné par son père pour la robe. Pour cet effet, son père le met chez un procureur de Paris pour apprendre la pratique; le procureur a une femme, des filles, des clercs. Les vacances arrivent, le procureur va les passer à Mantes avec toute sa famille et le jeune homme de province. Il arrive à ce dernier des aventures amoureuses qui font le sujet de ce roman. Voilà donc un roman domestique que personne cependant ne saurait lire; c'est qu'indépendamment du défaut de talent dans l'auteur, les personnages du roman sont tous des gens qui n'ont point d'existence dans la société, et dont les aventures, par conséquent, ne sauraient nous attacher. Le quartier de la Halle et de la place Maubert a sans doute ses mœurs, et très-marquées même; mais ce ne sont pas les mœurs de la nation : elles ne méritent donc pas d'être peintes. On est excédé, par exemple, de cette querelle de la lingère et du fiacre, dans la *Marianne* de M. de Marivaux ; rien n'est mieux rendu d'après nature, et d'un goût plus détestable que le tableau que je cite.

— Il y a à la porte des Tuileries qu'on appelle la porte des Feuillants un aveugle-né qui habite un tonneau, où il s'occupe à faire des colifichets et à s'entretenir souvent avec les passants. M. Piron, entre autres, a eu de longues conversations avec lui. L'aveugle, qui l'assurait souvent qu'il connaissait très-bien son mérite et son talent pour la poésie, l'a engagé à faire pour lui des vers, qui sont depuis quelques jours exposés

1. L'auteur de cet ouvrage est un comédien nommé Gimat de Bonneval. (B.) Le titre a été dessiné et gravé par Moreau (qu'il ne faut pas confondre avec l'aîné des deux frères de ce nom), et le texte est accompagné de quatre figures à l'eau-forte non signées.

au tonneau de l'aveugle; ils me paraissent d'une grande naïveté et simplicité. Les voici :

Chrétiens, au nom du Tout-Puissant,
Faites-moi l'aumône en passant;
L'aveugle qui vous la demande
Ignorera qui la fera;
Mais Dieu, qui voit tout, le verra :
Je le prierai qu'il vous la rende.

15 août 1753.

Il est souvent malheureux de porter des noms célèbres. Un recueil qui vient de paraître, sous le titre de *Poésies variées de M. de Coulanges*[1], divisées en quatre livres, nous a rappelé d'abord M. de Coulanges, si connu dans le siècle passé par les grâces et l'agrément de son esprit, par des poésies légères et badines, et par une galanterie facile et aimable. On croit ouvrir le recueil d'un homme dont la charmante marquise de Sévigné fait si souvent mention dans ses lettres, et l'on n'y trouve que des vers insipides et vides d'idées d'un homme obscur, que son recueil ne rendra probablement pas plus illustre. L'auteur aurait donc été dans le cas de changer sagement de nom avant que de faire imprimer ses vers. On n'exige rien d'un nom inconnu; on se dispense seulement de lire son ouvrage quand il n'est pas bon. Le principal défaut des vers de M. de Coulanges le moderne est d'être plats et prosaïques; ce qui est, surtout dans ces poésies badines, une chose insupportable.

— On entend souvent dire : le siècle est prosaïque; on ne veut plus de vers, on ne les lit plus. Cette plainte est d'autant plus mal fondée qu'il n'y a point d'homme du monde aujourd'hui qui ne fasse des vers pour s'amuser, pour chanter sa maîtresse et ses amis : le goût de la poésie est donc général; et, quoique la prudence exige de la plupart de ces auteurs de ne montrer leurs productions qu'à ceux dont l'indulgence ne leur est point suspecte, et de les épargner au public, il n'en est

1. M. de Coulanges le moderne était un médecin de Montpellier. Son recueil de poésies est entièrement oublié aujourd'hui. Le libraire Cailleau, craignant de ne pas en avoir le débit, jugea prudent de réimprimer en même temps les chansons de M. de Coulanges, contemporain de Mme de Sévigné. Mais comme les chansonniers du XVIIIe siècle valaient mieux que ceux du XVIIe, l'ancien et le nouveau Coulanges n'eurent qu'un très-médiocre débit. (B.)

pas moins sûr qu'on est avide de vers, et que *la Henriade*, si elle paraissait aujourd'hui, ne manquerait pas de lecteurs. Il est vrai qu'on devient plus difficile à mesure que le goût fait des progrès chez un peuple; mais il était peut-être plus difficile du temps de Malherbe de faire une bonne strophe qu'il ne l'est du temps de Voltaire de faire une tragédie médiocre. Nous avons à Paris trois ou quatre poëtes de société qui ont une grande réputation, sans avoir jamais rien imprimé : il est vrai que les succès de société, quelque brillants qu'ils soient, ne sont souvent que passagers, et ne sauraient assurer l'auteur que le public y apposera son sceau. On est toujours indulgent pour un auteur de société. Le temps qu'on passe dans le monde est un temps quasi perdu, destiné à la fainéantise ou au délassement : on sait gré à un auteur d'y contribuer par ses vers, sans compter que, dérobés à mes yeux, le charme du débit les fait passer toujours trop rapidement pour être examinés de trop près. Mais un auteur qui a la hardisse de me suivre dans mon cabinet où je veux m'occuper, où je ne veux pas être amusé, doit s'attendre à toute la sévérité d'un juge qui n'a point de temps à perdre.

M. Bernard est connu dans la société par son *Art d'aimer* et par un poëme intitulé *Phrosine et Mélidore*. L'opinion la plus commune qu'on a de cet auteur est qu'il ne soutiendrait pas le grand jour de l'impression. M. l'abbé de Bernis, aujourd'hui ambassadeur du roi à Venise, jouit depuis longtemps d'une grande réputation, à laquelle les grâces et les agréments de son esprit et de sa personne peuvent avoir beaucoup contribué. On a imprimé plusieurs morceaux de ce poëte, et, peu de temps après son départ pour Venise, un recueil de vers et de prose à son insu sans doute : ce recueil, et son poëme, appelé *les Quatre Parties du jour*, n'ont eu aucun succès à l'impression; on lui reproche surtout le défaut d'idées, défaut dont il est impossible de se corriger. Il a un autre poëme considérable, appelé *les Quatre Saisons*, qui a la plus grande réputation. M. Helvétius, ci-devant fermier général, et qui est connu dans la société par des qualités plus estimables que celles de poëte, a un poëme sur *le Bonheur* qui a beaucoup de réputation. M. Desmahis, auteur de *l'Impertinent*, petite comédie en vers, a fait beaucoup de pièces fugitives très-jolies, et qui n'ont rien perdu à être im-

primées. M. de Saint-Lambert est celui de tous ces poëtes qui est actuellement le plus à la mode, et qui jouit de la plus grande réputation. Comme il sera imprimé dans la suite, il faudra attendre pour porter de son talent un jugement exact et équitable ; il a fait *les Quatre Parties du jour, les Quatre Saisons;* il travaille à un grand poëme sur le *Génie.* Il est remarquable que ce poëte n'a pas besoin du secours de la fable, de la mythologie, des divinités de l'antiquité, pour faire des vers; la nature seule et l'homme sont les objets de son pinceau.

INSCRIPTION POUR LA NOUVELLE TOILE QU'ON SUPPOSE QU'ON DOIT FAIRE AU THÉATRE DE L'OPÉRA.

Hic Marsyas Apollinem.

Cette inscription est de M. Diderot. On l'a mise depuis en ces vers :

O Pergolèse inimitable,
Quand notre orchestre impitoyable
T'immole sous son violon,
Je crois qu'au rebours de la fable
Marsyas écorche Appollon.

— La Comédie-Française vient d'essuyer un orage dont le public, quoique naturellement plus occupé et plus jaloux de ses spectacles que de ses lois et de sa liberté, a été spectateur tranquille, comme des troubles du Parlement. M. le prévôt des marchands, qui se trouve à la tête de l'Opéra depuis que la ville en a la direction, a jugé à propos d'intenter un procès à cette Comédie sur ce qu'elle donnait des ballets contre le privilége exclusif dont jouit l'Opéra d'avoir à lui seul des musiciens et des danseurs. Ce procès, porté au conseil du roi, y a été jugé, et les Comédiens français ont été condamnés à renvoyer leurs danseurs et à retrancher leurs ballets. Ils avaient beau représenter que la Comédie-Italienne avait actuellement près de quarante danseurs à ses gages; que l'Opéra avait communiqué son privilége à l'Opéra-Comique, en se faisant payer une certaine somme, accommodement qu'il n'avait eu aucun droit de faire, l'arrêt du conseil du roi fut porté à la Comédie-Française,

il y a huit jours, au moment qu'on devait lever la toile pour représenter *le Duc de Foix*, tragédie de M. de Voltaire, et l'ordre y était joint de renvoyer leurs danseurs sur-le-champ. Ces comédiens, surpris d'un ordre si rigoureux et si précis, prirent le parti de rendre l'argent à l'assemblée peu nombreuse qui se trouvait là, et de fermer leur théâtre. On a dit plaisamment, à ce sujet, que la Comédie-Italienne, ayant le privilége exclusif de jouer des parodies, allait se plaindre de la Comédie-Française d'avoir joué la parodie du Parlement. Mlle Gaussin était cependant allée à Compiègne se jeter aux pieds du roi, à la tête d'une députation de la Comédie que Sa Majesté reçut avec bonté. Les affaires se sont accommodées depuis par l'entremise de Mme de Pompadour [1]. Le prévôt des marchands s'est désisté des droits que lui donnait l'arrêt du conseil. La Comédie-Française continue à danser, et le prévôt des marchands, en faveur de sa générosité, a été continué encore pour deux ans dans sa charge, faveur qu'on lui fait pour la quatrième ou cinquième fois, et qui est sans exemple. Mais ce magistrat semble être fait pour des bonheurs ou des malheurs uniques qui n'arrivent qu'à lui. Il avait fait commencer à creuser à l'endroit où l'on doit ériger une statue équestre du roi, vis-à-vis le pont tournant des Tuileries. Après quinze jours ou trois semaines d'un travail très-vif et très-avancé, il se trouve qu'on s'est trompé d'alignement, et que la statue, au lieu d'être vis-à-vis le pont, se trouverait entièrement à côté. Quoique M. le prévôt des marchands eût opiné qu'on n'avait qu'à reculer le trou, on a été obligé de discontinuer le travail, et l'on sera probablement contraint de combler la fosse, contre l'avis du magistrat, pour en creuser une autre.

1. On lit dans l'*Histoire du Théâtre-Français* de de Mouhy, t. III, p. 41 : « Le 7 août 1753, un ordre supérieur ayant supprimé les ballets de la Comédie, les comédiens fermèrent leur théâtre et députèrent à la cour les demoiselles Gaussin, Drouin, L'Avoy, et les sieurs Dubreuil et Le Kain, pour obtenir de Sa Majesté la permission de les continuer, sans quoi leur spectacle en souffrirait beaucoup; le roi, ayant égard à leurs humbles représentations, leur permit de les reprendre, ce qui eut lieu le 18 du même mois, après les représentations du *Cid* et du *Florentin*. » (T.)

SEPTEMBRE

1er septembre 1753.

La fête de saint Louis fut célébrée par l'Académie française de la manière accoutumée. L'Académie, s'étant assemblée à neuf heures du matin, assista à la messe, et au panégyrique du saint dans la chapelle du Louvre. Pendant la messe, le célèbre Caffarelli, que le roi a fait venir de Naples pour amuser Mme la Dauphine pendant sa grossesse, chanta un motet de Buranello. Il serait difficile de donner une idée juste du degré de perfection auquel ce chanteur a porté son art. Le charme et l'amour qui peuvent remplir l'idée d'une voix angélique et qui font le caractère de la sienne, joints à la plus grande exécution, à une facilité et à une précision surprenantes, répandent sur les sens et sur le cœur un enchantement dont les êtres les moins sensibles à la musique auraient de la peine à se garantir. Aussi peut-on dire qu'il n'y a jamais eu de messe moins entendue que celle-là, quoiqu'il régnât le plus profond silence dans la chapelle. Tout le coin de la reine était rangé à la droite de la tribune du chanteur, et l'on a remarqué que M. Caffarelli était entièrement tourné de leur côté, fixant tantôt Mlle Fel, notre première chanteuse, qui s'y trouvait, et qui est le seul talent en ce pays-ci dont Caffarelli fasse véritablement cas, tantôt ceux qu'on appelle les notables de ce coin, si fameux depuis un an, dans la dispute qui s'est élevée sur la musique française et la musique italienne. On a désigné sous ce nom une assemblée de gens de lettres, de beaux esprits et de plusieurs artistes, parmi lesquels se trouvent les hommes les plus célèbres de la nation, qui ont coutume depuis longtemps de s'assembler à l'Opéra sous la loge de la reine, et qui ont pris parti pour la musique italienne. Caffarelli, qui est au fait de cette dispute, a fait lui-même en italien un songe dans lequel il feint d'être mené à l'Opéra de Paris par le petit prophète de Boehmischbroda. Ce songe, dont j'ai vu quelques morceaux en manuscrit, est en forme de dialogue entre lui et le petit prophète. Quand l'orchestre commence à jouer l'ouverture, Caffarelli imagine qu'on va dire le *Miserere*

en plain-chant. Le petit prophète lui dit que c'est une ouverture française. Caffarelli lui démontre, par tous les principes de l'art et du goût, que cela ne peut pas être une ouverture; il maudit son guide de l'avoir mené à un enterrement. C'est ainsi que se passe cette scène jusqu'au moment où la toile tombe. Le dialogue ne manque pas de plaisanterie; il est écrit avec esprit et avec beaucoup de vivacité, et rempli de recherches qui prouvent combien l'auteur a fait d'études profondes de son art.

Le même jour à trois heures après midi, l'Académie française tint son assemblée publique. Après la lecture d'une mauvaise pièce en vers, qui avait remporté le prix de poésie [1], M. de Buffon fit son discours d'entrée, auquel M. de Moncrif répondit comme directeur. M. de Buffon ne s'est point borné à nous rappeler que le chancelier Séguier était un très-grand homme, que les rois Louis XIV et Louis XV étaient de très-grands hommes aussi, que M. l'archevêque de Sens était aussi un grand homme, et qu'enfin tous les Quarante étaient de grands hommes; cet homme célèbre, dédaignant les éloges fades et pesants qui font ordinairement le sujet de ces sortes de discours, a jugé à propos de traiter une matière digne de sa plume et digne de l'Académie. Ce sont des idées sur le style; et l'on a dit, à ce sujet, que l'Académie avait pris un maître à écrire. On pourrait ajouter, après avoir lu la réponse de M. de Moncrif, qu'elle a bien fait, et qu'elle en avait besoin. Le discours de M. de Buffon, qui vient d'être imprimé, fut interrompu à l'assemblée de l'Académie trois ou quatre fois par les applaudissements du public. Celui de M. de Moncrif donna au public le temps de reprendre une assiette plus tranquille. M. de Moncrif a trouvé le secret de désobliger également M. de Buffon, M. de Montesquieu et le public, en s'étendant avec emphase sur le zèle de la Sorbonne dans un temps où ce corps, par ses procédés avec M. de Buffon, avec M. le président de Montesquieu et surtout avec M. l'abbé de Prades, s'est exposé lui-même au mépris et à la risée de tous les honnêtes gens. M. de Moncrif commença le panégyrique

1. Cette pièce, qui méritait en effet beaucoup plus l'épithète de *mauvaise* que le prix de l'Académie, était le début de Le Mierre, et se trouve p. 267-70, t. III de ses *OEuvres* (3 vol., Paris, 1810). Le sujet est *la Tendresse de Louis XIV pour ses enfants*. Que faire aussi sur un pareil thème? (T.)

de M. l'archevêque de Sens par un éloge singulier. Il dit que cet illustre prélat depuis quelques années éprouvait un affaiblissement sensible dans sa santé. S'il l'avait conduit à la mort tout de suite sans s'arrêter en chemin et sans parler d'un mauvais ouvrage que l'archevêque de Sens préparait contre *l'Esprit des lois*, il aurait sans doute fait cet éloge au gré du public. Mais oublions M. de Moncrif et ses héros pour parler avec soin du discours de M. de Buffon, qui, en traitant du style, en a donné en même temps le modèle. Ce discours ne mérite pas seulement l'attention de ceux qui sont dans le cas d'écrire et qui doivent, par conséquent, étudier avec soin cet art et ses principes : il sera encore fort utile à ceux qui, se faisant de la lecture un amusement aussi agréable que satisfaisant, doivent se mettre en état de juger les écrivains avec goût et avec justesse, pour mettre dans leur lecture l'ordre et le choix qui sont devenus si indispensables depuis que nous sommes inondés de tant de mauvaises brochures et de tant d'ouvrages médiocres.

« Le style, dit M. de Buffon, n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans les pensées; si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient fort, nerveux et concis; si on les laisse se succéder lentement et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et traînant..... »

« Bien écrire, c'est tout à la fois bien penser, bien sentir et bien rendre, c'est avoir en même temps de l'esprit, de l'âme et du goût : le style suppose la réunion et l'exercice de toutes les facultés intellectuelles; les idées seules forment le fond du style, l'harmonie des paroles n'en est que l'accessoire, et ne dépend que de la sensibilité des organes. Il suffit d'avoir un peu d'oreille pour éviter les dissonances des mots, et de l'avoir exercée, perfectionnée par la lecture des poëtes et des orateurs, pour que mécaniquement on soit porté à l'imitation de la cadence poétique et des tours oratoires. Or, jamais l'imitation n'a rien créé; aussi cette harmonie des mots ne fait ni le fond ni le ton du style, et se trouve souvent dans des écrits vides d'idées. »

Or, cette remarque de M. de Buffon étant très-juste, vous voyez combien l'éducation de nos enfants dans les colléges est ridicule, et combien il est non-seulement inutile, mais très-

nuisible, de les obliger à écrire lorsqu'ils ont la tête tout à fait vide, et qu'on devrait tout au contraire employer un temps aussi précieux et aussi estimable que celui de la jeunesse à développer en eux les facultés de l'esprit et la force de la raison, par des entretiens et des raisonnements fréquents.

M. de Buffon distingue très-bien le don de la parole d'avec le talent d'écrire. Celui-là est de tous les siècles, celui-ci n'appartient qu'aux siècles éclairés, et suppose l'exercice du génie et la culture de l'esprit. Il remarque très-bien que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très-bien, écrivent mal.

Il faut que le style soit un, et fasse un tout : car tout sujet est un ; quelque vaste qu'il soit, il peut être renfermé dans un seul discours. « Pourquoi, dit M. de Buffon, les ouvrages de la nature sont-ils si parfaits? C'est que chaque ouvrage est un tout, et qu'elle travaille sur un plan éternel, dont elle ne s'écarte jamais : elle prépare en silence les germes de ses productions; elle ébauche par un acte unique la forme primitive de tout être vivant; elle la développe, elle la perfectionne par un mouvement continu et dans un temps prescrit. L'ouvrage étonne ; mais c'est l'empreinte divine dont il porte les traits qui doit frapper. L'esprit humain ne peut rien créer, il ne produira qu'après avoir été fécondé par l'expérience et la méditation ; ses connaissances sont les germes de ses productions; mais s'il imite la nature dans sa marche et dans son travail, s'il s'élève par la contemplation aux vérités les plus sublimes, s'il les réunit, s'il les enchaîne, s'il en forme un système par la réflexion, il établira sur des fondements inébranlables des monuments immortels. »

M. de Buffon part de là pour indiquer les principaux écueils contre lesquels les écrivains vont briser ordinairement leur réputation. « C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet, qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé, et ne sait par où commencer à écrire : il aperçoit un grand nombre d'idées, et comme il ne les a ni comparées ni subordonnées, rien ne le détermine à préférer les unes aux autres ; il demeure donc dans la perplexité.... »

« Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de mettre partout des traits saillants; rien n'est plus contraire à la

lumière qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne vous éblouissent pendant quelques instants que pour vous laisser ensuite dans les ténèbres... »

« Rien n'est encore plus opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité : aussi, plus on mettra de cet esprit mince et brillant dans un écrit, moins il y aura de nerf, de lumière, de chaleur et de style, à moins que cet esprit ne soit lui-même le fond du sujet, et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie : alors l'art de dire de petites choses devient peut-être plus difficile que l'art d'en dire de grandes. »

Il faut croire que M. de Buffon a ajouté cette dernière réflexion pour la consolation de quelques-uns de ses nouveaux confrères qui ne peuvent prétendre qu'à la gloire des esprits minces et brillants. Mais sa réflexion n'est pas juste. L'art de dire de petites choses est toujours un art fort mince et fort petit, et il n'y a que le génie qui en dise de grandes : l'art n'y fait rien. J'aimerais mieux avoir dit une chose sublime dans ma vie, que d'avoir imprimé douze volumes de petites choses ; je parle de ces petites choses qui font à un homme la réputation fragile et passagère de bel esprit, dont les écrits meurent ordinairement encore avant elle : car il y a un sublime aussi dans la plaisanterie, et il n'appartient qu'au génie de le saisir. Molière a semé de ces traits sublimes jusque dans ses farces ; il y en a beaucoup aussi dans la farce de *l'Avocat Patelin ;* mais ce ne sont pas de ces pointes, de ces idées légères et déliées qui ressemblent à ces bulles d'eau qui amusent les enfants, et qui vous présentent différentes couleurs sans avoir de corps ; ce sont des traits de pinceau qui échappent à l'homme de génie, et alors le talent de Teniers devient aussi précieux que celui de Raphaël, parce que l'un et l'autre sont un don de la nature qu'aucun art ni aucune étude ne saurait donner.

M. de Buffon prétend que les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité ; il croit que la multitude des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des

lécouvertes, ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité; si es ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, et transportent et gagnent même à être mises en œuvre par des mains plus habiles.

Le quatrième volume de l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon a paru deux jours après sa réception à l'Académie française. Il contient un *Discours* admirable sur la nature des animaux, l'*Histoire du cheval, de l'âne* et *du bœuf*. Ce n'est qu'après une lecture soigneuse qu'on peut rendre compte d'un ouvrage aussi important et qui fait tant d'honneur à l'auteur, à sa nation et à son siècle. Vous trouverez à la tête deux lettres écrites à M. de Buffon par la Sorbonne. Outre les misères qui en sont l'objet, ces deux pièces sont très-remarquables par la barbarie de style qui y règne.

15 septembre 1753.

Le jour de saint Louis, l'Académie royale de peinture et de sculpture fit l'ouverture de son salon, dans lequel elle expose les différents ouvrages faits dans le cours de l'année[1]. Cet établissement, un des plus beaux qui aient été faits de nos jours, est aussi un de ceux qui font le plus d'honneur à notre siècle et à la France. Je crois qu'on peut dire, à la gloire de l'école française, sans prévention et sans exagérer, que tous les peintres réunis de l'Europe entière, sans en excepter l'Italie, ne feraient pas aujourd'hui le quart d'un salon que l'école française remplit par des morceaux de distinction sans peine. Ce salon, qui attire tout Paris, a cette année un succès aussi brillant que mérité, et exige de nous une attention particulière, par le grand nombre de beaux morceaux qui s'y trouvent, et qui font l'éloge de l'application et du génie de nos artistes. Nous profiterons de cette occasion pour parler du mérite des principaux peintres de l'école française, et pour donner une idée exacte de leur talent et de leur manière.

M. Restout, recteur de l'Académie, a exposé quelques

1. Une des eaux-fortes les plus délicates et les plus recherchées de Gabriel de Saint-Aubin représente l'escalier du Louvre le jour de l'ouverture de ce salon.

tableaux, dont les sujets sont tirés de l'Écriture sainte. Personne ne les a regardés. Ce peintre, qui met une espèce de vernis de brique sur tout ce qu'il fait, est si connu par son mauvais coloris et par le défaut d'ordonnance dans ses compositions qu'il y a longtemps qu'on ne le juge plus.

M. Carle Van Loo, qu'on peut regarder comme le premier peintre de l'Europe, surtout par la beauté de son coloris, a réuni tous les suffrages en faveur de plusieurs grands tableaux qu'il a exposés au salon. Sa *Sainte Clotilde,* reine de France, faisant sa prière auprès du tombeau de saint Martin, est regardée comme le premier morceau du salon. Le peintre a trouvé le secret de mettre sur un tableau cintré, de huit pieds et demi de haut sur cinq de large, une architecture gothique et une perspective admirable. On a trouvé la bouche de la sainte trop ouverte; elle a l'air d'attendre un doux ravissement. Pour moi, je voudrais seulement qu'on ôtât les têtes d'anges qui sont en haut, et que sainte Clotilde devrait voir toute seule, sans que nous autres profanes puissions y participer. On ne voit les choses qu'avec les yeux de la foi, et quoiqu'elles soient autorisées par la coutume en général, elles sont, ce me semble, de très-mauvais goût, et font toujours un mauvais effet. Un autre tableau de ce peintre représente *Saint Charles Borromée* prêt à porter le viatique aux malades de Milan; il est prosterné devant l'autel. Ce tableau est très-beau, la tête du saint surtout est admirable. Il a derrière lui deux enfants, avec des cierges allumés; ces enfants paraissent dans l'admiration du saint. Je crois que c'est un défaut; il fallait les peindre comme leur maître, dans la plus profonde vénération pour le Saint-Sacrement; le respect répandu par tout le tableau en aurait inspiré davantage aux spectateurs. On ne s'est pas trop arrêté à un autre tableau de M. Van Loo, représentant *la Vierge avec l'Enfant Jésus.* Les vierges de Raphaël gâtent terriblement celles des autres peintres. Mais ce qui a fixé tous les regards et des connaisseurs et des gens d'esprit, c'est un grand tableau en largeur, de seize pieds sur douze de haut, représentant la *Dispute de saint Augustin contre les donatistes.* Cette conférence se tint à Carthage, l'an 410, par ordre de l'empereur Honorius, en présence du comte Marcellin. On a admiré dans ce tableau une composition grande et hardie, une très-belle

ordonnance, une grande chaleur, beaucoup de feu et beaucoup d'esprit. Voici les critiques qu'on pourrait faire, ce me semble, et qui ne diminuent en rien le prix du tableau et le cas qu'on doit faire du talent et du génie de Van Loo. Il n'y a que les grands hommes qui vaillent la peine qu'on les critique. Premièrement, on a remarqué qu'il n'y a que les trois principales figures, saint Augustin, le Donatiste et le comte Marcellin, qui aient une couleur vigoureuse. Les figures du fond sont faiblement colorées. Le Sueur ne faisait pas ainsi; il donnait à ses figures de derrière une couleur très-vigoureuse, parce qu'il était sûr d'en donner une plus forte encore à ses figures principales. On a trouvé que le Donatiste, qui devrait avoir un air confondu, a tout au contraire un air fort avantageux, comme s'il disait à saint Augustin : « Mais vous ne savez pas ce que vous dites; vous me citez des passages quand je vous parle raison; il n'y a pas le sens commun à tout ce que vous me bavardez depuis une heure. » Il y a apparence que ce n'était pas le dessein du peintre de donner ce sens à son tableau. On a remarqué comme une chose hardie deux secrétaires qui écrivent dans la même attitude, et dont l'un surtout a les oreilles au guet en écrivant avec une grande application; le troisième secrétaire, qui est du côté de saint Augustin, au lieu d'écrire, fixe le saint, et le regarde, comme saisi par la force de son éloquence. Il aurait été bien plus hardi de le mettre dans la même attitude que les deux autres; et c'est peut-être une faute de nous distraire, par le mouvement qui est dans cette figure, de l'attention que nous devons aux principales. Il y a derrière saint Augustin un intolérant qui fait la moue au Donatiste, de fureur et de rage. Cette tête est, à mon gré, un chef-d'œuvre. On a critiqué enfin l'attitude du comte Marcellin, qui a un air trop important : on aurait voulu qu'il eût assisté à cette querelle en courtisan et en militaire, qu'il regardât cette dispute d'école avec une certaine indifférence qu'il aurait été extrêmement difficile d'exprimer. Il ne faut pas oublier que M. Van Loo a fait ce grand tableau en quatorze jours de temps. M. Van Loo a encore exposé son portrait peint par lui-même, une *Antiope*, et un *Jupiter* en satyre, quatre tableaux pour dessus de porte du château de Bellevue, représentant *la Musique*, *la Peinture*, *la Sculpture*, *l'Architecture*. Ces quatre tableaux sont fort agréables

M. Boucher a exposé deux grands tableaux en hauteur, de onze pieds sur neuf de large, dont l'un représente *le Lever du soleil,* et l'autre *le Coucher.* Il y a longtemps qu'on appelle ce peintre un peintre d'éventail, à cause de son mauvais coloris. Ce défaut est, cette fois-ci, d'autant plus palpable qu'il a eu la maladresse de placer ses tableaux à côté de ceux de Carle Van Loo. Mais en revanche M. Boucher a une grande réputation pour la composition des tableaux, et pour les grâces et les agréments de l'imagination. Un homme d'esprit l'appelle le peintre des fées. En effet, dans l'empire de la féerie, son coloris pourrait très-bien paraître très-beau. Ces chairs, couleurs de rose, ne peuvent aller qu'aux fées. Il faudrait pourtant conseiller à M. Boucher de s'en tenir aux dessus de portes et aux petits tableaux, pour conserver la réputation d'une bonne composition; car, dans ces deux grands tableaux dont nous parlons, elle est mauvaise et chargée à l'excès. Le dessin en est mauvais, surtout dans les principales figures. L'Apollon, ou le Soleil, a l'air d'un pantin, et dans le tableau du *Coucher*, c'est-à-dire lorsqu'il arrive chez Thétis, il a l'air et l'attitude d'un homme qui s'en va avec regret, ce qui est un contre-sens horrible. On peut dire, sans faire injustice à M. Boucher, que ces deux tableaux sont dans le rang des plus mauvais du salon.

M. Louis-Michel Van Loo, premier peintre du roi d'Espagne, a exposé quelques portraits fort médiocres, entre autres celui de M. Wall, ambassadeur du roi d'Espagne à la cour de Londres, et celui de M. de Marivaux.

Nous passons les ouvrages de quelques peintres médiocres pour arriver à M. Oudry, si connu et si justement vanté pour son talent de peindre les animaux. Ce peintre a exposé plus de quinze tableaux, dont il n'y en a aucun qui ne mérite des éloges. Un grand tableau en largeur, de vingt-deux pieds sur dix de haut, représente des dogues qui combattent contre trois loups et un cervier. On a trouvé ce tableau trop uniforme; le paysage en est triste et dur. Un autre, que l'auteur a fait en conséquence d'un mémoire qu'il a lu à l'Académie, représente sur un fond blanc cinq ou six objets blancs, et chacun d'un blanc différent; comme un canard blanc, une serviette damassée, une jatte de porcelaine blanche avec de la crème fouettée, une bougie avec son chandelier d'argent, et, en haut, du papier atta-

ché. Ce tableau doit paraître d'un grand prix aux yeux des connaisseurs. On lui a donné pour pendant un tableau dans lequel M. Oudry représente sur un fond de planche de sapin, toutes sortes d'objets coloriés, comme un faisan, un lièvre, une perdrix rouge. Mais un tableau qui a réuni tous les suffrages, et qu'on peut nommer le premier tableau du salon, en ce qu'il est sans défaut, c'est une *Chienne allaitant ses petits.* Il est impossible de donner une idée juste de la vérité de l'expression et du pinceau. Les entrailles stupides et la frayeur menaçante de la bête sont l'ouvrage du pur génie du peintre. Un rayon de soleil qui donne sur la tête de la chienne par une lucarne est une autre chose merveilleuse, ce rayon paraît tout à fait hors du tableau. Les petits sont peints avec une vérité de laquelle rien n'approche. Ce tableau, qui a quatre pieds de largeur sur trois de hauteur, de forme ovale, vient d'être acheté par M. le baron d'Holbach, qui en a donné cent pistoles. Nous ne parlons pas de plusieurs dessins faits d'après nature, que l'auteur a exposés, non plus que de ses autres tableaux.

M. Nattier a exposé plusieurs portraits, dont celui de Madame, fille de M. le Dauphin, à l'âge d'un an, jouant avec un petit chien, et celui de Mme Dufour, nourrice de M. le Dauphin, sont les meilleurs. Ce peintre, dont le dessin est sans élégance et sans correction, a encore un coloris faux et mauvais.

M. Chardin a exposé, entre plusieurs tableaux très-médiocres, celui d'un *Chimiste* occupé à sa lecture. Ce tableau m'a paru très-beau et digne de Rembrandt, quoiqu'on n'en ait guère parlé.

M. Tocqué, dont les portraits ont une si grande réputation, en a exposé plusieurs, entre autres celui de M. le comte de Kaunitz et celui de milord Albemarle; mais rien n'est plus parfait que le portrait de Mme Danger sur un sopha, peinte jusqu'aux genoux, faisant des nœuds, et ayant à côté d'elle un perroquet avec sa cage. La richesse de la composition, des draperies, le coloris et le fini du pinceau, tout est admirable dans ce tableau.

Nous arrivons aux portraits de M. de La Tour; il en a exposé dix-huit. Ce grand artiste a poussé l'art de ses pastels si loin

qu'il ne lui suffit pas de peindre parfaitement les ressemblances. il sait encore animer ses portraits et leur donner une vie qu'on n'a jamais connue avant lui. Il y a un grand nombre de portraits de gens illustres, entre autres celui de M. Duclos, de M. de La Chaussée, de M. l'abbé Nollet, de M. de Sylvestre, premier peintre du roi de Pologne, de M. le marquis de Voyer, de M. le marquis de Montalembert, de M. de La Condamine, de M. Rousseau, citoyen de Genève, pour qui M. de Marmontel a fait ces vers :

A ces traits, par le zèle et l'amitié tracés,
Sages, arrêtez-vous; gens du monde, passez.

Il faudrait, à mon avis, ôter le premier, qui est froid et inutile, et ne laisser que le second. Le portrait de M. d'Alembert est surprenant. M. Marmontel a fait ces vers pour lui :

A ce front riant, dirait-on
Que c'est là Tacite ou Newton?

N'oublions pas le portrait du sieur Manelli, qui est peint en habit d'*impresario,* tel qu'il a joué dans l'opéra du *Maître de musique.*

Le chevalier Servandoni a exposé dix tableaux d'architecture et de paysages. Ce sont des esquisses. Tout ce qui vient de cette main est précieux.

M. Vevenault, qui a poussé l'art de la miniature très-loin, a exposé plusieurs portraits dignes d'éloges.

M. Bachelier, dont les fleurs ont eu un si grand succès au dernier salon, en a mérité un plus grand encore cette fois-ci. On pourrait reprocher à ce jeune peintre de finir un peu trop ses ouvrages. Ses fleurs et ses fruits sont plus beaux que ce que nous voyons. La nature ne fait pas si bien ; elle répand sur ses ouvrages une négligence cent fois plus agréable que l'exactitude de l'art.

Nous ne saurions faire trop d'éloges de l'agréable talent de M. Vernet. Il a exposé un grand nombre de marines et de paysages d'une beauté ravissante. Il me paraît que le public a

donné la préférence à deux pendants, dont l'un représente une *Tempête*, et l'autre un *Soleil levant dans un brouillard.*

On a conçu de grandes espérances d'un autre jeune peintre qui revient de Rome. M. Vien a exposé plusieurs tableaux, dont les sujets sont tirés de l'Écriture, etc. Un tableau entre autres, représentant *la Sainte Vierge servie par les Anges,* a mérité de grands éloges. La composition, la manière du dessin et le ton de couleur qui règnent dans ces tableaux, tout est d'un grand goût, et annonce un talent rare. Il n'y a pas peut-être assez d'expression dans un ou deux de ces tableaux.

Nous dirons, dans notre première feuille, un mot des morceaux de sculpture qui sont au salon. Il ne faut pas oublier deux étrangers : M. Roslin, Suédois, qui a exposé plusieurs portraits fort estimés ; ce peintre a une bonne couleur ; il sait peindre des chairs. M. Rouquet, Genevois, peintre en émail, est surprenant dans ses petits portraits.

— On a fait une édition de l'*Histoire des Croisades* de M. de Voltaire[1]. Cette histoire avait paru autrefois successivement dans le *Mercure*. On dit qu'on prépare, en Hollande, une édition de l'*Histoire universelle* du même auteur[2].

OCTOBRE

1er octobre 1753.

Nous avons, depuis un mois, le quatrième volume de l'*Histoire naturelle*. Ce livre, qui est du petit nombre de ceux qui iront à la postérité et qui devraient y aller seuls, a réuni, dès le commencement, tous les suffrages. Il y a quatre ans que M. de Buffon et M. Daubenton nous donnèrent les trois pre-

1. On chercherait vainement un ouvrage de ce titre dans les *OEuvres de Voltaire;* mais en 1753, on publia un volume in-18, sans nom de ville ni d'imprimeur, intitulé en effet *Histoire des Croisades, par M. de Voltaire,* qui n'est que la réunion des chapitres de l'*Essai sur les mœurs* du même écrivain, relatifs aux Croisades. Ces chapitres avaient déjà paru dans le *Mercure*. (T.)

2. C'est sous le titre d'*Abrégé d'histoire universelle, par M. de Voltaire,* qu'un libraire de Hollande publia d'abord l'*Essai sur les mœurs,* dont un manuscrit informe lui était tombé entre les mains. (T.)

miers volumes; ils furent reçus avec un applaudissement universel. Quand je dis : « universel », j'y compte bien pour quelque chose les *Lettres américaines* et d'autres mauvaises brochures que la cabale et l'envie ont forgées contre l'immortel ouvrage de M. de Buffon. Grâce à l'imbécillité et à la méchanceté des hommes, ces brochures sont devenues d'une nécessité indispensable pour un grand succès, et il n'y en a point de complet sans elles. « Ce sont les productions, comme dit un de nos philosophes dans un ouvrage qui va paraître, de ceux qui usurpent le titre de philosophes ou de beaux esprits, et qui ne rougissent point de ressembler à ces insectes importuns qui passent les instants de leur existence éphémère à troubler l'homme dans ses travaux et dans son repos. Quand les insectes font des piqûres sans venin, quand l'envie se tient aux brochures et aux feuilles, l'homme de génie les dédaigne l'un et l'autre, et aurait honte d'écraser un ennemi aussi méprisable : mais quand la morsure est envenimée, quand la cabale et la calomnie trouvent le secret de dénigrer le philosophe dans la société, de rendre suspectes les mœurs des hommes les plus respectables, et leur sûreté et leur repos mal assurés, alors l'indignation s'en mêle et doit s'en mêler, et la justice demanderait d'exterminer des êtres aussi nuisibles dans la nature et aussi indignes de leur existence. »

Le quatrième volume, que nous avons devant nous, soutiendra parfaitement la réputation des premiers; il contient l'*Histoire du cheval, de l'âne* et *du bœuf*. M. de Buffon a trouvé le secret de la rendre intéressante. Ceux qui voudront apprendre à écrire doivent regarder ces *Discours* comme des modèles, et leur auteur comme leur maître dans l'art d'écrire. On est justement étonné de lire des discours de cent pages écrits, depuis la première jusqu'à la dernière, toujours avec la même noblesse, avec le même feu, ornés du coloris le plus brillant et le plus vrai. Ils apprendront comment on parle avec dignité des choses les plus communes, et comme tout s'ennoblit sous la plume d'un écrivain qui a de la dignité et de l'élévation. Ils apprendront comment on a du génie et du talent, si toutefois cela s'apprend; car c'est en cela que consiste le secret de toutes les règles et de tous les préceptes. Ils vous apprendront à sentir les beautés et les défauts d'un ouvrage, à juger du mérite des

écrivains; mais, pour écrire vous-même, ils ne vous apprendront jamais d'autre secret que celui d'en avoir le talent, de le développer et de l'exercer.

A la tête de ce nouveau volume est un *Discours* admirable *sur la nature des animaux*, dont il serait inutile de faire un extrait, parce que c'est un morceau qu'il faut lire et relire, mais sur lequel nous ferons quelques observations particulières. La première est générale; c'est qu'on ne saurait assez louer M. de Buffon de la modestie et de la justesse avec laquelle il a soin de qualifier ses raisonnements. Cette exactitude est peut-être une des marques les moins équivoques d'un bon esprit. Jamais il ne vous donnera son raisonnement pour plus concluant qu'il n'est, jamais il ne vous dira qu'il a démontré ce qu'il n'a rendu que vraisemblable : il est même très-attentif à fixer le degré de certitude ou d'évidence qu'il croit à ses arguments. Il est vrai que cette exactitude scrupuleuse est presque indispensable à un philosophe dont le génie hardi hasarde souvent des systèmes, invente des hypothèses qui pourraient ne pas être du gré de tout le monde. Mais combien de philosophes qui, avec beaucoup plus d'orgueil que de génie, et avec beaucoup plus d'entêtement que d'imagination, nous donnent souvent les rêves les plus absurdes pour des démonstrations, et se fâchent quand nous osons les examiner de près ! Il n'y a qu'un vrai philosophe, qu'un homme supérieur comme M. de Buffon, qui soit capable de cette extrême justesse qui empêche de confondre les degrés de certitude, et qui puisse se garantir de la faiblesse de s'affectionner pour ses opinions et d'exiger pour elles le respect que les prêtres demandent pour les vérités révélées.

« L'animal, dit M. de Buffon, a deux manières d'être : l'état de mouvement et l'état de repos, la veille et le sommeil, qui se succèdent alternativement pendant toute la vie. » Voilà tout le plan de son discours. Cette division paraît d'abord ordinaire, commune, à portée de tout le monde: mais elle est de ces vérités qui, plus elles sont simples et lumineuses, plus elles sont du ressort du génie seul. Tout le monde est tenté de dire: « J'aurais envisagé cet objet sous ce point de vue. » En y réfléchissant un peu, et surtout en voyant le plan admirable que M. de Buffon a tiré d'après cette seule idée, on voit que

cette idée ne peut être que d'un homme de génie. Le sommeil, qui paraît être un état purement passif, une espèce de mort, est donc au contraire le premier état de l'animal vivant et le fondement de la vie : ce n'est point une privation, un anéantissement, c'est une manière d'être, une façon d'exister tout aussi réelle et plus générale qu'aucune autre. C'est par le sommeil que commence notre existence; le fœtus dort presque continuellement, et l'enfant dort beaucoup plus qu'il ne veille. Tout ce que notre auteur dit sur ce sujet est admirable.

Il y a longtemps que j'ai envie d'écrire une apologie des passions, et d'étendre ce que l'auteur des *Pensées philosophiques* a dit en leur faveur au commencement de son livre. M. de Buffon les traite extrêmement mal; elles ont plus que jamais besoin d'apologiste : malheureusement, leur ennemi a raison dans tout le mal qu'il en dit. Elles causent le malheur de l'homme. « De violentes passions, dit-il, avec des intervalles, sont des accès de folie. La folie est le germe du malheur, et c'est la sagesse qui le développe : la plupart de ceux qui se disent malheureux sont des hommes passionnés, c'est-à-dire des fous auxquels il reste quelques intervalles de raison, pendant lesquels ils connaissent leur folie, et sentent par conséquent leur malheur; et, comme il y a dans les conditions élevées plus de faux désirs, plus de vaines prétentions, plus de passions désordonnées, plus d'abus de son âme que dans les états inférieurs, les grands sont sans doute, de tous les hommes, les moins heureux. » Voilà la moindre partie du mal que M. de Buffon dit des passions, et il n'a que trop raison dans tout ce qu'il en dit; mais il a oublié qu'il y a tout autant de bien à en dire. La passion malheureuse, ou la passion dans une tête mal faite, produit tous les maux que notre auteur étale à nos yeux; la passion heureuse, ou la passion dans une tête bien ordonnée, fait le bonheur de l'homme; elle lui donne du génie, ou du moins elle le développe; elle le rend capable de toutes les vertus, des travaux les plus longs, les plus difficiles. Sans elle, notre vie serait un sommeil. Tout ce qu'il y a jamais eu de plus grand, de plus admirable, de plus sublime dans le monde, c'est l'ouvrage des passions. D'ailleurs, quand il serait vrai que les passions ne peuvent que causer notre malheur, cette vérité serait plus funeste encore pour nous que les passions mêmes;

il faudrait nous prouver qu'il est possible de nous défaire des passions; il faudrait nous convaincre, du moins, que le sage est à l'abri de ces maux. Le portrait que M. de Buffon fait de l'homme sage est admirable sans doute; mais cet homme existe-t-il? Tout ce que M. de Buffon dit de nos malheurs et de l'état déplorable de l'humanité, et ce qui n'est malheureusement que trop vrai, nous conduirait naturellement à demander à celui qui nous a faits : Mais pourquoi m'as-tu fait ainsi? si saint Paul ne nous eût pas très-prudemment interdit cette question. Je dirai donc des passions ce que notre auteur dit du sommeil , c'est une manière d'être tout aussi essentielle à l'homme que la raison, l'entendement, etc., et les invectives contre les passions sont tout aussi fondées que les plaintes de ceux qui regrettent le tiers ou le quart de leur vie qu'ils sont obligés de donner au sommeil. Il ne faut rien passer à un homme comme M. de Buffon. Voici une réflexion qui m'a paru manquer de justesse : « Dans un état d'illusion et de ténèbres, nous voudrions, dit-il, changer la nature même de notre âme; elle ne nous a été donnée que pour connaître, nous ne voudrions l'employer qu'à sentir. » Je dis, premièrement, qu'il serait difficile de nous démontrer que notre âme nous a été donnée pour connaître. Jean-Jacques Rousseau n'en croit rien, et il est sans doute très-difficile de l'en convaincre. Mais, de l'autre côté, il est évident que, puisqu'elle nous a été donnée pour sentir, nous pouvons l'employer à sentir. Ne faisons point de parallèle, il ne serait pas à l'avantage de M. de Buffon. Les sentiments de notre âme ne sont jamais douteux, jamais incertains, ils sont toujours clairs et évidents; les connaissances de notre âme ne sont jamais évidentes, jamais certaines ; elles sont toujours vagues, toujours douteuses.

Nous voudrions ainsi examiner ce que notre auteur dit sur l'amour, et ce qui est tout aussi admirablement écrit que tout le reste: mais cela nous mènerait trop loin. « O amour! pourquoi fais-tu l'état heureux de tous les êtres, et le malheur de l'homme? C'est, dit M. de Buffon, qu'il n'y a que le physique de cette passion qui soit bon; c'est que, malgré ce que peuvent dire les gens épris, le moral n'en vaut rien. » Or, au risque de passer pour un homme épris, je dirai que le moral de cette passion est précisément ce que nous avons de plus délicieux et de

plus admirable, de préférence sur les animaux. J'en appelle à tous ceux qui ont senti cette délicieuse ivresse de l'amour. Quel état peut être comparé à cet état véritablement ineffable, à ces épanchements où deux âmes se confondent, où l'une s'élance pour ainsi dire dans l'autre, et participe à ses sentiments et à ses jouissances ? Cet état délicieux de l'âme qu'on éprouve, mais dont on ne peut rendre une idée, est l'état moral de l'amour, très-différent de la vanité. Il est vrai que les hommes ont porté leur vanité dans l'amour comme ailleurs ; ils ont trouvé le secret d'empoisonner le plaisir de l'amour comme tous leurs sentiments. Cela n'empêche pas que le sentiment en lui-même ne soit bon et fait pour rendre l'homme heureux. Les âmes privilégiées jouissent ainsi des délices de l'amour et de tous les autres sentiments sans les empoisonner par la vanité ni par les autres vices et fléaux de l'homme. Si la manière de raisonner de M. de Buffon était bonne, on prouverait que non-seulement le moral de l'amour, mais que le moral en général ne vaut rien, puisque les hommes en général portent leur vanité et leurs vices jusque dans leurs actions les plus vertueuses.

Je remarque que ce que notre auteur dit sur le dégoût de la vie, sur l'attachement pour les choses inanimées, sur le talent d'imiter et de contrefaire, sur les enthousiastes et les *romanciers* des insectes [1], est admirable. A l'occasion des derniers, il demande : « Lequel a de l'Être suprême la plus grande idée, celui qui le voit créer l'univers, ordonner les existences, fonder la nature sur des lois invariables et perpétuelles, ou celui qui le cherche et veut le trouver attentif à conduire une république de mouches, et fort occupé de la manière dont se doit plier l'aile d'un scarabée ? » Je dis : l'un et l'autre ont de Dieu une idée également grande. Il ne doit pas avoir plus coûté à Dieu d'arranger les ressorts de l'immense univers que la machine d'une petite mouche. Mais la véritable différence entre les deux philosophes est que l'insectologiste, à force d'être occupé de ses petits peuples, se rétrécit l'esprit insensiblement, et ne voit à la fin que des mouches et des fourmis dans l'univers ; au lieu que celui qui ose mesurer le globe, envisager l'univers entier,

1. Buffon se rit en effet, dans son *Discours sur la nature des animaux*, des prétendus historiens des mœurs des insectes. (T.)

élève l'âme, et partage, pour ainsi dire, avec le Créateur la oire de l'avoir créé.

15 octobre 1753.

— La Comédie-Française a fait, il n'y a pas longtemps, une erte considérable dans la personne de l'illustre Poisson[1]. Cet cteur, le dernier de sa race, était extrêmement agréable au ublic. Tout était original en lui, jusqu'à sa figure. Il n'avait u'à se montrer pour faire rire, et très-souvent son jeu se ornait à cela, parce qu'il aimait le vin plus que son métier, et u'il se négligeait beaucoup[2]. Il serait peut-être impossible de onner une idée juste du jeu et du talent de cet acteur. On ourrait l'appeler un recueil général de toutes les exceptions ontre toutes les règles. Tous les défauts de sa figure, de sa oix, de son geste, de son jeu, souvent négligé à l'excès, deenaient en lui des grâces grotesques qui amusaient de temps n temps les honnêtes gens, et qui faisaient toujours rire le arterre. Son emploi était, outre les rôles de *Crispin*, tous les riginaux des farces de Molière, des financiers, des marquis de ancien théâtre. Il jouait *Turcaret* supérieurement bien, et marquis dans *le Legs*, petite pièce de M. de Marivaux, d'une içon très-plaisante. C'est son père qui l'a précédé dans ces ifférents emplois, et qui a imaginé et introduit sur le théâtre e la Comédie-Française celui de *Crispin*[3]. Ce Poisson, le preier de glorieuse mémoire, étant passablement contrefait, avait naginé un habillement qui pût cacher les principaux défauts e sa figure : c'est l'habit de Crispin qui s'est conservé sur le héâtre de la Comédie-Française. Crispin est donc un valet sin-

1. Poisson (François Arnould), fils et petit-fils d'acteurs également célèbres, ait mort le 25 août précédent, âgé de cinquante-sept ans. (T.)

2. Le jour de la première représentation de *la Colonie*, comédie de Saint-Foix, se présenta ivre pour jouer son rôle; et comme il en avait oublié une grande artie, il improvisa presque continuellement, sans trop s'embarrasser du choix de s plaisanteries, qui parurent très-indécentes, et qu'accompagnaient des gestes n harmonie. La police fit demander le manuscrit et fut fort étonnée de n'y rien ouver de répréhensible. Mais l'auteur, auquel Poisson avait donné la mesure de a tempérance, ne voulut pas hasarder une seconde représentation. (T.)

3. Il eût fallu dire : son grand-père, Raymond Poisson, mort en 1690. Quant à on père, Paul Poisson, il brilla également à la scène; mais il trouva le personage de Crispin naturalisé sur notre théâtre. (T.)

gulièrement habillé, gai, souvent bouffon, rusé, fourbe, em ployé par son maître aux mauvaises affaires et aux intrigues ou occupé à le tromper et duper lui-même. Si ce rôle e général n'est pas trop bon, et s'il ne peut pas trop trouv de l'emploi dans les bonnes pièces, il faut avouer que l'habi l'est encore moins, et la Comédie-Française devrait saisir l circonstance de la perte qu'elle vient de faire pour banni tout à fait de son théâtre cet habit ridicule. Les habits bizarre appartiennent de droit à la comédie italienne; ils défigurent l théâtre français. Crispin sera très-bien avec les Arlequins, le Scapins, les Pantalons, les Scaramouches. On passe tout des bouffons, pourvu qu'ils fassent rire. On ne doit rien passe à des comédiens qui doivent nous peindre les mœurs et trace à nos yeux le tableau de la vie. Copistes et imitateurs exact et fidèles, ils doivent rejeter comme mauvais tout ce qui n'es pas conforme à la nature : car en tout il n'y a que la vérité qu soit durable, et quelle que soit la force du préjugé et de l'ha bitude, elle perd tôt ou tard ses droits, si elle n'est pas soutenu par la vérité. Aussi le grand Poisson, dont nous pleurons l mort, n'était-il pas le plus applaudi dans cet habillement bi zarre. C'est en Turcaret, c'est en Pourceaugnac, c'est quand avait bien adapté son habit au caractère de son rôle, ce qu' faisait toujours à toute outrance, c'est alors qu'il faisait les dé lices du public, c'est alors que le parterre lui prodiguait le hommages qu'il est accoutumé de rendre aux grands homme et aux talents supérieurs. Depuis la mort de Poisson nous avo vu un jeune acteur débuter dans les rôles de son emploi. Ce acteur, nommé Préville, a acquis depuis quelque temps d la réputation dans la province, et a eu beaucoup de succè dans son début à Paris[1]. Il a joué le rôle de Crispin dans *le Lé gataire universel* de Regnard, dans *les Folies amoureuses* d même auteur, le rôle du marquis dans *le Joueur*, et plusieu autres rôles avec succès. Sa figure est agréable, son regard fi son jeu gai. Comme nous sommes naturellement portés à l'en

1. Poisson, qui si longtemps amusa tout Paris,
Descendait dans la tombe escorté par les ris.
Préville vient, paraît; il ranime la scène,
Et Momus aisément fait oublier Silène.

Nous ajouterons à ces vers de Dorat que Préville débuta le 20 septembre 1753. (T

ousiasme, il y a des gens qui l'ont trouvé supérieur à Poisson. ι vérité est qu'il en est bien loin, qu'on doit tout espérer d'un une homme qui a envie de plaire, qu'on ne saurait cependant op prédire ce que deviendra un acteur, surtout dans un emoi qui tient de si près à la bouffonnerie qu'il n'y a que la ıarge et la grimace qui fassent le mérite de ce rôle, et non ıs le talent et le naturel. Un autre acteur de province, nommé e Jeune, a débuté dans les rôles tragiques. Il a joué le rôle de rédéric dans *Gustave*, et l'*Œdipe* de M. de Voltaire, quelques ›les dans le haut comique, etc. Cet acteur a une figure noble et gréable; mais son jeu est maniéré et mauvais en tout point. nfin il s'est présenté le fils de notre Armand, acteur excellent ans le comique; mais comme les talents ne sont rien moins u'héréditaires, le public n'a pas cru non plus que les applauissements qu'il prodigue si volontiers au père dussent s'étendre u fils. Cet acteur a débuté sans succès dans *la Femme juge t partie.*

NOVEMBRE

1er novembre 1753.

— Afin de rendre ces feuilles dignes de quelque attention, et de mériter le suffrage de ceux qui daignent les lire et les recueillir, nous tâcherons d'en employer quelques-unes pour tracer, à l'occasion des ouvrages qui nous tombent, une esquisse, légère à la vérité, mais exacte et juste de l'état présent de la littérature en France. Nous saisissons pour cet effet une saison qui est ordinairement la plus stérile de l'année en nouveautés littéraires, parce que la cour étant d'un côté à Fontainebleau, et presque tout le reste des habitants de Paris dispersés dans les campagnes, les auteurs et leurs hérauts les libraires sont en usage de consacrer ce temps au repos, pour avoir, dans le temps où le carnaval fait rentrer tout le monde dans le sein de Paris, les uns des succès plus brillants, les autres des ventes plus considérables. Ce tableau de la littérature française, une fois tracé, nous épargnera dans la suite bien des explications et des éclaircissements que nous serions obligés de donner à tout mo-

ment pour nous faire entendre, et qui deviendront inutile parce qu'on saura l'état général où sont les choses aujourd'hui La sûreté qu'on a bien voulu promettre à ces feuilles exige de notre part une franchise sans bornes. L'amour de la vérité exige cette justice sévère comme un devoir indispensable, et nos amis mêmes n'auront pas à s'en plaindre, parce que la critique qui n'a pour objet que la justice et la vérité, et qui n'est point animée par le désir funeste de trouver mauvais ce qui est bon, peut bien être erronée et sujette à se rétracter quelquefois, mais ne peut jamais offenser personne.

Commençons par faire une petite liste de brochures qui ont paru depuis quelques mois, et qui n'ont pas mérité de notre part une attention assez sérieuse pour en faire l'objet de nos réflexions. Les affaires du Parlement et du clergé ont donné occasion à beaucoup de brochures et à la réimpression de plusieurs ouvrages connus qui ont du rapport à ce sujet. En voici les principaux : *Lettres sur les anciens parlements de France, qu l'on nomme états généraux*, par de Boulainvilliers. *Histoire de la pairie de France et du Parlement de Paris*[1]. Il se trouve aussi dans cet ouvrage des dissertations sur les électeurs, sur le cardinalat, sur les pairies d'Angleterre et sur les grands d'Espagne. *Éloge historique du Parlement*, traduit du latin du père La Baune, jésuite, 1684[2]. *Traduction de la Monarchie des Solipses de Melchior Inchofer, jésuite allemand, avec des remarques et diverses pièces importantes sur le même sujet*[3] Ce volume, qui fait un gros in-12, est une compilation de différents écrits contre les jésuites. Le commencement de la préface est remarquable : *Interest reipublicæ cognosci malos*, c'est-à-dire : il est de l'intérêt de la république que les méchants soient connus. *La Monarchie des Solipses* est une allégorie. On a ajouté l'extrait du livre intitulé *le Jésuite sur l'échafaud*,

1. Cet ouvrage, qui a eu beaucoup de cours, est assez généralement attribué Jean Le Laboureur, historiographe de France. (B.)

2. C'est Dreux du Radier, avocat, qui a traduit en français l'*Éloge historique du Parlement*, composé en latin par le P. de La Baune, jésuite. Cette traduction a été imprimée avec le texte en regard, in-4 et in-12. (B.)

3. La traduction de *la Monarchie des Solipses* est du célèbre grammairien P. Restaut; elle parut pour la première fois à Amsterdam, en 1721. C'est le libraire Duchesne qui la réimprima à Paris en 1753, et la débita avec permission tacite. (B.)

qui est du jésuite Jarrige. *La conduite du clergé justifiée par les principes et les faits établis dans les dernières remontrances du Parlement de Paris. Conduite du Parlement de Paris condamnée par les mêmes principes et les mêmes faits. Lettres d'un docteur en théologie à un jeune magistrat du Parlement de Provence*. Nous passons sous silence *les Remontrances* et les *Lettres* de plusieurs parlements et tribunaux de province qui ont paru dans cette scandaleuse affaire. Il n'y a que la *Lettre du parlement de Provence au roi* qui me semble mériter une attention particulière. Cette lettre est d'autant plus forte qu'elle est écrite sagement, et qu'elle n'outre jamais ses expressions. Un homme d'esprit a dit que, dans les *Remontrances* des autres parlements, on voyait des jansénistes qui faisaient les théologiens, dans celle-ci on voyait des molinistes qui faisaient les magistrats. On peut ajouter qu'ils les font avec toute la sagesse, toute la modération, toute la dignité qui convient à des magistrats respectables. On voit clairement que ce n'est pas un fanatisme qui ne convient qu'aux petites cervelles; c'est l'amour de l'ordre, c'est le maintien des lois qui les anime. Ils ne veulent obéir qu'aux rois; ils refusent de recevoir des lois des prêtres séditieux et fanatiques. « Ce que nous venons de vous exposer, disent ils au roi, démontre sensiblement qu'on exécute la bulle comme règle de foi, et qu'on poursuit comme hérétiques ceux qui refusent d'y souscrire, tandis que tous les actes émanés de votre autorité condamnent ces dénominations, leurs principes et leurs effets. C'est cette diversité de principes qu'il importe aujourd'hui de faire cesser, ou par la rétractation de vos règlements qui devient glorieuse si elle est nécessaire, ou par la fermeté à les maintenir. Il est certain, Sire, que les refus multipliés des sacrements qui excitent tant de plaintes méritent de la part de Votre Majesté ou la censure la plus marquée, ou l'approbation la plus éclatante. »

— Notre école de chirurgie a eu anciennement de la réputation; insensiblement elle s'est avilie en se livrant au soin humiliant de faire la barbe. M. de La Peyronnie, premier chirurgien du roi, homme de beaucoup de courage, de beaucoup d'ardeur et de beaucoup d'élévation, forma, il y a dix ou douze ans, le projet de tirer son art de cet état d'humiliation et d'anéantissement. Les médecins, qui sentirent qu'ils perdraient néces-

sairement de leur considération si les chirurgiens la partageaient, traversèrent de toutes leurs forces les projets de La Peyronnie. Ce grand démêlé a donné naissance à plusieurs ouvrages sur l'utilité des deux professions, et a été l'occasion de beaucoup de scènes vives, plaisantes et scandaleuses. A la fin, les chirurgiens ont gagné leur procès : ils ont aujourd'hui un collége, une académie, et ils prennent des grades. C'est dans la chaleur des disputes que parut le premier volume des *Mémoires de l'Académie de chirurgie*. Le public, échauffé par tout ce qui se passait sous ses yeux, fit grande attention à cette production : l'ouvrage se trouva digne de ses regards et eut un grand succès. Il passa alors pour constant que quelques médecins transfuges avaient aidé de leur plume et de leurs lumières des chirurgiens qui, de leur côté, leur procuraient des malades. Le second volume des *Mémoires*, qui vient de paraître, n'ayant pas pour lui les mêmes circonstances, ne fait pas autant de bruit dans le monde. Les connaisseurs d'ailleurs n'en sont pas si contents; ils trouvent peu de neuf dans le fond, et désirent beaucoup dans la forme. Nous avons un assez grand nombre de chirurgiens qui opèrent bien : Guérin, Foubert, Ledran, Faget, Adouille etc., sont à la tête, sans compter M. Morand, qui a une très-grande célébrité. Les chirurgiens en état d'écrire sont plus rares; je ne vois guère que Louis à Paris. Un certain M. Le Cat, qui est à Rouen, est un écrivain fort prolixe; naturellement porté à la controverse, il a attaqué depuis Jean-Jacques Rousseau, de Genève, l'ennemi des sciences, jusqu'au frère Côme, feuillant, qui a trouvé une nouvelle méthode beaucoup plus sûre et moins dangereuse de faire l'opération de la taille, et qui, par des succès très-singuliers et très-heureux, s'est attiré la jalousie et la haine des chirurgiens, et nommément de M. Le Cat, qui a daigné exercer sa plume contre ce moine habile, et depuis très-longtemps fort utile à Paris par ses opérations et ses talents dans la chirurgie.

— *Amilec ou la Graine d'hommes*, est une brochure d'un médecin de Montpellier [1], qui vient de paraître. Elle est adressée aux savants, et particulièrement aux physiciens. L'auteur, après avoir fait l'éloge des systèmes qu'ils inventent avec tant

1. Tiphaigne. (B.)

de facilité, et par lesquels ils étendent les limites non pas de l'empire de la nature, mais du pays des chimères, leur apprend qu'il a trouvé le vrai secret de suivre leurs traces avec succès. Ce n'est pas de faire des études longues et pénibles, des recherches exactes et profondes, des efforts continuels pour percer à travers les voiles dont la nature a couvert ses œuvres et ses mystères; c'est un secret bien plus simple, celui de rêver heureusement. Rêvez, et vous établirez des systèmes qui n'auront peut-être aucun rapport avec ce qui est, mais qui ne laisseront pas de vous donner de la réputation, parce que le grand nombre de vos lecteurs est bien plus curieux d'être amusé que d'être instruit. Cette épître aux savants paraît d'abord promettre quelque chose; l'auteur se met à rêver; mais son premier rêve n'a pas été heureux, et il ne fallait pas qu'il s'en souvînt le lendemain. Il est transporté dans l'empire des génies et conduit par Amilec, le premier des génies qui président à la génération des hommes, ou, comme il l'appelle fort spirituellement, grand-maître de la manufacture des hommes. Ces génies ont le même soin des hommes que ceux-ci ont des plantes; ils en recueillent avec soin les graines, les sèment, les cultivent, les moissonnent, les épluchent, etc. Vous comptez peut-être trouver à la suite de ce préambule un nouveau système de la génération, ou une manière ingénieuse et fine d'expliquer ce mystère, ou quelque autre phénomène de la nature; point du tout : le rêve tourne du côté de la morale, et de la morale la plus commune et la plus triviale. Amilec montre à l'auteur les différentes graines des grands seigneurs, des militaires, des ecclésiastiques, des petits-maîtres, des amants, des beaux-esprits, des femmes, des financiers, etc. Toutes ces graines sont si peu intéressantes qu'en y joignant celles des rêveurs on aurait fait un recueil complet de graines inutiles. Vous trouverez dans cette brochure une lettre écrite de la lune à Amilec par un génie subalterne, envoyé dans cette planète pour rendre compte de ce qui s'y passe; cette lettre est plus insipide que le reste. Il parle des ouvrages qui y paraissent; entre autres d'un cabinet de curiosités naturelles, où l'on trouve, par exemple, « un fragment considérable de matière pensante, une petite cage faite avec des fibres cervicales où sont encloses une douzaine et demie d'idées innées : *item*, sept pintes de monades, mesure d'Allemagne ».

On s'étonnera avec raison de voir imprimer de telles platitudes dans un siècle où le goût a fait tant de progrès. L'auteur est éveillé par la joie que lui cause la graine du duc de Bourgogne prête à éclore; ce réveil est tout à fait galant, comme vous voyez.

15 novembre 1753.

Voici enfin le troisième volume de l'*Encyclopédie*, entreprise par une société de gens de lettres, sous la direction de M. Diderot. Toute l'Europe a été témoin des tracasseries qu'on a suscitées à cet important ouvrage, et tous les honnêtes gens en ont été indignés. Qui, en effet, pourrait être spectateur tranquille des haines, de la jalousie, des projets abominables tramés par les faux dévots, et couverts du manteau de la religion? Peut-on s'empêcher de rougir pour l'humanité, quand on voit que la religion du prince même est surprise, que le gouvernement et la justice sont prêts à donner du secours aux complots odieux qu'avait formés le faux zèle ou peut-être l'hypocrisie, lors de l'affaire scandaleuse de M. l'abbé de Prades, pour envelopper dans la plus injuste persécution tout ce qui reste à la nation de bonnes têtes et d'excellents génies? Malheureusement pour les jésuites il n'était pas aussi facile de continuer l'*Encyclopédie* que de perdre des philosophes qui n'avaient pas d'autre appui dans le monde que leur amour pour la vérité et la conscience de leurs vertus, faibles ressources auprès de ceux qui ont le pouvoir en main, et qui, exposés aux fausses insinuations, aux surprises, à la précipitation, à des écueils sans nombre, ont mille moyens d'être injustes, tandis qu'il ne leur en reste qu'un seul pour être justes. Tout était bien concerté : on avait déjà enlevé les papiers à M. Diderot. C'est ainsi que les jésuites comptaient défaire une encyclopédie déjà toute faite; c'est ainsi qu'ils comptaient avoir la gloire de toute cette entreprise, en arrangeant et mettant en ordre les articles qu'ils croyaient tout prêts. Mais ils avaient oublié d'enlever au philosophe sa tête et son génie, et de lui demander la clef d'un grand nombre d'articles que, bien loin de comprendre, ils s'efforçaient en vain de déchiffrer. Cette humiliation est la seule vengeance obtenue par nos philosophes sur leurs ennemis, aussi imbéciles que malfaisants, si toutefois l'humiliation d'un tas d'ennemis aussi mépri-

sables peut flatter les philosophes. Le gouvernement fut obligé, non sans quelque espèce de confusion, de faire des démarches pour engager M. Diderot et M. d'Alembert à reprendre un ouvrage inutilement tenté par des gens qui depuis longtemps tiennent la dernière place dans la littérature. Je dis avec quelque espèce de confusion, parce que le gouvernement a fait des instances aux auteurs pour continuer, sans révoquer les arrêts qu'il avait rendus contre l'ouvrage trois mois auparavant. Il ne devrait cependant rien coûter aux hommes d'avouer qu'ils ont été trompés, ou qu'ils se sont trompés eux-mêmes, et encore moins aux princes, cent fois plus exposés à l'erreur et aux artifices des autres. Une erreur n'est plus un tort dès qu'elle est reconnue, et comme il est impossible de s'en garantir tout à fait, quel inconvénient ou quelle humiliation peut-il y avoir d'en faire l'aveu en travaillant à la réparer? C'est donc par faiblesse qu'on ne convient point de ses erreurs et qu'on veut en prévenir les torts sans les avouer. L'homme supérieur dit : Je me suis trompé; bien sûr de n'être trompé ni souvent, ni longtemps. Il fallait donc que le gouvernement, pour sa propre gloire, vainquît cette espèce de mauvaise honte, et que, avant d'ordonner et de négocier la continuation de l'*Encyclopédie*, il révoquât sans balancer un arrêt flétrissant rendu contre un ouvrage qui fait tant d'honneur à la nation, à l'Europe, à notre siècle et à la protection que le gouvernement lui avait accordée.

Voilà à peu près le précis de ce qui s'est passé au sujet de la suppression et du rétablissement de l'*Encyclopédie*. Les auteurs nous assurent que ces tracasseries, loin de nuire à cet ouvrage, ont contribué à le rendre plus parfait. Non-seulement il n'a été mis aucun carton dans les volumes précédents, mais le troisième, que nous avons sous les yeux, a été fait avec beaucoup plus de soin, et avec tant d'application de la part des auteurs qu'on espère bien de l'égaler dans les volumes suivants, mais qu'il serait impossible de le surpasser. On a refait à neuf plusieurs parties dont le public avait paru moins satisfait dans les volumes précédents; telle est la jurisprudence, « cette science, dit M. d'Alembert, malheureusement si nécessaire et en même temps si étendue »; c'est M. Boucher d'Argis qui s'en est chargé à la satisfaction du public; telles sont la chimie, la pharmacie, la physiologie, la médecine, dont M. Venel jeune,

médecin et homme de mérite, et M. le baron d'Holbach se sont chargés, sans compter les articles nombreux de M. le chevalier de Jaucourt, tant sur ces matières que sur la physique générale. Malgré tous ces efforts réunis, je suis bien loin de croire que cet ouvrage ait atteint à la perfection. Je suis sûr qu'on y trouvera beaucoup de choses défectueuses, beaucoup d'articles mal faits, beaucoup d'erreurs à corriger; et les érudits, qui sont moins curieux de goût et de philosophie que de savoir et de citations, auront surtout beau jeu. Mais quand je prétends que cette importante entreprise fait honneur à l'esprit humain, c'est surtout par l'esprit philosophique que je l'envisage, et que vous trouverez généralement répandu dans cet ouvrage; c'est par les vues profondes, par les idées neuves que vous trouverez semées partout; c'est surtout par la partie immense dont M. Diderot est chargé que l'*Encyclopédie* sera précieuse à la postérité. Ce génie, le plus fécond et le plus singulier qui ait peut-être jamais été, toujours créateur, toujours neuf dans ses opérations, a porté dans toute la partie philosophique, dans les arts, dans les métiers dont il s'est principalement chargé, cette lumière, cette fécondité prodigieuse qui caractérise tous ses ouvrages. Ce sont surtout ses articles dont il faut conseiller l'étude à ceux qui sont capables de réfléchir et d'y apercevoir le germe d'une infinité d'idées qu'il n'est question que de développer pour éclairer les hommes et pour perfectionner les sciences, les arts et la philosophie. Tels sont, par exemple, les articles *Art*, *Autorité*, *Anatomie*, *Beau*, etc., dans les volumes précédents. On en trouvera un grand nombre d'excellents dans le volume qui vient de paraître. Nous souhaitons fort de trouver, dans la suite, de la place dans ces feuilles pour examiner quelques-uns des principaux articles de près, et pour y développer les excellentes idées qui y sont renfermées. En attendant, nous pouvons conseiller la lecture des articles suivants : *Composition en peinture*, par M. Diderot; *Collége*, par M. d'Alembert; *Concile*, par M. Bouchaud; *Chimie*, par M. Venel. On n'a pas pu achever la lettre C dans ce volume. On trouve à la tête un avertissement des éditeurs, de quatre feuilles. Ce discours, qui est écrit avec beaucoup de feu, beaucoup de force, beaucoup de fierté, appartient en entier à M. d'Alembert, qui est chargé de la partie mathématique de cet ouvrage, et qui, à ce titre, partage avec M. Diderot la gloire de

l'entreprise. M. d'Alembert y parle pour lui et pour son collègue. Vous y trouverez beaucoup de choses touchantes qui doivent nous rendre l'état des gens de lettres plus cher et plus respectable. Il y a apparence que les jésuites ne s'accommoderont guère de ce discours préliminaire, ni des errata qu'on y a ajoutés à la fin. M. Diderot, de son côté, n'a opposé à leurs traits venimeux qu'un généreux silence et son travail. C'est à eux à opter entre l'éloquence vive et bouillante de M. d'Alembert et la fierté tranquille et méprisante de M. Diderot.

DÉCEMBRE

1er décembre 1753.

Nous allons avoir l'honneur de vous rendre compte d'un poëme de plus de 2,300 vers, qui vient de paraître sous ce titre : *les Écarts de l'imagination*, épître adressée à M. d'Alembert par M. Leclerc de Montmercy[1], avec une épigraphe tirée d'Horace, qui caractérise très-bien ce poëme : *Invenies etiam disjecti membra poetæ.* L'auteur avertit d'abord qu'il aurait dû intituler cet ouvrage *Écarts d'imagination*, et non pas *les Écarts de l'imagination ;* car ce ne sont pas les écarts qu'il chante dans son poëme, ce sont des écarts qu'il a lui-même, et il a voulu indiquer par ce titre la marche de son esprit qui se plaît à contempler différents tableaux que l'imagination lui présente suivant son caprice. Il nous apprend dans sa préface pourquoi il a préféré son titre, quoique irrégulier, à l'autre qui aurait été plus exact. Il nous prévient aussi sur les éloges excessifs et tant de fois répétés qu'il a donnés à M. de Voltaire. Il voudrait l'avoir loué davantage, c'est toute la réponse qu'il donne aux envieux de ce génie célèbre. Il est vrai que M. de Voltaire revient presque à chaque page ; mais il est tout simple, quand on veut chanter la littérature et les arts, qu'on retrouve à chaque instant le plus beau génie du siècle, qui a réuni tous

1. Paris, Durand, 1753, in-8. Leclerc de Montmercy est aussi auteur d'un poëme intitulé *Voltaire*, dont Grimm parlera dans sa lettre du 1er avril 1764. (T.)

les talents, et qui a cueilli les lauriers dans tous les genres. M. Leclerc de Montmercy, non content d'avoir loué son héros si souvent en vers, prend occasion de cette objection pour en faire l'éloge aussi en prose : tant on est ingénieux à trouver les occasions de parler de ce qu'on aime. Cette épître à M. d'Alembert est donc proprement une galerie de tableaux de tous les genres, depuis celui de Raphaël jusqu'à celui de Téniers, depuis le plus sublime jusqu'au plus bas; aussi il faut vous attendre à y trouver tous les genres de poésie, tous les tons, quelquefois même un mauvais ton bien décidé. L'auteur chausse tantôt le cothurne, tantôt il badine. L'ode, la poésie épique, la satire, le madrigal, l'épigramme, le style noble, le style familier, burlesque, tout cela se succède dans cet ouvrage avec une rapidité prodigieuse. On ne peut certainement refuser à M. Leclerc de Montmercy le talent de la poésie : il a même souvent des vers marqués au coin du génie ; mais on désire en lui principalement ce goût fin et délicat qui fait qu'on rejette tout ce qui n'est pas de bon aloi; et l'auteur qui dit lui-même que

Le goût donne au beau même une grâce nouvelle

semble nous inviter à le plaindre de n'avoir pas su joindre ce talent au feu qui l'anime. Du reste vous trouverez dans ce poëme l'éloge de presque tous les gens célèbres tant dans la littérature que dans les arts, et M. Leclerc me paraît bien estimable d'avoir consacré un poëme au mérite de ses concitoyens, tandis que l'envie et la jalousie sont occupées sans cesse à les décrier.

Nous quitterons notre poëte en disant notre sentiment sur une question qu'il touche dans sa préface, question si souvent agitée et avec si peu d'impartialité. On entend souvent dire que les lettres commencent à avoir en France le même sort qu'elles ont eu à Rome après le règne d'Auguste. M. Leclerc n'est point du tout de cette opinion. Il nous cite *l'Esprit des Lois, la Henriade*, l'*Histoire naturelle*, les *Plaidoyers* de Cochin, les *Sermons* de Massillon, les *Opéras* de Rameau, les *Portraits* de La Tour, l'*Encyclopédie* enfin, ouvrages qui seront sans doute immortels. Il pousse le parallèle plus loin, et jusqu'à la géométrie. Je crois qu'il faut d'abord séparer la cause des sciences

le celle des arts. Une nation qui ne retombe pas dans la barbarie par une révolution subite, doit nécessairement faire des progrès dans les sciences dès qu'elle a commencé à s'y appliquer, parce qu'on étend ses connaissances à force de travail, et que dans son travail on profite toujours de celui des autres. Il n'en est pas de même dans les arts. L'expérience, et il serait peut-être difficile d'en donner des raisons, mais une expérience constante, nous apprend que le nombre des hommes de génie et des grands talents dans une nation est fort borné et ordinairement à un siècle. Quand ce siècle est passé, les génies manquent : mais comme le goût des arts subsistent dans la nation, les hommes veulent faire à force d'esprit ce que leurs maîtres ont fait à force de génie, et l'esprit même devenu plus général, tout le monde y prétend bientôt; de là le bon esprit devient rare, et la pointe, le faux bel esprit et la prétention prennent sa place. On ne peut pas se cacher que c'est là le destin qui attend la France, et commence à s'accomplir. Après Corneille et Racine, Campistron et M. de Crébillon firent quelques tragédies, et M. de Voltaire soutint le théâtre; mais il a fini ou du moins il est prêt à finir sa carrière, et il n'a point de successeur. Molière, ce génie sublime, est aussi resté le seul de la nation dans son genre. Quinault, le tendre Quinault, est resté le seul dans le sien, que je ne crois pas trop bon. Je ne parle pas de La Fontaine et de bien d'autres qui n'ont point eu de successeurs. Quoique notre école de peinture soit en très-bon état, et actuellement peut-être la meilleure de l'Europe, personne n'oserait cependant dire que nous avons des peintres tels que Le Poussin, Le Sueur, Le Brun dans sa partie, j'oserais même dire Mignard. Pour la musique, on commence à nous contester que nous en ayons une. M. Leclerc a oublié d'insister sur la seule sorte d'hommes supérieurs dont il n'y en avait pas du temps de Louis XIV. Je les appellerais volontiers philosophes de génie. Tels sont M. de Montesquieu, M. de Buffon, M. Diderot, etc. C'est cette espèce d'hommes si rare et si glorieuse pour une nation qui fait aujourd'hui la principale gloire de la France et donne à notre siècle un avantage réel sur le précédent.

15 décembre 1753.

Dans la foule des brochures qui ont paru en si grand nombre sur l'exposition des tableaux de cette année, nous ne devons pas confondre, avec les mauvaises productions de nos garçons beaux esprits sur cette matière, une *Lettre à M. le marquis de V***, ou Jugement d'un amateur sur l'exposition des tableaux.* Cette brochure, la plus considérable de toutes, rend compte de presque tous les tableaux avec beaucoup d'exactitude, et surtout avec une modération et une politesse qu'on ne saurait assez louer. Je ne souscrirais pas peut-être à tous les jugements que l'auteur a portés; mais du moins il a donné un modèle de la façon dont il convient aux honnêtes gens et aux gens de lettres de proposer leurs opinions, afin de s'éclairer par le concours unanime de leurs lumières. L'auteur de cette brochure est le P. Laugier, jésuite, qui nous a donné, au commencement de l'année, un excellent *Essai sur l'architecture.* Cet ouvrage, dont on nous prépare une seconde édition fort augmentée, a eu un grand succès à Paris, dans le temps que son auteur se cachait soigneusement à Lyon. Ce jeune jésuite[1] est venu à Paris cet été, et nous sommes en droit d'attendre beaucoup de bons essais dans les arts d'une aussi bonne tête que celle-là. Tous ceux qui se mêleront de nous donner des principes des beaux-arts doivent apprendre du P. Laugier à les simplifier, à les ramener à la nature, la mère de tous les arts. C'est ainsi que notre auteur a trouvé le secret de faire de son *Essai sur l'architecture* non-seulement un ouvrage instructif, mais en même temps fort agréable. Comme c'est un ouvrage à lire, je ferai à ce sujet deux ou trois observations qui en pourront faire naître l'envie. Vous y trouverez premièrement un grand enthousiasme pour les beaux monuments de l'architecture: enthousiasme si indispensable, sans lequel on ne ferait jamais rien de supportable dans les beaux-arts, et sans lequel

1. Né à Manosque, en 1713, Laugier avait alors quarante ans; il mourut en 1769. Outre les deux écrits mentionnés ici, l'*Apologie de la musique française*, dont Grimm va bientôt avoir l'occasion de parler, et quelques autres opuscules, il a donné une *Histoire de Venise* (1759-68), 12 vol. in-12. M. Labaume en a publié un abrégé en 1812, 2 vol. in-8. (T.)

on en juge froidement. Interrogeons les artistes : l'enthousiasme qu'ils éprouvent leur fait faire de grandes choses; l'enthousiasme qu'ils inspirent est la seule récompense qui les flatte. Ils doivent donc être bien contents du P. Laugier, qui est également enthousiaste dans ses éloges comme dans ses critiques, et c'est ce qui rend son livre si agréable à lire, malgré le défaut de noblesse et de correction qu'on pourrait quelquefois reprocher à son style. L'auteur fait une observation sur la manière usitée d'habiller nos statues, qui mérite d'être approfondie. Elle n'est pas de son goût. « Pourquoi, dit-il, donner le change à la postérité? Pourquoi travestir nos héros sous des vêtements qui parmi nous ne furent jamais d'usage? Si les Romains avaient eu cette bizarrerie, nous leur en saurions très-mauvais gré. C'est faire une infidélité aux siècles à venir que de retrancher ou d'altérer ce qui pourrait caractériser à leurs yeux notre nation et notre siècle. » Si notre auteur eût un peu réfléchi, il aurait aisément trouvé la réponse à ces questions. C'est que notre façon de nous habiller est si extravagante et si ridicule que nos artistes, sans s'en apercevoir peut-être, ont senti l'impossibilité de l'employer. C'est qu'on peut défier les imaginations les plus déréglées de trouver rien de plus bizarre pour la forme et de moins commode pour l'usage qu'un habit français. C'est que, quoique l'habitude constante doive nous avoir aveuglés sur l'extravagance de nos habits, et que nous n'en soyons plus juges compétents, cette bizarrerie va cependant si loin que nous ne pouvons pas la supporter dans les portraits en pied, que les peintres sont toujours obligés de jeter quelque draperie ou dessus ou à côté, pour masquer le ridicule, ou s'ils se piquent d'exactitude en ce point, ils font des pantins et des poupées. Supposé donc qu'il arrive aux siècles à venir de s'habiller plus décemment, et de rétablir dans ce genre les principes de la nature et du bon goût, nous aurons une obligation réelle à nos artistes, ou peut-être à l'impossibilité de la chose, de n'avoir pas habillé nos statues comme le sont nos héros dans la vie commune. Je crois que la postérité pourrait prendre une idée fort désavantageuse de nous sur la seule extravagance de nos habits.

Le P. Laugier, en imaginant les entrées des villes à son gré et suivant d'excellents principes, s'en est égaré, je crois, dans

un point que nous allons relever. Il voudrait qu'à l'entrée d'une grande ville, après une avenue large et droite et une porte convenable, on trouvât une grande place percée de plusieurs rues en patte d'oie. Je dis que ce serait un contre-sens. Toute place éveille en moi l'idée du centre. Il ne serait pas dans la nature que j'entrasse dans une ville, et que je me trouvasse ou que je crusse me trouver dans son centre sans avoir fait du chemin. L'auteur me dira : mais les rues dont ma place est percée vous conduiront à la place qui fait le véritable centre. Je dis: c'est toujours me faire faire un faux jugement et un contre-sens réel. Je crois donc que, après la porte d'une grande ville, je dois me trouver dans une grande et belle rue, aussi large que l'avenue de la ville, coupée de toutes parts par des rues de traverse qui doivent toutes, comme elle-même, aboutir aux différentes places des différents quartiers de la ville. Notre auteur, qui dit un mal horrible des jardins de Versailles, et qui justifie ces sentiments par de très-bonnes raisons, ne fait pas seulement mention du jardin des Tuileries, qui passe pour un des plus beaux de l'Europe. Je soupçonne le P. Laugier, par des conséquences tirées de ses principes, de ne pas penser si favorablement de ce fameux et superbe jardin. En finissant cet article, nous devons observer que le seul architecte aujourd'hui célèbre en France, par son génie et par son goût, est M. Soufflot, citoyen de Lyon, où il a fait de très-beaux bâtiments. Il a formé son goût par un long séjour et de fréquents voyages en Italie. M. Servandoni a du génie certainement, surtout dans les décorations. Cependant l'église de Saint-Sulpice, toute massive qu'elle est, ne fera pas un monument bien solide pour sa gloire. Le P. Laugier est jeune; il y a apparence que ses talents et son goût pour les arts ne resteront pas ensevelis dans un cloître, et que nous le compterons bientôt dans le nombre des ex-jésuites qui ont fait honneur à la littérature. La petite vérole vient d'enlever aux jésuites un autre jeune religieux de mérite, le P. Doissin[1]. Il a donné, peu de temps avant sa mort, un poëme latin sur la gravure, dédié à l'Académie royale de peinture et de sculpture, avec une traduction française en prose. Il avait déjà chanté auparavant la sculpture dans un poëme semblable.

1. Né en Amérique en 1721, mort en 1753.

— L'Académie royale de musique avait préparé plusieurs tes détachés pour être joués devant le roi pendant son séjour Fontainebleau. La musique de ces actes était de la compo-ion de M. Rameau, et les paroles de M. Marmontel, sans mpter un acte dont les paroles sont de M. Collé. La repré-ntation de ce dernier réussit si mal qu'on n'osa pas donner s autres, et qu'on fut obligé de leur substituer d'autres ou-ages anciens, comme *Atis*, tragédie de l'immortel Quinault, ise en musique ou plutôt en plain-chant par Lulli; le dernier te des *Talents lyriques*, le dernier des *Fêtes de l'Hymen et e l'Amour* : la musique de ces actes est de M. Rameau, et les aroles du dernier, de M. de Cahusac. C'est par ce moyen qu'elle 'est relevée de ses premières chutes. Pendant son séjour de ontainebleau, elle avait abandonné son théâtre de Paris en-ièrement aux Italiens, qu'on appelle ici *Bouffons*. Jamais, disent es amateurs de l'ancienne musique, on n'a vu une profanation lus horrible de la majesté et de la dignité de l'opéra. Mais ce n'est pas tout. Jean-Jacques Rousseau, de Genève, éloquent et bilieux adversaire des sciences, vient de mettre le feu aux quatre coins de Paris par une *Lettre sur la musique*, dans laquelle il prouve qu'il est impossible de faire de la musique sur des paroles françaises; que la langue est tout à fait inepte à cela, que les Français n'ont jamais eu de musique et qu'ils n'en auront jamais. Il est assez singulier de voir soutenir cette opinion à un homme qui a fait lui-même beaucoup de musique sur des paroles françaises, et en dernier lieu *le Devin du village*, intermède très-agréable qui a eu un très-grand succès à Fontainebleau et à Paris. Cette lettre fait ici un train épouvantable, et autant de bruit qu'en faisait il y a un an *le Petit Prophète de Boehmischbroda*; mais *le Petit Prophète* faisait rire, et les Français pardonnent tout en faveur de la plaisanterie, au lieu que le citoyen parle raison, et renverse à grands coups de hache tous ces autels elevés avec tant de prétention au génie de la musique française. Il serait à souhaiter qu'un homme qui fût capable de tenir tête à M. Rousseau, prît la plume, ou bien qu'on se tût, si par malheur il avait raison. Mais il en arrivera ce qui est arrivé plus d'une fois, c'est que les petits écrivains s'en mêleront, et qu'il pleuvra de mauvaises brochures de tous côtés.

— *De l'Interprétation de la nature.* Voilà le titre d'un ouvrage qui a pour épigraphe : *Quæ sunt in luce tuemur e tenebris.* (Lucret, lib. VI.) Quand on a lu cet ouvrage, on est saisi d'étonnement; plus on le relit et plus cet étonnement est justifié par la découverte des grandes vérités, des idées neuves et heureuses, des conjectures fines et hardies, qui y sont enfermées. Mais ce qui m'a frappé presque encore plus que le fonds, c'est la façon dont ce livre est écrit. Quelle beauté et quelle justesse dans les images, quelle fécondité, quelle élégance, quel coloris toujours vrai, toujours enchanteur! Je tiens cet ouvrage si sacré que je n'ose y toucher, ni essayer d'en ôter quelque chose, de peur de le profaner. Je n'en transcrirai donc rien, il faut le lire et relire. Je dirais aux jeunes gens qui se disposent à l'étude de la philosophie naturelle : Voilà votre Enchiridion, apprenez-le par cœur avant que de faire un pas dans cette science; et n'en faites jamais sans vous souvenir des leçons de votre maître. Cet Enchiridion du philosophe est de M. Diderot.

— Vous connaissez *les Délices du sentiment.* Si vous les connaissez, tant pis pour M. le chevalier de Mouhy, qui en est l'auteur; car il vient d'en donner deux nouvelles parties que vous ne serez certainement pas tenté de lire.

— On dit que le roi d'Angleterre a demandé la tête de l'évêque de Montauban. On lui a répondu qu'il n'en avait point; au moyen de quoi le roi ne demande plus rien.

1754

JANVIER[1].

1er janvier 1754.

On vient de nous envoyer de Hollande un *Abrégé de l'Histoire universelle depuis Charlemagne jusqu'à Charles-Quint,*

1. Grimm rend forcément compte des mêmes ouvrages que Raynal pour l'année 1754. Aussi nous sommes-nous abstenu de reproduire les indications bibliographiques qui feraient double emploi.

par M. de Voltaire, deux volumes in-12 imprimés à la Haye chez Neaulme[1]. C'est un nouveau vol qu'on fait à M. de Voltaire, et il est à croire qu'il en sera bien fâché. En lisant cet ouvrage, on ne peut douter qu'il ne soit de sa plume; mais on voit en même temps que ce ne sont que les premiers traits d'ébauche d'un tableau qui demande beaucoup de soin, beaucoup de correction et beaucoup d'application avant que d'être fini et en état de soutenir les regards du public. Mais quoique cet abrégé ne mérite pas le nom d'ouvrage, parce qu'il n'est rien moins que fait, vous y trouverez cependant partout des traits qui caractérisent le style du premier et du plus étonnant écrivain de la nation. En voici quelques traits : il regarde l'ordre des successions des rois et la chronologie comme des guides, non comme le but du travail d'un historien. « Il semble, dit-il, en lisant les histoires, que la terre n'ait été faite que pour quelques souverains et pour ceux qui ont servi leurs passions; tout le reste est négligé. Les historiens, semblables en cela aux rois, sacrifient le genre humain à un seul homme[2]. » M. de Voltaire fait une observation très-juste et remarquable sur l'Alcoran. « On y voit, dit-il, une ignorance profonde de la physique la plus simple et la plus connue; c'est là la pierre de touche des livres que les fausses religions prétendent écrits par la Divinité : car Dieu n'est ni absurde ni ignorant; mais le vulgaire, qui ne voit point ces fautes, les adore, et les docteurs emploient un déluge de paroles pour les pallier. » L'auteur appelle les finances le pouls d'un État, comparaison belle et juste. Il parle de l'origine de la robe, et répète une faute qui se trouve aussi dans le *Siècle de Louis XIV*. Il dit que les descendants des hommes de loi ne sont point encore reçus dans les chapitres d'Allemagne, et il ne fait pas attention qu'on ne connaît pas en Allemagne la distinction

1. La librairie Neaulme prétendait avoir acheté le manuscrit cinquante louis d'un domestique du prince Charles de Lorraine. Vers la fin de 1739, alors que Frédéric n'était encore que prince royal, Voltaire lui avait en effet donné un manuscrit qui se trouvait dans l'équipage que les hussards autrichiens prirent au roi à la bataille de Sorr, le 30 septembre 1745. (*Œuvres de Voltaire*, 1828; édition de M. Beuchot, *Préface du nouvel éditeur* en tête de l'*Essai sur les mœurs*.) (T.)

2. Voltaire protesta par-devant notaires contre la publication tronquée et altérée de cet ouvrage, et notamment contre cette phrase qu'il prétendait avoir toujours écrite ainsi : « Les historiens ressemblent en cela à quelques tyrans dont ils parlent; ils sacrifient le genre humain à un seul homme. » (Voir *Mon séjour auprès de Voltaire*, par Collini, p. 121 et suiv.) (T.)

entre noblesse d'épée et de robe, et que, dans les grandes familles, on peut embrasser indifféremment l'un ou l'autre de ces partis. Les hommes de loi ne sont pas reçus dans les chapitres d'Allemagne quand ils sont roturiers; ils le sont quand ils peuvent faire leurs preuves. En France, la noblesse de robe est essentiellement distincte de la noblesse d'épée. On renouvellera sans doute le reproche qu'on a fait autrefois à M. de Voltaire à l'occasion de l'*Histoire des Croisades*, insérée dans le *Mercure de France*[1], c'est d'avoir un attachement secret pour la religion des Turcs; il les fait valoir tant qu'il peut, et presque toujours aux dépens des chrétiens. Les mauvais plaisants disent que l'auteur ira se faire circoncire à Constantinople, et que ce sera là la fin de son roman.

— Vous connaissez l'*Histoire du peuple de Dieu*, ouvrage très-diffus, très-lâche, très-maniéré, rempli de réflexions plates, d'opinions singulières, hasardées et souvent absurdes, mais qui a eu pourtant un grand succès par la magnificence et l'harmonie du style, par l'art des transitions, par le talent de lier des faits qui ne paraissent pas tenir les uns aux autres, surtout par un style brillant et romanesque qui s'est trouvé du goût de notre siècle, et du moins de cette partie de la nation qui lit sans réfléchir, qui juge sans approfondir, et qui de même devait lire et juger cet ouvrage. Le P. Berruyer, jésuite, auteur de cette production qui fit tant de bruit il y a vingt-cinq ans, devait donner l'*Histoire du Nouveau-Testament* immédiatement après avoir publié celle de l'ancien; mais les jansénistes déclamèrent si violemment contre cette espèce de travestissement des livres saints que les jésuites ne jugèrent pas à propos de s'exposer de nouveau à leurs attaques. L'*Histoire du Nouveau-Testament*, restée manuscrite depuis ce temps-là, vient d'être imprimée furtivement à Paris en huit volumes[2]. La société l'a désavouée par un

1. Voir précédemment la note 1 de la page 85.

2. Les livres du P. Berruyer, dont l'évêque de Montpellier, l'archevêque de Paris et d'autres prélats défendirent la lecture, que Benoît XIV et Clément XIII condamnèrent, furent, malgré cela, ou peut-être par cela même, traduits dans plusieurs langues et souvent réimprimés. On vit aussi paraître pour et contre un grand nombre de brochures, et notamment, *le P. Berruyer convaincu d'arianisme, de pélagianisme et de nestorianisme*, 1755, in-12; *le P. Berruyer convaincu d'obstination*, 1756, in-12. Ces deux écrits étaient du P. Maille, de l'Oratoire, auquel l'abbé Montignon répondit par *le P. Berruyer justifié*, 1759, 2 part. in-12. (T.)

écrit public, comme un ouvrage répréhensible publié sans son aveu et malgré tout ce qu'elle a pu faire pour l'empêcher. Cette démarche, faite quelques jours avant que le livre parût, a déterminé le magistrat chargé de la librairie à ordonner environ quinze corrections. La plus importante regarde le Parlement, dont la conduite dans les affaires présentes y paraissait peinte avec des couleurs odieuses. Vous jugez bien que tous ces mouvements ont donné une grande célébrité à l'ouvrage du P. Berruyer, dont le premier volume contient un traité de sa religion, sans précision, sans ordre, sans métaphysique et sans bonne foi. Le dernier est consacré à quelques dissertations théologiques et critiques sur des opinions qui sont particulières à l'auteur. Les faits narrés par les quatre évangélistes sont le canevas des autres six volumes. Le texte sacré y est noyé dans un tas de conjectures, de raisonnements, de réflexions qui ennuient, qui fatiguent ou qui révoltent, selon les dispositions où se trouve l'âme du lecteur. L'enflure et un faux air d'esprit ont pris la place de cette onction et de cette simplicité qui caractérisent les livres du *Nouveau-Testament*. Cependant la facilité, le nombre, les ornements du style, la clarté de la narration, la variété des tours, et surtout la réputation du premier ouvrage, pourraient bien faire réussir aussi celui-ci.

— La place d'un des quarante de l'Académie française, vacante par la mort de M. Gros de Boze[1], vient d'être remplie par M. le comte de Clermont, prince du sang. Pour cette fois-ci, M. de Bougainville, secrétaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, aussi célèbre à Paris par ses tracasseries et ses cabales que les gens de lettres le sont ordinairement par leurs productions, se croyait sûr de son fait, et le public le croyait aussi, et en était indigné. Le jour de l'élection, tous les suffrages étaient prêts à se réunir pour M. de Bougainville. M. le maréchal de Richelieu, assis à côté de M. le président Hénault, lui demande à qui il donnait sa voix : « A Bougainville, répond

1. Gros de Boze, né en 1680, fut élu à vingt-six ans secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions. De nombreuses et savantes dissertations marquaient sa place dans ce corps; mais on chercherait en vain les titres qu'on put lui trouver à remplacer Fénelon à l'Académie française; c'est le constant usage des Quarante de recevoir parmi eux le secrétaire de l'autre Académie, qui seul lui valut le fauteuil (T.)

le président. — Je parie que non, » réplique M. de Richelieu. Le président, étonné qu'un autre sût mieux que lui-même à qui il prétendait donner sa voix, dit au maréchal : « Vous vous moquez de moi? » Celui-ci insiste, et cette plaisante contestation dura quelque temps, jusqu'à ce que M. de Mirabaud, secrétaire de l'Académie, tire de sa poche une lettre de M. de Clermont, par laquelle ce prince remercie l'Académie française de l'honneur qu'elle lui avait fait de le choisir pour remplir la place vacante. Quoique l'Académie n'eût point songé à offrir cette place à un prince du sang royal, tous les suffrages se réunirent sur-le-champ en faveur de celui qui voulait bien l'accepter. M. de Richelieu gagna sa gageure, et le public paraît plus content de voir un prince qui aime les lettres et les arts, qu'un homme de lettres qui n'a rien fait ni pour les uns ni pour les autres[1].

— Nous en sommes déjà à la seconde édition de la *Lettre de M. Rousseau sur la musique française*. Jamais on n'a vu une querelle plus vive et plus bruyante que celle qui s'est élevée sur la musique, et qui s'est renouvelée depuis cette brochure. Il a paru et paraîtra encore des légions de feuilles et de brochures contre cet auteur, qui sont remplies d'injures et de sottises, et qui ne

1. Les académiciens grands seigneurs et un petit nombre d'auteurs dévoués étaient seuls dans la confidence du projet d'élire le comte de Clermont, sûr qu'on était d'emporter les suffrages dès qu'on se prononcerait. Toutefois, il ne fut nommé qu'à la pluralité et non à l'unanimité. Les princes, et surtout M[lle] de Charolais, trouvaient fort mauvais que le nouvel académicien ne conservât pas à l'Académie les préséances que lui donnaient partout ailleurs son titre de prince du sang (*Journal historique de Collé*, janvier, février et mars 1754). On lit aussi dans un article consacré par d'Alembert au comte de Clermont (t. III, p. 675 de ses *OEuvres*, Belin, 1821), et dans l'*Histoire de l'Académie* de Duclos, le récit de toutes les négociations et de toutes les intrigues de cour auxquelles cette nomination donna lieu. Ce dernier académicien défendit avec beaucoup de fermeté et de dignité les droits et prérogatives de l'Académie contre les empiétements que les courtisans du prince le voulaient pousser à tenter. Celui-ci ne se fit pas recevoir, et vint seulement prendre possession de sa place dans une séance ordinaire, où il reçut le jeton d'usage, le 26 mars, en témoignant à ses confrères une satisfaction qui l'honorait non moins qu'eux. Depuis, cédant aux instances des importuns qui l'entouraient, et qui parvinrent à lui persuader que l'égalité de l'Académie compromettait sa dignité d'*Altesse Sérénissime*, il ne reparut plus aux séances; et chargé par le sort, qui l'avait désigné comme directeur, de venir recevoir l'abbé de Boismont et Thomas, il dédaigna, comme on le verra dans cette *Correspondance*, de venir prendre ce soin. Cet épisode de l'histoire de l'Académie doit être, pour ce corps, une durable leçon. (T.)

font rien du tout à la question. L'orchestre de l'Opéra a brûlé l'auteur de cette lettre en effigie. Le corps de musiciens qui se croit le premier orchestre du monde (et qui est seulement le premier orchestre de Paris, parce qu'il n'y en a point d'autre), comme on a dit plaisamment dans une brochure de l'année passée, s'est trouvé extrêmement offensé par les reproches d'ignorance et d'imbécillité. Mais ce qui est difficile à croire, et qui n'en est pas moins vrai pour cela, c'est que M. Rousseau a pensé être exilé pour cette brochure; il aurait été singulier de voir Jean-Jacques Rousseau exilé pour avoir dit du mal de la musique française, après avoir traité impunément les matières de politique les plus délicates; il aurait été plaisant de voir le citoyen de Genève, l'ennemi des arts, prendre son bâton et sortir de Paris en secouant la poussière de ses pieds, pour avoir prêché l'évangile de la musique italienne. Quoi qu'il en soit, le grand chevalier de Mouhy, qui, de son propre aveu, ne peut céder le pas dans l'art d'écrire qu'à M. de Voltaire, vient de publier la *Justification de la musique française*[1] contre les accusations d'un Allemand[2] et d'un Allobroge[3], et malgré cela, les bouffons sont toujours à l'Opéra et ont donné en dernier lieu un intermède intitulé *Bertholde à la Cour*, qui a eu un plus grand succès qu'aucun des précédents. Il est difficile de prévoir comment cette querelle finira, et le public en est bien plus intrigué que de la Chambre royale et de ses procédures. MM. Rebel et Francœur ne sont plus inspecteurs de l'Opéra : c'est M. Royer qui fendra désormais du bois dans la forêt de l'Académie royale de musique, et M. Thuret en sera le directeur. On peut dire qu'en général les gens sensés n'approuvent point le ton de la lettre de M. Rousseau. Quand on a de bonnes raisons à dire, on ne doit pas employer les invectives.

— M. de Cahusac, de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Prusse, vient de donner un ouvrage sur la danse, en trois petits volumes in-12, sous le titre : *la Danse ancienne et*

1. Grimm attribue ici au chevalier de Mouhy la *Justification de la musique française*, publiée en 1754, in-8. Barbier regarde cet écrit comme d'un M. Estève, de l'Académie de Montpellier, auteur de l'*Esprit des beaux-arts* et de l'*Abrégé d'astronomie pratique*. (T.)

2. Grimm, auteur du *Petit Prophète*.

3. J.-J. Rousseau.

moderne, ou Traité historique de la Danse. L'auteur prévient dans la préface les plaisanteries qu'on pourrait lui faire sur le ton grave et important qu'il a pris pour traiter une matière aussi légère et aussi agréable que celle de la danse; il s'en défend si bien qu'on ne pourra plus en conscience l'attaquer sur cela. On trouve dans cet ouvrage des recherches curieuses et des détails agréables; mais on y trouve bien plus encore qu'on ne pense. M. de Cahusac aurait pu l'intituler *Traité de la danse, de la philosophie, de la politique, de la morale*, etc. Il n'y a point de matière importante et relative à ces sujets qui ne soit traitée dans les digressions fréquentes que vous y trouvez. Le grand défaut de cet ouvrage est le défaut d'idées sur la danse moderne. L'auteur a bien raison de dire qu'il faut mettre de l'action dans la danse : mais après avoir établi ces principes, il fallait faire une théorie de la danse, développer les idées qui y ont rapport, et indiquer les moyens de la perfectionner. Il me semble que M. de Cahusac n'a pas voulu me ravir la gloire de cette besogne. J'ai en effet rassemblé quelques idées sur la danse, et je crois que cette théorie paraîtra assez neuve et assez heureuse. Mais il n'y a pas moyen de rien faire imprimer sur ces matières en ce moment. Il faut attendre que les esprits soient calmés, et qu'on soit revenu de la chaleur et de l'emportement que M. Rousseau a excités par sa *Lettre sur la musique*. M. de Cahusac a tort d'exiger tout des danseurs. Les musiciens ont leurs poëtes; il faut en donner aux maîtres de ballets. Vouloir que les danseurs fassent les ballets, c'est vouloir que les acteurs fassent les tragédies ou les comédies qu'ils doivent représenter. Nous allons voir quelques traits que j'ai remarqués dans cet ouvrage. « Le talent, dit l'auteur, dénué de la connaissance approfondie de l'art nous a donné Rotrou; la théorie seule n'a pu faire de l'abbé d'Aubignac qu'un poëte froid et stérile; les deux ensemble ont produit P. Corneille. » Cela est faux; mêlez l'abbé d'Aubignac et Rotrou ensemble tant que vous voudrez, vous n'en aurez jamais un Corneille. C'est le génie, cette aptitude que rien ne peut remplacer, et qui tient lieu de tout, qui a produit le grand Corneille. Voilà tout ce qu'on peut dire sur tous les hommes de génie. Toutes ces comparaisons, ces parallèles, ces suppositions, ne sont que du verbiage. M. de Cahusac fait une remarque politique qui me paraît fort juste, sur ce que

es anciens Romains connaissaient peu les agréments de la so-ciété ; il prétend que cela vient de leur puissance domestique. Souverains dans leurs maisons, ils n'en pouvaient sortir sans se voir coudoyer par des égaux, et ils se renfermaient machinalement chez eux par la même raison qui fait que les rois entre eux ne se visitent guère. Mais notre auteur, à force de l'outrer, rend cette remarque fausse. « Ces saillies vives, dit-il, ces traits légers, ce badinage élégant, qui sont aujourd'hui l'âme de nos fêtes de tous les jours, furent constamment inconnus aux peuples jadis les plus polis et les mieux instruits de la terre. » Or, tout le monde sait qu'on ne plaisantait nulle part avec plus d'esprit et plus de finesse qu'à Athènes, et que du temps des Scipions, des Lélius, des Cicéron, on était tout aussi léger et aussi agréable à Rome qu'on l'est aujourd'hui à Paris. Seulement cette légèreté, ce goût de plaisanterie ne faisait pas, comme chez nous, tort au goût des conversations graves. Voici un éloge du roi de Prusse : « Il a sur pied cent cinquante mille hommes pour défendre ses droits, et toutes les langues savantes de l'Europe pour publier sa gloire. » Voici une remarque d'autant plus fausse qu'elle a un air vrai. « Sans le goût, dit M. de Cahusac, même avec du talent, il ne faut rien entreprendre dans les arts. On fait presque tout avec cette partie délicate de l'esprit, et on ne fait rien sans elle. » Il faut dire tout au contraire : on ne fait presque rien avec cette partie délicate de l'esprit, et on fait tout sans elle. C'est au goût à corriger, et non pas à faire. Il n'y a que le génie qui crée ou qui fasse, et le goût, loin d'y contribuer, nuit souvent ; le génie est vif, chaud et hardi ; le goût est froid et timide, et, à force d'être exquis, il est souvent minutieux. Si vous me demandez pourquoi il y a tant de choses sublimes dans les productions des Anglais, je vous dirai que c'est par la même raison que vous y trouvez tant de choses de mauvais goût ; mais il y a des choses qui, pour n'être pas hardies, n'en sont pas moins de très-mauvais goût. En voici un exemple : M. de Cahusac dit du roi Henri IV, « qu'il semblait trouver dans les charmes de la danse, lorsqu'il fut parvenu au trône, le dédommagement d'une partie des travaux qu'il lui avait coûtés à conquérir ». Peut-on dire d'un roi comme Henri IV qu'il cherchait dans la danse le dédommagement de ses travaux? « Oserait-on dire, demande M. de Cahusac, qu'une des bonnes tragédies de

cet homme extraordinaire (le grand Corneille) suppose plus d'étendue de génie que tout le théâtre des Grecs ensemble? » Je réponds qu'on n'oserait le dire, parce qu'on aurait l'air de n'avoir jamais vu le théâtre des Grecs, ou d'être incapable d'en juger. N'apprendrons-nous jamais à faire l'éloge de nos grands hommes sans insulter à nos maîtres? Nous finirons par une remarque de M. de Cahusac, qui est si belle et si heureuse qu'elle semble faire la critique de toutes les autres qui sont répandues dans son ouvrage. Il dit que « le jour des lumières est le plus propre aux actions du théâtre, parce que c'est un commencement d'imitation et le premier pas vers l'illusion..... » M. de Cahusac est connu à Paris par plusieurs ouvrages lyriques, que M. Rameau a mis en musique, et par une petite pièce, *Zénéide*, qu'on joue très-souvent à la Comédie-Française, et dont le rôle est si admirablement rendu par Mlle Gaussin.

— J'aurai l'honneur de vous parler d'un petit roman, *Mirza et Fatmé*[1], à qui la malignité du public a donné une sorte de vogue. Ce roman est encore dans le goût de ceux du comte d'Hamilton et de Crébillon : des fées, des génies, des enchantements, des allégories ; il y a très-longtemps qu'on est excédé de toutes ces choses-là. Cependant les applications très-satiriques qu'on n'a pas manqué de trouver dans plusieurs endroits de ce roman, lui ont fait une espèce de réputation qu'il ne mérite pas ; il n'est pas absolument mal écrit, mais on n'y trouve ni plan, ni conduite, ni intérêt. Je ne sais si j'ai tort d'être tant dégoûté des allégories que je le suis. Ce genre est si froid, si puéril, si insipide! Qu'est-ce que c'est, par exemple, que cette éducation de Mirza, que la fée du malheur a élevée dans l'île des Amis? Peut-on se résoudre à travestir aussi puérilement une idée qui, quoique commune, ne laisse pas d'être philosophique : voilà cependant une des plus ingénieuses allégories de ce roman ; ce n'est pas ainsi que nos maîtres en l'art d'écrire avaient de l'esprit. Voici quelques traits qui ont fait le plus de bruit : « Le sultan est un prince imbécile, et par conséquent tyran, qui mesure le bonheur de son peuple au poids de son individu, qui veut un ministre qui le fasse rire, et qui prend dans ses titres la qualité de *toujours gai*, quoiqu'il soit le plus triste des sultans. »

1. Roman oublié de Saurin le fils. (B.)

Autre trait : « de Bousangir, ce brave officier qui, après avoir sauvé l'État, est persiflé à la cour par de petits-maîtres qui lui trouvent un air gauche, et disent qu'il n'a pas le ton de la bonne compagnie. » Tous ces prétendus traits, tant de fois répétés, me paraissent d'une platitude et d'une insipidité insupportables. La dispute du goujon est une allusion à une pratique de la religion chrétienne, qui est déplacée et qui n'a rien de piquant.

— M[lle] de Lussan vient de consacrer neuf volumes à une histoire qui ne mérite pas neuf pages, dans les fastes qui ne devraient appartenir qu'aux rois dignes de l'être. C'est l'imbécile Charles VI, roi de France[1]. Quand on a si mal choisi son objet on mérite de le manquer aussi par la manière de le traiter; voilà ce qui est arrivé à M[lle] de Lussan: son sujet manque totalement d'intérêt. Il est fâcheux pour l'auteur qu'on s'aperçoive qu'elle a voulu en mettre partout sans succès. Les faits les plus simples, les événements les plus indifférents, sont traités avec un soin qui excède, et avec un ton si important qu'il devient ridicule. C'est un grand talent que de prendre toujours le ton convenable au sujet qu'on a à traiter, ou, si l'on n'a pas tous les tons, de ne choisir que des sujets convenables à celui qu'on a : *sumite materiam*.... Cet ouvrage est d'ailleurs si décousu qu'on ne voit jamais la liaison d'un fait avec un autre. M[lle] de Lussan paraît avoir beaucoup plus de talent pour les ouvrages d'imagination; elle est connue à Paris par plusieurs romans qui sont froids et assez médiocres; mais *la Comtesse de Gondez* et les *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste* ont eu et mérité beaucoup de succès.

1. M[lle] de Lussan passait pour être fille naturelle du prince Thomas, comte de Soissons, et d'une courtisane. Elle était liée avec le savant évêque d'Avranches, Huet. Elle composa un grand nombre d'*Histoires* et de romans historiques, et mourut en 1758 pour s'être baignée ayant une indigestion. (T.)

FÉVRIER.

1er février 1754.

Les Comédiens français, après avoir lassé la complaisance du public pour le *Mercure galant,* qui n'avait d'autres attraits que le jeu de Préville, successeur de l'illustre et incomparable Poisson, ont remis au théâtre deux pièces anciennes, *les Fées* et *la Fausse Antipathie ;* la première est de Dancourt, et il y avait bien cinquante ans que cette comédie n'avait été jouée lorsqu'on l'a remise l'année passée à Fontainebleau. Elle reparaît à Paris avec tout l'éclat qu'elle a eu à la cour, le roi ayant fait présent aux comédiens des habits et des décorations de Fontainebleau.

Cette pièce n'est pas bonne. *La Fausse Antipathie* est de M. de La Chaussée : elle est imprimée dans ses œuvres de théâtre; il serait donc fort inutile d'en faire l'extrait.

Sur cinquante réponses qu'on a imprimées contre M. Rousseau, et qui ne prouvent rien, mais qui sont remplies d'injures et de grossièretés, il s'en trouve deux qui méritent d'être distinguées : l'une est d'un nommé M. Bâton; je ne sais comment il fait, il finit toujours par être de l'avis de son adversaire ; l'autre, que je n'ai point encore vue, est du P. Laugier, jésuite, auteur de l'*Essai sur l'architecture* [1].

15 février 1754.

Nous allons avoir l'honneur de vous rendre compte de quelques ouvrages qui n'ont point encore trouvé de place dans ces feuilles. Il y a trois ans que M. Rousseau, citoyen de Genève, fit imprimer son fameux discours de Dijon, dans lequel il entreprit de prouver que les arts et les sciences, bien loin de contribuer à épurer les mœurs, ont été tout au contraire une source féconde de corruption parmi les hommes. Ce discours, couronné par l'Académie de Dijon et écrit avec une force et avec un feu

1. La brochure de Bâton, maître de vielle, mort en 1756, est intitulée *Examen de la Lettre de J.-J. Rousseau sur la musique française.* Celle du P. Laugier a pour titre : *Apologie de la musique française contre M. Rousseau.* (B.)

qu'on n'avait pas encore vus dans un discours académique, fit une espèce de révolution à Paris et commença la réputation de M. Rousseau, dont les talents étaient jusqu'alors peu connus. Dans le grand nombre de ceux qui ont pris la plume pour la cause des lettres, il est fâcheux que ce philosophe, écrivain éloquent et outré, n'ait point trouvé un adversaire digne de lui. Tous ceux qui ont écrit contre M. Rousseau devaient naturellement penser à opposer à son éloquence mâle une logique forte et claire; c'était la seule arme qu'il fallait employer contre un ennemi si dangereux, la seule avec laquelle il pouvait être vaincu et dont personne ne s'est servi. Je ne parle pas de toutes les mauvaises brochures qui ont paru dans cette fameuse querelle; M. Rousseau n'a trouvé que deux adversaires qui méritent d'être nommés. Le roi Stanislas de Pologne a fait sur son discours des observations fort sensées, mais toujours à côté du sujet. M. Bordes, de l'Académie des sciences et belles-lettres de Lyon, a fait imprimer un discours sur les avantages des sciences et des arts, qui a eu à Paris plus de succès qu'il n'en méritait à mon gré. Ce discours est dans le cas des observations du roi de Pologne; il est faiblement écrit, faiblement pensé, et ne fait rien du tout à la question. M. Rousseau avait trop beau jeu pour rester en arrière. Il fit une réponse au roi Stanislas, et une autre, qu'il appelle sa dernière, à M. Bordes. Ces deux morceaux contiennent des choses admirables et même sublimes; et le dernier est, à mon gré, égal et même supérieur à son discours même. M. Bordes n'a pas jugé à propos d'abandonner sa cause. Il nous a donné, il y a quelques mois, un second discours sur les avantages des sciences et des arts, dans lequel il tâche de réparer les nouvelles brèches que son redoutable adversaire avait faites à son système à grands coups de hache. Ce nouvel ouvrage de M. Bordes, qui vaut bien autant que le premier, n'a cependant fait aucune sensation à Paris, par la raison qu'on se dégoûte en général de tout ce qui dure trop longtemps, et qu'il n'est pas permis en ce pays-ci de s'appesantir sur aucune matière. M. Rousseau était donc resté maître du champ de bataille, non pas, à ce que je crois, pour avoir trop bonne cause, mais faute d'avoir trouvé des adversaires assez forts pour lutter contre lui. Il a même la satisfaction de voir toucher cette question par M. d'Alembert, et dans son *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, et dans ses deux

volumes de *Mélanges de littérature*, etc., publiés au commencement de l'année passée, et de remarquer que ce philosophe célèbre n'était pas trop éloigné de ses opinions. Cependant la question est restée indécise; car, quoique M. Rousseau ait dit beaucoup de choses admirables, on ne peut pas dire que la logique de ses raisonnements soit assez forte ou assez bien établie pour nous entraîner à adopter son système; et il est à regretter sans doute qu'aucun de nos philosophes du premier ordre n'ait songé à traiter cette question, qui est vraiment belle et grande. C'est en poussant cette question aussi loin qu'elle pouvait aller, en établissant bien la logique de ce sujet et des définitions qui y ont du rapport, comme celles de corruption, de mœurs, de vertu, de vice; c'est en prenant ce chemin-là qu'on aurait mis, ce me semble, le citoyen de Genève bien mal à son aise. L'abus des sciences et des arts a sans doute produit des maux terribles sur la terre; mais comment prévenir cet abus? Est-ce en défendant aux hommes l'usage des choses dont ils peuvent abuser? Mais en ce cas-là il faut leur défendre tout, parce qu'ils abusent de tout; il faut donc en faire des bêtes, des êtres inanimés même. D'ailleurs comment fait-on pour empêcher un peuple de se livrer aux sciences et aux arts, c'est-à-dire, suivant le système de M. Rousseau, de se corrompre? On sait bien que cela tient à mille circonstances, qu'il y concourt mille hasards qu'aucune puissance ni prudence ne saurait changer ni arrêter. En ce cas il est inutile de nous parler d'une chose absolument nécessaire qu'on peut appeler une manière d'être de l'homme. Prouver qu'une nation a tort de se livrer aux lettres me paraît tout aussi sensé que de prouver que les hommes ont tort de mourir. Eh! philosophe faible et incertain, ne vois-tu pas que ces peuples qui couvrent la surface de la terre sont entraînés par la main toute-puissante du destin, et qu'il te faut subir les mêmes lois du mécanisme universel, malgré tes raisonnements spécieux et superbes. Il y a encore une autre façon à combattre les opinions de M. Rousseau, qui tient à la première et qui me paraît très-philosophique aussi; c'est en lui faisant voir qu'il n'a pas remonté assez haut, ni jusqu'à la source des malheurs des hommes. En relisant l'autre jour l'admirable discours sur la nature des animaux, que M. de Buffon a mis à la tête du quatrième volume de l'*Histoire naturelle*, et dont j'ai eu l'honneur de vous rendre

compte dans son temps, j'ai mis l'homme à quatre pattes dans la forêt, tout à côté du lièvre; tout d'un coup je vis venir un orage que l'horreur de la nuit rendait encore plus épouvantable; le tonnerre gronda, les éclairs remplissaient les airs d'une lumière affreuse, et jetèrent l'horreur et l'épouvante dans les deux animaux que j'avais laissés dans la forêt. Cependant un temps calme et doux succéda à l'orage, le temps s'éclaircit, et le soleil rendit à la nature sa première beauté et sa tranquillité ordinaire. Je vis mon lièvre qui, ayant déjà oublié les horreurs de la nuit, n'était occupé qu'à jouir de la fraîcheur que l'orage avait répandue sur la terre, et que le soleil rendait encore plus éclatante, tandis que l'homme, triste, inquiet, rêveur, ne songeant nullement au bien présent, n'était occupé qu'à chercher des moyens pour se garantir des maux auxquels il avait été exposé pendant l'orage de la nuit passée. Cela m'a suffi; j'avais assez vu pour n'être plus étonné de voir cet homme bientôt redressé sur ses deux pieds, de l'entendre parler, de voir des villes bâties, les sciences et les arts cultivés, etc. Il ne faut pour cela qu'une longue suite de plusieurs siècles: or, le temps ne manque jamais. On n'a qu'à le laisser faire, il fait et défait tout; si les sciences sont si nuisibles, il ne faut pas les cultiver; s'il ne faut pas que les hommes les cultivent, il ne faut pas qu'ils parlent; s'ils ne doivent pas parler, il ne faut pas qu'ils réfléchissent, il ne faut pas qu'ils aient une idée de la vertu ni du vice, etc. Or la faculté de réfléchir, qui est proprement la source de tous les maux, est essentielle à l'homme; et qui dit un homme, dit un être qui réfléchit et la première réflexion a engendré toutes les autres. Il est évident que M. Rousseau a confondu l'état de l'homme et de la bête : ce dernier est constant et immuable; le premier est, par sa nature, sujet à mille changements bons ou mauvais qu'aucune philosophie n'est capable d'arrêter.

Si M. Bordes n'est pas un adversaire assez vigoureux pour M. Rousseau, on ne saurait en revanche assez louer la politesse, la douceur et la décence avec lesquelles il a traité notre citoyen, et c'est en quoi on peut le proposer comme modèle à tous les écrivains qui se mêlent d'écrire de la controverse. M. Rousseau a gâté son triomphe par une préface outrée qu'il a mise à la tête d'une mauvaise comédie intitulée *Narcisse, ou l'Amant de*

lui-même. Cette préface, qu'il fit imprimer sans aucun sujet, n'est pas trop bonne d'ailleurs, si vous en exceptez quelques pages dignes de M. de Montesquieu. Un autre avertissement fort bizarre qu'il a mis a la tête de son *Devin du Village*, intermède français très-joli et très-agréable dont il avait fait les paroles et la musique, lui a fait du tort aussi. Cependant tout cela était oublié ou pardonné; mais il a combattu la musique française, et avec des raisons trop bonnes, trop fortes, et qui paraissent sans réplique. Voilà un tort qui ne sera jamais oublié. Il a pensé avoir une lettre de cachet, il a été brûlé en effigie par les musiciens de l'orchestre de l'Opéra. Jamais on n'a vu tant de chaleur et tant d'emportement pour si peu de chose. M. Marmontel a fait quatre vers à ce sujet:

A Rousseau qui répondra?
Le public par des murmures,
Les polissons par des injures,
Et Rameau par un opéra.

A la tête de la troupe des polissons se trouve l'illustre M. Fréron dont les éloges sont plus redoutés des honnêtes gens que les injures qu'il ne cesse de vomir depuis quelque temps contre M. Rousseau. C'est le roi de ces insectes importuns dont parle M. Diderot dans *l'Interprétation de la Nature*, qui passent les instants de leur existence éphémère à troubler l'homme dans ses travaux et dans son repos.

— Il paraît depuis quelque temps un prétendu poëme épique en prose intitulé *la Christiade*[1], dont le sujet est le paradis reconquis par la mission de Jésus-Christ. Le gazetier ecclésiastique appelle ce poëme *l'Évangile travesti* à l'imitation du *Virgile travesti* de Scarron; mais en vérité *la Christiade*, tout absurde qu'elle est, n'est pas assez burlesque pour mériter ce nom. On pouvait le donner avec plus de raison à l'*Histoire du Nouveau-Testament* du P. Berruyer, que M. l'archevêque de Paris n'a pas oublié de censurer dans un mandement publié a ce sujet. Cependant notre nouveau Milton qui vient de nous donner son poëme ne laisse pas que d'avoir une assez bonne

1. Par Jacques-François de La Baume Desdossat, mort en 1756.

dose d'extravagance. Pour en avoir une idée on n'a qu'à lire son quatrième chant, qui fournit un épisode fort galant de Madeleine, à qui le démon de la concupiscence inspire des vues un peu profanes sur Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce démon suggère à notre belle et à son chantre mille impertinences ridicules. L'auteur n'a pas oublié de traiter dans un long et ennuyeux discours préliminaire la question si neuve et si intéressante des poëmes en prose. Il ne manque pas aussi de placer *la Christiade* entre le *Télémaque* et l'*Apocalypse*, selon lui deux vrais poëmes épiques.

— L'Académie royale de musique vient enfin de bannir de son théâtre la musique italienne, cette rivale si superbe et si dangereuse des opéras de Lulli et de Rameau. Je vois un avantage très-réel à ce renvoi des bouffons, qui ne frappe personne, c'est que les Buffon, les Diderot, les d'Alembert, tous les gens de lettres d'un certain nom, les artistes de tous les ordres, peintres, sculpteurs, architectes, que cette musique avait comme ensorcelés, n'iront plus à l'Opéra, et auront d'autant plus de loisir à vaquer à leurs travaux, qui font l'honneur et la gloire du siècle et de la nation. On a donné cet hiver avec succès l'opéra de *Castor et Pollux*[1], dont les paroles sont de M. Bernard et la musique de M. Rameau. On n'a pas manqué à la Comédie-Italienne de parodier cet opéra par une pièce intitulée *les Jumeaux*[2], et on n'a pas oublié de mettre un divertissement de meuniers avec de grands castors blancs sur la tête. En vérité, quand on voit le succès de ces sortes de pièces, on croirait être à six cents lieues de la capitale des arts et des lettres. Ce n'est pas le seul sujet de chagrin pour ceux qui ont à cœur la gloire de la nation. Est-il croyable qu'on ait pu songer à détruire le palais de Bourbon, un des plus beaux hôtels de Paris, et qui fait un effet des plus agréables et par sa situation et par l'ordre d'architecture qui y règne? Ce monument,

1. Le 11 janvier précédent. A l'une des premières représentations, Chassé, qui jouait dans cet opéra, en conduisant au premier acte des troupes au combat, et marchant à leur tête, tomba dans la coulisse. Mais, sans perdre de vue son jeu de théâtre, il cria sur-le-champ aux gens des chœurs qui le suivaient, et avec un enthousiasme digne d'un combat réel : *Passez-moi sur le corps, et marchez toujours à l'ennemi.* Il serait difficile de porter plus loin le fanatisme de l'art. (T.)

2. Par Guérin de Frémicourt. Représentée le 9 mars 1754.

qui a coûté des millions, vient d'être vendu à des particuliers pour six cent mille livres, et c'est aujourd'hui qu'on commence à le démolir[1].

MARS

1er mars 1754.

Nous avons ici, depuis quelques jours, un nouvel ouvrage de M. de Voltaire, sous le titre d'*Annales de l'Empire*. Cet ouvrage, entrepris à la sollicitation de Mme la duchesse de Saxe-Gotha, est consacré à cette princesse par une dédicace où l'on trouve aussi peu l'esprit, le génie, le coloris et la plume de M. de Voltaire, que dans le reste de son livre. Les vers techniques qui sont à la tête sont puérils, on les aurait à peine pardonnés au bonhomme Rollin. L'ouvrage en général est mal fait et négligé. L'idée de Mme la duchesse de Saxe-Gotha paraît avoir été de faire faire à M. de Voltaire le pendant de l'*Abrégé chronologique* de M. le président Hénault; mais on ne fait pas un ouvrage de ce genre sans beaucoup de soins, beaucoup de recherches, beaucoup de patience. Les Allemands seront fort peu contents de ce qui regarde les affaires domestiques de l'Empire. Ils remarqueront dans ces *Annales* une ignorance profonde du droit public. Les affaires d'Italie sont un peu mieux débrouillées; les querelles de l'empire et du sacerdoce sont un des sujets favoris de notre auteur, et je crois qu'en prenant l'avis de la cour de Rome et du corps de nos évêques, on le dispenserait volontiers du soin de traiter ces matières. Au reste, ces *Annales de l'Empire* sont le premier ouvrage de M. de Voltaire dont on n'ait daigné parler ni en bien ni en mal à Paris.

— M. Duclos, de l'Académie française, historiographe de France, auteur de l'*Histoire de Louis XI*, des *Confessions du*

1. Il nous serait difficile d'expliquer ce passage. Grimm ne rapportait sans doute ici qu'un faux bruit. Le Palais-Bourbon, si bien situé, comme il le dit, fut commencé en 1722, et nous n'avons vu dans aucune Histoire de Paris qu'il eût, trente ans seulement après, couru le risque d'être démoli. (T.)

comte de ***, des *Considérations sur les mœurs de ce siècle,* et de plusieurs autres ouvrages, homme qui tient aujourd'hui une place considérable dans la littérature, vient de donner une nouvelle édition de la *Grammaire de Port-Royal,* enrichie de plusieurs remarques nouvelles sur la langue française. Il y a longtemps que le public désirait de voir la réimpression de cette grammaire célèbre qu'on ne trouvait point. Il ne pouvait la recevoir de meilleures mains que de celles de M. Duclos, qui a fait depuis longtemps beaucoup de recherches sur la langue. Vous trouverez dans ces remarques beaucoup d'excellentes réflexions, qui ne sauraient être que le fruit d'une longue et profonde méditation; vous y trouverez des choses un peu plus contestées. Ces sortes de matières demandent à être discutées par de bons esprits, sans fiel et sans amertume, avec la décence et les égards convenables que les gens de mérite se doivent réciproquement. Il ne m'appartient pas de décider, mais il me paraît que l'orthographe que M. Duclos propose, et qu'il voudrait introduire, aurait des inconvénients sans nombre, sans avoir aucun avantage bien réel. L'orthographe de M. de Voltaire est bien plus sensée et modérée, cependant les yeux n'y sont pas encore faits; celle de M. Duclos, poussée plus loin, et outrée à l'excès, pourrait, ce me semble, occasionner un bouleversement total dans la langue. D'ailleurs, dans tout ce qui dépend de l'usage et des mœurs (et la langue est dans ce cas), il faut bien se garder de faire des changements trop brusques et trop sensibles; ce n'est que peu à peu qu'on remédie aux abus et aux défauts de cette espèce, et qu'on établit le bon et le vrai. On ne ferait pas peut-être mal de bannir le *ph* tout à fait, et d'écrire, à l'exemple des Italiens, *filosofie, frase,* etc., comme nous écrivons déjà *fantaisie* et non *phantaisie.* Mais, après avoir fait un pareil changement, il faut lui laisser le temps de s'établir avant que d'en tenter un autre. Je vàis transcrire ici une remarque curieuse et hardie de M. Duclos, en conservant son orthographe : « L'art de l'écriture des sons, d'autant plus admirable que la pratique en est facile, trouva de l'opposition dans les savans d'Égipte, dans les prêtres païens. Ceus qui doivent leur considération aus ténèbres qui envelopent leur nullité et augmentent leur volume imposant, craignent de produire leurs mistères à la lumière; ils aiment mieus être respectés qu'en-

tendus, parce que s'ils étaient entendus, ils ne seraient peut-être pas respectés. »

C'est sans doute à l'occasion de l'ouvrage de M. Duclos qu'on a imprimé un volume d'*Opuscules sur la langue française*, par divers académiciens. Ce volume contient plusieurs discours de M. l'abbé de Dangeau sous le titre d'*Essais de grammaire*; le *Journal de l'Académie française*, par M. l'abbé de Choisy; des *Lettres* de M. Huet, de M. Patru, etc., et une *Dissertation*, de M. l'abbé d'Olivet, sur les participes passifs. Cette lecture est instructive et agréable pour ceux qui aiment ces matières.

— Tous les anciens livres n'ont pas le sort de la *Grammaire de Port-Royal*, de tomber en des mains dignes d'eux. Le divin Montaigne, cet homme unique, qui répandait la lumière la plus pure et la plus vive au milieu des ténèbres du XVIe siècle, et dont le mérite et le génie n'ont été bien connus que dans notre siècle, lorsque la superstition et les préjugés ont fait place à la vérité et à l'esprit philosophique, a été insulté cet hiver par M. Pesselier. Cet auteur, qui a donné quelques ouvrages très-médiocres, comme des *Fables*, des *Dialogues des Morts*, etc., a porté ses mains sacriléges sur les *Essais de Montaigne*. Il a prétendu en retrancher des éruditions déplacées, des répétitions inutiles, et y mettre un peu plus d'ordre sous le titre de l'*Esprit de Montaigne*. Les petits écrivains devraient se contenter de la liberté qu'on leur laisse de barbouiller du papier, et apprendre une fois pour toutes que les ouvrages des hommes de génie sont respectables jusque dans leurs défauts mêmes.

— Des trois frères du Bellay, qui servirent glorieusement l'État sous le règne de François Ier, dans l'Église [1], dans les négociations et dans les armées [2], deux composèrent ensemble des *Mémoires* qui ont toujours eu une grande réputation en France. Les Anglais, les Allemands, les Italiens, les Espagnols, doivent trouver que leur rivale y est traitée trop favorablement; mais

1. Jean du Bellay, cardinal, né en 1592, mort en 1650. On a de lui des *Poésies* latines, quelques pièces sur François Ier, et un grand nombre de lettres. Rabelais lui fut attaché. (T.)

2. Guillaume du Bellay, ambassadeur en Italie, en Angleterre et en Allemagne, brave capitaine; Martin du Bellay, lieutenant-général en Normandie et prince d'Yvetot. Le premier mourut en 1543, le second en 1559. Ce sont ces deux derniers qui ont laissé des *Mémoires*, réimprimés en 1753, 7 vol. in-12. (T.)

Ce n'est pas le seul reproche qu'on peut faire à ces *Mémoires*. Tout ce qui s'est fait sous ce règne de plus grand y a un air petit et comme écrasé; les détails, les moins intéressants même, y sont prodigués à l'excès; on y suit avec autant de soin la marche d'un corps de cinquante hommes que celle d'une armée entière. Quoique en général les événements de ce temps soient sagement présentés et bien développés, le total de l'ouvrage est froid, parce que la liaison et le rapport des faits entre eux n'y sont aucunement sensibles. Mais le plus grand défaut de tous, c'est que le caractère du siècle y manque totalement, et que vous n'y distinguerez pas les mœurs de ce temps-là des mœurs du nôtre. Ces défauts, qui pouvaient échapper à beaucoup de gens à la faveur du langage ancien et naïf de ces *Mémoires*, M. l'abbé Lambert les a rendus sensibles à tout le monde par l'édition qu'il en a donnée cet hiver; il les a dépouillés de leur style et les a rendus lourds et pesants : tout ce qu'il a ajouté du sien est fort inutile et fort pédantesque. On a imprimé à la suite de ces *Mémoires* ceux de Fleuranges [1], qui n'avaient pas encore vu le jour.

— Les Comédiens français n'ont pu donner cet hiver qu'une seule tragédie nouvelle sous le titre de *Paros* [2], pièce d'un jeune homme, M. Mailhol, qui a donné l'été passé une mauvaise petite pièce à la Comédie-Italienne, intitulée *les Femmes*. Cette tragédie ne nous fait pas mieux augurer du talent de son auteur, et ne mérite pas qu'on s'arrête un instant à en donner une idée. Il est peut-être impossible de bien faire en débutant : les premiers essais d'un génie fougueux ne présentent ordinairement que des disparates, des étincelles et des éclairs de génie dans beaucoup de choses de mauvais goût. Les bons esprits avaient conçu peu d'espérance du talent de M. Marmontel après son *Denys le Tyran*; ils trouvaient cette pièce trop égale, trop arrangée pour espérer beaucoup mieux de ce poëte. L'événement a confirmé

1. Fleuranges (Robert de La Mark, seigneur de), maréchal de France, né en 1490, mort en 1537. Son ouvrage est intitulé *Histoire des choses mémorables advenues du règne de Louis XII et de François Ier, depuis 1499 jusqu'en 1521*. (T.)

2. Jouée pour la première fois le 21 janvier, cette pièce n'eut que huit représentations. Mailhol, après être tombé lui-même plusieurs fois au théâtre, résolut d'entraîner Molière dans sa chute. C'est à lui qu'est venue, en 1775, l'idée de mettre *l'Avare* en vers ; mais cette sorte de parodie, imprimée dès lors, ne trouva d'acteurs qu'en 1813, à l'Odéon. Mailhol, né en 1725, mourut en 1791. (T.)

leurs craintes. M. Marmontel a donné successivement des pièces qui valaient beaucoup moins l'une que l'autre; il a fini par se retirer tout à fait après la chute d'*Egyptus*. Il s'en faut bien que M. Mailhol soit dans le cas de M. Marmontel. Après la tragédie de *Paros*, il peut se dispenser de faire un second essai; il peut être assuré que sa vocation n'est pas d'être le successeur des Corneille, des Racine et des Voltaire, et on n'est en droit de courir cette carrière qu'avec le talent de ces hommes. La platitude, défaut inséparable des pièces sans génie et sans feu, se trouve singulièrement dans *Paros*; elle se trouve dans le plan et dans le style de cette pièce. L'auteur, qui semble l'avoir senti comme nous, a cru y remédier par un tas de maximes communes et usées dont les tragédies modernes sont défigurées, et que les bons juges ne pardonnent que quand elles sont rachetées par des beautés réelles. Voici les deux plus beaux vers de la pièce, et peut-être les seuls :

Quand on a l'art heureux d'imposer aux mortels,
En méritant la foudre on obtient des autels.

— On donne actuellement au théâtre de la Comédie-Française une petite pièce en vers et en un acte, *les Adieux du Goût*, de MM. Portelance et Patu[1]. Cette pièce, qui a pour sujet la fameuse querelle de la musique, est jouée avec une espèce de succès, toute mauvaise qu'elle est. Bientôt les succès de la Comédie-Française ne seront pas plus honorables, ni par conséquent plus difficiles, que ceux du Théâtre-Italien. Depuis qu'on a été obligé de danser sur le Théâtre-Français pour attirer du monde aux pièces de Corneille, de Molière, de Racine, de Voltaire, tout y réussit; et beaucoup de mauvaises petites pièces, qu'on y aurait sifflées il y a un an, ont maintenant un grand succès en faveur de quelques mauvais ballets qui les terminent. Voilà à quoi est réduit le premier théâtre de la nation.

— Les *Mémoires de deux amis, ou les Aventures de*

1. Portelance, né en 1732, mourut en 1821; Patu, né en 1729, ne vécut que jusqu'en 1757. *Les Adieux du Goût* furent représentés pour la première fois le 13 février 1754. Le sujet, le plan, la distribution, les petits vers sont de Patu, et les vers alexandrins de Portelance. (T.)

MM. *Barniwal et Rinville*, sont le troisième roman dont M. de La Solle nous fait présent depuis peu. Il est l'auteur des *Anecdotes de la cour de Bonhomie*, et des *Mémoires de Versorand*, ouvrages fort médiocres l'un et l'autre, et qui n'ont eu aucun succès, quoique M. de La Solle, dans la préface de son nouveau roman, remercie beaucoup le public de l'accueil favorable qu'il leur a daigné faire.

15 mars 1754.

— Les Comédiens français nous ont donné, il y a quelques jours[1], la première représentation des *Troyennes*, tragédie nouvelle de M. de Châteaubrun, maître d'hôtel de M. le duc d'Orléans. Cet auteur, âgé aujourd'hui de plus de soixante-dix ans, respectable par la simplicité de ses mœurs, a donné sa première tragédie il y a quarante ou cinquante ans[2]; on la trouve imprimée sous le titre de *Mahomet* dans le recueil des meilleures pièces du Théâtre-Français. C'est après un si long intervalle que M. de Châteaubrun ose reparaître sur la scène.

Le succès de cette pièce a été équivoque à la première représentation; on avait applaudi beaucoup d'endroits, on avait ri à beaucoup d'autres; parce qu'il y avait en effet beaucoup de vers comiques et bas. Depuis, l'auteur a fait les retranchements convenables, et la pièce est jouée avec un succès assez brillant. Voici ce que j'en pense, et ce que je crois pouvoir justifier par des raisons sans réplique. Premièrement, cette tragédie n'en est pas une, c'est une tragédie à tiroir : c'est un recueil de tragédies; point d'action, point d'intérêt suivi, puisque l'auteur nous alarme successivement pour Hécube, pour Cassandre, pour Andromaque, pour Astyanax, pour Polixène; ce sujet des *Troyennes* n'est donc pas traitable, ou plutôt il n'existe pas : aussi la pièce n'a-t-elle ni exposition, ni intrigue, ni dénoûment, à proprement parler. On a beaucoup applaudi plusieurs tirades. Je les détacherai de la pièce, et je les approuverai, si l'on veut; mais comment puis-je les trouver belles lorsqu'elles sont déplacées, et dans la bouche d'un personnage qui devrait ou être ailleurs, ou se taire, ou dire toute autre

1. Le 11 mars.
2. Le 13 novembre 1714.

chose? Les plus beaux vers, et les plus touchants, ne produisent aucun effet sur mon âme, du moment qu'ils sont déplacés : ils ne me paraissent que ridicules. Est-il croyable que Cassandre fasse des réflexions sur l'espérance, ou même qu'elle ait le temps de faire usage du don de prophétie et de prédire les malheurs des Grecs, tandis que je vois, dans le fond, la ville de Troie livrée aux fureurs des flammes? Cette femme paraîtra échevelée, toute la famille de Priam paraîtra désolée, elle poussera des cris dans l'air, elle ne s'arrêtera pas au sortir de la ville pour faire une conversation, quelle qu'elle puisse être. L'auteur a mal choisi jusqu'au moment du sujet : il fallait du moins que le feu de Troie fût éteint, et la première frayeur des Troyens calmée et passée. On a trouvé que Mlle Dumesnil avait très-mal joué le rôle d'Hécube, qu'elle l'avait excessivement outré, etc. J'avoue que je ne connais pas le secret de bien jouer un mauvais rôle; plus une actrice est tragique et admirable, plus elle doit paraître ridicule dans un rôle où elle ne dit presque jamais ce qu'il convient de dire. On lui a reproché d'avoir trop outré son jeu dans la première scène. Jugez si la femme de Priam sortant de la ville de Troie qui brûle depuis trois jours, jugez si cette femme peut être trop violente, et si elle ne doit pas être dans un état qui approche du délire. On trouve en général que Mlle Dumesnil, qui joue supérieurement, et souvent d'une manière si sublime, les rôles de Phèdre, d'Athalie, d'Hermione, de Cléopâtre dans *Rodogune*, de Mérope, et tous les grands rôles qui sont au théâtre, joue ordinairement fort mal les rôles dont elle est chargée dans les pièces nouvelles. Je ne sais si c'est faire la critique de l'actrice ou des pièces. Si j'étais absolument forcé de traiter le sujet des *Troyennes*, je ne pourrais qu'en faire une tragédie en un acte, ou, pour mieux dire, une pantomime tragique; car le dialogue de cette pièce n'aurait pas fait deux pages d'impression. On ne se parle pas dans des moments si terribles; on crie, on court, on n'a pas le temps de s'arrêter sur la scène. Je ne dis pas qu'un tel spectacle ne puisse produire de grands effets : c'était la pantomime des anciens. L'histoire nous apprend à quel point ils excellaient dans cet art et quelles impressions prodigieuses ils opéraient sur les spectateurs. Nous n'en sommes pas aussi loin qu'on le penserait bien; mais,

aussi longtemps qu'on placera les spectateurs sur la scène, que le tombeau d'Hector sera entouré de petits-maîtres et de talons rouges, qu'on se contentera de décorations puériles qui seraient à peine supportables dans une tragédie de collége ou dans une pièce de marionnettes, il ne faut pas espérer de voir jamais un spectacle digne d'une nation éclairée et policée.

— M. l'abbé Trublet vient de donner une nouvelle édition de ses *Essais de morale et de littérature*, augmentée d'un troisième volume. C'est toujours la même chose; l'auteur saisit toutes les occasions pour faire l'éloge des jésuites , il n'y a rien à dire à cela ; mais il a l'air d'en vouloir à M. Rousseau, et surtout à M. d'Alembert, à l'occasion de l'article *Collége* dans le troisième volume de l'*Encyclopédie*. Cela me paraît maladroit ; avant que d'attaquer des hommes aussi redoutables, il faut y songer deux fois.

— M. de Saint-Foix, auteur de *l'Oracle* et d'autres pièces médiocres, vient de donner des *Essais historiques sur la ville de Paris*. Cette rapsodie me paraît instructive et amusante.

AVRIL

1er avril 1754

Nous nous arrêtons peu, dans nos feuilles, à ces brochures que Paris voit éclore et mourir le même jour, qui sont l'ouvrage d'une foule de petits écrivains sans génie, sans talent et sans goût, et un des inconvénients attachés à la littérature. Les ouvrages dignes de fixer l'attention du public nous occupent uniquement, moins pour en faire des extraits, en journaliste, que pour nous arrêter aux détails utiles et agréables, et pour proposer nos idées et nos opinions sur différentes matières. Ce n'est que dans cette vue qu'un mauvais ouvrage peut nous occuper quelquefois. Les arts et les spectacles, cette partie si brillante de la littérature française, font une branche considérable pour nos feuilles : nous tâchons de ne laisser rien échapper qui soit digne de la curiosité des étrangers. Notre but est

de leur donner, par notre travail, une idée exacte de l'état présent des arts et des lettres en France. Ces feuilles sont consacrées à la vérité, à la confiance et à la franchise. L'amitié qui nous lie avec plusieurs gens de lettres, dont nous sommes obligé de parler, n'a aucun droit sur nos jugements. La critique juste, et même sévère, n'est pas toujours à l'abri de l'erreur; mais elle n'est jamais offensante. En rendant compte des impressions du public, nous tâchons de justifier les nôtres par des raisons.

— M. Nivelle de La Chaussée, auteur de plusieurs comédies, vient de mourir à un âge peu avancé[1] et de laisser une place vacante à l'Académie française[2]. Tout le monde connaît *le Préjugé à la mode*, *Mélanide*, et les autres pièces de cet auteur qui sont imprimées dans ses œuvres de théâtre. *La Fausse Antipathie* a été jouée, il n'y a pas longtemps, avec assez de succès. M. de La Chaussée est regardé en France comme l'auteur d'un nouveau genre de comédie, qu'on a appelé par dérision *le comique larmoyant*. Ce genre, que M. de La Chaussée n'a pas plus inventé que moi parce qu'il était connu des anciens, ce genre, porté sur les théâtres de Paris, y a eu le sort de toutes les nouveautés; il a trouvé beaucoup de partisans et beaucoup d'adversaires. Mais comme on s'égare nécessairement quand on part d'un faux principe, et qu'on s'égare d'autant plus qu'on va plus loin et plus vite, on peut dire que le public, et même des gens d'un grand poids dans la littérature, confondant le genre et les auteurs ensemble, n'en ont jusqu'à présent porté aucun jugement solide et raisonnable. Tâchons de développer nos idées à cet égard. La comédie est le tableau de la vie mise en action. Comme ce tableau nous

1. Le 14 mars; il était né en 1692.

2. Piron, qui se croyait avec raison beaucoup plus de droits que La Chaussée n'en avait pour faire partie des Quarante, fit contre l'Académie, qui se l'était adjoint, l'épigramme suivante :

> Gens de tous états, de tout âge,
> Ou bien, ou mal, ou non lettrés,
> De cour, de ville ou de village,
> Castorisés, casqués, mitrés,
> Messieurs les beaux esprits titrés
> Au diable soit la pétaudière
> Où l'on dit à Nivelle : *Entrez!*
> Et *nescio vos* à Molière. (T.)

représente fréquemment des actions ridicules, on a d'abord établi, comme un principe incontestable, que tout ce qui ne fait pas rire aux dépens des vices et des ridicules des hommes n'est pas du ressort de la comédie. Ce préjugé devait s'établir d'autant plus naturellement que le plus grand comique qui ait jamais été, le sublime Molière, n'avait peint dans ses pièces que les ridicules. Ses successeurs sont venus; ils ont voulu nous attendrir, nous intéresser, nous faire pleurer même dans leurs comédies; mais, comme ils n'avaient ni le génie ni le pinceau de Molière, comme ils ne savaient pas les routes de notre cœur comme lui, et que cependant ils n'étaient point dépourvus de talent au point de ne mériter aucun succès, on a confondu le genre et les auteurs, et on a mis sur le compte de l'un ce qui était la faute des autres. Voilà où nous en sommes sur la comédie. *Tous les genres sont bons*, dit M. de Voltaire, *hors le genre ennuyeux*. Pourquoi celui qu'on a appelé « le comique larmoyant » ne le serait-il pas, puisqu'il y a des scènes dans *le Glorieux*, dans *le Philosophe marié*, dans *le Préjugé à la mode*, dans *Mélanide*, et dans beaucoup d'autres pièces, qui sont extrêmement touchantes et qui font un très-grand effet au théâtre? Si l'effet d'une seule de ces scènes est assuré et incontestable, rien n'empêche plus qu'il n'y ait des pièces entières dans le même genre, et, s'il n'y en a point, il faut en accuser les poëtes qui y ont travaillé. On peut reprocher avec raison à M. Destouches d'être souvent froid, ennuyeux, languissant, et d'avoir, presque toujours puérilement, contrasté ses pièces. Le contraste existe rarement dans la nature; c'est une ressource de l'art dont l'artiste fait plus ou moins usage, à proportion qu'il a plus ou moins de génie. On peut reprocher avec plus de raison encore à M. de La Chaussée de n'avoir jamais su faire un plan de comédie raisonnable, de n'avoir su ni arranger ni conduire ses pièces, d'avoir mêlé tous les tons ensemble, d'avoir horriblement mal écrit la plupart de ses comédies, d'avoir enfin fait un grand nombre de scènes de pur remplissage, pour amener à la fin, de gré ou de force, une situation intéressante. On peut reprocher, avec raison, quelques-unes de ces fautes à l'auteur de *Nanine* et de *l'Enfant prodigue*. On peut leur reprocher à tous d'avoir fait des romans au lieu de faire des comédies, et d'avoir su suppléer au défaut de génie en imagi-

nant des situations intéressantes qui supposaient une infinité d'aventures romanesques. Ce dernier reproche tombe aussi sur *Cénie,* pièce de Mme de Graffigny, qui a eu le plus grand et le plus brillant succès à Paris. Mais de tous ces reproches, il n'y en a aucun qui tombe sur le genre. La plupart des pièces de Térence sont remplies de scènes touchantes, qui ne portent que sur des événements très-naturels et très-conformes aux mœurs de ces temps-là. Disons donc qu'avec le génie de Molière, les auteurs qui ont travaillé dans ce genre auraient saisi et représenté le vrai et le sublime d'un tableau intéressant tout aussi finement que leur maître a su tracer les tableaux comiques; au lieu d'imaginer des aventures, ils auraient tiré leurs situations et leurs scènes du fond de leur sujet et des caractères de leurs personnages; ils auraient, en un mot, fait des pièces parfaites, et nous n'aurions jamais déclamé contre un genre qui nous eût fait, au théâtre, un plaisir si pur et si grand. On peut voir dans le troisième volume de l'*Encyclopédie* ce que M. Marmontel a écrit sur la *Comédie.* On y trouve de très-bonnes idées; mais il s'en faut bien, à ce que je crois, qu'il ait épuisé la matière. J'imagine un genre de comédie bien plus tragique, si l'on peut parler ainsi, que le larmoyant. Pourquoi empêcherais-je, par exemple, mon *Joueur* ou mon *Dissipateur* de se tuer à la fin de ma pièce, dans les accès de désespoir qui sont ordinairement la suite de ces égarements? Une telle comédie, bien conduite, serait plus dans la nature que la plupart de nos tragédies, et j'ai dans la tête qu'elle produirait des effets étonnants[1].

On dit quelquefois que nos maîtres et nos prédécesseurs ont tout fait, qu'ils ne nous ont plus rien laissé à faire. Molière a épuisé tous les sujets, et il nous a prévenus en tout. Rien n'est plus faux. S'il nous a volés, disait le Métromane de Piron, volons à notre tour la postérité. Le talent d'un comique consiste moins dans le choix des caractères dont le nombre est borné que dans l'art d'en saisir et d'en rendre les nuances les plus fines et les plus délicates : or les nuances d'un caractère sont infinies. Un homme qui naîtrait aujourd'hui avec le génie de

1. Saurin a exécuté cette conception dans le drame de *Beverley*, qui a toujours eu beaucoup de succès au théâtre. (*Premiers éditeurs.*)

Iolière ferait tout autant de pièces, et des pièces aussi admiables que son sublime prédécesseur, sans s'en trouver gêné ni ırévenu. On a beaucoup vanté la moralité des pièces de théâtre. ;ertains défenseurs des spectacles, plus zélés qu'éclairés, ont cru ' trouver une grande ressource pour leur cause. Il n'était pas lifficile à leurs adversaires de leur montrer de très-belles pièces lont la moralité ou n'existait point ou n'était pas trop bonne. Mais si tout tableau qui représente la vertu sans récompense ou le vice heureux est répréhensible et dangereux, il faut renoncer à la peinture et à tous les beaux-arts, il ne faut plus étudier l'histoire, il ne faut plus vivre avec les hommes; car qu'y a-t-il de plus commun que de voir la vertu devenir la victime du crime? Les pièces de théâtre doivent nous représenter les hommes tels qu'ils sont, avec leurs passions, leurs vertus, leurs vices et leurs égarements. Si le tableau est vrai, bien choisi, bien fait, il est bon et sans reproche. Le mérite des spectacles n'est pas d'édifier : ils sont faits pour nous éclairer, pour nous former le goût, pour nous rendre sensibles. Les Romains donnaient au peuple le spectacle sanglant des gladiateurs pour le familiariser avec les horreurs de la guerre. Le système de notre gouvernement étant d'adoucir le caractère de nos peuples, de les rendre humains, bienfaisants, compatissants, il n'y a point de moyen plus sûr pour y résister que de lui donner des occasions fréquentes de s'attendrir et de verser des larmes. Voilà ce que je regarde comme le principal avantage de notre tragédie. J'ai lu, il n'y a pas longtemps, la préface que M. le baron de Bielfeld, Allemand, a mise à la tête d'un recueil de ses comédies. Après cette lecture, j'avoue que je n'ai pas eu le courage de lire la moitié d'une scène de ces pièces. Il est impossible de parler sur la matière que nous venons de traiter avec plus de déraison que cet auteur n'a fait. Cependant M. l'abbé de Voisenon, de son côté, n'avait pas mal déraisonné sur le même sujet dans une préface qui est à la tête de son recueil de comédies, imprimé l'année passée à Paris.

— *Le Palais du silence*, conte philosophique, paraît, depuis quelques jours, en deux petits volumes in-12 assez bien imprimés. C'est une nouvelle production de M. le chevalier d'Arcq qui nous a donné l'année passée les *Lettres d'Osman*, froide et mauvaise copie d'un excellent modèle. Les

Lettres Persanes de M. le président de Montesquieu sont l'ouvrage d'un homme de génie, les *Lettres d'Osman* sont l'ouvrage d'un homme sans talent même. M. le chevalier d'Arcq vient de nous confirmer dans cette idée par le nouveau roman dont nous parlons. Je conçois très-bien l'envie des auteurs de voir imprimé tout ce qu'ils ont fait de plus médiocre, mais je ne conçois pas le courage ni la patience qu'ils ont de composer et de s'occuper d'un mauvais ouvrage. Ils doivent nécessairement ressentir, les premiers, les effets de l'ennui qu'ils préparent à leurs lecteurs. Comment font-ils pour y résister et pour achever? Comment peut-on travailler longtemps, à moins que d'y être condamné, quand on ne se sent point échauffé par ce feu divin que les hommes de génie sont sûrs de faire passer de leur tête dans l'âme de tous leurs lecteurs? Ce feu, cet enthousiasme, cette ivresse, sont surtout indispensables dans les ouvrages d'imagination que nos jeunes gens entreprennent avec une facilité qui prouve bien qu'ils n'ont nulle idée de la difficulté de leur entreprise et du talent supérieur qu'il faut pour y réussir. Voici l'idée du *Palais du silence*. Un jeune prince aime éperdument une prêtresse de Vénus dont la beauté et les charmes n'ont rien d'égal dans l'univers; cela est dans les règles. Mais cette beauté cache l'âme la plus perfide et la plus noire qui existe. C'est ce qu'on apprend à la fin du roman avec quelque étonnement, car, comme il n'y a dans ce conte aucun caractère d'établi, elle ferait tout aussi bien d'être vertueuse ; cela épargnerait du moins au ciel beaucoup de miracles qu'il est obligé de faire et qui sont beaucoup moins faciles que M. le chevalier d'Arcq ne pense. Mais enfin la belle prêtresse aime l'ami du prince qu'elle trahit, et cet ami est un autre scélérat de la meilleure trempe : ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le prince est leur jouet sans qu'aucun de ses lecteurs s'en doute, tant ils savent conduire leur intrigue habilement. L'hymen du prince avec la prêtresse rencontre de forts obstacles de la part du roi. Un beau jour que le prince est sur le point de prendre un parti un peu violent contre son père, il est englouti par la terre sans autre façon, et se trouve tout d'un coup dans le palais du silence. Là, il voit sur un mur d'acier tout ce qui se passe sur la surface de la terre. Ses visions sont un peu moins amusantes que celles de l'écolier que le diable boiteux promène sur les clochers

pour lui faire voir l'intérieur des maisons dont il enlève les toits. Le prince voit son père et sa mère plongés dans la douleur sur son désastre; ils le croyaient perdu pour toujours. Il découvre les trahisons et la perfidie de son prétendu ami et de sa maîtresse : heureusement, et fort à propos pour sa consolation, il voit qu'il est véritablement et tendrement aimé par la sœur de son ami perfide, qui est une autre femme charmante pour laquelle le prince se sentait déjà beaucoup d'amitié. Malgré l'état violent qui doit résulter de sa situation et de toutes ces découvertes, le prince a le temps et la curiosité de voir sur ce mur d'acier beaucoup d'autres tableaux qui, à en juger par l'ennui qu'ils m'ont causé, devaient excéder un jeune infortuné tout livré au chagrin de sa passion. Il voit cependant avec beaucoup de patience et de résignation les menées d'une femme intrigante, les détours d'un politique adroit et traître; il finit par voir un portrait de M. le duc de Richelieu pour avoir occasion d'en faire l'éloge, et, ce qu'on attend encore moins, il voit aussi la querelle de MM. de Voltaire et de Maupertuis. « Ces épreuves, dit le prince spirituellement, ne réussirent qu'à m'ôter l'opinion avantageuse que j'avais eue de quelques gens célèbres qui se rapetissaient pour ainsi dire à l'examen. » Je ne sais pourquoi certaines gens s'efforcent avec tant d'affectation de rabaisser le mérite des gens de lettres qui, à tout prendre, sont pourtant la portion la plus estimable d'une nation policée. Leurs querelles et leurs jalousies font sans doute le scandale et la honte des lettres; mais bien loin d'exagérer leurs fautes avec tant de complaisance, on devrait les cacher soigneusement pour l'honneur de l'humanité. Si j'étais condamné, comme le jeune héros du chevalier d'Arcq, à passer ma vie dans le palais du silence, vis-à-vis d'un mur d'acier, il me semble que j'aimerais autant y voir les vertus et les actions des hommes respectables que d'y trouver sans cesse les forfaits de quelques êtres méprisables et indignes du nom qu'ils usurpent; ou du moins, je n'offenserai point le dieu du silence par l'indiscrète impression de ce que j'aurais vu dans son temple d'odieux ou d'ennuyeux. Vous jugez bien qu'il n'en coûte pas beaucoup à M. le chevalier d'Arcq de tirer à la fois son héros de ce souterrain pour le rendre à son père et pour couronner la flamme constante et discrète de cette sœur charmante d'un abominable frère, qui meurt, après

avoir refusé son pardon, en se poignardant du même coup, lui et sa complice, la prêtresse de Vénus. Ce roman, dont le fond est, comme vous voyez, froid, plat, sans invention et sans caractères, devient encore plus fastidieux en ce qu'on veut le faire passer pour la traduction d'un ancien manuscrit grec. Rien n'est plus usé ni plus insipide que ces sortes d'artifices; rien de plus ridicule que de mettre la scène d'un roman dans l'antiquité et d'y conserver les mœurs de notre siècle; rien de plus puéril enfin que ces froides allégories et ces miracles que les dieux sont obligés de faire en faveur d'un jeune étourdi qui ne peut s'attirer l'attention de ses lecteurs pendant trois pages. Si M. le chevalier d'Arcq eût été du voyage dans le palais du silence, je ne doute pas qu'il y eût trouvé, à l'exemple de son prince, un oracle pour lui qui lui eût ordonné de se taire le reste de sa vie, au moins devant le public.

— Nous avons depuis quelques jours deux ouvrages sur le commerce, qui ont un très-grand succès, et qui méritent la plus grande attention : ils sont faits non-seulement pour occuper les citoyens et les commerçants, mais encore les philosophes et les princes, remplis de discussions importantes et de vérités hardies pour le bien de l'État. Le premier volume est intitulé *les Éléments du commerce*, en deux volumes, par M. Forbonnais[1]. Une partie de cet ouvrage a déjà paru dans le troisième volume de l'*Encyclopédie :* on y a vu avec grand plaisir les articles *commerce*, *assurances*, *concurrence*, *change*, etc.; l'auteur y en a ajouté beaucoup d'autres qui ne sont pas moins intéressants. Les chapitres de l'*agriculture*, des *manufactures*, de la *navigation*, des *colonies*, de la *circulation de l'argent*, du *crédit*, du *luxe*, de la *balance du commerce*, forment des objets importants, et sont remplis de vues et d'idées. Le second de ces ouvrages est intitulé *Remarques sur les avantages et les désavantages de la France et de la Grande-Bretagne, par rapport au commerce et aux autres sources de la puissance des États*, traduction de l'anglais du chevalier John Nikols. L'auteur ou le traducteur de ce livre (car il n'est pas encore bien éclairci si c'est un original ou une traduction), est M. de

1. Forbonnais (François Véron de), né en 1722, mort en 1800; auteur d'un grand nombre d'ouvrages d'économie politique, membre de l'Institut. (T.)

ıgeul [1] : toute l'édition en a été enlevée en peu de jours, ɔn le réimprime actuellement. On m'a assuré que l'ouvrage ;lais existait : si cela est, il me paraît assez démontré que de Dangeul en a fait une traduction fort libre, en y ajoutant ·tout du sien, surtout dans le chapitre de la France. Nous ntreprenons pas l'extrait de cet excellent ouvrage, il mérite ;tre lu avec grand soin. Voici un exemple du ton et de l'esprit i règnent dans ce livre... « N'arriverait-il pas alors, dit l'An-ıis ou le Français, que, par une révolution forcée, la nation :ouerait le fardeau qu'elle ne pourrait plus porter, et que ın désordre nécessaire le premier ordre des choses renaîtrait peu près comme dans le corps le mieux constitué, si des hu-eurs vicieuses s'amassent avec le temps, la mesure étant venue son comble, la maladie se déclare, et le malade ne peut être ıuvé que par une crise violente. »

A ces deux ouvrages sur le commerce, il faut joindre une etite brochure intitulée *Essai sur la police générale des rains* [2]. L'idée de l'auteur de ce mémoire un peu trop long st de laisser le commerce des blés tout aussi libre que celui es autres denrées ou objets de trafic : c'est, selon lui, le seul oyen de n'en jamais manquer, et de prévenir les monopoles et ous les autres abus odieux et contraires au bien de l'État ; et auteur a raison sans doute : il prouve que l'abondance est pour : moins autant à craindre que la disette ; cependant toutes nos ɔis ne visent qu'à procurer cette abondance mal entendue. On ourrait faire une comparaison très-utile et très-agréable des rois auteurs dont nous parlons, sur l'agriculture, et de leurs rojets à cet égard. M. de Forbonnais et l'auteur de l'*Essai* ont resque les mêmes idées et les mêmes projets : ceux de l'auteur nglais leur sont, ce me semble, très-supérieurs. Au reste, il ne aut pas douter que nous ne devions tous ces ouvrages intéres-ants à l'auteur de *l'Esprit des lois ;* c'est lui qui a fixé les es-rits sur ces objets importants, et qui les a encouragés par son

1. Dangeul (René-Joseph Plumard de), né en 1722, mort en.....; savant écono-niste. L'ouvrage recommandable dont Grimm parle ici n'est point, quoi qu'en dise e titre, une traduction. (T.)

2. Par Herbert; *Londres*, 1754, in-8. La première édition, imprimée à l'insu de l'auteur, ne contient que la moitié de l'ouvrage. (*Dict. des Anonymes.*) La seconde est de *Berlin*, 1755, 2 vol. in-12. Voir la lettre du 1er août 1756. (T.)

exemple, à penser et à écrire. A la fin de ce siècle, on verra encore mieux les obligations infinies que la nation aura à *l'Esprit des lois*, à l'*Histoire naturelle* et à l'*Encyclopédie*.

— Il paraît un *Traité des évolutions militaires de l'infanterie*, par M. le comte de Bombelles, lieutenant général des armées du roi[1].

— On vient de nous donner en trois volumes la suite des *Négociations* du comte d'Araux[2], qui ont paru il y a deux ou trois ans. Ces mémoires sont estimés.

15 avril 1754.

Vous lirez avec un très-grand plaisir les *Mémoires secrets* de milord Bolingbroke, que M. Favier vient de traduire de l'anglais en deux volumes grand in-8. Ces mémoires, qui regardent les affaires d'Angleterre depuis 1710 jusqu'en 1716, de même que plusieurs intrigues à la cour de France, furent composés par cet illustre Anglais en 1717, et adressés en forme de lettres au chevalier Windham, pour servir à leur auteur de justification contre les accusations des torys, parti qu'il avait servi toute sa vie sans avoir pu mettre sa conduite à l'abri de leurs traits. On ne les a publiés en Angleterre qu'après la mort de milord Bolingbroke en 1753. Je suis sûr que vous les lirez avec autant de plaisir que les écrits de Cicéron. Vous y trouverez toute l'histoire de milord Bolingbroke avec le Prétendant, des observations très-curieuses sur le caractère de ce prince, sur celui de M. le Régent, et sur les autres personnages connus de ce temps-là, enfin beaucoup de petits faits très-importants pour la vérité historique, cet être si équivoque, si recherché et si inconnu. Rien ne m'a fait tant de plaisir dans ces mémoires que le ton de franchise qui y règne; ceux qui se dévouent aux affaires ne connaissent pas leurs vrais intérêts quand ils affectent un air fin et pénétrant, aux dépens de la franchise et de la droiture; à défaut de ces qualités, ils devraient du moins être assez habiles pour s'en ménager les apparences. Milord Bolingbroke est de si bonne foi dans ce qu'il croit n'être pas trop

1. 1754, in-8.
2. (Publiées par l'abbé Mallet.) 1752-1754, 6 vol. in-8.

avantageux à sa cause, il est si éloigné de tirer parti des choses même les plus spécieuses, qu'il nous force malgré nous à le croire aveuglément dans tout ce qu'il peut dire en sa faveur, et qu'il ne dépend pas de nous de soupçonner seulement sa bonne foi. « Il en fut fait sans doute (des fautes), dit-il, à l'occasion des négociations de la paix d'Utrecht, et plus d'une, par tous ceux qui y furent employés, par moi tout le premier. »— « J'ai bien peur, dit-il dans un autre endroit, que nous ne soyons entrés à la cour et dans les affaires avec les mêmes dispositions qui animent tous les partis ; que le principal motif de nos actions n'ait été d'avoir le gouvernement de l'État entre nos mains ; que nos principales vues n'aient eu pour objet la conservation de ce pouvoir, de grands emplois pour nous-mêmes, des moyens de récompenser tous ceux qui avaient servi à notre élévation, et des armes pour nuire à tous ceux qui s'y étaient opposés. Il est vrai cependant qu'avec ces considérations d'intérêt particulier et d'esprit de parti, il y en avait d'autres mêlées, qui avaient pour but le bien public de la nation, ou du moins ce que nous croyons l'être... » Dans un autre endroit, il finit ainsi : « Dans tout ce que je viens de dire, j'ai été bien éloigné de faire mon panégyrique ; je n'eus point dans cet intervalle tout le mérite dont on a voulu me faire honneur, et depuis je n'en ai pas eu aussi peu que les mêmes gens m'en ont accordé. J'ai commis sans doute beaucoup de fautes, et un plus grand homme que je ne prétends l'être, placé dans les mêmes circonstances, n'en aurait pas été tout à fait exempt. »

En admettant donc cette apologie dans toute sa force, en rendant justice à l'intégrité d'un homme aussi respectable que milord Bolingbroke, on pourrait cependant lui faire trois reproches qui, sans tomber sur sa vertu et sa probité, prouveraient du moins qu'il ne s'est pas toujours assez garanti contre la première chaleur de sa tête et de son esprit. Premièrement, il s'est rendu avec trop de facilité et de précipitation auprès du Prétendant. Milord Bolingbroke, après avoir été jugé et condamné en Angleterre, s'était retiré en France, et habitait un asile fort solitaire dans le Dauphiné. Sur les instances d'un gentilhomme que les torys lui dépêchent, et sans nous dire au juste en quoi consistait proprement la commission de ce gentilhomme, ni quel était alors le dessein des torys, il va trouver le Prétendant à

Commercy. Il devait prévoir qu'un homme comme lui ne pouvait faire une telle démarche sans renoncer à être son maître dans toutes les autres. Loin de prendre un parti ouvertement avant que les torys n'eussent levé le bouclier, il devait se borner à se ménager des liaisons avec le Prétendant, qui, dans quelque circonstance que c'eût été, l'eussent laissé le maître d'agir conformément aux intérêts de sa nation et à la gloire de son parti.

Cette conduite ne l'aurait pas empêché de faire à la cour de France tout ce qu'il a fait effectivement, et avec si peu de succès pour le service du Prétendant et des torys. Elle lui aurait épargné le désagrément d'être au service d'un homme dont il pouvait être l'ami, l'allié, le protecteur ou l'appui, et l'humiliation d'être renvoyé par le maître qu'il s'était donné, après la malheureuse expédition en Écosse. L'événement a trop justifié notre réflexion. Dans la première conversation avec le Prétendant, il est obligé d'accepter les sceaux qu'il ne lui était plus libre de refuser. Tous ses malheurs et toutes ses fautes sont une suite de cette première démarche. On peut lui reprocher, en second lieu, l'ignorance où il était des véritables intentions des torys et de la situation de leurs affaires pendant tout le cours de sa négociation pour le Prétendant avec la cour de France. Il se plaint toujours de n'en avoir reçu que des instructions et des réponses vagues, souvent contradictoires, et qui dérangeaient à chaque moment le plan de sa négociation. Mais dans le grand nombre des courriers qui allaient et venaient entre les adhérents du Prétendant en France et son parti en Angleterre, il me semble qu'il aurait été facile à milord Bolingbroke de dépêcher un homme de confiance et intelligent qui l'eût mis, à son retour, au fait de l'état des affaires en Angleterre et en Écosse, et des véritables intentions des torys. Il n'y a qu'un éloignement extrême qui puisse rendre ces sortes de moyens impraticables.

Le dernier reproche est le plus grave de tous, il attaque la générosité de notre auteur : on ne le ferait pas à un homme ordinaire ; c'est son raccommodement avec la cour d'Angleterre. Quelque dignité apparente que milord Bolingbroke y mît, quelque mauvais qu'étaient les procédés du Prétendant, à son égard, il ne restait pas deux partis à prendre à un homme tel que lui : il faut toujours respecter ses anciennes liaisons. En peignant le Prétendant tel qu'il était, il ne pouvait se proposer honnête-

ment de contribuer à mieux établir le gouvernement du roi George. Ce n'est donc que dans son exil qu'il restait le maître de dire et d'écrire du Prétendant tout ce qu'il voulait. De retour en Angleterre, et réconcilié avec la cour, il s'était mis dans le cas d'une retraite forcée, et il ne pouvait plus rien faire ou dire ni directement ni indirectement en faveur de la maison de Hanovre, sans se manquer à lui-même. Ces Mémoires sont écrits avec une facilité et une rapidité singulières; ils ne manquent pas de fleurs, mais les ornements y sont employés avec sagesse et sans prétention. Les réflexions de l'auteur sont toujours judicieuses et toujours placées à propos. Rien n'est plus intéressant que l'histoire de la minute de la déclaration du Prétendant, et les corrections que la religion ou plutôt l'imbécillité ont obligé ce prince d'y faire pour le salut de son âme. On a mis à la tête de cet ouvrage le médaillon de milord Bolingbroke, avec la devise *nil admirari*, et un discours préliminaire sur la vie de cet illustre Anglais, qui est long, ennuyeux et mal fait. M. de Saint-Lambert, si connu à Paris par son talent pour la poésie, nous prépare la vie de milord Bolingbroke [1]. Ce que j'en ai vu me fait croire que ce morceau fera grand plaisir au public.

— Le chevalier Servandoni, peintre et architecte du roi, et de son Académie royale, célèbre à Paris par son talent pour la décoration, a obtenu la permission de profiter de la quinzaine de Pâques, où les spectacles sont fermés, pour en donner un sur le grand théâtre du palais des Tuileries. Ce spectacle, dont le sujet est tiré de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, sous le titre de *la Forêt enchantée*, consiste en cinq décorations. Il est orné de machines, animé d'acteurs pantomimes, et accompagné d'une mauvaise musique de la composition de M. Géminiani, qui doit en exprimer les différentes actions. Il serait inutile de s'arrêter à la mauvaise exécution de ce spectacle, et injuste d'en savoir mauvais gré à M. Servandoni. Il est aisé à concevoir combien il est difficile de dresser une troupe d'acteurs pantomimes, et que les meilleurs acteurs de nos théâtres ne seraient pas trop bons pour représenter convenablement les héros dont le Tasse nous a rendu le souvenir si cher et si intéressant. C'est donc des cinq

1. Elle se trouve dans le cinquième et dernier volume des *OEuvres philosophiques* de Saint-Lambert. Paris, Agasse, an IX, 1801. (B.)

décorations qu'il est question ici, et c'est là ce qu'il faut examiner avec la justice que nous devons au talent et à la célébrité de l'auteur de ce spectacle. Dans le premier acte, le théâtre représente la forêt enchantée, située dans un vallon solitaire dont l'épais feuillage ne laisse qu'une faible entrée à la pâle lumière de la lune. C'est là que de tous côtés les magiciennes s'assemblent pour célébrer avec les démons leurs mystères. Ismenar, à la tête d'une troupe de magiciens, paraît pour enchanter la forêt par d'horribles conjurations pendant lesquelles la lune et les astres de la nuit perdent leur éclat. Les démons se rendent à la fin au pouvoir des charmes d'Ismenar, qui s'en retourne à Jérusalem. Acte second : la scène se passe dans la nuit, et le théâtre représente l'intérieur d'une mosquée éclairée par des lampes. Vous voyez dans ce temple impie le conseil des infidèles assemblé. Plusieurs chefs se lèvent l'un après l'autre pour proposer des avis différents. Ismenar arrive à la fin, et rend compte au roi des infidèles de son expédition dans la forêt enchantée. Après bien des promenades, toute cette troupe quitte la mosquée. Acte troisième : le théâtre représente la forêt enchantée dans une autre situation éclairée par le jour; les travailleurs de l'armée de Godefroy arrivent pour y couper les bois dont ils avaient besoin. Intimidés par des spectres et des fantômes, ils reviennent aussitôt sur leurs pas. Pour les rassurer, Alcaste se met à leur tête avec un détachement de soldats. Il arrive dans la forêt, voit les spectres sans en être étonné; un bruit épouvantable se fait entendre, une muraille de fer s'élève et s'oppose au passage des chrétiens, ils sont repoussés par des démons qui vomissent sur eux des torrents de flammes; Alcaste, ses soldats et ses travailleurs sont obligés d'abandonner la forêt. Acte quatrième : le théâtre représente le camp de Godefroy de Bouillon. Ce héros paraît dans sa chambre, désolé des maux que la chaleur et la sécheresse causent dans son armée, lorsque le saint ermite Pierre lui amène le jeune Renauld. C'était à lui seul qu'il était réservé de désenchanter la forêt. Il reçoit des mains de Godefroy l'épée de l'ange et part pour détruire le prestige de l'enchantement, pendant que l'ermite obtient par une ardente prière qu'un coup de tonnerre fraye la route à une pluie salutaire qui adoucit les maux des chrétiens. Acte cinquième : le théâtre représente la forêt enchantée dans toute son étendue, éclairée par degré des

rayons du soleil. Vous savez l'histoire du désenchantement. Ici on voit un torrent qui s'oppose au passage de Renauld : il passe sur le pont, frappe un grand myrte ; on voit quelques nymphes et quelques géants dans un petit coin du fond du théâtre. Renauld, malgré tous ces obstacles, redouble les coups et fend à la fin l'arbre fatal. Aussitôt les enchantements cessent. Une troupe de croisés arrive à cheval. Les travailleurs chrétiens détruisent la redoutable forêt et font tomber les arbres sous leurs coups redoublés. Voilà une idée générale de ce spectacle qui attire assez de monde. On voit d'abord du premier coup d'œil que le sujet est mal choisi. Trois actes d'un spectacle qui ne peut réussir que par la décoration se passent dans la forêt, qui vous offre toujours des arbres dont l'uniformité ne pourrait devenir supportable que par l'intérêt de l'action. Or, elle est mauvaise et ridicule par l'exécution. Le second acte représente un conseil. Comment peut-on être assez maladroit pour choisir, dans un spectacle muet, une scène qui consiste tout entière dans le discours ? Voilà des observations qui ne sauraient échapper à personne ; en voici une que je ne crois pas moins juste. Je suis plus convaincu que jamais que le merveilleux n'est pas fait pour être représenté ; il est presque toujours froid ou ridicule dans la peinture ; il est toujours puéril au théâtre. Nos poëtes et nos décorateurs ont oublié l'avertissement d'Horace :

Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.

Le merveilleux n'appartient de droit qu'au poëte épique qui peint sans couleur, non pas pour nos yeux, mais pour notre imagination. Le poëte dramatique et le peintre ne doivent me représenter que des objets dont le modèle existe dans la nature : tout me ravit, tout m'intéresse dans le Tasse ; mais dès qu'on me mettra sous les yeux ce qu'il est impossible de représenter, le charme cessera et l'illusion sera détruite. Je ne vois plus que des puérilités, des spectres estropiés, là où le Tasse a mis des monstres épouvantables ; des fantômes dans la forêt, qui ne devraient pas effrayer les enfants ; des étincelles de feu, où le Tasse a mis des torrents des flammes ; quelques cartons mal arrangés, à la place des murailles de feu et des prestiges les plus terribles du poëme : vous voyez la différence qu'il y a entre ces

deux rôles. Le poëte épique rapporte des faits, à la vérité merveilleux, mais en historien; il vous laisse le maître de vous en former une idée à votre fantaisie. Le poëte dramatique et le peintre osent représenter ces mêmes faits impossibles dans l'exécution, par la raison même qu'ils sont merveilleux, et que souvent la nature elle-même ne peut pas faire exister. Le merveilleux du poëte dramatique n'est pas celui qui règne à l'Opéra français, et qui n'est bon que pour amuser des enfants, mais celui qui règne dans la véritable tragédie: Phèdre, livrée malgré elle aux fureurs d'un amour incestueux; OEdipe, malgré sa vertu assassin de son père et époux de sa mère, voilà le merveilleux qui fait frémir, et qui remplit d'horreur et d'épouvante, plus que les diables de l'Opéra ne sauraient jamais faire avec leurs bas et leurs gants rouges. Le talent d'un décorateur ne consiste pas non plus à nous représenter des miracles, ni peut-être même la nature en action : c'est la nature tranquille qui offrira mille tableaux admirables au décorateur qui aura l'esprit de la saisir. Les Italiens mettent ordinairement plus de génie dans la décoration d'une tragédie du Métastase que nous n'en voyons dans toutes ces misérables et ridicules machines de l'Opéra de Paris.

Si l'on voulait un peu détailler le spectacle de M. Servandoni, on y découvrirait bien d'autres défauts; les connaisseurs y ont trouvé beaucoup de fautes contre les règles d'optique, et les gens d'esprit n'y ont vu aucune idée de l'artiste. La décoration la moins mauvaise est, à mon gré, celle du premier acte, quoique sans aucune perspective: toutes les toiles du fond sont mauvaises, la lune ne paraît pas décrire l'horizon, elle paraît, comme elle fait en effet sur la toile, monter raidement et diagonalement. La mosquée est, ce me semble, estropiée, sans aucune proportion; la composition en est mauvaise et confuse, les colonnes de l'ordre corinthien sont beaucoup trop lourdes et rapprochées comme des quilles. Il est vrai que le théâtre est beaucoup trop étroit; mais le talent du décorateur est de tirer parti du local et de remédier à ses défauts. Le P. Laugier, auteur de l'*Essai sur l'Architecture*, doit être encore bien moins content que moi de ce temple. Ce mélange de colonnes et de pilastres, de l'architecture grecque et de l'architecture arabesque, ne lui aura pas échappé. La forêt du troisième acte n'a rien de piquant, aucun point de vue. Ce sont toujours des arbres des

leux côtés des coulisses, qui font du milieu du théâtre un ber-
:eau, avec une toile dans le fond. Cette régularité puérile est du
›lus mauvais goût, et j'ai de la peine à l'accorder avec l'idée
ɪu'on a du génie de notre auteur. Les décorateurs italiens nous
représentent toujours les points de vue les plus hardis, les plus irréguliers, c'est-à-dire la nature elle-même. La disposition des différentes parties de leurs décorations est surtout une chose merveilleuse. Vous voyez souvent dans un coin le commencement d'une décoration que votre imagination ne peut s'empêcher d'achever et qu'elle est forcée de supposer derrière les coulisses. C'est ainsi que d'une enceinte fort étroite ils savent faire des contrées immenses. Le camp de Godefroy n'est pas mieux distribué ; des tentes de chaque côté des coulisses, et dans le fond une toile avec des tentes. Pour exprimer la sécheresse, on a employé beaucoup de couleurs dures, et on a fort éclairé le théâtre. On ôte les lampes du fond et des coulisses lorsque la pluie arrive ; mais les tentes ne sont pas mouillées, mais on ne voit pas tomber l'eau, mais le ciel reste tout aussi brûlant et dur de couleur qu'il était sans être couvert du plus petit nuage. La décoration du cinquième acte est, à mon gré, la plus mauvaise de toutes. Encore un berceau comme dans les deux autres, dans le fond une toile où le soleil se lève; d'un côté, le torrent et le pont: on ne peut rien voir de plus mesquin. J'attends avec grande impatience un autre spectacle de M. Servandoni, pour justifier l'idée que je me suis faite du talent de ce célèbre artiste, sur la foi de beaucoup de gens qui sont en état de le juger. C'est à lui à détruire les mauvaises impressions que l'église de Saint-Sulpice et *la Forêt enchantée* doivent laisser dans l'esprit de tous ceux qui, jugeant sans prévention et sans envie, décident du mérite des auteurs, non sur leurs noms, mais sur leurs ouvrages. Ce spectacle, tout mauvais qu'il est, ne saurait qu'être utile à nos jeunes artistes, et à tous ceux qui aiment les arts. C'est pour eux une occasion de plus de développer leurs idées et leurs vues, opération qui tourne toujours au profit de l'art.

— Il paraît un roman, imité de l'anglais, par M. de La Place, sous le titre des *Erreurs de l'amour-propre*. Ces *Erreurs* sont une mauvaise et froide imitation, non pas de l'anglais, car je crois qu'elles n'ont jamais eu de modèle en Angleterre, mais des

Confessions du comte de ***, de M. Duclos, et des *Égarements de l'esprit et du cœur*, de M. Crébillon fils. M. de La Place a parfaitement soutenu dans ce roman la réputation dont il jouit, d'être l'homme de France qui écrit le plus mal. Malheureusement, le roman n'étant pas fini dans les trois parties qui paraissent, nous en pourrions bien avoir une suite. M. le chevalier d'Arcq vient aussi de donner un nouveau roman depuis deux jours. Quelle fécondité[1] ! Celui-ci se vend fort cher à cause de quelques traits, à ce que dit l'auteur, qu'il a su y glisser contre les Jésuites.

MAI

1er mai 1754.

Je viens de lire le *Testament politique de milord Bolingbroke*, écrit par lui-même, traduit de l'anglais, petite brochure de cent pages, qu'on m'a confiée, et qui ne doit paraître que dans quinze jours. Vous y trouverez toujours le même esprit, le même style, la même façon facile et hardie de penser et de s'exprimer. Cet ouvrage est resté imparfait. L'auteur l'avait commencé après la conclusion de la dernière paix d'Aix-la-Chapelle ; mais tout fragment qu'il est, il vous fera plaisir, et il n'en est que plus précieux. Le principal objet de milord Bolingbroke est de prouver la nécessité de l'acquit ou du moins de la diminution des dettes nationales. Il en fait l'histoire depuis l'avénement du prince d'Orange au trône jusqu'à la dernière paix. Tout bon citoyen doit être effrayé de cette histoire, et doit reconnaître combien il est nécessaire de songer pendant la paix aux remèdes les plus efficaces pour éviter une banqueroute sûre, qui entraînerait l'État et la nation dans leur ruine. La maison d'Autriche ne sera pas trop satisfaite des principes et de l'esprit qui règnent dans ce testament : c'est elle qui a principalement dissipé cette effrayante somme que la nation anglaise doit aujourd'hui. Milord Bolingbroke fait voir combien les Anglais se sont écartés depuis

1. Le chevalier d'Arcq a fait paraître deux romans en 1754, savoir : *le Roman du Jour* et *le Palais du Silence*. (B.)

soixante ans, et surtout dans leur dernière guerre, de leurs véritables intérêts, en épousant aveuglément ceux d'une maison dont les vues ont toujours été despotiques. Notre auteur ne veut pas que la Grande-Bretagne abandonne la maison d'Autriche; mais il ne veut pas qu'elle en soit dépendante: il veut qu'elle joue le premier rôle dans une alliance dont elle seule porte tout le poids. « Je souhaite pour l'honneur de ma nation, dit-il, que tout puisse être enseveli dans un éternel oubli : j'observe seulement que nos conseils semblaient être devenus les échos des Trenck et des Menzel... » Il remarque ensuite que les malheurs des Français en Bavière et en Bohême ont été causés plutôt par les maladies de leurs troupes et la mauvaise conduite de leurs généraux que par la force des armes autrichiennes, et qu'après avoir chassé les Français d'Allemagne, la cour de Vienne ne semblait plus faire la guerre qu'autant qu'il convenait à ses arrangements, c'est-à-dire en en faisant tomber tout le poids sur ses alliés. Après avoir exposé fidèlement à ses compatriotes toutes les sottises qu'ils ont faites, milord Bolingbroke les presse de songer à se garantir d'une perte qui semble devenir tous les jours plus inévitable. La seule consolation qu'il se permet, et qu'il ne fait valoir que pour animer le courage de ses concitoyens, c'est que les autres puissances de l'Europe ne sont guère plus sages, ni dans une situation plus avantageuse, et que par conséquent le peuple qui se tirera d'affaire le premier donnera à la première occasion nécessairement des lois aux autres. Pour parvenir à cette guérison, et pour gagner les autres de vitesse, notre auteur propose à sa nation l'admirable exemple de notre bon roi Henri IV et son respectable ministre Sully. Les affaires de la France étaient bien plus désespérées alors que ne le sont aujourd'hui celles de l'Angleterre, du moins à en juger par le peu de ressources qu'il y avait dans ces temps en comparaison du nôtre. Le roi et son ministre firent des choses incroyables, et si le fer meurtrier ne nous eût enlevé le meilleur des rois au milieu de ses travaux pour le bonheur de son peuple, la France se serait garantie pour jamais de toutes les calamités qui affligent l'intérieur du royaume. Milord Bolingbroke propose un ouvrage à faire. « On pourrait aisément, dit-il, rassembler des matériaux, non pour une feuille volante, mais pour un traité régulier, divisé par chapitres, des abus et de la corruption qui

prévalent parmi nous, dans chaque partie du service public, ainsi que de leurs conséquences. Je ne sais trop pourquoi quelqu'un n'entreprendrait pas un ouvrage de cette nature, quelque odieux qu'il puisse paraître. C'est peut-être un devoir, si l'on persiste à ne rien faire, ni pour réprimer ces abus, ni pour arrêter cette corruption... » J'oserais ajouter à ce que milord Bolingbroke vient de dire que ce serait un ouvrage digne des citoyens les plus éclairés et les plus sages des différents États de l'Europe. On appellerait ce livre *la Sagesse des Nations*. On est bien près de la guérison quand on connaît bien la nature de son mal, et malgré tout ce qu'en pourraient dire des ministres assez coupables pour sacrifier le bien de l'État à leurs passions, à leurs intérêts et à leurs vues particulières, ce livre mériterait de devenir le catéchisme des rois et des peuples.

— On vient de nous donner une *Dissertation historique et critique, pour servir à l'histoire des premiers temps de la monarchie française*[1]. L'auteur de cette brochure prend aussi le titre de citoyen et de patriote dans sa préface. S'il en fallait juger par lui, on trouverait, en le comparant à milord Bolingbroke, que le terme de citoyen a deux significations bien différentes en France et en Angleterre; mais en adoptant la distinction d'Aristote, rapportée dans le troisième volume de l'*Encyclopédie*, à l'article *Citoyen*, j'ai bien peur que le citoyen français ne soit de la classe des quidams. Son objet est de blâmer en tout la conduite du Parlement de Paris; il a recueilli pour cet effet beaucoup de faits qui nous prouvent les limites de son autorité et de son pouvoir. Dans les affaires présentes, il est vraiment bien question de savoir si les parlements doivent avoir les mêmes fonctions, les mêmes droits et les mêmes priviléges que les assemblées du champ de Mars chez les Germains. Ces discussions peuvent être très-importantes pour un pédant de collége qui cherche à déployer une sagacité puérile, ou à employer quelques fleurs de rhétorique; mais les matières que les citoyens ont à traiter sont d'une autre nature.

— Il paraît depuis quinze jours un troisième ouvrage sur le

1. Par Damiens de Gomicourt, natif d'Amiens. Elle a été insérée dans les *Mélanges historiques* du même auteur, Paris, 1768, 2 vol. in-12. (B.)

ommerce, qui porte avec plus de raison le nom d'un citoyen stimable. Il a pour titre *Essai sur les intérêts du commerce aritime*, par M. d'Héguerty, négociant. Quelques endroits de e petit livre avaient alarmé le gouvernement qui le fit arrêter endant vingt-quatre heures : on y a mis quelqués cartons de- uis, et il continue à se vendre. M. d'Héguerty, dont le style 'est rien moins que léger et agréable, propose dans son livre, e qui est le plus essentiel, de très-bonnes idées. Il passe en evue tous les objets du commerce maritime et tous les éta- lissements des Français dans les différentes parties du monde, t il leur propose partout des moyens d'améliorer leur com- nerce et d'augmenter leurs forces. Il réclame à chaque page de on livre la protection du gouvernement; il propose même au oi de réduire ses armées à cent mille hommes et d'employer tout le reste au rétablissement de ses forces maritimes. Ce livre respire partout le zèle du bien public; il abonde en idées et en moyens, soit pour remédier aux abus, soit pour porter plus loin les bonnes choses. L'auteur, après avoir fait le parallèle du commerce de l'Angleterre et de la France, conclut que celle-ci a le commerce le plus riche, et la Grande-Bretagne la naviga- tion la plus considérable. Il n'est pas, au reste, d'avis que la France favorise davantage les Hollandais. Il prouve que, mal- gré tout ce qu'on pourrait faire en leur faveur, ils resteront con- stamment attachés aux intérêts et au sort des Anglais.

— M. Diderot, dans ses *Pensées sur l'interprétation de la nature*, avait parlé d'une *Thèse sur la formation des corps organisés*, imprimée en latin en 1751, sous le nom du docteur Bauman, de l'université d'Erlangen en Allemagne, et attribuée depuis à M. de Maupertuis, qui l'avait apportée en France en 1753. Cette thèse, fondée sur une métaphysique très-déliée, s'attira l'attention de tous nos philosophes. On vit que les pre- miers germes de la doctrine du docteur Bauman étaient dans l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon; mais l'auteur de la *Thèse* leur avait donné des développements auxquels l'illustre histo- rien de la nature n'avait pas songé peut-être. Cependant M. Di- derot, avec la sagacité qui lui est ordinaire, surtout quand il s'agit de pénétrer les mystères de la sublime métaphysique, s'était aperçu qu'on n'avait pas tiré de cette thèse tout le parti possible; mais comme il faut traiter ces matières avec une cir-

conspection extrême, il prit adroitement le parti de réfuter le prétendu docteur Bauman, sous prétexte des dangereuses conséquences de cette opinion, mais en effet pour la pousser aussi loin qu'elle pouvait aller. Voilà ce qu'il a fait dans le morceau de ses *Pensées sur l'interprétation de la nature* que nos philosophes ont lu avec tant de plaisir. Comme il n'y avait à Paris que deux ou trois exemplaires de cette *Thèse* devenue fameuse en ce pays-ci, on ne pouvait nous faire un plus grand plaisir que de les multiplier parmi nous. C'est ce qu'on vient de faire par l'impression d'une traduction française qui paraît depuis quinze jours. Cette traduction est, au reste, le vrai original qu'on avait traduit en latin, en y mettant le nom du docteur de l'université d'Erlangen. C'est bien dommage que M. l'abbé Trublet ait défiguré cette édition par une préface fort plate, qu'il a mise à la tête de la *Thèse* dont il fait l'histoire. Il met en plusieurs endroits Fréron et M. Diderot sur la même ligne. Il n'y a peut-être que M. l'abbé Trublet à qui il soit arrivé de citer les feuilles de Fréron, qui, en amusant deux ou trois quarts d'heure par mois la malignité du public, sont devenues un objet d'indignation pour tous les honnêtes gens; mais il n'y a sûrement que l'abbé Trublet dans le monde qui puisse associer Fréron avec M. Diderot : ces deux noms devaient être bien étonnés de se trouver si près l'un de l'autre. M. de Maupertuis, dont l'éloge finit cette préface, est en droit d'en vouloir à M. l'abbé Trublet. Je trouve que les éloges de certaines gens sont quelquefois plus offensants que les critiques dures et injustes de certaines autres.

— On vient de nous donner le premier volume du *Journal étranger*, nouvel ouvrage périodique qui sera continué tous les mois comme le *Mercure de France*. Le projet de ce journal est excellent; il s'agit de rassembler avec intelligence et avec goût tout ce que les littératures italienne, espagnole, anglaise et allemande ont de plus piquant et de plus utile, pour le faire connaître en France et en Europe par le moyen de ce journal et d'une langue qui est devenue universelle; mais ce projet admirable est en même temps immense. Après beaucoup de disgrâces particulières que les entrepreneurs de ce journal ont essuyées, ils m'en avaient donné la direction depuis deux mois, et je l'avais acceptée d'autant plus volontiers que ce travail, en

amusant beaucoup, pouvait en même temps faire honneur à son auteur. Ce n'est qu'après m'être convaincu par moi-même de l'impossibilité de bien faire que je l'ai abandonné, et c'est M. Toussaint, auteur des *Mœurs*, qui a pris ma place. Cependant je me vis forcé de donner le premier volume tout aussi mauvais qu'il pouvait être, en faisant imprimer une rapsodie de plusieurs extraits faits par des gens sans mérite et sans talent. On a tâché de justifier cette cruelle nécessité dans la préface que je vous supplie de lire. Il y a lieu de croire que M. Toussaint, en intéressant beaucoup de gens de mérite au succès de cet ouvrage, aura le bonheur de le rendre digne du public; il serait bien dommage que l'exécution d'un si beau projet rencontrât des difficultés insurmontables. Pour faire supérieurement un journal étranger, je voudrais le partager entre six philosophes, et nos premiers ne seraient pas trop bons pour cela. Ces six hommes partageraient entre eux l'Europe. L'un serait en Italie, l'autre en Angleterre, un autre en Allemagne, etc. C'est sur les lieux mêmes que chacun ferait sa partie, et au bout d'un certain temps, ils changeraient de place et se relèveraient l'un l'autre successivement. Il résulterait de cet arrangement un double avantage : premièrement le journal serait supérieurement bien fait, et deviendrait un livre important pour toute l'Europe; en second lieu, nos philosophes auraient fait, au bout d'un temps fort court, le tour de l'Europe; ils auraient eu occasion de connaître le génie, les arts, les vertus, les vices des différents peuples qui l'habitent, avantage inestimable d'un projet dont l'entreprise ferait bien plus d'honneur à l'humanité que tous ces voyages sous les pôles pour mesurer quelques degrés de la terre, qui n'en déterminent pas mieux la figure. On me passera, sans doute, de choisir des Français pour l'exécution de mon projet; c'est de tous les peuples de l'Europe celui qui réunit le plus de qualités pour cela, et s'il lui manque quelque chose, c'est l'instruction qu'il acquerrait par ce moyen même. J'appellerais l'ouvrage de mes philosophes *le Journal des voyageurs*. Chacun d'eux ferait le tour de l'Europe seul, et n'aurait point de communication avec les autres. A leur retour, ils quitteraient le journal, et l'on en ferait partir six autres pour le continuer. Ceux qui seraient revenus donneraient au public leur voyage, c'est-à-dire leurs observations particulières, cha-

cun à part. Y aurait-il rien de plus intéressant que d'apprendre comme six bonnes têtes, capables de voir, auraient vu différemment les mêmes objets?... Je trouve, je l'avoue, mon projet excellent, et digne d'être exécuté sous les auspices d'un grand roi. Il est très-malheureux pour les lettres que nos philosophes aient si rarement occasion de voyager, et d'une manière convenable.

— M. de La Condamine a lu, à la rentrée de l'Académie des sciences, un *Mémoire pour l'établissement de l'insertion de la petite vérole*, qui a été fort applaudi. Ce mémoire est curieux et agréablement écrit. La dispute scandaleuse entre lui et M. Bouguer dure toujours. Ce dernier vient de faire à M. de La Condamine une réponse extrêmement dure et impolie.

— M. Rousseau, non ce philosophe éloquent et outré de Genève, mais le petit Rousseau de Toulouse, vient de donner une petite pièce très-mauvaise à la Comédie-Française. Elle est intitulée *les Méprises*. Ces méprises, auxquelles on n'entend rien au reste, sont causées par des lettres, des déguisements, et d'autres ressources de ce genre si neuf. Le mauvais ton qui y règne nous peut donner une idée du goût de l'auteur.

— M. de Bougainville vient d'être élu à l'Académie française pour remplacer M. de La Chaussée. Son exemple nous prouve que la persévérance et le courage dans les cabales sont souvent plus sûrs de triompher que la persévérance dans la vertu et dans les actions honnêtes[1].

— Je ne vous parle point des *Femmes, ou Lettres du chevalier de K*** au marquis de ****. Personne ne les a regardées.

15 mai 1754.

On vient de nous donner l'histoire du *Traité de paix de Nimègue*, en deux volumes in-8. L'auteur de cette histoire, dont

1. Bougainville est attaqué dans cette Correspondance avec une passion contre laquelle on devrait se tenir en garde, lors même que nombre de contemporains ne parleraient pas de lui comme d'un homme estimable. Au reste, La Chaussée l'aimait également fort peu; aussi disait-il à de La Place, peu avant de mourir : « Je me meurs, et il sera bien singulier que ce soit Bougainville qui ait ma place à l'Académie; et vraisemblablement cela sera pourtant. » Cela fut en effet. Nous devons ajouter que Bougainville était secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions, et qu'à ce titre seul il avait, d'après l'usage, des droits au fauteuil. (T.)

j'ignore le nom, a donné, il y a quelque temps, celle du *Traité des Pyrénées*, et il paraît dans le dessein de nous tracer successivement le tableau de tous les traités qui ont été conclus et rompus tour à tour par les puissances de l'Europe depuis la paix de Westphalie. Quoique le traité de Westphalie soit la base de tous ceux qui l'ont suivi, notre auteur n'a pas jugé à propos d'en écrire l'histoire, parce qu'il ne prétendait pas lutter contre l'ouvrage si connu et si estimé du P. Bougeant. L'histoire du *Traité de Nimègue*, quoique longue et sèche, n'est cependant pas absolument sans mérite : il est vrai que ce mérite diminue à mesure qu'on l'examine de plus près, et qu'on éclaircit l'importante question de la véritable méthode d'écrire et d'étudier l'histoire. Notre auteur a touché cette question dans sa préface, où il tâche de justifier le plan et l'entreprise de son travail; mais au lieu de répondre à cette difficulté, il se plaint de quelques journalistes qui n'ont pas trop bien parlé de son *Traité des Pyrénées*. Pour moi, qui suis moins difficile et plus équitable qu'eux, je lui accorderai d'abord que si le livre se vend bien et qu'il contribue à l'aisance de son auteur, il n'y a pas grand mal à l'avoir fait; mais à cela près, je crois aussi qu'il n'a d'autre utilité que de grossir les nombreuses et inutiles collections de ceux qui achètent les livres pour ne les point lire. On ferait un beau morceau sur la manière d'écrire et d'étudier l'histoire ; ce sujet, tant de fois traité, paraît avoir besoin encore de la lumière et de la justesse que la vraie philosophie répand sur les matières qu'elle approfondit. Cependant la seule comparaison des historiens anciens et modernes, et la sensible différence qu'il y a entre eux, devraient nous mettre en état depuis longtemps de traiter cette question avec succès. Nous allons jeter sur le papier quelques principes qu'il faudrait établir dans le morceau que je propose à faire. Il est bien étonnant qu'ayant reconnu les anciens pour nos maîtres dans tous les genres, et n'ayant réussi qu'autant que nous avons suivi leurs traces, c'est-à-dire les lois de la nature et de la vérité, nous ayons entrepris d'écrire l'histoire d'une manière différente de la leur. Il est inutile de remarquer que nous n'avons personne à opposer aux noms de Tite-Live, de Thucydide, de Polybe, de Salluste, et surtout de Tacite et de Plutarque. Tout le mérite de nos historiens les plus célèbres et les plus vantés consiste

dans le petit talent de bien débrouiller des faits peu intéressants en eux-mêmes, dont au fond personne ne connaît ou du moins ne peut établir avec certitude la vérité ou la fausseté, à moins que d'en avoir été témoin oculaire. Les anciens n'écrivaient que l'histoire de leur temps ou de leur peuple, ou en traitant un sujet étranger; ce n'est pas l'histoire des faits, des rois, des batailles, des traités, etc., c'est celle des hommes, des actions, des mœurs qu'ils jugeaient digne de leur plume. Un fait n'est intéressant qu'autant qu'il fait sortir les caractères: un roi ne mérite l'attention de l'historien qu'autant qu'il est héros et homme. Sans ces qualités essentielles, la place des rois et des faits n'est pas dans l'histoire; c'est dans les fastes inutiles à l'humanité, dans les annales, dans les almanachs, qu'il faut les reléguer, pour servir de marques de chronologie aux différentes époques de l'histoire universelle. Si cette règle est dictée par la raison, que deviendront tous nos faiseurs de portraits, de batailles et de traités, qui nous détaillent tous les événements comme s'ils s'étaient passés sous leurs yeux? Tout ce qui peut intéresser, par exemple, dans le récit d'une campagne, est de savoir si la bataille a été gagnée ou perdue, et quelles en ont été les suites; or, cela n'est jamais douteux. Si elle a été donnée par un homme d'un génie supérieur, alors elle mérite d'être détaillée; mais ce n'est plus l'histoire de la bataille, c'est celle de l'homme que vous écrivez. Lorsqu'il s'agit donc d'en exposer le plan et la conduite, c'est à ceux qui s'y sont trouvés et aux gens du métier à le faire, et à rapporter ce que chacun aura vu ou cru voir. Lorsqu'il est question de rendre compte d'un traité, c'est à ceux qui y ont assisté et qui l'ont négocié à nous en débrouiller le chaos dans leurs mémoires : et nous, si nous sommes intéressés à connaître le fond des choses, nous avons à faire le rôle de juges, à examiner les différents témoins qui ont déposé, à concilier les contradictions vraies ou apparentes, et à démêler la vérité à travers tous les nuages que les passions, la mauvaise foi, la prévention et le préjugé, l'erreur enfin, compagne inséparable de l'homme, auront répandus autour d'elle. Quand même donc on permettrait à nos faiseurs d'histoires d'écrire celle des traités et des batailles, on ne leur reprocherait qu'avec plus de raison de n'en connaître encore ni la manière ni la méthode. La bonne méthode, et il n'y en a

ju'une, est non pas de faire de douze volumes, dans lesquels on rapporte le même fait, un treizième, mais de faire ce que chaque lecteur sensé pourrait faire, et à quoi le rapporteur d'un procès est obligé, c'est d'exposer les différents rapports de tous les témoins d'un fait l'un après l'autre, et d'en tirer les conclusions qui établissent la vérité d'une manière solide. Et quand on aura fait ce métier avec toute l'exactitude et la sagacité possibles, je dis qu'on n'aura pas encore mérité le nom d'historien. Cela vaut toujours mieux, me répond notre auteur, que de traiter des sujets frivoles. A cela je lui dis : Oui, si vous êtes condamné par lettre de cachet à écrire ; mais il vous reste un troisième parti beaucoup plus sage et plus simple, celui de vous taire. Pourquoi les auteurs n'auraient-ils pas pour le public les mêmes égards que chaque homme sensé a dans un cercle pour la société ? On se tait quand on n'a rien à dire, et l'on écoute les autres. Aujourd'hui que l'histoire nous offre un champ immense pour le parcourir avec quelque profit, il ne nous reste que la voie des abrégés chronologiques ; c'est dans ces compilations commodes et utiles qu'il faut ranger les hommes et les faits, qui, quand ils sont passés, n'ont plus d'autre mérite pour nous que de servir à mesurer le temps et ses révolutions ; mais c'est de ce tas qu'il faut tirer, à l'exemple des anciens, les événements qui ont changé la face de la terre et la destinée des peuples, et les hommes qui, par leur génie, par leurs vertus, ou du moins par leur singularité, méritent l'attention ou les hommages de l'humanité. C'est dans la première classe qu'il faut ranger cet immense recueil de mémoires et d'anecdotes dont nous sommes inondés ; c'est dans la seconde qu'il faut placer l'histoire des mœurs, des caractères, des arts, des travaux de l'esprit humain, qui est seule digne de la plume d'un grand écrivain, d'un génie élevé et grave, et de l'étude des honnêtes gens ; elle deviendra un charme pour la jeunesse que l'histoire des Quatre Monarchies désole [1]. C'est donc aux philosophes à

1. La plupart des historiens qui avaient jusqu'alors écrit l'histoire ancienne avaient adopté la distribution en quatre grands royaumes, indiquée par Daniel (versets 37 et suiv.) : I. Les Égyptiens; II. Les Carthaginois, Assyriens, Babyloniens, Mèdes et Perses; III. Les Macédoniens et les Grecs; IV. Les Romains. C'est sans doute à cette division, qui a donné lieu à beaucoup de contradictions chronologiques et que Bossuet et Rollin ont cependant adoptée, que Grimm, qui était en tout peu partisan de leur système historique, fait ici allusion. (T.)

écrire l'histoire; ce n'est pas aux rois, comme tels, c'est aux grands hommes et aux hommes singuliers à occuper la scène. C'est en adoptant ce principe qu'on trouvera Plutarque au-dessus de tous les historiens, comme Homère est au-dessus de tous les poëtes, et Raphaël au-dessus de tous les peintres modernes. C'est en suivant ces mêmes principes, que je trouve l'*Histoire de Charles XII* admirable : c'est que le caractère de ce héros, très-remarquable en lui-même, a été traité d'une manière légère, hardie, facile, originale, je dirais presque romanesque, car il fallait tout cela pour bien peindre Charles XII : et vous trouvez tout cela dans le pinceau enchanteur de son historien. Malgré cela, il y a vingt ans que les petits esprits crient contre ce morceau admirable ; ils ne peuvent pas comprendre que nous n'avons besoin ni d'eux ni de M. de Voltaire pour savoir que Charles XII a perdu la bataille de Pultawa, et que, pour prouver à son historien qu'il a fait un roman au lieu d'écrire une histoire, il ne suffit pas de citer de petits faits vrais ou faux, il s'agit de lui prouver qu'il a oublié des nuances essentielles dans le caractère du roi de Suède, qu'il lui en a donné de fausses, qu'il n'a ni vu ni représenté son héros tel qu'il était, en un mot qu'il a manqué son sujet.

— M. Duport-Dutertre vient de donner une *Histoire des conjurations* en plusieurs volumes. On ne pourra reprocher à cet auteur d'avoir mal choisi son sujet. Le choix ne saurait assurément être plus heureux ; c'est dans les temps de conjurations et de troubles que l'effervescence des esprits étant la plus grande, les caractères se développent, le génie des peuples et les talents des hommes extraordinaires se manifestent davantage. Mais ce n'est pas tout que de bien choisir. M. Dutertre paraît avoir oublié le *sumite materiam* d'Horace, savoir qu'il ne faut pas choisir un sujet au-dessus de nos forces.

— M. le comte de Turpin et compagnie ont recueilli leurs vers et leur prose dans un petit volume in-12, sous le titre d'*Amusements philosophiques et littéraires de deux amis.* Si l'on ne nous donnait jamais de plus méchants vers ni de plus mauvaise prose, nous ne serions pas en droit de nous plaindre de l'abus de l'impression. Les auteurs ont mis à la tête une épître en vers à M. Jean-Jacques Rousseau de Genève, dans laquelle on combat son système contre les sciences et son humeur contre les hommes

avec l'estime et les égards qu'on doit à sa personne et à son mérite.

— Un patriote qui ne se nomme point, qui dit qu'il a été en Italie et de qui je dis, moi, qu'il n'y a rien vu, vient de nous faire part de ses réflexions sur l'opéra, que personne n'a lues; car on s'est lassé enfin d'entendre déraisonner sur la musique. Notre patriote prétend que l'opéra italien est fort bon, mais que l'opéra français est fort bon; que cependant l'opéra français n'est pas trop bon, quoique l'opéra italien ne soit pas trop bon. Voici trois de ses propositions qui suffisent pour juger de la force du patriote : 1° il dit dans sa préface qu'un auteur ne doit jamais dire son jugement, qu'il ne doit que rapporter celui du public. Je dis que cela est fort sage, surtout quand on n'en a pas à soi; 2° que les Italiens ne mettent en air (*aria*) que les madrigaux, c'est le mot; 3° que le public met les Poussin, les Le Brun, les Mignard, etc., bien au-dessus de Raphaël, des Titien, des Dominiquin, des Carrache, etc. Si cela est, j'en suis bien fâché pour le public.

— M. l'abbé Coyer a rassemblé, sous le titre de *Bagatelles morales*, différentes mauvaises feuilles sans feu et sans sel, dans lesquelles il a voulu peindre nos mœurs et nos ridicules. Pour les saisir, il faut du génie et du goût; j'ignore que M. l'abbé Coyer en ait : pour les rendre avec légèreté et finesse, il faut savoir bien au juste ce qui est du bon ou du mauvais ton. Si M. l'abbé Coyer n'en connaît que le dernier, c'est sans le savoir; cependant je ne serais pas étonné que ces bagatelles fussent regardées comme quelque chose dans la province et dans certains quartiers de Paris. Chaque quartier a ses beaux esprits; et si M. l'abbé Coyer ne réussit pas dans celui du Palais-Royal ou du faubourg Saint-Germain, il n'en est pas moins peut-être le Crébillon du Marais ou de la rue Saint-Denis.

— Je reçois dans l'instant la *Réponse de M. de La Beaumelle au Supplément du Siècle de Louis XIV*. C'est un tissu de vérités mortifiantes pour M. de Voltaire, d'insolences et d'injures opposées aux injures. Si, par le sacrifice de dix ans de ma vie, je pouvais effacer pour jamais jusqu'au souvenir des querelles scandaleuses des gens de lettres, et surtout de celui qui, par ses talents, tient le premier rang parmi eux, je croirais n'avoir pas vécu inutilement pour la gloire et le bonheur de l'humanité.

JUIN.

1er juin 1754.

M. de Bougainville, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a été reçu à l'Académie française le 30 du mois passé, à la place de M. de La Chaussée. Il a prononcé, suivant l'usage, un discours fort long et fort ennuyeux, auquel M. le duc de Saint-Aignan a répondu par un discours plus court et non moins ennuyeux. Celui du nouvel académicien a eu pour objet l'éloge de M. de La Chaussée, auquel le directeur a joint dans sa réponse l'éloge de son successeur, sans compter l'encens que reçoivent de droit les mânes du cardinal de Richelieu, du chancelier Seguier, de Louis XIV, et les éloges que l'on donne à Louis XV; de sorte qu'on peut dire avec vérité qu'il y a dans la nature peu de choses aussi insipides qu'un discours de réception. M. de Bougainville avait pour entrer dans cette Académie différents titres d'une force presque égale : sa mauvaise santé, sa place de secrétaire de l'Académie des inscriptions, sa traduction de l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac, ouvrage d'une très-grande célébrité, et que si peu de gens ont pu lire; enfin un *Parallèle d'Alexandre et de Thamas Kouli-Khan,* qu'heureusement pour l'auteur personne n'a regardé. M. le duc de Saint-Aignan nous a fait remarquer qu'on pouvait hardiment appeler la préface de l'*Anti-Lucrèce* le chef-d'œuvre de M. de Bougainville.

Cette cérémonie académique a été suivie d'une lecture des deux premiers actes du *Triumvirat,* tragédie nouvelle de M. de Crébillon, qui doit être jouée l'hiver prochain, mais qui n'est pas achevée encore. C'est cette lecture qui avait attiré à l'Académie une assemblée fort brillante, et qui a été fort applaudie à différentes reprises. Le sujet de cette pièce est pris dans l'histoire romaine. Tout le monde sait que le triumvirat d'Octave, d'Antoine et de Lépide a été le tombeau de la liberté de Rome, et que Cicéron, Brutus et Cassius ont été les derniers citoyens romains. Il semble, autant qu'on en peut juger par les deux actes qu'on nous a lus, que c'est Cicéron qui est le héros de cette

ragédie, et que c'est sa mort qui en doit faire le dénoûment. On a reproché avec raison à M. de Crébillon d'avoir, dans sa tragédie de *Catilina*, non-seulement manqué le rôle de Cicéron, mais d'avoir donné à cet illustre Romain le caractère le plus ridicule et le plus impertinent. Ses partisans, étant obligés d'en convenir, disaient alors que l'auteur l'avait fait pour faire ressortir davantage le caractère de Catilina, qui était le véritable héros de la pièce. Faible ressource : comme si l'on pouvait changer les caractères de personnages aussi connus que Cicéron, Catilina, Caton, etc., et qu'un homme de génie eût besoin du puéril moyen des contrastes pour rendre les uns grands à proportion que les autres sont petits! Il paraît que M. de Crébillon a fait *le Triumvirat* pour donner sa revanche à Cicéron. Dans *Catilina* il est poltron à l'excès; dans *le Triumvirat* il a du courage comme un lion, ou pour mieux dire comme un enfant. Je n'ai pu m'empêcher de songer plusieurs fois, pendant cette lecture, à l'impression qu'une telle pièce ferait sur une assemblée de Romains, et combien elle leur paraîtrait misérable et ridicule. On peut, je crois, en général, reprocher à nos auteurs français d'avoir toujours trop francisé, s'il est permis de parler ainsi, les sujets anciens et étrangers qu'ils ont traités. Ce défaut devient insupportable dans les sujets tirés de l'histoire romaine, que nous connaissons mieux que celle d'aucun autre peuple de la terre. On nous dit tous les jours que le grand Corneille avait supérieurement le talent de faire parler les Romains en Romains. Cet éloge ne peut venir que de gens ignorants qui s'imaginent que tout ce qui est élevé et grand ne saurait n'être pas romain, et qui n'ont jamais assez étudié les mœurs de ce peuple pour être choqués du défaut de bienséance nationale, si l'on peut parler ainsi, que vous trouvez à chaque instant dans les mœurs et dans les discours des Romains du grand Corneille. On n'a, pour preuves de ce que j'avance, qu'à examiner la tragédie qui a pour titre *la Mort de Pompée*. Pour revenir au *Triumvirat*, les gens les moins instruits doivent être choqués des défauts de bienséance et de mœurs qui s'y trouvent. Pourquoi choisir les Romains pour héros de ses pièces, quand on ne connaît le style ni du peuple, ni du siècle, ni des personnages?... Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que Cicéron, placé dans cette pièce vis-à-vis d'Octave, fait, avec beaucoup de soin, l'apologie de sa pusilla-

nimité, et d'autres semblables défauts qu'il a plu à M. de Crébillon de lui donner dans son *Catilina*, mais qu'il n'est jamais venu dans la tête d'aucun Romain de lui reprocher, surtout dans cette conjuration où nos enfants mêmes savent conter que cet illustre Romain s'est conduit avec une intrépidité, une présence d'esprit et une prudence qui lui ont fait donner l'auguste nom de père de la patrie par les acclamations universelles du peuple romain. En général, je crois qu'on peut prouver que ni *Catilina* ni *le Triumvirat* ne sont nullement de bons sujets de tragédie ; il ne saurait y avoir, du moins pour un parterre français, ni intérêt, ni pitié, ni terreur dans ces sortes de pièces. La seule machine qui puisse les soutenir sont la politique et l'éloquence, faibles ressources dans une tragédie en comparaison des situations pathétiques, touchantes et terribles qui remuent les entrailles et entraînent les cœurs. Mais du moins, quand on veut traiter de pareils sujets, faut-il être aussi grand raisonneur que le grand Corneille, ou avoir le charme de la versification de M. de Voltaire. Je ne saurais, au surplus, souffrir des femmes dans ces sortes de pièces : comme leur rôle ne peut jamais tenir au sujet, et qu'il doit nécessairement paraître postiche et hors de toute vraisemblance, je n'ai jamais pu me faire à cette absurdité de les voir sur la scène au milieu d'un sénat, etc. Nous verrons bientôt que M. de Crébillon a fait pis. Il n'y a en général, dans les deux actes qu'on a lus, ni idées, ni caractères, ni style; les uns crient beaucoup pour la liberté, les autres beaucoup contre : on y trouve assez de véhémence, par-ci par-là des vers, à ce que l'on dit; car moi je suis plus difficile sur ce chapitre, et je ne sais ce que c'est qu'un beau vers dans une pièce de théâtre quand il n'est pas placé. La fille de Cicéron, Tullie, ouvre la scène par un monologue qui a été fort applaudi. Si j'ai bien entendu, elle est dans un temple, ou du moins dans un autre lieu public; elle voit le tableau des proscrits : les cruautés passées lui ont appris à redouter les malheurs à venir, elle tremble pour les jours de son père ; mais ce que vous n'imagineriez jamais, au milieu de ces troubles elle est tourmentée par l'amour. Il serait difficile d'inventer quelque épisode plus insipide. Arrive un certain Clodomir que je crois Gaulois, je n'ai pas bien pu savoir d'où il vient : n'importe; épris des charmes de Tullie, il vient lui faire sa déclaration et lui offrir un asile. Tullie,

honnête, mais Romaine, lui fait sentir l'impossibilité de ses projets ; le reproche si neuf de tenir au sang royal n'est pas oublié. Ce tête-à-tête est troublé par l'arrivée de Lépide, qu'on voudrait détacher du triumvirat, et à qui on propose de prendre la cause de la république, et qui n'y veut pas entendre. Le second acte se passe entre Cicéron, Octave et Tullie. Octave est un autre amoureux de la fille de Cicéron. L'acte commence par une grande scène de politique entre Cicéron et Octave, qui, à coup sûr, ne fera aucun tort à la fameuse scène de *Sertorius* du grand Corneille. Après cette scène, que Cicéron finit en père discret, pour ne pas empêcher le tête-à-tête de sa fille avec son amant, autre déclaration d'amour d'Octave à Tullie. A la fin de cette scène fort longue et fort froide, Tullie déclare à Octave qu'elle l'a en horreur, qu'elle l'a toujours détesté, qu'elle en aime un autre ; que cependant elle ne balance pas un instant de lui donner la main s'il peut consentir à rétablir et à soutenir la liberté de Rome. Cette déclaration si tendre devait en effet avoir de puissants attraits pour engager Octave à sacrifier son ambition à sa passion. Je relève avec regret de pareilles absurdités dans un homme qui a eu des succès au Théâtre-Français, que la nation a quelquefois cité parmi ses premiers écrivains, et à qui son âge surtout doit assurer des égards sans bornes. Aussi, quelque juste et innocent que je trouve le métier de critique d'ailleurs, il deviendrait criminel à mes yeux envers un vieillard de quatre-vingts ans, à qui il serait barbare d'ôter la consolation d'avoir couru et terminé sa carrière avec gloire. Il n'y a que la confiance que ces feuilles sont en droit de se promettre qui puisse me faire préférer les intérêts et les droits de la vérité à toute autre considération. Je désire vivement que les applaudissements que le public a prodigués à M. de Crébillon à l'Académie ne l'éblouissent pas jusqu'à lui faire briguer ceux du théâtre, et qu'il s'épargne le chagrin, plus difficile à dévorer à un certain âge, de voir tomber sa pièce ; car je ne conçois pas qu'elle puisse avoir du succès. En y regardant de près, je crois qu'on peut dire que M. de Crébillon doit la grande réputation dont il jouit moins encore à ses talents qu'à l'envie qu'on a portée de tout temps à ceux de M. de Voltaire. C'était plutôt pour abaisser celui-ci que pour exalter l'autre qu'on a appelé le premier le père de la tragédie, le soutien du théâtre, le tragique terrible, etc.,

qualifications qu'il ne coûte rien au fanatisme pour ou contre de prodiguer à l'excès sans y attacher de sens. Cependant il n'y a que trois pièces de M. de Crébillon qui soient restées au théâtre, et en les examinant un peu rigoureusement, il n'y en a peut-être qu'une qui mérite d'y être : c'est la tragédie d'*Atrée et Thyeste*, pièce remplie de grandes beautés, mais qui est rarement représentée, parce que notre délicatesse excessive la trouve trop horrible. Quoiqu'il y ait de belles choses dans les deux autres, il faut avouer que l'une (*Rhadamiste et Zénobie*) est si embrouillée, si embarrassée, et suppose tant de choses inconcevables, que personne ne peut, je crois, se vanter d'y avoir rien compris; et le plan de l'autre (*Électre*) me paraît si extravagant et si puéril, que j'aimerais mieux en faire un petit roman français que de lui laisser le respectable nom de tragédie grecque. Je ne sais surtout pour quelle raison M. de Crébillon a eu la réputation d'un auteur si terrible et vraiment tragique, lui qui n'a jamais osé traiter un sujet sans y coudre quelque épisode d'un amour aussi insipide que déplacé. Voilà cependant l'homme qu'on a toujours mis en parallèle avec cet autre qui réunit en lui tous les talents, qui a travaillé avec un succès égal dans presque tous les genres, dont enfin il n'y a point de pièce qui ne soit restée au théâtre, et qui, malgré ses défauts, n'y soit jouée et reprise avec des applaudissements universels. Mais je me ravise : la nation a tort, et s'il faut en croire la postérité dont M. de La Beaumelle se fait modestement l'organe, cet homme que nous admirions, que nous aimions, que nous lisions tant, dont les écrits étaient entre les mains des princes et des marchands de la rue Saint-Denis, et faisaient le charme de la vieillesse et de la jeunesse; dont nous avions cru enfin qu'il fallait oublier les écarts et les sottises terribles en faveur et pour la gloire de l'humanité même, cet homme n'est qu'un homme médiocre, sans génie, de qui il ne reste aucun ouvrage vraiment estimable, et qui n'avait que de l'esprit et du brillant. C'est là l'arrêt de la postérité prononcé par la bouche de M. de La Beaumelle. Je n'ai point vu de libelle plus atroce que cette *Réponse* que j'ai annoncée dans ma dernière feuille; peut-être le *Supplément au Siècle de Louis XIV* en était un autre; mais quel homme digne de l'être voudrait opposer à un libelle fort plat un libelle plus insolent, plus impudent, plus infâme en-

core ? Quoique ces productions ne puissent jamais déshonorer que leurs auteurs, je trouve qu'une partie de l'indignation publique tombe nécessairement sur le magistrat qui tolère la licence de ces écrits, et qui assure, par son indulgence, l'impunité à la méchanceté et à la rage de ces hommes pervers.

— M. l'abbé de Marsy a conçu le projet de continuer l'histoire ancienne de Rollin jusqu'à notre temps, c'est-à-dire d'écrire l'histoire des Chinois, des Japonais, des Indiens, des Persans, des Turcs, des Russes, etc., dans le goût de Rollin ; il vient de nous en donner deux volumes in-12 assez considérables[1]. Le plan de M. Rollin était très-beau : avec un peu plus de philosophie dans la tête, cet homme célèbre avait tous les autres talents pour l'exécuter supérieurement, mais le pédantisme avait rétréci sa tête. Il me paraît que le continuateur de Rollin n'a aucun de ses talents. Ce que j'en ai vu est froid, stérile, sans coloris, sans attraits pour la jeunesse, à qui ces ouvrages sont consacrés.

— On vient de réimprimer l'*Histoire du Japon*, par le P. de Charlevoix, jésuite, en dix volumes.

— *Le Grelot, etc., etc., ouvrage dédié à moi*[2]. C'est le titre d'un roman exécrable, dans le goût de *Tanzaï*, de Crébillon.

— Les cris des citoyens ont empêché la destruction du Palais-Bourbon. Le roi vient de l'acheter pour en faire l'hôtel des ambassadeurs extraordinaires.

— *Titon et l'Aurore,* mauvais opéra dont la musique est de Mondonville et le poëme de l'abbé de La Marre, qui s'est tué à Prague en se précipitant d'un second étage dans la rue, va être, dit-on, repris au théâtre. Cet opéra fut donné dans le temps du *Petit Prophète de Bœhmischbroda* et de la grande fermentation sur la musique. Les femmes n'aimaient pas la musique italienne, elles n'entendaient pas la langue ; on craignit une chute de l'opéra français, de sorte que Paris et Versailles furent ameutés pour aller à *Titon et l'Aurore*. On disait en général beaucoup de mal de cet opéra; mais on y alla toujours en foule. Les pre-

1. Cette immense compilation a trente volumes; les dix-huit derniers ont été rédigés par Richer.

2. Ici, à présent (Paris, 1754), 2 parties in-18, par Barrett « homme grave à ses heures et traducteur de Cicéron », dit M. Ch. Monselet, qui, dans les *Galanteries du* XVIII[e] *siècle*, a sommairement analysé ce roman badin, plusieurs fois réimprimé.

miers acteurs ne quittèrent pas une seule fois leur rôle. Comme toutes les loges étaient presque toujours louées et retenues d'avance, les mauvais plaisants disaient alors que tout était loué dans cet opéra, à l'exception de l'ouvrage.

15 juin 1754.

M. le marquis de Ximenès nous donna, il y a près de deux ans, une tragédie, sous le titre d'*Épicharis*, et sous une condition qu'il avait proposée au public de son chef; savoir : qu'au cas que sa pièce réussît, il n'en ferait point d'autre, et que si elle n'avait point de succès, il lui fût permis de tâcher de mieux faire. *Épicharis* tomba à la première représentation, et ne fut point rejouée [1], et M. de Ximenès de son côté vient de nous tenir parole et de donner une nouvelle tragédie [2]. Mais pour le coup nous la tenons, et il n'aura pas le droit d'en donner une troisième; car sa pièce, sans avoir peut-être autant de mérite que sa première, a eu plus de bonheur. Elle en est à sa septième représentation, et pourra bien aller jusqu'à la dixième. Cette pièce est fort mal, mais assez naturellement écrite. On doit savoir gré à l'auteur de n'avoir pas imité ce style boursouflé que nos jeunes gens ont voulu établir sur la scène. Voici les vers les plus applaudis de la pièce :

Les dieux, pour appuyer une telle imposture,
N'ont point interrompu le cours de la nature.

Je ne sais si c'est par leur grand sens que ces vers se sont fait remarquer :

1. *Épicharis* fut donnée le 2 janvier 1753, et retirée après la première représentation. Cette tragédie ne fut jamais imprimée. (T.)

2. Cette nouvelle tragédie était intitulée *Amalazonte*. Annoncée et affichée pour le 31 mai, elle fut représentée la veille pour mettre toute cabale en défaut, ou du moins pour laisser celle de l'auteur maîtresse de la place. *Amalazonte* fut interrompue, après la sixième représentation, par l'indisposition de Mlle Clairon. On fit à l'occasion de ces deux tragédies de Ximenès l'épigramme suivante :

Après *Épicharis*,
Les ris;
Après *Amalazonte*,
La honte. (T.)

. . . . Un prêtre fanatique
Va plus loin que la haine et que la politique.

Ce n'est sûrement pas à leur élégance, c'est à la circonstance des affaires présentes que ces vers doivent leur fortune.

Les cœurs des malheureux n'en sont que plus sensibles.

Ce vers, beau en apparence, me paraît tellement faux que je croirais tout au contraire que plus on est malheureux, plus on devient insensible[1]. Le malheur émousse le sentiment et endurcit le cœur.

— M. Rameau n'a pas cru devoir garder le silence dans la fameuse querelle de la musique; il vient de nous donner des observations sur notre instinct pour la musique et sur son principe. Les moyens de reconnaître l'un par l'autre conduisent à pouvoir se rendre raison avec certitude des différents effets de cet art. Après un titre aussi clair, vous êtes le maître de lire cent vingt-cinq mortelles pages où l'auteur répète ce qu'il a dit dans ses ouvrages de théorie, et où il croit avoir réfuté ce que M. Rousseau a dit dans sa *Lettre sur la musique française* du monologue d'*Armide* mis en musique par l'insipide et plat M. Lulli. Ce radotage du premier musicien de la nation manquait au triomphe de M. Rousseau, dont la fameuse lettre est restée sans réponse malgré cinquante libelles qu'on a fait contre l'auteur. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que M. Rameau nous prouve clairement qu'il n'a jamais songé qu'à faire de l'harmonie, croyant faire de la musique, et que s'il a fait de belles choses dans un genre que je crois fort mauvais, c'est sans s'en douter et sans connaître son vrai mérite. Une des conséquences les plus naturelles de ses principes est que, pour faire de la musique, il ne faut rien moins que du génie; et si M. Rameau a raison, chaque petit musicien sera capable de faire les plus belles choses du

1. M. Grimm ne connaissait donc pas ce vers de Virgile :

Non *ignota* mali, miseris succurrere disco.

(*Premiers éditeurs.*)

D'abord, comme le fait observer M. Barbier, les éditeurs avaient eux-mêmes singulièrement oublié le vers *Non ignara mali*, etc.; mais que Grimm le connût ou ne le connût pas, il résulte seulement de ceci que, sur cette question, il n'était ni de l'avis de Virgile, ni par conséquent de celui de M. de Ximenès. (T.)

monde, dès qu'il aura acquis du savoir et la science des accords. M. Rameau ressemble parfaitement à un maçon ou à un charpentier qui, en faisant une savante dissertation sur la façon de tailler les pierres, ou en raisonnant profondément sur la coupe des planches, croirait nous avoir mis en état de juger de la beauté d'un édifice.

— Un jeune Anglais fort riche devient amoureux de la fille d'un lord de la première distinction qui va partir pour le gouvernement de la Jamaïque; il se déguise en femme et suit sa maîtresse de son consentement en Amérique en qualité de femme de chambre où, après plusieurs aventures, il parvient enfin à l'épouser. Voilà l'idée d'un roman qui a pour titre *Thomas Kenbrook*, histoire anglaise traduite par M. D. L. P[1]. M. de La Place a déclaré que ces lettres initiales n'étaient point à lui, et le roman n'en vaut pas mieux pour cela. Quoique le fond en soit fort peu de chose, l'auteur aurait pu le faire valoir mieux qu'il n'a fait s'il en avait su tirer parti. Il lui était aisé d'imaginer des situations, s'il eût eu le talent de les peindre.

— M. Denesle vient de nous donner un *Examen du matérialisme relativement à la métaphysique*, en deux gros volumes in-12 que je conseille de lire à tous ceux qui ont envie d'exercer leur patience. On a dit, il y a longtemps, que de sots défenseurs font plus de mal à la cause dont ils se chargent que les ennemis les plus décidés. En ce cas-là, les antimatérialistes ne doivent pas être contents de M. Denesle.

— On nous a envoyé d'Allemagne une brochure sous ce titre : *le Bonheur, ou Nouveau Système de jurisprudence naturelle*[2]. Ce prétendu nouveau système est attribué à M. Formey, secrétaire de l'Académie de Berlin, et écrit dans le goût de l'ennuyeuse et pédantesque méthode de Wolf. Cette méthode est on ne peut plus propre à étouffer le génie, à corrompre le goût et à excéder d'ennui tous ceux qui ont le courage de lire de pareils ouvrages.

— Autre présent d'Allemagne : *l'Ambassadrice et ses droits*, par M. Moser[3]. Cet ouvrage est curieux pour ceux qui aiment la politique, le droit public et le droit des gens.

1. 1754, in-8.
2. Par Élie Luzac. La première édition est de Berlin, 1753, in-12.
3. Berlin, 1754, in-12.

— M. Patte, architecte, a fait imprimer un *Discours sur l'architecture*[1]. Son but est de prouver que l'étude de cet art et de ses principes devrait faire partie de l'éducation des jeunes gens. Sans doute tous les beaux-arts devraient s'unir à la vertu pour former de concert l'esprit et le cœur d'un jeune homme. Ce discours est lourd et pesant.

— On vient de nous donner une nouvelle édition des *Lettres de madame de Sévigné*, augmentée de deux volumes de *Lettres* qui n'ont pas encore été imprimées. Cette nouvelle édition est très-correcte et beaucoup mieux arrangée que la précédente; cependant, pour la commodité de ceux qui ont la première, on a imprimé les lettres nouvelles dans deux volumes à part qui se vendent séparément. Il serait inutile de vous parler du mérite de cette illustre et charmante femme, qui, dans l'heureux séjour des ombres, fait l'admiration et les délices de Socrate, de Platon, de Cicéron, de Lélius, de Plutarque, de Montaigne, d'Addison, de Pope, de tous les honnêtes gens de cette trempe dont elle est entourée.

— L'édition complète des *Œuvres de La Motte*, qu'on attendait depuis plus de quatre ans, vient enfin de paraître. Je réserve à un temps où nous serons moins riches en nouveautés de donner une idée exacte du mérite de cet écrivain célèbre, qui s'est exercé dans presque tous les genres.

— Nous avons plusieurs poëtes de société qui ont une grande réputation à Paris, sans avoir rien fait imprimer. De ce nombre sont M. l'abbé de Bernis, aujourd'hui ambassadeur du roi à Venise; M. Bernard, auteur des paroles de *Castor et Pollux*, et qui a dans son portefeuille *l'Art d'aimer*, poëme qui a beaucoup de célébrité. M. de Saint-Lambert est généralement placé au-dessus d'eux pour son talent. Il a un poëme des *Quatre Saisons*, un autre des *Quatre Parties du jour*, et plusieurs autres ouvrages. Je ne vous parle pas de M. Gresset dont vous connaissez les poésies pleines d'élégance, de grâces naturelles et de philosophie, et qui mérite une place distinguée parmi les plus aimables poëtes de la nation. Vous connaissez aussi la muse aimable de M. Desmahis, auteur de *l'Impertinent*, petite comédie qui est remplie d'esprit et de finesse.

1. *Discours sur l'importance de l'étude de l'architecture, et Manière de l'enseigner en peu de temps, avec l'abrégé de la vie de Boffrand.* Paris, 1754, in-8.

— L'Académie royale de musique donne actuellement *les Éléments*, ballet dont les paroles sont du poëte Roy[1], et la musique d'un nommé Destouches, qu'on a regardé pendant sa vie comme un grand musicien et comme l'arbitre du goût, quoiqu'il soit démontré que c'était le plus plat compositeur qu'eût eu la France, ce qui n'est pas peu de chose. Il n'y a rien de si puéril que l'idée du poëte de donner au musicien les quatre éléments à mettre en musique, et rien de si froid et de si insipide que l'exécution de cette idée par quatre allégories. C'est ainsi qu'on emploie ici pour l'allégorie, pour les maximes et les sentences, un art dont les sons célestes doivent être uniquement consacrés à l'expression du sentiment et au pathétique des passions. Quoique ce poëme ne soit nullement susceptible de musique, vous y trouverez des morceaux bien écrits, surtout la scène de Vertumne et de Pomone dans le dernier acte. Une nouvelle voix, Mlle Davaux, a débuté dans cet opéra, et réussit beaucoup.

— Autrefois Louis XIV, par les conseils de M. Colbert, cherchait à découvrir les gens de mérite dans l'Europe, pour les combler de bienfaits. Aujourd'hui un grand roi les trouve sans avoir besoin des yeux des Colbert. Le roi de Prusse vient de donner une pension de douze cents livres à M. d'Alembert.

— Un très-mauvais acteur, Rosimond, qui a joué très-longtemps en Allemagne, a débuté sans succès à la Comédie-Française par le rôle du vieil Horace dans la tragédie du grand Corneille, et celui d'Alphonse dans *Inès de Castro*, tragédie de La Motte.

— *Le Conciliateur*[2] est une petite brochure remplie de raison et de philosophie sur les affaires présentes. L'auteur voudrait concilier les protestants, les jansénistes, les évêques et les parlements. Tous ces conseils sont dictés par la justice et l'équité.

1. On trouvera une notice sur cet auteur dans la lettre du 1er décembre 1763 de cette *Correspondance*. Le ballet des *Éléments* avait été joué pour la première fois, en décembre 1721, sur le théâtre des Tuileries, et dansé par le roi et sa cour. La reprise dont Grimm parle ici était la quatrième. Roy était dangereusement malade lorsqu'elle eut lieu, et toutes ses pensées étaient dirigées vers le ciel. Cette disposition d'esprit, et les détails auxquels le forçait de descendre un acteur qui venait lui demander des conseils pour la mise en scène, ont fourni à Collé trois pages d'un excellent comique. (Voir son *Journal historique*, t. I, p. 419 et suiv.). (T.)

2. *Le Conciliateur ou Lettres d'un ecclésiastique à un magistrat.* (Par Turgot et Loménie de Brienne.) Rome, 1754, in-8. Réimprimé dans les *Œuvres* de Turgot.

— On m'apporte dans ce moment *les Heureux Orphelins*, histoire anglaise, par M. de Crébillon fils. Ce roman va faire d'autant plus de bruit à Paris que son célèbre auteur n'a rien donné depuis longtemps. J'aurai l'honneur de vous en rendre compte dans ma première feuille.

JUILLET

1er juillet 1754.

Je dois vous rendre compte des *Heureux Orphelins*, nouveau roman de M. de Crébillon le fils, et j'en suis aussi embarrassé que fâché. Cet auteur, qui jouit ici d'une réputation si brillante, a été souvent (je crois avec raison) cité parmi le petit nombre de ceux qui savent écrire et dont les productions portent un caractère original et l'empreinte d'un génie facile et agréable, plein de grâces, de sel et de finesse. Je crois même que M. de Crébillon a droit de prétendre à la gloire d'avoir en quelque façon créé, ou du moins rendu aussi bon qu'il pouvait le devenir, le genre dans lequel il a excellé. Ce genre a besoin de beaucoup d'indulgence; les mœurs n'y sont guère respectées; la frivolité, le persiflage, la licence sont ses plus grandes ressources. Avouons-le de bonne foi, depuis l'insipide *Grigri* jusqu'à l'exécrable *Grelot* [1], qu'on nous a donné en dernier lieu, il faudrait, pour l'honneur et la gloire de la nation, brûler tous les romans de ce genre, qui appartient aux Français en propre. Il n'est supportable que sous la plume du comte de Hamilton et de M. de Crébillon. Tous nos petits beaux esprits, qui s'y sont jetés avec tant de fureur, n'ont fait que nous convaincre qu'ils savaient joindre beaucoup d'insipidité, beaucoup de platitude à un grand fonds de corruption. On ferait un parallèle assez agréable entre les deux hommes célèbres que je viens de nommer. Le comte de Hamilton est presque toujours original; il a beaucoup de

1. *Grigri*, histoire véritable, traduite du japonais en portugais, par Didaque Hadeczuca, et du portugais en français, par l'abbé de ***, (composé par de Cahusac), *Nangazaki, Kienporzen Kru, l'an du monde* 59749 (1739), 2 part. in-8. (T.)

plaisanterie et une grande gaieté dans l'esprit, beaucoup de ressource, beaucoup de chaleur, beaucoup de fécondité, ou, pour mieux dire, beaucoup d'extravagance dans l'imagination : et, ce que je regarde comme un talent fort singulier, il sait intéresser et même émouvoir jusque dans les fictions les plus extravagantes et les plus impertinentes. M. de Crébillon possède peut-être toutes ces qualités à un moindre degré, si l'on veut; mais il a par-dessus son prédécesseur l'avantage immense d'un pinceau très-heureux et le talent inestimable de saisir et de rendre les traits, les ridicules, avec une finesse et une vérité singulières. Je regarde son *Sopha* comme un chef-d'œuvre, de tous les ouvrages d'esprit que je connaisse le seul peut-être qu'on ne se lasse jamais de relire; et dans ce roman, outre quelques situations très-intéressantes, la conversation de Mazuhlim et de Zulica, et ensuite de Narsès, qui survient, me paraît un morceau qui n'aura jamais de copie, comme il a été sans modèle. J'avoue que je ne fais pas le même cas de *Tanzaï*, ni des *Égarements de l'esprit et du cœur*, autres ouvrages de notre auteur, quoiqu'ils portent tous son cachet, et qu'ils aient singulièrement le mérite d'être écrits avec une légèreté, une rapidité, une finesse que peu d'écrivains ont connues. Après ce que je viens de dire, il est inconcevable que les deux volumes qui paraissent, intitulés *les Heureux Orphelins*, et qui doivent être suivis de quatre autres, soient de M. de Crébillon. Quand le fond n'en serait pas commun et trivial, que le sens commun n'y serait point choqué, quand les situations n'y seraient ni manquées, ni répétées, ni étranglées, et qu'il y eût une seule conversation bien faite, la négligence incroyable qui règne dans le style de ce roman, les amphibologies et les solécismes dont il fourmille à chaque page, suffiraient pour rendre la chose sans vraisemblance. Cependant, outre qu'il est avoué par son auteur, on y reconnaît encore, malgré les défauts dont il est défiguré, la manière de M. de Crébillon, de même à peu près que dans le plus mauvais tableau d'un peintre célèbre, les connaisseurs découvrent encore les traces du pinceau et de la main qui l'a manié.

Nous avons ici un homme qui se nourrit de la honte, des ridicules et des chutes des auteurs, et qui, au défaut de mauvais ouvrages à critiquer, trouverait encore le secret de vivre de satires et de libelles faits contre les auteurs. Cet homme

(Fréron), que M. de Voltaire a appelé un insecte sorti du cadavre de l'abbé Desfontaines [1], et qui a d'ailleurs assez d'esprit pour trouver son compte dans l'exercice d'un métier aussi méprisable, a terriblement maltraité l'auteur de ces malheureux *Orphelins*, dans sa dernière feuille. Quoique la plupart de ses remarques soient fondées, il n'en a pas moins excité l'indignation des honnêtes gens, de ceux même qui trouvent sa critique juste. Il y a une façon de dire tout; mais ces critiques impudents et mercenaires n'ont jamais connu les égards qu'on doit aux hommes en général, et encore moins ceux qu'on doit aux gens de mérite qui ont droit à l'estime publique. Je finirai cet article par deux observations que je ne crois pas inutiles. La première : je remarque dans ce roman, outre les négligences du style et les amphibologies continuelles qui sautent aux yeux de tout le monde, une terrible monotonie, ou, si vous voulez, disette dans les tours. Il semble que c'est un étranger qui écrit en français pour la première fois, et qui ne sachant que trois tours ou trois façons d'arranger une période, les emploie continuellement tour à tour. Vous lisez à chaque instant : *quelque embarrassé que fût Rutland, il n'en voulait pas moins*, etc.; ou, *tout certain que j'étais, je ne voulais pas*, etc.; ou en commençant par le participe, *accoutumés dès notre enfance à nous voir, nous ne pouvions*, etc. Or vous remarquez que ces trois tours que je viens de citer, et qui sont les seuls que l'auteur des *Orphelins* sait employer, ne sont dans le fond et métaphysiquement parlant que le même, c'est-à-dire le même arrangement d'idées, de propositions et de périodes, depuis le commencement jusqu'à la fin, de sorte que notre auteur ressemble parfaitement à un musicien qui, en faisant son récitatif, resterait toujours sur le même ton et dans la même modulation. Ma seconde remarque roule sur le choix des sujets. Pourquoi les chercher chez les étrangers? Outre qu'un écrivain doit à sa nation cet honneur de traiter de préférence les sujets domestiques qui la regardent de plus près, il arrive que, à moins d'avoir vécu longtemps chez le peuple et

1. De Loyola chassé pour ses fredaines,
Vermisseau né du cul de Desfontaines
. . . .
Cet animal se nommait Jean Fréron.

VOLTAIRE, *le Pauvre Diable*.

dans le pays où l'on place la scène, on commet beaucoup de fautes contre le costume, contre les mœurs et les usages qui nous sont inconnus, et l'on fait parler français des gens qui ne l'ont jamais su. Si M. de Crébillon eût placé sa scène en France, il se serait épargné plusieurs petites remarques mauvaises et triviales à qui on croit un air anglais, et qui auraient été mieux à leur place dans la petite comédie du *Français à Londres*[1], ou dans d'autres productions ingénieuses de nos petits faiseurs de petites pièces.

— On nous a donné un autre roman traduit de l'anglais qui, à ce qu'il me paraît, n'a pas mieux réussi que celui de M. de Crébillon, et qui cependant méritait un accueil plus favorable. Il est intitulé *l'Étourdie, histoire de miss Betsy Tatless*, en quatre volumes. A tout prendre, ce roman m'a paru fort bon et fort amusant; mais comme le premier volume est le plus mauvais, il se peut très-bien que beaucoup de lecteurs, sans aller plus loin, aient condamné l'ouvrage entier : il s'en faut bien, il est vrai, qu'il soit sans défaut; on y trouve beaucoup de choses de mauvais goût, et l'auteur a beaucoup plus d'esprit que de talent, je veux dire qu'il sait plutôt remarquer que peindre. Mais ces défauts sont rachetés par deux ou trois qualités fort rares, et qu'on désire presque toujours dans les romans. Le plan, par exemple, est très-beau. Miss Betsy est une fille très-bien née, pleine de vertu, d'honneur, de probité, mais elle fait trop peu de cas des dehors et des apparences; sa vanité, son étourderie et une légèreté imprudente lui font presque toujours négliger les vrais intérêts et les vrais goûts, et l'exposent souvent à mille dangers dont elle échappe par des hasards qui ne se rencontrent guère que dans les romans. Chaque expérience la corrige un peu; de sorte qu'après les avoir multipliées, et surtout après avoir été la victime de ses caprices et de son imprudence dans l'action la plus importante de sa vie, dans le choix d'un époux; Miss Betsy se trouve à la fin tout à fait débarrassée de ses défauts, et un second mariage la rend aussi heureuse qu'elle méritait de l'être. Il règne une grande simplicité et une grande vérité dans les mœurs de ce roman. Les caractères n'y sont rien moins que romanesques ou outrés : ce sont précisément

1. Comédie de Boissy.

les hommes tels que ceux avec qui nous vivons et que nous avons sous nos yeux. Il y a beaucoup de mouvement dans ce roman, et ses acteurs n'ont pas l'air isolé; je m'explique : ordinairement, dans nos romans bien faits, chaque personnage joue très-bien son rôle, et cela fait un fort bon ensemble, mais qui a l'air de ne tenir à rien et d'exister tout seul dans la nature. La vérité et la vraisemblance demandent qu'on sache remplir le fond de la scène. Dans les événements ordinaires de la vie, les acteurs qui y jouent un rôle, outre l'influence qu'ils ont chacun de son côté, tiennent encore à d'autres personnes tout à fait indifférentes à l'action dont il est question. Or, il s'agit de ne point faire disparaître entièrement ces liens, et de les laisser entrevoir de temps en temps, sans s'occuper pour cela des personnages étrangers à l'action. Cet art est très-subtil et très-difficile ; notre auteur l'a très-bien connu. En général ce roman m'a beaucoup attaché ; c'est que le vrai plaît toujours et attache toujours : le pouvoir de la vérité sur nos cœurs est sans bornes. La traduction française est de M. Fleurian, qui est dans le service.

— Un Allemand, nommé M. Pfeffel, attaché à la cour de Dresde, vient de nous donner un *Abrégé chronologique de l'histoire d'Allemagne,* à l'imitation de celui de M. le président Hénault. Ces abrégés sont toujours fort utiles et fort commodes, et celui de M. le président Hénault mérite cet éloge préférablement aux autres ; mais lorsque l'auteur, séduit par sa vanité et par les éloges exagérés de ses amis, veut me faire regarder son ouvrage comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain, je dirais volontiers à ce président, fameux par ses soupers, et puis par sa *Chronologie* [1], qu'il ne faut pas être sorcier pour faire un abrégé; et je demanderais volontiers compte à M. de Voltaire de certaines réputations qu'il est parvenu à faire à plusieurs ouvrages assez médiocres par des éloges outrés qu'il leur a prodigués. M. de Voltaire doit être d'autant plus circon-

1. Cette phrase fait allusion à l'épître de Voltaire au président, qui commençait ainsi :

> Hénault, fameux par vos soupés
> Et par votre Chronologie, etc.

Hénault, blessé de ce qu'on paraissait faire entrer ses soupers pour quelque chose dans sa réputation, se fâcha sérieusement, et Voltaire changea les premiers vers de cette pièce. (T.)

spect dans ses éloges comme dans ses censures, qu'il sait de quel poids est l'autorité d'un homme dont les ouvrages sont perpétuellement entre les mains de toute l'Europe.

L'histoire secrète de Mahomet traduite de l'Arabe, est un récit diffus, froid et peu intéressant, des intrigues amoureuses de ce prophète [1].

— Je dois une réparation à M. de Bougainville. Son discours de réception ne m'a pas paru si mauvais à l'impression.

15 juillet 1754.

Nous avons revu au théâtre de la Comédie-Française avec grand plaisir *Cénie*, pièce en prose et en cinq actes, de Mme de Graffigny, qui a eu un très-grand succès il y a quatre ans, et qui a parfaitement soutenu sa réputation à cette reprise [2]. Vous connaissez trop bien cette pièce pour que je sois obligé de vous en donner une idée; elle vous a sans doute fait verser des larmes à la lecture, elle en fait répandre bien davantage à la représentation. Il est vrai que cette pièce est supérieurement bien jouée. Mlle Gaussin, heureusement placée dans le rôle de Cénie, y jette un intérêt vif et tendre; Mlle Dumesnil joue le rôle d'Orphise; Grandval est chargé du rôle de Clerval, amant de Cénie, et y met les grâces et la finesse d'un jeu qui lui appartient en propre. Sarrasin joue le rôle du bon et respectable Dorimond, avec une vérité qui est au-dessus de l'expression; ce comédien est à mon gré le plus grand que j'aie eu l'occasion de voir, et presque toujours sublime lorsqu'il est bien placé. Il serait impossible de donner une idée de son jeu et de sa manière; ce n'est plus un acteur que vous voyez, c'est, dans *Zaïre* par exemple, Lusignan lui-même; c'est, dans *la Métromanie*, l'oncle du Métromane, ou, dans *l'Andrienne*, cet autre vieillard emporté et cependant bon, que vous croyez voir en personne. Comme son jeu n'est point maniéré et qu'il n'est jamais outré, il arrive que le sublime en échappe souvent au parterre et à la multitude; mais si cet acteur n'attire pas toujours des applaudissements bruyants, il

1. Oettinger mentionne une *Histoire secrète du prophète des Turcs*, Constantinople, 1775, 2 parties in-8, sans paraître certain lui-même qu'elle existe.

2. *Cénie*, représentée pour la première fois le 25 juin 1750, fut souvent reprise.

n'en est pas moins admiré de tous ceux qui connaissent et savent apprécier les vrais talents[1]. Je reviens à *Cénie*. Il n'y a point d'homme de génie et de mérite en France qui ne dût être bien aise d'être auteur de cette pièce; c'est le triomphe de la vertu, c'est le temple des mœurs, c'est l'école du sentiment le plus simple, le plus pur, le plus digne d'intéresser et de fixer l'attention des belles âmes; aussi a-t-elle entraîné tous les cœurs et tous les suffrages, et on n'a pas osé se récrier sur le genre qui a excité tant de disputes dans le temps que M. de La Chaussée travaillait dans le même goût pour le théâtre. J'ai eu l'honneur de vous dire mon sentiment sur cet auteur et sur ce genre à quelque autre occasion. Pour juger du genre par *Cénie,* je ne voudrais pas, il est vrai, appeler cette pièce une comédie, je l'aurais intitulée *roman mis en action*. En adoptant ce genre véritablement nouveau en quelque façon, on doit sentir qu'il est susceptible de grandes beautés, et qu'il ne saurait manquer de plaire lorsqu'il est traité par une main habile. Il est vrai que la bonne comédie est l'ouvrage d'un génie bien supérieur, et qu'il est bien plus difficile de développer un caractère avec toutes ses nuances et de le placer dans un tableau vrai, simple et intéressant, que d'imaginer des aventures et de représenter des événements romanesques. Il faut du génie pour l'un, l'imagination suffit pour l'autre; mais après l'admiration que nous arrache un excellent comique, le suffrage que nous accordons au romancier dramatique, si l'on peut l'appeler ainsi, n'est pas moins juste, et il faut beaucoup d'art, beaucoup d'âme et une grande connaissance du cœur humain pour réussir dans ce dernier genre. Vous remarquerez, par exemple, un grand art dans l'exposition de la pièce de Mme de Graffigny. Comme ces sortes de pièces supposent une infinité d'aventures arrivées avant la pièce, et sur lesquelles elle est fondée, il faut un art infini pour les exposer

1. Il paraît en effet que Sarrasin excellait dans les rôles qui exigeaient de l'âme et de la sensibilité; mais on lui eût vainement demandé de la fermeté, de la grandeur et de la majesté. Quand Voltaire donna son *Brutus*, en 1730, il confia un peu inconsidérément à Sarrasin le rôle de ce Romain farouche. Aux répétitions, la mollesse que cet acteur mettait dans son invocation au dieu Mars impatienta tellement l'auteur, qu'il l'interrompit en s'écriant : « Morbleu, monsieur, souvenez-vous donc que vous êtes Brutus, le plus ferme de tous les consuls de Rome, et qu'il ne faut point parler au dieu Mars comme si vous disiez : *Ah! bonne Vierge! faites-moi gagner un lot de deux cents francs à la loterie.* » (T.)

sans confusion et naturellement, pour préparer à propos les situations et les événements de la pièce qui naissent ordinairement des aventures antérieures. Mme de Graffigny possède cet art au suprême degré; l'action de sa pièce marche toujours, vous n'y trouvez pas une scène à retrancher; et peu à peu le roman sur lequel elle est fondée se développe à mesure que l'action avance; et dans le cinquième acte même, l'exposition n'est pas encore achevée, quoiqu'il ne reste aucune obscurité dans les quatre précédents. On peut cependant reprocher à Mme de Graffigny d'avoir exposé des circonstances qu'il n'était pas nécessaire d'imaginer, parce qu'elles ne changent rien aux caractères ni à la situation de ses personnages. Il est, par exemple, fort inutile de savoir que Dorimond, ce vieillard si vénérable, doit ses richesses au commerce, et qu'il a fait le métier de commerçant sans déroger à sa noblesse, parce que son mérite personnel lui a conservé une considération que le préjugé lui aurait ravie. Cette circonstance ne produit rien et ne fait rien du tout à la pièce. Mais le reproche le plus grave, et le seul considérable qu'on puisse faire à Mme de Graffigny, c'est que ses personnages écrivent tous de la même manière, si l'on peut parler ainsi. Ce n'est pas que la différence des caractères ne soit observée à merveille; chacun parle et agit conformément au sien. Le vieillard, et Orphise qui fait la charge de gouvernante, disent beaucoup de maximes, langage conforme à leur âge et à leur état; Clerval parle toujours en amant passionné, Méricourt toujours en homme faux; mais tous ensemble arrangent leurs discours de la même façon et d'une manière peut-être trop élégante: ils écrivent tous en parlant le même style, c'est-à-dire celui de Mme de Graffigny. Les caractères, au reste, sont parfaitement soutenus, et celui de Dorimond est si agréable, si neuf, si vrai, qu'il fait lui seul foi des talents de l'auteur de *Cénie*. De tous les caractères de théâtre il y en a pas peut-être de plus difficile à traiter que la bonté. Malheureusement pour les hommes, l'extrême bonté leur paraît si insipide, si peu piquante, elle est si près de la duperie et de la sottise, que l'épithète de bonhomme a presque dégénéré en injure parmi nous. Mme de Graffigny a manié ce caractère avec tant d'art, d'habileté et de succès qu'elle en a fait le rôle le plus intéressant de la pièce. Toutes les scènes en général sont bien faites: il n'y en a même qu'une seule qui, à mon

;ré, est un peu étranglée, c'est celle du troisième acte où Méri-ourt apprend à Cénie qu'elle n'est point la fille de Dorimond. ;ette scène n'est pas assez filée, et les différents mouvements l'âme se succèdent dans Cénie avec trop de rapidité. Cependant ;i le secret du jeu muet, des silences et des intervalles, était ıssez connu de nos acteurs, je crois qu'ils répareraient cette)etite faute sans que l'auteur fût obligé d'y ajouter un mot de)lus. Voilà, au reste, une pièce qui restera sûrement au théâtre, ;t qui plaira aussi longtemps que la vertu et le sentiment auront les droits sur le cœur des hommes.

— Il vient de vaquer une place à l'Académie française par ;a mort de M. Néricault-Destouches, décédé dans son gouvernement de Melun, dans un âge fort avancé[1]. Cet auteur a fait une infinité de pièces pour le Théâtre-Français, dont il n'y a que deux qui soient bien établies au théâtre, *le Glorieux*, *le Philosophe marié*, et *le Triple Mariage*, une petite pièce. M. Destouches ne manquait point de talent; il était surtout fécond et facile, mais il était froid, et cela tue la comédie, sans compter les mauvaises plaisanteries qui règnent dans ses pièces. Il y a des étrangers qui font l'injure aux Français de croire qu'on met en France M. Destouches sur la même ligne avec le sublime Molière, qui est peut-être le plus rare génie qu'ait produit le siècle de Louis XIV; ils se trompent: on met ici une distance infinie entre ces deux hommes. Pour moi, peu s'en faut que je ne croie le *Glorieux* une mauvaise pièce, malgré les beautés qui s'y trouvent; elle est longue, froide, puérilement contrastée; le rôle du Glorieux est mauvais, et son caractère n'est nullement établi; celui de la soubrette est dans le même cas, celui de l'amante est froid et maussade. On dit que M. Destouches a fait lire aux comédiens, peu de temps avant sa mort, une pièce en trois actes, qu'ils ont refusée. J'ai cependant ouï dire à un homme qui est bien en

1. Né en 1680, Destouches mourut par conséquent à l'âge de soixante-quatorze ans. Sa vanité lui avait, durant sa vie, attiré bon nombre d'épigrammes, et son épitaphe avait été faite avant sa mort :

Ci-gît le Glorieux à côté de la gloire.

Devenu dévot à ses derniers ans, il lança à son tour des traits, qui n'avaient rien de bien acéré, contre les incrédules. Il fit insérer dans le *Mercure* une foule de mauvaises épigrammes, et annonça qu'il en avait *huit cents* toutes faites. Mais il était loin encore d'avoir épuisé son portefeuille quand la mort le surprit. (T.)

état d'en juger, que les deux premiers actes de cette pièce étaient ce que M. Destouches avait fait de mieux dans sa vie. L'idée en est jolie, et fertile en situations : c'est un mari dont la femme a eu une passion violente pour un autre avant son mariage; le mari, faisant semblant de l'ignorer, veut que sa femme continue à voir son ancien amant, qui est l'ami du mari[1]. On a repris depuis la mort de cet auteur sa première comédie, *le Curieux impertinent*; cette pièce réussit médiocrement, et doit même le petit succès qu'elle a au jeu des acteurs, car d'ailleurs elle est mauvaise.

Pour faire un vers mauvais ou bon,
Je ne vais point à la fontaine
Qui baigne le sacré vallon :
J'aime la jeune Célimène,
Sa gorge fait mon Hélicon ;
Or, devinez mon Hippocrène.

Or, devinez l'auteur de ces vers; je pourrais vous le donner en cent, en mille ; mais j'aime mieux vous dire que c'est un philosophe qui reçut des dieux une tête sublime et un cœur excellent en partage, dont les talents universels sont admirables, autant que ses vertus le rendent respectable à ses amis, et qui se délasse de ses travaux par les grâces, l'enjouement et le feu qu'il sait mettre dans la société et dans le commerce de ses amis : c'est M. Diderot.

— Vous ne connaissez pas peut-être l'épitaphe d'un menteur :

Accablé par un coup subit,
Valère a passé l'onde noire;
C'est un fait que vous pouvez croire,
Car ce n'est pas lui qui l'a dit.

Ces vers ont été faits à Montpellier, il y a longtemps, mais je ne sache pas qu'ils soient imprimés.

— M. l'évêque du Puy[2], frère de M. Le Franc, auteur de la

1. *Le Mari confident*, comédie posthume qui est loin de mériter tous les éloges qu'on en avait faits à Grimm. (T.)

2. Pompignan (Jean-George Le Franc de), depuis archevêque de Vienne, né en 1715, mort en 1790. (T.)

ragédie de *Didon,* vient de publier un petit volume in-12, ous le titre singulier : *la Dévotion réconciliée avec l'Esprit.* Je ie sais si notre évêque a bien joué le rôle de médiateur ; en tout as la dévotion a bien mal fait de se brouiller avec l'esprit, si ant est qu'elle le soit : ne se raccommode pas qui veut.

— Il paraît une insipide brochure intitulée *la Double Beauté;* oman étranger. Dans la préface on cite la préface du *Journal tranger* par lambeaux : à quel propos ? Je n'en sais absolument ien, peut-être l'auteur non plus ; après quoi il se chamaille ivec Fréron. Le héros de ce roman s'appelle Martin Scriblerusus. Tout cela est plat et inintelligible. Je me trompe fort ou le fond le ce roman est anglais ou allemand, et quelque bel esprit de nos cafés a trouvé le secret de le travestir et de le gâter.

— Nous aurons bientôt des journaux dans tous les genres, et les lettres n'en seront pas plus avancées. Jusqu'à présent, il semble qu'on n'en a fait que pour se dire des injures grossières, ou se donner des louanges fades, les unes aussi fausses que les autres. On vient de grossir le nombre des journaux par un recueil périodique d'*Observations de médecine, de chirurgie et de pharmacie.* Ce recueil pourrait devenir très-utile s'il était fait par des gens de mérite et sans passion. M. Toussaint vient de commencer un autre journal sous le titre de *Recueil d'actes et pièces concernant le commerce de divers pays de l'Europe*[2]. Tout ce que vous trouvez dans le premier volume est traduit de l'anglais.

AOUT

1er août 1754.

De tous les sujets que l'histoire moderne peut offrir à un écrivain philosophe, mâle et doué de talents supérieurs, il n'y en a point de plus beau, de plus intéressant et de plus admi-

1. (Par Dujardin et Sellius.) Cantorbéry (Paris), 1754, in-12.
2. N° Ier, contenant les Discours prononcés au parlement d'Angleterre, dans la chambre des pairs, pour et contre la liberté du commerce au Levant. *Londres,* 1754, in-12.

rable en lui-même, que la révolution qui a affranchi les Suisses du joug de la tyrannie et établi leur liberté sur des fondements inébranlables. Si le prince des historiens, l'admirable Plutarque, pouvait revivre parmi nous, les Suisses seraient sans doute, de tous les peuples modernes, le seul dont il eût voulu écrire l'histoire. Qu'y a-t-il en effet de plus beau que de voir trois particuliers former le généreux dessein de s'opposer à la tyrannie, de délivrer leur patrie de l'oppression, de chasser les oppresseurs sans en tirer de vengeance, avec le mépris que méritent si bien l'injustice et la tyrannie, sans effusion de sang, sans haine, sans cruauté, compagnes funestes et barbares des révolutions ordinaires? Quelle vénération Plutarque ne nous aurait-il pas inspirée pour ces grands hommes dont la vertu, la simplicité, le courage, la constance et la grandeur d'âme méritent des autels et les hommages de tout l'univers, préférablement à tous ces héros qui, par leurs talents aussi pernicieux qu'admirables, ont désolé les nations et dévasté la terre! Un homme d'un génie profond, et souvent sublime (M. de Montesquieu), nous a annoncé le premier la triste vérité que la vertu n'était plus le principe de nos gouvernements, et qu'elle avait cédé la place à l'honneur, cet autre principe qui lui est inférieur et qui produit beaucoup plus de grandes que de belles choses. Rien ne prouve mieux la justesse de ces principes que la comparaison de notre indifférence pour les belles actions avec l'enthousiasme public qu'elles excitaient chez les anciens. En Grèce, les noms de Guillaume Tell, de Walther Furst, d'Arnold de Melchthal, auraient été aussi connus et aussi honorés que ceux d'Agésilas, de Thémistocle, d'Aristide. En Europe, aujourd'hui, ces mêmes noms sont inconnus, et nos enfants ne savent pas les distinguer de la foule de ces hommes obscurs dont l'existence est aussi ignorée qu'elle était indifférente pour leurs semblables. Il est vrai que les principes qui ont guidé ces grands hommes dans l'établissement du gouvernement d'un peuple délivré de l'esclavage par leurs travaux et par leur courage sont si différents de ceux de tous les autres États de l'Europe qu'il ne faut point s'étonner du peu de cas que l'on a fait de ces hommes qui ne connaissaient d'autres lois que celles de la justice et de la vertu, et dont les maximes étaient si opposées à notre politique. Il n'y a point d'État en Europe

dont le but ne soit point d'étendre sa puissance et d'augmenter ses forces, soit par des conquêtes, soit par le commerce, soit par d'autres moyens que la politique fait quelquefois naître, ou dont elle sait, du moins, toujours profiter. La Suisse seule, j'oserais dire, au milieu de tant de gueules dévorantes, au milieu de tant de puissances dont les projets n'aboutissent qu'à s'entre-dévorer, à s'agrandir les unes aux dépens des autres, au milieu de tant de princes dont tous les soins consistent dans le maintien de l'équilibre en Europe, c'est-à-dire de cette crainte réciproque qu'un État ou une confédération de souverains inspire à l'autre et dont dépend la sûreté et la conservation de nos gouvernements, la Suisse jouit depuis plusieurs siècles d'une liberté tranquille, et comme elle l'a acquise sans opprimer et sans dépouiller personne, elle sait la conserver sans ambition et sans préjudice d'aucun autre peuple. Ce gouvernement, aussi sage qu'il est unique, serait sans doute depuis très-longtemps l'objet de notre admiration, si nous n'aimions mieux nous laisser éblouir par l'éclat passager de l'illusion et des grandeurs imaginaires qu'être affectés par la beauté et la simplicité majestueuse de la vérité et de la sagesse. Je m'étonne toujours non de l'indifférence des peuples et du grand nombre, mais de celle des philosophes pour un gouvernement dont la perfection n'aurait pas dû, ce me semble, échapper à leurs méditations. Je ne conçois pas surtout comment cet homme rare dont je viens de parler (M. de Montesquieu) a pu oublier totalement la nation suisse pour conserver tout son enthousiasme pour le gouvernement des Anglais, infiniment moins admirable en lui-même et auquel, s'il en fallait juger par la nature et l'esprit des principes et des lois fondamentales, le gouvernement de Suède, par exemple, disputerait à juste titre la préférence et la supériorité. Il n'y a point de matières plus épuisées et plus rebattues en apparence que celle des différents gouvernements des peuples et de leur excellence respective. Cependant il y a quelques principes généraux et incontestables qu'on n'a point vus, et qui, une fois établis, détruisent nécessairement tous ces magnifiques éloges faits de certains gouvernements par des hommes d'un génie supérieur, et respectés par le grand nombre machinalement et sans examen. Je vais hasarder ici quelques-uns de ces

principes, tous très-solides et qui font singulièrement l'éloge du gouvernement des Suisses. Tout gouvernement dont le but est la conquête tend nécessairement au despotisme, et par conséquent à la révolution. Car comme, dans les principes d'un tel gouvernement, tous les moyens sont bons pourvu qu'ils augmentent les forces de l'État, il arrive, sans parler de la corruption naturelle aux hommes, que, par l'usage des moyens illicites qu'un peuple emploie aux dépens de l'autre, les souverains et les ministres, qui partagent avec eux le pouvoir, contractent l'habitude de subjuguer, sans délicatesse sur les moyens, et la tournent bientôt contre le peuple même qu'ils ont à gouverner. Or la révolution est nécessairement à la suite du despotisme, et plus celui-ci fait des progrès rapides, plus l'autre est amenée brusquement; de sorte que le despotisme et l'avilissement d'un peuple ne sont pas plutôt parvenus à leur comble que, par une révolution forcée, il recouvre sa liberté ou il tombe dans une anarchie parfaite. Si les principes de la politique étaient moins dépendants des événements, qui tantôt hâtent et tantôt reculent ses effets, un profond politique pourrait, avec autant de certitude qu'un géomètre, calculer le temps précis où il arriverait forcément une révolution dans tel État d'Europe; on dirait « dans tel temps le despotisme aura fait tel chemin dans tel État, et la révolution sera éloignée de tant d'années ». On dirait : « En 1688, les Anglais se sont délivrés du despotisme pour tel nombre d'années »; car ce gouvernement, tout admirable qu'il est aux yeux de nos philosophes, chemine au despotisme par des voies, différentes à la vérité, mais avec la même rapidité que le monarchique. L'histoire fait foi de ce que j'avance, et la liberté n'est pas toujours là où l'on en parle sans cesse. Il n'y a dans toute l'Europe que le gouvernement des Suisses seul qui, depuis son établissement, n'ait éprouvé aucune des secousses si funestes aux autres États, si contraires au bonheur des peuples. Ce gouvernement subsistera éternellement, et ne finira que par la seule raison que tout finit; de même qu'un corps sain et bien organisé conserve la vie un espace de temps considérable, et ne la perd que parce qu'il faut à la fin obéir aux arrêts irrévocables de la nature. On ferait un parallèle très-beau et très-philosophique entre l'histoire des Suisses et celle des Provinces-

ies. On ferait voir, en conséquence de nos principes, comme
ıt a concouru à conserver, pour parler ainsi, aux uns cette
écieuse vigueur de la première jeunesse, qui annonce
e vie longue et une santé durable, et avec quelle rapidité
autres se sont vu précipiter dans la vieillesse et dans cet
ıt de faiblesse et de léthargie où ils languissent aujourd'hui,
qui ne fait que précéder un anéantissement total. Il faut
nc se détacher de l'idée de voir un peuple conquérant bien
uverné et jouir d'une tranquillité et d'un bonheur durables.
ıand je dis « un peuple conquérant », j'y comprends aussi les
tions commerçantes dont le but est de faire des conquêtes
un autre genre, de gagner, c'est-à-dire d'augmenter leur
ıissance. Que deviendront donc tous nos admirables traités,
utes nos idées sublimes sur l'art de la guerre, sur le com-
ierce, tous nos profonds ouvrages de politique? Ils sont aux
eux des philosophes ce que les systèmes de nos physiciens
ont aux yeux du sage. Les uns et les autres font foi, si l'on
eut, de la fécondité du génie et de l'industrie des hommes;
ıais ceux-ci ne font que retarder les progrès de la vérité, et
s autres ne font que troubler la tranquillité des peuples et
eur véritable bien-être. Une autre vérité que nos philosophes
olitiques ont fait semblant de ne point apercevoir, c'est qu'il
st impossible qu'un État d'une grande étendue soit bien gou-
erné. Je dirai bien plus : un gouvernement ne saurait être
on, à moins que celui en qui réside le pouvoir souverain ne
onnaisse le nom, la qualité et la fortune du dernier des habi-
ants de l'État; car être souverain et être chargé du bonheur
les autres sont synonymes. Or, comment un homme ou, en
omptant son conseil, comment vingt hommes ou cent vingt
ommes osent-ils entreprendre de faire le bonheur de vingt
nillions d'autres, et comment osent-ils espérer de rendre heu-
eux ceux qu'ils ne connaissent même pas et dont ils ignorent
usqu'à l'existence? Cependant il est constant que le dernier
abitant d'un État, le simple et vertueux laboureur, a autant de
lroit au bonheur que celui qui en est le chef. Chez les Romains,
elui des magistrats passait pour le plus populaire qui connais-
ait le plus de citoyens romains, et qui les saluait par leurs
ioms sans avoir besoin de souffleur. Aujourd'hui, il faudrait
lire à nos rois : « Ne regarde pas comme ton sujet celui que tu

ne sais pas saluer par son nom. » Le seul bon gouvernement est celui des cantons : qu'il soit monarchique, aristocratique, démocratique, mixte, voilà ce qui me paraît assez indifférent, malgré les ouvrages sans nombre et sans fin dans lesquels on a agité cette question, pourvu que chaque individu de chaque canton soit bien connu de celui ou de ceux qui ont le pouvoir. Ces principes, je l'avoue, sont trop opposés à tout ce qui existe pour être jamais bons à rien ; peut-être même ne doivent-ils pas être prêchés, de crainte que la corruption et la licence ne s'en servent pour déguiser leurs pernicieux desseins sous le voile de la justice et de la vérité; mais ils doivent être connus et médités par les rois et les souverains, afin que cette étendue effrayante de leurs devoirs leur apprenne du moins à redoubler continuellement d'efforts pour procurer le bonheur des hommes autant qu'il est en eux, ou à les en dédommager par l'humanité, la compassion, la clémence, par toutes ces vertus d'un cœur sensible qui élèvent un prince au niveau de la divinité. Ils doivent être connus et médités par le sage qui est né sans ambition, et dont le cœur n'est pas en proie au trouble et aux désordres des passions, afin qu'il ne se plaigne pas davantage de la paisible obscurité dans laquelle il voit couler ses jours, et qu'en élevant ses enfants à la vertu et à l'innocence, il en reçoive ce témoignage infiniment préférable à la vanité passagère d'une réputation brillante.

Sous ces rustiques toits, mon père vertueux
Fait le bien, suit les lois, et ne craint que les dieux.

Après ce qui vient d'être dit, il est aisé de juger qu'il n'y a qu'un esprit philosophique d'un homme d'un talent supérieur qui soit en état d'écrire l'histoire des Suisses d'une manière convenable à la beauté du sujet. Nous ne saurions donc nous contenter de l'*Histoire de la Confédération helvétique* par M. de Watteville, du conseil souverain de Berne et bailli de la comté de Nideau, qui vient de paraître en deux volumes. Cet écrivain ne connaît que la sécheresse de l'exactitude, et croit sans doute qu'écrire l'histoire, et entasser des citations ou compiler des autorités, sont la même chose. Il n'y a rien que je souffre moins patiemment que de voir les gens médiocres

toucher aux belles choses; ils ont un talent merveilleux de tout gâter, et je crierais volontiers au meurtre et au sacrilége. M. de Watteville me fait autant de peine qu'un peintre du pont Notre-Dame qui oserait barbouiller une esquisse ou un dessin du sublime Raphaël. En attendant qu'il se trouve quelque Plutarque moderne qui soit digne d'écrire cette belle histoire, je vais indiquer aux Suisses un nouveau moyen d'attirer notre admiration, en ôtant de leur gouvernement la seule tache qui semble le défigurer. C'est au magistrat de Berne de faire le sacrifice ou plutôt à acquérir une gloire immortelle par une modération sans exemple. Qu'il serait beau de lui entendre faire à la Confédération des treize cantons à peu près la déclaration suivante : « Nous reconnaissons, trop tard à la vérité, mais nous reconnaissons l'impuissance de bien gouverner un canton d'une si grande étendue, et trop peuplé à proportion des soins que chaque citoyen est en droit d'attendre de la part du gouvernement. Il est donc de l'intérêt public et particulier que ce canton soit divisé en deux ou trois cantons, afin que les soins qu'exige le gouvernement soient plus proportionnés aux facultés de l'esprit et à l'étendue de ses forces, et que le bonheur de chaque citoyen soit plus aisé à procurer. Il ne convient pas au surplus à des gens libres d'avoir des sujets. Nous affranchissons en conséquence le pays de Vaud d'un joug qui tient de la tyrannie ou qui en pourrait être le simulacre, et en recevant ses habitants dans la Confédération générale, nous leur donnons le moyen d'être bientôt aussi vertueux et aussi heureux que nous. »

— Il y a un sublime d'extravagance et de bêtise comme il y en a un dans le génie et dans la beauté. *L'Heureux*, pièce philosophique, est sublime dans son genre [1]. Je défie tous nos barbouilleurs ensemble d'imaginer quelque chose de plus plat et de plus bête que cette pièce philosophique. Notre héros est un philosophe à qui le roi, pour faire des essais sur l'homme, fait brûler sa maison, enlever sa femme, et qui est conduit à la fin au supplice sans que tous ces malheurs, non plus que la catastrophe heureuse qui les suit, altèrent le moins du monde

1. *L'Heureux*, pièce philosophique en trois actes et en prose. (Par Alexandre Savérien.) Londres, 1754, in-12.

la tranquillité de son âme, dont il nous assure le plus platement qu'il lui est possible.

— Les *Lettres au chevalier de K**** sont une réponse aux *Lettres sur les femmes*. Tout cela vient de la féconde plume du chevalier de Méré. Il y a comme cela des auteurs qui écrivent des lettres et qui se répondent, et puis se répliquent, mais ils en sont pour les ports des lettres. Personne ne veut ni de leurs lettres, ni de leurs réponses, ni de leurs répliques.

— Comme les disputes sur la musique se réveillent de temps en temps dans la société, il n'y a pas longtemps qu'une femme me demanda si, dans toute la musique française, il n'y avait rien du tout qui méritât d'être conservé. Je disais au hasard que la musette seule méritait d'être exceptée de l'arrêt fatal prononcé contre la musique française, parce que c'était un genre véritablement particulier aux Francais, qui avait un caractère à lui et agréable, avec l'exactitude de la nature sans laquelle il ne pouvait y avoir de véritable musique. Sur cela, on m'ordonna d'en faire une, et M. de Margency fut chargé d'y mettre des paroles. Les voici :

LA NANETTE, MUSETTE

ou

CONSEILS A LA SUPERBE ET CHARMANTE NANETTE, PAROLES QUI DISENT SI BIEN CE QUE NOUS DISONS.

AVERTISSEMENT.

C'est le musicien qui a donné le titre (qu'il appelle aussi l'inscription), lui tout seul. C'est aussi lui qui a fait la musique. Pour le poëte, il a fait les paroles qu'on nommerait plus correctement des vers, parce que ce n'est pas de la prose.

Dans nos bois tout sent, tout inspire
Les attraits de la volupté;
Jamais l'amour n'y fait rien dire
Que le plaisir ne l'ait dicté.
La tendresse
D'une maîtresse
Fait sans cesse
Notre félicité.
Dans nos bois tout sent, tout inspire
Les attraits de la volupté.

Nous tenons tout de la nature;
A nos mœurs l'art n'a rien prêté,
Les fleurs sont la seule parure
Que présente ici la beauté.
Jamais on n'y vit le parjure;
A nos cœurs il eût trop coûté;
Dans nos bois tout sent, tout inspire
Les attraits de la volupté
Jamais l'amour n'y fait rien dire
Que le plaisir ne l'ait dicté.

Il est pourtant une bergère
Que l'amour ne peut engager;
Son humeur coquette et légère
L'empêche toujours de songer
Que plus belle
Bien serait-elle
Si, fidèle,
Elle aimait un berger.
Hélas! pourquoi cette bergère
Ne veut-elle point s'engager?

Écoutez-moi, nymphe craintive;
L'amant que vos yeux ont blessé
Fait entendre sa voix plaintive;
Ne sera-t-il point exaucé?
Souvent le temps d'aimer arrive
Quand celui de plaire est passé;
Taisez-vous, musette indiscrète.
Sur quel air osez-vous chanter?
Taisez-vous, à la fin Nanette
Ne voudrait plus vous écouter.

— *Le Chef-d'œuvre de l'amour* [1] est un songe en vers qu'un tendre époux, très-prosaïque d'ailleurs, a adressé à sa chère moitié.

15 août 1754.

M. de Crébillon s'est hâté de publier la troisième et la quatrième partie de ses *Heureux Orphelins*, dont le sort n'est rien moins que décidé. Comme dans ces deux volumes il n'est pas plus question de ces enfants que dans le second, il semble que

1. *Le Chef-d'œuvre de l'amour, ou le Pouvoir de la beauté, système galant à la gloire immortelle des dames*, par un garde-française, s. l., 1754, in-8.

l'auteur n'ait pas osé les commettre aux flots incertains d'une réputation hasardée. Il ne les fera reparaître, sans doute, que lorsqu'il sera bien assuré de leur succès, et qu'il aura entièrement réparé la disgrâce de leur début. La chose n'est pas si aisée; il est bien plus sûr de ne point faire de chute que de s'en relever, quelque prompt et agile que vous puissiez être, et lorsqu'on a mal débuté, il faut faire supérieurement pour paraître passable aux yeux du public. Non-seulement le grand nombre ne vous fait jamais grâce, parce que les sots en sont et qu'il est bien moins dangereux pour eux de blâmer que de louer; mais les esprits les plus justes et les plus équitables ont de la peine à se défendre de la mauvaise impression que leur a laissée un premier jugement fondé. M. de Crébillon éprouve aujourd'hui tous ces désagréments. Pour ne point exposer ses orphelins, il a envoyé à la découverte un petit-maître, race dont il est sûr, et à laquelle il doit principalement sa réputation, par le talent qu'il a eu de la représenter toujours sous des faces nouvelles et piquantes. Cette adresse ne lui a pas réussi; le plus grand nombre a jugé les deux nouveaux volumes beaucoup plus mauvais que les deux premiers. Les gens éclairés et non prévenus les ont trouvés beaucoup mieux écrits et même plus agréables, si vous les détachez des volumes précédents, mais trop monotones, trop médiocres pour plaire aux personnes excédées des premiers, car malheureusement ces troisième et quatrième ne sont que la répétition du second. Il vous souvient de la passion de Mme de Suffolk pour lord Chester, amant trop indigne de la tendresse d'une femme estimable? Aujourd'hui c'est lui qui parle et qui instruit son maître en fatuité, M. le duc de... à Paris, des mêmes faits, de ses premières entreprises en Angleterre et de leur succès. Mme de Suffolk n'est pas la seule victime de sa légèreté et de ses perfidies. Dans le temps où cette conquête seule devait l'occuper uniquement, il poursuit avec ardeur une prude et une petite-maîtresse, et ne trouve sa vanité satisfaite que par ce triple triomphe. Vous voyez que le tableau n'a rien de neuf ni d'intéressant. Les fréquentes digressions que notre petit-maître fait sur la fatuité, et ses principes sur les femmes et sur d'autres matières de sa compétence, sont des lieux communs que notre fat anglais a recueillis de la lecture des romans de M. de Crébillon, et qui lui donnent un air

pédanterie insupportable. C'est d'ailleurs une maladresse que faire raisonner un petit-maître ; premièrement, parce que ces res ne raisonnent point ; en second lieu, parce qu'il n'y a rien si fastidieux que d'entendre déraisonner des gens qu'on n'estime point. Je me trompe fort, ou c'est Lovelace qui a donné à . de Crébillon l'idée de son lord Chester ; mais pour oser traiter e pareils caractères et pour le faire avec succès, il faut avoir génie et la tête de l'auteur de *Clarisse ;* l'esprit, quelque rillant, quelque léger qu'il puisse être, ne suffit pas. Lovelace 'est pas seulement petit-maître, ou du moins il l'est trop singulièrement pour ne point fixer votre attention. C'est un scélérat de la plus singulière espèce, et les grands hommes en scélératesse sont, comme vous savez, aussi rares que les hommes l'une vertu sublime. Milord Chester est un très-petit monsieur qui ne laisse pas que de vous paraître fort plat de temps en temps, malgré sa suffisance.

— Autre roman, car nos richesses en ce genre sont immenses et doivent vous paraître réellement inépuisables. Aussi, malgré le nombre prodigieux de femmes, de petits-maîtres, de gens oisifs et frivoles qui ne sauraient que faire de leur matinée s'il n'y avait point de romans nouveaux, nos auteurs en ce genre sont beaucoup trop féconds pour que leurs lecteurs puisssent suffire, et nos libraires sont obligés de temps en temps d'envoyer des ballots de romans chercher fortune ailleurs et faire les délices des provinces d'Allemagne et des îles d'Amérique. Celui dont je vais parler est intitulé *Carmentière, ou les Engagements rompus par l'amour*[1], en 2 volumes in-12. C'est l'histoire de deux moines qui, ayant embrassé l'état de fainéants privilégiés sans vocation, le quittent avec la même facilité. Le début de ce roman sent un peu le libertinage ; et quel autre tableau l'histoire de deux carmes pourrait-elle vous offrir ? Mais nos moines, après avoir déserté leur couvent et tâté de tous les états, même de la royauté, finissent par être de très-honnêtes gens et d'assez bonne compagnie. Ce roman est écrit naturellement et facilement. Vous y trouverez une variété d'aventures et d'événements prodigieux. Il me semble qu'en général il était digne d'un meilleur sort, mais s'il n'a pas réussi parmi

1. (Par Gironnet.) Amsterdam (Paris), 1754, 2 vol. in-12.

les gens du monde, son succès est sûr parmi les adeptes et les amis du grand œuvre; ils y trouveront une recette pour faire de l'or. L'auteur a fait imprimer tous ses procédés chimiques sans aucun mystère.

— On a réimprimé les ***Soirées du bois de Boulogne, ou Nouvelles françaises et anglaises***, par M. le comte de***, en deux petits volumes[1]. C'est un mauvais petit roman qui a paru il y a vingt ans pour la première fois.

— On nous a donné un second volume du nouvel ***Abrégé chronologique de l'histoire des empereurs***. Le premier avait paru l'année passée[2]. M. le président Hénault nous a mis dans le goût d'abréger; méthode utile et commode, mais nos abrégeurs sont secs, sans goût et sans philosophie. Aussi l'***Abrégé de l'histoire d'Allemagne***, par M. Pfeffel, n'a pas réussi.

— Le démon traducteur nous poursuit ici avec le même acharnement que le démon romancier. Je ne sais si l'on fait aussi des traductions pour les îles; mais tout le petit peuple qui ne fait point de romans traduit. Trois mois de leçons, chez un maître de langue, suffisent pour mettre nos jeunes gens en état de traduire les ouvrages anglais, et, sans avoir jamais vécu chez le peuple dont ils osent se faire les interprètes, sans savoir écrire leur propre langue, ils ne laissent pas que d'enrichir notre littérature, tous les deux ou trois mois, de quelque traduction nouvelle. Les Allemands mêmes ne pourront plus écrire bientôt chez eux en liberté, et courront risque de se voir traduits à Paris. Mais on n'a qu'à connaître le mérite de nos traducteurs de profession pour savoir à quel point on peut compter sur un choix éclairé de leur part. M. Feutry, par exemple, vient de traduire les ***Mémoires de la cour d'Auguste***, de l'anglais du docteur Blackwell[3]. Cet ouvrage, dont le commencement paraît à peine à Londres, est le fruit de vingt ans de travail du bon docteur, et n'en vaudra pas mieux. Nous ne croyons déjà pas trop aux histoires des intrigues présentes des différentes cours de l'Europe; nous demanderons sans doute au docteur anglais comment il s'y est pris pour se mettre au fait des intrigues de la

1. Par le comte de Caylus. Publiées pour la première fois en 1742 et réimprimées dans les œuvres de l'auteur.

2. Grimm n'en a point rendu compte.

3. 1754, 3 vol. in-12. Né en 1720, Feutry est mort en 1789.

cour d'Auguste, et dans quels mémoires secrets il a puisé ses découvertes. Quelle entreprise en effet que celle d'écrire les anecdotes d'une cour qui existait il y a deux mille ans! Rien n'est si étonnant, si ce n'est de traduire de pareils ouvrages.

Autre traduction : ***Discours politiques de M. Hume***, traduits de l'anglais, en deux volumes in-12. M. Hume est aujourd'hui un homme très-célèbre en Angleterre; il s'était déjà fait connaître par des ouvrages philosophiques, dans lesquels il professait le scepticisme avec beaucoup de hardiesse, lorsqu'il donna ces ***Discours politiques***, qui regardent le commerce, le luxe, l'argent, l'intérêt, la balance du commerce, celle du pouvoir, les taxes, le crédit public, etc.; rien de plus intéressant que ces matières dans l'état présent des gouvernements. Je n'ai qu'un grief contre M. Hume, c'est d'aimer trop le paradoxe, ce qui le fait déraisonner quelquefois, et d'être jacobite. Je crois les Anglais de ce parti aussi peu patriotes que ceux qui sont vendus à la cour et aux intérêts de la maison de Hanovre. M. Hume méritait un autre traducteur que M. l'abbé Le Blanc, que vous prendriez plutôt pour un Suisse que pour un Français, en lisant sa traduction; sans goût, sans philosophie, et avec une ignorance profonde des matières qui font l'objet de ces discours, il a osé entreprendre cette traduction, et ne pouvant marcher qu'en tâtonnant, il a cru qu'il suffisait de s'attacher littéralement aux mots de l'original, et d'être bien barbare dans sa langue pour être bon interprète de l'anglais. On est d'autant moins porté à pardonner à M. l'abbé Le Blanc, que son ton insolent et bas tour à tour indispose naturellement tous les honnêtes gens, et qu'il a prévenu par sa mauvaise traduction un homme de beaucoup d'esprit et de mérite, qui en préparait une bonne qu'il était bien capable de faire [1]. Pour vous faire juger jusqu'à quel point va l'ignorance du traducteur de M. Hume, en voici un exemple : ***Sextus Empiricus*** est cité par M. Hume ainsi : ***Sextus Emp.*** M. l'abbé Le Blanc traduit ***Sextus l'empereur***. Il faudrait en vérité un mois de Saint-Lazare à de pareils traducteurs, ne fût-ce que pour l'exemple. Il a mis à la tête de sa traduction une pré-

1. Grimm veut sans doute parler ici de M. de Mauvillon, qui publia la même année une traduction des mêmes Discours, Amsterdam, in-8. En 1761, M. de Mauvillon en donna une nouvelle édition également en un volume, suivi de quatre autres renfermant plusieurs ouvrages d'économie politique. (T.)

face adressée à M. Lami, professeur à Florence, dans laquelle il parle sans goût et avec beaucoup d'arrogance de tout ce qu'il n'entend pas.

— Il y a ici deux autres hommes très-laborieux qui nous inondent de traductions et de livres. L'un s'appelle tantôt M. Dujardin, tantôt M. de Boispréaux; l'autre, son collègue, M. Sellius, est Allemand et nous a donné, il y a environ trois ans, la traduction d'un ouvrage utile, *Description du Groënland*, par M. Anderson. Ils viennent de donner ensemble une traduction libre des *Satires* de M. Rabener, Allemand, en quatre petits volumes. Le talent de la satire, quelque dangereux qu'il soit d'ailleurs, peut être envisagé sous des points de vue utiles, mais il ne peut être exercé avec fruit que parmi un peuple libre, ou une nation du moins rassemblée dans une vaste capitale comme dans son centre. Sans ces deux conditions la satire devient ordinairement puérile et froide et n'a ni sel ni ton. Je meurs de peur que M. Rabener ne soit dans ce cas-là. Quel profit ou quel plaisir tirerons-nous de la satire de quelque pédant ou de quelque écolier de Leipsick et de leurs ridicules? Ils ne peuvent être piquants que pour des écoliers, et pour assaisonner ces matières fades et insipides en elles-mêmes, il faut un fond de philosophie beaucoup plus grand que celui de M. Rabener. Il faut, au reste, aux satiriques et aux comiques, un très-grand usage du monde, sans quoi ils sont ordinairement maussades et pesants. Voilà donc encore une traduction dont nous aurions pu nous passer.

— Les mêmes auteurs que je viens de nommer proposent, par souscription, une *Histoire des Provinces-Unies*, en huit volumes in-4°. A juger de cette entreprise par les auteurs, leurs talents et le prospectus même qu'ils ont publié à ce sujet, nous n'en pouvons tirer que de très-mauvais augures; aussi le succès de leur souscription est-il aussi équivoque que celui de leur ouvrage.

— Débarrassé ainsi de tout ce peuple de romanciers et de traducteurs, reprenons haleine, et pour nous refaire de leurs importunités et de l'ennui qu'ils nous ont causé, parlons du troisième volume de l'*Histoire universelle*, que M. de Voltaire vient de publier, en attendant qu'il puisse avouer les deux premiers[1].

1. On a vu précédemment, par la lettre du 1er janvier, combien Voltaire avait

Dès la deuxième page vous trouvez les commerçants comparés aux grands : ils sont comme des fourmis qui se creusent leurs habitations dans la terre, tandis que les vautours et les aigles se déchirent dans les airs, et vous reconnaissez le maître dans l'art d'écrire : vous retrouverez partout M. de Voltaire, et dans le fonds, et dans le style, et dans le plan de ce volume; je ne lui reproche qu'un défaut qui ne lui est pas trop ordinaire, l'excès de sagesse. Comme, dans les deux volumes précédents, notre sainte mère l'Église s'est trouvée fort offensée et par les éloges prodigués aux Turcs et par les vérités rapportées des papes, et que, d'un autre côté, on les avait imprimés sans l'aveu de M. de Voltaire, il a pris le parti de les désavouer, et c'est sans doute pour nous confirmer dans cette idée qu'il parle des papes avec beaucoup de circonspection, et qu'il est très-modeste sur le compte de ses amis les musulmans. Cependant, aux fautes grossières dans les faits et dans le style près, dont les deux premiers volumes sont défigurés, je suis persuadé qu'ils sont de lui, comme ils ne sont pas de moi; et je voudrais, pour l'utilité et le plaisir du public qui crie souvent avec raison, qu'il eût conservé dans celui-ci cette précieuse liberté et ce ton hardi et léger qui règnent dans les autres. Ce n'est pas qu'il nous laisse ignorer qu'on disputait à Constantinople avec fureur sur la transfiguration, tandis que les Turcs étaient aux portes; ce n'est pas que, quand Louis XI dévoue le comté de Bourgogne à la sainte Vierge, il n'observe que la piété ne consiste pas à faire la Vierge comtesse, mais à s'abstenir de mauvaises actions; mais ces traits échappent à l'historien, sans que le peintre daigne y mettre son coloris. Le portrait du pape Alexandre Borgia même qui, de tous les saints qui ont gouverné l'Église, méritait le moins de ménagements, est tracé par une main timide et sage, sans force et sans hardiesse. Mais un mérite éminent et infiniment supérieur à cet excès ou défaut de sagesse alternatif et qui assure à M. de Voltaire l'immortalité autant que ses autres talents, c'est d'avoir enseigné le premier aux hommes la méthode d'étudier l'histoire, et d'y avoir porté le céleste flambeau de la

dû être contrarié de la publication de ces deux premiers tomes. Il fit des réclamations, et, pour les appuyer, employa un singulier moyen. Ce fut de publier un volume qu'il intitula *Essai sur l'Histoire universelle, tome troisième,* dans lequel il protesta contre la fraude dont il avait été la victime. (T.)

philosophie, comme il l'avait placé, lui, le seul et le premier, sur nos théâtres. Si l'esprit philosophique s'est plus généralement répandu dans ce siècle que dans aucun autre, c'est une obligation que nous avons moins à nos Montesquieu, à nos Buffon, à nos Diderot, à nos d'Alembert, aux ouvrages de M. de Maupertuis qu'à M. de Voltaire, qui, en répandant la philosophie dans ses pièces de théâtre et dans tous ses écrits, en a fait naître le goût dans le public, et a mis la multitude en état d'en sentir le prix et de goûter les ouvrages des autres. Voici quelques observations particulières sur ce troisième volume : M. de Voltaire y répète l'erreur où il est à l'égard de la robe en Allemagne; c'est un état qui n'y est pas connu, et qui n'y existe pas. Si un homme de robe n'entre pas dans les chapitres, ce n'est pas à cause de son état, c'est parce qu'il est roturier d'origine, et qu'il ne peut pas faire ses preuves. Il y a dans toutes les cours d'Allemagne des gens de qualité d'un très-grand nom et très-chapitrables qui, de père en fils, n'ont jamais porté les armes et n'ont exercé que des emplois paisibles. Il n'y a aujourd'hui que deux services en Europe, celui de France et celui de Prusse; car on ne peut pas trop dire qu'il y en ait un en Autriche. Or, l'esprit guerrier et le préjugé militaire d'où résultent nécessairement la distinction et l'avilissement de la robe ne peuvent exister que là où il y a un service, parce que tous les grands honneurs et toute la considération y étant attachés au service, tous les gens de qualité prennent nécessairement le parti des armes, et la robe se trouve par là même composée de gens plus obscurs. Je ris toujours quand j'entends vanter certains gouvernements, comme établis et institués par les efforts de la plus sublime sagesse; il n'y a qu'une très-petite difficulté à cela, c'est que l'histoire dément tout net tous ces magnifiques éloges : elle nous apprend que l'établissement de tous les empires connus a été orageux et l'ouvrage non de la sagesse, mais des passions des hommes. On a dit à Paris que M. de Voltaire était dans la grande dévotion, parce qu'il a fait un assez long séjour à l'abbaye de Sénones auprès de dom Calmet; ce bruit s'est trouvé faux, comme il était aisé de prévoir. Pour moi, j'aimais mieux croire qu'il y avait fait des provisions pour écrire l'Histoire ecclésiastique; en effet, il n'y a point de sujet qui gagnât plus à être traité par M. de Voltaire que celui-ci ; peut-être

audrait-il pour cela qu'il se retirât à Constantinople. Ce qu'il y ι de certain, c'est qu'il faudrait qu'il commençât par se défaire le cette sagesse qu'il affecte dans son troisième volume, et qui ıe lui est pas naturelle.

— On a reçu avec de grands applaudissements la tragédie l'*Hérode et Mariamne,* remise au théâtre de la Comédie-Fran;aise. Vous connaissez cette pièce, il est inutile de vous en ›arler. Le sujet est à mon gré un des plus beaux qui soient au .héâtre, et, traité par M. de Voltaire, il est devenu plus beau encore. Cette pièce a surtout le mérite d'être écrite avec un soin, une élégance, une égalité qui la rendent admirable. Ce ne sont pas de ces vers épiques qui, souvent déplacés, arrachent quelquefois des applaudissements passagers; c'est une beauté régulière et soutenue qui vous charme et vous enchante. Les premiers actes sont un peu longs; il y a des scènes inutiles et par conséquent froides, mais on est entraîné malgré soi par les beaux vers. M. de Voltaire n'a pas, ce me semble, tiré assez parti de la sœur d'Hérode. C'est d'un homme de génie de n'avoir pas ménagé une entrevue entre Hérode et Varus. Un homme médiocre n'aurait pas manqué de nous faire une scène fort longue, fort ornée de tous les lieux communs du théâtre, entre ces deux personnages. M. de Voltaire a gâté son cinquième acte. Vous savez que cette pièce, dans sa nouveauté, fut donnée dans le temps des Rois[1], et qu'un mauvais plaisant voyant la coupe de Mariamne, cria : *La reine boit, la reine boit.* Une telle platitude suffit pour faire rire le parterre; mais elle ne doit pas suffire pour engager un homme supérieur à faire un mauvais changement. Mariamne ne meurt pas sur le théâtre; le récit de sa mort est un chef-d'œuvre d'adresse; mais c'est un récit, et la pièce est gâtée. Les fureurs et les égarements d'Hérode nous arracheraient l'âme, si, sur un théâtre convenable, avec tout l'appareil de la tragédie, nous apercevions le corps sanglant de Mariamne dans le fond de ce tableau effrayant et touchant. Cette pièce eut toutes sortes de malheurs dans sa nouveauté; le parterre était

1. C'est une inexactitude, mais dont Grimm n'était que l'écho, de dire que cette pièce fut jouée dans le temps des Rois. Elle fut représentée pour la première fois le 6 mars 1724, et la fête des Rois est le 5 janvier. Le quolibet du plaisant du parterre, qui n'est pas bon même avec la version erronée, perd de plus le mérite de l'à-propos par la rectification des faits. (T.)

alors moins policé et moins tranquille; le rôle de Varus était rempli par un acteur fort laid; son confident lui dit :

Vous vous troublez, seigneur, et changez de visage.

Laissez-le faire, cria un plaisant du parterre[1]. C'est à cette reprise que Le Kain, qui joue le rôle d'Hérode, parut avec un applaudissement universel. Cet acteur supplée par un talent supérieur tout ce qui lui manque du côté de la figure et de la voix; il entraîne toujours; son grand défaut, et dont il paraît contracter l'habitude de jour en jour davantage, est de trop raisonner son rôle, d'en vouloir faire sentir tous les vers, tous les mots même : semblable en cela à ce sculpteur dont parle Horace, qui s'attachait à exprimer avec un soin extrême tous les ongles, tous les petits cheveux de ses figures : *infelix operis summa.*

— L'Académie royale de musique donne sans succès *les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*. Ces tristes fêtes, dont la musique est de M. Rameau, ont eu un grand succès il y a cinq ou six ans parce que Jélyotte et Mlle Fel y étaient bien placés ou parce qu'on n'avait pas entendu de meilleure musique. Aujourd'hui on n'y va pas sans savoir trop pourquoi. Les femmes disent que Jélyotte chante trop lentement, quoiqu'il chante aussi bien qu'il a toujours chanté. Il est vrai que le poëme est fort plat et fort insipide; il est de M. de Cahusac.

— Voici encore un excellent ouvrage sur le commerce, qu'on vient de nous traduire. Il a pour objet principalement les avantages qui résultent de la réduction de l'intérêt de l'argent. C'est un des livres classiques des Anglais, qui fut composé en 1669 par un citoyen respectable, le chevalier Childe[2]. Pour juger du mérite de cet ouvrage, on n'a qu'à remarquer que la nation anglaise en a adopté et suivi exactement toutes les

1. Les *Anecdotes dramatiques*, t. I, p. 563, disent que « Beaubourg, qui était extrêmement laid, représentant le rôle de Mithridate dans la pièce de Racine, Mlle Lecouvreur, qui jouait celui de Monime, lui disant, acte III, scène v : *Ah ! seigneur, vous changez de visage*, on cria du parterre : *Laissez-le faire.* » Il y a peut-être ici confusion de la part de Grimm; toutefois il faut dire que dans la première édition d'*Hérode et Mariamne*, acte III, scène, vi, on lisait effectivement le vers cité ici, qui en a été retranché depuis avec le rôle entier de Varus. Ainsi l'anecdote est, sinon vraie, du moins possible. (T.)

2. Nous ne concevons pas trop comment Grimm fait un semblable éloge du ca-

idées, et qu'elle s'en est si bien trouvée qu'elle lui doit l'origine de sa puissance. Les Hollandais étaient alors les maîtres du commerce de l'univers. Si aujourd'hui leur commerce est moins étendu peut-être que celui de la ville de Hambourg, c'est au chevalier Childe qu'ils doivent s'en prendre. Le traducteur de notre patriote anglais est M. de Gournay, intendant du commerce, homme d'un très-grand mérite dans cette partie. On dit qu'il y avait joint d'excellentes notes, mais que M. de Machault[1] n'avait pas jugé à propos qu'on les imprimât. Il suffit de la simple traduction de l'auteur anglais pour convaincre les Français qu'aussi longtemps que l'argent sera à un si haut prix en France qu'il l'est actuellement on doit renoncer à voir fleurir le commerce, et surtout la campagne. Ce vice est radical; on peut le masquer, mais on n'y remédie qu'en coupant le mal dans sa racine. Voilà donc un ouvrage très-important et très-intéressant pour la France et pour les gouvernements qui ont des projets de commerce.

— M. de Boissy, connu par un grand nombre de pièces de théâtre, dont on joue encore deux ou trois quelquefois, et dont la principale, *les Dehors trompeurs*, a beaucoup plus de réputation qu'elle ne mérite à mon gré, fut nommé lundi passé par l'Académie Française pour remplacer M. Destouches. Comme la situation de M. de Boissy est assez intéressante, qu'il n'est plus jeune, et qu'il était, sans difficulté, le plus digne parmi ceux qui se présentaient, le public paraît fort content de ce choix[2].

ractère de Josias Childe, qui, sous le règne de Charles II, devint le tyran de la compagnie des Indes, dont il était le directeur, et se rendit malheureusement célèbre. Son ouvrage qui, du reste, est fort bon, surtout pour l'époque où il parut, a été traduit sous le titre de *Traité sur le commerce et sur les avantages qui résultent de la réduction de l'intérêt de l'argent*, 1754, in-12. Voir p. 179. (T.)

1. Machault d'Arnouville, contrôleur-général des finances.

2. Boissy était alors âgé de soixante ans. Né sans fortune, il contracta un mariage pour lequel il consulta plus l'inclination que la prudence; il avait épousé sa blanchisseuse, et ses charges nouvelles avaient accru sa misère. Mais, sachant bien que le mépris suit la pauvreté, il évitait de paraître avec l'extérieur du malheur, et se privait parfois, dans son intérieur, du nécessaire, pour montrer aux yeux du public une espèce de superflu. Un jour, cette privation fut portée au point que, manquant des aliments les plus indispensables, Boissy et sa femme s'enfermèrent dans leur retraite, résolus de laisser terminer par la faim leur vie et leurs souffrances; heureusement l'humanité vint à temps à leur secours.

Cette nomination offrait cette particularité que l'Académie donnait pour suc-

— Vous avez peut-être entendu parler de la ridicule affaire du chevalier de Causans, qui prétendait avoir trouvé la quadrature du cercle, qui proposait au public de parier contre lui trois millions, et consentait de perdre un million et demi au cas qu'il ne pût pas la démontrer. L'Académie des sciences, ne voulant pas juger une aussi ridicule affaire, M. de Causans prit le parti de découvrir son secret, secret digne d'un écolier des basses classes ou d'un habitant des Petites-Maisons. Il vous coupe son cercle par le milieu, replie les morceaux, et parvient ainsi à en faire un carré. C'est aujourd'hui du grand air d'aller, après souper, sur les boulevards voir les marionnettes; tout ce qu'il y a de plus grand et de plus connu à Paris s'y trouve. Comme l'affaire du chevalier de Causans a fait beaucoup de bruit dans le monde, Polichinelle n'a pas manqué d'en faire mention : *J'ai trouvé la quadrature du cercle*, dit-il. — *Et comment cela?* demande le compère. — *En causant,* dit Polichinelle; et cela nous fait rire.

— *L'Amour-propre sacrifié au plaisir de la vengeance* [1]. Nouveau roman. Grand Dieu! En quatre parties! Mais il ira aux îles, il est détestable.

— Les Comédiens français ont donné la première et dernière représentation de *la Créole,* petite pièce détestable en un acte et en prose de l'illustre chevalier de La Morlière. Vous savez qu'on appelle créoles les habitants de l'Amérique qui sont de race européenne. Un enfant de famille se sauve de la maison de son père avec une femme qu'il épouse, et passe dans les îles où il fait le métier de comédien avec sa femme. Poursuivi par son père, il joue devant lui sa propre histoire à la faveur du masque et obtient sa grâce. Voilà en deux mots l'histoire d'une pièce ridicule, plate, froide et sifflée. Elle fut suivie d'un très-mauvais ballet de la composition de M. Bertin, qui réussit parce qu'on n'est pas difficile dans ce genre, et qu'on ne s'y connaît point. Un ballet chinois qu'on a donné longtemps à l'Opéra-Comique a pensé nous faire tourner la tête; cependant

cesseur à l'auteur du *Glorieux* un poëte qui l'avait plus d'une fois chansonné. Mais comme l'Académie n'avait pas été plus à l'abri des couplets et des traits satiriques de Boissy, elle pensa que l'ombre de Destouches pouvait bien lui pardonner comme elle le faisait elle-même. (T.)

1. Inconnu aux bibliographes.

vous n'y trouveriez aucune idée, et tout son mérite consiste dans l'extrême variété des figures, qui est bien un talent dans un maître de ballet, mais dont le poëte doit tirer parti. C'est à lui à employer le savoir-faire de l'autre.

SEPTEMBRE

1er septembre 1754.

On vient de donner sur le théâtre de la Comédie-Française la première représentation des *Trois Tuteurs*, petite comédie en deux actes et en vers de M. Palissot. Le fond de cette pièce est tiré de l'anglais; je ne sais si on l'a amélioré ou gâté, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne vaut pas grand'chose. Je ne sais si ce fond aurait fourni de quoi faire un joli conte, mais je sais bien qu'on n'en fera jamais une bonne comédie, et que, quand cela serait possible, ce ne sera pas du moins M. Palissot qui la fera. La soubrette nous fait, dès la première scène, les différents portraits des trois tuteurs trop longs, trop diffus, trop chargés à la vérité, mais cependant avec un pinceau assez léger et facile; et comme le public a un goût merveilleux pour les portraits, il était aisé de prévoir que cette scène serait fort applaudie; mais il fallait prévoir aussi qu'elle tuerait nécessairement toutes les autres. Voilà précisément ce qui est arrivé : les applaudissements, très-forts au commencement de la pièce, diminuèrent de scène en scène, et il n'en resta pas pour la fin. Il y a peu de choses de plus mauvais goût et plus contraires au bon sens que ces charges et ces recueils ridicules d'antithèses dont nous avons soin de défigurer l'histoire, notre poésie, et singulièrement nos pièces de théâtre, et que nous sommes convenus d'appeler portraits. Cette manie de faux bel esprit était inconnue au siècle de Louis XIV. Les sots appellent cela des détails; ils ne se lassent pas d'admirer un ornement puéril et postiche que la raison proscrit et que le goût désavoue. Ce n'est pas ainsi que Molière savait peindre; il ne connaissait pas l'art misérable des détails, et s'il y en a

dans ses pièces, c'est qu'ils tiennent au fond du sujet, dont il les tirait en grand maître. Il se gardait surtout de nous faire faire d'avance le portrait de ses principaux personnages par le valet ou la soubrette, ou quelque autre personnage subalterne de la pièce, chose à laquelle nos auteurs modernes ne manquent jamais. Le sublime Molière n'avait pas besoin de ces petites ressources d'établir un caractère avant que de le faire paraître, ou s'il en fait le portrait quelquefois avant que de montrer le personnage même, c'est pour le faire voir dans de nouveaux jours bientôt après, et le rendre, par une gradation admirable, d'acte en acte plus intéressant. Nos auteurs d'aujourd'hui me paraissent dans le cas de ces peintres des siècles grossiers où la barbarie empêche les beaux-arts de germer, et de s'élever au degré de perfection où nous les voyons dans les siècles éclairés. Alors les peintres, justement défiants de leur pinceau et de leur talent, n'oubliaient pas de mettre au-dessus de leurs figures : Cela est un homme, et ceci un cheval. Messieurs, dirais-je volontiers à nos faiseurs de pièces d'aujourd'hui, vous avez beau faire ces inscriptions avec les plus beaux caractères du monde, je regarde après les figures, et je vois que vous êtes de très-mauvais barbouilleurs. Jetez donc le pinceau au plus vite : tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous laisser la plume pour les inscriptions si vous en avez le talent. M. Palissot est précisément dans ce cas. Il paraît avoir de la facilité et de la légèreté, mais il n'a nullement le talent de faire des comédies. Qu'il fasse donc de petites pièces de vers, s'il peut, mais qu'il ne fasse point de pièces de théâtre ; car, à en juger par *les Trois Tuteurs*, il ne le pourra jamais. Il est diffus et lâche, ses plaisanteries sont presque toutes de mauvais goût, plates et froides, et l'on voit qu'il court après ; il n'a nulle ressource dans son génie pour varier les incidents ou tirer parti de l'intrigue ; nul art pour faire sortir les nuances d'un caractère, et pour conduire et faire marcher l'action ; il s'appesantit toujours sur les choses les moins comiques, et ne sait pas que les meilleures plaisanteries sans feu et sans rapidité deviennent bientôt insipides. Un des défauts, qui ne peut échapper à personne, c'est que les caractères des *Trois Tuteurs*, loin d'être pris dans la nature, ne sont que des charges grossières qui plaisent toujours aux yeux peu délicats de la multitude, mais qui offensent

les gens de goût. Ces charges ont un double inconvénient très-grand : elles corrompent le goût du public, qu'elles empêchent de sentir le vrai, le simple, le sublime, le seul beau d'un caractère, d'un tableau, etc., et qui finit par ne voir que ce qui est outré ; et, par un retour fort simple, elles corrompent aussi le goût des auteurs : car il ne faut point de talent pour charger, et comme on est sûr de réussir par la charge, et que les auteurs travaillent surtout pour réussir, il en arrive qu'on néglige la nature, que les gens sans talent et sans mérite s'emparent de la scène et obtiennent les suffrages du public : chose merveilleuse pour décourager le vrai mérite. Voilà une des principales sources de la corruption du goût d'un peuple qui, accoutumé à ne voir que de grosses masses, perd bientôt l'habitude et la finesse de la vue, et ressemble aux aveugles qui ne savent juger des couleurs à moins qu'elles ne soient palpables. Quand je vois le grand Molière au milieu de ces petits génies qui ont travaillé pour le théâtre depuis, et qui se sont essayés surtout dans le même genre, je me rappelle toujours la fable des grenouilles qui, cherchant à s'élever à la belle taille du taureau, et croyant que pour cet effet on n'avait qu'à s'enfler, parvinrent enfin à se crever et à périr par des efforts aussi vains que ridicules.

— Les Grecs donnèrent autrefois le nom de pléiade à sept poëtes célèbres qui firent l'ornement du règne de Ptolémée Philadelphe. Ronsard, à l'imitation des Grecs, forma une pléiade de poëtes français sous le règne de Henri II. Ces sept poëtes fameux qu'on ne peut plus lire, étaient Dorat, Ronsard, du Bellay, Belleau, Baïf, Tyard, Jodelle. Un homme obscur vient de former une nouvelle pléiade française. Il comprend sous ce titre le grand Corneille, Racine, La Fontaine, Despréaux, Rousseau, Crébillon, Voltaire, et il vient de nous donner une rapsodie, en deux volumes in-douze, des meilleurs morceaux de poésie de ces hommes célèbres. On dit communément que ces sortes de compilations sont commodes pour les enfants. Pour moi, j'aimerais beaucoup mieux qu'on traitât les enfants un peu moins en enfants, qu'on les menât tout de suite à la source, au lieu de les arrêter en chemin à de petits morceaux détachés et maigres, formés par de belles eaux à la vérité, mais par des gens sans goût et sans vues. Qu'avons-

nous de mieux à faire que de faire voir et sentir à nos enfants de bonne heure ce qu'ils doivent aimer et admirer toute leur vie?

— Le fameux marquis de La Fare, dont on joint ordinairement les poésies faciles et aimables à la muse négligée et charmante de l'abbé de Chaulieu, était amoureux de Mlle Prévost, célèbre danseuse de son temps avec laquelle l'ambassadeur de Malte eut ce procès si connu et si scandaleux. M. de La Fare n'était pas heureux. Rebuté enfin et sans espérance, il envoya à Mlle Prévost les vers suivants qui se trouvent dans le recueil qu'on a fait de ses poésies :

Indigne de mes feux, indigne de mes larmes,
Je renonce sans peine à tes faibles appas.
Mon amour te prêtait des charmes,
Ingrate, que tu n'avais pas.

La réponse de Mlle Prévost fut une parodie fort heureuse de ces vers :

Insensible à tes feux, insensible à tes larmes,
Je te vois renoncer à mes faibles appas;
Mais si l'amour prête des charmes,
Pourquoi n'en empruntais-tu pas?

L'auteur de la vie de Ninon de Lenclos, cette femme extraordinaire qui peut compter parmi les singularités du siècle de Louis XIV, et qui méritait un meilleur historien, attribue faussement les vers que je viens de citer à Mlle de Lenclos.

15 septembre 1754.

— MM. Cochin fils et Bellicard viennent de publier une brochure de cent pages in-12 sous le titre d'*Observations sur les Antiquités de la ville d'Herculanum*. Cet ouvrage est divisé en trois sections : la première contient la description des principales antiquités qu'on a tirées de la ville souterraine d'Herculanum, et est précédée d'une exposition de l'état actuel du mont Vésuve. Ce morceau est de M. Bellicard, architecte. La seconde section

nferme une dissertation sur les ouvrages de peinture et de
ulpture qu'on a trouvés dans les mêmes ruines. Elle est de
. Cochin fils, dessinateur et graveur du roi, et garde des des-
ns du cabinet de Sa Majesté, de l'Académie royale de peinture
de sculpture. On trouve dans la troisième la description de
ıelques antiquités répandues aux environs de Naples, à Pouz-
les, à Baïes, à Cumes, à Capoue, etc., par M. Bellicard. Un
ıonyme, homme de lettres, a mis à la tête de cette brochure
es recherches historiques sur la ville d'Herculanum. MM. Co-
in et Bellicard ont fait le voyage d'Italie par ordre du roi avec
. de Vandières, frère de Mme de Pompadour, et directeur
néral des bâtiments, jardins, arts, académies et manufac-
res du roi à qui l'ouvrage et dédié. La dissertation qui con-
rne l'historique de la ville d'Herculanum est sèche et peu
téressante. Les deux morceaux de M. Bellicard n'ont d'autre
érite que celui de l'exactitude dans les descriptions; mais
lui de M. Cochin est digne de fixer l'attention du public. Cet
lustre artiste a fait des progrès si rapides à un âge si peu
rancé qu'il est regardé avec raison comme le premier dessina-
ur de l'école française de son temps, et le meilleur qu'ait eu
France depuis longtemps. Son ouvrage sur les morceaux de
einture et de sculpture d'Herculanum nous apprend qu'il sait
indre à ses talents un goût sûr, un jugement exquis, un es-
rit délicat. Ce qu'on a retiré de tableaux jusqu'à présent de
tte ville souterraine n'est pas propre à nous donner une grande
lée de la peinture des anciens. M. Cochin juge ces tableaux sans
révention et avec équité. Ils sont pour la plupart mal dessinés,
ns correction, et peu savants; ils marquent peu de connais-
nce des formes et des détails de la nature, une ignorance totale
es règles et du secret de la perspective. La façon de peindre en
st le plus souvent par hachures, quelquefois fondue. Ils sont
resque tous très-peu finis, et peints à peu près comme nos
écorations de théâtre; la manière en est assez grande et la
uche facile, mais indique plus de hardiesse que de savoir.
ette médiocrité est d'autant plus singulière que les morceaux
e sculpture qu'on a trouvés à Herculanum sont pour la plu-
art très-beaux. M. Cochin nous parle surtout d'une statue
questre de Balbus de la plus grande beauté. Il y a apparence
ue ce contraste qui se trouve entre la peinture et la sculpture

de ces ruines découvertes, c'est le pur ouvrage du hasard, du moins on n'en peut rien conclure contre la peinture des anciens en général. Il faudrait avoir bien plus de lumières et de connaissances, bien plus de tableaux, bien plus d'historique sur leurs différents âges, sur leurs différentes manières, bien plus de certitude enfin que nous n'en aurons jamais sur tout cela, pour faire des inductions contre nos maîtres, et établir des préjugés défavorables à leur génie. Au contraire, l'admiration avec laquelle ils ont parlé dans leurs écrits de leurs peintres est un sûr garant de l'excellence de leurs tableaux, parce que tout ce qu'ils ont dit de leur scupture est si bien confirmé par les morceaux précieux qui nous sont restés de leur ciseau, que nous trouvons leurs éloges froids en comparaison de ce que la vue de ces morceaux inspire. Si nos neveux avaient le malheur de retomber dans la barbarie, il se pourrait très-bien qu'au rétablissement des arts et des lettres qui suivrait cette époque fatale, les ouvrages de Voltaire se trouvassent perdus, et qu'il ne restât à la postérité que ceux du chevalier de Mouhy, par exemple. Or, quelle témérité n'aurait pas le critique de ces temps, qui jugerait notre siècle d'après un mauvais écrivain dont les ouvrages auraient par hasard survécu à la destruction générale, ou qui prouverait, par quelques restes de notre faïence grossière, que nous avions eu tort de vanter la beauté de notre porcelaine. Donc les mauvais tableaux d'Herculanum, bien loin de nous autoriser à juger l'antiquité sur ce point, doivent nous faire redoubler de circonspection dans les autres; leur médiocrité prouve seulement que le même siècle qui produit des Buffon, des Diderot, des d'Alembert, des Duclos, engendre aussi des Chevrier, des Fréron, des La Morlière, et que les ouvrages des derniers peuvent aller à la postérité tout comme les autres, et même par préférence aux autres, parce que ce n'est pas le goût, c'est le hasard qui conserve. Surtout il faut remarquer que les barbouilleurs et les mauvais auteurs sont presque toujours très-féconds en productions. M. de Chevrier fera dix ouvrages avant que M. de Buffon n'en fasse un. Il aura donc pour lui le hasard dix fois sur l'illustre historien de la nature. Cependant on peut faire, sur les tableaux d'Herculanum, deux observations qui paraissent bien fondées : la première, il y a apparence que les anciens n'avaient point d'idées bien justes de la théorie de

la perspective ni de la pratique de ses règles, car les mauvais auteurs imitent et s'efforcent de contrefaire les bons. Il faut donc croire que nous aurions trouvé, même jusque dans les plus mauvais tableaux, des traces de la science de la perspective, si elle eût été bien connue des anciens. Le principal mérite de leurs tableaux, sans parler de la partie du dessin dans laquelle ils étaient admirables, consistait, ce me semble, dans le sublime de l'expression. C'est là où ils mettaient tout leur génie. Quand Horace dit : *ut pictura poesis*, le peintre dit : *ut poesis pictura*..... Ma seconde observation regarde leur manière grande et hardie, qui paraît inséparable des ouvrages de l'antiquité et qu'on découvre même dans leurs mauvaises productions. C'est que les grands hommes, sans qu'on s'en aperçoive, donnent toujours le ton à leur nation et à leur siècle, et lui impriment une certaine forme générale qu'il conserve lors même qu'il dégénère, et jusque dans les ouvrages où il y a le moins de goût et de génie. C'est ainsi que l'esprit philosophique ayant fait de nos jours des progrès fort rapides, et continuant de se répandre de plus en plus, on en trouve le germe, ou du moins le simulacre, jusque dans nos auteurs les plus minces et les plus mauvais. La forme d'un gouvernement républicain et libre devait aussi nécessairement inspirer et perpétuer la hardiesse et ce goût précieux de grandes et belles choses qui caractérisent l'antiquité, et qui lui donneront toujours un avantage immense sur les modernes. Un homme qui joindrait beaucoup d'esprit et de sagacité à un goût sûr et exquis ferait l'histoire des arts et de la littérature d'un siècle ou d'un peuple par les mauvais ouvrages seuls qui nous en resteraient. L'espèce et la sorte de mauvais qui y dominent lui feraient deviner ce que devaient être les ouvrages excellents, et quel genre de beauté y devait régner préférablement à un autre.

— Le quatrième volume de l'*Encyclopédie* est sur le point de paraître. Il ne comprendra pas toute la lettre *D*. Les succès prodigieux de cet ouvrage immortel, le nombre des souscripteurs qui s'est accru jusqu'à trois mille, l'activité et les soins infatigables des philosophes qui sont à la tête de cette entreprise, approcheront l'*Encyclopédie* de la perfection, de volume en volume. Malgré tout cela, je ne suis pas inquiet pour nos faiseurs de feuilles, pour nos critiques mercenaires, et pour tous

ces insectes malfaisants qui importunent la littérature et qui la déshonoreraient si leurs efforts étaient moins méprisables. Ils trouveront certainement beaucoup de fautes à relever, beaucoup d'imperfections à critiquer, beaucoup de taches à remarquer; et comme ils garderont prudemment le silence sur les choses admirables, sur les vues neuves, sur les idées grandes et belles qu'on y rencontre presque à chaque page, ils doivent être à leur aise. Je leur conseillerais même de consulter M. Diderot sur les défauts qu'on peut reprocher à l'*Encyclopédie*. Je suis persuadé que, malgré toute leur malignité, ils ne les verront jamais aussi bien que ce philosope respectable. Il est certain que pour porter l'*Encyclopédie* au degré de perfection que l'humanité peut comporter, il faudra en faire une seconde édition. C'est alors qu'on pourra revoir avec soin, donner un coup d'œil général et en grand, ajouter, élaguer, refaire ce qui est faible ou mal fait, porter enfin la perfection jusque dans les minuties. Mais l'ouvrage, tel qu'il est aujourd'hui, fera toujours la gloire de la nation et du siècle qui l'ont vu naître. Et quelle reconnaissance des peuples généreux et sensibles ne doivent-ils pas à des concitoyens d'un mérite supérieur assez courageux pour soutenir les travaux d'une entreprise aussi immense et aussi pénible, et pour enterrer leur gloire dans un ouvrage où elle ne brillera jamais avec tout son éclat? On peut choisir de préférence pour la lecture les articles *Courtisan*, *Courtisane*, de M. d'Alembert, *Déclamation* de M. Marmontel, tous les articles de M. Diderot, surtout ceux qui concernent les arts mécaniques, partie absolument neuve : comme dans ce volume-ci, *Coton*. *Corderie*, etc.; pour ce qui regarde la philosophie, voyez les articles *Divination*, *Délicat*, *Délié*, *Délicieux*, *Décence*, et surtout les articles *Cynique*, *Cyrénaïque*, qui sont admirables. Ces deux morceaux nous causeront de grands regrets de ce que M. Diderot n'ait pas fait l'histoire de la philosophie dans les premiers volumes de l'*Encyclopédie*. C'est une dette qu'il faudra qu'il acquitte tôt ou tard. Personne n'est en état de faire cette partie comme lui, les articles *Cynique* et *Cyrénaïque* en font foi.

— Quoique les femmes aient dit beaucoup de mal de la musique italienne, parce qu'elles n'entendaient pas la langue des Pétrarque, des Tasse, des Arioste, des Métastase; quoique les

écrivailleurs en aient beaucoup écrit, parce que leur vocation est de dépriser tout ce qui est bon, on peut dire que la musique italienne n'a eu nulle part un succès aussi flatteur qu'en France, ayant réuni en sa faveur les suffrages de tous les grands hommes de la nation, de tous les artistes du premier ordre, de tous les gens d'esprit enfin qui se sont donné la peine de suivre cette cause sans prévention et sans préjugé. Il est fort singulier que cette musique ait reçu constamment les plus grands applaudissements au théâtre, tandis qu'on déclamait contre elle dans les cercles, et que la petite populace des cafés faisait des brochures et des libelles contre ceux qui passaient pour l'aimer. Il est vrai qu'il entrait dans ce déchaînement plus d'humeur contre la lettre de M. Rousseau, qui avait outré les choses sans mesure, que de haine contre les sons célestes d'Ausonie. La plus cruelle injure qu'on ait faite à cette musique est sans doute celle qu'elle a reçue de certains petits auteurs qui travaillent pour la Comédie-Italienne ou le théâtre de l'Opéra-Comique, et de certaines gens du monde qui n'ont plus rien à perdre du côté de la réputation de leur goût. Ils avaient imaginé de substituer aux paroles italiennes d'un air, des paroles françaises quelconques, de sorte qu'à la place de quatre vers italiens, dont la déclamation se trouve ordinairement nuancée dans les airs d'une manière sublime, ils mettaient sans façon deux ou trois pages de paroles françaises. C'était, comme vous voyez, entrer tout à fait dans le sens de ces hommes de génie qui ont immortalisé leurs noms par leurs ouvrages, et supposer tout simplement que les paroles étaient indifférentes à la musique des Pergolèse, des Hasse et des Buranello, et qu'il n'est question que de scander des paroles quelconques sur des airs qui sont des chefs-d'œuvre de l'art et du génie pour l'expression. Un nommé M. Baurans vient d'exécuter un projet plus sensé. Il a entrepris une traduction presque littérale de l'intermède de la *Serva padrona*, en conservant la musique du sublime Pergolèse [1]. On peut sentir l'extrême difficulté d'une pareille entreprise. Cet intermède est joué à la Comédie-Italienne avec le plus grand succès; tout Paris y court avec une espèce d'enthousiasme. Il est précédé d'un pro-

1. Baurans, mort en 1764. Outre la *Servante maîtresse*, il donna encore, en 1755, *le Maître de musique*. *La Servante* fut jouée soixante fois environ sans interruption; la première représentation est du 14 août 1754. (T.)

logue en forme de pièce, de l'illustre M. de Chevrier. Celui-ci est intitulé *la Campagne*, et fourmille d'épigrammes de la façon légère et agréable de cet auteur.

OCTOBRE

1er octobre 1754.

La signora Mingotti, qui se trouve ici de passage de son voyage en Espagne, a chanté le 8 du mois dernier au concert spirituel. Les applaudissements après son premier morceau furent si vifs, si universels, si longs, que pendant longtemps elle ne put commencer son second air qui eut le même succès. Il serait difficile de donner une idée juste du charme de sa voix, joint à une aisance, à une exécution prodigieuse et à un profond savoir, fruit d'une étude longue et bien entendue. Si le public a été ami de Mme Mingotti, elle, de son côté, doit être bien contente du public.

— M. de La Bruyère, chargé des affaires du roi à la cour de Rome, connu par quelques ouvrages de poésie, est mort à Rome de la petite vérole. Il avait le privilége du *Mercure de France* que M. l'abbé Raynal faisait pour lui pendant son absence. Le roi vient de donner le *Mercure* à M. de Boissy, qui le commencera le 1er janvier prochain. M. l'abbé Raynal a eu à cette occasion une pension de deux mille livres, et M. Marmontel en a obtenu une de douze cents francs.

— M. Carle Van Loo a fait pour le cabinet de Mme Geoffrin un tableau qui a réuni les suffrages de tous les connaisseurs, et qui est regardé comme le meilleur ouvrage que nous ayons de ce peintre. Ce tableau, ordonné par Mme Geoffrin et exécuté sous ses yeux, représente une comtesse flamande, veuve, qui tient un papier de musique et qui chante. Derrière son fauteuil on voit la soubrette qui l'accompagne de la guitare. A côté d'elle, on voit sa fille qui tient le bras gauche de sa mère dans les siens. Devant la comtesse vous voyez son amant qui arrive ; elle fixe sur lui les plus beaux yeux du monde, et on voit le papier

de musique lui échapper de la main. Les draperies sont du plus grand goût, l'architecture du fond est de la plus grande beauté. Dessin, coloris, composition, tout concourt à faire de ce tableau un chef-d'œuvre.

— Il n'y a point de spectacle plus agréable pour le sage que celui d'un grand homme ou d'un homme extraordinaire. Il semble que notre existence s'ennoblisse par les vertus de nos semblables, et que l'éclat des grandes actions l'empêche de tomber dans l'engourdissement, état si déplorable pour un être pensant, et si difficile à éviter dans la foule des chagrins, des dégoûts, des contrariétés dont cette vie est remplie : ceux qui, par devoir ou par penchant, sont occupés du bonheur public, ne devraient rien avoir de plus à cœur que la gloire des grands hommes et la publicité des belles actions, parce que rien n'est à la fois et si doux et si avantageux pour les hommes que ce qui, les remplissant d'une satisfaction qui souvent leur tient lieu de bonheur, les excite en même temps sans sévérité et sans pédanterie à l'imitation des grands modèles dont ils sont frappés ; et plus les occasions sont rares, parce que les grands hommes ne sont pas toujours placés et que la vertu modeste et timide cherche naturellement à se cacher, plus nous devrions redoubler de soins dans nos recherches pour exposer le mérite malgré lui à la vue publique. La disgrâce du marquis de La Ensenada a fait pendant quelques jours l'entretien des cercles de Paris[1]. L'avidité des choses nouvelles, qui fait ici la loi comme autrefois à Athènes, place pour un moment les grands événements sur la scène et les dévoue à l'oubli éternel un instant après ; mais le philosophe, qui sait peser les hommes et leurs actions, n'agit pas ainsi : il arrête ceux qui sont dignes de son attention dans leur course rapide, il en fait l'objet de ses méditations. M. de La Ensenada (autant qu'on peut juger des hommes par leurs actions, et quand on n'est pas à portée de les voir de près) avait mérité depuis longtemps le suffrage des sages : grand, actif et vaste dans ses projets, il avait entrepris de tirer la nation espagnole de cette léthargie dans laquelle elle languit depuis tant de siècles ; il avait embrassé toutes les par-

1. Ensenada (Zénon Silva, marquis de La), ministre des finances sous le règne de Ferdinand VI, auteur des plus sages réformes en Espagne. Né en 1690, mort en 1762. (T.)

ties à la fois et avec un succès égal : il semble qu'il ne lui manquait que sa disgrâce pour mettre le comble à sa gloire et pour en faire un héros de Plutarque, titre qui est à mon gré au-dessus de tous ceux dont on peut décorer un grand homme. On dit que M. de La Ensenada a appris la nouvelle de sa disgrâce avec la tranquillité d'un philosophe; beaucoup plus rassuré que celui qui était chargé par le roi de l'arrêter, c'est lui qui mit cet officier au fait de ce qu'il y avait à faire pour remplir son devoir; c'est lui qui rendit les papiers et les clefs qu'on ne lui demandait pas. Sa douceur était égale à sa tranquillité; l'une et l'autre le rendaient dans ce moment supérieur à lui-même : quel beau moment pour un grand homme que celui de sa disgrâce! Placé et élevé au-dessus de l'orage par sa fermeté, il voit sans s'ébranler les vains efforts de la cabale qui voudrait l'abattre, tandis que la pusillanimité frémit dans l'attente du malheur. Le ministre espagnol ayant passé successivement par tous les emplois, sans fortune, sans naissance, guidé par son seul génie, avait saisi le timon des affaires par bonheur pour sa patrie : disgracié, il s'est remis à l'instant dans son premier état, jusqu'à ne vouloir emmener avec lui aucun domestique, parce qu'avant que d'être en place il se servait de domestique à lui-même. Le lendemain de sa disgrâce, étant arrivé dans un village où il devait coucher, il passa la soirée avec le curé du lieu, causant de choses indifférentes, et ayant su que ce bonhomme s'amusait volontiers, les soirs, à un certain jeu de cartes fort à la mode parmi le peuple en Espagne, il fit la partie de son convive avec toute la dextérité possible. Les gazettes ont parlé d'un certain édit que M. de La Ensenada avait fait rendre contre les moines, et qui doit avoir beaucoup contribué à sa disgrâce : elles auraient dû conserver soigneusement ce monument de la gloire du ministre espagnol. Je m'en vais le transcrire ici tel qu'un homme d'esprit l'a traduit à la hâte pour la société où il vit. Les souverains qui s'occupent de leurs devoirs et les sages qui les jugent doivent être également frappés de la sagesse de cet édit; il n'y a qu'eux qui connaissent le mérite et la difficulté de donner des lois.

Voici l'édit dont il s'agit :

« La piété du roi ayant considéré le grand abus et désordre

que l'on éprouve en admettant un si grand nombre d'individus dans les différents ordres religieux, qui donnent lieu au mépris en partie de leurs saints instituts, sa grandeur d'âme en a été si pénétrée qu'elle a voulu que l'on prît les moyens les plus doux et les plus convenables pour y remédier, afin que ces différentes religions, considérées comme les colonnes de l'Église, se maintiennent dans leur plus grande perfection, et qu'elles ne soient point l'objet continuel des grandes satires et des murmures qu'elles s'attirent; qu'au contraire elles soient l'exemple et le modèle des fidèles, et qu'elles en fassent l'émulation afin de faire briller la vertu et extirper le vice; le tout pour le plus grand honneur et gloire de Dieu.

« A ces causes, Sa Majesté, avec l'accord du Saint-Siége apostolique, ordonne qu'il ne soit point admis dans le terme de dix ans aucun individu dans les différents ordres de religion, sous aucun prétexte que ce puisse être; et ce terme expiré, il sera fait des représentations à Sa Majesté par chaque province, des besoins indispensables qu'elle en aura et de l'état des religieux de chaque couvent, afin que, sur l'exact rapport qui en sera fait, on y admette le nombre qu'elle exigera le plus à propos. Qu'ayant éprouvé que la grande quantité de religieux qui ont embrassé cet état trop jeunes a donné lieu à une infinité d'entre eux, parvenus à un âge plus avancé, d'apostasier, la violence de leurs passions n'ayant pu les assujettir à remplir les devoirs de leurs saints instituts; à ces causes, Sa Majesté veut et ordonne qu'on n'en admette aucun avant l'âge de vingt-huit ans, sous peine aux délinquants d'encourir toutes les rigueurs de son indignation.

« Qu'attendu les biens trop considérables que des communautés de religieux possèdent, et la trop grande médiocrité d'autres, Sa Majesté a résolu et veut qu'on accorde à chacun annuellement ce qui lui sera nécessaire pour pouvoir subsister avec décence, sans qu'il manque rien pour remplir et célébrer le culte divin. A cet effet, le tout devra être réglé à proportion du nombre des religieux de chaque couvent, pour qu'ils puissent vivre paisiblement et ne plus molester les sujets du roi qui, par ce moyen, seront soulagés.

« Sa Majesté ayant été informée que plusieurs testaments et codicilles ont été faits en faveur de quelques ordres religieux au

préjudice des héritiers légitimes, et reconnu que ces dispositions n'ont eu lieu que par leurs vives et pressantes sollicitations, même contre leur propre conscience, elle ordonne qu'aucun religieux ne pourra dorénavant se mêler dans de pareils testaments ni codicilles, mais que le testateur aura la liberté de laisser ses biens à qui la loi et le bon droit les déféreront, sans que sa volonté puisse être altérée ni troublée en santé ni en maladie.

« Ayant reconnu par expérience que la trop fréquente et trop libre introduction des religieux dans les maisons des particuliers leur ayant fait prendre trop de familiarité et de part à ce qui les intéresse, et qu'il en résulte de très-grands préjudices aux familles, à la honte et déshonneur des uns et des autres, Sa Majesté ordonne à tous les supérieurs des différents couvents de veiller avec la plus grande attention à ce que la clôture soit observée avec la plus étroite rigueur, afin que l'état religieux soit vénéré et respecté à tous égards. »

MM. *Wale*, ministre des affaires étrangères et du département des Indes;
Esclava, ministre de la guerre;
Ariaga, de la marine, actuellement intendant de la marine de Cadix et président de la contraction;
Le marquis de *Valparaiso*, ministre des finances;
Munis, de grâce et de justice, c'est-à-dire des affaires ecclésiastiques.

Voilà le modèle d'une loi si sage, si adroitement conçue, qu'on l'a regardée dans les commencements comme la production de quelque esprit philosophique de Paris. Je pense qu'on ferait une excellente gazette en rapportant de chaque gouvernement et de chaque capitale les plus sages lois, les plus belles ordonnances, les arrangements les plus avantageux, les actions les plus sublimes qui n'existeraient pas à la vérité, mais qui semblent découler naturellement de l'esprit et des principes de la constitution de chaque État, et qui existeraient si les hommes méritaient d'être heureux et sages.

— M. de Boissy fut reçu à l'Académie française le jour de la fête du roi. Son discours est une ode fort mauvaise qui, quand elle serait bonne, donnerait toujours à l'académicien l'air d'un écolier. Il n'y a dans ces occasions que la prose qui soit bien majestueuse, la poésie est fort déplacée. Le comble de l'extra-

vagance est de faire une ode; car comment arranger les compliments qu'on a à faire avec l'ivresse qu'elle demande? M. Gresset, comme directeur, a reçu le nouvel académicien : l'éloge qu'on avait à faire de M. Destouches fournissait un beau sujet à traiter, celui de la comédie. M. Gresset a profité de l'occasion : sa prose n'est pas aussi élégante que ses vers; il est même fort singulier que ce poëte si charmant ait en prose une diction si peu harmonieuse; mais vous en êtes dédommagé par les choses. M. Gresset prêche partout Molière. On peut dire de ce génie sublime ce que Quintilien dit de Cicéron[1] : « Celui à qui Molière fera grand plaisir peut se croire fort avancé. » Vous trouverez dans ce morceau de M. Gresset beaucoup de réflexions excellentes et même neuves.

— En attendant que M. Hume puisse être connu par une traduction plus lisible que celle que M. l'abbé Le Blanc a jugé à propos d'en donner, il sera bon de faire quelques observations sur cet homme aujourd'hui très-célèbre en Angleterre. Malgré le bruit qu'il fait dans sa patrie et la réputation qu'il commence à avoir en France, il ne paraît pas être un homme de la première force; son style, autant qu'il est permis aux étrangers d'en juger, paraît plat, il ne devient supportable que par les choses. Je me trompe, ou ses compatriotes doivent lui reprocher son goût décidé pour les Français, et ceux-ci n'en doivent pas être trop flattés, parce qu'il ne les voit pas par les côtés les plus estimables. A l'entendre parler, la politesse est la première des vertus, et l'homme poli est au-dessus de tout. Avec cela M. Hume a des idées si rétrécies de cette politesse qu'il la confond presque tout à fait avec les manières françaises, et qu'à son gré Cicéron, les Scipions, tous les Romains de la première classe, n'étaient que des rustres. Voilà l'idée d'un de ses discours où il y a cependant le plus de choses neuves et même heureuses.

— M. Galland, interprète du roi, vient de donner un recueil des rites et des cérémonies des pèlerinages de la Mecque, avec un catéchisme turc, item une dissertation sur la science des Turcs, item une relation de l'île de Chio, et une autre de la marche du mariage d'une sultane. Tout cela promet beaucoup

1. *Ille se profecisse sciat, cui Cicero valde placebit.* QUINT., lib. X, cap. I.

et est peu de chose. Le catéchisme musulman était surtout un très-beau sujet. Je crois que M. de Voltaire le ferait mieux que tous les cheiks ou docteurs de Turquie. La relation de l'île de Chio est assez instructive et vaut mieux que le reste.

— Les comédiens italiens ont donné *l'Esprit du jour*, une petite comédie nouvelle de M. Rousseau, de Toulouse, un de ces auteurs féconds à qui leurs ouvrages coûtent moins à faire qu'il ne nous en coûte d'en soutenir la représentation.

15 octobre 1754.

Un Suisse qui demeure à Lausanne, qui, à ce qu'il nous apprend, est dans son septième lustre, et qui (ce qu'il ne dit pas) a eu autrefois des aventures en Saxe pour plusieurs plaisanteries hasardées sans beaucoup de retenue sur M. le comte de Bruhl ; ce Suisse, inconnu jusqu'alors dans la république des lettres, nous donna, il y a plus d'un an, le *Testament politique du cardinal Alberoni*, qui eut beaucoup de succès, malgré l'obscurité de l'éditeur, et malgré la prévention qu'on a naturellement contre ces sortes de titres, si souvent mal employés, et contre l'authenticité de ces sortes d'ouvrages. La question si ce testament contenait réellement les idées et le système du cardinal Alberoni devint ici inutile. Les uns, qui avaient un peu étudié les vues de ce grand politique, n'en doutaient point ; les autres étaient peu inquiets du nom de l'auteur ; il leur suffit de trouver dans cet ouvrage beaucoup d'esprit, beaucoup de vues profondes, et ils pardonnaient volontiers au génie de l'auteur cette étonnante facilité avec laquelle il élevait et renversait des forêts de systèmes. Notre Suisse vient de donner un nouvel ouvrage intitulé *Histoire politique du siècle*, où se voit développée la conduite de toutes les cours d'un traité à l'autre, depuis la paix de Westphalie jusqu'à la dernière paix d'Aix-la-Chapelle, en deux parties in-12. Cet ouvrage peut avoir le mérite de la clarté, de la précision et de la justesse, et tous les avantages d'un livre commode pour instruire et pour former le jugement, sans soutenir pour cela le parallèle avec le *Testament du cardinal Alberoni*. Nous allons examiner un peu le portrait de Louis XIV, qui se trouve à la fin du premier volume, et qui en fait le morceau le plus important. Mais avant que d'entrer en

discussion avec notre Suisse, disons un mot de sa préface dans laquelle il répond aux critiques du *Testament politique du cardinal Alberoni*.

On sait que M. de Voltaire ne croit point à ces dernières volontés des hommes d'État. Il avait autrefois attaqué vivement le *Testament politique du cardinal de Richelieu*; en y relevant un grand nombre d'absurdités, il s'était flatté de prouver que ce ministre n'y pouvait pas avoir de part, et il s'était tiré de cette querelle avec beaucoup d'avantages, malgré une foule de brochures qui sont heureusement oubliées depuis longtemps, et malgré la dissertation tant vantée de M. de Foncemagne, et qui n'avait d'autre mérite que d'avoir combattu les opinions d'un grand homme avec la modération et les égards convenables. Le *Testament du cardinal Alberoni* n'a pas échappé aux traits de M. de Voltaire. Il en a fait l'examen dans une brochure qui, pour l'honneur de l'humanité et de la littérature, n'aurait jamais dû voir le jour. Je parle du *Supplément au Siècle de Louis XIV*. Cet examen est fait avec trop de précipitation et de légèreté, la plupart des coups ne portent pas, et sont par là même peu redoutables; mais on y trouve les grâces et les agréments qui caractérisent tout ce qui sort de la plume de cet écrivain inimitable. Notre Suisse avait donc une belle défense à faire si, en soutenant la bonté de sa cause par la force de ses raisons, il avait su imiter la sagesse de M. de Foncemagne. Mais l'amour-propre blessé l'a emporté sur la raison, et la préface ressemble à tant d'autres écrits de cette nature qu'une vanité aveugle fait publier contre les adversaires et qui ne font tort qu'à leurs auteurs. Tout ce qu'on peut dire en faveur de notre Suisse, c'est que le ton dur qui règne dans sa préface est peut-être moins l'effet de sa mauvaise humeur, ou d'une impolitesse naturelle, qui, quoi qu'en disent nos cyniques, est un vice du cœur, que l'ouvrage de l'ignorance des usages du monde et du ton de la bonne compagnie. La seule bonne plaisanterie que j'aie trouvée dans ce morceau est la comparaison de M. de Voltaire avec le cardinal de Retz. Aussi souvent que de nouveaux intérêts obligeaient ce prélat à changer de langage, ou qu'il avait à se justifier du mauvais succès de quelque manœuvre, il avait quelque apophthegme ancien tout prêt à être accommodé à ses vues, et débité d'un ton sentencieux. « L'histoire, dit M. de Voltaire,

doit imiter les jugements de l'Égypte, qui ne décidaient du mérite des citoyens que lorsqu'ils n'étaient plus. » — « Voilà bien, dit notre auteur, le cardinal de Retz, qui donne une maxime de l'antiquité à vérifier aux conseillers des enquêtes du palais. » L'éditeur du *Testament du cardinal Alberoni* n'est pas partout heureux dans la défense de son héros. Suivant le cardinal, l'empereur Charles VII, sans États et sans armée, aurait dû mettre au ban de l'Empire la reine de Hongrie et ses adhérents. M. de Voltaire dit à cela, dans son style, que quand on rend un pareil arrêt il faut avoir cent mille huissiers aguerris pour le signifier. Tout ce que notre auteur réplique à cela est mal raisonné et faux pour les faits. L'empereur Joseph, par exemple, si j'ai la mémoire fidèle, ne proscrivit l'électeur de Bavière et son frère qu'après la bataille de Hochstedt. « Si Charles VII eût hasardé un pareil arrêt, dit M. de Voltaire, il se serait rendu ridicule » : et moi je dis : « Il aurait achevé de se rendre odieux dans l'Empire et se serait exposé peut-être à des chagrins plus humiliants que celui d'avoir perdu ses États; car, sans faire souvenir notre auteur que depuis l'exemple de l'empereur Joseph qu'il cite, l'Empire a pris de nouveaux arrangements pour empêcher son chef de frapper de ces coups d'autorité si dangereux pour la liberté du corps germanique, tout le monde sait que la reine de Hongrie avait tous les cœurs et tous les vœux pour elle. La situation touchante d'une femme opprimée de tous côtés, tenant dans ses bras son enfant, et le montrant à ses peuples, avait fait oublier en un clin d'œil tous les anciens torts de la maison d'Autriche, sa hauteur, et son penchant au despotime. Le public de Paris même s'intéressait au sort de cette princesse, et faisait des vœux pour la prospérité de ses armes. Tel est l'empire du malheur et de la commisération, ce sentiment primitif que la nature a inspiré à l'homme et à qui tous les autres cèdent. Bien loin donc de parler de ban et de proscriptions, si j'avais eu à faire les déclarations de la maison de Bavière, je les aurais remplies d'éloges pour la personne et pour les vertus de cette auguste princesse que des circonstances malheureuses m'obligeaient à combattre, et j'aurais appuyé sur les seuls droits et les titres, pour le moins très-spécieux, de la maison de Bavière, la fatale nécessité des mesures qu'on avait prises pour les faire valoir. Toutes ces excursions sur l'in-

flexibilité et l'obstination de la reine étaient misérables et puériles; car la déclamation est encore plus ridicule entre les souverains que parmi les philosophes; et le moyen le plus sûr de se concilier les esprits est de rendre justice à tout le monde et d'avoir l'air de générosité avec ses ennemis. » En vain notre auteur oppose à M. de Voltaire la maxime : qu'on doit recourir à l'autorité quand la force manque; cette maxime, surtout énoncée de cette manière, est fausse et absurde. C'est-à-dire qu'on a vu quelquefois des hommes d'un grand génie, pressés de tous côtés et à deux doigts de leur perte, frapper de ces coups d'autorité et d'éclat que la grandeur de leurs idées leur inspirait, et que le courage et la fermeté de leur âme leur apprenaient à soutenir. Or, érigez en maxime ce que le génie fai faire à ceux qu'il éclaire de son flambeau céleste, et bientôt vous verrez devenir petit et misérable dans les hommes ordinaires ce que vous admiriez comme grand et beau dans les enfants privilégiés de la nature. S'il était question de faire des maximes, je dirais bien plus simplement aux princes qui doivent occuper le public et fixer son attention : « Ayez du génie : ne soyez pas un homme ordinaire; mais comme le génie ne se commande pas, tout ce que nous pouvons faire est de crier bien haut et sans relâche, afin qu'on nous entende : « Princes, soyez justes et bons, et vous serez l'amour de vos peuples et la gloire de l'humanité. Votre situation supplée à tout, elle vous offre mille occasions et mille moyens par jour de faire le bien. Avec la justesse dans les idées, et l'amour des hommes dans le cœur, un prince ne saurait manquer d'être un grand monarque... » Venons au portrait de Louis XIV, dont le mérite a été tant exalté par les uns et tant contesté par les autres. Je remarque, en général, un défaut dans nos faiseurs de portraits (je ne parle pas de ceux qui ne savent qu'entasser des phrases, et dont les portraits ressemblent aux pastels des peintres, où les plus belles couleurs sont disposées au hasard et sans dessein) : ceux de nos historiens qui savent manier le pinceau ont presque tous la fureur de peindre ou en beau ou en laid; cependant la vérité est le plus souvent entre ces deux extrémités. Notre auteur, par exemple, a pris à tâche de représenter Louis XIV en beau; il commence par distinguer en lui le conquérant et le prince : cela est bien. Il abandonne le conquérant, cela est

adroit. Le conquérant a assez de qualités brillantes pour se faire pardonner ses écarts. Mais toutes les qualités de Louis XIV, comme prince, sont, au gré de notre auteur, autant de vertus dignes de notre encens, et les faiblesses et les défauts, des taches légères qu'on ne lui doit pas imputer. Voilà où l'amour de la vérité commence à murmurer. Il y a loin de l'indulgence à excuser un défaut, à la louange. La mauvaise éducation de Louis XIV peut mériter qu'on lui passe quelques défauts; mais elle ne peut jamais lui servir d'éloge des vertus qu'il n'avait pas.

Tous les hommes, et les princes plus que les autres, sont exposés plus ou moins aux dangers d'une mauvaise éducation, et à ses funestes effets; mais le plus grand homme est celui sur lequel elle a le moins de pouvoir et qui a le moins souvent besoin d'indulgence. Je voudrais donc que nos historiens eussent pour la vérité seule cette prévention avec laquelle ils s'affectionnent pour leurs héros, moins, je crois, pour rendre justice à qui il appartient que pour se faire honneur de leur choix. En suivant mes conseils, ils établiraient leur réputation beaucoup plus solidement et celles de leurs héros aussi. On n'aurait jamais si fort attaqué les qualités personnelles de Louis XIV si les flatteurs ne les avaient si ridiculement exagérées, s'ils avaient su le louer sans outrager les autres puissances de l'Europe. Quand je lis à la porte Saint-Denis : *Emendatis Belgis*, pour avoir corrigé les Hollandais, je ne puis m'empêcher de mésestimer un prince qui souffre que ses sujets le traitent en pédagogue d'un peuple libre; et cet arc, élevé après la fameuse expédition de Hollande, bien loin d'être un monument de la gloire de Louis XIV, la ternit à mes yeux. Il ne faut donc pas que notre Suisse vienne me dire que la vanité et l'orgueil de Louis XIV n'étaient pas des défauts en lui, mais l'ouvrage de ses flatteurs. Il faut dire tout au contraire que ce goût démesuré pour la louange et pour la flatterie qui, quelque ingénieuse qu'elle soit, ne va jamais sans bassesse, était un défaut terrible dans le caractère de Louis XIV; qu'il est même tout à fait opposé à l'amour de la gloire qui anime les grands hommes; et puis il faut chercher dans les autres qualités de ce monarque de quoi lui faire mériter de l'indulgence pour celle-là. Au reste, le Parlement de Paris ne sera nullement content de notre auteur. Ce n'est pas qu'il n'ait à peu près rai-

son dans ce qu'il dit sur l'autorité et les droits de cette cour; mais il va sans doute trop loin en soutenant que l'abaissement des parlements est nécessaire à la constitution du royaume. Tout ce qui mène directement au despotisme, bien loin d'être nécessaire à la conservation de quelque État que ce soit, lui est tout au contraire diamétralement opposé; et quand même le droit des parlements d'arrêter le roi par leurs remontrances serait encore plus vague et plus contesté qu'il n'est, il serait toujours à désirer, pour la vraie gloire du roi et le vrai bien de l'État, que ce droit subsistât. Ce n'est pas qu'au fond les conseillers au Parlement soient plus animés par l'amour du bien public que les ministres du roi; mais comme malheureusement l'empire de la vertu n'est pas assez fort pour nous porter au bien sans autre intérêt, tout ce qu'on peut désirer pour le salut d'un État, c'est que les intérêts des différents ordres qui le composent soient si bien croisés qu'ils puissent se contenir réciproquement dans leurs bornes, et que les passions des uns mettent des entraves nécessaires aux passions des autres.

— En attendant que j'aie l'honneur de vous rendre compte des spectacles de Fontainebleau, qui ont été fort brillants, ou du moins fort bruyants, cette année, je transcrirai ici des vers qui courent à ce sujet. Ils sont d'un nommé Tannevot.

SUR LES FÊTES DE FONTAINEBLEAU.

Rassembler les plaisirs dans le sein de la paix,
Faire dans ses États circuler l'abondance,
Consacrer aux talents un temple en son palais,
En relever le prix par sa magnificence,
Aux spectacles des arts imprimer sa grandeur,
Ouvrir au dieu du goût une illustre carrière,
Des filles de mémoire augmenter la splendeur,
Être leur Apollon, leur monarque et leur père,
Pénétrer ses sujets de respect et d'amour,
Étonner l'étranger par l'éclat de sa gloire,
C'est ce que de Louis racontera l'histoire
Et ce que nous voyons dans ce charmant séjour.

SUR L'OPÉRA DE *Thésée*, PAR LE MÊME.

J'ai vu Lulli, Quinault, donner enfin la loi,
Et faire dans *Thésée* éclater leur mérite;

Le vrai peut s'éclipser, mais toujours un grand roi
Fait naître le bon goût, ou bien le ressuscite.

A M. DE MONDONVILLE

Maître de la chapelle du Roi

SUR LE PROLOGUE DE SON OPÉRA LANGUEDOCIEN

PAR LE MÊME.

Mondonville, je t'applaudis;
Isaure[1], dans ses jeux, me couronna jadis;
J'aime à la voir dans une cour illustre
Par tes accords briller d'un nouveau lustre,
Et cueillir de plus belles fleurs
Que celles qu'elle donne aux enfants des neuf sœurs.
Sur les rivages de la Seine,
Où le plus grand des rois réunit les plaisirs,
Elle introduit une riante scène
Et des amours gascons célèbre les soupirs.
Que désormais sa gloire vole
Des plaisirs du Midi jusqu'aux champs d'Aquilon,
Fontainebleau devient son Capitole[2]
Comme il est ton sacré vallon.

— M. l'abbé Raynal, de la Société royale de Londres et de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Prusse, nous donna, il y a près de deux ans, deux volumes sous le titre d'*Anecdotes historiques, politiques et militaires, depuis Charles-Quint jusqu'au dernier traité d'Aix-la-Chapelle*. Il vient d'en faire une nouvelle édition dans laquelle il substitue le titre de *Mémoires* à celui d'*Anecdotes*, ce qui est plus exact et plus conforme à son plan. Cet ouvrage est aujourd'hui en trois volumes, parce que son auteur a refait et étendu tout le morceau qui regarde Charles-Quint et François Ier.

— *Histoire ou police du royaume de Gala, traduite de l'italien en anglais, et de l'anglais en français*[3]. Voilà le titre d'une espèce d'allégorie morale ou politique sur le gouverne-

1. Elle a fondé les jeux floraux à Toulouse. (GRIMM.)

2. L'hôtel de ville de Toulouse, où est la statue d'Isaure, a le nom de Capitole, d'où vient celui de *capitoul* que l'on donne aux conseillers et aux échevins de cette ville. (GRIMM.)

3. (Par l'abbé A.-F. de Brancas-Villeneuve.) Londres (Paris), 1754, in-8.

ment et ses principes. Le commerce, la police, tout y entre, à l'exception du sens commun; car malheureusement personne n'entend rien à cette fastidieuse brochure. Elle est de M. l'abbé de Brancas.

— L'illustre chevalier de La Morlière, irrité contre l'illustre M. Fréron, a cru s'en venger par l'impression d'un libelle intitulé le *Contre-poison des feuilles*[1]. Ce grand homme ne sait pas que les libelles ne déshonorent que leurs auteurs.

— *L'Esprit de l'art musical, ou Réflexions sur la musique et ses différentes parties*, par M. de Blainville; autre ouvrage sur cette longue et ennuyeuse querelle de la musique, qui prouve aussi peu que les précédents, quoique M. de Blainville soit du métier. Les Italiens, au lieu d'écrire sur la musique, en font, et obtiennent le suffrage de toutes les nations policées. Les Français dissertent sans fin sur ce sujet, et n'ont pas trouvé encore le secret de rendre leur musique supportable, je ne dis pas aux étrangers, mais à la partie la plus précieuse de la nation.

— M. Tocqué, peintre de l'Académie royale de peinture, etc., est appelé à la cour de Pétersbourg pour faire le portrait de l'impératrice de Russie. On lui donne cinquante mille écus, tous frais payés. Malheureusement, ce peintre n'est pas heureux en portraits de femmes. Nous avons vu au Salon plusieurs portraits d'hommes très-beaux de son pinceau.

NOVEMBRE

1er novembre 1754.

Les Comédiens français ont donné avant leur départ pour Fontainebleau quelques représentations du *Complaisant*, comédie en prose et en cinq actes, remise au théâtre. Je ne sais si cette pièce a eu du succès dans la nouveauté, il y a vingt ans[2]. M. de Pont-de-Vesle, qui en est l'auteur, est connu à Paris pour un homme de beaucoup d'esprit, qui a toujours vécu dans

1. *Contre-poison des feuilles, ou Lettres sur Fréron*, 1754, in-12.
2. *Le Complaisant*, attribué à Delaunay et à plusieurs autres auteurs, mais

le grand monde et dans la meilleure compagnie. Ses chansons, ses parodies, ont une grande célébrité, et l'on voit toujours avec plaisir sa petite comédie du *Fat puni*, dont le sujet est tiré du *Gascon puni* de La Fontaine, et habillée avec la décence qu'exigent le théâtre et la représentation publique. S'il ne fallait que de l'esprit pour faire une bonne comédie, le *Complaisant* serait une pièce excellente; mais il n'appartient pas à l'esprit, s'il est permis de parler ainsi, de se placer sur le théâtre; sa place est dans le parterre; c'est à lui à apprécier les ouvrages du génie et les efforts du talent. Ainsi vous trouverez que cette pièce est très-bien écrite, que les caractères sont bien soutenus, que les situations y sont fort variées et bien contrastées, que le dialogue est rempli de finesses et de plaisanteries du meilleur ton du monde, et malgré tous ces avantages la pièce est froide et mauvaise. C'est que l'esprit avec tous ses prestiges ne peut prendre la place du génie un instant, sans marquer l'espace immense qui l'en sépare; et j'aimerais mieux avoir fait la scène du fagotier dans *le Médecin malgré lui*, ou telle scène de l'*Avocat Patelin*, que cinquante pièces comme *le Complaisant*. On dit au reste que M. de Pont-de-Vesle a joué, dans cette comédie, la société dans laquelle il vivait alors, et que c'est le président Hénault qu'il a voulu rendre par le personnage de son Complaisant. Voyons maintenant les observations les plus importantes à faire sur cette pièce. Premièrement, elle est mal intitulée, ou, si vous aimez mieux, le caractère et le rôle du héros de la comédie sont manqués. Le Complaisant n'est pas complaisant; c'est un homme sans caractère, qui, n'ayant aucun goût, aucune opinion, aucun avis à lui, est toujours de celui de tout le monde. Pour faire sortir ce caractère mal conçu, l'auteur ne sait d'autre secret que de le mettre en opposition avec beaucoup d'autres personnages, ou plutôt de contraster ces différents personnages entre eux, afin que son Complaisant puisse être de l'avis de beaucoup de monde. Damis (c'est le nom du Complaisant) aime une jeune personne dont le père, fort grave et fort triste, n'est occupé que d'un procès qu'il perd dans le cours de

dont Pont-de-Vesle est bien le véritable, fut joué avec succès, pour la première fois, le 29 décembre 1732, et interrompu à la quatrième représentation par indisposition de Poisson. Cette comédie fut reprise le 2 mars 1734, et accueillie avec faveur; la reprise dont parle Grimm est du 24 septembre 1754. (T.)

la pièce, et dont la mère, gaie jusqu'à la folie, ne veut que danser, chanter et rire. Pour la fille, elle n'a point de caractère non plus que Cléante, son oncle, qui n'est là que pour faire remarquer la complaisance déplacée de Damis. Un autre parent de cette famille a le défaut contraire : il n'est jamais de l'avis de personne; il dispute sur tout, et fournit une scène assez plaisante avec le Complaisant. Malgré tous ces personnages, et sans compter la soubrette, un marquis petit-maître, et un certain Éraste, rival de Damis, il n'y a probablement point d'intrigue dans cette pièce; et, après beaucoup de scènes contrastées où Damis est toujours de l'avis de celui qui parle, il finit par perdre sa maîtresse sans en être plus malheureux. Je ne connais point d'écueil plus dangereux pour un auteur que l'art de contraster. C'est cet art dont il est, je crois, impossible d'enseigner la théorie et les principes, qui vous met dans l'instant, et par un sentiment vif et prompt, au fait du génie ou de l'incapacité d'un poëte et d'un peintre. C'est lui qui marque le plus évidemment la distance de l'homme d'esprit à l'homme de génie. Comparez *le Complaisant* à quelque pièce de Molière, et voyez combien le contraste est puéril dans la première de ces pièces, et combien il est savant et heureux dans les autres. C'est que le sublime Molière, à l'exemple de la nature son modèle, savait créer comme elle. La nature, quoique toujours simple, a cependant ses contrastes; mais qu'ils sont fins, que leurs nuances sont délicates, que leurs couleurs sont savamment fondues, s'il est permis de parler ainsi, et que l'artiste ordinaire est loin de saisir ces jointures si déliées, si difficiles à apercevoir, par lesquelles tout se tient dans la nature sans se heurter, et forme l'ensemble à la fois si varié et si simple! Autre grand défaut du *Complaisant*, c'est qu'il n'y a nulle entente dans le dialogue; il est vif, animé, élégant, coupé, si vous voulez, mais il n'est pas dialogué. Voilà cependant un caractère très-comique en lui-même, et qui n'avait été traité par aucun de nos grands maîtres. Il est original, et n'a rien de ressemblant avec aucun autre. Un homme animé par quelque étincelle du génie de Molière fera du *Complaisant* une pièce à mettre à côté du *Misanthrope*. Pour cet effet, loin d'en faire un homme sans caractère, il faudrait lui en donner un très-décidé, et le faire consentir par faiblesse, c'est-à-dire par com-

porté de la patrie des arts, et qu'il ne sera pas dans le cas de tant de nos peintres, qui, deux ou trois ans après leur retour de Rome, ont déjà oublié le grand goût, la vérité de la couleur, l'énergie du pinceau de leur maître, et donnent dans le maniéré et dans un faux coloris, insupportable aux yeux les moins délicats. Le tableau fait par M. Vien, d'après les idées de M. de Caylus, représente un buste de Minerve habillée, et le casque sur la tête. Il est peint sur bois, mais M. de Caylus ne désespère pas d'avoir le même succès sur la toile. Le coloris de ce tableau a une douceur et un éclat singuliers. Il y a des gens qui prétendent que cette manière approche beaucoup, pour l'effet, de celle de peindre en détrempe; mais cela ne m'a point frappé ainsi; il est vrai que je n'ai vu le tableau qu'à la lumière. Quoi qu'il en soit, cette découverte est toujours précieuse, et quand même cette manière de peindre aurait encore des inconvénients, il ne faut point douter qu'elle ne soit dans peu portée à un haut degré de perfection par les essais réitérés des artistes. Le plus difficile est de faire les premiers pas, et d'ouvrir une carrière. En y marchant d'un pied assuré, vous écartez bientôt les petits obstacles qui voudraient vous embarrasser. En attendant que M. le comte de Caylus publie son secret, ce que vraisemblablement il ne tardera pas à faire, s'il était permis de hasarder quelques conjectures, et de juger, suivant le proverbe, des couleurs en aveugle, je ferais deux observations sur la manière de peindre à la cire : la première, c'est que, quoique M. de Caylus nous assure le contraire, elle doit être peu durable. La poussière et la chaleur doivent être de dangereuses ennemies pour ces tableaux. La commodité de les plier et de les rouler sans risque n'est rien en comparaison de cet inconvénient. Seconde observation : cette manière de peindre doit être pénible. Il faut sans doute un certain degré de chaleur à la cire pour la mêler avec les couleurs. Cette pratique doit être embarrassante et même déplaisante; or, il n'y a rien de si dangereux que de gêner l'artiste par des procédés et des manœuvres difficiles; son génie en est ordinairement refroidi, et ce précieux, cette hardiesse qu'il faut pour faire de grandes et belles choses, se perd dans l'ennui et la difficulté d'une exécution pénible.

— L'opéra languedocien qu'on a joué à Fontainebleau devant le roi est, dans les arts, un de ces phénomènes singu-

ɜrs qu'il ne faut pas laisser échapper. Il a pour titre *Daphnis Alcimadure,* pastorale languedocienne[1]; et ce même titre ɔus apprend que M. Mondonville, maître de musique de la ıapelle du roi, est l'auteur des paroles et de la musique de ɜt opéra. Il y a cependant des gens qui prétendent que cet péra est ancien, et fort connu dans le pays, sous le nom de *Opéra de Frontignan.* En réunissant les différents avis, il araît toujours vraisemblable que M. Mondonville a arrangé les ıaroles à sa façon, et qu'à peu de chose près il peut s'en dire 'auteur. Pour la musique, on convient, ce me semble assez, ɩu'elle est pillée des différents intermèdes italiens qu'on a eprésentés ici pendant un an et demi, et que le reste consiste lans des airs que tout le monde, en Languedoc, sait par cœur.)uoi qu'il en soit, l'auteur est né dans ces climats; les acteurs, Mlle Fel, Jélyotte et La Tour, sont aussi de ces provinces, en sorte que nous pouvions fort bien nous croire transportés sur les rives de la Garonne. Voici l'idée de cette pastorale : Daphnis est amoureux d'Alcimadure, petite bergère singulièrement attachée à sa liberté. Elle a un frère, Jeannet, qui est dans les intérêts de Daphnis. Dans le premier acte, Daphnis fait sa déclaration, qui est fort mal reçue. Il amène des danseurs, pour donner une fête à sa maîtresse suivant la coutume de l'Opéra de Paris; car en Languedoc, Daphnis n'aurait pas été si maladroit, et, amoureux comme il est, il n'aurait pas employé son temps à faire voir des danses à sa maîtresse lorsqu'il avait tant d'autres choses à dire et à faire. Dans le second acte, on est aux trousses d'un loup qui ravage la campagne. Alcimadure court le plus grand danger, elle est poursuivie par cet animal féroce, mais vous devinez bien que le courage et le bonheur de Daphnis la sauveront. Voilà précisément ce qui arrive, sans que les affaires de son cœur aillent mieux : Alcimadure est inflexible. Ce n'est qu'au troisième acte, quand on vient lui dire que Daphnis s'est tué de désespoir, qu'elle trahit son cœur, et que son amour se montre avec d'autant plus de violence qu'il est accompagné de remords. Malheureuse bergère, il n'est plus temps... Cependant, vous jugez bien que

1. La première représentation de cet opéra fut donnée pour la cour à Fontainebleau, le 29 octobre 1754. Il parut ensuite sur le théâtre de l'Académie royale de musique, le 29 décembre. (T.)

Jeannet en a menti, et que Daphnis n'est pas mort, et qu'il reparaît au moment qu'il faut pour consoler Alcimadure, et pour obtenir l'aveu si doux et si désiré qui le rend à jamais heureux, et qui finit la pièce après un divertissement. Il ne manquait à ce poëme, pour être bien joli, que d'être plus serré, et réduit en un acte. Le sujet n'en est pas merveilleux ni neuf; mais l'amour a tant de droit sur nous, les amants nous intéressent naturellement si fort que, pour peu que leurs poëtes sachent le langage du sentiment, ils sont toujours sûrs de nous plaire.

On a mis à la tête de cette pastorale un prologue en français, dans lequel Isaure propose des prix à qui chantera les amours de Daphnis et d'Alcimadure. Clémence Isaure est le nom de la dame qui institua jadis les jeux floraux de Toulouse, et qui en fonda les prix. Mais Isaure parle français, écoutons plutôt ce que nous dira Alcimadure, elle nous parle la langue du bon Henri IV, et cela seul doit éveiller tous les cœurs français et tous les honnêtes gens. Si Henri IV eût eu la fantaisie de transporter la capitale dans sa patrie, et de donner à Paris un ciel toujours pur et serein, un climat doux qui inspire la gaieté et le bonheur, le patois qu'on parle dans les provinces méridionales du royaume serait devenu la langue de la nation, et le gascon aurait été le langage des Corneille, des Racine et des Voltaire. Aurions-nous gagné ou perdu à ce changement immense qui aurait bouleversé toute la langue? Voilà une question susceptible d'une grande discussion, mais aussi dangereuse que celle de la musique. L'empire du préjugé et de la prévention est une étrange chose : je suis encore à concevoir d'où il peut tirer ses forces, qui sont cachées quelquefois, mais qui ne diminuent jamais. Comment est-il possible qu'on sache mauvais gré à un homme d'avoir dit son opinion, et de l'avoir appuyée de son mieux? Il y a cependant mille matières dont il serait dangereux de dire au vrai ce qu'on en pense. Mais au tribunal de la raison, la vérité a toujours raison, et l'erreur n'est pas un crime : c'est une erreur à réformer, et rien de plus. Je dirai donc franchement ce que je pense de la langue française, et j'userai du privilége qu'ont ces feuilles de ne respecter que la vérité et la justice. Ce qui pourra en arriver de pire, c'est de me tromper, mal qui n'est pas sans remède. Quand on

que la vérité en vue, on est presque sûr de revenir de ses
eurs. M. Rousseau, dans sa *Lettre sur la musique,* entreprit
nous démontrer que la langue française n'était nullement
ısicale, c'est-à-dire nullement propre à être mise en mu-
ue, ou à être chantée. S'il avait traité cette question avec
ıs de soin, plus de détails, plus de clarté, comme il en était
n capable, et surtout avec moins d'humeur, comme il n'en
ıit pas, peut-être, capable, il n'aurait offensé personne, et il
rait convaincu tout le monde. La langue française est-elle plus
opre à la poésie? L'abbé du Bos, dans son excellent livre
r la peinture et la poésie[1], nous assure que non. Il fait un
rallèle de sa langue avec celle des Romains, auquel il n'y a
ıint de réplique, et qu'on pourrait rendre bien plus général
plus étendu. D'ailleurs, par la même raison que la langue
ançaise n'est pas musicale, elle ne saurait être poétique.
ɔmment une langue timide qui ne se permet presque point
'inversions, qui marche toujours d'un pas égal et uniforme,
ourrait-elle convenir à ces cerveaux déréglés que nous
ppelons poëtes et musiciens?... Mais, dit-on, c'est du moins
ı langue des sages et des philosophes. La raison et la sagesse
iment à parler français; la clarté, la précision, l'énergie, font
e mérite de cette langue... Soyons de bonne foi, et disons que
es attributs font le mérite des écrivains français, mais nulle-
nent de leur langue. Cette langue est naturellement embarras-
ée; la difficulté seule des relatifs, des équivoques qu'on fait à
haque ligne, prouve la vérité de ce que j'avance. Il ne faut
lonc pas mettre sur le compte de la langue ce qui est le
nérite de ceux qui la parlent. Descartes a porté la clarté et la
précision dans les esprits, mais il n'a pu changer la langue. De
même les Français ont eu de grands génies pour la poésie, sans
que leur langue soit poétique; et par la même raison, je sou-
tiendrais contre M. Rousseau que les Français pourraient avoir
des musiciens sublimes, quoique leur langue ne soit point
musicale. S'il est juste, surtout, de juger du mérite par les
difficultés qu'il y a à vaincre, on peut dire en général que les
Français ont besoin de plus de génie et de plus de talent pour
réussir dans leur langue, et que les génies qui ont excellé

1. *Réflexions critiques sur la Poésie et sur la Peinture.*

parmi eux, en grand nombre, en sont plus admirables. Voilà de quoi faire un long traité, et la matière en vaut bien la peine. Qu'on compare le génie, la hardiesse, la simplicité, la flexibilité, l'expression de la langue italienne, avec la timidité, le maniéré, l'uniformité et la sévérité des règles de la langue française, on n'est pas étonné que les Italiens aient eu des Tasse, des Arioste, mais on est surpris de trouver des Corneille et des Racine en France. La langue italienne a, pour le génie et la mécanique, autant d'avantage sur la française que le sentiment en a sur la galanterie. La galanterie est toujours froide, le sentiment est toujours touchant. Si le patois du Languedoc et de la Gascogne était devenu la langue des Français, elle en aurait été plus mesurée, d'une prosodie plus marquée, et par conséquent plus susceptible de musique et de poésie. Quoi qu'on dise de la prosodie française, et de son existence, et de sa nécessité, il n'y a pas dans tous nos poëtes quatre vers de suite qu'on puisse scander avec la sévérité que les autres langues, je ne dis pas souffrent, mais exigent. Le gascon est beaucoup plus sonore et plus agréable à l'oreille, il termine en *a* et en *at* les mots terminés en *é* et en *er* : il dit *libertat*, quand nous disons *liberté*, *dansa* au lieu de *danser*. Quelle différence pour la musique! Il n'y a point d'*e* muet : *noubèlo*, lorsque nous disons *nouvelle*, *péno* pour *peine*, *armado* pour *armée*, *déterminado* pour *déterminée*. Quel immense avantage en musique et en poésie! Il évite la fréquence des diphthongues, et change leur creux, si l'on peut dire ainsi. Par exemple, il dit *cor* pour *cœur*; *amourous*, *vigourous*, pour *amoureux*, *vigoureux*. Il ne connaît point les syllabes nasales. *Dedin*, pour *dans*, se prononce à l'italienne et non pas à la française. Il approche de l'italien pour la simplicité, la naïveté, l'expression et la gentillesse. Il connaît, comme l'italien, les grâces des diminutifs. On dit ma *pastourélèto* pour dire ma *petite bergère*, *moun solleillet* pour dire *mon petit soleil*. Rien de si joli que la première scène de Daphnis et d'Alcimadure.

ALCIMADURO.

Boun-jour, jouiné Daphnis.
jeune

DAPHNIS.

Boun-jour, bélo pastouro.
bergère.

ALCIMADURO.

Bous benéts pla mayti dins aquesto demouro?
venez bien matin dans cette demeure?

DAPHNIS.

Hélas! nou dormi pus.
je ne dors plus.

ALCIMADURO.

Peccayre, qual mal'hou!
Pauvre enfant, quel malheur!
É qui pot bous causa pareillo languissou?
peut causer langueur?

DAPHNIS.

L'amour.

ALCIMADURO.

Coussi l'amour fa talo péno?
Comment fait telle peine?

La galanterie même devient touchante dans ce langage, par l'extrême naïveté qu'il conserve toujours. Daphnis dit :

Lou cél n'a qu'un soulél, ma pastouro n'a dous.
Le ciel en a deux.

Air.

Poulido pastourélo,
Jolie bergère,
Perléto das amous,
Perle des amours,
De la roso noubélo,
Esfaçats las coulous;
Perqué siets bous tan bélo,
Pourquoi êtes si

Q'yeu tan amourous?
Moi si

Poulido pastourélo,
Perléto das amous,
Benque me siats cruélo,
Quoique vous me soyez

Yéu n'aymeray que bous.
Je n'aimerai

On n'a qu'à traduire cet air charmant en français, pour lui faire perdre toute sa grâce. Ces exemples suffisent et prouvent même plus que je ne voulais; car quelle différence de dire *benque me siats cruélo*, et d'être obligé de mettre l'article *quoique vous me soyez cruelle*. Avec un peu de métaphysique et de la justesse dans les idées, il n'est pas difficile de trouver tout ce qu'il faut pour rendre une langue belle, exacte, sonore, propre à la musique et à la poésie, et d'appliquer ensuite ces principes à chaque langue en particulier. Le vrai mérite de la langue française sera donc la noblesse; mais ce caractère même dépend encore plus de la dignité des écrivains que de la mécanique et du génie de la langue.

— Les comédiens italiens n'ont pas été aussi heureux que leurs rivaux. Peu favorisés par M. le duc d'Aumont, qui est premier gentilhomme de la chambre en exercice cette année, ils n'ont osé donner ni ballets ni parodies; et leurs pièces italiennes ont paru si détestables qu'on les a complétement sifflées à la seconde représentation. Depuis ce temps-là, ils n'ont pas osé reparaître devant le roi. M. le duc d'Aumont s'est toujours fait gloire de protéger la Comédie-Française, seul et vrai spectacle de la nation.

— L'Académie royale de musique, qui avait aussi à envoyer les premiers sujets à la cour pour y jouer l'opéra pendant le séjour du roi à Fontainebleau, nous a donné ici, avec les acteurs subalternes, *les Fêtes de Thalie,* ballet représenté pour la première fois en 1714. Les paroles de cet opéra sont de M. Lafond comme pour quelques pièces qu'on joue encore de temps en temps, avec succès, à la Comédie-Française. *Les Trois Frères rivaux* sont de cet auteur. C'est Mouret qui a fait la musique des *Fêtes de Thalie.* On est fort étonné de voir cet

›éra tombé à plat; c'est de son succès, dans sa nouveauté, et e ses différentes reprises qu'il faut s'étonner. Le génie de la latitude a présidé à la fabrique du poëme et inspiré le musiien. Après un prologue dans lequel Thalie oblige Melpomène e partager avec elle le théâtre de l'Opéra, on nous ennuie par :ois mortels actes intitulés *la Fille, la Veuve, la Femme.* ›ans le premier, c'est un capitaine de vaisseau qui est amoueux d'une fille qui ne veut pas se rendre. A la fin, il se trouve ue cet amant a délivré le père de sa maîtresse de la captivité, t la fille devient femme par reconnaissance. La veuve est une oquette qui s'amuse pendant quelque temps d'un officier et l'un financier, et qui leur déclare à la fin qu'elle ne veut ni de 'un ni de l'autre. Dans l'acte de *la Femme*, c'est un mari qui levient éperdument amoureux, au bal, d'une inconnue. Après l'avoir longtemps pressée de se démasquer, il trouve que c'est sa femme qui, sous le masque, l'avait tenté à devenir infidèle. Comme Jélyotte, Chassé et Mlle Fel étaient à Fontainebleau, l'Académie de musique a tâché de faire de l'argent par des débuts. On a fait débuter Mlle Cohindet, qui a fort réussi; on lui a trouvé la voix belle, et elle pourrait le devenir si l'on connaissait ici le secret de former les voix. Mais au lieu de les perfectionner, il ne faut ordinairement que six mois de théâtre pour rendre la plus belle voix poussive, lourde et fausse. La figure de Mlle Cohindet est assez agréable; elle a de la finesse dans les traits, mais nulle intelligence dans son jeu. Le fameux serrurier qui devait nous tenir lieu de Jélyotte a aussi débuté avec quelque succès, quoiqu'il frise le faux avec toute la franchise possible.

Venons aux opéras de Fontainebleau. On a donné *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli. On dit que cet ouvrage fera nos délices cet hiver; *Alceste*, autre tragédie de Quinault, musique de Lulli; *Thétis et Pélée*, tragédie de M. de Fontenelle, musique de Colasse; voilà les anciens. Les nouveaux ouvrages consistent dans l'opéra languedocien dont j'ai eu l'honneur de vous parler; l'acte des *Incas* tiré des *Indes galantes* de Rameau, l'acte de *Pygmalion* du même auteur, précédés d'un prologue dont les paroles sont de M. de Cahusac et la musique de Rameau. Ce prologue, qui doit faire allusion à la naissance de M. le duc de Berry, a été jugé détes-

table d'une voix unanime. Il a pour titre *la Naissance d'Osiris, ou la Fête Pamylie*. C'est une fête égyptienne où le peuple danse des menuets et des rigaudons, et chante des chœurs et des lieux communs. Tout d'un coup, le ciel s'obscurcit, le tonnerre gronde, le peuple craint d'être réduit en poudre. Point du tout. C'est le grand-prêtre de Jupiter qui leur dit qu'ils n'ont rien à craindre. Sur-le-champ, Jupiter paraît lui-même pour leur notifier la naissance du prince en question, dont il n'était nullement question. Après quoi on danse, et tout le monde est content, excepté les spectateurs. Si M. de Cahusac ne ravit point par sa poésie, on aurait tort de n'être pas enchanté de sa prose. Ceux qui s'intéressent à la gloire de l'Opéra, avec un certain fanatisme, devraient se contenter de lire la prose de M. de Cahusac sans jamais mettre les pieds à ce spectacle. Tantôt, suivant les notes, on entend une symphonie majestueuse et céleste qui se mêle aux éclats du tonnerre. Tantôt on voit Jupiter descendre dans l'éclat de sa gloire, l'Amour à ses pieds, les Grâces groupées autour de lui. Quelle magnificence! quel spectacle! quelle musique! On est tout surpris, quand on s'y trouve, d'entendre quelques méchants accords et de voir quelques mauvaises planches entourées de quelques cartons barbouillés, et le grand Jupiter moins ébloui de l'éclat de sa gloire qu'attentif que son machiniste ne lui casse le cou. MM. de Cahusac et Rameau ont donné un autre acte de ballet intitulé *Anacréon*. L'idée m'en paraît jolie. C'est Anacréon vieux et toujours gai, toujours sacrifiant à l'Amour, à Bacchus, aux Grâces. Il a chez lui deux enfants qui s'aiment, il fait semblant de l'ignorer. Il laisse même deviner à la jeune Chloé qu'il est épris de ses charmes, et que la fête qui se prépare doit unir à jamais son sort à celui d'Anacréon. Après avoir joui quelque temps de leur embarras, il couronne leur amour et les rend heureux. Cet acte pouvait être charmant; mais il aurait fallu substituer au triste galimatias de M. de Cahusac, le sentiment, la volupté, les grâces du divin Anacréon. On a jugé la musique encore plus mauvaise que les paroles.

— Articles à lire du quatrième volume de l'*Encyclopédie*: *Despotisme*, de M. le chevalier de Jaucourt; *Dévouement*, de M. Marmontel. Il paraît une insipide brochure contre l'*Encyclopédie*, dans laquelle la piété de M. Diderot et les talents de

[. d'Alembert sont fort attaqués. Elle a pour titre *Réflexions* *'un franciscain*[1].

— En quittant le *Journal étranger*, j'avais essayé d'en tracer le plan et d'en faire sortir le mérite et le but dans la préace. Cette entreprise demandait, avec beaucoup de secours trangers, les soins d'un homme capable de profiter de toutes es lumières avec une application sans relâche. Distrait par les occupations plus agréables, j'ai préféré mon goût pour la ittérature française, et l'honneur que j'ai de vous en rendre ompte, à une occupation d'autant plus pénible qu'elle aurait été ucrative. Depuis ce temps, le *Journal étranger* n'a pas rempli 'attente du public. M. Toussaint l'a fait tout doucement, et passablement mal; et, après s'être brouillé avec le propriétaire du privilége, il a cru que le public serait aussi curieux de cette ridicule querelle que de la littérature étrangère. Il était temps de remédier à ces inconvénients, et de ne pas lasser la patience du public. M. l'abbé Prévost, que ses talents et ses ouvrages ont mis depuis longtemps au rang des meilleurs écrivains de la nation, vient de prendre la direction du *Journal étranger*. Il commencera avec le 1er janvier prochain, et on a lieu de croire que ce journal, dont le projet est si beau, sera bientôt un des plus agréables et des plus utiles qu'il y ait en ce pays-ci.

— Dans le temps du *Devin du village*, petit opéra de M. Rousseau, et de son grand succès, on en donna à la Comédie-Italienne la parodie, sous le titre de *Bastien et Bastienne*, qui eut autant de succès que son original. Mme Favart, à qui l'envie de bien faire tient lieu d'un grand talent, et qui a de la finesse et de la naïveté dans son jeu, joua le rôle de *Bastienne* avec des applaudissements universels. M. Carle Van Loo, dans un moment d'enthousiasme, l'a peinte en *Bastienne*; et Daullé, un de nos plus habiles graveurs, l'a gravée. M. l'abbé de Voisenon a mis ces vers au bas du portrait:

L'Amour, sentant un jour l'impuissance de l'art,
De Bastienne emprunta le nom et la figure,
Simple, tendre, suivant pas à pas la nature

1. Voir page 198.

Et semblant ne devoir ses talents qu'au hasard.
On démêlait pourtant la mine d'un espiègle
Qui fait des tours, se cache afin d'en rire à part,
Qui séduit la raison et qui la prend pour règle :
Vous voyez son portrait sous les traits de Favart.

DÉCEMBRE

1er décembre 1754.

Nous voici dans la saison de la récolte littéraire. Tout le monde étant rentré dans Paris, et tous les juges étant rassemblés, les auteurs se hâtent de comparaître et de faire juger leurs ouvrages. Nous tâcherons de ne laisser rien échapper qui soit digne de quelque attention, et de percer jusqu'aux bons auteurs à travers cette foule importune qui voudrait occuper le public, et qui, malgré ses artifices, ne réussit pas à lui dérober un moment.

— M. l'abbé de Condillac, de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Prusse, vient de donner un *Traité des sensations*, en deux volumes in-12, avec une très-belle épigraphe tirée des *Tusculanes* de Cicéron; car n'oublions pas de remarquer ces petites choses de goût qui répandent de l'agrément sur les ouvrages, et qui ne sont pas indifférentes dans le jugement qu'on doit porter de l'auteur. Cette épigraphe est du choix de Mlle Ferrand, personne d'un mérite rare, philosophe et géomètre. morte il y a deux ou trois ans, et fort regrettée de notre auteur dont elle était l'amie intime, et de tous ceux qui l'ont connue. Si nous en croyons M. l'abbé de Condillac, Mlle Ferrand a une très-grande part au *Traité des sensations*, et je ne sais si cet aveu fait plus d'honneur à elle ou à celui qui le fait. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'introduction n'est pas la partie la moins intéressante du Traité. Notre philosophe en parlant de Mlle Ferrand, fait l'éloge de son propre cœur, et l'on aime à lire un auteur qui a le bonheur de connaître le prix de l'amitié. Il dit avec raison que la douleur n'est pas la seule marque des regrets, et qu'en pareils cas plus on trouve de plaisir à penser

un ami, plus on sent vivement la perte qu'on a faite. C'est en ffet, dans les pertes cruelles que nous faisons si souvent de ce ui nous est cher, la seule consolation qui reste aux cœurs affli- és de penser aux objets qui nous sont enlevés, de parler d'eux; t comme il ne nous est pas permis de pénétrer comme Orphée usqu'aux enfers, pour les rendre à la lumière, il est doux du noins de faire revivre par la force de notre pensée, au milieu le nous, ceux qui nous ont été si chers durant le songe de la vie.

Venons au Traité. M. l'abbé de Condillac, pour juger plus ûrement des sensations, des facultés de notre âme et de leurs lifférentes opérations, imagine une statue qu'il suppose pouvoir nimer à son gré. Cette idée, poétique en elle-même, n'est pas embellie dans ce Traité par les ornements de la poésie, ni par es richesses d'une imagination brillante. Notre auteur l'a traitée vec toute la sagesse d'un philosophe, et toute la subtilité d'un nétaphysicien. Il commence par donner à sa statue le sens de 'odorat, et il observe très-bien qu'elle est bien statue par rapport à nous, mais que, par rapport à elle, elle est l'odeur de la fleur qu'on lui présente. Vous voyez qu'on ne saurait être plus borné dans ses connaissances. Cependant toute odeur qu'elle se croit, notre statue, M. l'abbé de Condillac nous fait très-bien voir comment, ayant du plaisir aux odeurs agréables et du déplaisir aux odeurs désagréables, elle aura bien vite de la mémoire, de l'imagination, du jugement, des besoins, des désirs, des passions, de l'amour, de la haine, de l'espérance, de la crainte, etc. Ce n'est pas tout, elle aura aussi des idées, et des idées générales et abstraites, et notre auteur ne désespère pas de lui apprendre à compter jusqu'à trois. Après des observations très-exactes, notre philosophe joint au sens de l'odorat celui de l'ouïe, ensuite celui du goût, ensuite celui de la vue, enfin celui du toucher. Ce n'est que par ce dernier qu'elle apprend qu'il existe quelque chose hors d'elle, et que tout ce que par les autres sens elle croyait être elle-même n'est vraisemblablement que l'impression des objets extérieurs. Je dis vraisemblablement, car il n'y a rien de moins démontré, et le toucher, étant dans le cas des autres sens, pourrait très-bien faire croire à la statue qu'il existe des objets extérieurs sans que cela fût plus vrai pour cela, de même que le sens de l'odorat faisait penser à la statue qu'elle était une odeur sans qu'elle pût se douter de

l'existence d'une cause extérieure, comme d'une fleur. Vous ne trouverez pas dans ce Traité ces traits de génie, cette imagination sublime et brillante, admirable jusque dans ses écarts, ces lueurs qui vous font entrevoir de loin une lumière que vous ne découvririez jamais, cette hardiesse enfin qui caractérise la métaphysique de nos Buffon et de nos Diderot; mais vous y trouverez beaucoup de sagesse et d'exactitude, une clarté et une précision rares, beaucoup de sagacité et des observations très-ingénieuses. M. l'abbé de Condillac n'exige de son lecteur que de l'attention. M. Diderot et M. de Buffon supposent aux leurs de la force et du courage pour les suivre, lors même qu'audacieusement ils se perdent dans les abîmes immenses de l'espace.

Il nous reste à faire quelques observations générales sur cet ouvrage; car, à moins de le lire tête à tête, et de se communiquer ses réflexions en suivant l'auteur pas à pas, on ne peut entrer dans aucun détail, parce que tous demandent une suite et un enchaînement d'idées. Pour peu qu'on réfléchisse de bonne foi, on découvre bien vite la chimère des idées innées, c'est-à-dire qu'on voit évidemment que toutes nos idées nous viennent des sens. Un homme qui est privé d'un sens a, par conséquent, un cinquième d'idées de moins, etc. Cette doctrine est établie dans le *Traité des sensations*. Je ne sais si la Sorbonne s'en accommodera, car depuis quelque temps elle s'est déclarée pour les idées innées, et en exige sans restriction. De ce que nous n'avons des idées que par les sens, et que d'un autre côté nous ne pouvons démontrer à la rigueur la réalité des sensations, ni distinguer l'existence des objets extérieurs d'avec ce qu'il peut y avoir d'illusoire dans les impressions qu'il semble faire sur nos sens, il en résulte des réflexions qui n'auraient pas dû, ce me semble, échapper à M. l'abbé de Condillac. C'est que toute vérité, par rapport à nous, n'est que conditionnelle et relative à nos organes, et nous ne nous accordons dans nos idées qu'autant que nos organes sont les mêmes. Le même univers qui existe serait donc très-différent pour des êtres différemment organisés; et si ces êtres, par le moyen d'une langue, pouvaient se communiquer leurs idées, ils seraient bien étonnés de ne s'accorder en aucun point, ou plutôt, en parlant la même langue, de ne point entendre un moment. Osez dire à un être qui, pour tout sens, n'aurait que celui de l'odorat, ou, pour

abréger les termes, osez dire à un nez qu'il n'est point cette odeur qu'il croit être, mais que cette manière d'être lui est occasionnée par l'impression de quelque objet extérieur, de quelque fleur, par exemple : premièrement, il ne vous entendra pas, ensuite il se moquera de vous; vous en aurez pitié comme d'un imbécile, il rira de vous comme d'un fou : observation fort consolante, car nous sommes tous dans le cas du nez. Supposez à un homme un sixième sens, il verra l'univers tout autrement que nous, et nous ne manquerons pas de le regarder comme fou, tandis qu'il ne sera qu'au-dessus de notre sphère. Tant il est vrai que nous n'avons de mesure pour les autres que la nôtre. Je dis plus : un homme qui, sans avoir d'autres organes que les nôtres, les aurait cependant plus parfaits, plus subtils, plus fins que le commun des hommes, aurait encore toute la peine du monde à ne pas passer pour extravagant. Voilà pourquoi les gens d'un génie sublime, d'une imagination vive, nous paraissent si singuliers et souvent si incommodes. Voilà pourquoi les mêmes gens sont exposés à faire tant de sottises; leurs organes sont si aisés à ébranler, et reçoivent les impressions si vivement et si profondément, qu'il en résulte des secousses terribles pour toute la machine. Beau spectacle pour les philosophes, beau sujet à méditer! O sagesse, tu n'es donc qu'une modification d'organes?... Mais je m'arrête; vous voyez qu'il y a dans cette seule observation de quoi faire un traité fort intéressant.

Je ne suis point content du plan général du *Traité des sensations*, et c'est le principal reproche que j'aie à faire à M. l'abbé de Condillac. Mais s'il est fondé, il doit faire grand tort à son ouvrage. Je soutiens que dans les sujets métaphysiques, lorsqu'il s'agit de deviner la nature et de dévoiler ses mystères les plus cachés, il faut la consulter à chaque instant; il faut surtout que le plan général de nos opérations soit conforme et analogue à celui que la nature elle-même suit dans les siennes. Toutes ces suppositions d'un homme borné à l'odorat ou à l'ouïe, ou à deux sens, etc., loin d'être analogues à la nature sont au contraire tout à fait impossibles. Il n'y a point de sens sans celui du toucher, et quand, avec une audace philosophique, on entreprend d'animer une statue, il ne faut pas faire ce que la nature elle-même n'aurait pu faire dans l'ordre présent des choses. Il fallait donc animer la statue comme la

nature nous anime, c'est-à-dire avec tous les sens, sans en connaître l'usage, et suivre pas à pas le développement des sens et des facultés de cette statue; en un mot, faire la véritable histoire métaphysique de l'homme. Voilà pourquoi (je le crois du moins) on a si peu de plaisir à lire l'ouvrage de notre philosophe; c'est qu'il est fondé sur des suppositions arbitraires et impossibles. Dès qu'il vous parle des aveugles-nés, vous vous retrouvez dans le monde que vous connaissez, et des remarques de l'auteur deviennent vraies et intéressantes. Ce que M. l'abbé de Condillac fait avec les sens de l'homme, nous le faisons tous les jours avec les facultés de l'âme. Nous distinguons en nous mémoire, jugement, imagination, et à entendre l'analyse de nos métaphysiciens on dirait que chacune de nos facultés fait ses opérations à part sans le secours des autres; mais le fait est que ces facultés que vous séparez par abstraction ne sont pas réellement distinctes dans l'âme, et qu'elles n'ont point de fonctions si bien assignées à une seule que les autres n'y concourent de leur côté. Ce qui est vrai pour les facultés de notre esprit peut s'appliquer par la même raison à nos sens, et détruit entièrement le plan de M. l'abbé de Condillac. Si vous aimez ces matières, vous lirez avec plaisir le morceau de l'*Histoire naturelle* où M. de Buffon anime sa statue. Il est vrai que le philosophe exact ne se trouve pas bien à côté du philosophe de génie. Le premier mouvement de la statue de M. de Buffon est d'étendre la main pour prendre le soleil. Quelle idée! quelle poésie! car les philosophes dans leurs conjectures, comme les poëtes dans leurs imitations, n'ont qu'un oracle à consulter, celui de la nature. Le *sibi convenentia finge* d'Horace, c'est-à-dire qu'il faut imaginer des choses qui se tiennent, n'est pas moins une leçon pour les métaphysiciens que pour les poëtes. La *Lettre sur les aveugles*, et celle *sur les sourds et muets*, deux ouvrages de M. Diderot, feront aussi tort au *Traité des sensations*. Ce philosophe, toujours sublime dans ses vues, trouve le secret de vous enchanter en traitant les matières les plus abstraites. Il y a je ne sais quel charme à le voir pénétrer dans les replis les plus profonds de la nature, avec une audace qui épouvante. M. l'abbé de Condillac a cité deux ou trois pages de la *Lettre sur les sourds* à la fin de son Traité, et il faut convenir qu'il y a plus de génie dans ce peu de lignes que dans tout

le *Traité des sensations.* Je finirai mes observations par une remarque qui ne tombe pas moins sur M. l'abbé de Condillac que sur M. de Buffon. Comme, quand on est de bonne foi, on ne peut pas se dissimuler que rien n'est démontré à un certain point, je voudrais que nos philosophes n'attachassent point à leur méthode d'expliquer la manière dont se font nos sensations un plus haut degré de certitude qu'elle n'en a réellement. Par exemple, ils nous expliquent la manière dont nous voyons : nous voyons, disent-ils, les objets dans nos yeux, et non pas dehors : nous les voyons renversés; mais l'expérience et le jugement nous ont appris à les redresser et à les placer hors de nos yeux. Si vous me dites que cela est vraisemblable ainsi, je n'aurai rien à vous dire; mais si vous me donnez cette opinion pour une vérité démontrée, je vous dirai que vous n'en savez pas plus que moi. En effet, n'y a-t-il point de témérité d'appliquer sans restriction à l'œil vivant les expériences qu'on a faites sur l'œil mort? Sur quel fondement peut-on décider que l'œil vivant ne fait que recevoir les rayons qui réfléchissent des corps? ou de quel droit nierait-on ce qui me paraît plus vraisemblable, quoique moins explicable, savoir que l'œil agit de son côté sur les objets qui agissent sur lui, qu'il les chasse hors de lui, qu'il les redresse par un double foyer, etc.? actions qu'un œil mort ne peut plus faire. C'est pourquoi nous y voyons les objets renversés; l'exemple des enfants et des aveugles qui recouvrent la vue ne m'est point contraire : il prouve seulement qu'il faut apprendre à voir, comme on apprend à marcher, et que c'est l'exercice qui apprend aux yeux à voir, comme il est le maître de toutes les facultés. Mais, me dira-t-on, vous admettez donc une faculté occulte qu'on ne saurait expliquer? Oui, sans doute, et je vous prie de me dire si vous expliquez mieux la faculté qu'ont les pieds de marcher. Le premier mérite d'un métaphysicien est d'être vrai et juste. Il ne faut pas dire qu'une chose est démontrée quand elle n'a qu'un certain degré de probabilité.

Le petit *Traité sur la liberté* que M. l'abbé de Condillac a ajouté à son ouvrage n'est pas digne de lui : il n'est rien moins que philosophique. Dans l'importante question si nous sommes libres, il ne s'agit pas de savoir si nous paraissons tels. Mettez un homme dans la prison la plus étroite, mais

qu'il ignore qu'il y a de l'espace hors de cette prison, il se croira parfaitement libre lorsqu'il est le plus étroitement resserré. « Nous délibérons, nous choisissons; donc, dit M. l'abbé de Condillac, nous sommes libres; » et moi, je dis : « donc, nous avons l'air d'être libres. » Pour savoir si nous le sommes en effet, il faudrait connaître l'économie entière de l'univers. J'ai entre mes mains un *Traité* manuscrit *sur la liberté*[1], qu'on attribue à M. de Fontenelle, et qui prouve que nous ne sommes pas libres : autre excès; car pourquoi donner pour certaines des choses que nous ne saurions démontrer, et qui ne sont que vraisemblables à un certain point? Il nous coûte bien de convenir que nous ne savons pas les choses que nous ignorons..... Au reste, il est inutile de vous rappeler que M. l'abbé de Condillac est l'auteur de deux autres ouvrages fort estimés : l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*[2], et, le *Traité des systèmes*[3].

15 décembre 1754.

REVUE DE QUELQUES BROCHURES.

Commençons cependant par un ouvrage qui n'est pas brochure. C'est l'*Essai sur l'art de la guerre*, par M. le comte de Turpin, en deux volumes in-quarto. Il ne m'appartient pas de juger l'ouvrage de M. de Turpin, et comme il n'a pas fait beaucoup de sensation à Paris, je n'ai pu que difficilement recueillir les avis des gens de métier. Il me semble qu'on estime moins l'ouvrage même que M. de Turpin de l'avoir fait, et dans la dissipation où vivent nos jeunes héros, c'est un mérite sans doute que de s'occuper à un traité qui, quoique médiocre, peut être utile. Tout le monde convient qu'on y trouve de bonnes choses.

1. Le *Traité de la liberté*, par Fontenelle, dont Grimm avait, en 1754, une copie manuscrite entre les mains avait cependant été publié dès 1743 par Dumarsais, dans *les Nouvelles Libertés de penser*, in-12, mais avec très-peu de soin. M. Naigeon en donna plus tard une édition beaucoup plus correcte dans l'article FONTENELLE, du *Dictionnaire de la philosophie ancienne et moderne*, qui fait partie de l'*Encyclopédie méthodique* (t. II, p. 474); enfin il a été compris dans les *Œuvres de Fontenelle*, Paris, Belin, 1818, 5 vol. in-8. (T.)

2. 1746, 2 vol. in-12.

3. 1749, 2 vol. in-12.

M. de Turpin n'a pas jugé à propos de traiter le chapitre des siéges, après M. de Vauban. Il y a à la tête de son ouvrage un discours trop long, mais, généralement parlant, bien écrit. La dissertation sur le courage et la bravoure aurait dû être d'autant moins longue que, dans le fond, personne ne confond ces deux qualités. M. le comte de Turpin a dédié son essai au roi. Il n'y a pas longtemps que le roi dit en conversation qu'il y avait des gens qui ne songeaient point à parvenir au commandement des armées. « Je suis sûr, par exemple, continua-t-il, que M. de Turpin n'y compte pas. — Sire, répliqua M. de Turpin, je suis si sûr d'y parvenir que, si j'en avais le moindre doute, je quitterais votre service aujourd'hui. » Cette anecdote servira à mieux entendre la fin de la dédicace.

— M. l'abbé Coyer, dont nous avons un recueil de *Bagatelles morales*, vient de l'augmenter de deux brochures : la première est une dissertation sèche et ennuyeuse sur les religions grecque et romaine, dans laquelle on démontre que celle-ci est la fille de l'autre ; la seconde dissertation roule sur le vieux mot de *patrie* et sur la nature du peuple. Elle ressemble aux autres ouvrages de morale de l'abbé Coyer. On voit que l'auteur est un fort bon homme qui ne demande pas mieux que d'écrire et de prêcher la vertu, mais qui n'a ni goût, ni philosophie, deux choses sans lesquelles les moralistes, malgré toute leur bonne volonté, sont insupportables. Il n'y a que les Montesquieu qui puissent traiter le chapitre de la patrie et du peuple. M. l'abbé Coyer est fort étonné et fort fâché que nous ne prononcions point le mot *patrie*. Sachez donc, lui dirais-je volontiers, mauvais gré aux orphelins de ne pas prononcer les mots de *père* et de *mère*. Nous n'employons pas le mot de patrie parce qu'il n'y en a plus, pour parler avec justesse. Il faut donc continuer à dire que nous servons le roi et l'État, et non pas la patrie, comme le voudrait notre auteur. Au reste il fait une assez bonne plaisanterie sur les gens d'église : « Comme, dit-il, quand on leur parle de patrie et quand on leur parle des devoirs qu'elle exige de ses enfants, ils tournent toujours les yeux vers le ciel, leur vraie patrie, il n'est pas étonnant qu'ils n'en fêtent point ici-bas. » La dissertation sur la nature du peuple est encore plus puérile. L'auteur cherche à savoir si ce qu'on appelle peuple sont des hommes. Avec quelque esprit que vous traitiez ces ques-

tions, vous serez toujours un rhéteur insipide, même pour les enfants, parce que vous manquez de goût et de philosophie. Les intérêts et les droits du peuple doivent être plaidés contre l'injustice et l'oppression des grands et des riches avec toute la force et tout le pathétique de l'éloquence la plus mâle et la plus touchante.

— Un autre bonhomme que je ne connais point vient de faire un catéchisme contre les romans en un gros volume que personne n'est tenté de lire. Il est intitulé *Entretien sur les romans*, par M. l'abbé J***[1]. On y parle de leur origine, de leur inutilité, de leur danger, et quoi encore? C'est une comtesse, un abbé et un chevalier, qui s'entretiennent de ce sujet le plus platement qu'il leur est possible. Il est étonnant que, dans un siècle où la lumière et la raison semblent avoir fait tant de progrès, il paraisse de temps en temps des gens obscurs qui nous rappellent les temps de ténèbres. C'est pour nous avertir sans doute que la nuit la plus noire peut succéder au jour le plus beau et le plus serein.

— On nous a envoyé de Londres un ouvrage intitulé *Éducation complète, ou Abrégé de l'histoire universelle, mêlée de géographie, de chronologie*, etc., à l'usage de la famille royale de S. A. R. Mme la princesse de Galles, par Mme de Beaumont, auteur du *Magasin français*, trois volumes in-8. Ce livre peut être bon et commode pour les enfants, s'il est vrai toutefois qu'il faut traiter les enfants en enfants; pour moi j'aimerais mieux qu'écartant de l'éducation toutes les méthodes puériles on apprît aux enfants, de bonne heure, à être ce qu'ils doivent être toute leur vie, c'est-à-dire des hommes. Il nous est venu de Lausanne un autre livre dans le même goût, qui a pour titre *École du gentilhomme* et qui ne mérite pas qu'on s'y arrête un moment.

— Un jeune homme, M. Rivery, vient de faire imprimer un volume de fables et contes en vers, avec un discours préliminaire sur la littérature allemande[2]. Ce discours n'est pas absolument mal fait, on y trouve des morceaux assez bien écrits; les Allemands n'auront pas à se plaindre de M. Rivery, il les

1. (Armand Jacquin.) Paris, 1755, in-12.

2. *Fables et Contes en vers français* (traduit principalement de Gellert par Boulenger de Rivery). Paris, 1754, in-12.

juge avec équité et avec les égards qu'on doit à une nation. Quand on est de bonne foi, le mérite de chaque nation est bientôt apprécié. Les Allemands ont montré dans les arts mécaniques, dans la peinture, dans la musique, plus de génie que peut-être aucun peuple de l'Europe, si vous exceptez les Italiens. Voilà un fait constant. Malgré cela ils ne porteront jamais les lettres et les arts à un certain degré de perfection et de gloire parmi eux parce qu'il faut qu'une nation soit libre ou du moins qu'elle soit rassemblée sous un chef pour faire de grandes et belles choses. Il n'appartient qu'aux Italiens de languir sous l'empire des prêtres, d'être éparpillés sous le gouvernement d'une multitude de petits tyrans, et d'exceller malgré cela dans tout ce que le génie peut produire de plus sublime et de plus admirable. Ainsi tous les éloges et toutes les critiques que vous pouvez faire des autres nations sont autant de trophées que vous élevez à la nation italienne, qui serait la première du monde si elle était rassemblée. Vanité et prétention à part, quand on n'a en vue que la vérité, je trouve qu'en trois mots la raison et la justice décident toutes ces causes célèbres qu'on a tant agitées. Les *Contes et Fables* de M. Rivery, sont la plupart imités de M. Gellert, Allemand, et de M. Gray, Anglais. Sans vouloir décider du mérite de ces auteurs, il faut convenir que leur interprète n'a ni feu, ni agrément, ni grâce. Or un conte ne saurait plaire sans ces grâces qui se plaisaient à embellir, pour ainsi dire, tout ce que faisait le divin La Fontaine.

— Il naît de temps en temps des enfants privilégiés de la nature, qui réunissent tous les talents ; il y en a d'autres, que leur mère renie sans doute, qui ont toutes les prétentions. M. Estève n'est à Paris que depuis peu de temps, et a déjà écrit sur tous les arts, malheureusement moins pour éclairer les autres que pour faire voir son ignorance et son mauvais goût dans l'application de règles que personne ne conteste. Il avait commencé par écrire contre les ouvrages de M. Rameau sur la musique, qui en sait cependant la théorie pour le moins aussi bien que lui. Ensuite il nous avait donné un mauvais livre sous le titre d'*Esprit des beaux-arts*, où il avait parlé de peinture, de sculpture, de musique, d'architecture, de tout ce qu'enfin il ne connaissait pas. Il vient de nous donner, en dernier lieu, un

Traité de la diction. Il nous dit modestement, dans la préface, que son ouvrage, malgré ceux d'Aristote, de Cicéron, et de Quintilien, manquait encore à l'art. Cependant M. Estève n'associe pas encore à ces noms le sien. C'est au public et à la postérité à lui en épargner la peine. A parler sérieusement, après une telle insolence on ne doit pas être étonné de ne trouver dans ce traité ni principes, ni philosophie, ni goût, ni idées.

— M. Gerbault, interprète du roi pour les langues italienne et espagnole, vient de faire une superbe édition d'un *Lucrèce* italien, traduction de Marchetti, fort estimée en Italie[1]. C'est M. Cochin fils, dont les talents vous sont connus, qui a dessiné la plupart des estampes et des vignettes dont cette édition est décorée. L'estampe de l'apothéose d'Épicure m'a paru surtout admirable. Vous y voyez ce philosophe dans l'Olympe, accusé par Cérès et Bacchus devant Jupiter d'avoir dévoilé aux hommes les mystères de la nature. Cette idée, très-jolie en elle-même, est exécutée par l'artiste avec un goût et une élégance au-dessus de nos éloges. L'estampe de la peste, qui est à la tête du sixième livre, est aussi de toute beauté. Cette édition, en deux volumes grand in-8, qui se vendent deux louis, fait donc principalement honneur au goût et aux talents de nos artistes. M. Gerbault a publié en même temps un projet de souscription pour une édition de l'Arioste in-folio. Elle sera superbe et enrichie des plus belles estampes, etc., mais elle coûtera douze louis, et cela est bien cher.

— On a réimprimé les *Réflexions politiques sur le commerce et les finances*, par M. Dutot[2].

— J'ai oublié de vous parler d'une petite comédie qui est tombée sur le Théâtre-Français, sans bruit, pendant le voyage de Fontainebleau. Elle est d'un nommé M. Yon, qui s'avise dans un âge assez avancé de faire des comédies, et qui a donné avec quelque succès une petite pièce appelée *la Métempsycose*. Celle dont nous parlons, et qui n'a pas eu un sort si heureux, était intitulée *l'Amour et la Folie*. Vous connaissez le conte charmant de La Fontaine. L'Amour et la Folie eurent anciennement une querelle ensemble. La Folie, dans un accès de colère, creva

1. Amsterdam (Paris), 1754, 2 vol. gr. in-8. Les vignettes de Cochin et d'Eisen comptent parmi les plus belles de leur œuvre.

2. La première édition est de 1738, 2 vol. in-12.

s yeux à l'Amour. Depuis ce temps l'Amour resta aveugle. ɜur cause fut jugée par les dieux, et

> L'intérêt du public, celui de La Folie,
> Le résultat enfin de la suprême cour
> Fut de condamner la Folie
> A servir de guide à l'Amour.

Voilà ce que M. Yon a cru pouvoir mettre sur la scène, et e qu'il a trouvé le secret de rendre insipide.

— La Comédie-Française vient de perdre un acteur que le ublic aimait beaucoup. Deschamps jouait les rôles de valet. Son mploi était de doubler Armand. Il avait une belle voix, une hysionomie spirituelle, beaucoup d'intelligence, mais aussi un eu de prétention dans son jeu. Outre les rôles de son emploi, l y en avait d'autres qu'il jouait supérieurement. Il sera diffiile à remplacer dans le rôle de Tartuffe qu'il jouait avec une nesse singulière.

— *Alzate, ou le Préjugé détruit,* par M. Gazon Dourxigné[1], ièce qui est imprimée et qui ne sera jamais jouée. Un enfant le famille épouse une comédienne. Son père, irrité contre lui u dernier point, prend ses mesures pour punir ce fils qui lui araît si coupable; mais il découvre tant de vertus dans la eune épouse que son fils a choisie qu'il finit par approuver le hoix et la passion de ces enfants. Cette pièce est trop mauaise pour mériter la moindre attention.

— Autre ouvrage sur le commerce. Il est de M. Dumont, et pour titre *Histoire et Commerce des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale.* Cette histoire est sèche, assez mal écrite, sans vues et sans principes. Comme le public a fait un accueil favorable à quelques bons ouvrages qui ont paru sur le commerce, il arrivera dans cette partie de la littérature ce qui arrive toujours lorsque les esprits se tournent vers un objet avec quelque attention. C'est que les gens médiocres s'emparent de la matière et vous accablent de livres inutiles.

— Il paraît depuis quelques jours une brochure qui a pour titre *Satires nouvelles et autres pièces de littérature.* On ne peut pas dire que la prose et les vers de ce nouveau satirique,

1. Berlin, 1752, ou la Haye, 1754, in-8.

qui m'est inconnu, soient absolument mauvais; mais ni vers ni prose ne valent la peine d'être imprimés. N'y a-t-il pas bien de la gloire à acquérir en faisant des satires contre M. de Morand, M. Palissot, M. Portelance, et autres poëtes de cette force, qui n'ont d'existence que dans quelques cafés de Paris? Les pensées détachées qui se trouvent à la suite des satires sont bien peu de chose, quoiqu'on n'y trouve rien contre le bon goût. La critique d'un de nos grands entortilleurs, M. l'abbé Trublet, est bien faite; mais aussi voilà tout. L'auteur y dévoile en trois lignes le secret de ces faiseurs d'essais et de pensées, qui consiste à prendre les pensées des autres et à les habiller si adroitement sous quelques antithèses entortillées que celui-là même à qui elles appartiennent ne les voudrait reprendre. Les pensées de notre auteur ne sont point entortillées; mais elles sont presque toutes communes et quelquefois vides de sens. Par exemple, il dit que le mérite d'un ouvrage n'est pas d'être critiqué, mais de survivre aux critiques. Pour faire une pensée de ce bavardage, il fallait dire que le mérite d'un ouvrage consistait à être estimé des gens d'esprit, critiqué des sots, et connu de tout le monde.

— *Ah! quel conte!* conte politique et astronomique. Voilà le titre d'un nouveau roman de M. de Crébillon le fils, dont il paraît quatre parties et qui doit en avoir neuf. *Ah! quel conte!* M. de Crébillon peut-il choisir un si mauvais titre! N'importe, voyons, nous retrouverons le bonhomme Schahbaham, qui nous a fait tant de plaisir dans *le Sopha* avec la sultane, et puis le vizir qui fait le conte, lequel est souvent interrompu par les profondes réflexions du Schahbaham. Le fond de ces sortes de romans est, comme vous savez, peu de chose. Ici, c'est un roi qui ne veut être amoureux que par un coup du destin. Une fée s'en mêle; elle devient sensible pour le roi, elle le fait rêver d'elle, et lorsque, peu de jours après, elle arrive dans ses États, le roi, fort surpris de trouver la beauté dont il a rêvé, en devient amoureux parce qu'il croit que son rêve est l'ouvrage du destin. La fée au milieu de son triomphe, jouissant des transports d'un amant si indifférent auparavant, a l'imprudence de lui avouer le stratagème du rêve. De ce moment la passion du roi diminue; beaucoup de brouilleries entre les deux amants, et à la fin rupture totale. Un jour, le roi égaré à la chasse se

trouve devant un palais où il a la curiosité d'entrer. Quelle est sa surprise de se trouver à un bal magnifique de dindons, d'autruches, de grues, d'oies et d'oisons! Cependant, il est très-bien reçu. Le roi autruche lui fait une réception des plus brillantes, et lui conte son histoire. Voilà où nous en sommes. Le roi devient à ce bal éperdument amoureux d'une oie. Il a un confident appelé Taciturne, qui est une espèce de philosophe dont le rôle ne tient point au roman jusqu'à présent, mais qui paraît souvent sur la scène. Il faudra voir ce que tout cela deviendra. Il me paraît que ce roman réussit peu. Le premier volume est long et ennuyeux; il y a des choses heureuses dans le second; beaucoup de gaieté et d'extravagance dans le troisième; quelques bonnes plaisanteries dans le quatrième, qui contient le commencement de l'histoire du roi autruche. Mais, en général, ce dernier volume est mauvais. Je ne parle pas du genre; il est si mauvais qu'à peine est-il pardonnable d'y exceller.

— M. de Crébillon ne continuera pas *les Heureux Orphelins*. Ils n'ont pas voulu du sensé, dit-il, je leur donnerai de l'extravagant. Une femme qui vient de mourir à Saint-Germain-en-Laye avait entre ses mains beaucoup de papiers du comte Hamilton, qu'elle avait fort connu dans sa jeunesse. Tous ces papiers ont été brûlés par ordre du confesseur. Voilà ce que M. de Crébillon m'apprit l'autre jour avec les regrets que mérite une telle perte. Comme il demeure à Saint-Germain, il avait fait l'impossible pour sauver des restes si précieux d'une imagination si rare; mais le confesseur aurait plutôt passé à sa pénitente les sept péchés mortels que de nous laisser un chiffon du comte Hamilton. La suite des *Quatre Facardins* était parmi ces papiers. Quelle perte!

— Jeudi passé, l'Académie française nomma M. d'Alembert pour occuper la place vacante par la mort de M. l'évêque de Vence. Le public n'a pas eu de peine à ratifier ce choix. Les concurrents de M. d'Alembert étaient M. l'abbé Trublet et M. l'abbé de Boismont.

— *La Vengeance naturelle*, nouveau roman en deux parties, exécrable, ennuyeux, insipide [1]. Je ne sais vraiment ce que

1. Amsterdam et Paris, 1754, 2 parties in-12. L'épître à Mme de *** est signée J. B. C.

deviendra la langue si on n'y met point ordre. Toute cette foule d'écrivains obscurs parle un français si barbare que les imprimeries devraient leur être fermées pour prévenir la corruption de la langue; car, malheureusement, ce ne sont point les grands écrivains qui règlent la destinée d'une langue, c'est le peuple, et les efforts des philosophes ne peuvent rien contre la barbarie de la populace.

— L'infatigable chevalier de Mouhy vient de donner la continuation des *Mémoires du marquis Bénavidès*[1]. Voici un échantillon de la surprenante imagination de cet illustre romancier. Un prince anglais devient éperdument amoureux d'une infante d'Espagne. Vous savez que dans un autre roman du chevalier de Mouhy, le héros fait le voyage d'Angleterre en Espagne par terre. Quoi qu'il en soit, l'amour donne du génie. Le prince anglais observe que l'infante se plaît à élever des cygnes qu'elle a dans ses jardins. L'amour l'inspire, il se travestit en cygne, est reconnu par la princesse à son bec, et fait sa déclaration.

— Articles remarquables du quatrième volume de l'*Encyclopédie : Déclamation*, *Dialogue*, par M. Marmontel; *Déclamation des anciens*, par M. Duclos; *Dimanche*, par M. Faiguet, maître de pension; *Contrebande*, *Crédit*, *Culture des terres*, par M. de Forbonnais, auteur des *Éléments du commerce*.

— *Abrégé de la philosophie*, mauvaise et ennuyeuse compilation en deux gros volumes, de feu M. l'abbé de La Chambre.

— Après avoir écarté tous nos faiseurs de brochures, nous voilà tête à tête avec l'abbé Terrasson, dont on vient de nous donner un ouvrage posthume de pensées détachées, en deux volumes in-12 fort minces; il est intitulé *la Philosophie applicable à tous les objets de l'esprit et de la raison*. Il y a apparence que ce titre pompeux n'est pas du choix de notre abbé Terrasson, philosophe simple et naïf, qui ne connaissait ni les petites vanités, ni les supercheries des auteurs, car, après un titre si magnifique, on est bien surpris de voir deux petits volumes dont le tiers est rempli par la préface de l'éditeur et les éloges que MM. d'Alembert et de Moncrif ont faits de l'abbé

1. Paris, 1754, 4 parties in-12.

Terrasson, il y a trois ans[1]. L'abbé Terrasson était un homme de beaucoup d'esprit, d'une grande simplicité de mœurs et d'une naïveté singulière. Il n'était pas bon croyant, et j'imagine qu'on doit avoir tronqué ses pensées en beaucoup d'endroits. Il est mort sans sacrements, avec une tranquillité d'autant plus sincère qu'elle était peu affichée. Il disait naïvement qu'il ne demandait pas mieux que de les recevoir, et quand on lui demandait s'il croyait tout ce que l'Église catholique et romaine prescrit de croire, il disait avec la même naïveté que cela ne lui était pas possible. Lorsque son confesseur vint le confesser, il lui dit : « Monsieur, je suis trop faible pour parler; je vous prie d'interroger Mme Luquet, elle sait tout. » Mme Luquet était le nom de sa gouvernante. Le confesseur insista, et voulut commencer l'interrogatoire. « Voyez, lui dit-il, monsieur l'abbé, si vous avez été luxurieux dans votre vie. — Madame Luquet, ai-je été luxurieux? demanda le malade. — Un peu, monsieur l'abbé, répliqua Mme Luquet. — Un peu, monsieur, répéta le malade[2]. » L'abbé Terrasson était ami intime de M. Falconet, de l'Académie des inscriptions, médecin consultant du roi, homme charmant, qui, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, a le feu, la force, les agréments, la gaieté, les grâces de la jeunesse. Ce vieillard, unique dans son genre, joint à une érudition fort vaste les vertus et les qualités les plus respectables. Il est regardé par les gens de lettres comme leur père. Depuis longtemps les gens de lettres qui le connaissent s'assemblent dans son cabinet les dimanches. On a appelé ces assemblées, par plaisanterie, la messe des gens de lettres, et l'abbé Terrasson ne manquait pas une de ces messes.

1. Terrasson était mort le 15 septembre 1750. Moncrif avait publié, peu après sa mort, *Observations pour servir à l'histoire des gens de lettres qui ont vécu dans ce siècle-ci*, composées d'une *Lettre première à milady* ***. Cette lettre roule sur l'abbé Terrasson. Vers le même temps, d'Alembert donna ses *Réflexions sur la personne et les ouvrages de M. l'abbé Terrasson*, 1750, in-12, réimprimées sous le titre d'*Éloge* dans les *Mélanges*, puis les *OEuvres* de l'auteur. (T.)

2. Collé (*Journal historique*, t. I. p. 204) raconte ainsi cette scène comique : « Quand on voulut le confesser, il dit d'une voix faible et tombante au prêtre qui se présentait pour ce pieux office : « Monsieur, je suis exténué et je ne saurais « parler, j'ai d'ailleurs absolument perdu la mémoire; mais voici Fanchette, ma « gouvernante, qui vit avec moi depuis vingt ans, et qui sait tout ce que j'ai fait; « qu'elle se confesse pour moi, je vous en prie, et vous jugerez après si vous pou- « vez me donner l'absolution. » (T.)

Nous avons de ce philosophe plusieurs ouvrages. Il était bon géomètre, et avait eu le courage de prendre parti pour Newton dans le temps que toute l'Académie des sciences était presque encore cartésienne. Il n'était pas aussi bel esprit que philosophe, ni aussi sûr dans les choses de goût que dans la physique et la métaphysique. Dans la fameuse querelle des anciens et des modernes, il se déclara pour les derniers, déraisonnant avec beaucoup de justesse et sans aucun goût[1]. Il écrivit aussi, dans le temps du fameux système de Law, en faveur de ce système[2]. Et vous connaissez sans doute son roman de *Séthos*[3], qui, quoique froid et rempli de choses de mauvais goût, est placé dans un rang assez élevé par ceux qui savent se mettre au-dessus de ces petits dégoûts quand ils en sont dédommagés par beaucoup de philosophie, de finesse et d'élévation.

On peut juger l'ouvrage posthume de l'abbé Terrasson en deux mots. Presque tout ce qui regarde la philosophie est excellent; presque tout ce qui a rapport aux belles-lettres n'a pas le sens commun. Je ne parle pas de la théologie qui s'y trouve. Ces pensées ont été ajoutées par un autre, ou du moins écrites par l'auteur dans le temps qu'il était à l'Oratoire, fort jeune. Tout le monde sait que ses opinions ont été bien différentes depuis. Il est assez plaisant de voir ce philosophe chrétien prêcher la foi en de certains endroits, et de le voir prouver

1. Son ouvrage sur cette question est intitulé *Dissertation critique snr l'Iliade d'Homère, où, à l'occasion de ce poëme, on cherche les règles d'une poétique fondée sur la raison et sur les exemples des anciens et des modernes*, 1715, 2 vol. in-12. En 1716, il publia *Addition à la Dissertation critique snr l'Iliade d'Homère*, in-12; c'est une réponse à Dacier, qui l'avait attaqué dans la préface du *Manuel d'Épictète*. (T.)

2. Il publia à cette occasion *Trois Lettres sur le nouveau système de finances*, 1728, in-4°. Lenglet du Fresnoy appelait cet ouvrage *un roman de finances*. Toutefois, pendant quelque temps, il y eut quelque chose, pour Terrasson, de positif dans ce *roman*. Le système qu'il défendait lui fit gagner des sommes assez considérables; mais, peu fait pour les richesses, il n'en éprouvait que l'embarras. Les comptes de son cocher sur le foin, la paille et l'avoine, ne pouvaient entrer dans la tête de ce financier de création nouvelle. Il demandait un jour à Mlle Falconet, sœur du médecin, si les chevaux mangeaient la nuit. Ruiné par le système qui l'avait enrichi, il se consola facilement de l'échec : « Me voilà tiré d'affaire, écrivait-il à un ami; je revivrai de peu; cela me sera plus commode. » (T.)

3. *Séthos, Histoire ou Vie privée des monuments-anecdotes de l'ancienne Égypte*, 1731, 3 vol. in-12.

dans d'autres (*voyez* p. 207, § 2), d'une manière à la vérité très-subtile, très-déliée, très-détournée, qu'il est absurde de ne point croire à l'éternité du monde. Pour voir jusqu'à quel point la fureur des systèmes peut égarer le meilleur esprit et la tête la plus philosophique, on n'a qu'à suivre un peu les égarements de notre bonhomme d'abbé. Il s'applaudit, de la meilleure foi du monde, d'avoir trouvé la comparaison des différents âges du genre humain avec les différents âges d'un individu. Suivant cette ressemblance, les Grecs étaient dans l'enfance, les Romains dans l'adolescence, et les modernes dans l'âge viril du genre humain; et voilà pourquoi nous valons mieux que les anciens. Par les mêmes principes, *l'Iliade* est l'ouvrage d'un enfant, *l'Énéide* celui d'un jeune homme, et le *Télémaque* celui d'un homme fait. Toutes les décisions de l'abbé Terrasson, en fait de goût, se réduisent à cette ridicule et extravagante supposition. C'est dommage qu'il ait oublié, dans le parallèle, le temps de ténèbres et de barbarie de nos respectables ancêtres les Goths. Il pouvait, ce me semble, les comparer fort heureusement à ces fièvres malignes, ou à la petite vérole, ou enfin à ces maladies de crise dont le corps humain est ordinairement affligé dans son passage de l'adolescence à l'âge viril. Cela n'aurait pas laissé que d'être fort démonstratif et fort concluant. Cette ridicule querelle des anciens et des modernes, qui a fait barbouiller tant de papier et dans laquelle tant de gens de mérite, et entre autres M. de Fontenelle, La Motte, et notre abbé ont joué de si petits rôles; cette ridicule querelle, dis-je, était dans le cas de toutes les autres : on pouvait la décider en deux mots. Qui a jamais pu douter que, du côté des sciences, qui dépendent de l'exactitude des observations d'une longue suite de siècles, du hasard des découvertes enfin, nous ne soyons infiniment plus avancés que les anciens? Mais celui qui s'imagine que nous valons mieux qu'eux du côté du génie et de tout ce qui est du ressort de l'esprit est une petite tête qui ne sait juger et qui aurait pu naître dans tous les siècles sans faire honneur à aucun; malheur à celui qui demande encore si Homère est sublime, si Virgile est admirable; il y a cent à parier contre un qu'il ne sent pas davantage les beautés de Corneille, de Racine et de Voltaire; ses organes grossiers et engourdis ne sont pas en état

de recevoir ces impressions vives et délicieuses que font le sublime et le beau sur les hommes plus heureusement organisés, et leur tête rétrécie est offensée de tout ce qui n'est pas conforme aux usages et au ton de leur siècle. Aussi leurs jugements méritent-ils plus de compassion que de colère. Je suis sûr que, par un seul jugement qu'on me rapporterait d'un homme, je serais en état de deviner une multitude d'autres jugements que ce même homme doit porter. On me dirait, par exemple, qu'un tel est grand admirateur d'Homère, et je parierais que ce même homme est enthousiaste de Raphaël et de Michel-Ange, de Pergolèse, de Molière, etc.; comme je suis sûr que le même homme qui n'aimera pas Homère mettra Boucher au-dessus de Raphaël, le style de M. de Fontenelle au-dessus de celui de M. de Buffon, des ponts-neufs et du chant forcé au-dessus du pathétique, du naturel, et de l'expressif de la musique italienne, et l'abbé Trublet enfin au-dessus du sublime Montaigne. Il ne serait pas difficile, comme vous voyez, de faire un aussi gros volume de pensées détachées que celui de l'abbé Terrasson, si on voulait suivre les sciences avec un peu de soin et se laisser aller à la foule d'idées qui se présentent à l'esprit quand on rêve à ces matières.

ROMANCE DE M. LE DUC DE LA VALLIÈRE

ET PEUT-ÊTRE DE M. L'ABBÉ DE VOISENON,

SON ASSOCIÉ POUR TOUS LES VERS FAITS ET A FAIRE.

Mon cœur, charmé de sa chaîne,
Imite dans ses amours
Un ruisseau qui, dans la plaine,
Suit rapidement son cours.
Toujours, toujours
Je chercherai mon Ismène
Et l'adorerai toujours.

Le jour que l'aurore amène
Brille moins que ses attraits;
La rose qui s'ouvre à peine
A l'air moins vif et moins frais.
Jamais, jamais
Je n'oublierai mon Ismène
Et ne changerai jamais.

Quand le temps, qui tout entraîne,
Au tombeau nous conduira,
On gravera sur un chêne
Que le temps respectera :
Hélas! hélas!
Rien ne fut si beau qu'Ismène,
Rien de si tendre qu'Ilas.

VERS SUR L'EXIL DE M. L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

Le père du peuple à Pontoise,
Puis à Soissons a séjourné :
Son père en Dieu, pour même noise,
A Conflans vient d'être emmené;
L'un dix-huit mois a gardé sa retraite,
Que l'autre y reste sans retour.
Chacun à son tour,
Liron, lirette,
Chacun à son tour[1].

— Articles du quatrième volume de l'*Encyclopédie : Cour, Damnation*, de M. Diderot; *Dictionnaire*, de M. d'Alembert; *Démocratie*, de M. le chevalier de Jaucourt.

1755

JANVIER

1er janvier 1755.

M. d'Alembert, ayant été élu par l'Académie française à la place de feu M. l'évêque de Vence[2], vint prendre séance parmi

1. Nous avons déjà eu occasion de parler des discussions du Parlement et des évêques (voir p. 258). Le roi, en août 1754, rappela la magistrature exilée. Mais à peine ce corps fut-il rassemblé, que les refus de sacrements recommencèrent. L'archevêque de Paris, s'étant signalé dans cette guerre de billets de confession, fut exilé par le roi à sa maison de Conflans, près Paris. Mais comme il était là, tout aussi bien que dans la capitale, à même de diriger son armée d'insurrection, on le relégua successivement à Champeaux, dernier bourg de son diocèse, et à Lagny. (T.)

2. L'évêque de Vence, Surian, était mort le 3 août 1754.

les Quarante le jeudi 19 décembre dernier, et prononça son discours devant une assemblée fort brillante et fort nombreuse. M. Gresset répondit à ce discours comme directeur de l'Académie ; il ennuya beaucoup. Le discours de M. d'Alembert avait été interrompu plusieurs fois par des applaudissements très-vifs, celui de M. Gresset fut écouté impatiemment; il n'eut des applaudissements que dans un seul endroit, où il dit que, dans le cours de plus de vingt années d'épiscopat, M. l'évêque de Vence ne sortit jamais de son diocèse que quand il fut appelé par son devoir à l'assemblée du clergé[1]. Le public, qui n'est pas autrement édifié de la conduite de certains évêques ni des troubles qu'ils excitent par le refus des sacrements, crut devoir leur donner une espèce de leçon en applaudissant beaucoup la conduite de M. l'évêque de Vence. Voilà l'impression que firent les deux discours à l'Académie ; ils ont été imprimés depuis, et la décision du public paraît avoir changé. Il me semble qu'on trouve le discours de M. Gresset beaucoup meilleur qu'il n'avait paru d'abord, et qu'on lui accorde même en général d'être mieux écrit que celui de M. d'Alembert. Comme l'amitié éclairée et raisonnable ne doit point influer sur les jugements qu'il faut porter des ouvrages qui, du moment qu'ils paraissent, ne sont plus aux auteurs mais au public, et que d'ailleurs le mérite de M. d'Alembert n'en serait pas moins le même quand il aurait fait un mauvais discours académique, nous allons le juger suivant les lois que l'amour de la vérité et de la justice nous prescrit, et nous verrons qui aura raison du public auditeur ou du public lecteur. Il faut convenir d'abord que tous nos succès littéraires ne sont bien couronnés que par ce dernier : il ne se trompe presque jamais, il n'est pas sujet aux surprises comme l'autre; et, s'il a des préventions, elles sont trop passagères

1. Voici le passage du discours de Gresset : « Pasteur d'autant plus cher à son troupeau que, ne le quittant jamais, il en était plus connu. Louange rarement donnée, et bien digne d'être remarquée. Dans le cours de vingt années de son épiscopat, M. l'évêque de Vence ne sortit jamais de son diocèse que quand il fut par son devoir appelé à l'assemblée du clergé, bien différent de ces pontifes agréables et profanes, crayonnés autrefois par Despréaux, et qui, regardant leurs devoirs comme un ennui, l'oisiveté comme un droit, leur résidence naturelle comme un exil, venaient promener leur inutilité parmi les écueils, le luxe et la mollesse de la capitale, ou venaient ramper à la cour et y traîner de l'ambition sans talents, de l'intrigue sans affaires, et de l'importance sans crédit. »

pour nuire au vrai mérite; il en revient à la vérité très-promptement et pour toujours.

Je trouve qu'en général le public a raison de dire que le discours de M. d'Alembert n'est pas bien écrit, ni avec assez de soin; mais ce qui me choque bien davantage, c'est qu'il n'est pas fait. Je voudrais y découvrir un plan, une idée de dessein qui règne du commencement jusqu'à la fin, et sans laquelle rien ne se tient. Je suis sûr que c'est cette espèce de plan qui fait le mérite principal des petits ouvrages de M. de Voltaire; il ne lui en échappe point où l'on ne voie une idée de dessein générale, et c'est elle qui donne le ton à l'ouvrage. Voilà en quoi, à ce que je crois, consiste le secret de M. de Voltaire d'avoir tous les tons : éloge qu'on lui a donné tant de fois et avec tant de raison. Ayez un dessein, un plan, dans quelque ouvrage que vous vous proposiez de faire, vous ne serez plus embarrassé de trouver le ton qui lui convient. Il n'est permis peut-être qu'à l'auteur de *l'Esprit des lois* de se dispenser d'observer cette règle : il nous dédommage du défaut de plan que nous pourrions remarquer dans son ouvrage par des traits de lumière qui lui échappent à tout moment, et comme à son insu. Cependant, dans ses *Lettres Persanes*, ouvrage qui n'ira pas moins à l'immortalité que *l'Esprit des lois*, vous voyez cette idée générale très-bien établie; aussi a-t-elle donné à cet ouvrage un air très-original et très-heureux. Suivant ces principes, M. d'Alembert, ayant occasion de parler d'éloquence en faisant l'éloge de son prédécesseur, aurait dû en profiter, non pas pour en jeter des règles assez sèches et décousues dans son discours, mais pour parler de l'éloquence d'une manière éloquente; et comme il établit les trois objets de l'éloquence, le grand, l'honnête et le vrai, il fallait moins nous donner les règles que l'exemple des trois genres dans le discours même, sans nous en avertir. Voilà la source de la grande réputation que Despréaux s'est acquise par son *Art poétique*, et ce qui fera que cet ouvrage sera toujours regardé comme unique dans son genre. Le poëte, en parlant des règles de son art, prend insensiblement le ton de chaque genre qu'il traite, et trouve le secret d'en donner l'exemple en même temps qu'il en propose les préceptes. M. d'Alembert avait une belle occasion de mettre ses règles en pratique, en parlant du

bien que la philosophie a fait à l'humanité. C'était là le mome de crayonner deux tableaux magnifiques : l'un, de la misère de ces temps ténébreux et barbares où la superstition et la sottise donnaient la loi aux hommes et maîtrisaient l'esprit humain l'autre aurait dû nous tracer tous les heureux effets de cette lumière douce et bénigne qui a éclairé les hommes en ces derniers temps, et qui les a rendus dignes de leur existence : car c'est à la philosophie seule que nous avons cette obligation; et il est non-seulement faux que ce soit la religion qui ait fait ce bien aux hommes, mais il est maladroit aux théologiens d'attribuer à cette dernière des effets qu'elle n'a point produits. Premièrement, ils sont démentis par l'histoire. La naissance de la religion chrétienne est, je ne dis pas la cause, mais l'époque de la décadence de la saine philosophie : l'anéantissement de celle-ci et les progrès de celle-là ont toujours marché ensemble, et le moment où l'on voit la foi établie par toute l'Europe est celui de la barbarie la plus complète de tous ses peuples. La religion (et c'est le raisonnement qui vient à l'appui de l'histoire) n'est donc faite que pour nous sauver dans l'autre monde; comme elle est l'objet de la foi, elle n'est pas propre à éclairer les esprits. Elle est en ce point dans le cas de toutes les religions du monde : elle laisse les peuples dans l'état où elle les trouve, et subit avec eux tous les changements auxquels l'esprit humain est sujet. Chez un peuple ignorant et barbare, elle devient un instrument de toutes les horreurs, d'autant plus pernicieux que la superstition le rend sacré; chez un peuple éclairé et sage, elle peut être la source de plusieurs vertus. La philosophie, au contraire, ne peut jamais prendre racine parmi les hommes sans les éclairer et sans les rendre meilleurs; car on ne croit pas aux décrets de la philosophie comme aux dogmes de la foi; on ne les prêche point. Sa lumière ou disparaît entièrement ou bien pénètre les esprits capables de la recevoir; et, dès ce moment, il ne dépend plus d'eux de ne la point apercevoir, comme il ne dépend pas de moi de dire qu'il fait nuit lorsqu'il fait jour. Les théologiens sont donc mal conseillés par leur zèle lorsqu'ils attribuent à la religion tous les heureux effets de la philosophie; plus mal encore lorsqu'ils entreprennent d'arrêter les progrès de cette fille des cieux, et qu'ils persécutent ses véritables sectateurs. Ils

›vraient sans cesse se souvenir de la maladresse des charla-
.ns, qui, attribuant à leurs drogues une vertu universelle, empê-
ıent ordinairement les gens éclairés de leur en croire aucune.

Je me suis laissé conduire insensiblement à ces réflexions, ıi feraient, ce me semble, un assez beau sujet d'un dis-›urs académique. Je voudrais que cette idée-là fût venue à . d'Alembert; il eût été digne d'un philosophe d'exposer ıx yeux d'un public éclairé le magnifique tableau de tous ›s biens que la philosophie a faits au genre humain. « ...La ›ligion, dit M. d'Alembert, doit à la philosophie l'affermisse-ıent de ses principes. » Voilà l'autre extrémité; je ne crois pas ue la religion ait la moindre obligation à la philosophie. Gar-ons-nous de tomber dans l'excès des charlatans; ne donnons oint à notre drogue une vertu qu'elle n'a point. Le discours 'e M. Gresset, généralement parlant, est trop long, et, par ıtervalles, un peu plat et maussade, aux fréquentes antithèses ırès; mais il est bien écrit, et vous serez surtout content du lébut et du portrait de M. l'évêque de Vence.

— Au mois de juin dernier, j'eus l'honneur de vous rendre :ompte des deux premiers actes de la tragédie du *Triumvirat*, ›ar M. de Crébillon, qui, dans ce temps, furent lus dans 'assemblée publique de l'Académie française, à l'occasion de a réception de M. de Bougainville. Cette pièce a été jouée le undi 23 décembre pour la première fois; elle a eu le sort ıue je lui avais prédit dès lors, et qu'il n'était pas difficile de prévoir : l'extrême envie qu'on avait de la trouver bonne a fait réussir les trois premiers actes, mais rien n'a pu sauver les deux derniers. La pièce est tombée, et si elle a été rejouée depuis, c'est une marque de pitié que le public donne à l'âge et à la célébrité de l'auteur, qui pourront bien valoir cinq ou six représentations à sa tragédie[1]. J'avoue que si j'ai prévu la chute dont cette pièce était menacée, je n'ai pas prévu à quel point elle serait mauvaise et mériterait son sort. Il était difficile de rien imaginer de plus plat et de plus ridicule. Je parierais presque que M. de Crébillon n'a jamais lu l'histoire du triumvirat qu'il a voulu mettre sur la scène, et surtout je suis sûr qu'il n'a jamais vu les œuvres de Cicéron : car il ne lui aurait

1. Elle en obtint dix.

pas été possible d'en faire un personnage aussi ridicule et aussi impertinent. Enfin cette tragédie, annoncée depuis six mois avec tant d'affectation, est dans le cas de n'avoir à craindre aucune critique sensée, parce qu'il serait extravagant de critiquer sérieusement une pièce où il n'y a ni scène, ni situation, ni sujet ; où les personnages viennent et s'en vont sans avoir rien à faire ; où ils se parlent sans avoir rien à se dire ; où le dialogue est si peu motivé que les héros qui paraissent pourraient causer entre eux de toute autre chose indifféremment et avec autant de satisfaction pour nous, pourvu qu'ils fussent moins bavards et moins ennuyeux. Quels Romains, grands dieux! quel Cicéron! quel Octave! Octave est traité dans toute la pièce comme un polisson qui sort du collége. Tout le monde lui dit les choses les plus dures, cependant il ne fait rien, ni en bien ni en mal, dans tout le cours de la pièce.

C'est Marc-Antoine qui ne paraît point et qui fait tout le mal. Pour Lépide, il vient dire dès le premier acte qu'il va en Espagne, et quoi que Cicéron et sa fille lui disent pour l'engager à rester, il leur répète toujours qu'il s'en va en Espagne, et il est si pressé qu'il part dès cette scène même, sans attendre le dénoûment de la pièce, et sans qu'il en soit question davantage. Mais celui qui l'emporte sur tous, c'est Cicéron : c'est bien le plus impitoyable bavard que j'aie jamais vu. Dans le quatrième acte, il voit son nom dans le tableau des proscrits, il en fait des cris de joie comme un enfant ; cependant quand il entend marcher, il crie aussitôt de peur, parce qu'il croit qu'on vient l'égorger. Rassuré un moment après, il recommence son bavardage contre Octave et contre Marc-Antoine, tantôt seul, tantôt devant sa fille, et il jure qu'il ne sortira pas de Rome, qu'il sera enseveli sous les ruines de la liberté. A la fin de cette scène mortellement longue, Tullie fait cependant voir qu'il faut s'en aller, et chercher un asile ailleurs. « Eh bien, dit Cicéron, j'y consens, fuyons, puisque vous le jugez à propos. » Le cinquième acte commence par un monologue d'Octave ; au milieu des grandes affaires qui l'occupent, il est tourmenté de temps en temps par son amour pour Tullie. « Qu'elle est aimable et touchante ! » dit-il. Arrive Mécène, qui, par parenthèse, se trouve dans cette pièce fort bien avec Cicéron ; il annonce à Octave la mort de ce grand homme, qui a

été attaqué dans sa fuite par les émissaires de Marc-Antoine. Octave est traité par Mécène comme un nègre, de cette aventure. Voilà Tullie qui revient. « Je me sauve, dit Octave. — Vous avez raison, lui répond Mécène, car

Les femmes vertueuses
N'ont pas toujours été les moins impétueuses. »

« Non, dit Tullie, vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît; il faut que vous me rendiez mon père : il est votre prisonnier. » Après une scène qui finit aussi peu que les autres, Tullie voit la tribune qu'on a eu le temps d'approcher, elle découvre la tête de son père enveloppée dans un linge. Vous sentez bien qu'elle se tue sur-le-champ, et que la pièce finit sans autre cérémonie; mais ce qui n'est pas si aisé à deviner, c'est qu'il y a un certain Sextus dans la tragédie qui est le véritable amant de Tullie, fils, au demeurant, du grand Pompée, et passant toute la pièce pour un Gaulois. C'est encore le sublime Cicéron qui a imaginé ce stratagème, et qui le conduit pour faire pièce à Octave : il est vrai que Sextus est tout aussi pressé de s'en aller que Lépide, et s'il ne le peut qu'à la fin du quatrième acte, avec Cicéron et sa fille, ce n'est pas sa faute : c'est qu'on le fait rester malgré lui. Je n'ai pas ouï dire, au cinquième acte, ce qu'il était devenu. Comme M. de Crébillon n'en avait plus que faire, il y a apparence qu'il lui a permis de continuer sa route tranquillement; mais ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que Tullie au premier acte prend son amant pour un véritable Gaulois et ne reconnaît pas Sextus parce qu'elle le croyait mort. La reconnaissance se fait ensuite derrière la scène pendant l'entr'acte, parce que l'auteur craignait sans doute qu'on ne l'accusât de mettre des situations dans sa pièce. Ils reviennent donc au troisième acte; ces deux enfants se connaissent tout de bon, et Sextus fait devant Octave, qui survient et qui lui en veut à cause de Tullie, il fait, dis-je, le brave Gaulois pendant une heure et dit mille choses piquantes contre les Romains, comme s'il était véritablement Gaulois. Pour Octave, il ne rembourse que des injures. Sextus fait un parallèle de César avec Octave où ce dernier est bien ajusté. Entre autres gentillesses, Sextus lui dit : « César avait précisé-

ment tout ce qui vous manque; si vous étiez seulement son ombre on pourrait vous souffrir... » Mais je crains avec raison que vous ne soyez las de lire de pareilles extravagances. Si cette pièce était moins ennuyeuse, on pourrait soupçonner M. de Crébillon d'avoir voulu faire la parodie du *Triumvirat, ou le Cicéron travesti.* Je ne parle point du style. Quel barbare français ils parlent, tous ces Romains, et surtout le prince de l'éloquence latine! Ce sera bien autre chose quand le livre sera imprimé; je parie qu'on n'y trouvera pas quatre vers de suite qui soient français. C'est un mérite, au reste, que les autres pièces de M. de Crébillon pourront disputer au *Triumvirat.*

— M. Wille, Allemand, un des plus habiles graveurs de Paris, vient de graver une *Cléopâtre* d'après un tableau de Netscher, qui est dans le cabinet de M. le comte de Vence. Le mérite de ce tableau consiste, ce me semble, moins dans l'expression et dans un dessin savant et d'un grand goût, que dans les draperies, qui sont simples; le graveur les a rendues supérieurement. Le satin de la robe de Cléopâtre est un chef-d'œuvre. Mme Geoffrin et M. le comte de Vence ayant été voir M. Piron, qui a son petit cabinet garni de fort belles estampes. M. de Vence lui dit qu'il était fâché de ne plus voir aucune place de vide dans ce cabinet, et que sa Cléopâtre en aurait bien mérité une. M. Piron lui répondit qu'on trouvait toujours le moyen de placer de belles choses. Voici les vers qu'il envoya à Mme Geoffrin en recevant l'estampe :

L'esprit se voit dans les besoins;
Quoique tout, et milieux et coins,
Fût plein d'estampes et d'albâtre,
J'ai bien placé ma *Cléopâtre :*
Vos beaux yeux m'en seront témoins.
Certe il y faisait bien ses foins,
Le bienheureux messire Antoine,
Quand il fourrageait tant d'appas :
Le saint de son nom qui fut moine,
Pour eux eût mis le froc à bas,
Et malgré le jeûne, la haire,
Et tout le train d'un solitaire,
Eût assurément fait le saut
Que tous les diables de Callot
N'ont jamais pu lui faire faire.

— J'ai vu l'autre jour, dans un exemplaire des œuvres de M. de Voltaire, un fragment du *Temple du Goût* écrit de la main de l'auteur. Comme il n'est imprimé nulle part, je vais le transcrire :

> O vous, messieurs les beaux esprits,
> Voulez-vous être favoris
> Du dieu de la double montagne?
> Voulez-vous que dans vos écrits
> Le dieu du goût vous accompagne?
> Faites tous vos vers à Paris,

— Un enfant de Mars, qui ne se nomme point, vient de faire imprimer une tragédie intitulée *Lagus, roi d'Égypte*[1], qui n'a jamais été jouée, et qui, à coup sûr, ne le sera jamais. L'ingratitude des enfants de Louis le Débonnaire a fourni le sujet de cette mauvaise tragédie; mais la délicatesse de l'auteur ne lui a pas permis, à ce qu'il dit, de mettre sur la scène des enfants de France avec des vices si odieux. Il a mieux aimé chercher un sujet à peu près semblable dans l'histoire d'Égypte, et reléguer ainsi ces enfants dénaturés sur les rives du Nil, où ils sont obligés de prendre des noms étrangers. Cependant, comme il n'a pas osé non plus mettre sur la scène un fils chargé d'un parricide, il imagine un récit par lequel le fils n'est qu'un enfant supposé.

— M. de Crébillon, le fils, a donné la suite du nouveau roman *Ah! quel conte!* pour la cinquième, sixième et septième partie. Ces derniers volumes ont été trouvés encore plus mauvais que les premiers. Si M. de Crébillon s'en fût tenu à son *Sopha*, il aurait joui probablement de la grande réputation que cet ouvrage lui avait donnée. Une femme de beaucoup d'esprit a très-bien dit à ce sujet que rien n'avait tant prouvé la stérilité de cet auteur que sa fécondité même.

— M. l'abbé de Voisenon a donné sur le théâtre de la Comédie-Italienne une petite pièce intitulée *la Fête d'amour*. Elle est bien mauvaise, mais elle passe pour être de Mme Favart, et on y trouve par-ci par-là des détails assez jolis. Voilà ce qui l'a fait réussir.

1. (Par le marquis du Terrail.) 1754, in-12.

— Il y a à Paris un aveugle connu sous le nom de Pinet. On vient d'imprimer son histoire en quatre volumes, sous le titre de *Pinolet, ou l'Aveugle parvenu*[1]. C'est l'histoire d'un mendiant qui court les pays pour trouver la subsistance. Je ne suis pas éloigné de croire que le fond de cette histoire ne soit véritable; mais j'aurais souhaité à l'interprète de l'aveugle le talent et le pinceau du romancier anglais, M. Fielding. Combien de choses de mauvais goût, et combien de platitudes il nous aurait épargnées! combien de traits il aurait mis à la place! Pour bien peindre les hommes, même de la dernière classe, il faut toujours être peintre; et David Teniers peut dire avec autant d'assurance que le Corrége : *Ed anch' io son pittore*. L'interprète de l'aveugle (M. Guer) n'aura pas le courage de répéter ces mots. M. Pinet ou Pinolet demeure dans son tonneau à la porte des Tuileries, qu'on appelle la porte des Feuillants, parce qu'elle conduit au couvent de ces religieux. Il est au fait de l'histoire de Paris plus que les gens les plus curieux. L'année passée, il eut de longues conversations avec M. Piron, qui fit pour lui les vers suivants, qui ont orné pendant longtemps le tonneau de M. Pinolet avec l'inscription : *Piron fecit*[2].

— Je dois une réparation à M. Dumont. Son ouvrage sur les colonies anglaises, quoiqu'il manque un peu de clarté, de précision, de style et surtout de vues, ne laissera cependant pas que d'être fort utile par les détails instructifs qu'il contient, ce qui fait le prix de ces sortes de livres.

— Depuis plus d'un mois il court un bruit qui augmente tous les jours, savoir : que *la Pucelle* de M. de Voltaire s'imprime en pays étranger. On dit, aujourd'hui qu'elle paraît, que l'auteur en est dans des inquiétudes terribles, qu'il y en a même des exemplaires à Paris qu'on vend quatre louis. Si cela est, il ne faut pas douter que ce ne soit la principale cause de la retraite de M. de Voltaire en Suisse, sur les bords du lac de Genève. Je sais que cette impression clandestine lui a causé des frayeurs inconcevables[3].

1. 1755, 4 vol. in-12.

2. Ces vers ont déjà été imprimés page 270 de ce volume.

3. Les appréhensions de Voltaire, exagérées dans ce récit, furent, du reste, justifiées. Il parut, vers la fin de 1755, une édition de *la Pucelle*, imprimée à Francfort mais portant la rubrique de Louvain. Non-seulement elle avait été faite sur

15 janvier 1755.

— Il y a peu de sujets plus difficiles à traiter que celui des ıngues. Pour bien approfondir les avantages et les désavantages éels d'une langue, il faut tant de justesse dans l'esprit, tant de élicatesse d'oreille, tant de finesse dans les vues, une métaphyique enfin si subtile et si déliée, qu'il n'y a qu'une tête bien hilosophique et bien heureusement organisée qui puisse espérer le vrais succès en ce genre. Les sots, qui ne sont jamais effrayés le rien, ne s'étonnent jamais de rien; et, comme le mérite de a *Lettre sur les sourds et les muets*, par exemple, échappera à eurs yeux grossiers et stupides, ils admireront d'un autre ôté, de la meilleure foi du monde, les ouvrages les plus nsipides en ce genre comme en tout autre, pourvu que 'auteur ait su y mettre un peu de vernis pour les éblouir. C'est ainsi que le sot public prodigue aux sots écrivains les exclamations les plus outrées : Ah! que cela est beau! que cela est bien vu! voilà qui est admirable! exclamations qui sont quelquefois arrachées au public éclairé et sage, aux bons esprits, qui savent seuls leur donner le ton convenable, parce qu'ils ne l'accordent qu'au génie et à ses puissantes impressions. C'est cependant à ce public peu nombreux qu'il faut savoir plaire : ses décisions, dépouillées de prévention et de préjugés, sont toujours justes; ses décrets, fondés sur la raison et la vérité, sont éternels et invariables; au lieu que les sots, n'étant guidés par aucune lumière, changent de route à tout moment, et trouvent aujourd'hui excellent ce qu'ils blâmaient hier sans restriction. Ils me font donc souvent rire quand je les vois s'échauffer, décider avec hardiesse, louer sans bornes les gens les plus médiocres, blâmer à toute outrance les meilleurs esprits du siècle et qu'il leur arrive, sans qu'ils s'en aperçoivent, qu'avec un peu d'adresse on leur fait soutenir après leurs sublimes dissertations le contraire de ce qu'ils avaient avancé

un manuscrit dérobé à l'auteur ou à ses amis, mais elle contenait un grand nombre de vers qui n'étaient pas de lui. On attribue cette édition à La Beaumelle et au capucin Maubert, réfugié en Hollande. Cette entreprise devait leur rapporter de l'argent et compromettre Voltaire; ils y trouvaient

Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui. (T.)

au commencement. Le chapitre des langues est plus sujet qu'aucun autre à être traité par cette classe d'hommes si nombreuse et si respectable. Il n'y a point de sot qui ne se croie autorisé à décider de sa langue, et plus il est éloigné des notions les plus communes, des réflexions les plus simples en ce genre, plus il se confirme dans cette croyance. Voilà le partage des sots; mais je voudrais que les gens d'un mérite réel ne touchassent jamais à ces matières qu'après y avoir bien rêvé. Comme ils ont acquis dans le bien public le degré de considération que méritent leurs talents, ils ne peuvent traiter ces matières sans faire beaucoup de mal. Leur nom en impose à beaucoup de gens d'esprit modestes qui, se défiant de leurs propres lumières, n'osent presque réfléchir après les décisions d'un homme célèbre; et lorsqu'on revient à la vérité, parce que tôt ou tard il faut toujours y revenir, on est fâché de voir diminuer involontairement l'estime qu'on avait conçue avec raison pour les talents et les ouvrages précédents d'un auteur. C'est là le cas où s'est mis M. l'abbé Prévost quelquefois, et où il vient de se mettre encore. Né avec un talent rare, à qui nous devons des ouvrages remplis de grandes beautés; maître dans l'art d'émouvoir et d'agiter les cœurs à son gré, écrivain toujours facile, naturel et noble; auteur de *Cleveland*, des *Mémoires d'un homme de qualité*, du *Doyen de Killerine*, de *Manon Lescaut*; père de tant d'autres enfants dont la destinée a été si brillante, il s'est chargé de temps en temps d'ouvrages qu'il aurait bien faits sans doute s'il avait voulu s'en donner la peine, mais qu'il n'a nullement soignés parce qu'ils étaient, pour ainsi dire, au-dessous de lui; car le génie qui sait produire s'amuse impatiemment à des objets de recherches et de pure littérature. Dans une de mes feuilles précédentes j'ai jeté quelques réflexions sur la langue française, qu'il faudrait, je crois, établir pour base si l'on voulait faire le parallèle de cette langue avec les autres idiomes de l'Europe; mais la première loi, et la plus indispensable de toutes, ce serait de ne jamais confondre le génie de la langue et son mécanisme avec le tour qu'elle prend sous la plume d'un homme de génie, et en général de tous ceux qui l'écrivent. Pour peu qu'on oublie de distinguer ces deux choses, on peut être sûr de faire, en traitant ce sujet, un tissu de réflexions plus absurdes les unes que les

utres. M. l'abbé Prévost a mis à la tête du *Journal étranger*, lont il a pris la direction, une introduction à la partie histoique qui traite de la langue et de la littérature italiennes, et lans laquelle il confond à chaque instant ce qui appartient à la remière avec ce qui est du ressort de l'autre. Un homme d'esrit a dit que le morceau était très-bien écrit (comme tout ce ui sort de la plume de M. l'abbé Prévost); qu'il n'avait qu'un léfaut, c'est qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans tout ce que 'auteur avançait. Nous allons relever quelques-unes de ces fausetés qui ont beaucoup fait crier les Italiens qui se trouvent lans ce pays-ci. M. l'abbé Prévost commence par donner de rands éloges à la langue italienne; il lui accorde la délicatesse, a douceur, l'harmonie, un charme qui ravit, qui la rend particulièrement propre à la poésie et à la musique. Après lui avoir ccordé poliment les qualités qu'elle a le plus incontestablenent, il dit qu'elle ne peut avoir tant de mollesse et d'agrénent sans manquer du côté de l'énergie et de la force. Cela ourrait être vrai par supposition, si l'on ne pouvait démonrer le contraire de fait, comme nous l'allons voir. « On n'en onnaît point, ajoute-t-il, de plus éloignée du sublime, ni de noins propre à l'expression des grands mouvements de l'âme. » 'est précisément le contraire de cette proposition qui est vrai, t c'est à peu près avec cette précaution qu'il faut lire le disours de M. l'abbé Prévost, en admettant comme vrai, presque artout, le contraire de ce qu'il dit. Ne dirait-on pas qu'il n'a amais ouvert aucun des poëtes d'Italie? Prenez au hasard le asse, l'Arioste, le Métastase même, et vous trouverez à chaque age des traits sublimes, forts, énergiques, qui, s'ils nous font dmirer le génie de ces poëtes, ne sont pas moins propres à ous faire admirer l'heureux génie de leur langue, qui sait tout xprimer avec une simplicité, une grâce, une force enfin dont ucune autre langue vivante n'approche. On croit ici assez ommunément que les airs qui terminent les scènes de l'opéra n Italie sont des couplets, pour donner occasion au musicien le faire des ariettes : c'est ainsi qu'on parle ; ce sont de petits nadrigaux, dit-on, que le poëte fournit au musicien qui répète lix fois les mêmes paroles. Voilà la décision de l'ignorance, qui arle avec confiance de tout sans avoir jamais réfléchi sur rien. la première recherche, on peut remarquer que les grands

airs d'un opéra sont presque tous consacrés à l'expression des grands mouvements de l'âme; et comment cela se pourrait-il si, comme le prétend M. l'abbé Prévost, la langue et les paroles n'y étaient pas propres? Comment le musicien parviendrait-il à nous arracher des cris de douleur, à nous déchirer l'âme avec des paroles molles et harmonieuses à la vérité, mais dénuées de force et d'énergie, et par conséquent fort ridiculement déclamées? Car je ne connais rien de plus ridicule que de déclamer avec feu et avec force ce qui est froid et faible. Mais voyons de ces paroles si peu propres à l'expression des grands mouvements de l'âme. J'ouvre l'*Ezio*, du Métastase; en voici:

Ah! non son' io che parlo,
E' l barbaro dolore
Che mi divide il core,
Che delirar mi fa.

C'est une femme accablée de tous les côtés qui parle, qui commence la scène par des plaintes très-amères sur son sort, et sur sa situation qui devient très-pressante; elle finit par perdre la tête, et par se livrer au délire de la douleur. Or voyez, je vous prie, si ces paroles ne sont pas exactement les mêmes que la douleur vous arracherait en pareille occasion, si vous pouvez en trouver de plus simples, de plus énergiques, de plus poétiques quant à la situation, et de moins poétiques quant au coloris et à l'expression: « Ah! s'écrie Fulvie, ce n'est pas moi qui parle; c'est la barbare douleur qui me déchire le cœur et qui me fait délirer. » Voilà la traduction littérale de ces paroles, qui ne feraient pas fortune en français: pourquoi? c'est que cette langue n'a ni simplicité ni grâce; et c'est d'elle qu'il faut dire que si, d'un côté, elle est fort exacte et fort sévère sur tout ce qui regarde le goût et le ton, de l'autre on n'en connaît pas de plus éloignée du sublime. Le *Qu'il mourût!* du vieil Horace est sublime dans toutes les langues, parce que la beauté de ce mot ne dépend pas de la langue, elle appartient au poëte seul. Le sublime des poëtes italiens très-souvent ne peut se traduire, parce qu'il tient au charme de la langue, qui lui donne une grâce et une force inconnues aux autres langues de l'Europe. Mais c'est trop s'arrêter à une chose qu'on peut vérifier

mille fois par jour en ouvrant au hasard les meilleurs et même les plus médiocres auteurs. J'ai souvent fait une remarque qui m'a bien prouvé la différence de la langue française et de l'italienne; c'est que la platitude en français est si franche, si décidée qu'elle fait son effet sur vous sur-le-champ et sans restriction; le livre vous tombe des mains, et vous n'avez pas le courage de le relever. La platitude en italien fait un effet tout contraire; elle vous impatiente, elle vous excède, elle vous attache malgré vous-même, parce qu'elle s'enveloppe dans une langue si belle, si harmonieuse qu'elle vous fait plaisir, encore que l'auteur qui vous parle soit insipide; et je finis toujours par haïr l'auteur, parce que le charme de sa langue m'a fait aller au-devant de l'ennui qu'il m'a préparé par sa platitude. Il ne faut pas s'amuser à réfuter M. l'abbé Prévost s'il ne trouve pas le commencement de la fameuse scène de *Mérope* très-forte, très-énergique, et fort éloignée de cette mollesse qu'il reproche fort mal à propos à cette langue.

Oh! Dei, qual mi sorprende insolito terror!
Qual per le vene gelido scorre il sangue,
E tutta rende l' anima sbigottita!

M. l'abbé Prévost n'est pas plus heureux dans les principes généraux qu'il avance que dans l'application qu'il en fait à la langue italienne. « Les langues, dit-il, comme les arts, n'ont point de bornes connues. S'il est vrai qu'elles prennent le caractère de ceux qui les parlent, elles doivent s'élever avec les hommes de génie : témoin la langue française qui doit peut-être toute sa force et sa majesté au grand Corneille... » Voilà en peu de lignes bien des faussetés. Les arts, bien loin de ne point connaître de limites, sont circonscrits dans des bornes si étroites et si connues que les enfants pourraient les assigner. Jamais la sculpture ne saura charmer par la magie des couleurs; jamais la peinture n'opérera en nous les enchantements de la musique; jamais les sons célestes des Hasse et des Buranello ne nous peindront les effets surprenants de la lumière et du clair-obscur. C'est le génie, qui ne connaît point de bornes; entraîné par instinct dans une carrière, il s'élance, il franchit avec une audace vigoureuse les bornes que le goût, timide à la fois et sé-

vère, voudrait lui prescrire; il étonne par son essor; il crée et produit sans cesse des choses nouvelles. La comparaison des langues aux arts est fort juste, c'est-à-dire que celles-là ont autant de bornes que ceux-ci. Approuverions-nous un peintre qui, parce qu'il aurait besoin de bien marquer les contours d'une de ses principales figures, plaquerait un très-beau bas-relief à l'endroit de la toile? Nous dirions que cet homme est aussi dépourvu de génie que de goût. Le goût défend de confondre les bornes de chaque art, et le génie consiste non pas à éluder, mais à vaincre les obstacles. Il en serait de même d'un homme qui, pour être poëte, commencerait par écrire dans un goût tout à fait opposé à celui de sa langue, et transporterait, par exemple. dans la langue française toutes les licences de la poésie italienne. L'homme de génie n'entreprend pas de changer sa langue : c'est une chimère; mais il sait se faire jour à travers les entraves qu'elle lui met. Je vois beaucoup de nos philosophes dans l'erreur sur ce point; ils s'imaginent que la langue dépend absolument de la littérature et de l'état des arts et des lettres dans un pays. C'est le peuple qui la parle qui est le maître de la langue, et non pas les gens de lettres qui l'écrivent. Si un peuple commençait par être savant, éclairé, philosophe, on aurait raison de supposer sa langue supérieure à toutes les autres: elle serait sans doute exacte, lumineuse, simple, douce, mâle, énergique, etc.; mais nous avons tous commencé par être barbares; il nous a fallu des siècles pour passer, par des passages imperceptibles, de la barbarie et de l'ignorance aux lettres et aux arts agréables. Le génie de chaque langue était tout formé avant qu'il y eût un seul écrivain. Le goût et la raison peuvent bien débarrasser une langue des petits défauts qui la défigurent, mais ils ne sauraient lui ôter aucun défaut essentiel; de même qu'on peut bien arracher à une figure la mauvaise draperie qui la dégrade, mais les défauts qu'il y aurait dans la structure de son corps ne paraîtraient que davantage. Si Pierre Corneille avait été le seul grand homme de son siècle, la langue française ne lui devrait rien dans le sens de M. l'abbé Prévost. Mais Molière, Racine et La Fontaine, qui ont parlé divinement cette langue, chacun dans son genre, ne le doivent certainement pas au grand Corneille. L'homme de génie se doit tout à lui-même. Montaigne et Amyot savaient,

longtemps avant Corneille, écrire cette langue avec une force et une énergie admirables, et que nous chercherions en vain dans nos auteurs modernes. Le génie plus ou moins heureux d'une langue tient à des causes si abstraites qu'il serait très-difficile d'en faire l'histoire, et encore plus de se faire entendre du commun des hommes; mais la question de fait n'est pas douteuse : avec des principes et de la bonne foi, on voit bien vite que la langue italienne est la seule des langues vivantes qui n'ait aucun défaut essentiel, qu'elle se plie sans peine à tous les caractères que l'homme de génie voudra lui donner, qu'elle est susceptible de toutes les beautés, qu'elle est l'idiome naturel de la poésie, de la musique, de l'éloquence, de l'histoire et de la raison. Il ne serait pas difficile de remplir encore plusieurs cahiers d'observations sur le discours de M. l'abbé Prévost. Il dit qu'à l'égard de l'histoire, l'Italie n'a point de modèle à nous offrir. Et Machiavel donc? et Davila? et surtout Guichardin? Ce qu'il dit de la comédie est ce qu'il y a de mieux dans ce discours. Nous aurons occasion de parler quelque jour des effets que produit sur les esprits et dans les lettres le goût de la société.

PARALLÈLE ENTRE M. DE CHAULIEU ET M. L'ABBÉ DE BERNIS.

(L'auteur de ce parallèle m'est inconnu.)

Chaulieu, disciple d'Épicure
Et des Grâces heureux amant,
Quand tu chantais si tendrement
Ces vers enfants de la nature,
Qui t'inspirait? Le sentiment.
O toi, qui veux suivre ses traces,
Abbé galant et délicat
Dont les pinceaux donnent aux Grâces
Cet air coquet de ton état,
Qui t'inspire cette finesse,
Ces traits choisis, cet agrément,
Qui voilent le raisonnement
Et font badiner la tendresse?
Tu me réponds : Le sentiment.
Mais viens sur la verte fougère
Voir folâtrer cette bergère.
Quelle tendre simplicité!
Son amour lui sert de parure,

Il rend touchante sa beauté ;
On la prendrait pour la Nature
Sous les traits de la Volupté.
Ne dis-tu pas : Telle est la muse
De Chaulieu, cet aimable auteur ;
Il me touche lorsqu'il m'amuse ;
Son esprit ne parle qu'au cœur.
S'il tient en main sa tasse pleine,
Il est Bacchus, je suis Silène.
Lorsque sur les lèvres d'Iris
Il cueille ces baisers humides
Dont les plaisirs vifs et perfides
Suspendent tous les sens surpris,
Et livrent les nymphes timides
A leurs satyres enhardis,
Mon âme s'enivre avec elle
Des torrents de sa volupté.
Je songe... plus d'une beauté
Sait les nuits que je me rappelle.
S'il cesse d'être Anacréon
Pour s'instruire chez Épicure,
Il détruit la demeure obscure
Où l'erreur voyait l'Achéron.
A sa voix mon cœur se rassure,
Et mes plaisirs bravent Pluton.
Plus froid, ébloui davantage,
Bernis, je vois dans ton ouvrage
Autant d'éclat et moins d'appas ;
Ton esprit obtient mon suffrage,
Mais mon cœur ne le donne pas.
Ta muse est l'adroite coquette
Qui sait placer un agrément,
Faire jouer un diamant;
Femme adorable, un peu caillette,
Toujours en habit arrangé,
Possédant l'art de la toilette
Et redoutant le négligé.

— J'ai eu l'honneur de vous parler du *Lucrèce* italien dont M. Gerbault a fait faire une si belle édition. Elle a eu beaucoup de succès, et se vend deux louis. Comme elle fait beaucoup d'honneur à nos artistes, et principalement à M. Cochin le fils, vous ne serez pas fâché de voir le projet des estampes dont elle est décorée. Ce projet a été donné par M. de Margency, et M. Cochin l'a suivi presque en tout. Le voici : l'estampe qui ornera

le frontispice peut représenter un philosophe appliqué à l'étude de la nature, rêvant dans une campagne agréable, qui offrira à ses yeux l'objet de ses méditations et de ses recherches. Il sera environné des instruments dont se sert le physicien qui travaille et qui observe. Au bas de l'estampe on mettra ces vers :

. . . . . . Rerum primordia pandam;
Unde omes natura creet res, auctet alatque.

L'estampe du premier livre représentera Vénus et Mars assis sous des myrtes. Le fils de la déesse jouera avec les armes du dieu de la guerre. Le fond offrira une campagne fleurie et brillante; en un mot, on représentera le printemps de la nature avec ces vers :

. . . . hominum divumque voluptas...
. . . . tibi suaves Dœdala tellus
Submittit flores.

Second livre. Comme ce second livre ne traite que des atomes, on pourra s'arrêter sur ce que Lucrèce dit sur les soins et les embarras qui accompagnent les affaires du monde, et sur la tranquillité du sage qui les méprise. En conséquence, on représentera une ville et un port de mer; sur la mer, des vaisseaux battus par la tempête, et sur le port, des hommes occupés aux affaires différentes de la vie; et enfin, pour contraste, deux philosophes placés dans un lieu favorable, qui examineront les uns et les autres, et qui les plaindront tous avec les vers :

O miseras hominum mentes! O pectora cæca!

Troisième livre. Ce livre, encore plus sec que l'autre, n'offre que des objets métaphysiques. Ce sont l'âme et l'esprit considérés dans leur nature et dans leur différence. Il faut avoir recours au tableau philosophique que Lucrèce nous présente à la fin. Son but est de nous apprendre à envisager la mort sans la craindre. On peut composer son estampe du tombeau de Scipion, et placer auprès un philosophe qui, s'entretenant avec un homme qui ne l'est pas, lui fait faire sur ce dernier moment les réflexions consolantes que le poëte latin fait lui-même dans ces vers :

Scipiades, belli fulmen, Carthaginis horror,
Ossa dedit terræ, proinde ac simul infimus esset.

Quatrième livre. Ce livre parle des simulacres du sommeil et des songes et finit par une description très-libre des plaisirs de l'amour. L'estampe pourra offrir une jeune personne d'une grande beauté entre les bras du sommeil. Le lit de fleurs sur lequel elle reposerait serait environné de songes, d'amours et de chimères agréables. On pourrait placer aux côtés de cette dormeuse charmante le plaisir personnifié qui conduirait son sommeil :

Nec Veneris fructu caret is qui vitat amorem,
Sed potius quæ sunt sine pœna commoda sumit.

Cinquième livre. L'estampe représentera la réception éclatante d'Épicure parmi les divinités, et son apothéose. Cérès et Bacchus le présenteront à Jupiter pour le récompenser d'avoir découvert aux hommes la nature des choses dont ces dieux ne leur avaient pas indiqué l'usage :

Quo magis hic merito nobis Deus esse videtur,
Ex quo nunc etiam per magnas dedita gentes,
Dulcia permulcent animos solatia vitæ.

Sixième livre. L'estampe ne peut offrir que le tableau effrayant de l'horrible peste qui ravagea la ville d'Athènes pendant la guerre du Péloponèse.

. . . . Pestilitas
Incubit tandem populo Pandiones; omnes
Inde catervatim morbo mortique dabantur.

— Il paraît un commencement d'une nouvelle *Histoire de France* depuis l'établissement de la monarchie jusqu'au règne de Louis XIV, par M. l'abbé Velly, en deux volumes qui seront suivis de plusieurs autres[1]. Cette histoire, à ce que disent

1. Plusieurs autres volumes parurent successivement, et l'auteur travaillait au huitième, dont il avait rédigé les deux cent vingt-six premières pages, quand il mourut d'un coup de sang le 4 septembre 1759. Son *Histoire* a été continuée par Villaret et Garnier. (T.)

MM. de l'Académie des belles-lettres, a le mérite de l'exactitude dans les recherches; mais elle est écrite pesamment, d'un style diffus et embarrassé : l'ennui vous gagne à tout moment, et vous lisez malgré vous sans attention. Il est fort singulier que tout le monde ait presque les mêmes principes, et que chacun les suive, dans l'exécution, d'une manière si différente. M. l'abbé Velly dit dans sa préface qu'il ne faut pas écrire l'histoire des rois et des guerres, mais celle de la nation, de son esprit, de son caractère, des révolutions qui y arrivent de temps en temps. Voilà ce que disent tous nos philosophes aussi. Les noms des rois et les événements mémorables ne doivent servir que pour fixer les différentes époques de l'histoire de la nation. Malgré ces principes, M. l'abbé Velly ne nous donne dans ses deux premiers volumes qu'un tissu de batailles et d'intrigues qui sont tout à fait indifférentes pour son objet. Ce n'est (le talent à part) qu'avec beaucoup de philosophie qu'on peut exécuter un plan de cette force, et M. l'abbé Velly ne me paraît pas en être là. Ses digressions sont pour la plupart déplacées, sans netteté et sans précision. Il ne nous reste, à ce que je crois, que la voie des abrégés pour écrire l'histoire universelle des peuples modernes. Leur origine et leurs progrès pendant une longue suite de siècles n'ont rien d'assez intéressant pour arrêter et fixer l'attention des philosophes; ils ne peuvent jeter sur tous ces siècles qu'un coup d'œil général. Si les moines, dont nous tirons la seule lumière qui nous guide dans ces temps obscurs, avaient eu de la philosophie dans la tête, ils nous auraient mis, par leurs chroniques, en état d'écrire cette histoire aujourd'hui; car ce ne sont pas sûrement les événements singuliers et remarquables par où elle manque, c'est par les mémoires. M. l'abbé Velly a relevé de temps en temps des fautes et des erreurs qui se sont glissées dans l'*Abrégé chronologique* de M. le président Hénault.

— J'ai lu avec grand plaisir l'histoire d'une fille sauvage, trouvée en Champagne en 1731, à l'âge de dix ans, et qui est actuellement à Paris sous le nom de Mlle Le Blanc. L'auteur de cette brochure est, si l'on en croit le titre, Mme H***. Mais véritablement, c'est M. de La Condamine. Il y a des choses très-curieuses dans cette relation. Elles sont la plupart envisagées sous un coup d'œil philosophique, et très-bien contées : on y

désirerait seulement un peu plus d'ordre dans les faits qui sont entassés les uns sur les autres, sans liaison et sans suite.

— J'ai eu l'honneur de vous parler de l'invention de M. le comte de Caylus de peindre à la cire; les avis des connaisseurs ont été fort partagés sur ce qu'on avait à attendre de cette nouvelle manière. Les plus éclairés croient qu'elle n'aura ni l'expéditif de l'huile ni la facilité de rendre les petits objets et les couleurs transparentes, qu'elle ne sera par conséquent nullement propre pour le paysage, etc. Avec le peu de lumières que j'ai en ce genre, je puis dire mon avis sans conséquence. Je crois que cette manière aura tous les avantages et tous les désavantages de la fresque, à qui elle ressemble d'ailleurs pour l'effet, je ne dis pas pour la durée. En attendant, M. Vien a fait quelques nouveaux tableaux à la cire, qui représentent des bouquets de fleurs et qui sont fort beaux. M. le comte de Caylus n'a pas jugé à propos encore de dire son secret. M. de Montamy, premier maître d'hôtel de M. le duc d'Orléans, fort versé dans la chimie, a fait des essais de son côté, et comme il ne m'a pas demandé le secret, je puis dire ce qu'il a trouvé hier. C'est que l'huile essentielle de térébenthine a la propriété de dissoudre la cire, de la rendre par conséquent propre à se mêler aux couleurs par le pinceau, et au bout d'un fort court espace de temps cette huile s'évapore. Voilà où nous en sommes. Peut-être le secret de M. de Caylus est-il tout autre chose; peut-être celui de M. de Montamy trouvera-t-il beaucoup d'obstacles dans l'exécution. Voilà toujours de quoi faire des essais. L'Académie royale de peinture vient de faire deux pertes considérables; la première, de son secrétaire, M. Lépicié, graveur. Il avait commencé un catalogue raisonné des tableaux du roi, dont le premier volume a eu beaucoup de succès[1]. Il est fort regretté à l'Académie. La mort de M. Oudry[2] la prive d'un autre artiste fort habile; il a fait une quantité prodigieuse de tableaux; son genre était les animaux et le paysage. Un de ses plus beaux tableaux est une chienne allaitant ses petits, qui a eu le plus grand succès au Salon dernier, et qui se trouve aujourd'hui dans le cabinet de M. le baron d'Holbach.

1. *Catalogue des tableaux du roi*, 1752, in-4°. Né en 1698, Lépicié mourut en 1755.

2. Peintre et graveur, né en 1686, mort en 1755.

FÉVRIER

1er février 1755.

De tous les arts, le plus ignoré et le plus mal exercé est celui de la dispute. Rien ne serait plus propre à l'établissement et aux progrès de la vérité parmi les hommes que la voie de la discussion, si nous avions un désir constant et sincère de discerner le vrai d'avec le faux, d'adopter l'un et de rejeter l'autre, sans songer ni aux torts imaginaires que nous croyons quelquefois nous faire par l'aveu de la vérité, ni aux avantages passagers et futiles que l'erreur semble souvent procurer à ses partisans. L'esprit humain, quelque borné que vous le supposiez, ne saurait être ennemi de la vérité; ce sont ses passions, ses prétentions, sa vanité, sa fureur de système et de singularité qui l'aveuglent, et qui le font lutter contre la fille des cieux. Ce n'est pas elle qui se cache jamais, c'est l'homme qui s'enveloppe d'épais nuages pour empêcher la lumière pure et bénigne de percer jusqu'à lui. L'œil le plus faible, quoique sa vue ait peu d'étendue, voit encore les objets qu'il peut apercevoir tels qu'ils sont. Ce n'est qu'à force d'artifices qu'on est parvenu à grossir les uns, à rapetisser les autres, et à tromper l'œil par de fausses apparences qui dérangent l'ordre de l'univers ou, si vous voulez, celui des sensations. Voilà l'histoire de la vérité et de l'esprit humain. Ayez de la droiture et de la bonne foi, et vous aurez tout ce qu'il faut pour vous faire disciple de la vérité. Vous serez même le seul à tirer quelque profit des vaines discussions des autres. On croirait d'abord que les fameuses querelles des philosophes, les fréquentes disputes des beaux esprits dans nos cercles, sont un sûr moyen de pénétrer dans le sanctuaire de la vérité. On n'a qu'à jeter un coup d'œil sur ces bruyants athlètes, et l'on voit que ce n'est pas la vérité qu'ils cherchent; que, quand on est de bonne foi, on peut la dire en trois mots, et que tout le reste n'est qu'un vain et insipide bavardage. Ce qui me fâche, c'est que les meilleurs esprits ne sont pas toujours exempts de ce vice. Pourquoi t'amuses-tu, dirais-je volontiers à nos vrais philosophes, à com-

battre l'erreur dont le fantôme se multiplie parmi les hommes sous mille figures différentes? Tes coups ne sauraient l'exterminer, elle les sait esquiver pour se montrer un instant après sous une autre larve plus dangereuse. Si tu as pénétré jusqu'aux autels de la vérité, contente-toi de la découvrir aux yeux déçus de tes semblables, et sa lumière fera disparaître les vains fantômes de l'erreur comme le soleil dissipe ces légères vapeurs qui, à la faveur des ténèbres, ressemblent un instant à la lumière. Garde-toi surtout de porter atteinte à sa sublime et majestueuse simplicité, en la dérobant sous des artifices indignes d'elle et de toi. Il vaudrait encore mieux à l'homme de n'avoir jamais connu la vérité que de la voir dans les atours de l'erreur et du mensonge.

On vient de traduire de l'anglais les paradoxes métaphysiques de Collins sur la liberté et sur la nécessité [1]. Ce livre parut en Angleterre dans le temps de la grande querelle dans laquelle Leibnitz, Locke, le docteur Clarke et les meilleurs esprits du siècle eurent part. M. Collins, avec beaucoup de force et de simplicité, et encore plus de clarté dans ses raisonnements, en établissant le système de la nécessité, embarrasse beaucoup les partisans de la liberté, c'est-à-dire tous les dogmatiques qui songent à leur système et à ses intérêts avant que de songer à ceux de la vérité. Si l'on eût apporté de la bonne foi de part et d'autre, on aurait arrangé les principes de cette doctrine en peu de lignes, comme nous allons voir. Ce que je dirai ici sur la liberté et sur la nécessité servira en même temps de principes pour qui voudrait examiner de plus près le mauvais *Traité* peu philosophique *de la liberté*, que M. l'abbé de Condillac a mis à la fin de son *Traité des sensations*.

On peut envisager la question de la liberté de deux manières différentes : la première, en se plaçant hors de l'univers, embrassant du même coup d'œil tous les êtres, leur ordre, leur succession, leurs différents rapports, leur mouvement continuel qui produit cette longue chaîne de causes et d'effets qui se perd dans les nuages de l'incertitude, et que l'œil le plus exercé ne peut suivre longtemps. En considérant l'espèce humaine sous ce point

1. L'ouvrage de Collins, dont Grimm veut parler ici, est intitulé *Recherches philosophiques sur la liberté de l'homme*. Londres, 1717. Ce livre avait été réfuté par Clarke; il fut traduit en français par de Bons.

; vue, comme un ordre successif de causes et d'effets, il est
'ident que la question de la liberté restera toujours indécise. Il
udrait avoir une connaissance parfaite de l'univers, de ses res-
›rts, de son origine, de son auteur, pour décider si une telle
;pèce d'êtres agit librement, ou si, sous les apparences de la
berté, elle est déterminée nécessairement à faire ce qu'elle fait.
e système de la nécessité, sous ce point de vue, est seulement
lus vraisemblable que celui de la liberté, et le devient encore
lus pour ceux qui regardent l'univers comme l'ouvrage d'un
tre intelligent et parfait ; car nous trouvons une machine par-
ıite à proportion que toutes les parties dont elle est composée
ont nécessitées à concourir par leur action à la faire aller de la
ıeilleure façon possible. Tout a dans les machines un emploi
ıéterminé ; et quand même une partie paraîtrait avoir un em-
›loi ou un mouvement vague, ceux qui auraient une connais-
ance parfaite de la machine nous diraient bien vite combien
ıne telle partie a de façons de bien aller, et ces variations se
'éduiraient sûrement à un fort petit nombre. Le système de la
ıécessité est donc fort vraisemblable lorsqu'on envisage l'uni-
'ers en général ; mais M. Collins n'a pas pris cette méthode, il
ı choisi la seconde façon de traiter cette question, en obser-
'ant l'homme en particulier, sa manière d'apercevoir et d'agir ;
:t le système de la nécessité semble encore gagner à cette mé-
hode. Je parle de vraisemblance et de probabilité, car dans
:es matières il faut se détacher de démontrer, et ceux qui me
›romettent des démonstrations de ces choses me dispensent de
es écouter. Voyons donc comment M. Collins raisonne, et sur-
out soyons de bonne foi. Ceux qui sont accoutumés à réfléchir
ur eux, à suivre les opérations de leur esprit, sont convaincus
ue nos perceptions ne sont ni volontaires ni libres. Je ne puis
mpêcher telle idée de me passer par la tête, et lorsque je di-
ige mon esprit vers tel objet, et que je l'exerce à réfléchir, les
dées qui me viennent à ce sujet ne sont certainement pas de
non choix. Elles sont engendrées nécessairement d'une manière
ui m'est inconnue, et dont, à force de réflexion et d'attention,
'entrevois quelquefois de faibles lueurs. Voilà le premier point,
ui est d'une évidence sans réplique ; car si nous étions les
naîtres de nos perceptions et de nos idées, il n'y aurait point
le sots ni de gens bornés, que nous prenons la liberté d'appeler

bêtes. L'amour-propre apprendrait bien vite à chacun à penser sur toutes les choses de la meilleure façon possible, et de la plus spirituelle. Ce que nous appelons génies prouve encore mieux cette nécessité que les sots, tout nécessairement sots qu'ils sont. Voyez les productions du génie. Demandez à Homère comment on fait un poëme épique, à Raphaël et au Carrache comment on fait un tableau sublime; à Pergolèse ou à Buranello comment on fait ces airs pathétiques qui déchirent l'âme, et qui lui font éprouver si délicieusement tous les sentiments de pitié, de terreur, d'horreur, de tendresse, etc. On aurait beau donner la torture à son esprit pendant un siècle, jamais il n'en résulterait que de mauvaises choses. Lorsque le génie agit dans ces hommes divins, une vive chaleur s'empare d'eux; travaillés par une fermentation universelle et vigoureuse, possédés par le plus fort enthousiasme, ils produisent sans volonté et nécessairement les choses qui font l'admiration de l'univers. Allons plus loin : le jugement n'est pas plus libre que les perceptions. Je compare deux idées : le jugement qui en résulte ne dépend pas de moi, je suis forcé de le faire. Je ne puis pas juger qu'une chose est bonne lorsqu'elle est mauvaise : voilà pourquoi (tout ceci n'est que fort vraisemblable, et je ne prétends rien démontrer) il y a une beauté et une bonté absolues, du moins aussi longtemps que les hommes seront organisés comme ils le sont. Ceux donc qui disent qu'il ne faut pas disputer les goûts ne savent ce qu'ils disent; car, par exemple, ce qui est digne de plaire doit plaire nécessairement partout, à tous les hommes et dans tous les siècles, parce que les hommes, ayant les mêmes organes, doivent nécessairement juger en général toujours et partout de même. Voyons maintenant si nos actions sont plus libres que nos perceptions et nos jugements; elles en dépendent totalement. Dans nos actions les plus indifférentes, nous sommes toujours nécessairement déterminés au parti que nous prenons, par un motif quel qu'il soit : on n'a qu'à s'examiner rigoureusement pour en être convaincu. Voilà en peu de lignes toute la doctrine de la nécessité, et ce précis ne nuira pas à ceux qui ont envie de lire l'ouvrage de M. Collins avec soin. A présent qu'est-ce qu'on peut opposer à des choses aussi simples et aussi claires? On peut écrire de longs traités, et même fort ennuyeux; on peut les remplir de mille futilités métaphysiques :

on peut dire encore que si cette doctrine s'établit une fois, elle renversera nécessairement tel et tel système. Qu'est-ce que tout cela fait à la vérité? Ce qui est vrai le sera-t-il moins pour cela, et ce qui est faux deviendra-t-il vrai? Je ne pardonne donc pas à M. Collins qu'après avoir exposé la doctrine avec autant de force que de clarté il ait encore voulu l'arranger avec tous nos systèmes théologiques et politiques, dont il ne reconnaît sûrement pas également la solidité. Cet artifice est petit et indigne d'un vrai philosophe, quoiqu'il soit fort en usage. Ne déshonorons pas la vérité en l'appuyant sur des fondements que nous reconnaissons nous-mêmes pour n'être pas durables. Le philosophe, je le répète, doit se contenter de montrer la vérité : c'est là sa vraie vocation, elle est sublime. Que font à la vérité les vaines opinions et les faux systèmes des hommes? Ils ne méritent pas d'être réfutés; mais il serait bien blâmable de les vouloir accorder, par quelque sophisme ingénieux, avec la vérité même. Les petits esprits, aussi méchants pour l'ordinaire qu'ils sont mauvais raisonneurs lorsqu'ils n'ont plus rien à opposer à sa lumière, crient qu'elle est dangereuse; comme si une vérité pouvait jamais nuire à une autre vérité, ou qu'il pût jamais être dangereux de détruire une erreur quelque ancienne qu'elle fût. Gardons-nous bien de tomber dans l'excès contraire, et d'étayer la vérité par des erreurs ou par des opinions. M. Collins aurait donc dû s'épargner plusieurs chapitres qui n'ajoutent rien à la vérité, et qui nuisent à la gravité du sujet : tel est le chapitre de la prescience de Dieu. M. Collins prouve qu'elle ne peut subsister avec le système de la liberté, et qu'elle suppose absolument celui de la nécessité. Si les idées que nous nous efforçons de nous former des attributs de la Divinité étaient moins vagues, moins obscures, moins contradictoires, cet argument pourrait être de quelque utilité; mais qui, de bonne foi, a jamais pu se former une notion bien distincte et nette d'un attribut de Dieu, quel qu'il soit? Ah! pourquoi étayer un système fort abstrait, comme celui de la nécessité, par un autre plus abstrait encore, celui de la prescience? Il y a longtemps que les vrais philosophes ont renoncé aux disputes futiles de l'école, et qu'ils en laissent la gloire à ces têtes vides de sens à qui le bonnet de docteur donne un droit exclusif de déraisonner. L'argument tiré des peines et des récompenses civiles est dans le même cas.

M. Collins prouve qu'un voleur n'est puni que parce qu'il vole nécessairement, et que s'il lui était libre de ne point voler, la société n'aurait aucun droit de punition sur lui. Ce chapitre est un tas de sophismes. Il s'agit de savoir si la société civile est réellement l'établissement le plus convenable au genre humain. Dès que cette proposition est bien prouvée, tous les inconvénients qui en résultent ne doivent jamais nous arrêter un instant. Il n'y a rien dans le monde entier qui n'ait des inconvénients : les meilleures choses en ont comme les plus mauvaises, les plus pernicieuses ne sont jamais sans quelque côté avantageux. Dire que telle chose a tel inconvénient, ce n'est donc rien avancer ni contre sa bonté, ni contre sa vérité. C'est sans doute un très-grand mal que les biens de la fortune soient entre les mains d'un petit nombre d'hommes, tandis que des millions sont dans l'indigence et meurent de faim. Mais pour remédier à cet inconvénient, quelque terrible qu'il soit, serait-il permis de renverser les fondements de la société? Non, sans doute; et pour revenir à l'exemple de M. Collins, un voleur n'est pas puni parce qu'il agit librement ou nécessairement; l'un et l'autre sont tout à fait indifférents. On le punit parce que la société ne subsisterait pas sans cette sévérité, et qu'il faut tout sacrifier à sa conservation du moment qu'il est démontré qu'elle procure les plus grands biens aux hommes. Cependant les supplices des malfaiteurs sont, sans difficulté, un des inconvénients de la société ; car sans compter que, rigoureusement parlant, on ne peut démontrer que les hommes puissent jamais avoir un droit bien constaté sur les jours d'un homme, qui oserait nier qu'il ne soit fort malheureux que le crime d'un assassin, par exemple, coûte la vie à deux hommes, savoir, à celui qui est la victime du crime et au criminel? Abstraction faite de la société civile, l'impunité d'un assassin est un moindre mal physique que son supplice. Mais comme il serait non-seulement ridicule, mais blâmable de se servir de ces arguments pour détruire la société, celui qui allègue contre une vérité philosophique, d'ailleurs bien établie, les conséquences qui en résultent, ne mérite pas plus d'égards.

Finissons cet article, déjà trop long peut-être, par deux observations générales. Tout ce que nous venons de dire ne contient que les premières idées qui, à mesure qu'on y rêve, s'étendent,

se multiplient, et se confirment les unes par les autres. Ce qui nous reste à dire est dans le même cas. Première observation : il n'y a point de vérité dangereuse ni nuisible. Il est donc faux de dire qu'il faut cacher de certaines vérités aux hommes. Ce qui est vrai, ou (ce qui revient au même) ce qui est, ne l'est pas moins, et ne produit pas moins tous les effets qu'il doit produire, que je le sache, ou que je l'ignore. J'aimerais autant entendre dire aux Athéniens en se promenant dans la place publique : Il n'est pas vrai que nous venons de perdre la bataille; car si cela était, nous serions dans huit jours d'ici ou exterminés ou subjugués. Me dira-t-on qu'il ne faut pas éveiller un homme qui dort au milieu des flammes, de peur de lui causer trop de frayeur? Il périra sans doute, avec beaucoup moins de douleur et d'effroi, s'il peut passser du sommeil à la mort; mais en même temps il sera privé de toutes les ressources qui pourraient le garantir du péril. Plus il ignorera le danger, plus sa perte sera infaillible. Cet exemple prouve seulement ce que nous avons dit plus haut, qu'il n'y a rien de si bon qui n'ait ses inconvénients, ni rien de si mauvais qui n'ait ses avantages. Ajoutez que les hommes abusent de tout, et que s'il fallait leur cacher les choses dont ils peuvent faire un mauvais usage, il faudrait étendre cette maxime jusqu'aux vérités les plus sacrées. Il y a de bonnes gens qui poussent cette maxime plus loin encore, et qui vous disent pieusement que Dieu a eu soin de nous cacher les vérités qui auraient pu nous nuire. Le beau rôle qu'ils font jouer à la Divinité ! Ils ne considèrent pas que si la prudence m'engage quelquefois à cacher à mon ami quelque événement funeste, c'est que je suis, comme lui, un faible mortel sujet aux décrets du sort que je ne saurais changer; au lieu que Dieu, s'il est tout-puissant et bon, doit changer les vérités nuisibles, s'il y en a, ou en faussetés, ou en vérités utiles. Seconde observation : M. Collins prétend qu'on peut dire clairement, et que c'est toujours la faute des auteurs quand ils sont obscurs. Cela peut être vrai en général; il y a pourtant une exception. Il naît quelquefois des esprits sublimes qui devinent et préviennent les siècles et la postérité, qui percent dans les profondeurs les plus ignorées de la vérité; des esprits de cette trempe doivent nécessairement paraître obscurs au vulgaire. Le chancelier Bacon, l'homme le plus lumineux peut-être qu'il y ait jamais

eu, devait paraître fort obscur à ses contemporains. Je ne suis pas étonné que M. Diderot le paraisse quelquefois aux siens.

— Une des occupations les plus agréables de l'esprit, à mon gré, est de chercher de nouveaux sujets de tragédie ou de comédie, de peinture, de sculpture, etc., et de les disposer de la manière dont on voudrait les voir traités. On dit communément que les sujets sont tous épuisés, que les grands génies dans chaque genre les ont tous traités, et qu'ils ne nous ont laissé que la gloire de les copier. Rien n'est si faux : jamais les sujets ne manqueront au génie. Un homme d'esprit, que je ne connais point, vient de proposer de nouveaux sujets de peinture et de sculpture dans une brochure dédiée à l'Académie royale de peinture. J'ai lu le peu de pages qu'elle contient avec grand plaisir, quoique en général je ne sois pas de son avis. Il prétend que la mythologie ouvre un vaste champ aux peintres pour chercher de nouveaux sujets. Je trouve la mythologie très-froide, et le plus souvent obscure en peinture ; et je suis convaincu que ce qui a engagé les génies sublimes d'Italie à traiter si fréquemment des sujets de mythologie était l'occasion si précieuse pour un peintre de dessiner le nu. On peut dire en général que la religion païenne est poétique, et que la religion chrétienne est pittoresque. En effet, les sujets de cette dernière vous fournissent presque toujours l'occasion d'exprimer les passions et les grands mouvements de l'âme, le feu et l'enthousiasme des moments où les hommes sont, pour ainsi dire, au-dessus d'eux-mêmes, tandis que l'autre ne présente que des fantômes d'imagination ou des sujets froids. La religion chrétienne vous montre toujours l'homme, c'est-à-dire l'être auquel vous vous intéressez le plus, dans quelque situation intéressante. La religion païenne vous montre des êtres dont vous n'avez point d'idées dans une situation tranquille. Le seul avantage qu'elle a est peut-être de fournir quelquefois des sujets voluptueux ; mais que cet avantage est petit auprès de celui de traiter le pathétique !...

Comme nous nous amusons quelquefois, M. Diderot et moi, à chercher de nouveaux sujets de peinture, vous ne serez pas fâché peut-être de voir des tableaux de notre façon. En voici six que M. Diderot a faits l'autre jour en lisant Homère, et

qu'il a jetés sur le papier à ma prière : c'est une suite de tapisseries qu'on pourrait faire exécuter aux Gobelins.

LE COMBAT DE DIOMÈDE ET D'ÉNÉE, AVEC LES SUITES.

(TENTURE DE TAPISSERIE.)

Première tapisserie. L'ami d'Énée, percé d'un javelot, est étendu sur la terre. Énée le couvre de son bouclier, et, la lance à la main, il crie, il s'agite, et menace de donner la mort à quiconque aura la témérité d'approcher. Cependant Diomède a ramassé une pierre énorme dont il est prêt d'écraser Énée. Le char d'Énée a été renversé dans le commencement de l'action, et l'écuyer de Diomède s'est jeté à la bride des chevaux, qui bondissent et qu'il tâche d'emmener comme il en avait reçu l'ordre de Diomède. La scène se passe entre la mer et la campagne, le camp des Grecs et la ville de Troie.

Seconde tapisserie. Énée, frappé à la cuisse du rocher que la main de Diomède a lancé, et renversé sur la terre, va périr sous le fer de son ennemi, mais Vénus vient à son secours. La déesse étend entre Diomède et son fils une gaze légère. On aperçoit Énée renversé sous la gaze; mais au-dessus de ce voile paraissent la tête majestueuse de cette déesse, ses épaules divines, sa gorge charmante, ses deux beaux bras étendus et ses mains délicates qui tiennent la gaze suspendue. Diomède, furieux que son ennemi lui soit dérobé, porte des coups de javelot contre la gaze. Cependant son écuyer emmène vers les tentes des Grecs les chevaux bondissants d'Énée.

Troisième tapisserie. Vénus, que Diomède a blessée à la main, est renversée entre les bras d'Iris, qui l'emporte et la soustrait à la poursuite de Diomède que Minerve conduit, et dont elle excite et guide la fureur. Vénus laisse pendre mollement sa main blessée; il en sort quelques gouttes d'un sang vermeil qui se changent en fleurs en tombant sur la terre.

Quatrième tapisserie. Iris et Vénus rencontrent le dieu de la guerre dans une nuée d'où il regardait avec une joie cruelle le combat de Diomède et d'Énée. Vénus lui parle avec effroi de ce Grec terrible qui lui a effleuré la main, et qui se battrait

contre Jupiter même. Elle lui demande son char et ses chevaux pour s'en retourner dans les cieux. Mars les lui accorde. On voit sortir de la nuée le bout de la lance de Mars et la tête de ses chevaux écumants qui soufflent le feu par les narines.

Cinquième tapisserie. Iris et Vénus s'en retournent aux cieux sur le char de Mars et avec ses chevaux. Les chevaux fendent les airs, Iris les conduit. Vénus a le bras gauche appuyé sur l'épaule d'Iris; sa tête est penchée sur le même bras : elle regarde sa blessure, et elle s'afflige en voyant que la peau de sa belle main commence à noircir.

Sixième tapisserie. Iris et Vénus sont arrivées dans les cieux. Iris met en liberté les chevaux fougueux de Mars. Cependant Vénus s'est précipitée entre les bras de sa mère Dioné, qui la caresse et la console. Minerve et Junon font des plaisanteries sur son aventure avec Jupiter, et le père des dieux ne peut s'empêcher d'en sourire.

— Deux de nos barbouilleurs de papier eurent la bonté, l'année passée, de défigurer dans une brochure intitulée *la Double Beauté*, roman étranger, et à laquelle personne ne comprenait rien, l'histoire de Martinus Scriblerus, ouvrage satirique de Pope et de quelques autres Anglais de cette force. On vient de faire une traduction nouvelle et exacte de cet ouvrage [1], qui est rempli d'esprit, de finesse, de sel et de traits d'un pinceau fort et vrai que les Anglais savent si bien manier. Le héros de cette plaisanterie est un pédant fort amusant et fort intéressant par ses aventures. Vous y trouverez deux plaidoyers très-comiques.

— On a traduit un autre ouvrage anglais fort utile, *le Calendrier des laboureurs et des fermiers* [2]. Cet ouvrage est de M. Bradley, l'un des savants botanistes de l'Europe. La traduction de ce livre doit faire grand plaisir à ceux qui aiment à s'occuper d'agriculture. Le nombre en augmente en ce pays-ci considérablement. L'esprit philosophique commence à s'étendre sur ces objets si importants, et à ramener les hommes aux études utiles dont ils s'étaient trop écartés sans doute.

— M. de Saint-Foix, auteur de *l'Oracle*, petite comédie qui

1. (Par P.-H. Larcher.) Londres, Knapton, 1755, in-12.
2. Traduit par de Puisieux, et plusieurs fois réimprimé.

doit son succès au jeu de Mlle Gaussin, et qui est beaucoup plus vantée qu'elle ne vaut, vient de donner un second volume de ses *Essais historiques sur Paris*. Cet ouvrage est curieux et amusant.

— *Passe-temps des mousquetaires, ou le Temps perdu* [1]. Contes en vers fort libres, et, par-dessus le marché, fort mauvais.

— *Recueil général historique et critique de tout ce qui a été publié en Italie de plus rare sur la ville d'Herculanum* [2]. Ce recueil est fait sans goût et sans soin par un homme qui avait sans doute besoin de quelque argent.

— Si vous avez envie de lire un recueil d'amplifications de rhétorique ou de thèmes de collége, vous lirez les *Considérations sur les révolutions des arts*, par M. de Mehégan [3]. Pour traiter ce chapitre, il faut avoir beaucoup de philosophie, l'esprit mûr, une bonne tête et de bons yeux.

— Il paraît depuis un mois un ouvrage attribué à M. de La Beaumelle, qui n'a fait aucune sensation à Paris, heureusement pour l'auteur à qui il pourrait bien valoir un logement à la Bastille s'il était plus connu. Le titre en est fort beau, et c'est quelque chose : *le Code de la nature*. Si M. de La Beaumelle en est l'auteur, on peut dire qu'il sait mieux faire des libelles que des codes. Quel titre! et combien il faut de méditation, de recueillement, de vertu et d'âme, combien de profondeur dans l'esprit, combien d'élévation et de simplicité dans le cœur pour être l'interprète du *Code de la nature!* C'est le vertueux et l'éloquent citoyen de Genève, Jean-Jacques Rousseau, qui serait digne de faire un tel ouvrage. Notre auteur commence son code par l'extrait d'un poëme épique intitulé *la Basiliade*, dont je n'ai jamais ouï parler. Jugez ce qu'on peut attendre d'un homme qui commence le *Code de la nature* de cette façon. Tout ce qu'on s'en promet, l'auteur le tient bien, c'est-à-dire qu'il n'y a ni principes, ni raison, ni lumière dans son livre. L'histoire de l'exil du Parlement y est contée d'une manière fort indécente.

1. Attribué à un avoué de Dôle, Louis Desbies. Plusieurs fois réimprimé. Voir la note de la *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour*.

2. (Par Regnier.) 1754, in-12.

3. Paris, 1755, in-12.

VERS DE M. DE MARGENCY

POUR METTRE AU BAS DU PORTRAIT DE M. DE GAUFFECOURT, PEINT PAR NONOTTE ET TRÈS-BIEN GRAVÉ PAR DAULLÉ, UN DE NOS HABILES GRAVEURS,

AVEC CETTE ÉPIGRAPHE TIRÉE D'HORACE :

Lætus in præsens animus, quod ultra est
Oderit curare, et amara lento
Temperet risu. . . . .

L'homme charmant qu'ici tu vois représenté
Mérite de passer sa vie
Dans le sein du plaisir et de la liberté,
Entre Montesquieu et Sylvie;
Dans Athènes, il aurait été
Et l'ami de Socrate et l'amant d'Aspasie.

— Un de nos beaux esprits, poëte et fort original, disait l'autre jour à un homme du monde fort aimable et qui a infiniment d'esprit, qu'il avait des cheveux de génie. « Si cela était, dit celui-ci fort plaisamment à un compliment aussi extraordinaire, je vous en ferais faire une perruque[1]. » Cette plaisanterie a donné lieu à l'épigramme suivante :

Certain auteur à la tête légère,
A l'air faquin, au front audacieux,
En plein sérail, l'autre jour, voulant faire
De son sultan un éloge pompeux,
L'apostropha par ce trait de folie :
« O cheveux forts! cheveux de grand génie! »
Qui fut penaud? Le fade adulateur,
Car le sultan reprit : « Mon pauvre eunuque,
Prends mes cheveux, fais-t'en une perruque,
Puisque tu veux te donner pour auteur. »

— Nous sommes à la veille de perdre un des grands hommes que ce siècle ait produits. M. le président de Montesquieu est très-mal. O vous, qui honorez le génie et la vertu, venez tous pleurer la perte de l'homme lumineux et vertueux qui va joindre

1. C'est le comte de Friesen qui répondit ainsi au compliment de Baculard d'Arnaud.

les mânes de Socrate, de Platon, de Cicéron, et des sages qui ont honoré l'humanité par leurs écrits sublimes et leur vie honnête.

Paris, 15 février 1755.

Charles de Secondat, baron de Montesquieu, est mort à Paris, le 10 de ce mois, après avoir honoré l'humanité par ses écrits admirables, et par une vie honnête et irréprochable pendant le cours de soixante-cinq ans. S'il n'était pas beaucoup plus doux d'oublier nos torts et de fermer les yeux sur les maux que nous ne pouvons guérir, nous dirions, à la honte de la nation, que ce grand homme, à qui la France devra tous les heureux effets qui résulteront de la révolution que ses ouvrages ont faite dans nos esprits, a quitté la vie sans que le public s'en soit, pour ainsi dire, aperçu. Son convoi funéraire s'est fait sans personne; M. Diderot est, de tous les gens de lettres, le seul qui s'y soit trouvé. Louis XV s'est honoré en donnant au sage mourant des marques de son estime, et en envoyant M. le duc de Nivernois s'informer de son état. Mais si nous eussions mérité d'être les contemporains d'un aussi grand homme, quittant nos vains et frivoles plaisirs, nous aurions tous pleuré sur son tombeau, et la nation en deuil aurait montré à l'Europe l'exemple des hommages qu'un peuple éclairé et sensible rend au génie et à la vertu[1].

1. Si les hommes de lettres montrèrent une blâmable indifférence à la mort de Montesquieu, les jésuites furent mis en mouvement par la seule nouvelle de sa maladie. Deux des plus habiles et des moins timides de leur compagnie, le père Routh et le père Castel, vinrent, dès que le malade fut reconnu en danger, s'installer dans une pièce voisine de sa chambre, et, malgré les invitations réitérées de d'Arcet et de Bouvard, ses amis, de se retirer, y restèrent consécutivement plusieurs jours et plusieurs nuits. Ils avaient vainement sollicité Montesquieu de leur remettre des corrections aux *Lettres Persanes*. Quand il fut près de fermer les yeux, ils voulurent, avec l'appui de quelques parents du mourant, qui leur étaient dévoués, forcer d'Arcet à leur livrer les clefs du cabinet de celui-ci; il s'établit même une lutte dans laquelle le vêtement où se trouvaient ces clefs fut pris et repris plusieurs fois, mais il demeura à l'ami de l'auteur. De son côté, le curé de Saint-Sulpice, sur la paroisse duquel demeurait Montesquieu, se présenta et remplit son ministère, mais avec décence et sans beaucoup gêner le malade. On a retenu le commencement de son exhortation, à cause de la repartie de Montesquieu. « Vous savez, monsieur le président, combien Dieu est grand! » Montesquieu, que tout ceci fatiguait probablement, répondit : « Oui, monsieur, et combien les hommes sont petits! » (Voir *Précis historique sur la vie et les travaux de Jean d'Arcet*, par Dizé, an X, in-8.) (T.)

M. Ed. Mennechet a cité dans ses *Matinées littéraires* (t. IV, p. 156), une

— Quelque envie qu'aient eue certains philosophes de confondre l'homme avec les autres animaux et de lui refuser, à peu de chose près, toute supériorité sur les bêtes, il faut convenir qu'ils n'en ont jamais imposé à des gens sensés, et que leur manière de philosopher ne mérite pas même l'éloge d'adroits et ingénieux sophismes. Pour peu qu'on réfléchisse, on ne peut se cacher que l'homme constitue une espèce d'être très-singulier et tout à fait différent de ce que nous voyons de vivant et d'inanimé dans la nature. Le principal caractère qui le distingue de toutes les autres créatures de l'univers, c'est la perfectibilité ou la faculté qu'il a reçue de se rendre plus parfait, faculté qui opère sans cesse les plus étonnantes révolutions, et dans son être et dans toute la nature. Toutes les autres espèces d'animaux ont conservé le même degré de perfection où elles étaient depuis que nous savons leur histoire. Les chevaux et les ours, par exemple, ne valent ni mieux ni moins qu'ils ne valaient il y a trois mille ans. L'homme seul par sa nature est fait pour éprouver les différences les plus sensibles et pour passer par des changements successifs et continuels, suivant lesquels il peut ou approcher de la perfection que son espèce comporte, ou s'en éloigner jusqu'à se dégrader. C'est une grande et belle question digne de l'attention des meilleurs esprits et de nos plus sublimes philosophes, savoir si cet état de perfectibilité est une prérogative et un bonheur réel pour l'homme, et si les bêtes ne sont pas même plus parfaites en ce qu'elles naissent d'abord avec le degré de perfection dont elles sont susceptibles, et que, si elles n'ont point à devenir meilleures, elles ont d'un autre côté l'avantage de ne point dégénérer et de remplir leur vocation en obéissant à la nature. Quand on réfléchit sérieusement sur l'homme et sur sa déplorable destinée confirmée par l'histoire de tant de siècles, on est tenté de croire que le don de se perfectionner qu'il a reçu de la nature lui a été plus funeste qu'utile. Je ne sais par quelle fatalité l'homme en fai-

lettre de Saint-Marc, dernier secrétaire de Montesquieu, à Suard sur la fin du président. Il en résulte que Montesquieu embrassa le P. Castel, se confessa à un jésuite qui l'avait accompagné, et communia par les soins du curé de Saint-Sulpice. Saint-Marc ne parle point des tentatives de détournement que d'Arcet avait voulu empêcher, et son récit a d'autant plus de valeur que le ton de sa lettre, écrite le jour même ou le lendemain de la mort de Montesquieu, prouve suffisamment qu'il n'était point affilié à l'active compagnie.

sant ses premiers pas est toujours entraîné loin de la nature. Cet égarement s'étend jusqu'aux ouvrages de l'imagination et aux imitations de l'art. Nous ne songeons à nous en rapprocher qu'après avoir été avertis de nos erreurs par beaucoup d'expériences malheureuses. Alors nous rougissons de la grossièreté de nos premières productions. Nous pleurons l'aveuglement de notre esprit et les égarements de notre cœur, et nous comprenons à peine comment la loi de la nature, si simple et si claire, a pu être méconnue et négligée si longtemps. Nous devenons plus sages, mais le temps qui nous reste ne saurait nous dédommager du temps plus précieux que nous avons perdu; et la première vigueur de nos facultés ayant été consumée dans l'erreur d'inutiles et nuisibles efforts, et notre courage, notre hardiesse et notre confiance ayant disparu avec elle, nous perdons dans de vains regrets le temps qu'il faudrait employer à réparer et à jouir de ce que nous avons sauvé du naufrage. Ces réflexions, justifiées et confirmées tous les jours par l'expérience, devraient bien nous engager à songer au seul remède à tant de maux, qui est une éducation éclairée digne d'un être raisonnable et qui doit aspirer à la perfection. Malheureusement nous sommes faits de façon à nous accoutumer à force d'habitude à ce qu'il y a de plus absurde et plus opposé à la raison et à la vérité; et notre paresse jointe à une dose convenable d'opiniâtreté achève bientôt de nous familiariser avec l'erreur et le préjugé. Mais si le funeste bandeau qui nous couvre les yeux et nous dérobe la lumière pour connaître nos vrais intérêts pouvait tomber, si nous pouvions nous tirer de cette léthargie qui nous rend si insensibles aux choses dont dépend le bonheur et le malheur de nos jours, nous serions bien étonnés de voir le comble de l'extravagance dans ce qu'il y a de plus essentiel à notre bien-être, l'éducation de la jeunesse. Il faut convenir de bonne foi que nos usages en ce point sont si contraires au bon sens qu'un homme, qui tiendrait une conduite directement opposée à nos principes et aux maximes que nous suivons, ne manquerait pas de donner une excellente éducation à ses enfants. L'importance de la matière plus encore que l'étendue de ces feuilles ne permet pas d'entrer dans des détails dont les moindres sont d'une conséquence infinie, ni de tracer le plan d'une éducation plus convenable et plus heureuse que celle qui est établie. Il faut espé-

rer qu'à la fin les hommes commenceront à faire des essais sur la science de l'éducation, et à se communiquer leurs observations et leurs expériences; ce qui mettra les sages parmi eux en état de faire un traité d'éducation dont il nous manque encore les premiers éléments, et de nous montrer à quel degré de perfection et d'excellence la nature peut parvenir lorsqu'elle est secourue dans son premier âge. Je vais me borner ici à une question très-importante qui doit être agitée et discutée dans toute son étendue dans le traité que je propose. Notre premier soin, dès que nos enfants ont l'usage de la parole, est de leur donner les principes de la religion chrétienne, de leur expliquer nos mystères et nos dogmes, et par conséquent de les occuper de ce qu'il y a de plus sérieux et de plus abstrait. Je demande si cet usage est raisonnable, et je crois pouvoir me répondre qu'il est absolument contraire à la droite raison. De quel côté qu'on l'envisage, il en résulte les plus grands inconvénients. Premièrement, en comparant le genre humain sous un coup d'œil général, il est certain que c'est dans cet usage universellement établi sur toute la terre qu'il faut chercher la source de l'empire que les opinions les plus absurdes et souvent les plus dangereuses causent sur l'esprit humain. Comment des nations entières pourraient-elles demeurer dans les erreurs les plus grossières pendant une longue suite de siècles si on ne les eût point familiarisées avec ces absurdités dès leur enfance? Dites à un homme de vingt ou trente ans qu'un chat est une divinité; il se moquera de vous, tandis que son père élevé dans cette croyance scellera ce dogme de son sang s'il le faut. On connaît, du reste, la force et la conséquence des premières impressions; jamais on n'en revient tout à fait, elles conservent même leur empire à proportion que nous sommes bien organisés, parce qu'elles en sont plus vives et plus frappantes. Il ne faut pas, pour répondre à cette réflexion, dire qu'en ce cas il n'y a que les chrétiens qui doivent apprendre la religion à leurs enfants, parce qu'ils professent la seule vraie et indubitable. Cet argument ne serait bon qu'à Rome et à Paris; car, à Constantinople, les musulmans nous diraient qu'il n'y a qu'eux qui puissent donner en sûreté leur religion à leurs enfants, et dans l'Inde, l'idolâtre ferait la même réponse. Au contraire, plus un culte est pur et digne d'un peuple éclairé,

plus mon principe doit avoir lieu, parce qu'il est évident que l'homme élevé dans les principes de la vertu et de la raison, du moment qu'il en pourra faire usage, s'occupera sérieusement du choix de sa religion, et que la vraie n'y pourra que gagner. En second lieu, c'est renverser tout l'ordre et la gradation de nos connaissances que de commencer par la religion. C'est par les connaissances humaines qu'il faut s'élever aux connaissances divines. C'est après s'être étudié comme ce qu'il y a de plus précieux, que l'homme commence à regarder autour de lui, à réfléchir sur son semblable, sur les créatures qui l'environnent, sur la nature qu'il contemple, sur l'univers qu'il envisage, et enfin sur la divinité qu'il suppose. Voilà où l'étude de la théologie doit commencer, c'est-à-dire lorsque l'homme aura bien fait connaissance avec lui-même et avec le monde dans lequel il se trouve placé. Sans cette précaution, toute la religion ne sera pour lui qu'une vaine et fastidieuse étude, parce qu'il ne sentira pas à quel point elle est intéressante pour son bonheur, ou une pratique superstitieuse et fanatique qui le dégrade et l'expose aux dangers et aux erreurs les plus funestes. Charron a dit, dans son livre *De la sagesse*, qu'il faut être honnête homme avant que d'être chrétien. Il faut donc élever nos enfants à la vertu, à l'honnêteté, avant que de leur parler du christianisme; il faut les rendre bons et vertueux avant que de les rendre dévots. Il faut leur prêcher l'amour des hommes avant que de leur parler de l'amour de Dieu. Il résulte de notre usage deux maux si terribles qu'ils devraient bien nous en corriger pour jamais. Le premier est qu'on cesse ordinairement d'être honnête homme en cessant d'être chrétien. Chez toutes les nations savantes et lettrées, le nombre de ceux qui ne croient pas à la religion augmente tous les jours. Cependant peu de gens perdent la foi à force d'examen et de méditation. La multitude suit ici, comme dans toutes les occasions, le torrent de la mode; elle ne croit pas, parce que ce n'est pas la mode de croire, et, sans examiner, elle regarde les dogmes de sa religion comme autant de chimères dont on est convenu de bercer les enfants; mais ce qui n'arrive que trop souvent, insensiblement elle étend cette maxime sur les principes les plus importants au bonheur de l'humanité et à la conservation de la société; et ne croyant plus à la vertu, ni à la

justice, ne connaissant plus aucun frein, l'honnête homme disparaît avec le chrétien. Un autre mal encore plus funeste, qui tire son origine de l'usage en question, c'est la foi aveugle suivant laquelle celui qui reste chrétien sait le secret de se dispenser de toutes les vertus et de mettre de vaines et indifférentes pratiques à la place des devoirs les plus importants et les plus sacrés. C'est ainsi que nous voyons le zèle aveugle oublier les droits du sang et de l'amitié, négliger les intérêts les plus forts et les plus justes, rompre les liens les plus chers et les plus doux, renier la nature et ses droits en faveur d'une religion qu'il s'est forgée lui-même à sa fantaisie, ou expier la négligence des devoirs les plus essentiels par quelques pratiques superstitieuses, comme si la loi divine pouvait jamais être opposée à la loi naturelle, et que la religion qui ne regarde pas la bienveillance générale envers tous les hommes comme la loi la plus sacrée pût n'être point exécrable aux yeux de ce Dieu que nous croyons digne de tout notre encens. Il faudrait donc commencer à réformer le premier livre que nous donnons à nos enfants, qui est le catéchisme, ou plutôt il en faudrait faire un nouveau bien différent de celui qui ennuie et tourmente le petit peuple. Il est évident que le catéchisme de l'humanité et le catéchisme de la société doivent précéder celui de la religion. Il faut être homme et citoyen avant que d'être chrétien. Le premier de ces catéchismes apprendrait à la jeunesse les droits et les devoirs de l'humanité. Le second ferait connaître à nos enfants les droits et les devoirs de la société, et les lois du gouvernement et du pays où ils sont nés. Montesquieu aurait été digne de faire celui-ci, Socrate n'aurait pas été trop bon pour faire celui-là. En attendant que quelqu'un de nos sages entreprenne cet ouvrage si digne de lui, si nécessaire à l'humanité, qu'il me soit permis de fournir quelques propositions qui y doivent trouver place. On verra aisément de quelles vérités je suppose qu'on ait entretenu les enfants.

ESSAI D'UN CATÉCHISME POUR LES ENFANTS.

1. Qu'il est doux d'exister, de penser, de sentir! J'existerai pour obéir à la nature, je penserai pour connaître la vérité, je sentirai pour aimer la vertu.

2. Je ferai le bien, parce qu'il est agréable à faire; je laisserai le mal, parce qu'il remplit le cœur d'horreur et d'amertume.

3. J'ouvrirai le matin mon cœur à la joie d'être et de pouvoir faire le bien; je me livrerai le soir au sommeil avec la satisfaction d'avoir vécu dans l'innocence; je travaillerai le lendemain à faire le bien que je n'ai pas fait la veille.

4. Je jouirai de tous les biens de la vie sans orgueil et sans injustice; je me passerai de tout ce que je n'ai point sans humeur et sans murmure.

5. O vérité! sois la lumière de mon esprit; ô vertu! sois la seule nourriture de mon âme; ô bienveillance! ô amour! ô amitié! soyez la seule occupation de ma vie.

6. J'aimerai les hommes, parce qu'ils sont mes semblables; j'embellirai mon existence de celle des autres; j'étendrai ma bienveillance sur tous les hommes, afin que mon cœur soit toujours rempli de la douceur d'aimer.

7. S'il est vrai que les hommes sont plus mauvais qu'ils n'étaient, je ferai de l'indulgence et de la douceur mes compagnes ordinaires, afin de n'être point malheureux des vices et des défauts des autres.

8. Je serai heureux du bonheur d'autrui, parce que je le verrai aise; je plaindrai le malheureux que je ne puis secourir; je partagerai ses peines, parce qu'il en sera d'autant plus soulagé, j'oublierai le méchant et ses actions, parce qu'il faudrait le haïr.

9. Je ne vivrai que pour aimer ce qui est bon et aimable; je fermerai mon cœur au poison de la haine et de l'envie, afin qu'il n'en soit point corrompu; je souffrirai les injustices des autres sans me plaindre, parce qu'ils sont assez punis d'être méchants.

10. Je serai doux et sensible dans le bonheur, afin d'en être digne; je serai patient et courageux dans le malheur, afin de le vaincre.

11. Je ne murmurerai pas des événements de la vie, parce que je n'en sais ni n'en connais la cause ni le but. Je regarderai l'immensité de l'univers et ses abîmes, afin de me guérir de l'orgueil de me croire quelque chose. Je regarderai les soins de la nature pour la plus petite de ses créatures, afin de ne me point croire abandonné.

12. Mon loisir sera de contempler l'ordre et la magnificence de tes ouvrages, ô nature, afin d'avoir sans cesse des sujets de me réjouir. Tous les êtres vivants et inanimés obéissent à ta loi, et trouvent leur bonheur dans leur obéissance. Je serai soumis à ta volonté, afin d'être heureux comme eux.

13. J'admirerai les travaux et les vertus de l'homme, et son courage et son génie, et la sublimité de ses idées, et je serai aise d'être son semblable. O homme! qui t'es dégradé dans la bassesse du vice et des mauvaises actions, que ton souvenir soit effacé de ma mémoire, afin que je ne rougisse pas de mon être!

14. O espérance! remplis mon cœur de la certitude de passer ma vie dans l'innocence, afin que j'aie envie de vivre. Que mon cœur n'éprouve jamais la lassitude de faire le bien. Je regarderai la vie comme un bien passager que je rendrai sans regret, parce que je l'aurai fait valoir et que j'en aurai joui. La vertu vaut mieux que la vie, parce qu'elle rend l'homme heureux, et qu'il ne faut vivre que pour être heureux.

15. O toi qui règles ma destinée, donne-moi beaucoup de devoirs à remplir, afin que mon cœur ait beaucoup de sujets de satisfaction! Que plutôt je cesse de vivre que de faire un crime. Que je ne sois jamais assez misérable pour causer le malheur d'un être vivant. La fausseté sera loin de mon cœur; le mensonge ne sera point dans ma bouche, parce que je gagnerai à me montrer tel que je suis.

VERS DE M. DESMAHIS.

Un triste objet de la pitié publique
D'un vieil avare espérait quelque appui,
Et lui disait d'une voix famélique
Que tous les jours il priait Dieu pour lui :
« Je ne saurais te rendre la pareille,
Dit l'Harpagon, car il est sourd pour moi;
Mais s'il t'écoute, ami, je te conseille
De le prier dorénavant pour toi. »

— Il paraît une *Histoire de Louis XII*[1]. Mlle de Lussan, qui

1. Quérard n'indique point ce livre dans la liste des œuvres du chevalier de Méhégan.

nous a donné l'*Histoire de Charles VI*, et qui vient de nous donner celle de Louis XI, mettra nos petits auteurs en train de nous donner des histoires de nos rois. Celle de Louis XII est de M. l'abbé de Méhégan, qui nous donné, il y a quelque temps, un recueil de thèmes de collége sous le titre de *Considérations sur les révolutions des arts*. Il a bien l'air de vouloir grossir le nombre de ces barbouilleurs de papier qui restent ensevelis dans la rue Saint-Jacques, et qui, occupant sans cesse les presses de leurs écrits, ne peuvent parvenir à occuper le public d'eux un instant, et ne sortent de leur sombre demeure que pour aller à la foire de Francfort, ou pour passer dans nos îles en Amérique, chercher une réputation qu'ils n'ont pu usurper ici. M. l'abbé Lambert, un de nos plus impitoyables compilateurs, vient de donner ainsi incognito l'*Histoire de Henri II*[1]. Si vous lisez les ouvrages historiques de Mlle de Lussan, vous vous amuserez beaucoup des détails militaires et de guerre, qui y sont rendus le plus gauchement et le plus plaisamment du monde.

— On a donné en deux petits volumes les *Lettres de Louis XIV aux princes de l'Europe, à ses généraux, ses ministres*, etc., recueillies par M. Rose, secrétaire du cabinet, avec des remarques historiques par M. Morelly[2]. Ce n'est qu'un recueil de formules qui n'a rien d'intéressant, et qui n'est d'aucune utilité pour l'histoire.

— On vient de nous donner en deux volumes in-douze des *Tablettes géographiques pour l'intelligence des historiens et des poëtes latins*[3]. Le caractère, le papier, l'impression, tout est fort beau et fort élégant. L'auteur de ces *Tablettes* voudrait imiter la correction et l'élégance des Elzévirs. Son entreprise est très-louable et son ouvrage très-commode. Il est impossible d'apprécier tout de suite le mérite d'un tel ouvrage, où il question d'érudition et d'exactitude; mais pour peu qu'il soit fait avec soin, les fautes qui y restent ne lui ôtent pas le mérite d'être utile.

— On a réimprimé en trois volumes les *Mémoires* de Michel

1. Paris, 1752 ou 1755, 2 vol. in-12.
2. Francfort et Paris, 1755, 2 vol. in-12.
3. Par Philippe de Prétot. Paris, Lottin, 1755, 2 vol. in-12.

de Marolles, abbé de Villeloin [1]. L'abbé de Marolles naquit en Touraine l'an 1600 d'une famille illustre. Il était aussi bon homme que mauvais traducteur. Il nous a donné quantité de traductions des anciens, les unes plus mauvaises que les autres. Ces mémoires sont diffus, un peu plats par intervalle; mais ils sont d'un bonhomme, et cette considération fait passer bien des sottises. Il y a, tout au commencement de ce mémoire, un tableau très-touchant du bonheur dont jouissaient les peuples sur la fin du règne de Henri IV. Je crois que c'est ce tableau qui prévient tant en faveur du bonhomme de Marolles.

— On a réimprimé in-douze les œuvres de Chapelle et de Bachaumont.

— *La Baguette mystérieuse, ou Abizai*, en deux parties [2], mauvais roman de féerie.

— *L'Amante anonyme, ou l'Histoire secrète de la volupté*, autre mauvais roman de l'infatigable chevalier de Mouhy [3].

— Quoique le *Mercure de France* ne cesse de chanter les louanges du sieur Clavareau de Rochebelle, qui a débuté sur le théâtre de la Comédie-Française dans les grands rôles tragiques et dans le haut comique, je n'ai rencontré jusqu'à présent aucun homme d'esprit qui n'ait jugé cet acteur détestable et sans ressource. Un autre acteur nommé Rosimond, tout aussi mauvais, débute actuellement dans les rôles de rois, et a joué celui d'Agamemnon dans *Iphigénie*, celui de don Diégue dans le *Cid*, et celui de Burrhus dans *Britannicus*, sans aucun succès.

— L'Académie royale de musique donne actuellement sans succès l'opéra d'*Ajax*, un des plus ennuyeux qu'elle ait dans son magasin, et ce n'est pas peu dire.

1. Nouvelle édition publiée par l'abbé Goujet. Amterdam (Paris), 1755, 3 vol. in-12.

2. Inconnu aux bibliographes.

3. Paris, 1755, 2 vol. in-12.

MARS

1er mars 1755.

Philoctète, fils de Pæan, compagnon d'Hercule, et héritier de ses flèches, ayant suivi les Grecs dans l'expédition de Troie, fut mordu au pied par un serpent durant le voyage. L'armée le crut frappé de la main des dieux, et chargea Ulysse de le conduire dans l'île de Lemnos, et de l'abandonner pendant qu'il serait endormi. Philoctète demeura dix années dans cette solitude, livré à ses maux et sa fureur, n'ayant d'autre remède contre les douleurs aiguës que lui causait le venin que le sommeil tardif à le soulager, ni d'autre ressource contre les bêtes sauvages et pour se procurer sa subsistance que les flèches d'Hercule; mais les Grecs, ayant su par un oracle que la prise de Troie était attachée à ses armes, envoyèrent Ulysse et le fils d'Achille à Lemnos, avec ordre d'emmener Philoctète au siége, à quelque prix que ce fût. Voilà ce qui a fourni à Sophocle le sujet d'une de ses plus belles tragédies, moins admirable encore par l'extrême simplicité du plan que par la naïveté, la vérité et la sublimité continuelle du discours, car c'est cette partie qui fait particulièrement le mérite de la tragédie, et où le poëte déploie toute la force de son génie. Avec un peu de talent pour la versification, rien n'est plus facile que de farcir sa pièce de ces vers brillants que le parterre est assez sot pour applaudir sans prendre garde s'ils sont placés ou non. Mais il faut du génie pour faire dire à chacun de ses héros ce qu'il doit dire, et il n'y a exactement qu'une seule chose qu'il puisse dire, et de telle manière déterminée; car, dire que le discours d'une scène est indifférent, c'est avertir qu'elle est inutile et par conséquent mauvaise; et si le personnage qui parle ne dit pas exactement ce qu'il doit dire suivant son caractère, ou historique, ou imaginé par le poëte, suivant sa situation générale et sa position particulière dans telle scène, conformément à sa manière de voir, de s'affecter, de s'exprimer même, c'est une marque que le discours est faux. Or une tragédie dont le discours est faux, un tableau dont le coloris est faux, un air de tragédie en musique dont la déclamation est fausse, *son tre cose*

de morire, comme dit le proverbe italien, et celui qui peut y tenir peut prendre son parti sur ses plaisirs et sur ses goûts; il ne sera jamais vivement affecté par ce qui est véritablement beau et sublime. Quand on est en état de sentir la beauté et d'en saisir le caractère, franchement on ne se contente plus de la médiocrité, et ce qui est mauvais fait souffrir et vous tourmente à proportion que vous êtes enchanté du beau. Il est donc faux de dire qu'il ne faut point avoir de goût exclusif, si l'on entend par là qu'il faut supporter dans les ouvrages de l'art la médiocrité, et même tirer parti du mauvais. Les gens qui sont d'une si bonne composition n'ont jamais eu le bonheur de sentir l'enthousiasme qu'inspirent les chefs-d'œuvre des grands génies, et ce n'est pas pour eux qu'Homère, Sophocle, Richardson, Raphaël et Pergolèse ont travaillé. Si jamais cette indulgence pour les poëtes, les peintres, les musiciens, devient générale dans le public, c'est une marque que le goût est absolument perdu, que nous avons les organes trop engourdis ou trop usés pour sentir le génie, et que si Corneille, Racine, Voltaire, nous plaisent encore, il y a apparence que ce n'est pas par les grands traits de beauté, mais qu'ils doivent notre admiration à de petits ornements de goût, à la frêle beauté d'une élégance et d'une grâce minces et légères, qui passera avec eux et avec leurs siècles, qui sera perdue pour la postérité, laquelle n'apercevra dans ces grands hommes que leur génie. Voilà le procès que je prends la liberté de faire au public d'aujourd'hui et au parterre de la Comédie-Française.

On a donné ce soir sur ce théâtre la première représentation de *Philoctète*, tragédie nouvelle en vers et en cinq actes, par M. de Châteaubrun, maître d'hôtel de M. le duc d'Orléans, et auteur de la tragédie des *Troyennes*, dont j'ai eu l'honneur de vous rendre compte dans son temps[1]. Il était hardi, pour ne rien dire de plus, de traiter le sujet de *Philoctète* à Paris et dans la forme que nous avons donnée à nos tragédies. Comment oser montrer ce héros malheureux et souffrant à cette jeunesse légère et frivole qui assiége nos théâtres, et à ces femmes si délicates sur les bienséances et qui méconnaissent la beauté, du moment qu'elle n'est plus accom-

1. Voir précédemment la lettre du 15 mars 1754.

pagnée de cette petite élégance qui la dépare si souvent? « Je mourais de peur, me disait ce soir une femme de beaucoup d'esprit, que la maladie de Philoctète ne fût indécente, mais l'auteur s'en est très-bien tiré. — J'étais bien tranquille, lui ai-je répondu, de ce côté-là; mais je mourais de peur que l'auteur n'eût fait du Grec véhément, colère, vindicatif, implacable, un bavard français, et ma foi je n'en suis pas pour ma frayeur. » Quoi qu'il en soit, cette pièce a eu le plus grand succès, et le plus inconcevable pour moi. Ce n'est pas que l'âge de l'auteur, ses mœurs, et surtout son extrême modestie, ne méritent tous les égards possibles; mais il y a des bornes à tout, et j'y reviens toujours. Les gens qui admirent si aisément les mauvaises choses ne sont pas en état de sentir les belles. Les décisions dans les choses de goût tiennent à un principe général, et les jugements baroques qu'on entend tous les jours sur les sublimes tableaux des Raphaël, des Carrache, du Dominiquin, et sur les chefs-d'œuvre de Pergolèse, de Buranello ou de Jommelli viennent de la même source d'où sortent les applaudissements des mauvaises choses avec tant d'impétuosité. Ce qui est bien sûr, c'est que ceux qui trouvent la tragédie de M. de Châteaubrun bonne ne peuvent sentir la beauté de celle de Sophocle; s'ils en eussent aperçu la moitié, ils trouveraient la première mauvaise, ridicule et plate.

En général, cette pièce est plate et maussade, tous les caractères y sont manqués, du moins pour ceux qui connaissent les mœurs des héros d'Homère. Les acteurs ne disent jamais ce qu'ils devraient dire; tout ce que l'on appelle détail y est si déplacé que l'auteur met dans la bouche de ces Grecs tous nos lieux communs français sur l'honneur, sur les rois, etc., et confond ainsi ridiculement nos opinions avec celles de ces temps reculés. Enfin cette pièce est si mal écrite que l'auteur ne dit jamais ce qu'il veut dire, et que l'expression est toujours à côté de l'idée. J'aurai l'honneur de vous parler incessamment d'un certain curé de Basse-Normandie, qui a fait imprimer l'année passée une tragédie incognito, sous le titre de *David et Bethsabée*, excellente pour qui a envie de rire[1]; ce poëte très-original travaille à présent à une autre pièce qui aura pour titre

1. Voir ci-après la lettre du 1er août, même année.

Balthazar, et pour sujet le souper de ce roi, pendant lequel une main invisible écrivit les fameux mots *mane, thecel, phares*[1]. Notre curé, qui est venu nous porter son second chef-d'œuvre, nous dit l'autre jour : « Messieurs, j'ai trouvé un plan admirable pour toutes les pièces à faire. Par exemple dans ma tragédie de *Balthazar*, il s'agit de savoir si le roi soupera ou non ; car s'il ne soupe pas, la main n'écrira pas. Or, je n'ai qu'à inventer deux acteurs, dont l'un veut que le roi soupe et l'autre ne le veut pas, et cela alternativement. Si moi, poëte, je veux que le roi soupe, celui-là parlera le premier ; ainsi, acte premier, le roi soupera ; acte second, le roi ne soupera pas ; acte troisième, il soupera ; acte quatrième, il ne soupera pas ; acte cinquième, il soupera. Si, au contraire, je ne veux pas qu'il soupe, je commence mon premier acte par : il ne soupera pas ; acte second, il soupera ; acte troisième, il ne soupera pas ; acte quatrième, il soupera ; acte cinquième, il ne soupera pas. Voilà tout le mystère. » Il y a apparence que M. de Châteaubrun a eu quelque connaissance du secret de mon curé. Ses actes sont ainsi distribués, entre : il partira, ou : il ne partira pas... Pour rendre Philoctète digne d'un théâtre qui a eu des Corneille et des Racine, il faudrait traduire la pièce de Sophocle dans toute sa simplicité, dans toute sa sublime et majestueuse naïveté, et en prose, parce que nos vers sont trop maniérés pour ne point tuer un sujet aussi grave que celui-là ; entreprise d'une difficulté énorme, qui supposerait une tête prodigieuse comme celle de l'auteur de *Clarisse ;* mais ceux qui ne trouveraient pas alors cette pièce admirable, pourraient se certifier d'avoir le goût petit, mince et étroit.

— Nous sommes tombés tout d'un coup dans une si grande disette de nouveautés qu'il faut croire que tous nos conteurs, bons et mauvais, se sont endormis à la fois. Il ne paraît absolument rien depuis un mois. M. l'abbé de Marsy, qui a continué l'histoire de Rollin il y a quelque temps, s'est mis dans la tête d'analyser Bayle, et il vient de nous donner quatre volumes de cette analyse que personne ne daigne regarder[2]. Ces messieurs qui s'occupent à nous donner l'esprit des grands hommes or-

1. Daniel, chap. v, verset 25.
2. Paris, 1755, 4 vol. in-12.

dinairement ne font pas l'éloge du leur. Un homme qui entreprend de nous donner l'extrait, l'analyse, l'esprit de Bayle, de Montaigne, de Bacon, etc., doit avoir presque autant de tête que ces grands hommes et doit les avoir étudiés toute sa vie.

— *Le Cabriolet*[1], petit roman exécrable en tout point.

— *L'Infortuné Provençal*[2] ne lui cède en rien pour le mauvais. Dans celui-ci un mari jaloux, ayant laissé sa femme dans son château et apprenant qu'un moment après son départ elle avait fait venir son amant, revient sur ses pas et, pour les mieux surprendre, s'avise de mettre le feu à sa propre maison si à propos que les amants sont obligés de fuir en désordre. Il est vrai que le château est consumé par les flammes, mais aussi le mari se venge-t-il de son rival. Ce trait est digne de l'imagination de M. le chevalier de Mouhy.

— *Léonille,* nouvelle en deux parties, est un nouveau roman de Mlle de Lubert, imprimé à Nancy[3]. Ce roman est écrit pesamment et sans grâce; les faits sont entassés sans vraisemblance et par conséquent sans imagination, car l'imagination ne consiste pas à trouver des faits, mais à les rendre vraisemblables. Ce roman n'a eu aucun succès, et il n'en mérite aucun.

— On nous a donné un volume de supplément au *Spectateur, ou Socrate moderne,* traduit de l'anglais[4].

— On a traduit de l'allemand le *Tableau du gouvernement actuel de l'Empire*[5], par M. Schmauss.

— M. d'Argenville nous a donné, il y a quelques années, le *Voyage pittoresque de Paris*, ouvrage commode pour les étrangers et les amateurs qui cherchent à connaître les plus beaux cabinets de tableaux qui sont dans cette capitale. Il vient de donner aujourd'hui le *Voyage pittoresque des environs de Paris*[6], qui sera de la même commodité pour connaître les maisons royales et autres monuments remarquables qui méritent la curiosité du public.

1. Amsterdam (Paris), 1755, in-12. Réimprimé avec *le Passe-Temps des mousquetaires*, 1760, in-12.
2. Inconnu aux bibliographes.
3. Nancy, 1755. 2 vol. in-12.
4. Voir la note de Barbier, au mot *Spectateur*.
5. Paris, 1755, in-12.
6. La première édition est de 1749.

15 mars 1755.

Rien n'est si commun en France, depuis dix-huit mois, que les ouvrages sur le commerce. M. de Forbonnais, qui s'est chargé de cette partie dans l'*Encyclopédie*, nous a donné la traduction du *Négociant anglais* et *les Éléments du commerce*, en deux volumes qui auraient eu, je crois, un succès beaucoup plus grand si l'auteur eût pu se défaire de l'air de philosophe et de bel esprit, qu'il a sans doute trop affecté[1]. Dans ces sortes de matières, la philosophie ne saurait se rendre trop populaire. Il faut beaucoup plus de détails que de principes raisonnés, et des exemples au lieu de maximes; et, bien loin d'être serré et concis, s'il convient jamais d'être diffus, c'est là le cas. M. de Dangeul, maître d'hôtel du roi, nous a donné des *Remarques sur les avantages et les désavantages de la France et de la Grande-Bretagne, par rapport au commerce.* Ce livre, en partie traduit de l'anglais, a eu un très-grand succès. Il n'est pas fait, mais il est précieux par les idées et les vues qu'il contient[2]. Un négociant, M. d'Héguerty, a publié un *Essai sur les intérêts du commerce maritime*, qui a beaucoup réussi[3]. Des gens instruits et dignes de foi m'ont assuré que cet Essai était un ancien ouvrage du chevalier de La Touche, employé depuis dans les affaires du commerce par le roi de Prusse. Ces trois ouvrages ont été suivis d'un quatrième beaucoup plus important pour la France, qui est la traduction du *Traité de l'usure* du chevalier Childe, publié par les soins de M. de Gournay, conseiller d'État[4]. La nécessité de la réduction de l'intérêt y était démontrée clairement, et il n'a pas dépendu de M. de Gournay de rendre cet ouvrage encore plus intéressant par les notes qu'il avait ajoutées, et que le gouvernement a jugé à propos de supprimer. Voilà les principaux ouvrages que nous avons eus en ce genre. Je ne compte pas un grand nombre de brochures et de feuilles sur la même

1. Voir la lettre du 1er avril 1754.
2. Voir la lettre du 1er avril 1754.
3. Voir celle du 1er mai 1754.
4. Avec Butel-Dumont. Voir la lettre du 15 août 1754. Morellet, dans ses *Mémoires* (t. I, chap. II), nous apprend que c'est aux encouragements de M. de Gournay qu'il faut attribuer la publication qui eut lieu alors de nombreuses traductions d'ouvrages d'économie politique, qui servirent à développer les premières idées saines sur la théorie de l'administration commerciale. (T.)

matière. J'ai eu l'honneur de vous parler de l'*Histoire et Commerce des colonies anglaises*, par M. Dumont, qui a eu assez de succès aussi[1]. Cet auteur vient de donner depuis deux jours un nouveau livre sur cette matière, intitulé *Essai sur l'état présent du commerce d'Angleterre*, en deux gros volumes in-12. Le fond de ce nouvel ouvrage est encore anglais. Il est tiré d'un écrit assez court, publié vers la fin du dernier siècle par John Cary. M. Dumont, pour le rendre plus considérable, est entré dans les plus petits détails, et c'est ce qu'on lui reproche autant que le goût et l'admiration qu'il marque partout pour les Anglais. Nous pouvons donc compter de lire bientôt en français tout ce que les Anglais ont de bon, de médiocre et de mauvais sur cette matière. Les bons esprits et les gens qui pensent parmi nous y ajouteront leurs propres idées, en examinant les différentes branches de commerce qui occupent cette nation-ci, et en fortifiant le goût qu'elle paraît prendre à ce qui y a rapport. Mais ne serait-il pas à propos qu'un de nos philosophes se donnât la peine d'examiner la question du commerce un peu en grand, et de lui assigner au juste le degré d'attention qu'elle mérite de la part d'un peuple éclairé et sage ? Cette précaution serait d'autant plus nécessaire, ce me semble, que le Français, naturellement extrême, ne sait garder un juste milieu, et se livre entièrement aux objets qu'on lui présente, ou bien les rejette sans aucune restriction.

Nous allons passer en revue les principales questions qu'il faudrait examiner avant que d'entendre parler de commerce. La première : quelque avantageux qu'on suppose le commerce pour un pays, ne serait-il pas bon d'examiner, avant tout, quel effet il produit sur l'esprit d'une nation, et quel cas il faut faire de l'ordre de citoyens qui s'adonnent à cette profession? Rien n'est si commun dans la bouche des négociants que le bien public. Est-il vrai que leur intérêt particulier marche toujours avec l'intérêt public? On ne peut se dissimuler d'abord que quand l'État retirerait en effet du commerce les plus grands avantages, la profession de commerçant n'en serait pas plus estimable. Toujours absorbé dans les calculs et dans les projets de s'enrichir, cet ordre d'hommes ne connaît d'autre bien que

1. Voir plus haut, p. 449 et 466.

l'argent ni d'autre but de ses actions que le gain. S'il prêche la modération, c'est parce qu'elle tend à l'épargne; s'il proscrit la dissipation, c'est parce qu'elle diminue les richesses. Il ne faut donc pas lui faire un mérite des vertus dont il n'a que l'apparence. Mais a-t-on jamais vu dans cette profession des maximes convenables de générosité et de délicatesse sur les moyens de gagner? Est-il dans les principes du négociant de subordonner toujours son intérêt particulier à l'intérêt public, et d'en faire le sacrifice aussi souvent que le bien de l'État le demande? Est-il vrai que, lorsqu'il s'agit de profit, le négociant distingue son concitoyen d'avec l'étranger, l'indigent d'avec l'homme aisé, etc.? Voilà des questions qu'il faudrait éclaircir avant que de s'épuiser en éloges sur un métier qui ne doit peut-être notre estime qu'à nos préjugés politiques. Quoi qu'en disent nos politiques modernes, et quelque indifférente que soit la vertu d'un peuple à leurs systèmes tant vantés et à leurs profondes combinaisons, c'est un malheur très-grand et très-réel dans un État qu'une grande partie de la nation exerce une profession qui, bien loin d'élever l'esprit et le cœur à la vertu, concentre toutes les facultés de l'homme dans un cercle étroit de petites idées, lui fait méconnaître tout autre intérêt que celui de l'argent, rétrécit la bienveillance commune que nous devons étendre sur tous les hommes, et particulièrement sur nos concitoyens, et dégénère très-souvent en une avidité qui ne connaît plus de bornes. Je sais bien que ce n'est plus la mode de croire à la vertu, qu'elle est surtout regardée comme la chose du monde la plus indifférente pour le bien-être d'un peuple et le salut d'un État. Mais pour traiter ses effets de chimères, et les philosophes qui la prêchent de visionnaires, on n'a encore rien prouvé. Si le souverain de la plus petite contrée de l'Europe voulait donner une éducation convenable à ses sujets, leur inspirer un goût fort et un amour vigoureux pour la vertu, établir la louange publique pour prix des bonnes actions, comme la punition publique est celui des mauvaises, et donner à ses sujets plus d'envie de mériter la première que de crainte d'encourir la seconde; ce prince, en faisant admirer son génie de toute l'Europe et en renouvelant tous les prodiges des peuples de l'antiquité, rendrait une poignée d'hommes plus respectable que ne le sont tous les peuples de l'Europe ensemble par

leurs forces et par leurs richesses, et surtout rendrait cette poignée d'hommes le peuple le plus heureux et le plus aimable de la terre. Or, jamais le bonheur et la douceur de la vie n'ont été plus nécessaires aux hommes qu'aujourd'hui et dans nos gouvernements modernes où, éloignés des affaires publiques qui sont entre les mains d'un petit nombre de personnes, ils ont trop de loisir, ou du moins ne sont pas occupés d'objets assez importants pour ne point sentir toutes les petites misères de la vie qui disparaissent aux yeux des anciens peuples absorbés dans l'amour de leur patrie, et continuellement remués par les intérêts les plus forts et les plus tendres.

J'avancerai, en passant, un paradoxe bien fort et bien insoutenable si j'en crois nos gens de plaisir : le peuple le plus vertueux est non-seulement le plus heureux (c'est une vérité palpable), mais aussi le plus aimable. Quel déraisonnement! diront les gens du monde : il n'y a rien de si triste que la vertu; cependant sans trop réfléchir, ils pourraient soupçonner la vérité de ce que j'avance. On n'entend parler parmi nous que de la tristesse et de l'ennui de nos fêtes, de nos soupers, de nos parties de plaisir, de nos spectacles, de tous nos amusements. Écoutez les anciens lorsqu'ils parlent de leurs repas, de leurs parties de campagne : avec quel plaisir ils s'en souviennent, avec quelle impatience ils les attendent! D'où vient cette différence? C'est que la vertu donne à l'âme une sérénité qui embellit tout ce qui l'occupe et l'amuse; c'est que traiter dans leurs cercles et à leurs repas les matières de philosophie ou de politique les plus graves s'appelait parmi eux un délassement, un plaisir, et est en effet l'amusement le plus digne de l'homme. Au lieu que nos vains et frivoles propos, nos entretiens sans suite et sans sujet, ne pouvant nous procurer aucun plaisir réel, il ne nous reste que le parti de voltiger sur les objets sans en jouir, d'entretenir notre esprit dans un mouvement perpétuel, et, à la fin de cette agitation journalière, de nous oublier le plus vite dans le sommeil pour éviter les réflexions importunes qui viennent à la suite d'une vie aussi vainement laborieuse. C'est la vertu qui élève l'âme, qui la satisfait, qui, en la rendant sensible, la rend capable de juger les grandes et belles choses et d'en être vivement affectée. Aussi a-t-on toujours vu le goût se perdre avec la vertu d'un peuple, et une nation corrompue ne saurait avoi

le goût grand, ni un jugement exquis dans tout ce qui regarde la beauté des ouvrages de l'art. Il y a longtemps qu'on a dû remarquer que c'est l'élite d'une nation, c'est-à-dire les plus honnêtes gens et les plus éloignés de la corruption générale, qui sont les juges les plus éclairés et les partisans les plus chauds des beaux-arts. La peinture, la musique, la poésie, tout ce qui consiste dans la beauté de l'imitation, est senti bien plus vivement par une âme honnête, parce qu'il n'y a qu'elle qui connaisse le véritable beau par le sentiment.

Autre question à examiner. Est-il bien vrai que ce soit l'or et l'argent qui font la véritable richesse d'un pays? Les gens qui sont en état de voir et de réfléchir n'auront garde de l'affirmer légèrement. Premièrement, il s'établit toujours entre le prix des denrées et des choses nécessaires à la vie, et la masse d'argent d'un pays, une balance forcée. Le prix de toutes les marchandises est haussé considérablement depuis cent ans; on en peut évaluer la différence à un sou près. Cela ne prouve pas que telle marchandise soit plus chère aujourd'hui qu'elle n'était il y a cent ans. Mais cela prouve que dans ce temps-là la masse d'argent était moindre. Dans les siècles du moyen âge, avant que l'Europe se fût enrichie des trésors des Indes, un sou était autant d'argent et plus peut-être qu'aujourd'hui un louis, c'est-à-dire qu'il était aussi difficile alors de gagner un sou qu'il l'est aujourd'hui de gagner un louis, et que pour un sou vous aviez autant de marchandises que vous en avez aujourd'hui pour un louis. Un homme qui avait alors cent écus de rente était aussi à son aise que celui qui en a dix mille aujourd'hui. Sous ce point de vue, vous voyez qu'il est absolument indifférent que la masse d'argent soit considérable dans un pays ou non, parce que le prix des denrées, les moyens d'acquérir, la recette et la dépense, se règlent sur cette masse, en proportion exacte et forcée. La question devient différente lorsqu'il s'agit du commerce avec l'étranger; alors il faut comparer la masse d'argent d'une nation avec celle d'une autre; mais dans ce cas même il est encore plus question de crédit et de confiance que d'argent. Ceux qui savent l'histoire n'ont pas besoin de preuves, ils connaissent les prodiges que le crédit public a opérés si souvent. Si l'argent faisait la vraie richesse d'un État, les Espagnols, maîtres des trésors de l'Amérique, seraient le peuple de l'Europe le plus

puissant et le plus opulent; cependant il s'en faut bien que l'Espagne soit aussi puissante que la France et l'Angleterre. La vraie richesse d'un État consiste dans une grande abondance d'hommes, et partout où il y a disette d'hommes l'État languit et dépérit nécessairement, malgré tous les amas d'or et d'argent. On est communément persuadé qu'un souverain n'a qu'à encourager le commerce pour attirer les hommes dans son pays, c'est-à-dire pour avoir abondance d'hommes : fausse maxime qui confond l'effet et la cause. Dans tout pays où il y a abondance d'hommes il y a beaucoup d'industrie, parce qu'il faut chercher les moyens de subsister, et de cette industrie résulte nécessairement le commerce; mais il ne s'ensuit pas pour cela que le commerce soit un moyen de peupler un pays.

Voici en effet une troisième question à examiner, savoir si, dans l'état actuel de l'Europe, le commerce est avantageux indistinctement à tous les pays, et si toutes les puissances doivent porter leurs vues de ce côté-là. Or je crois qu'on peut démontrer que le commerce ne peut convenir qu'à un pays qui abonde en hommes, et qu'il est pernicieux pour tous les pays mal peuplés, sans compter que le commerce ne fleurit jamais sans engendrer le luxe, qui éloigne les hommes des professions nécessaires et les invite à mener une vie oiseuse ou à exercer des professions agréables et lucratives. L'effet le plus ordinaire du commerce est d'attirer les hommes de la campagne dans les villes, et de leur faire quitter l'agriculture pour le métier d'artisan et de commerçant. Mais comment rendre l'état d'un pays florissant et durable si l'agriculture y est négligée? Comment un peuple pourrait-il subsister longtemps si la partie des habitants qui pourvoit à sa nourriture est découragée et écrasée sous le fardeau des impôts, si la profession la plus utile et la seule nécessaire dans un pays n'est non-seulement pas profitable, mais devient nuisible à ceux qui l'exercent? C'est alors que nous voyons les paysans, ou languir dans la misère, ou déserter la campagne pour chercher une subsistance plus aisée. C'est alors que le fils abandonne le champ de son père pour faire dans les villes le métier vil, mais plus lucratif, de laquais ou de valet; et c'est ainsi que les villes se peuplent tandis que les campagnes se dépouillent, et que l'État languit et dépérit dans le temps qu'il a l'air d'avoir le plus de vie, de force et de vigueur. C'est donc l'agriculture

qu'un prince éclairé et sage songera à encourager, avant que de songer au commerce. Aussi longtemps qu'il y aura un morceau de terre en friche dans un pays, on peut décider hardiment que l'établissement et l'exercice du commerce lui seront nuisibles. Ce n'est que lorsque le pays est trop peuplé et que le métier de cultivateur ne suffit plus à la subsistance de tous, qu'il faut songer au commerce; mais alors l'industrie, éveillée par le besoin, invente d'elle-même des métiers moins utiles, mais plus agréables, et engendre tout naturellement le commerce, qu'un souverain prudent et éclairé favorisera alors, sans oublier qu'il ne peut avoir de fondements solides qu'autant que la culture des terres ne sera point négligée.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DU TOME DEUXIÈME

NOUVELLES LITTÉRAIRES

Pages.

Pages.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE

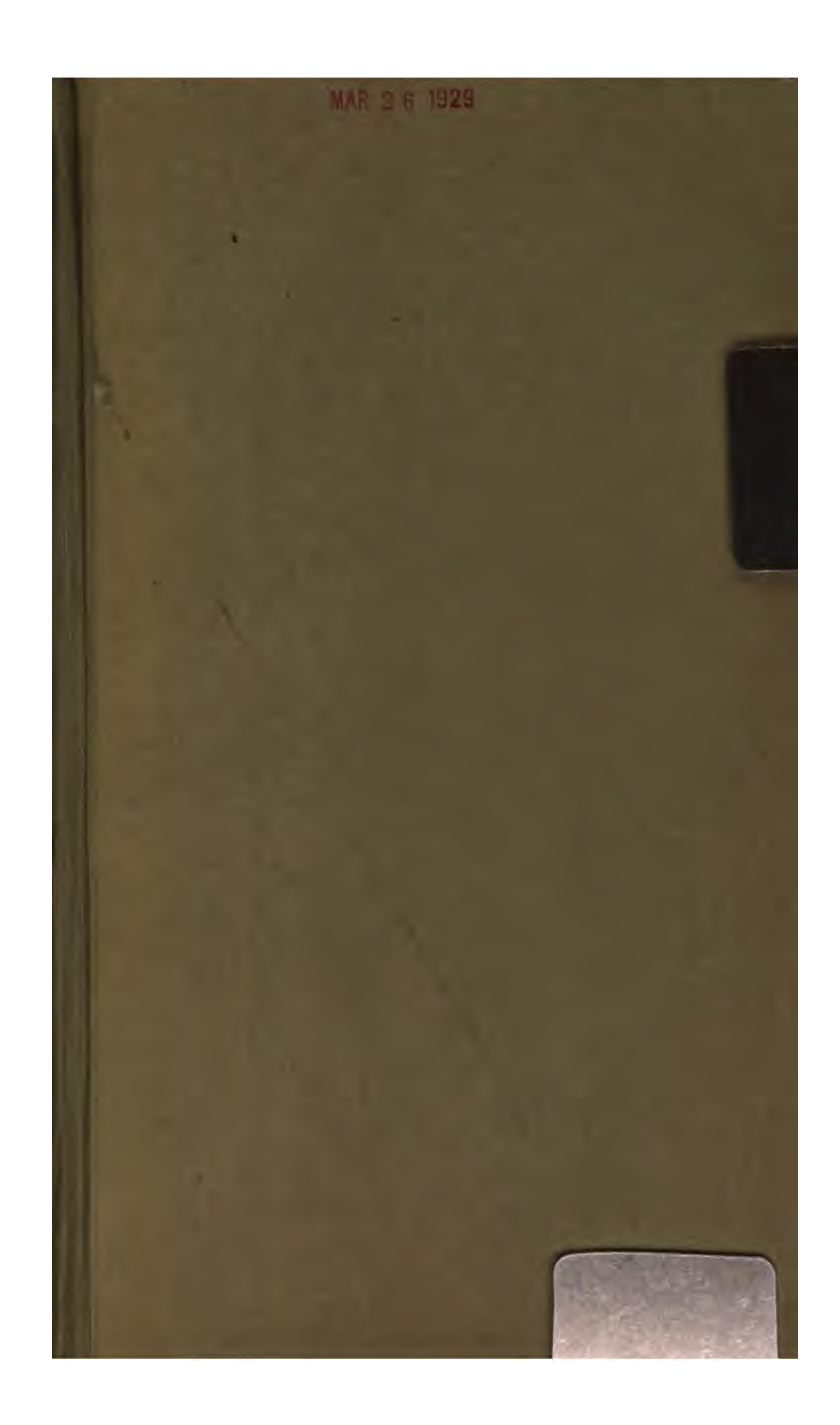
PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Ce, rue Saint-Benoît. — [1795]

H. L.




MAR 26 1929

